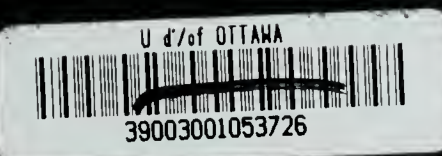

U d'/of OTTAWA
39003001053726

HISTOIRE DE FRANCE





François I et la reine Claude visitant les travaux de Fontainebleau.

HISTOIRE DE FRANCE

PAR

ÉMILE KELLER

DÉPUTÉ DU HAUT-RHIN

SIXIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXX

PRÉFACE

C'est un devoir de connaître l'histoire de son pays. Il faut rendre ce juste hommage aux aïeux qui l'ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang; il faut prendre possession de leur antique gloire, héritage commun du riche et du pauvre; il faut enfin s'instruire pour l'avenir, et apprendre par quelles vertus une nation subsiste et grandit. Que l'indifférent foule d'un pied ingrat la tombe d'un grand homme, le seuil d'une cathédrale ou la terre d'un champ de bataille, et qu'il aille sans regrets chercher, loin du pays natal, une vie plus aisée. L'homme de cœur sait qu'autour de lui est le fruit du travail et du courage. Sa vie est laborieuse; mais plus dure a été la vie de ses ancêtres. Humble ouvrier, il apporte sa pierre à leurs œuvres séculaires, et, dans ses loisirs, c'est aux récits du passé qu'il retrempe sa vertu. La maison de ses pères, son église, son village, la patrie tout entière s'embellit alors pour lui de souvenirs, de nobles pensées, et a comme une âme qui parle à la sienne.

INTRODUCTION

ORIGINES

1200 avant J.-C. — 475 après J.-C.

I. Les commencements de la France sont obscurs. Il y a trois mille ans, tandis que, sur les beaux rivages de la Méditerranée, les Orientaux étalaient déjà le luxe et la puissance de leurs colonies, placé sous un ciel plus rude, l'intérieur de l'Europe n'avait reçu de l'Asie que des peuples pasteurs, avec leurs tentes et leurs troupeaux. Entre le Rhin et l'Océan, les Alpes et les Pyrénées, s'étaient fixés les Gaulois aux yeux bleus et à la blonde chevelure, hommes forts et belliqueux. De là le nom de Gaule bien avant celui de France.

II. Dans ce pays coupé de collines et de rivières, couvert de frais pâturages, familles et troupeaux se multipliaient rapidement. C'étaient, au centre, les Arvernes ou tribus des hautes terres dans les montagnes de l'Auvergne, les Édues bergers de moutons et de chèvres sur les bords de la Saône et de la haute Loire, les Séquanes aux innombrables troupeaux de porcs depuis le Jura jusqu'à la Seine; à l'ouest, les Celtes ou tribus des bois, entre la Garonne et la Loire, les Armorikes ou tribus maritimes dans la future Bretagne; à l'est, les Allobroges ou hommes du haut pays entre les Alpes et le Rhône, et les Helvètes ou hommes des troupeaux dans les pâturages de la Suisse; enfin, au nord, les Belges, fameux pour leur bravoure et pour la beauté de leurs chevaux. Derrière eux, sur les bords du Rhin, se pressaient encore de nouvelles tribus, arrivant, comme les premières, à travers les vastes plaines qui de là vont jusqu'à la mer Caspienne. Trop à l'étroit, les Gaulois débordèrent de toutes parts: les uns, sur des nacelles d'osier recouvertes de cuir, gagnent les côtes d'Albion ou l'île Blanche, appelée depuis Grande-Bretagne en l'honneur de leur chef Bryten; les autres, passant les Pyrénées avec leurs chariots et leurs troupeaux, descendent en Espagne, et laissent leur nom à la Galice; une horde se fixe sur la rive droite du Danube, une seconde dans le nord de l'Italie.

III. Tandis que ces essaims détachés se mêlaient à d'autres peuples, la race et l'instinct guerrier se conservaient purs dans la Gaule. Les traditions apportées de l'Asie, berceau commun du genre humain, n'y avaient pas complètement disparu, et la mul-

titude elle-même gardait un vague souvenir de la chute originelle et de la rédemption promise au genre humain. Comme les Égyptiens, les Gaulois vénéraient une statue prophétique, consacrée à la Vierge Mère, et devenue depuis la Vierge miraculeuse de Chartres; toutefois, pour attirer les regards de Dieu, leurs chastes prêtresses n'avaient su imaginer que des orgies et des danses infernales, où plus d'une infortunée fut mise en pièces par ses compagnes. De même, dans l'espoir d'immoler la victime dont le sang apaiserait la colère du ciel, ils égorgeaient chaque année des milliers de leurs semblables. Tantôt c'était une corbeille gigantesque de paille et d'osier, remplie d'hommes, de femmes et d'enfants, qu'une torche impitoyable réduisait en cendres; tantôt le sang des captifs était versé sur de grosses pierres, dressées en plein air, comme les autels d'Abraham et de Jacob, et rangées en cercles immenses. Au fond de la Bretagne, il en reste encore debout, redoutées du paysan, qui lui-même garde le costume et la langue des vieux Gaulois. Ainsi, comme chez les autres barbares, l'ignorance et la cruauté avaient tout défiguré. Vainement les druides, ou prêtres des bois, rivaux par leur sagesse des prêtres d'Égypte et des mages de Chaldée, défendaient contre les superstitions païennes l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme et l'espoir d'une autre vie, et entretenaient des relations assidues avec les hommes les plus érudits de l'Orient. Isolée de la foule, regardée comme un dépôt mystérieux et sacré, cette science restait réservée à quelques initiés. Le druide en profitait comme aujourd'hui le lama de la Tartarie, pour être tout à la fois astrologue, géomètre, juge dans les procès, médecin et sorcier pour les malades; mais là se bornait son influence sur des peuples grossiers. Heureusement leur vie était pauvre et laborieuse, le climat dur, la terre peu fertile, la guerre perpétuelle. De là des cœurs simples et hospitaliers, des femmes chastes, des enfants nombreux et forts, des guerriers actifs, audacieux, toujours prêts au combat: vertus sauvages, éternelles sous la tente du barbare, mais qui fondent aux premiers rayons d'un soleil plus doux.

IV. Ce fut d'abord au midi, sur les côtes de la Méditerranée, que les Gaulois trouvèrent les séductions de la richesse. Les Phéniciens les premiers, hardis navigateurs, avaient débarqué aux bouches du Rhône, attirés par le beau corail des îles d'Hyères, par les mines d'or, d'argent et de fer des Cévennes et des Pyrénées (1200). Leurs comptoirs à Nîmes et à Alais furent les premières villes de la Gaule. C'étaient les émissaires de la civilisation précoce qui florissait en Judée, en Égypte, en Assyrie. Plus d'un fugitif vint grossir leur nombre, quand les Grecs prirent Troie et l'Asie Mineure, et un jour, à l'exemple de Rome et de Carthage, Paris essayera de rattacher son nom et sa naissance à quelque poétique débris de la famille de Priam.

V. Quelques siècles plus tard, le commerce des Orientaux passa aux Grecs, destinés à les remplacer partout. Poussé par l'amour des découvertes, Euxène, marchand phocéen, aborda aux mêmes rivages. Reçu et fêté à la table du roi, il charma son hôte par le récit de ses aventures, et obtint la main de sa fille, avec un domaine sur la côte. Ses compagnons y jetèrent les fondements d'une ville qu'il appela Massalie, aujourd'hui Marseille (600). Successivement peuplée par de nouveaux colons, cette ville fut bientôt, en prospérité et en sagesse, l'émule d'Athènes et de Sparte. Ses habitants remontaient le cours du Rhône, allant, comme Euxène, demander l'hospitalité aux tribus gauloises et leur apportant des tissus de laine et de soie, des bijoux, des épées, des socs de charrue en échange de fromages, de cuirs et de viandes salées. Peu à peu les Gaulois quittent leurs peaux de bêtes pour des vêtements plus fins; le fer remplace les haches en pierre et les flèches armées de coquillages; les vins de la Grèce sont reçus avec avidité à la table des guerriers. L'affluence des marchands fait naître au bord du fleuve les villes d'Arles, d'Avignon et de Châlon, qui prennent les mœurs et la langue de Marseille. Cependant les Grecs préféraient toujours les rivages de la mer,

et c'est là qu'après de longs voyages ils venaient reposer leur vieillesse. Là aux sombres forêts avaient succédé la vigne et l'olivier ; là s'élevaient, autour de la métropole, Nice, Antibes, Agde, Monaco, chacune avec ses murs et ses tours, son port et sa place publique, son sénat et ses temples de marbre ; petites enceintes, mais ardents foyers d'amour pour la liberté, la science et les arts. Dans ces cités indépendantes, au bord d'une mer d'azur, les Grecs pouvaient se croire encore dans leur ancienne patrie. Mais, roseau fragile, la sagesse humaine tôt ou tard fléchit. Tandis que, parmi ce peuple privilégié, poètes et philosophes, sculpteurs et architectes rivalisaient de génie, la volupté, se glissant parmi ces merveilles, empoisonnait les cœurs, et y jetait le germe d'une fatale corruption. Longtemps Marseille n'avait eu que des maisons de bois, et s'était sauvée par des lois sévères. Son tour vint aussi : elle succomba sous le poids de ses richesses.

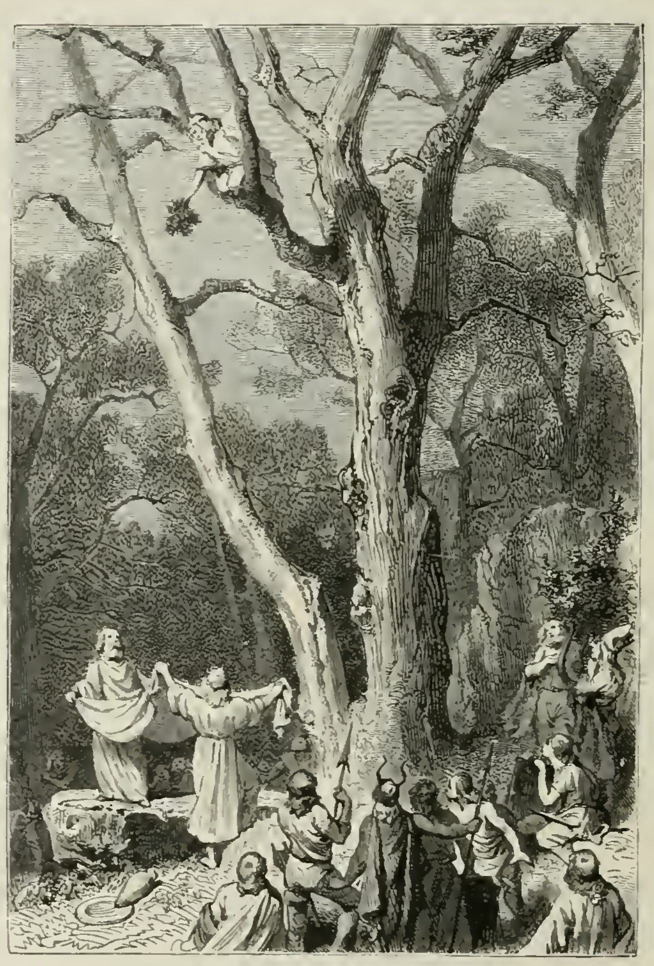
VI. De leur côté les, Gaulois ne sortaient de leur simplicité séculaire que pour s'adonner à un luxe grossier et à des vices sordides. Pendant que les marchandises orientales pénétraient chez eux, avides de pillage et de combats, ils descendaient par bandes en Italie ou en Grèce (280). Devant eux se fermaient les villes épouvantées ; les campagnes subissaient l'orage, jusqu'à ce que le soleil, la bonne chère et le vin eussent réduit ces fougueux combattants. Du reste, ils étaient à vendre, et leur bravoure aveugle fut tour à tour au service des riches cités de Marseille, de Carthage, de Byzance, ou des princes dégénérés d'Épire, de Macédoine et de Syrie. Plus nombreuse que les autres, une de ces hordes s'établit en Asie (241) : ce sont les Galates, auxquels saint Paul écrira un jour.

VII. Cependant le génie que les villes grecques dissipaient en voluptés ou en guerres civiles, et la bravoure que les tribus gauloises, également divisées, prodiguaient en de stériles combats, allaient être, aussi bien que les trésors de l'Orient, réunis sous une main de fer. Rome, voilà le maître qui devait tout conquérir. Son nom voulait dire force ; son emblème était la louve, nourrice de son premier roi. Recruté dans des familles éprouvées, son sénat se composait non de rhéteurs ou de marchands, mais de généraux élevés dans les camps, couverts de blessures et comme pétris de courage et de ténacité. Depuis six siècles, point de trêve aux combats ; de là ces légions fameuses, modèles de discipline et de science militaire, qui avaient déjà conquis la Grèce, l'Afrique et l'Asie Mineure. Maîtresses de l'Italie jusqu'aux Alpes, elles n'attendaient qu'un signal pour mettre le pied dans la Gaule. Menacée par un voisin, Marseille appela ces dangereux amis.

VIII. Une fois dans un pays, les Romains n'en sortaient plus. L'armée prit ses quartiers d'hiver sur une colline au nord de Marseille, au milieu d'eaux thermales et de sources abondantes. Pour occuper ses loisirs, elle fit des aqueducs et des bains, et, quand il fallut quitter ce trop doux séjour, du camp transformé sortit la ville d'Aix (123). Des Alpes aux Pyrénées, les bords de la mer furent conquis, les villes prises, les habitants vendus à l'encan. Pour sa part, Marseille eut jusqu'au Rhône ; le reste devint province romaine, d'où le nom de Provence. En face de Marseille fut fondée Narbonne (118), abri pour les navires de guerre, sentinelle avancée de l'ambition et de la puissance de Rome. Colonie de citoyens dévoués, elle eut pour eux sénat, libertés, temples, bains publics, cirque, amphithéâtre. Aux vaincus, les impôts, les menaces, les supplices ; ordre à la jeunesse d'aller servir à l'armée de Thrace ou d'Asie ; pour payer le fisc, nul autre moyen que de livrer ses terres aux usuriers ; la mort à quiconque résiste ; à Toulouse, à Perpignan, à Béziers, partout des colonies militaires.

IX. Pendant que les Romains entraient par le midi, au nord les barbares continuaient à presser la Gaule. Incapable de se défendre, il ne s'agissait plus que de savoir à qui elle appartiendrait. Naguère quatre cent mille Cimbres et Teutons, la traversant comme un torrent, s'étaient rués sur l'Italie, et avaient failli la ruiner. Maintenant les Séquanes eux-

mêmes appelaient les Germains. Pour se venger des Édues, qui, sur la Saône, arrêtaient leurs bateaux, ils firent venir une bande de Suèves sous les ordres d'Arioviste. Le pays plut au barbare. Les Édues soumis, il se fixa chez ses alliés, décupla le nombre de ses soldats, et exigea pour eux le tiers, puis les deux tiers du territoire. Dégoûtés de la Suisse par ce fâcheux voisinage, les Helvètes, en vrais Gaulois, brûlèrent à la fois leurs quatre cents villages, réunirent femmes et enfants, troupeaux et chariots, avec des vivres pour trois mois, et s'ébranlèrent à plus de trois cent mille, pour chercher une province plus tranquille. Mais les plaines qu'ils allaient traverser n'avaient plus cette humeur nomade; sous l'influence des Grecs, les Édues avaient défriché leurs terres, et s'étaient bâti une capitale, Bibracte, plus tard Autun; de jour en jour leur vie était plus molle, et c'est une pente que les hommes ne remontent pas. Opprimés par Arioviste, menacés par les Helvètes, ne sachant ni vaincre, ni suivre le torrent, ils firent comme Marseille, et appelèrent les Romains (58).



Druides récoltant le gui sacré. (P. 10.)

X. Six légions arrivent commandées par César. C'est un homme pâle, maigre, épileptique, mais habile, audacieux, infatigable et chéri du soldat. Aux Helvètes, qui s'avancent par le débouché du Rhône, il oppose un mur haut de seize pieds et long de dix mille pas. L'ennemi lui échappe par les gorges du Jura ; mais il se lance à sa poursuite, le surprend en désordre au passage de la Saône, lui coupe la route d'Autun, et le reçoit dans une position choisie, où se brisent tous ses efforts. Après une lutte désespérée, diminués des deux tiers, forcés dans leur camp, les fiers Helvètes sont réduits à demander la paix et à retourner dans leur pays. C'est maintenant le tour d'Arioviste, amusé jusque-là par des promesses flatteuses. Sans perdre un instant, César occupe Besançon, forte ville des Séquanes, et marche sur le Rhin, droit à ces Germains farouches, qui depuis quatorze ans n'ont pas couché sous un toit. Là encore, après une bataille acharnée, la fougue du barbare cède à la discipline romaine, et les Germains repassent le Rhin en désordre, emportant Arioviste demi-mort de blessures et de chagrin.

XI. Jusque-là tout allait bien pour les Édues : plus d'Helvètes, plus de Germains. Mais le vainqueur se récompense lui-même, prend des otages, lève des impôts, réunit des munitions ; c'est un autre Arioviste qui s'installe. A cette nouvelle, la colère fermente dans les braves tribus du Nord, chez les Belges, que nul marchand n'a visités, que le vin n'a point amollis. César n'attend pas qu'ils éclatent, et, tandis que tout tremble autour de lui, il court les provoquer sur les bords de la Sambre (57). Dans un malheureux élan, soixante mille Nerviens traversent la rivière

sous ses yeux, et viennent seuls attaquer son camp. C'était mourir en vain. Peu en revinrent, et les femmes et les vieillards sortirent des forêts pour demander la paix. Après ce revers, personne n'osa plus bouger. Pendant que ses lieutenants se promenaient en vainqueurs du Rhin à la Garonne (56), César construisit une flotte sur la Loire, et alla exterminer, dans les marais de Vannes, les Vénètes, célèbres coureurs de mer (54). Soit pour atteindre les fuyards, soit pour achever la race gauloise, il passa la Manche, et mit un an à soumettre la Grande-Bretagne. A son retour, il trouva la Gaule frémissante, une légion massacrée par les Belges, et à leur tête les Éburons, riverains de l'Escaut. Pour



Druide excitant à la guerre les chefs gaulois. (P. 10.)

faire un exemple, il cerna ce malheureux pays, et ordonna froidement de tout tuer, de tout brûler, de tout arracher (53). Habitants, troupeaux, arbres, moissons, tout disparut ; pendant un demi-siècle ce ne fut qu'un désert.

XII. Là-dessus il crut pouvoir, après six ans d'absence, passer l'hiver en Italie. Mais la cruauté rend du cœur à ceux qui n'en ont plus. César absent, la Gaule entière, unie dans un suprême effort, se soulève, disperse les garnisons romaines, et décrète pour le printemps une levée en masse. Qui le croirait ? le fatal ennemi la devance encore. Arrivé secrètement à travers les neiges, César paraît tout à coup aux portes d'Orléans, premier foyer de l'insurrection (2). Dans leur épouvante, les habitants veulent fuir pendant la nuit ; les Romains en profitent pour en faire un horrible carnage. Ce premier coup frappé, César bat en retraite pour se rapprocher de ses renforts. Sur son passage, les Gaulois brûlent villes et villages, et affament le pays, préférant la pauvreté à la servi-

tude. Pourtant ils voudraient sauver Bourges, grande et riche cité, forte, bien défendue. C'est prêter le flanc à César, passé maître dans l'art des sièges. Bourges, comme tant d'autres, est prise d'assaut, et quarante mille personnes, hommes, femmes et enfants, passés au fil de l'épée. Le même sort menace la capitale de l'Auvergne, si l'armée gauloise ne vient la couvrir. La voici enfin, nombreuse, ardente, avide de vengeance. D'un côté, une poignée de Romains, étrange ramassis de fantassins numides, d'archers crétois, de frondeurs espagnols et même de cavaliers germains; de l'autre, deux cent mille Gaulois unis sous un chef pour sauver leur pays : qui douterait du succès? César lui-même semble effrayé : il lève le siège et continue sa retraite. On l'atteint; on l'entoure; son épée lui est arrachée des mains ; il ne doit son salut qu'à une charge des Germains.

XIII. Cependant les Gaulois, peu sûrs de leur victoire, n'osent le poursuivre, et, oubliant le malheur de Bourges, ils vont attendre des renforts dans la place d'Alesia, aux sources de la Seine. Nouveau siège pour César, nouvelle occasion de déployer son génie et son activité prodigieuse. En moins de cinq semaines, la ville et le camp ennemi sont entourés d'un rempart, de trois fossés profonds, de huit rangs de pieux et de palissades, et de vingt-quatre forts retranchés. Mêmes ouvrages du côté de la campagne, sur un circuit de quinze mille pas. Les assiégés, réduits à la famine, et la Gaule entière, accourue pour les sauver, ne purent entamer ces formidables enceintes. Il fallut se rendre : le chef gaulois vint le premier, sur son cheval de bataille, jeter aux pieds du vainqueur son épée, son casque et son javelot. En vain s'offrit-il à mourir pour tous ; chacun de ses soldats fut vendu comme esclave. La guerre était finie, et quiconque fut encore pris les armes à la main eut les poings coupés.

XIV. Deux ans plus tard, Marseille, première cause de ces malheurs, reçut une garnison romaine, et perdit sa flotte, son trésor et sa liberté. Ainsi Grecs et Gaulois, victimes de leurs divisions, subirent le même joug, et ne furent plus que des sujets du grand empire. Marseille lui donna des marchands, des artistes, des avocats ; la Gaule, des soldats, les plus braves de la terre. Pendant huit années de guerres, César avait su apprécier ses ennemis, et eux, en dépit de ses cruautés, l'admiraient au point de l'aimer. La paix faite, ils s'enrôlèrent en foule sous ses drapeaux, fiers d'être mêlés à ces vieux soldats qui ne connaissaient plus d'autre chef, d'autre père, d'autre dieu que leur général. Ce fut à leur tête qu'après avoir soumis trois cents tribus, pris huit cents places et vaincu trois millions d'hommes, il fit sa rentrée triomphale dans Rome, et pour prix de ses services demanda le pouvoir absolu (49).

XV. Grande fut la stupeur des vaincus à la vue de cette ville, jadis réduite en cendres par leurs aïeux, étalant aujourd'hui plus d'or que la Gaule entière n'en avait jamais eu. En effet, d'après ses terribles soldats comment se figurer cette séduisante cité, offrant à l'étranger, sous ses portiques de marbre, des festins aussi longs que la nuit, des bains raffinement de mollesse, des courses de chars, des joutes navales, de tragiques combats de gladiateurs, et tout ce qui peut aiguiser et rassasier dans les cœurs la soif de l'or, de la chair et du sang? Ils s'en retournèrent charmés, amoureux de la grande capitale et de ses délices, impatients de donner à leurs villes un air tout romain. C'est à qui bâtira le plus vite thermes, amphithéâtres, écoles latines pour la jeunesse. Au confluent du Rhône et de la Saône s'élève une petite Rome, Lyon, capitale de toute la Gaule (41). Devant cette nouvelle venue les anciennes cités, jadis rivales, viennent toutes s'humilier; elles s'y font représenter en soixante statues de marbre entourant celle de la Gaule. Ce n'est pas assez : à l'empereur et à Rome elles dédient un temple et un culte divin. Chassés par ces dieux nouveaux, les druides se réfugient dans les forêts de Bretagne, et le vieux guerrier qui regrette le passé s'en va mourir au delà du Rhin.

XVI. Ainsi, par ses vertus militaires et par son génie politique, Rome avait achevé

de recueillir l'héritage des nations antiques, et en échange elle leur promettait, sous sa puissante domination, paix, unité et richesse. Plus qu'aucune autre, il semblait que la Gaule dût se consoler de la perte de son indépendance. Centre de l'armée, théâtre des plus grands événements, elle devient comme le cœur de l'empire. Voisine de l'Italie par terre et par mer, traversée par quatre voies romaines chefs-d'œuvre de routes, protégée contre les barbares par huit légions et par quarante forteresses, elle voit l'or naître à plaisir de ses terres défrichées, de ses vignes nouvelles et d'un paisible commerce avec les autres provinces. Ses nobles sont admis au sénat; ses enfants, jeunes et pleins de sève, remplissent l'armée du Rhin, en qui s'est réfugiée la vieille énergie romaine, et qui bientôt disposera à son gré de la pourpre. Mais cette prospérité a son triste revers : la fortune est le privilège des grands ou de quelques fonctionnaires pressés de s'enrichir aux dépens des peuples. Ce n'est plus le temps où, nourri du même pain que son maître, l'esclave était un membre de la famille. Tandis qu'à l'instar des villes d'Italie, les chefs élèvent des palais de marbre, des aqueducs aux longues arcades, des bains de porphyre et de mosaïque, la paresse et la misère gagnent les petits; campagnes et ateliers ne se peuplent que de malheureux Germains, enlevés à la frontière, vendus comme des bêtes de somme, et conduits au travail sous le fouet des gardiens. L'antique hospitalité, le respect du malheureux et de l'étranger, le culte du foyer paternel et les vertus domestiques, si longtemps conservés chez les Gaulois, font place à l'aride égoïsme des vainqueurs. Ainsi Rome, qui prolongeait son existence en demandant aux nations conquises des soldats, des généraux, des souverains, leur inoculait ses vices et sa dépravation croissante. Le flot apportait sans cesse des hommes nouveaux, mais non des idées nouvelles, et, bien que sagement ménagée, cette ressource avait son terme nécessaire. Lorsque après les Césars le premier venu put devenir consul et empereur, les peuples avilis vendaient leur liberté pour des jeux sanguinaires; l'action spontanée du citoyen était partout remplacée par les rouages d'une savante et odieuse centralisation; le monde entier était esclave d'un homme, esclave lui-même d'un favori ou d'une courtisane.

XVII. En vain à Autun, à Arles, à Vienne, à Toulouse, les professeurs d'Athènes ou de Rome ouvraient à la jeunesse tous les secrets de la sagesse antique : religion et philosophie trouvaient la même indifférence. L'art, reflet décoloré de la beauté divine, se prostituait en images licencieuses et en flatteries serviles, et dans les cœurs durcis à la honte se glaçaient, de jour en jour davantage, le courage de la vertu et l'amour de la vérité. Plus d'autre force que celle du soldat; plus de famille pure, sinon dans les huttes de la Germanie; nul autre frein au mal que la guerre, la pauvreté et l'ignorance : voilà, après quatre mille ans, le chef-d'œuvre de l'antiquité païenne, et tel fut le sort de la Gaule en devenant romaine. A bout de ressources, les plus grands esprits reconnurent leur impuissance en présence d'une décadence fatale, incurable, irrésistible, et se consumèrent en regrets du passé, en plaintes amères contre la civilisation. A leurs yeux, richesses, lumières, arts, conquêtes étaient des dons perfides, qui avaient toujours conduit les peuples à la mollesse, à l'avilissement et à la ruine. L'humanité tournait dans un cercle lamentable : plus une nation s'élevait par sa vertu et son énergie, plus elle était condamnée à descendre dans le vice et dans la honte.

XVIII. Au milieu de cette désespérante corruption, parmi les victimes dont la disgrâce amusait l'empereur et la multitude, un gouverneur de Judée, Ponce Pilate, vint mourir misérablement dans le midi de la Gaule. Sa peine était juste : tandis que les Juifs rampaient à ses pieds, plus lâche qu'eux il leur avait laissé crucifier le plus pur, le plus saint, le plus innocent des hommes. Du même pays arriva un bateau abandonné aux caprices des vents. Ce n'étaient plus comme jadis de riches marchands phéniciens, mais de pauvres Juifs persécutés, Marie Made-

leine, pieuse et austère pénitente, Marthe sa sœur, son frère Lazare, ressuscité pour l'exil, et quelques pieux amis, compagnons de leurs vertus et de leur infortune. Ils apportaient une grande, une heureuse, une divine nouvelle : le Juste livré par Pilate, c'était le Sauveur, fils d'une Vierge; c'était le Messie, attendu et désiré depuis quatre mille ans: c'était Jésus-Christ, Fils unique de Dieu. Mourant sur la croix, il venait de révéler le secret de toute vertu et de tout bonheur, le secret de l'amour. Aimer Dieu comme le meilleur des pères, aimer les hommes comme soi-même, se dévouer tout entier et jusqu'à la mort: telle fut sa vie, telle était sa loi. Elle fut reçue avec bonheur par ce qui restait de cœurs bons et généreux. Autour de la grotte de Provence, où Madeleine pleura trente ans ses péchés, nul doute qu'il n'y ait eu bientôt comme à Jérusalem, comme à Corinthe, comme à Rome, des chrétiens sachant s'aimer.



Marie Cléophas, Marie Salomé et Maximin abordent au rivage massaliote. (P. 16.)

XIX. Tandis que les premiers fidèles étaient bannis par la haine des Juifs, les Romains se chargeaient de punir les bourreaux du Christ. Jérusalem révoltée, après un siège tristement fameux, était prise, brûlée, saccagée, et ses habitants dispersés pour ne plus se réunir (70). La Gaule en reçut à tout jamais sa part, témoins malgré eux de la vérité de l'Évangile, objet de la méfiance et de l'aversion populaires, et, pour se venger, perfides séducteurs, se transmettant de père en fils, avec la haine du Christ, la science malfaisante de l'usure, des trafics honteux et des arts occultes. Depuis, les siècles n'ont rien changé à cette race déchue, mélange singulier de grandeur et de dégradation, se perpétuant par sa foi tenace, ses vertus de famille, son activité, son économie, en un mot, par tout ce qui fait la vie et la puissance du peuple, et néanmoins partout méprisée et persécutée, condamnée à errer sans jamais se fixer à la terre, ne pouvant ni perdre ni retrouver son antique nationalité.

XX. Cependant l'action chrétienne ne se bornait ni à une langue ni à un peuple, et les premiers disciples du Sauveur avaient embrassé le monde entier dans leur activité dévorante, dont la science moderne retrouve partout la trace. Saint Paul, l'Apôtre des nations, avait parcouru en conquérant la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, prêchant Jésus crucifié dans la langue d'Homère et de Démosthène, et laissant dans ses Épîtres le texte inépuisable des méditations à venir. Arrivée d'abord aux Gaulois de la Galatie, sa parole parvint bientôt aux Grecs des bords

du Rhône. L'un d'eux fonda l'église de Lyon. et saint Pothin mourut martyr avec quarante-sept fidèles. Leurs corps furent brûlés et leurs cendres jetées au Rhône, vains efforts pour détruire leur vertu merveilleuse. Saint Irénée reçut et vit fructifier ce glorieux héritage, et quand il eut, comme son prédécesseur, la tête tranchée, ce fut au milieu de plusieurs milliers de martyrs. Déjà il avait pu pressentir pour l'Église d'autres ennemis : évêque, il avait eu à défendre l'unité de la foi contre quelques Grecs rebelles, tristes avant-coureurs des hérésies futures.

XXI. Toutefois la richesse et l'orgueil étaient surtout des dangers à venir ; le plus pressant, c'était la cruauté des empereurs. Ils ne pouvaient souffrir cette puissance mystérieuse établie par saint Pierre au centre de leurs États, qui de là envahissait le palais, le sénat, l'Italie, la Gaule, et jusqu'à l'impénétrable Germanie. Dès le Ier siècle étaient partis de Rome huit nouveaux apôtres : Trophime pour Arles, Saturnin pour Toulouse, Martial pour Limoges, Gatien pour la Touraine, Paul pour Narbonne, Austremoine pour l'Auvergne, Julien pour le Maine, et le fameux Denis l'Aréopagite pour Paris. Des ordres de proscription les suivirent partout, et leur sang illustra ces églises naissantes. Saint Saturnin, attaché à la queue d'un taureau furieux, eut la tête brisée sur les marches du Capitole de Toulouse. Saint Denis, avec ses compagnons, fut décapité à Paris sur le mont des Martyrs, Montmartre. Leurs corps furent recueillis et cachés pour des temps meilleurs, et, en dépit de leurs obscurs bourreaux, les noms de ces glorieux patrons sont restés attachés aux églises, aux portes, aux rues, au sol même de nos villes. Ainsi la Picardie vénère saint Quentin, l'Auvergne saint Julien de Brioude, Marseille saint Victor, Dijon saint Bénigne, Autun saint Symphorien, Soissons saint Crépin, Besançon saint Ferréol et saint Ferjeux. Chaque province eut ses martyrs, et les soldats de Jésus-Christ sortirent par milliers de cette généreuse terre de Gaule où Rome avait trouvé tant de braves légions.

Saint Irénée. (P. 17.)

XXII. Quant aux Romains dégénérés, la vie des camps ne les tentait plus guère ; car les vertus militaires sont filles des vertus domestiques. Pour eux, à l'amphithéâtre, les chrétiens livrés aux bêtes alternaient avec les combats de gladiateurs, et, tandis que les lâches se rassasiaient d'un carnage sans péril, l'armée se recrutait non plus de Gaulois, mais de Suèves, de Vandales ou de Francs, guerriers farouches qui se sentaient forts au milieu

de la faiblesse générale, et qui faisaient et défaisaient les empereurs. A la faveur de ces guerres civiles, les barbares d'outre-Rhin ravageaient régulièrement la Gaule, et devenaient de jour en jour plus entreprenants. Les Gaulois, écrasés d'impôts, leur donnaient souvent les mains, et, sous le nom de Bagaudes, désertaient le travail et la charrue pour piller les villes. Victime de leur fureur, Autun fut réduit en cendres avec ses temples et ses écoles fameuses, pendant que d'un autre côté les Germains saccageaient soixante-dix villes. Les chrétiens seuls, dans ces tristes désordres, donnaient l'exemple du travail, de la soumission aux lois, du respect pour les magistrats qui les envoyaient à la mort. Pendant trois siècles de supplices, nulle résistance aux bourreaux ; pas trace de révolte. La fougueuse armée de Gaule en reçut un exemple mémorable : sur les bords du Rhône, en Valais, la légion Thébaine tout entière fut décimée, puis massacrée avec son chef saint Maurice, et plutôt que de renoncer à leur foi, dix mille guerriers se laissèrent égorger sans défense : grande et salutaire leçon d'obéissance pour ce siècle séditieux.

XXIII. C'était assez de sang innocent, et de cette même armée allaient sortir soudain et la paix de l'empire et le triomphe des chrétiens. Elle se vantait d'obéir à Constantin, jeune vainqueur des Francs, les plus terribles des barbares. Maître et bienfaiteur de la Gaule, il part de Trèves, sa résidence favorite, pour conquérir l'Italie. Un soir, le soleil couché, son camp est éclairé d'une vive lumière. C'est une croix de feu dans le ciel, avec ces mots : PAR CE SIGNE TU VAINCRAS. Converti et transporté de joie, Constantin arbore la croix sur ses étendards, traverse les Alpes, et remporte deux victoires qui lui ouvrent les portes de Rome (311). Cette fois, ce n'est pas une révolution vulgaire. Une ère nouvelle commence pour l'Église. Les martyrs triomphent ; en leur honneur s'élèvent partout des basiliques en forme de croix. Rendu à son but, l'art déploie la richesse de l'or et du marbre sur la tombe des saints, l'élégance des colonnes grecques dans de triples nefs, image de la sainte Trinité, et la majestueuse beauté du Christ et de ses apôtres dans d'ineffaçables tableaux de mosaïque. Si les chrétiens persécutés s'étaient montrés les plus fidèles sujets de tyrans odieux, vainqueurs ils proclament tous les principes capables de rendre le pouvoir et la société meilleurs. L'empire n'est plus une proie livrée au plus audacieux par le suffrage des soldats ; c'est une magistrature sacrée, responsable du bonheur et de la sécurité des peuples, instrument et miroir de la Providence divine. Dans la sainteté du mariage, le souverain retrouvera le secret de la perpétuité de sa race ; sa vie et son règne se continueront paisiblement dans ses enfants, s'ils en restent dignes. Les mêmes vertus feront la force de chaque famille ; partout le divorce et l'exposition des enfants sont sévèrement défendus. Dans ces jours d'allégresse, Constantin voit déjà le reste du monde converti par son exemple, les mœurs régénérées et l'empire pour longtemps affermi dans sa maison. Il chasse les païens des fonctions publiques, et, pour rompre avec le passé, il quitte le vieux Palatin pour fonder une capitale nouvelle.

XXIV. Courtes illusions : le plus grand des souverains, que peut-il sur les cœurs ? Rajeunira-t-il en un jour ces peuples qu'en trois siècles le sang des martyrs n'a pas émus ? Hélas ! dans l'Église voici venir à sa suite l'orgueil des courtisans, la soif des dignités, la honte des divorces et des adultères, nouveaux ennemis au lendemain de la victoire, et une fatale immoralité mine jusqu'à cette famille impériale en qui chacun espère, mais que l'obéissance et l'amour des peuples ne suffiront pas à perpétuer. Un prêtre grec, Arius, lève le drapeau de l'hérésie, guerre hypocrite à Jésus-Christ de ceux qui n'osent plus l'attaquer en face. Souple à la vanité des sages autant que facile aux mœurs des riches, il triomphe en quelques années dans tout l'empire, sauf la Gaule, glorieux refuge de la vérité. A la cour surtout, il trouve des amis puissants. Fille d'un persécuteur célèbre, plus méchante que belle, une femme impure, l'impératrice Fausta, y fascinait les cœurs. Sa haine perfide obtint du vieux

Constantin l'exil à Trèves de saint Athanase, la terreur des ariens, et ses calomnies, vengeance d'une passion méprisée, arrachèrent au malheureux père la mort de son propre fils Crispus. Trop tard détrompé, l'empereur, à son lit de mort, signa le rappel d'Athanase, et fit étrangler Fausta.

XXV. Restaient trois fils, imprégnés par cette mère du venin des mauvaises passions. L'un périt dans une guerre fratricide; le second, avili par la débauche, tombe sous les coups d'un rebelle, et l'empire reste à Constance, le plus arien de tous. L'Église est ouvertement persécutée, le successeur de saint Pierre banni, les prêtres assiégés de menaces ou d'intrigues, les vierges chrétiennes brutalement dispersées. Obligé de fuir au désert, Athanase se consolait au souvenir de la foi vive qu'il avait trouvée dans la Gaule; mais son amitié seule y devient une condamnation. Enlevés de leurs sièges, saint Paulin de Trèves et saint Rodane de Toulouse vont mourir de misère en Asie. Saint Hilaire les suit dans l'exil, au grand deuil de Poitiers, si fier de son évêque; c'est de là que, sans s'émouvoir, il réfute les ariens, accuse l'empereur, et soutient, par ses lettres, les évêques de Gaule. « Vive l'exil ! « écrit-il, pourvu que la vérité ne périsse « pas. Hélas ! qui renonce à la foi de ses « pères pour s'en faire une nouvelle, mé- « prise bientôt l'une et l'autre. Alors, autant « de têtes, autant de doctrines; chacun s'ai- « grit, dispute, traite les autres d'hérétiques, « et où sont les disciples de Jésus-Christ ? » Voix prophétique qui condamne à jamais la vanité des hérésies.

XXVI. Cependant, veuve de ses pasteurs, la Gaule semblait près de faiblir, et la solitude seule offrait un asile aux derniers hommes de cœur. Converti par un livre d'Hilaire, l'ardent Jérôme avait quitté Trèves à la fleur de l'âge, et était allé mortifier sa chair et mûrir ses pensées dans les sables de Palestine. De là, au milieu du pêle-mêle des opinions, sa traduction latine de la Bible, monument unique de patience et de fidélité; de là ses lettres dont la Gaule eut sa part, opposant aux vices des ariens les divins attraits de la chasteté. Dans une cellule voisine de Poitiers s'était formé un disciple plus intime d'Hilaire, le charitable Martin, celui qui, soldat, avait donné la moitié de son manteau à un pauvre d'Amiens. Maintenant, soldat de Jésus-Christ sous les ordres d'Hilaire, il attendait dans la prière et dans le travail le retour de son maître bien-aimé, et mettait le premier en pratique ce qu'Athanase avait appris aux Gaulois des anachorètes de la Thébaïde. Un exilé, deux solitaires, voilà tout l'espoir de l'avenir. L'hérétique empereur va triompher. « Mieux vaudrait un païen, ennemi déclaré de Jésus-Christ ! » s'écrie tristement Hilaire. A la stupeur de tous ce vœu est exaucé, et, Constance mort (360), l'apostat Julien recueille l'héritage du grand Constantin, débute par un sacrifice à Jupiter, chasse les chrétiens de tous les emplois, leur ferme les écoles, et déchaîne contre eux les fureurs du paganisme expirant.

XXVII. Rendre à l'Église la pauvreté, les humiliations de son berceau, c'était retremper sa vigueur. Mais ressusciter des dieux ridicules, interdire aux chrétiens l'étude des lettres, l'éloquence, c'était défendre au cèdre de rester vert, alors que le vent d'automne emporte les feuilles mortes. De Julien il ne resta que son palais des Thermes, premier monument de Paris qu'il aimait. L'Église, au contraire, était toute rajeunie par de nouveaux combats. Hilaire était revenu triomphant à Poitiers; Martin, malgré lui évêque de Tours, dirigeait de sa parole et de son exemple les monastères florissants de Ligugé et de Marmoutier, et Trèves revoyait, dans le brave Valentinien, un empereur capable de reprendre l'œuvre sitôt interrompue du premier prince chrétien. Élevé à l'armée de Gaule, son fils Gratien donnait déjà de belles espérances; pour précepteur, il avait Ausone de Bordeaux, le plus aimable et le plus gracieux écrivain du temps; pour ami, le chaste et éloquent Ambroise de Trèves, devenu évêque de Milan.

XXVIII. En face de ce bel avenir, les ariens se cachaient ou rétractaient leurs erreurs. C'était un beau jour entre deux orages. Une seconde Fausta, veuve d'un tyran païen,

la belle Justine, séduisit l'empereur et monta sur le trône par un divorce scandaleux. Valentinien mort, elle s'empara du pouvoir, releva l'hérésie et perdit la nouvelle famille impériale. Longtemps, à lui seul, Ambroise déjoua ses complots, paralysa ses satellites, et empêcha la guerre civile. Et, au milieu des embûches de cette cour perfide, il composait le livre qui, en dépit des ariens, gagna tant d'âmes à la virginité, les homélies qui ramenèrent l'immortel Augustin au camp de la vérité, les beaux chants ambrosiens, les plus anciens de l'Occident, qui, après avoir charmé les veilles de son peuple alarmé, sont restés l'ornement des fêtes catholiques. Deux fois des révoltes éclatent dans la Gaule, et Justine tremblante de se jeter aux pieds d'Ambroise, dont la figure seule arrête une armée. Deux fois elle fut ingrate, et, comme pour la punir, ses deux fils tombèrent à Lyon et à Vienne, égorgés par des traîtres. Ambroise les pleura comme ses enfants, flétrissant, comme elles ne l'avaient pas encore été, la révolte et l'usurpation.

XXIX. Enfin Justine mourut, et, après avoir apporté la corruption dans les mœurs, le trouble dans les familles, la division dans l'empire, l'arianisme fut à jamais relégué chez les barbares, dont il parvint encore à séduire les cœurs simples et grossiers. Si les persécutions avaient manifesté l'héroïque soumission des martyrs, de l'hérésie venait de jaillir la courageuse éloquence des évêques. Toujours debout sur la brèche, Ambroise soutenait d'une main l'Église, de l'autre la patrie, et, ne désespérant pas de voir vivre enfin une dynastie chrétienne, il avait, après bien des luttes, raffermi le pouvoir sur la tête du grand Théodose. Il semblait au moment de réaliser ses vœux; mais la vie du chrétien est un combat, et voici maintenant à vaincre l'indifférence, la mollesse, l'habitude des jeux et des spectacles, la soif du luxe et des festins, maladies des peuples décrépits. L'empire, qui semble se reposer et se rajeunir sous la main d'un invincible guerrier, au fond s'appauvrit, se dépeuple, s'éteint. Les affranchissements d'esclaves ne suffisent pas à remplacer les familles qui s'éteignent dans une égoïste stérilité. Vainement, dans les villes, quelques corporations d'ouvriers essayent d'inaugurer le travail libre; ruinés par le poids croissant des impôts, ils vont bientôt grossir le nombre des Bagaudes qui pillent la campagne. Vainement à la frontière les barbares reçoivent des terres et des villages à condition de les défendre; au premier bruit de guerre, ils quittent la charrue pour l'épée, leur patrie d'un jour pour leur vieille vie de brigandage. Après un règne trop court, Théodose mourut, laissant de chétifs et ineptes enfants, entourés de fonctionnaires avides, serviles, lâches et perfides. A part saint Ambroise, qui défendait jusqu'au bout ce reste d'un pouvoir chancelant, à part quelques évêques qui se dévouaient au peuple de leur cité, le dégoût des affaires publiques s'était emparé de tous les cœurs honnêtes. Une vague mélancolie, un stérile amour de la nature les poussait dans la solitude, et, pour qui cherche encore quelque trace de vie et d'activité, c'est au fond des campagnes, au sein de la vie privée qu'il faut les trouver. Là se sont réfugiés les rares amis des lettres, de la sagesse et de la liberté; là l'Évangile dispute à l'oisiveté et à l'insouciance païennes les dernières âmes d'élite d'un monde usé.

XXX. A la première secousse le poète Ausone s'était retiré dans ses terres, près de Bordeaux. A d'autres le soin des affaires, à lui la pêche, la chasse, la lecture, les douces causeries, mol chevet pour une tête bien faite. Au pays natal l'attendait un élève bien cher, Paulin, son égal en gloire et en dignités, dégoûté comme les autres de la cour et des honneurs. Mais soudain la mort, cruelle visiteuse, prit à Paulin son jeune fils, seul fruit d'un hymen sans nuages. Dès lors, pour lui et pour sa chère Thérèse plus qu'une pensée: Dieu et les pauvres. Peu à peu ils vendirent leurs biens, qui étaient considérables, et, pour échapper au bruit du monde, ils se retirèrent à Barcelone. Attristé par ce départ, Ausone reportait ses soins et son ambition paternelle sur son petit-fils, qui portait aussi ce doux nom de Paulin, et qui, enfant précoce, lisait Virgile et parlait grec à cinq ans.

Élevé trop délicatement, le petit savant tomba malade. Pour sauver sa vie, adieu l'étude, et, quand revint la santé, tout fut pour le plaisir ; autre peine pour Ausone. Désirée depuis trois ans, une lettre de Barcelone le vint consoler au bord de la tombe, et il mourut, laissant sa fortune à son petit-fils et son génie à l'autre Paulin. L'un, cédant à la mollesse de son temps, marié à une femme riche et belle, fier de sa maison et de sa table, ne rêvant que chiens, faucons et chevaux, était de ceux qui, pour toute grâce, désiraient jouir. L'autre, fuyant une seconde fois les louanges, s'embarqua pour l'Italie, consulta l'oracle du temps, l'illustre Ambroise, et puis alla en Campanie se cacher à Nole, à l'ombre du tombeau de saint Félix, son martyr de prédilection.

XXXI. Là, vivant en frère avec sa chère Thérèse, vêtu d'un sac de poils de chèvre, jeûnant jusqu'au soir, ce pauvre volontaire faisait, sans le savoir, l'admiration de ce siècle efféminé et des saints eux-mêmes. Ambroise et Martin le citaient à leurs disciples ; Jérôme lui écrivait du fond de l'Orient, et, sans l'avoir vu, le fils spirituel d'Ambroise, le divin Augustin, recherchait ses conseils et l'aimait tendrement.. S'il faisait encore des vers, c'était pour la fête annuelle de son hôte, saint Félix, ou pour un ami d'enfance, toujours présent à son cœur, le Gaulois Sulpice Sévère. Né comme lui aux bords de la Garonne, et comme lui visité par le malheur, celui-ci apprenait dans ce doux commerce le chemin de la pauvreté, et parvenait à se détacher de tout, hormis de son pays natal et de son maître saint Martin, jusqu'au jour où il vit, par une révélation surnaturelle, le glorieux évêque de Tours expirer, les yeux fixés au ciel. Témoin de ses vertus et de ses miracles, Sulpice en fit une simple et touchante relation, que son ami Paulin reçut le premier, et que bientôt les libraires de Rome ne suffirent pas à copier pour les lecteurs avides de l'Afrique, de l'Égypte et de l'Asie. Chacun voulait connaître l'intrépide vainqueur des démons, le destructeur des idoles et des arbres sacrés, le père des pauvres qui tant de fois s'était dépouillé pour eux. Plus de quatre cents églises s'élevèrent en son honneur, trop heureuses si elles obtenaient une parcelle de ses rudes vêtements. Sulpice Sévère ne veut pas être le dernier à en bâtir une, et, pour le guider, Paulin lui envoie le plan de ses basiliques à saint Félix, et lui décrit la nef en forme de croix avec ses deux rangs de colonnes, les poutres sculptées du plafond tout brillant d'or, les



Denis l'Aréopagite arrivant à Lutèce. (P. 17.)

peintures symboliques qui couvrent les murs, et les poétiques inscriptions qui en donnent le secret, enfin les arcades du cloître où s'ouvre l'église, la coupole isolée du baptistère dédié à saint Jean-Baptiste, et la fontaine d'eau vive où est plongé le néophyte.

XXXII. Tandis que les chrétiens employaient leurs loisirs et leurs fortunes à ces paisibles travaux, et donnaient à ce siècle efféminé de vaines leçons de pauvreté, l'Église de Gaule perdait, la même année que saint Martin, sa seconde lumière. Arraché à l'amour de son peuple, saint Ambroise mourait, et avec lui le dernier appui d'un trône caduc, où sept empereurs avaient passé sous ses yeux. Il n'était plus, cet homme puissant auprès de Dieu, qui de loin convertissait ou épouvantait les barbares. L'heure du châtiment arrivait enfin pour cette Rome qui, sourde pendant quatre siècles à la voix et à l'exemple des saints, laissait impunis le divorce et l'infanticide, qui rassasiait ses yeux du sang des gladiateurs, qui accablait les peuples d'une domination de plus en plus pesante. Ses propres fonctionnaires appellent les barbares à venir partager ses dépouilles. Deux cent mille Goths fondent sur l'Italie; pour les repousser il faut les légions du Rhin, et la Gaule découverte est offerte comme une proie aux envahisseurs. Contenus depuis des siècles, ils se précipitent semblables au torrent qui a rompu sa digue. L'Auvergne seule leur échappe, et, du haut de ses montagnes de granit, elle voit, d'un côté, les Suèves, les Alains, les Vandales, ravager les plaines de la Seine, de la Loire et de la Garonne, et de là se jeter en Espagne; de l'autre, les Bourguignons s'engager dans la vallée de la Saône et du Rhône, et s'emparer de Vienne et de Lyon; enfin, au midi, les Goths d'Alaric, que les dépouilles de Rome n'ont pas rassasiés, mettre à feu et à sang la Provence et l'Aquitaine.

XXXIII. Les deux Paulin virent, mais non du même œil, ces terribles Goths, géants à demi nus, sans peur et sans pitié. A l'approche de l'ennemi, le solitaire de Campanie, maintenant évêque de Nole, avait entonné un chant belliqueux. « Quand je serais « la proie des Goths, joyeux je fêterais saint « Félix, au milieu de ces cruels Germains. « Si de lourdes chaînes faisaient plier ma « tête, elles n'emprisonneraient pas mon « âme. Libre et fier, mon cœur mépriserait « l'esclavage, et ma voix, inspirée par l'a- « mour, chanterait dans les fers. » Les barbares vinrent éprouver ce courage. Nole fut prise et pillée; pour racheter les captifs, l'évêque donna tout; n'ayant plus rien, il se vendit lui-même pour rendre son fils à une veuve désolée, et il alla chanter dans les fers. Sa voix, sa douce figure, désarmèrent son maître. Affranchi, il fit encore vingt ans le bonheur de son peuple et la joie des pauvres, jusqu'à ce que, endetté pour eux, il vit saint Martin lui ouvrant le ciel et venant au-devant de lui. En ce même temps, le petit-fils d'Ausone traînait une vie inquiète et misérable. Les Goths avaient brûlé Bordeaux; la maison et la fortune de Paulin y passèrent; trop heureux d'avoir la vie sauve, il suivit le flot des fugitifs qui venaient de tous côtés s'embarquer à Marseille. Il lui restait quelque bien en Grèce; mais, ô fatale nouvelle! d'autres barbares l'y ont devancé. Le voilà chargé de sa mère et de sa femme, abandonné de ses enfants, réduit à travailler de ses mains et bientôt seul, octogénaire, criblé de dettes, regrettant, mais un peu tard, de ne s'être pas fait moine dans sa jeunesse. Un jour, un Goth installé dans ses terres se convertit, et lui envoya de quoi mourir à l'abri de ses créanciers. Il finit dans la pénitence, remerciant Dieu de l'avoir tiré de sa douce oisiveté.

XXXIV. Ainsi des Gaulois, les uns, pauvres volontaires, étaient les consolateurs et la dernière gloire de leur patrie; les autres étaient brutalement arrachés à leurs richesses et à leurs jouissances. Adieu bains, spectacles, festins, palais magnifiques, gracieuses villas, délices raffinées de la vieille Rome. Pour vous fuir, inutile d'aller encore jusqu'en Palestine ou en Thébaïde. Les barbares ont fait partout des déserts; ils ont tout détruit, excepté ce que l'Église sauvera dans ses cloîtres. Du fond de l'Orient reviennent, comme à leur rencontre, deux solitaires gau-

lois, apportant les règles et les traditions des plus saints anachorètes. Sur la terre où aborda jadis sainte Madeleine, ils fondent deux couvents, asiles ouverts aux débris de l'empire, pépinière de soldats pacifiques de la nouvelle Rome. C'est Saint-Victor de Marseille, où bientôt cinq mille religieux vivent sous les ordres de Cassien; c'est Lérins, rocher peuplé de serpents, qui, à la voix de saint Honoré, devient une école de saints et d'évêques pour la Gaule entière. L'esprit monastique se propagea avec une merveilleuse rapidité sur les bords de la Saône et du Rhône, au milieu des Bourguignons, les plus doux des barbares. Leur nom venait des bourgs ou forts des frontières, où les plus braves avaient longtemps tenu garnison pour les Romains; les autres avaient travaillé comme charpentiers dans les provinces, et maintenant encore ils se croyaient moins les conquérants que les alliés et les soldats de l'empire. Tandis que, sous leur domination, les professeurs de Vienne et de Lyon continuaient leurs leçons, des couvents de trois à quatre cents moines s'établissaient aux environs d'Agde, d'Arles, de Lyon, de Vienne, et au tombeau de saint Maurice en Valais, jeunes écoles dignes de rivaliser avec leurs aînées de Ligugé et de Marmoutier.

XXXV. De là sortaient non seulement des évêques pour défendre et relever les villes de la Gaule, mais encore des apôtres pour convertir les barbares des plages lointaines. Né au bord de l'Océan, saint Patrice avait été enlevé à quinze ans par des pirates et vendu en Irlande pour y garder des troupeaux: heureuse captivité, où, dans le silence des champs, Dieu fut son compagnon fidèle, son maître, son ami. Après huit années de misère et d'aventures, il se trouva libre, mais pris d'une passion violente pour la conversion des âmes. Il étudia tour à tour à Marmoutier, à Auxerre, à Lérins, à Rome, et partout le suivait l'image des Irlandais dans les larmes qui réclamaient son secours. Encouragé par le souverain pontife, il repart pour la terre de son esclavage, en chasse les derniers druides, et de cette île sauvage fait l'île des Saints, qui un jour rendra au centuple ces bienfaits à la Gaule.

XXXVI. La moisson était grande: il y avait à convertir les Goths et les Bourguignons séduits par les ariens, les Francs, les Huns, les Lombards et toutes ces tribus païennes déjà prêtes pour une nouvelle invasion. Mais, ô légèreté de l'homme! quelques années de repos suffirent pour éteindre la ferveur qui venait de peupler les cloîtres. Les Goths avaient passé en Espagne à la suite des Vandales; la Gaule était pour un moment délivrée des barbares. Aussitôt villes et villas de réparer leurs ruines; Trèves de rebâtir son amphithéâtre pour de nouveaux spectacles; chacun de jouir avec cette hâte et cette insouciance qui naissent de longs dangers. Parmi ceux que les calamités publiques avaient ramenés à Dieu, plus d'un moine, fier de ses austérités, se complaisait maintenant en de vaines et périlleuses rêveries. Lérins même, au lieu d'envoyer des apôtres à la Germanie, devenait un foyer d'hérésie à assiéger et à détruire. Si, en Orient, des cœurs lâches avaient cherché un refuge dans le manichéisme et reconnu au mal une existence éternelle et fatale, en Gaule, au contraire, les pélagiens, fils d'Arius, niaient non plus la divinité de Jésus-Christ, mais la nécessité de sa grâce, et se vantaient à eux seuls de faire le bien et de sauver le monde: erreurs ennemies en apparence, mais sœurs par leur égoïsme et leur stérilité. Bien que ce siècle ne connût ni la presse ni la vapeur, ces grandes questions passionnaient au loin les âmes. Des murs d'une petite ville d'Afrique, que les Vandales allaient réduire en cendres, l'ardent Augustin épuisait son génie à les résoudre toutes. Sa plume infatigable ne pouvait répondre assez vite aux questions pressantes de Prosper de Bordeaux et de saint Hilaire d'Arles, qui à leur tour parlaient, écrivaient, voyageaient pour la vérité, et allaient deux fois à Rome retremper leur courage.

XXXVII. Ailleurs c'étaient le pieux saint Loup de Troyes et le savant Germain d'Auxerre qui réunissaient des conciles, raffermissaient la foi des évêques, et de là partaient pour la

Grande-Bretagne, premier foyer de l'hérésie. En route, ils passèrent près de Paris, au village de Nanterre. A leurs genoux se jeta une angélique petite fille de sept ans, qui voulait être fiancée à Jésus-Christ. Frappés de l'étincelle de charité qui déjà brillait dans l'œil de Geneviève, les évêques reçurent ses vœux, et confièrent à son amour une image du Sauveur. Pendant que les hommes d'esprit se disputent la ruche de vérité, c'est cette vierge qui, amassant le miel des bonnes œuvres, va, sans le savoir, trancher le différend. Sa jeunesse est dévouée aux plus humbles devoirs de la piété filiale; il n'en reste d'autre trace qu'un puits vénéré, où se renouvela pour sa mère aveugle le miracle de Tobie. Orpheline à quinze ans, elle vint à Paris, adopta les pauvres pour ses enfants, pour sœurs quelques vierges consacrées au Seigneur, ne vécut que de pain et de légumes secs, se fit pilote pendant la famine pour amener des bateaux de blé, nourrit la ville entière de ses pieuses largesses, et réalisa toutes les merveilles d'une ingénieuse charité.

Sainte Geneviève. (P. 24.)

XXXVIII. Bientôt un affreux orage vint mettre en évidence la vertu de Geneviève, et balayer les systèmes bâtis sur le sable. Attila, le fléau de Dieu, la terreur des empereurs, a passé le Rhin à la tête des Huns, les plus laids, les plus cruels, les plus sauvages des barbares. Trèves, Metz, Troyes, ne sont plus qu'un monceau de ruines, et à ce bruit toute la Gaule sèche d'épouvante. Fous de peur, les Parisiens entassent leurs effets sur des chariots, et veulent fuir. Geneviève seule les rassure et leur promet que Dieu les épargnera. Mais l'ennemi approche; il est aux portes; des cris s'élèvent contre la sainte : Elle trahit! le peuple périt par sa faute! Qu'elle meure, l'hypocrite, la magicienne, la perfide! Les uns veulent la brûler, les autres la jeter à la Seine. Pendant ces rumeurs, le danger s'éloigne. Attila s'est dirigé sur Troyes; là saint Loup est venu au-devant de lui, et, pris d'amitié pour ce beau vieillard, le féroce conquérant a épargné sa ville. Maintenant c'est à Orléans de trembler; les environs sont comme inondés de ces Huns, qui mangent et dorment sur leurs chevaux, toujours prêts au festin ou au carnage. Ici encore l'évêque raffermit les courages : debout sur les remparts, saint Aignan soutient les assiégés, et leur annonce une prochaine délivrance. En effet, après de longs jours d'anxiété, un nuage de poussière leur signale l'approche d'une armée amie; tout ce qui restait de guerriers romains ou barbares s'était réuni pour sauver la Gaule. Attila abandonne malgré lui le siège d'Orléans, et recule pour concentrer ses hordes qui pillaient à cinquante lieues à la ronde. Les deux armées se heurtent dans les plaines de Châlons-sur-Marne (451), choc mémorable et dernier triomphe des aigles romaines. Après une lutte acharnée, que la nuit termina, Attila fut forcé de quitter le champ de bataille; les vainqueurs, affaiblis, n'osèrent le poursuivre, et il se retira lentement, dé-

chargeant sa rage sur tout ce qu'il rencontrait, et n'épargnant ni l'évêque de Mayence, ni les pieuses vierges de Cologne.

XXXIX. Pélagiens et semi-pélagiens disparurent dans cette tourmente, avec les derniers vestiges de l'administration romaine, et la Gaule appartenait de plus en plus aux barbares. Au premier rang des vainqueurs de Châlons avaient combattu quelques milliers de Francs, couverts de peaux de bêtes, et leur framée ou hache d'armes avait fait de larges trouées parmi les Huns. Leur chef Mérovée se distinguait de tous par sa longue et luisante chevelure, privilège de sa famille. C'étaient les fils de ces indomptables guerriers que Constantin se vantait d'avoir soumis, et qui depuis étaient les fidèles alliés de l'empire. Cantonnés d'abord aux bouches du Rhin, ils s'étaient avancés peu à peu jusqu'à la Somme, dans ces plaines de Belgique désertes par les incursions des Germains. Fils de Mérovée, leur roi Childéric rechercha aussi l'amitié des Romains. L'Italie étant aux mains des Huns et des Vandales, il alla solliciter jusqu'à Constantinople le manteau de pourpre et le titre de maître de la milice impériale. Avec ce nom respecté, il occupait militairement et gouvernait en souverain tout le nord de la Gaule. Mais bientôt ses mœurs débauchées le firent détester des Francs eux-mêmes, qui le chassèrent honteusement, et mirent à sa place le Gaulois Egidius. Ce chef à mœurs romaines, qui les voulut charger d'impôts, leur déplut à son tour. En même temps, Childéric, réfugié en Thuringe, enlevait le tribut envoyé à Constantinople, l'offrait en son nom comme prix de la faveur impériale, et, sur l'appel de ses amis, reparaissait en Gaule. Abandonné de tous, Egidius ne put lui résister. L'incorrigible Franc ramenait avec lui une femme enlevée à son hôte, le roi de Thuringe, et ce fut de cette union que naquit le célèbre Clovis. A sa mort, Childéric fut enseveli près de Tournay, avec son cheval de bataille, sa hache d'armes, son manteau semé d'abeilles d'or et tout un trésor de monnaies des empereurs d'Orient.



Saint Loup arrête Attila. (P. 24.)

XL. Pendant qu'au nord les Francs cherchaient, comme les Bourguignons, à régner sous le nom des Romains, au midi, les Goths, revenus d'Espagne, prétendaient rétablir l'empire pour leur propre compte, s'emparaient des meilleures terres, pillaient les villes, faisaient de Toulouse le dépôt de leurs trésors, et de là assiégeaient Arles, Narbonne, Bourges et Clermont. Un instant, l'Auvergne parut capable de leur résister. A l'abri de ses montagnes, quelques grandes familles menaient encore une vie pure et active, et, chose rare, conservaient au faîte des honneurs une noble grandeur d'âme. C'étaient les Avite, les Ferréol, les Apollinaire, les Syagre, unis entre eux par des mariages, et, de père en fils, préfets de Gaule, consuls,

généraux. Tandis qu'un Ferréol arrête les Goths devant les murs d'Arles, qu'un Avite fait contre eux la guerre de partisans dans les montagnes, qu'un Syagre relève le drapeau romain jusqu'aux bords de la Seine, Sidoine Apollinaire, leur parent et leur ami, quitte la préfecture de Rome pour l'évêché de Clermont. Suivant l'usage, il devient en même temps défenseur de la ville, vaste et périlleuse magistrature inventée en ces jours de trouble contre les traîtres, les voleurs et les barbares. A la faveur de la guerre, les criminels disparaissaient et restaient impunis. Les villes étaient sans communications, les routes infestées de brigands. Enlevée par eux, une malheureuse dame avait été vendue secrètement à Clermont. Après de longues recherches, ses parents découvrirent qu'elle était morte, et que ses ravisseurs s'étaient réfugiés à Troyes. C'est l'évêque Sidoine qui écrit à saint Loup pour obtenir justice et indemnité. D'un autre côté, les Bretons s'étaient soulevés, et, du fond de l'Armorique, que les Romains n'avaient jamais bien soumise, venaient vendanger les vignes, brûler les maisons et enlever les paysans. C'est encore Sidoine qui implore la pitié de leur chef pour un pauvre laboureur à qui ses soldats ont tout pris.

XLI. Cependant, autour de lui, l'Aquitaine et la Provence sont la proie des Goths. L'hérésie charme par ses complaisances et par ses flatteries ces nouveaux fondateurs d'empire. Arien furieux, leur roi Eric persécute les chrétiens : huit évêques sont mis à mort, et restent sans successeurs ; les portes et les toits des églises sont enfoncés, et les bêtes vont brouter l'herbe au pied des autels. L'Auvergne, menacée, envoie un ambassadeur à Toulouse. Mais ne va-t-il pas, comme tant d'autres, trahir son pays et le vendre à l'ennemi ? Bientôt, en effet, les Goths viennent de toutes parts heurter les murs de Clermont. Sidoine soutient les courages, dirige la défense, fait manger jusqu'à l'herbe des remparts ; et, quand après un long siège il faut se rendre, il demande à l'évêque de Marseille une rançon pour les captifs, un toit et du pain pour les bannis. Il alla le premier pleurer dans l'exil la ruine de sa patrie, et ne revint que pour finir ses jours dans les humbles travaux du saint ministère. « Tu me demandes des vers, répon« dait-il à un ami, et comment en faire au « milieu de soldats ivres, insatiables, à la « chevelure graissée de beurre rance, qui « nous assourdissent de leurs chants germa« niques ? Les vers de six pieds ont fui devant « ces barbares de sept pieds. » Triste et dernier jeu de mots de la poésie latine expirante.

XLII. Ainsi, à la fin, les fils d'Arioviste l'emportaient sur les successeurs de César. De plus en plus incapable d'être libre, la Gaule, après avoir appartenu au plus puissant empire de l'antiquité, retombait, corrompue, asservie, misérable, sous le joug des Germains. Le paganisme avait porté ses fruits, épuisé ses ressources. Allaient-ils régénérer le monde romain, ces féroces conquérants, traînant à leur suite de longues files de captives, buvant le vin dans les crânes de leurs ennemis, et immolant des victimes humaines à leurs divinités sauvages ? Vers la même époque, ils envahissaient, à l'autre extrémité de leurs déserts, un second empire, qui n'était ni moins vaste, ni moins riche, ni moins éclairé, la Chine, merveilleuse nation, possédant déjà tous les secrets de la science, et qui reste encore debout, dans son éternelle décrépitude, pour nous montrer le chef-d'œuvre de la sagesse humaine rajeuni par des barbares. De même en Occident, sans l'Église, qui allait faire leur éducation, ils n'auraient perpétué que les vices, les orgies, la servilité, la tyrannie du Bas-Empire.

XLIII. Heureusement, sur la brèche des villes assiégées, restaient debout de courageux chrétiens, d'intrépides évêques, séparés les uns des autres, espérant peu dans l'avenir, tentés de croire à la fin du monde, et pourtant ayant assez de grandeur d'âme pour remplir leur devoir jusqu'au bout, assez de majesté pour désarmer et dompter les envahissements, assez de puissance pour léguer aux générations futures une force, une chasteté, une richesse, une égalité, une liberté, plus grandes qu'il n'en fut jamais. Tandis qu'amphithéâtres

et thermes tombaient en poussière, ils firent respecter leurs maisons de prière, de travail, d'hospitalité, et, sous le manteau sacré de la charité, ils dérobèrent à des bras destructeurs les dépouilles les plus précieuses : dans leurs sanctuaires, les vases ciselés, les statues, les tableaux et les lois antiques de l'architecture; dans leurs chants sacrés, les riches traditions de la musique grecque; dans leurs hôpitaux, la pratique de la médecine; dans leurs cloîtres, les plus beaux monuments de la science, de l'histoire et de la poésie ; dans leurs lois canoniques, les principes du droit et de la justice ; dans leurs élections et dans leurs conciles, le type des constitutions libres.

A l'insu des barbares, qui exécutaient en aveugles les décrets de la colère divine, et qui s'acharnaient sur les ruines de l'empire, l'Église leur en conservait tout ce qu'il y avait de glorieux, de noble et de digne.



Haches, fers de lance, bracelets, etc., de l'époque celtique.

LIVRE I

CLOVIS — SAINT COLOMBAN

475-700

I. Opprimées par les Goths, les villes du Midi avaient longtemps attendu de l'Italie des légions et des libérateurs ; elles n'en avaient reçu que de désastreuses nouvelles. Assiégée par Alaric, affamée par Attila, pillée par Genséric, Rome était à jamais tombée. Alors elles tournèrent leurs regards vers le Nord, appelant des maîtres plus humains. Mieux valaient les Francs, tout fraîchement sortis de Germanie, que des barbares à demi policés, déjà entourés de courtisans et de délateurs, et jouant les petits Dioclétien. Ces vœux étaient naturels : quel malheureux n'aime à changer? Mais ils ne faisaient qu'irriter les Goths et redoubler leurs persécutions. Ces terribles Francs n'étaient pourtant guère plus de six mille, cantonnés dans les environs de Tournay. Childéric était mort, et le jeune Clovis n'était pas encore sûr de la faveur de Constantinople. De son côté, le fils d'Egidius, Syagre, avait occupé les bords de la Seine, sous le titre de roi des Romains. Avec le secours des Goths ses alliés, il pouvait écraser l'ennemi commun. Mais, indigné du nom qu'il portait, Alaric II laissa Clovis prendre Soissons, disperser les Romains, et le lâche livra aux vainqueurs Syagre, réfugié à son foyer. C'était abdiquer sans combat l'empire de la Gaule.

II. Les pacifiques Bourguignons ne virent pas non plus sans ombrage ces nouveaux venus dont chacun vantait la bravoure. La peur les rendit cruels. Le roi Gondebaud fit assassiner avec tous les siens son frère, qu'il soupçonnait de relations avec les Francs ; mais, le remords doublant ses soucis, il voyait désormais partout des ennemis qui lui reprochaient son crime. Vainement le charitable évêque de Lyon, saint Patient, qui, à lui seul, pendant une famine, avait nourri son royaume, le pressait de quitter l'arianisme : Gondebaud lui fermait la bouche, s'écriant que tout catholique était ami des Francs. Cependant, comme Alaric, il reçoit un message de Clovis : il s'agit, non de la tête d'un fugitif, mais de la main de sa nièce Clotilde, douce et pieuse princesse, seule échappée au fer des assassins. Il n'ose refuser, et l'orpheline, dont un messager fidèle a déjà sondé le cœur, ne peut fuir assez vite le meurtrier

de sa famille. Faible et timide, elle arrivait au milieu de soldats païens, indomptables, sourds à la voix des évêques, ennemis de tout frein et de toute autorité. Que pourra cette brebis égarée au milieu des loups? Sous son humble manteau, elle apporte pour les subjuguer la puissance mystérieuse de l'épouse chrétienne. Chaste, tendre, douce, patiente, elle attendra que le cœur d'airain de son époux cède à son amour.

III. Cependant, du Rhin à la Loire, les Francs, chaque printemps, ravageaient les campagnes, emmenaient les habitants captifs, rançonnaient ou pillaient les villes, et quand, pour se faire aimer, Clovis ordonnait d'épargner les églises, il était à peine obéi. Un jour, l'évêque de Reims réclame un vase sacré. Clovis veut le rendre, et se le fait apporter ; mais d'un coup de hache, un de ses hommes le brise en disant : « Le sort ne te l'a pas donné ; il n'est pas à toi. » Un an après, Clovis retrouve ce soldat, les armes mal tenues, lui arrache sa framée, et, au moment où l'autre se baisse pour la ramasser, lui fend la tête en souvenir du vase. Ainsi c'est par le droit du plus fort que le chef se faisait obéir. Par ce même droit, Goths et Bourguignons se sont installés dans la Gaule, que les Francs leur disputent aujourd'hui, et, avant que cette lutte soit vidée, voici venir de Germanie une armée d'Allemands qui, l'épée à la main, demandent aussi leur place au soleil. Clovis marche à leur rencontre, et les joint près du Rhin, à Tolbiac (496). Avant d'en venir aux mains, il invoque le Dieu de la guerre, qui ne lui a jamais refusé la victoire. Les Allemands aussi l'ont invoqué, et ils ont pour eux la fougue, l'avidité, la jeunesse des derniers venus. Les Francs cèdent à ce choc impétueux ; Clovis voit reculer les plus braves, et la victoire va lui échapper. En ce moment suprême, il pense au Dieu de Clotilde, et, si la victoire est à lui, il jure d'être chrétien. La foi lui rend du cœur ; il rallie sa troupe, et, par une charge vigoureuse, il enfonce l'ennemi. Le roi des Allemands est tué : adorant l'étoile du vainqueur, les vaincus passent sous ses drapeaux.

IV. La bataille gagnée, il fallait tenir son serment. Clovis revient à Reims, et là le saint évêque Remi et la douce Clotilde le préparent au baptême. Le jour de Noël, les rues sont tendues de blanc ; les chants sacrés retentissent ; le roi est conduit au baptistère et revêtu de la robe blanche. Une foule de Francs suivent son exemple, et à l'éclat des cierges, au parfum de l'encens, ils se croient déjà en paradis. Cette conversion est une fête pour le monde chrétien. Le pape Anastase félicite Clovis de lui avoir ménagé cette joie pour son avènement. Sans crainte de déplaire au soupçonneux Gondebaud, l'évêque de Vienne, saint Avite, s'écrie que l'Occident n'a plus rien à envier à l'empire grec : « Voici un roi dont la foi convertira et Francs « et barbares : ses victoires seront les « nôtres. » Et saint Remi comble la joie du néophyte en lui promettant que, s'il est fidèle à Dieu, sa postérité héritera de la puissance des Romains, et arrêtera le flot des nations barbares. Déjà Paris lui a ouvert ses portes et le palais impérial des Thermes, tandis que la chaste Geneviève a reçu comme une sœur la reine, qui partage avec elle l'innocent empire de la femme chrétienne. Dans toute la Gaule, les peuples saluent avec confiance et respect ce souverain qui relève non seulement de son épée, mais de Dieu, et ils espèrent qu'un pouvoir juste et paternel va succéder à la violence et au pillage.

V. C'était sans doute une grande révolution, et, au lieu de se corrompre en cinquante ans comme les Goths et les Bourguignons, les Francs allaient peu à peu trouver dans les vertus chrétiennes le secret de vivre et de durer. Mais ni un homme ni un peuple ne changent en un jour. Converti sur un champ de bataille, Clovis réclamait avant tout du Dieu tout-puissant les victoires et le bel empire que saint Remi promettait à sa postérité, et, à l'entendre, ses Francs, avec lesquels il eût voulu arracher Jésus-Christ à ses bourreaux, ne pouvaient mieux faire aujourd'hui que d'écraser ses hérétiques voisins. « Je « n'aime pas, disait-il, à voir aux mains de « ces ariens la plus belle partie des Gaules : « allons, et chassons-les avec l'aide de « Dieu. » Pour conjurer l'orage, le prétendu

successeur des empereurs d'Occident, le grand Théodoric, roi des Goths d'Italie, le comble de présents, lui envoie un joueur de guitare, lui cède la Bavière, et, flattant son orgueil, lui peint la gloire et les avantages de la modération, en même temps qu'il supplie Gondebaud et Alaric de ménager le jeune conquérant. C'est en vain : à qui veut la guerre, les prétextes manquent-ils jamais ? Clovis attaque d'abord Gondebaud, le bat près de Dijon, le poursuit jusqu'au fond de ses États, l'assiège dans Avignon, et le force de devenir à jamais son tributaire. Reste le faible Alaric, justement seul au jour du danger. Clovis ne lui laisse pas le temps d'aguerrir ses Goths, qui, depuis tant d'années, s'endorment aux délices de l'Aquitaine. Déjà il est aux bords de la Loire. Pour gagner l'amitié de saint Martin, il perce lui-même de son épée un soldat qui a pris du foin sur les terres de Tours. Dieu et les saints sont pour lui ; car, au passage de la Vienne, c'est une biche qui lui indique le gué, et, à Poitiers, une lumière merveilleuse lui apparaît au milieu de la nuit sur le tombeau de saint Hilaire. A trois lieues de là, près de Vouglé (507), il rencontre les Goths. Les deux chefs s'avancent à la tête de leur cavalerie ; ils se reconnaissent et s'abordent, voulant à eux seuls vider leur querelle. Les deux armées s'arrêtent pour contempler ce combat d'où leur sort dépend. Après maints coups échangés, la hache du Franc fait voler en éclats la cuirasse dorée d'Alaric, et lui déchire la poitrine : le malheureux tombe de cheval et roule dans la poussière. Quelques braves volent pour le venger, et entourent Clovis ; mais ses Francs le dégagent, et, avec eux, il disperse les Goths déjà glacés d'épouvante.

VI. Plus d'ennemis jusqu'aux Pyrénées. Toulouse, Bordeaux, toutes les villes lui ouvrent leurs portes ; son fils Thierry fera le reste. Pour lui, il revient à Tours remercier saint Martin de ses faveurs. Il y trouve les ambassadeurs de l'empereur d'Orient et le manteau de patrice depuis longtemps sollicité. A la vue de ce vainqueur revêtu de la pourpre et de la couronne, de ces chariots chargés d'or, et de ces milliers de captifs, le peuple croit applaudir encore un consul romain. Mais, ô signe des temps nouveaux ! dans sa course triomphale à travers les pays conquis, un pauvre solitaire d'Auvergne, Eptadius, le suivait ; et, plutôt que d'être évêque, il préférait, au risque d'irriter le vainqueur, lui demander chaque jour la liberté de quelques captifs. A Tours, il obtint plus, et une lettre du grand Clovis annonça aux évêques d'Aquitaine qu'ils pouvaient réclamer les prisonniers de leurs diocèses : heureuse clémence, inconnue des anciens, qui annonçait la fin prochaine de l'esclavage, et qui conquit à Clovis le cœur des vaincus. Cependant la guerre continuait à désoler le Midi. Forcé de combattre avec les Francs, Gondebaud s'était avancé jusque près de Narbonne, et, après avoir pris Rodez, Albi et toute l'Auvergne, le fils de Clovis, alléché par le fameux trésor des Goths, était venu assiéger Carcassonne. De son côté, le grand Théodoric cherchait à réparer les fautes d'Alaric, et à soutenir l'enfant laissé par lui sur le trône. Il faisait relever les murs d'Arles, rendait ses biens à l'église de Narbonne, confirmait les vieux privilèges de Marseille, envoyait du blé et de l'argent à ses troupes pour leur ôter tout prétexte de pillage, et réunissait tout ce qu'il pouvait de Goths et de Germains pour sauver Carcassonne. N'étant plus en force, Thierry leva le siège, se rallia aux Bourguignons, et vint avec eux ravager les environs d'Arles.

VII. L'évêque de cette ville était l'illustre Césaire, austère élève de Lérins et tendre ami des pauvres, prédicateur infatigable et gracieux poète, fondateur d'un célèbre couvent de religieuses et destructeur de l'hérésie. A l'approche des Francs, plusieurs habitants, dont un prêtre, sortirent furtivement de la ville ; les ariens aussitôt de crier à la trahison et d'accuser l'évêque. Il fut jeté en prison, gardé à vue et menacé de mort. Il y avait pourtant des traîtres, et parmi ses plus effrontés calomniateurs. Dans une sortie, les Goths trouvèrent une lettre attachée à une pierre et maladroitement jetée au pied des remparts. C'étaient les Juifs qui offraient de

vendre une tour à l'ennemi. Les coupables furent châtiés, et Césaire reconnu innocent. Cependant la ville résista, et, après un siège inutile, Francs et Bourguignons rentrèrent dans leurs foyers. Un grand nombre restèrent prisonniers; entassés dans les églises, ils attendaient tristement qu'ils fussent vendus suivant l'usage. Mais, bien que païens, ils touchèrent le cœur de Césaire. A l'exemple d'Eptadius, il se fit leur protecteur, leur distribua en abondance du pain et des vêtements, et dépensa à les racheter tout le trésor de son église. Nouvelles calomnies, et ordre à l'évêque de venir se justifier à Ravenne devant Théodoric. Ce voyage fut plutôt un triomphe, et lui fournit l'occasion de racheter encore en Italie une foule de captifs des bords de la Durance. Ainsi, en attendant des temps plus humains, les saints avaient déjà le secret d'adoucir les maux de la guerre et de tarir dans sa source l'esclavage antique.

VIII. La paix faite, Clovis avait plus de pays qu'il n'en pouvait garder : les trois quarts de la Gaule lui obéissaient, mais lui fournissaient peu de soldats, et sa petite armée commençait à diminuer de nombre et de vigueur. Que n'avait-il pour la recruter les autres tribus de Francs dispersés de la Somme au Rhin! Leurs chefs sont ses parents; mais ils le voient d'un œil jaloux. Il faut à tout prix s'en défaire : tel est le cri du vieil instinct païen, mal étouffé dans son cœur. A l'instigation de Clovis, le vieux roi de Cologne est assassiné par son propre fils, et, au moment où le parricide plonge la main dans les coffres de son père, une hache vengeresse lui brise la tête. Le roi de Thérouanne et son fils s'estiment heureux de n'être que tondus et emprisonnés dans un monastère; mais leurs cheveux pourraient repousser, et ils ont la tête tranchée. De sa propre main Clovis tue les deux rois de Cambrai. Ainsi mourut quiconque de près ou de loin appartenait à sa famille. Son royaume se grossit de ces sanglants héritages, terres maudites qu'à son exemple ses fils et ses petits-fils se disputeront bientôt le poignard à la main.

IX. Que n'eût pas été le cruel Clovis sans la douce Clotilde et sans le sage Remi! Grâce à leur influence, ce cœur sauvage eut des jours de soumission et de bonté. A Orléans est réuni un concile dont les pieuses décisions deviennent des lois (511). Désormais, prévoyance admirable en ces temps de meurtre, le proscrit trouvera un asile inviolable sous les portiques des églises et sur les tombeaux des saints; libre ou esclave, il n'en sortira que réconcilié avec ses ennemis, et, s'il est coupable de quelque crime, c'est l'Église qui réglera sa peine. Les esclaves, nombreux malgré les rachats, seront considérés, non plus comme des bêtes de somme, mais comme des chrétiens auxquels est assuré le repos du dimanche et des fêtes. Excepté quelques cuisiniers qui vendent fort cher le secret des sauces romaines, et qui demeurent au service des Francs, les autres auront leur maison, seront attachés à des champs ou à des vignes, qu'ils cultiveront paisiblement avec leurs femmes et leurs enfants; et souvent, dans les testaments des princes et des évêques, ils recevront des preuves d'affection et de reconnaissance. Ainsi quelque bien venait se mêler aux crimes de Clovis et donner l'espoir d'un avenir meilleur. Partout les basiliques des martyrs étaient restaurées; sainte Geneviève en construisait une sur le tombeau de saint Denis; à Paris, au-dessus du palais des Thermes, le roi des Francs lui-même, prenant sa framée, la lançait de toutes ses forces, et donnait ainsi la mesure d'une église à saint Pierre et à saint Paul. A peine terminé, l'édifice reçut les restes de la vierge de Nanterre, puis ceux du vainqueur de Tolbiac. La colline tout entière porte encore le nom de la patronne de Paris; une petite rue obscure a gardé celui du roi conquérant.

X. Autour de ses quatre fils, dignes héritiers de sa fougue, se groupent les Francs, suivant leurs affections sauvages et l'espoir du butin. Thierry s'établit à Metz, Clodomir à Orléans, Childebert à Paris, Clotaire à Soissons, presque tous au nord, au milieu de leurs tribus. De là ils se distribuent villes et provinces au gré de leurs fantaisies. Chacun se soumit sans murmure : obéir aux fils de Clovis était un bienfait au prix de nouvelles invasions. Assez de hordes barbares avaient

passé sur ce malheureux pays. Jusqu'à la Seine, ce n'était plus qu'un désert, des villes en cendres, des campagnes en friche, des forêts envahissantes. A peine quelques maisons relevées, quelques champs labourés, qu'un nouvel ennemi venait tout détruire. Maintenant comme avant Tolbiac, de nouvelles bandes germaniques menaçaient la frontière : c'étaient les Saxons, habitant les bords de l'Elbe, aussi braves sur mer que sur terre. Montés sur de petits bateaux, ils suivaient les côtes, remontaient les fleuves, débarquaient pour piller et disparaissaient comme la foudre. Une bande vint s'établir jusqu'en Normandie et y fonda Bayeux. Une autre plus nombreuse remonta la Meuse, menaçant de ses ravages le cœur même de la Gaule. Averti à temps, Thierry lança sur eux son fils Théodebert, qui en fit un affreux carnage et tua leur roi de sa main ; puis, pénétrant dans leur pays, il leur imposa un tribut annuel de cinq cents vaches. Effrayés par cette leçon, les autres aimèrent mieux passer la mer et s'établir dans la Grande-Bretagne, où leurs compatriotes venaient de fonder plusieurs petits royaumes. Ils achevèrent la ruine de ce pays, auquel la tribu des Angles donna le nom d'Angleterre. Désertant leur patrie redevenue païenne, les Bretons, de leur côté, se réfugièrent en Armorique, qui prit dès lors le nom de Bretagne. Ils y fondèrent plusieurs évêchés et un grand nombre de monastères : Saint-Gildas-de-Ruys, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Brieuc, Saint-Malo, doivent leurs noms à d'illustres fugitifs, moines ou évêques, qui achevèrent d'évangéliser ce pays. Ce furent eux qui apportèrent le poétique souvenir du roi Arthur, redouté des Saxons, mort en les combattant, et de ses compagnons, les douze chevaliers de la Table ronde, derniers et braves champions du monde romain contre les barbares.

XI. Les fils de Clovis ne se contentaient pas de donner asile à des proscrits ou de repousser les Saxons. Il fallait, pour satisfaire leurs compagnons, de riches provinces, des villes à piller : de là cette pente qui entraînait sans cesse les barbares au midi. Gondebaud était mort, laissant ses États à son fils Sigismond. Sous prétexte de venger les parents de leur mère, les trois fils de Clotilde l'attaquèrent. Thierry, né d'un autre mariage, et lui-même gendre de Sigismond, refusa de marcher avec eux et continua ses conquêtes en Allemagne. Sigismond fut vaincu et fait prisonnier avec sa femme et ses enfants. Les Bourguignons n'ayant pas déposé les armes, Clodomir, avant d'entrer en campagne, fit jeter dans un puits, près d'Orléans, le roi captif et sa famille, triste vengeance qu'il allait chèrement expier. Parvenu jusqu'à Vézeronce, à deux lieues de Vienne, il livra bataille ; dans une charge téméraire, il se trouva entouré d'ennemis et fut percé de coups (524). Sa tête fut coupée, mise au bout d'une lance et promenée en trophée. Sa veuve, Gondeuque, épousa le débauché Clotaire, qui déjà plus d'une fois avait changé de femme. Ses trois fils, en bas âge, trouvèrent un refuge auprès de leur grand'mère Clotilde, qui reporta toute sa tendresse sur ces douces et innocentes créatures.

XII. Jaloux de cette affection et avides de l'héritage de ces orphelins, Clotaire et Childebert se réunirent à Paris pour comploter leur mort. Ils font demander les deux aînés à Clotilde, sous prétexte de les élever sur le trône, et la pauvre mère les envoie avec hâte, voyant déjà revivre en eux son cher Clodomir. Mais, au lieu de les lui ramener couronnés, ses fils lui envoient une épée nue et des ciseaux : ils seront tondus ou égorgés, c'est à elle de prononcer sur leur sort. « Je « les aime mieux morts que tondus, » tel fut le premier cri de ce cœur de reine, qui ne pouvait croire à tant de cruauté. Satisfait de cette réponse, Clotaire prend un couteau, et saisissant par le bras l'aîné de ses neveux, l'égorge sans pitié. Le second se jette au cou de Childebert : « Au secours, mon père, « ne me laisse pas tuer comme mon frère. » Ému jusqu'aux larmes, Childebert demande sa vie ; mais Clotaire le raille, le menace, lui rappelle l'héritage, si bien que Childebert repousse l'enfant loin de lui ; il eut le même sort que son frère (526). Clotilde ne revit que les corps de ses petits-enfants, et, après les avoir une dernière fois couverts

de caresses et de larmes, elle les fit enterrer dans sa chère église de Saint-Pierre. Le plus jeune, qui avait échappé à la mort, fut élevé caché, et, devenu grand, il choisit lui-même la tonsure, que Clotilde avait refusée pour ses frères. Il renonça à sa chevelure et aux honneurs glissants de la terre pour devenir esclave de Jésus-Christ. Il vécut en donnant l'exemple du travail et de la pauvreté, leçon qui, certes, valait des victoires et des coups d'épée. Enterré non loin de Paris, il a laissé à ce lieu le nom de Saint-Cloud. Clotilde, elle-même, triste et découragée, ne trouvant plus d'appui qu'en Dieu, se retira à Tours, auprès du tombeau vénéré de saint Martin, et y mourut en odeur de sainteté.

XIII. Pendant que les fils de Clotilde se partageaient l'héritage de Clodomir et achevaient la conquête de la Bourgogne, Thierry, faisant toujours bande à part, pénétrait en Thuringe, au cœur même de l'Allemagne, dans ce massif de montagnes qui sépare la vallée du Danube de celles du Rhin, de l'Elbe et du Weser. Trois frères y régnaient. Fidèle à la politique de Clovis, Thierry se fit l'allié de l'un d'eux, l'aida à détrôner et à faire périr les autres; puis, le faisant venir à Tolbiac, il le fit traîtreusement précipiter du haut des remparts. Le roi mort, il s'empara de ses enfants, entra en Thuringe et soumit tout le pays. Pendant cette expédition, le bruit de la mort de Thierry avait couru, et ses frères, toujours pressés de prendre, avaient mis la main sur l'Auvergne (530). Thierry revient furieux et altéré de vengeance. Pour l'apaiser, Clotaire accourt au-devant de lui; mais, en entrant dans la tente de son frère, il aperçoit derrière une toile les pieds de soldats cachés là pour le tuer. Il n'eut que le temps de s'esquiver. Toute la colère de Thierry se déchargea sur l'Auvergne; si cette belle province avait été jusqu'alors épargnée, elle fut livrée comme récompense aux vainqueurs de Thuringe. Les villes furent pillées; le vénéré tombeau de saint Julien ne put préserver Brioude d'une ruine complète; les habitants, dépouillés de tout, furent emmenés en esclavage, pêle-mêle avec le bétail et les chariots de butin.

XIV. Cette guerre de brigands plaît plus aux Francs d'Austrasie que de pénibles et pauvres expéditions en Germanie. La mort de Thierry (534) n'interrompt pas le cours de leurs exploits. Son digne fils, Théodebert, le compagnon de ses guerres, commande une armée nombreuse et brave, qui défie l'ambition de ses oncles et qui menace le Midi. En ce moment, Théodoric étant mort, Justinien, empereur de Constantinople, disputait l'Italie aux Goths. Chacun cherche à mettre de son côté le jeune Franc, l'un en lui payant des subsides, les autres en lui cédant la Provence. Ainsi, avant de mourir, saint Césaire vit Arles passer aux mains des rois francs, et, par une bizarre combinaison, Marseille fut divisée en trois, pour que chacun eût un pied dans ce port, unique refuge du commerce de l'Orient. Les subsides reçus, la Provence acquise, Théodebert entra en Italie à la tête de son armée. Arrivés sur les bords du Pô, ces païens du Nord immolent au dieu du fleuve des victimes humaines. Pour qui venaient donc ces terribles alliés? Les Goths, qui arrivaient sans défense à leur rencontre, sont surpris et taillés en pièces. Un instant rassurées par ce combat, les troupes de l'empereur subissent le même sort, et sont réduites à s'enfermer dans quelques places fortes. A l'exemple des anciens Gaulois, les Francs ravagent toute l'Italie, jusqu'à ce que, gorgés de butin, ivres de victoire et de débauche, ils soient vaincus par les chaleurs et les maladies : à grand'-peine quelques-uns repassèrent les Alpes. Théodebert n'était point découragé; quand la mort vint le surprendre, il préparait une formidable expédition, qui devait descendre le Danube, enlever Constantinople et apprendre à l'empereur grec à prendre le titre de vainqueur des Francs. Indompté dans ses passions comme sur les champs de bataille, il avait enlevé à son mari une belle et riche Romaine. De cette triste union restait un fils pauvre et chétif, Théodebald, qui mourut bientôt sans enfants, laissant ses États à ses oncles, et sa femme à Clotaire, épouseur de toutes les veuves.

XV. Pendant que les Goths d'Italie, subi-

tement dégénérés, perdaient la Provence, puis étaient à jamais détruits, ceux d'Espagne balançaient entre la peur et la haine des Francs. Leur jeune roi Amalaric avait commencé par épouser Clotilde, fille de Clovis, et maintenant il la persécutait lâchement, la faisait insulter par les ariens, et l'accablait de mauvais traitements qui mettaient sa vie en danger. Poussée à bout, la princesse envoya à son frère Childebert une robe toute teinte de son sang: c'était plus qu'il n'en fallait pour recommencer la guerre. Childebert entra avec une armée en Septimanie, poursuivit son ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'à Narbonne, où celui-ci fut tué au moment de s'embarquer, et retrouva sa sœur vengée, mais mourante. Après plusieurs années de guerre, il passa les Pyrénées, et vint mettre le siège devant Saragosse (542). Les habitants savaient ce que les Francs faisaient des villes prises d'assaut; dans leur terreur, ils se mirent à invoquer leur patron, le martyr saint Vincent, et promenèrent solennellement sur les remparts sa tunique vénérée. Childebert, qui, dans les combats, redoutait la colère des saints, offrit de lever le siège à la condition d'avoir la fameuse tunique. Il revint tout fier d'une si belle conquête, et, pour la renfermer, il fit bâtir à Paris une magnifique église en forme de croix, l'égale, disait-on, du temple de Jérusalem. Supportés par des colonnes de marbre, les murs étaient percés d'élégantes fenêtres; le pavé lui-même formait des dessins symboliques; les murs, le plafond, étaient tout brillants d'or, d'où le nom de Saint-Vincent-Doré, plus tard Saint-Germain-des-Prés. Vieux et sans enfants, Childebert voulut finir dans la piété, fonda l'hôpital de Lyon, enrichit de ses dons les monastères de Bourgogne, et fut enterré dans sa basilique à peine achevée.

XVI. Il ne restait plus que Clotaire, brave seulement pour tuer des enfants et pour épouser de force des veuves ou des captives. Il fallut le menacer de mort pour lui faire prendre les armes contre les Saxons révoltés. Se battant à contre-cœur, il fut vaincu et mis en fuite. Parmi les dépouilles de son frère Thierry, il avait trouvé la fille du malheureux roi de Thuringe, la jeune et pieuse Radégonde. Épris de sa beauté, il la fit reine. Elle n'en fut pas moins pieuse, mais plus charitable, et pendant six ans, nouvelle Clotilde, elle obtint le rachat des captifs, le pardon des condamnés, et des trésors pour les pauvres. Quand Clotaire ne voulut plus de cette sainte plutôt religieuse que reine, elle déposa au pied des autels sa couronne, ses bijoux, et prit le voile qu'elle avait toujours désiré. Elle alla fonder à Poitiers un monastère de femmes, vouées au travail et à la prière. Simple religieuse sous les ordres d'une de ses suivantes, elle vivait comme les autres, balayant la maison, copiant des manuscrits ou chantant des psaumes. Charmé par ces aimables vertus, un poète italien. Fortunat, dit adieu à la table des rois et à ses longs voyages, pour se fixer à Poitiers, dont il devint plus tard évêque. En échange de fleurs et de fruits, il envoyait au couvent des vers pleins de grâce; il pleurait les malheurs des parents de Radégonde. Mais jamais sa voix ne fut si touchante que le jour où arriva de Rome un morceau de la vraie croix envoyé à sainte Radégonde. Les religieuses, le clergé et la ville entière, en habits de fête, accourus au-devant de cette insigne relique, entonnèrent pour la première fois le célèbre *Vexilla Regis:* « L'étendard du Roi « s'avance; il brille le mystère de la croix... « O croix, salut! notre unique espoir. »

XVII. Poursuivi de regrets, que la gloire nouvelle de Radégonde ne faisait qu'irriter, Clotaire cherchait à la revoir. Une fois, il vint jusqu'à Tours; mais l'évêque de Paris, saint Germain, qui l'accompagnait, lui défendit d'aller plus loin. A l'inspiration de ce grand évêque, digne successeur de saint Remi auprès des enfants de Clovis, Clotaire rendit malgré lui quelques lois sages. Aux juges, il ordonna de maintenir les successions en dépit des décrets royaux qui chaque jour venaient les confisquer, et, à défaut du roi, il donna aux évêques mission de réformer les jugements iniques. Il exempta d'impôts les églises, et confirma leurs biens, dont il voulait, quelques années auparavant, prendre

le tiers. Enfin il défendit les mariages violents, bien qu'en ayant fait à lui seul une dizaine. Ainsi son ambition assouvie, il voulait faire oublier ses fautes. Mais le Dieu juste n'oublie pas si vite, et ne se contente pas du repentir des lèvres. Un fils révolté, Chramne, vint attrister les derniers jours du vieux roi et ébranler sa puissance. Allié à un chef breton, il força encore une fois le pusillanime Clotaire à prendre les armes (560), tomba entre ses mains impitoyables, et fut, avec sa femme et ses enfants, attaché dans une cabane où l'on mit le feu. Cruel jusqu'au bout, Clotaire arriva enfin au moment de rendre compte de ses crimes. Il vit venir la mort (561), et tout tremblant il disait : « Ah ! « qu'il est terrible le Roi du ciel, qui fait « ainsi mourir les plus grands rois ! »

XVIII. Comme Clovis, Clotaire laissait quatre fils, mais nés de mères différentes, habitués au meurtre et à la débauche, et croyant racheter tous leurs excès par quelques pieuses fondations. Au brave Sigèbert échut l'Austrasie, belliqueuse et païenne, encore fière des expéditions de Théodebert ; au brutal et perfide Chilpéric, le trône de Soissons, tout souillé des hontes de Clotaire ; à l'honnête Gontran, la Bourgogne, bonne et pacifique comme son roi ; enfin, Paris, avec ses délices naissantes, au voluptueux Caribert, qui, méprisant les avis de saint Germain, mourut bientôt usé par le plaisir. Pour se consoler, sa femme mit la main sur ses trésors, et les offrit à qui l'épouserait. Gontran la fit venir, prit l'argent, et la renvoya les mains vides.

XIX. Des trois qui restaient, Sigebert était sinon le plus riche, du moins le plus fort. Par une éclatante victoire, remportée sur le Danube, il répara la honte des Francs sous Clotaire, imposa de nouveaux tributs aux Saxons, força les Lombards, leurs voisins, à émigrer en Italie, et réunit sous ses drapeaux une foule de guerriers d'outre-Rhin. A la gloire des armes il joignit celle d'un brillant mariage. Le roi des Goths d'Espagne lui donna sa fille Brunehaut, toute belle de grâce et de jeunesse. Toujours prompts à espérer, les peuples reçurent avec amour et enthousiasme cette illustre étrangère, et, en leur nom, le poète Fortunat chanta sa beauté, sa douceur et sa piété. Arienne d'origine, elle était catholique pour plaire à ses nouveaux sujets. Pourtant il lui restait je ne sais quoi de fier et de superbe ; son front s'inclinait à peine devant les évêques, et semblait défier quiconque lui résisterait. Jaloux d'avoir aussi une belle Espagnole, et sachant que les Goths n'oseraient refuser, Chilpéric renvoya sa femme et demanda Galsuinde, sœur de Brunehaut. La malheureuse eut peine à s'arracher des bras de sa mère, et vint sous le poids des plus noirs pressentiments. Ce visage éploré ne plut pas à Chilpéric ; il lui fallait plus joyeuse compagnie. La fille d'une servante, la cruelle Frédégonde, sut le séduire, et Galsuinde fut étranglée dans son lit. De là, au cœur de sa sœur Brunehaut, une ardente soif de vengeance ; chez Chilpéric et Frédégonde, la haine du coupable qui voit venir le châtiment.

XX. Vainement, pour éviter la guerre civile, les évêques rassemblés à Tours demandent des prières publiques, des aumônes abondantes et la rupture des unions incestueuses qui attirent la colère de Dieu. Vainement saint Germain supplie les deux princes de s'en rapporter au jugement d'un concile, et de ne pas ruiner par une lutte fratricide l'héritage du grand Clovis. A la tête d'une armée furieuse, un fils de Chilpéric ravage les terres sans défense que Sigebert possède dans le Midi, et, de son côté, Sigebert arrive à la tête de hordes sauvages, ramassées en toute hâte dans les forêts d'outre-Rhin. Sur son passage, les enfants eux-mêmes sont égorgés et suspendus aux arbres des routes ; les jeunes filles sont attachées à la queue de chevaux furieux, qui les traînent dans leur sang. Saint Germain tente un dernier effort, et écrit à Brunehaut : « Il sait que c'est pour « lui plaire que Sigebert s'obstine. Qu'elle « prenne garde ; malheur à qui cause tant de « maux ! Honte et malheur à qui triomphe « de son frère ! Que ne peut-il mourir pour « apaiser la colère de Dieu, ou du moins « pour ne pas voir la ruine de son pays ! » Inutile effort pour désarmer la colère de cette



Chilpéric devant le corps de son fils Mérovée. (P. 38.)

femme. La guerre continue; les soldats de Chilpéric fuient sans se battre, ou pillent de leur côté; pour lui il s'enferme avec Frédégonde dans les murs de Tournay, faible asile contre la fougue de l'ennemi. Déjà Sigebert, porté en triomphe sur un bouclier, était proclamé roi de Neustrie. Soudain il tombe sous le couteau de deux assassins, dignes satellites de Frédégonde (575). La mort du chef dissipa son armée; Chilpéric sortit de Tournay, reprit son royaume; un surcroît de bonheur fit tomber entre ses mains le petit Childebert, fils unique de son frère. C'en était fait de l'enfant sans un serviteur fidèle, qui l'enleva dans un panier, le transporta en Austrasie, et le laissa en sûreté aux amis de son père. Brunehaut était restée captive à Rouen; Frédégonde jouissait de la laisser vivre et dévorer l'humiliation de sa défaite.

XXI. Chilpéric triomphait à son tour. Entouré de juifs, instruments de son avidité, et de courtisans qui l'égalaient aux dieux, il dépouillait les amis de Sigebert, inventait des impôts, distribuait les évêchés à ses délateurs, bâtissait des cirques, donnait des spectacles, et se croyait un empereur romain. Dans ses loisirs il faisait des vers comme Néron, donnait deux lettres de plus à l'alphabet, et expliquait à sa manière le mystère de la sainte Trinité. Mais, à ce dernier point, il fut arrêté net par un petit évêque de Tours, maladif et débile, mais plein de courage et d'énergie. Grégoire, c'était son nom, tenait par ses parents aux vieilles familles de l'Auvergne. Il avait recueilli tout ce qui restait de science et de nobles pensées dans ce siècle barbare, et tandis que, d'une plume naïve et vigoureuse, il traçait le portrait des hommes de son temps, il opposait à Chilpéric et à Frédégonde la fermeté d'un Ambroise.

XXII. Bientôt il eut affaire à leurs haines

et à leurs rancunes, moins faciles à vaincre que leur amour-propre théologique. Embellie par le malheur, Brunehaut avait touché le cœur de Mérovée, fils aîné de Chilpéric. L'évêque de Rouen, Prétextat, cédant à leurs prières, les avait mariés malgré leurs parents, et avait favorisé leur évasion. C'était attirer sur sa tête toute la colère de Frédégonde ; car, si Brunehaut était sa plus mortelle ennemie, Mérovée était le fils d'une rivale détestée. En toute hâte, un concile est convoqué à Paris pour juger et déposer Prétextat. Il comparaît, accusé de haute trahison, devant des évêques presque tous gagnés par Chilpéric. Grégoire seul se déclare pour lui : son éloquence entraîne les moins timides ; les autres hésitent déjà. Voyant sa victime lui échapper, le roi fait venir Prétextat ; il lui promet son pardon à condition qu'il se déclarera coupable. L'assemblée reçoit avec stupeur cet aveu inattendu, et, ne sachant plus que faire, exile Prétextat pour six ans. Ce n'était pas assez pour satisfaire Frédégonde. Mérovée, son frère et sa mère périssent par le fer ou par le poison ; Brunehaut ne doit son salut qu'à une fuite rapide, et Grégoire de Tours, odieux par sa fermeté, reçoit dans sa ville un comte chargé de le perdre, un serf élevé dans les cuisines du palais et parvenu en rampant aux premières dignités.

XXIII. Cependant tout n'était pas joie pour le cruel Chilpéric. Ses fils mouraient l'un après l'autre comme frappés de malédiction. Si, chaque jour, son trésor se grossissait des dépouilles de quelque illustre victime, c'était Frédégonde et sa digne fille Rigonthe qui se les disputaient avec un avide empressement, et qui s'arrachaient, comme des bêtes féroces, la clef de son coffre-fort. Le coffre était toujours vide ; et, quand il fallut une dot à cette fille, qui allait se marier en Espagne, Chilpéric n'eut d'autre ressource que de faire de nouvelles confiscations et d'enlever dans les campagnes quelques milliers de colons. Les uns se tuèrent de désespoir ; d'autres se sauvèrent en route ; des officiers du roi dispersèrent le reste et pillèrent les chariots de la princesse. Elle arriva aux Pyrénées sans un esclave, sans un écu. Là elle apprit que, fatiguée de Chilpéric, sa mère venait de le faire assassiner (584), et régnait seule sous le nom de son fils Clotaire, à peine âgé de quatre mois. Personne ne pleura ce nouveau Néron ; en songe, son frère Gontran le vit chargé de chaînes, conduit au feu éternel, et là, mis en pièces, et jeté en lambeaux dans les flammes vengeresses.

XXIV. Parmi les anciennes familles gauloises, Chilpéric avait trouvé des courtisans, des percepteurs, des délateurs, encore imbus des traditions romaines. A sa mort, ils essayèrent de faire un roi de Gaule, comme jadis se faisaient les empereurs. Ils firent venir de Constantinople un prétendu petit-fils de Clovis et le proclamèrent à Brives-la-Gaillarde. Mais, après quelques succès éphémères, ils périrent misérablement, abandonnés de leurs partisans, et cet appel sans écho au vieux sentiment gaulois fit voir que déjà vaincus et conquérants s'étaient fondus en un seul peuple.

XXV. Au temps où Chilpéric essayait de ressusciter le vieil empire romain, et où l'évêque de Tours mettait seul un frein à sa tyrannie, un autre Grégoire, monté sur la chaire de saint Pierre, étendait l'empire de la nouvelle Rome, et faisait de grandes choses pour le bonheur du monde. Sans soldats, délaissé par les empereurs grecs, cloué sur son lit par une fièvre opiniâtre, il voyait de sa fenêtre la fumée des incendies allumés par les Lombards, qui venaient piller jusqu'aux portes de Rome, massacraient les prêtres et faisaient adorer une tête de bouc à leurs captifs. C'étaient les frères de ces Saxons d'Allemagne, et de ces Angles de Grande-Bretagne, qui, tous païens et tous belliqueux, formaient autour de la France une ceinture menaçante. La France elle-même était livrée aux créatures de Chilpéric, et, loin d'aller convertir les barbares, les évêques, au mépris des conciles, laissaient subsister dans leurs propres diocèses le culte des arbres et des fontaines, les orgies et les danses païennes. L'Espagne enfin était célèbre par sa corruption, digne fruit de l'hérésie. Contre tant d'ennemis, Grégoire

était seul ; mais les grands périls, terreur des faibles, aiguisent le courage des forts. Cet homme, qui peut à peine nourrir et défendre sa ville, écrit aux évêques d'Italie, de Sicile, de Grèce, d'Espagne, de France, et rétablit partout le respect du saint-siège. Calme au milieu des périls, il travaille, comme saint Ambroise, à la musique sacrée, met au service de l'Église toutes les richesses de l'art grec, et lui lègue ces chants paisibles et majestueux qui semblent défier la fureur de ses ennemis.

XXVI. Peu soucieux des Lombards qui l'assiègent, Grégoire songe à convertir l'Espagne et l'Angleterre. S'il cherche des alliés, ce sont deux humbles princesses, petites-filles de Clotilde, Ingonde et Berthe, dont l'une a épousé le fils du roi des Goths, et l'autre le roi des Anglo-Saxons. En Espagne, le triomphe de la vérité commence par un martyre, et l'époux d'Ingonde, converti par elle, est traîtreusement égorgé par son propre père. Mais le vieux roi meurt dans les remords, et son second fils, Reccared le Catholique, envoie à Grégoire le Grand l'hommage de sa foi et la soumission de tout son royaume. Les Angles sont plus loin ; cependant quelques esclaves de ce pays, amenés sur le marché de Rome, ont touché le saint-père par la beauté de leur visage : « Que ne sont-ils des anges ? » s'est-il écrié ; et, depuis ce moment, leur image l'a suivi nuit et jour. Il a racheté tous ceux qu'il a trouvés ; ses revenus dans le midi de la France sont employés à en délivrer d'autres. Il les fait instruire et baptiser. En échange, ils apprennent à leurs maîtres la langue de leur pays, et de cette école sortent bientôt quarante missionnaires, ayant à leur tête le moine Augustin. Les lettres de Grégoire leur ouvrent le chemin de la France, leur assurent l'hospitalité des rois et des évêques. Au delà du détroit les attend une pieuse complice, la reine Berthe, qui leur ouvre le cœur de son époux. L'Angleterre se convertit en masse, et, dans son ardeur de néophyte, elle va devenir pendant deux siècles l'asile des vertus et de la science chrétienne.

XXVII. En meme temps qu'il détruit à jamais l'arianisme en Espagne, et jette dans la race anglo-saxonne de fortes semences de vérité, Grégoire le Grand a l'œil ouvert sur la France, où une corruption précoce menace de tout détruire. Impossible de s'adresser à l'impie Frédégonde ; la Neustrie entière tremble sous sa main, et, sauf le malheureux Prétextat, qu'elle va faire assassiner, les évêques sont tous à ses pieds. Brunehaut, qui règne en Austrasie, sera peut-être moins inaccessible. Grégoire lui écrit souvent à elle et à son fils, et, avec une confiance toute paternelle, il les appelle à guérir l'Église des plaies de la simonie. « Autant, leur dit-il, la dignité royale est « au-dessus des autres conditions, autant « votre royauté l'emporte sur les royautés « des autres nations. Ainsi qu'au milieu des « ténèbres de l'erreur, votre foi brille comme « une lampe au milieu de la nuit. » Mais Brunehaut restait sourde et tout entière au soin de sa vengeance ; les Francs demeuraient plongés dans la guerre civile et dans une profonde barbarie ; saint Grégoire ne vit pas, avant de mourir, la fin de leurs malheurs.

XXVIII. Seul le bon Gontran, silencieux et pacifique au milieu de ces meurtres et de ces guerres, tâchait de rétablir la paix entre ses neveux, la piété dans le clergé, la pureté dans les mœurs. Il n'avait qu'une peur, bien permise alors, c'était d'être assassiné par l'une ou l'autre de ses belles-sœurs. Les médecins surtout lui étaient suspects, et deux d'entre eux n'ayant pas guéri sa femme, il les fit périr comme coupables de cette mort. Publiquement il conjurait ses sujets de lui être fidèles, et de ne pas le tuer comme ses frères. C'eût été vraiment dommage ; car c'était un bon homme, voulant du bien à tout le monde, et punissant sévèrement les brigandages de ses officiers. Par ses soins, des conciles s'étaient tenus à Lyon et à Mâcon, pour améliorer le sort de ses sujets. Excommunication contre quiconque réduit un homme libre en servitude. Ordre aux évêques et aux seigneurs de nourrir les lépreux et les pauvres de leurs villes et de leurs terres, et de ne pas les forcer au vagabondage. Enfin prière

aux magistrats et au peuple de sanctifier le dimanche, qui est le jour du Seigneur, et de ne pas attirer, en le méprisant, la famine et les contagions, messagers de la colère divine. A Dijon s'élève le monastère de Saint-Bénigne; à Autun, celui de Saint-Symphorien; à Châlons, celui de Saint-Marcel: c'étaient autant d'hôpitaux pour les malades, d'hospices pour les voyageurs, d'écoles pour la jeunesse.

XXIX. Gontran mourut emportant les bénédictions de ses peuples. Avec lui disparut le dernier lien de paix: la guerre recommença plus furieuse que jamais entre Frédégonde et Brunehaut. Le fils unique de Brunehaut périt assassiné comme tant d'autres, et, la même année, Frédégonde, au moment d'atteindre encore une fois au faîte de la puissance, succomba maudite et détestée, sans avoir eu le temps de se repentir (597). De cette génération, tristement célèbre, il ne restait que Brunehaut. Ses deux petits-fils, Théodebert et Théodoric, occupèrent le trône d'Austrasie et de Bourgogne; celui de Neustrie demeurait aux mains de Clotaire II encore enfant.

XXX. Galsuinde était assez vengée. Si Brunehaut n'était pas sans cœur, c'était le moment pour elle de faire oublier les maux de la guerre, et, docile à la voix de Grégoire le Grand, de rétablir dans l'Église la discipline et la pureté des mœurs, troublées par les discordes civiles. Un moment elle montra de grandes intentions: les voies romaines furent restaurées, les murs des villes relevés, l'Athénée de Lyon changé en un vaste monastère, dont l'église, consacrée au prince des apôtres, a traversé les siècles, et porte encore le nom de Saint-Pierre-d'Ainay. Mais les affronts et les chagrins avaient durci le cœur de cette reine altière; à mesure qu'elle s'était dépouillée des charmes de la jeunesse, son orgueil avait augmenté, et la jouissance de tout dominer était restée sa seule passion. Intraitable pour les grands et pour les évêques qui ne pliaient pas devant elle, elle fut bientôt détestée et chassée d'Austrasie, où quelques seigneurs prirent la tutelle de son fils Théodebert. Réfugiée en Bourgogne, elle y élevait son autre petit-fils dans la haine de son frère, le livrait à la débauche pour l'affaiblir, et tramait de nouveaux complots pour reconquérir la Gaule. Seul, l'archevêque de Vienne, le courageux Didier, osa élever la voix contre elle; mais, après de longues persécutions, elle le fit enlever de son siège et partir pour l'exil. Depuis lors, évêques et courtisans luttèrent de servilité; abandonnés par leurs pasteurs à la triste pente de la nature humaine, les peuples retombèrent dans l'ignorance et la corruption.

XXXI. Cependant l'esprit de l'Évangile avait trouvé un asile dans ces campagnes que la guerre et la paresse des hommes laissaient désertes, et le travail volontaire, organisé et consacré par l'Église, y préparait la fin de la servitude païenne. Alors que Clovis faisait bruit de ses conquêtes, un jeune Romain, saint Benoît, inspiré par l'amour de la pénitence et par le mépris de la chair, avait composé pour quelques moines une règle de travail, de mortification et de prière. Quand les farouches soldats de Théodebert étaient venus porter en Italie la mort et la destruction, et périr eux-mêmes sur les ruines qu'ils avaient faites, retiré au Mont-Cassin, saint Benoît, avant de mourir, avait résolu la conquête de la France et fait partir, à la tête de quatre moines, son disciple le plus cher, saint Maur, avec un bâton de voyage, un pain d'une livre, une gourde de pèlerin, et la règle écrite de sa propre main. Accompagnés jusqu'à la porte du couvent par leurs frères en larmes, ces hommes étaient venus à pied des beaux villages de la Campanie, à travers l'Apennin, les Alpes et le Jura, jusqu'à Glanfeuil, au bord de la Loire. Là un chef franc leur avait donné ses terres, avait affranchi ses esclaves, et s'était fait moine avec eux: premier exemple de l'insigne merveille que la vie religieuse allait réaliser dans toute l'Europe. Après quarante ans de travaux, saint Maur venait de mourir, laissant à la France un monastère modèle et la règle de Saint-Benoît.

XXXII. D'Italie était venue la pensée première; de l'Irlande, depuis longtemps ou-

bliée et comme perdue au bout de l'Océan, vinrent les enfants de saint Patrice, fondateurs infatigables. Le premier d'entre eux, saint Colomban, avait demandé à Brunehaut un coin des Vosges, montagnes sauvages, hérissées de forêts, désertes depuis les Romains. Autour de sa cellule s'étaient groupés des religieux si nombreux que bientôt il établit une nouvelle colonie à Luxeuil, au milieu de sources chaudes, sur les ruines d'un bain romain, dont les statues mutilées étaient adorées comme des dieux. Fuyant une cour débauchée, les fils des plus nobles familles vinrent en foule, sous sa loi, se consacrer à l'obéissance et au travail. Ceux qui restaient dans le monde faisaient jusqu'à cinquante lieues pour le voir ou le consulter, et le roi Théoderic lui-même venait souvent se recommander à ses prières. Le solitaire lui reprochait sans ménagements ses désordres, et l'exhortait à mener une vie plus digne du trône. Jalouse de cette influence, Brunehaut redoublait d'artifices auprès du jeune roi, l'enlaçait de plus en plus dans ses affections déréglées, feignait de chérir les enfants qui en étaient le fruit, et réclamait perfidement pour eux la bénédiction de saint Colomban. Un jour qu'elle les lui amenait : « Sache, lui dit-il, que jamais ils ne monteront sur le trône ; ils « sortent de trop bas. » Irrité dans son amour-propre de père, Théoderic cède aux cris de ses courtisans qui, depuis longtemps, lui dénoncent Colomban comme un novateur dangereux. Il se rend à Luxeuil, force l'entrée du cloître, et somme Colomban de retourner au pays d'où il est venu. Un seigneur se charge du châtiment, enlève le saint abbé et le conduit en exil à Besançon.

XXXIII. Loin d'y être persécuté, Colomban y rencontre des cœurs amis, et, à leur tête, le chef de la contrée, le duc Waldelen, qui avait plus d'une fois sollicité ses prières. A ce foyer longtemps stérile, il trouve deux fils et deux filles, la joie de leurs parents, et, dans les épanchements d'une douce intimité, il leur communique le feu de son zèle et les secrets de sa charité. L'aîné, Donat, c'est-à-dire donné, promis à Dieu avant sa naissance, sera un jour évêque de Besançon. A sa place, le second doit, suivant l'usage, succéder à son père. Les deux filles se partageront aussi entre les austérités du cloître et les saints devoirs de la maternité, et à cette famille Besançon devra ses deux premiers monastères. Cependant Colomban n'était ni gardé ni tourmenté ; il sortait librement de la ville et allait souvent la contempler de ces hauteurs au pied desquelles serpente le Doubs. Mais, à l'air libre des montagnes, quel exilé n'a senti battre son cœur? Involontairement son regard cherchait au delà de l'horizon son cher couvent et ses enfants bien-aimés. Un jour cet amour l'emporta : se voyant seul, il marcha devant lui, et retourna à Luxeuil. Avertis de son retour, les satellites de Brunehaut l'enlèvent une seconde fois, et, par Autun, Nevers et Orléans, le reconduisent jusqu'à l'embouchure de la Loire, où il est embarqué pour l'Irlande. Rejeté sur les côtes de France, il s'arrête quelques jours à la cour de Clotaire II, et lui conseille la paix, en attendant la fin prochaine des petits-fils de Brunehaut. La soif des voyages l'entraînant toujours, il traverse le nord de la France, recevant l'hospitalité dans de nobles et pieuses familles, et y laissant en échange de précieuses semences pour l'avenir. Arrivé à Mayence, il passe le Rhin et entre en Souabe, où il trouve encore des sacrifices païens, et renverse des cuves de bière consacrée aux dieux. Fuyant de plus en plus les hommages des peuples et les instances du roi, il s'enfonce en Suisse par les Alpes, et va finir ses jours au monastère de Bobbio.

XXXIV. Le départ de Colomban rend Brunehaut plus orgueilleuse et plus aveugle que jamais. Irritée de l'avoir laissé échapper, il lui faut une autre victime : elle fait venir de son exil l'archevêque de Vienne, Didier. A son passage dans sa ville, la joie éclate, c'est un véritable triomphe ; lui seul est triste, oppressé de noirs pressentiments, et sent que ces acclamations irriteront Brunehaut. Il est appelé à la cour ; mais c'est pour bénir les enfants que Colomban a maudits. Vaines promesses, vaines menaces : Didier demeure inébranlable et demande à retourner en exil.

Brunehaut le laisse partir avec un sombre silence et envoie trois comtes à sa poursuite. Atteint au bord d'une petite rivière, près de Lyon, il se met à genoux, et attend la mort. Un soldat lui jette une pierre qui le renverse, et, en prenant une plus grosse à deux mains, il lui écrase la tête. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui Saint-Didier.

XXXV. La Bourgogne épouvantée de ce supplice, Brunehaut déclare la guerre à l'Austrasie et conduit le faible Théoderic contre son frère Théodebert : guerre fratricide, qui sera la perte de tous les deux, suivant la prédiction de Colomban. A Toul, Théoderic remporte une éclatante victoire, poursuit son frère à travers les Ardennes, l'atteint de nouveau à Tolbiac, disperse les Saxons et les Thuringiens accourus d'outre-Rhin, et prend avec Cologne tous les trésors du vaincu. Théodebert lui-même tombe avec son fils aux mains de l'ennemi ; il est chargé de chaînes, tondu et bientôt mis à mort ; un soldat brise contre une pierre la tête de son enfant. Mais le triomphe de l'impie précède de peu sa ruine. Vainement Brunehaut proscrit les amis de Théodebert, confisque leurs biens, et essaye de régner par la terreur. Un jour, à Metz, la dysenterie emporte le débile Théoderic ; la ville se soulève, et Brunehaut ne doit la vie qu'à la générosité du comte Romaric, dont la veille elle refusait le pardon. En ce moment Clotaire entrait en Austrasie, appelé par les grands et par les évêques. Brunehaut n'avait plus autour d'elle que quelques amis, toujours rares au jour du malheur. Elle tomba sans défense aux mains de l'ennemi. Accusée non seulement de ses crimes, mais de tous ceux de Frédégonde, elle eut du moins l'honneur d'expier ses forfaits et de racheter sa vie par son courage dans les supplices. Livrée pendant trois jours aux tortures et aux insultes d'une grossière populace, elle fut comme les jeunes filles de Neustrie, premières victimes de son ambition, attachée à la queue d'un cheval indompté qui la mit en pièces (613).

XXXVI. Tout se soumit, et, pour la seconde fois, l'héritage de Clovis se trouva réuni aux mains d'un Clotaire (613). Ses soldats, en quelques jours, occupèrent toutes les villes. A Sens, ils eurent une frayeur ; entendant pour la première fois le son d'une cloche, ils prirent la fuite ; puis, reprenant courage, ils revinrent, et promirent d'épargner la ville, si on leur livrait cet instrument merveilleux. La cloche, mise à terre, ne donnait plus de son ; ils la rendirent comme un butin stérile. Formé à l'école du malheur, Clotaire II avait vu ses parents, Chilpéric et Frédégonde, mourir sous le poids de l'exécration publique. Victime de leurs excès, il avait été lui-même relégué au bord de la Manche, sans amis, sans puissance, presque sans États, et il n'avait dû qu'aux fautes de Brunehaut la fortune qui aujourd'hui mettait la France entre ses mains. Son premier soin fut de convoquer à Paris une assemblée générale des grands et des évêques de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne. Chacun y accourut avec l'espoir de réparer les maux causés par les guerres civiles, et plus de soixante-dix évêques s'y trouvèrent réunis. Ceux qui avaient à couvrir le scandale de leur élection ou la honte de leurs concussions se montraient plus zélés que les autres. Tous se rappelaient les lettres que Grégoire le Grand leur écrivait, et c'était sa voix qui du fond de la tombe semblait encore remuer les consciences et tracer le plan des réformes.

XXXVII. Tout d'une voix, il fut décidé qu'au lieu d'être la proie des courtisans, les évêchés ne seraient accordés qu'au vrai mérite sur le suffrage des fidèles ; qu'à la place de juges nomades, pressés de s'enrichir en passant, le roi, les grands et les évêques en choisiraient dans le pays même, dont les vertus et les biens servissent de garantie ; que tous les biens confisqués pendant la guerre seraient rendus aux propriétaires ou à leurs enfants ; que, sauf les droits de péage sur les marchandises, les impôts établis par Chilpéric et par Brunehaut seraient à jamais abolis, et que les troupeaux de porcs du fisc n'entreraient plus sans permission dans les forêts particulières ; qu'à moins d'être pris en flagrant délit de vol, ni libre ni esclave ne serait mis à mort sans avoir été entendu : enfin que les juifs, qui par leurs intrigues

s'étaient glissés partout, n'oseraient plus ni porter d'armes ni exercer de fonctions publiques. Ces résolutions furent décorées du titre de constitution éternelle, nom menteur dont les hommes aiment à voiler leur inconstance et leurs incorrigibles défauts.

XXXVIII. Mais où trouver ces évêques instruits et purs, ces juges intègres? Depuis longtemps les écoles romaines étaient tombées; la paresse, vice des barbares, avait fait d'affreux ravages, et était devenue contagieuse pour les Gaulois; sans cesse pillés, les paysans se joignaient volontiers aux pillards et laissaient les terres en friche; les fils des grandes familles trouvaient commode de parvenir aux honneurs par la violence. Les anciens monastères mêmes, où s'étaient conservées depuis saint Martin et saint Honoré les dernières étincelles de science et de travail, s'étaient affadis par la richesse et l'oisiveté. Seuls, les enfants de saint Benoît et de saint Colomban peuvent rallumer cette mèche encore fumante. Clotaire le sent, et supplie Colomban de revenir du fond de l'Italie. Mais, pour que le blé produise, il faut qu'il s'ensevelisse et qu'il germe sous terre. Aussi Colomban se cache et meurt dans l'obscurité, pendant que ses disciples couvrent le monde. Luxeuil devient la capitale de deux cent vingt monastères. Un frère jardinier, saint Valery, est l'apôtre du Ponthieu; à sa suite, saint Omer, saint Bertin et saint Riquier couvrent de monastères les bords de la Somme. Un vieux moine, saint Dèle, n'a pu faire que quelques lieues pour accompagner Colomban exilé, et il s'arrête pour bâtir le couvent de Lure. Un autre, saint Gall, a suivi le saint jusqu'en Suisse; mais la fièvre le prend et le retient malgré lui. A peine debout, il parcourt les bords du lac de Constance, renverse les idoles, dispute aux ours les cavernes et les forêts, et fonde dans des montagnes inaccessibles la célèbre abbaye de Saint-Gall. Un troisième, Sigebert, va prêcher l'Évangile aux bergers de chèvres et aux chasseurs de chamois, et établit aux sources du Rhin le couvent de Disentis. Zurich et Lucerne doivent leur origine à deux autres frères aventurés dans les déserts de la Suisse. Ainsi, d'un côté au nord, aux bouches de la Somme, de l'autre à l'est, au cœur des Alpes, commencent deux grands foyers de vie monastique. Comme les martyrs avaient appris au païen sensuel et indocile à souffrir sans révolte, de même au barbare oisif et indompté les moines enseignent à travailler sans murmure, devoirs plus durs à la nature humaine que la mort des champs de bataille. Le jour où ce guerrier, qui vivait de sa framée, aura accepté la loi du travail, il deviendra soumis à son seigneur, à son duc, à son roi, tout mauvais qu'ils sont. Forcée, cette obéissance s'appelait esclavage et servitude; volontaire, elle sera la gloire et le privilège des peuples libres.

XXXIX. La cour même de Clotaire fut envahie de l'esprit monastique. Ce fut à un abbé et à des religieux, vivant selon la règle, que fut confiée l'école du palais, où, suivant un vieil usage germanique, les plus grandes familles envoyaient leurs enfants. Naguère ils étaient formés aux complots, aux haines, aux assassinats; maintenant à la vertu, aux fondations pieuses et à des amitiés toutes chrétiennes. Ce Romaric, qui avait généreusement sauvé les jours de Brunehaut, s'y était intimement lié avec saint Arnoul, et tous deux complotaient de fuir ensemble à Lérins, quand Arnoul, forcé de céder au suffrage populaire et au vœu de Clotaire, devint évêque de Metz et précepteur du jeune prince Dagobert. Romaric ne se consola qu'en allant au plus profond des Vosges fonder et diriger un hôpital, tenu par des religieuses auxquelles il laissa son nom, Remiremont. Plus tard, saint Arnoul, malgré les colères et les menaces de mort de Dagobert devenu roi, viendra retrouver son ami, et le charitable et populaire évêque de Metz finira ses jours au milieu des lépreux, pansant leurs plaies, faisant leur lit, ou recevant des voyageurs et leur lavant les pieds. En même temps, leur ami commun, Pépin de Landen, faisait l'admiration des grands par sa sagesse et sa modération, le bonheur des pauvres par ses aumônes et sa sainte prodigalité. Il laissa deux filles également pieuses et célèbres: Gertrude, consacrée au Seigneur, qui fonda

le beau monastère de Nivelles ; Begga, mariée au fils de saint Arnoul, mère d'une famille glorieuse qui devait hériter un jour du trône mérovingien.

XL. Deux autres amis plus jeunes s'étaient voué une tendre affection ; c'étaient saint Éloi et saint Ouen, l'un artiste, l'autre savant. Né près de Limoges et élevé chez un fameux monnayeur, Éloi avait montré de bonne heure des dispositions merveilleuses pour la sculpture, la ciselure et l'orfèvrerie. Toute la cour admira ses deux trônes de bronze doré, dont l'un est encore célèbre sous le nom de fauteuil de Dagobert. Épris d'un artiste aussi honnête qu'habile, Clotaire lui donna toute sa confiance. Mais, sous ces qualités brillantes, Éloi cachait une âme tendre et dévouée, une douceur sans bornes pour ses ouvriers, une charité généreuse pour les malheureux esclaves qu'il rachetait par centaines partout où il en trouvait. Cette aménité avait gagné le cœur de saint Ouen, aussi nommé Dado, qui, enfant, avait reçu la bénédiction de saint Colomban, assis au foyer de son père, et qui depuis vivait à la cour avec ses deux frères Ado et Rado. Il aima saint Éloi, le fit connaître à ses frères, et bientôt l'esprit du moine irlandais sembla revivre dans ces quatre jeunes gens. Ado le premier quitta la cour, et fonda dans ses terres le monastère de Jouarre ; Rado, trésorier du roi, s'amassa dans le ciel un trésor à l'abri des voleurs, en construisant tout près de Jouarre le couvent de Reuil ; et saint Ouen, ne voulant pas rester en arrière, choisit le plus bel emplacement de sa forêt de Rebais, et le donna aux enfants de saint Colomban. De son côté, Éloi consacra le fruit de son travail à fonder Solignac près de Limoges ; c'était, disait-il, une échelle pour monter au ciel. Là vivaient réunis les ouvriers qu'il avait rachetés et formés à tous les arts. Leurs terres étaient parfaitement cultivées, couvertes d'arbres fruitiers, entourées de haies et de fossés, transformées en un jardin délicieux. Le vœu le plus ardent de saint Éloi et de saint Ouen était d'aller au plus tôt finir leurs jours dans ces chères solitudes, et, s'ils restaient encore à la cour, c'était à contre-cœur.

XLI. La bénédiction de saint Colomban avait porté bonheur aux enfants d'une autre famille qui lui avait aussi donné l'hospitalité dans son exil. C'étaient Chanoald et Faron, illustres soldats de Clotaire, et leur chaste sœur Fara. Chanoald devint évêque de Laon ; Fara, abbesse d'une belle communauté de femmes à la Ferté-sous-Jouarre ; et Faron, évêque de Meaux, resta un des plus fidèles amis du roi. Il fut assez puissant pour sauver la vie d'ambassadeurs saxons chargés de déclarer la guerre aux Francs. Par bonheur ils passèrent à Meaux, virent Faron, se firent instruire et baptiser. Clotaire épargna ces nouveaux convertis, déchargea sa colère sur la Saxe, la ravagea cruellement, et n'y laissa pas d'homme plus haut que son épée. Faron avait sauvé les ambassadeurs ; Éloi racheta les captifs, et, dans une même chanson latine, les paysans chantaient les exploits du roi et la charité de ses conseillers.

XLII. Cependant ces merveilles de l'enthousiasme religieux n'étaient pas sans nuages. Le mauvais génie de Brunehaut semblait revivre dans Agrestius, que jadis elle avait donné pour secrétaire à son petit-fils, et qui, habile à suivre le courant des esprits, venait de se faire moine. Déçu dans son ambition cachée, et méprisé de ses frères, il devint leur ennemi. Il représenta encore une fois la règle de Saint-Colomban comme une nouveauté dangereuse ; à force d'hypocrisie il parvint à séduire plusieurs abbés et jusqu'au bon saint Romaric. Il fallut un concile pour mettre à jour sa mauvaise foi. De ce moment les enfants de saint Colomban renoncèrent à leur tonsure particulière et à quelques usages irlandais qui les séparaient seuls des enfants de saint Benoît ; les deux règles comme fondues continuèrent à se propager paisiblement et à régner sur la Gaule en sœurs amies. Ceux que la vocation religieuse poussait dans la solitude prenaient au hasard l'une ou l'autre comme une arme bonne en présence de l'ennemi ; puis ils cherchaient une forêt solitaire, en défrichaient un coin, bâtissaient un cloître, et partageaient leur temps entre le travail et la prière.

XLIII. Sur ces entrefaites, Clotaire mourut. Sa fin fut à peine remarquée, et son

règne sembla se continuer sous son fils Dagobert, élevé par saint Arnoul, lié avec tous les grands hommes de la cour et déjà associé à la couronne depuis plusieurs années. Le jeune roi voulut d'abord se concilier la faveur des saints, et par ses ordres Éloi fit des châsses magnifiques à sainte Geneviève, à saint Martin de Tours, à saint Severin, à saint Germain. Le grand orfèvre se surpassa lui-même quand il s'agit d'orner le tombeau de saint Denis, à qui Dagobert avait une dévotion et une reconnaissance spéciales. La France entière fut fière de ce chef-d'œuvre, et les étrangers venaient de loin admirer les statues et les ciselures de la châsse, le baldaquin tout brillant d'or qui la couvrait, et tout autour une balustrade merveilleuse, surmontée de pommes toutes tissues d'or et de pierreries. Commencé par sainte Geneviève et maintenant terminé par saint Éloi, ce monument devint le centre d'une grande et riche abbaye.

XLIV. Dagobert ne se borna pas à construire. De l'avis de ses sages conseillers, il entreprit de revoir et de corriger la vieille loi salique des Francs, et celles des Allemands, des Ripuaires et des Bavarois. Tandis que les villes vivaient en paix sous les lois romaines, nommaient leurs magistrats, et se défendaient par leurs évêques contre la tyrannie des comtes royaux, il était temps de régler l'état des campagnes. Le laboureur y était victime de perpétuels brigandages. Pour le retenir à cet ingrat et dur labeur, que les moines tâchaient de lui faire aimer, il fallait, avant tout, lui assurer le fruit de ses sueurs. Désormais sa vie sera sacrée, et, s'il est tué, il ne faudra pas moins de deux cents pièces d'or pour dédommager sa famille. Si la femme est plus faible, elle est mieux protégée : à la moindre insulte elle reçoit trente pièces d'or, quatre-vingts pour une injure plus grave, et quatre cents si par suite son mari la renvoie. Sa mort coûte au meurtrier six cents pièces d'or, et de plus trois de ses fils pour remplacer au service du père de famille ceux que sa femme pouvait espérer.

Mort de Brunehaut. (P. 42.)

XLV. C'est surtout dans les bois, sur les routes peu fréquentées, que la loi veille. Que personne n'ose inquiéter le voyageur ni le pèlerin. Pour qui le frappe, double amende; et pour qui le tue, cent pièces d'or de plus, qui seront distribuées aux pauvres pour le repos de son âme. Le foyer domestique est inviolable; malheur à qui ose y porter le trouble, la mort ou l'incendie ! Des amendes sévères défendent aussi le seuil de la grange et de l'écurie, la porte de la cour, le mur ou la haie du jardin. L'ennemi qui arrache douze pommiers ou poiriers dans un verger payera quarante pièces d'or, remplacera les arbres, et, jusqu'à ce qu'ils produisent, donnera pour chacun une pièce d'or par an. Les troupeaux sont la principale richesse

du temps : aussi, depuis les bœufs et les moutons, jusqu'aux oies et aux abeilles, chaque espèce d'animaux est l'objet d'un chapitre spécial. Ceux qui errent sans défense dans les pâturages et dans les bois sont protégés par de plus fortes amendes : une pièce d'or pour la clochette d'une vache, douze pour la jument qui mène la troupe, douze pour qui disperse un troupeau de porcs à la glandée. Le porcher se reconnaît à sa trompe ; amende triple pour qui le frappe ou le tue. Respect aux arbres des forêts et au gibier qui les peuple ; à plus forte raison, aux chiens de meute, aux faucons et au cerf apprivoisé, dressé pour la chasse. Défense d'obstruer les chemins ou les sentiers, de salir les fontaines, d'établir des barrages ou des moulins causant des inondations.

XLVI. Dans ce tarif, où chaque faute a son prix d'argent, Dagobert prend par leur faible ces hommes de meurtre et de sang, qui pour un peu d'or se jouent de leur propre vie. Punissant les enfants du coupable, apaisant ceux de la victime, il coupe court à ces vengeances implacables qui souvent arment l'une contre l'autre des familles entières. D'ailleurs ces amendes sont considérables. La monnaie n'est pas commune depuis les invasions, et, faute d'argent, le coupable payera de ses biens. Une vache ne sera reçue que pour une pièce d'or ; un bœuf ayant bon pied, bon œil et bonne corne, pour deux ; le cheval, si cher au guerrier, pour six ; son épée avec son fourreau, pour sept ; et la plus précieuse de ses armes, sa cuirasse, pour douze. Le compagnon du chasseur, le faucon, s'il est bien dressé, vaut à lui seul autant que douze vaches. Ainsi pour un seul crime, le coupable pourra être dépouillé de ses troupeaux et de ses armes ; quand tous ses biens y auront passé, et que ses parents refuseront de payer pour lui, il ne lui restera souvent, pour n'être pas vendu ou mis à mort, qu'à se réfugier sous les portiques d'une église. Il y trouvera un abri contre la colère d'un ennemi, mais non contre la justice des lois. Là commence pour lui une nouvelle expiation : séparé par ses méfaits de la communion des fidèles, il n'y rentrera que par une pénitence rigoureuse : un an pour le vol ; trois ans pour l'enlèvement d'un homme libre ; sept ans pour le meurtre, l'adultère et le parjure. Il jeûnera ; il ira sans chaussures, sans cheval, sans armes. De l'épée qui a versé le sang sera forgée une ceinture de fer qu'il portera le reste de ses jours, et, si son péché est monstrueux, il ira mendiant et nu-pieds implorer jusqu'à Rome l'absolution du souverain pontife.

XLVII. Le roi et l'Église se donnant la main pour punir les brigands, les campagnes se couvrent bientôt de colons, qui se groupent autour des abbayes, à l'ombre d'un petit fort ou d'une tour. Au lieu des villas romaines, fermes isolées, se forment de nombreux villages, où les habitants se soutiennent mutuellement, et ont le droit d'accepter ou de refuser les nouveaux venus. Les moines donnent l'exemple : leurs champs et leurs vignes sont les mieux cultivés. Leurs serfs sont les plus heureux ; ils ont, de père en fils, leur maison et leur terre à condition de travailler trois jours pour l'Église et trois jours pour eux. Les colons sont encore plus favorisés ; ils ne payent chaque année qu'un porc, quatre ou cinq poulets, de quinze à vingt œufs, la dixième gerbe de blé, le dixième rayon de miel, et, suivant le climat, une mesure de vin ou de bière. Mais ils sont tenus de défricher leur terre, de labourer un champ suffisant, de faucher un pré d'un arpent, et, si le raisin mûrit, de planter une vigne. De plus, ils feront les transports de bois, de pierre et de chaux pour l'entretien ou l'agrandissement du monastère.

XLVIII. Le dimanche et les fêtes, repos pour tous, même pour les attelages. Si l'homme libre fait travailler son serviteur, il sera d'abord réprimandé, puis il perdra le tiers de ses biens, puis il sera lui-même vendu comme esclave, n'ayant pas voulu servir Dieu un seul jour. La vie de l'esclave est moins précieuse que celle de l'homme libre, et ne se paye que trente-six pièces d'or ; mais en échange, comme il est pauvre, il ne payera pas plus s'il tue un homme libre. L'Église a pour lui la même indulgence, et, par égard pour sa vie dure, diminue ses pénitences de moitié. Aux jours de danger, elle lui offre

le droit d'asile, pourvu qu'il ne soit ni paresseux ni vagabond. S'il sert un juif, elle permet à tout chrétien de le racheter pour douze pièces d'or. Ainsi adouci, l'esclavage n'est plus que la loi d'un travail équitable, imposée aux laboureurs et souvent embrassée de bon gré par eux. Les moines leur en donnent l'exemple, et, avec les secrets de la culture, leur enseignent ceux de la vertu. A mesure que croît l'amour du travail, diminue la contrainte jusqu'alors nécessaire pour fixer au sol le barbare oisif et nomade.

XLIX. Mais plus facile est de faire la loi aux autres qu'à soi-même. Le pieux Dagobert, malgré toute sa sagesse, succomba aux délices d'une vie trop douce et d'une trop longue paix. L'amour des femmes absorba son cœur, son temps, sa vie tout entière. Les habitudes austères de l'ancienne cour firent place à de scandaleux plaisirs, qui vinrent attrister les saints amis de Clotaire. Ils songèrent plus que jamais à la retraite. Saint Amand, le premier, secoua la poussière de ses pieds, et partit pour la Belgique, vaste et stérile plaine, dont nul prêtre depuis longtemps n'avait visité les féroces habitants. Abandonné de ses compagnons, battu, jeté à l'eau, il ne se décourage pas, et sa persévérance et sa douceur triomphent de ces cœurs grossiers. Il en réunit quelques-uns et fonde un premier monastère dans le pays de Gand. C'est là qu'il reçoit les envoyés de Dagobert, qui demande pardon de ses fautes, et qui le supplie de venir baptiser son premier-né. Saint Éloi et saint Ouen y ont joint leurs instances; impossible de résister. Le roi vient lui-même au-devant du saint évêque jusqu'à Clichy (632). La cérémonie achevée, le saint reprend son bâton de voyage, malgré le roi, malgré ses amis ; d'autres amis l'appellent, ce sont ces premiers néophytes, à peine sortis des langes du baptême, ce sont tous ces hommes du Nord qui restent à convertir : tout bas, il rêve, non une couronne, mais la palme du martyre.

L. Cependant Dagobert avait également perdu l'affection des braves Austrasiens, depuis qu'il avait quitté leurs rudes résidences pour les élégants palais de Neustrie. Profitant de ces dissensions, la Saxe était prête à se soulever, et un Franc renégat, qui régnait sur les bords de la Baltique, insultait son ancien souverain, et le menaçait de lancer sur lui les païens du Nord. Il fallut encore une fois partager le royaume, et donner aux Austrasiens le jeune Sigebert, dont les enfants de saint Arnoul et de Pépin de Landen prirent la tutelle. A l'ouest, c'étaient les Bretons qui ravageaient les terres des Francs. A leur tête marchait le roi Judicaël, que l'amour des combats avait tiré du cloître, et qui tenait en échec toutes les forces de Dagobert. Saint Éloi le vit, le décida à la paix, lui rappela ses vœux, et le renvoya dans son couvent.

LI. Dagobert mourut encore jeune, laissant le souvenir de grandes choses et de tristes faiblesses, de riches abbayes, des lois sages, et des fils portant la peine de ses excès. Sur son tombeau, à Saint-Denis, un sculpteur a représenté dans la barque fatale son âme que les anges et les saints arrachent aux démons. Comme l'artiste, la postérité a donné la victoire aux anges; elle pardonne à Dagobert, en faveur de sa bonté, et aime encore à chanter ce bon roi, fidèle ami du grand saint Éloi.

LII. Dagobert mort, l'Austrasie et la Neustrie restèrent d'abord séparées sous ses deux fils, puis unies sous Clovis II (638). Saint Ouen devint évêque de Rouen, où il a laissé le souvenir de ses vertus et de son éloquence. Saint Éloi, plus entreprenant et renonçant à sa trop douce abbaye de Solignac, prit bravement le chemin du Nord et l'évêché de Noyon. De là il parcourait sans relâche les campagnes qui s'étendent de Courtray jusqu'à Anvers, charmant les paysans frisons par la douceur de sa parole, les baptisant tous les ans par milliers aux fêtes de Pâques, prêchant l'aumône pour les pauvres, l'hospitalité pour les voyageurs, et détruisant le culte des fontaines et de la lune.

LIII. Saint Amand, son devancier dans ces rudes contrées, depuis longtemps revenu en Belgique, y continuait ses miracles, ses fondations, sa vie aventureuse. Au fort de Gand, il avait bâti une basilique à saint Pierre et

le couvent de Saint-Bavon. C'était le nom d'un de ses disciples bien-aimés, de ce courageux pénitent qui, pour avoir autrefois vendu un homme libre, s'enchaîna lui-même, et vécut prisonnier au pain et à l'eau sur la pierre nue. A la voix de l'apôtre se convertit la plus puissante famille de Brabant: la pieuse Waltrude, son époux le comte Vincent et leur sœur Aldegonde. Waltrude bâtit sur une colline le couvent de Mons, où deux de ses filles la suivent. Non loin de là, Vincent construit pour les hommes à Haumont sur la Sambre. Aldegonde, pour échapper au mariage, se fait une petite cellule dans une forêt. Bientôt, autour d'elle, serviteurs et servantes de Dieu viennent défricher, et il en sort la double abbaye de Maubeuge. Ce grand travail achevé, Aldegonde, qui avait peur du repos, appelle la maladie pour se purifier; Dieu lui envoie un cancer, qui ronge son sein, et qu'elle reçoit comme un bienfait du Ciel.

LIV. Un peu plus loin, c'est un Athénien, saint Guislain, qui, fuyant avec deux amis la terre des arts et de l'éloquence, et cherchant le martyre, vient se jeter aux genoux de saint Amand et lui demande une règle. Armés de haches et de pioches, ils arrachent les broussailles et les souches d'arbres; de là sortira Saint-Guislain. A Nivelle, c'est la fille de Pépin de Landen, sainte Gertrude, à peine âgée de vingt ans, à qui l'apôtre donne le voile, et qui fonde une abbaye, asile bien-aimé des voyageurs et des malades, atelier célèbre de livres et de manuscrits.

LV. Ranimé par les lettres d'un pape martyr, saint Martin, Amand se relevait de ses inévitables découragements, réformait le clergé grossier et corrompu de Maëstricht, laissait cet évêché en bonne voie à un enfant de Luxeuil ami de saint Éloi, et, toujours poussé par la soif du martyre, passait le Rhin, et s'enfonçait jusqu'aux sources du Danube. Dieu n'exauça pas son désir; il revint mourir en Belgique après plus de cinquante années d'apostolat. Il fut enterré à l'abbaye de Saint-Amand, près de Tournay.

LVI. Son successeur à Maëstricht, saint Rémacle, fut l'apôtre des Ardennes, et y fonda Malmédy sur les ruines d'un temple païen, Stavelo dans une belle prairie peuplée de bêtes sauvages. Éclaireur aventureux de cette armée de moines qui, des bouches de la Somme, s'avance en Belgique, l'Aquitain saint Goar s'enfonce encore plus loin dans les forêts, et arrive au bord escarpé d'un grand fleuve qui semble un lac perdu dans les montagnes. La majesté de ce lieu sauvage le retient; il y plante sa cellule; il en convertit les habitants, et bientôt le superbe Rhin, si longtemps adoré comme un dieu, lui cède l'empire et coule, humble et soumis, à ses pieds. Saint Goar ne savait pas qu'à cent lieues plus haut saint Gall avait déjà détrôné le dieu du fleuve, et que la chaîne des Vosges le séparait seule d'une autre armée de moines, aussi partie de Luxeuil et maîtresse de la Suisse.

LVII. Pendant ce temps-là, l'intérieur goûtait une paix profonde. Clovis II était faible, mais non méchant. Il avait épousé une jeune captive, enlevée sur les côtes d'Angleterre, la belle et douce Bathilde, qui gouvernait en son nom et le faisait chérir. Lorsqu'il mourut (656), leurs fils étant trop jeunes, elle continua ce doux et aimable régime, inconnu des païens et des barbares. Tout en elle respire la bonté. Défense aux pères d'exposer ou de tuer leurs enfants. Pitié surtout pour les pauvres captifs enlevés comme elle à leur famille; elle en rachète un grand nombre, aux applaudissements de son peuple, et défend à l'avenir la vente de tout esclave chrétien, commerce honteux et barbare dont les juifs surtout s'enrichissent, et que vainement Dagobert a essayé de réprimer. Mais l'homme sait-il jouir de son bonheur? Excités par quelques ambitieux, les Francs se plaignirent d'obéir à une femme: c'était la débarrasser d'un fardeau qu'elle n'avait point demandé. Déjà dépouillée par avance pour les pauvres, elle se retira à l'abbaye de Chelles (664), fondée par Clotilde, agrandie par ses soins, et y vécut humblement, priant pour le bonheur de ses trois fils. Elle leur laissait pour conseillers Pépin d'Héristal, duc d'Austrasie, petit-fils de saint Arnoul et

du bienheureux Pépin de Landen, et le grand saint Léger, évêque d'Autun, qui, par sa mère Sigrade, tenait aussi aux grandes et fortes familles d'Austrasie.

LVIII. Un soldat obscur, Ébroïn, parvenu par la ruse et l'intrigue, sema la division parmi les jeunes princes, et, sous le nom de l'aîné, Clotaire III, s'empara du pouvoir en Neustrie. Maître du palais, il dépouilla et exila les grands, remplit tous les emplois de viles créatures, vivant comme lui d'exactions, en dépit de cette loi si sage, confirmée par les conciles, qui voulait que les magistrats fussent choisis dans leur propre province, et que leurs biens servissent de garantie aux peuples qu'ils gouvernaient. Mais, Clotaire III étant mort, les Austrasiens prennent les armes et marchent contre Ébroïn; ses partisans l'abandonnent; il est pris, et ne doit la vie qu'à l'intercession de saint Léger. Pour tromper tout le monde, l'hypocrite va prendre le froc à l'abbaye de Luxeuil.



Assassinat de Childéric II. (P. 50.)

LIX. Le second fils de Bathilde, Childéric II, réunit de nouveau sous le même sceptre la Neustrie et l'Austrasie, qui retrouvent la paix, grâce à la douce influence de saint Léger. Les deux armées de moines, dont l'une a pris possession de la Belgique et des Ardennes, et l'autre de la Suisse et du Jura, reprennent le cours de leurs conquêtes pacifiques, et, gagnant partout la ligne du Rhin, viennent se donner la main dans les plaines de l'Alsace. Ils attaquent de toutes parts cette haute chaîne des Vosges, hérissée de noirs sapins, impénétrable au voyageur, qui les a jusqu'alors séparés. Quittant leurs riches diocèses, les évêques de Sens, de Nevers, de Toul et de Trèves viennent tracer sur ce désert une croix gigantesque de cinq monastères, Senone, Saint-Dié, Estivay, Saint-Sauveur et Moyen-Moutiers. En même temps, tout près de là, l'oncle de saint Léger, Adalric, duc d'Alsace, dont la main sauvage avait versé le sang des prêtres et celui de ses propres enfants, était vaincu par la tendre piété de sa fille, sainte Odile. Pénitent le reste de ses jours, il lui abandonnait ses domaines et ses châteaux pour en faire des maisons de prière et d'hospitalité. L'exemple de sainte Odile, dont la vie fut toute aux pauvres et aux malades, gagna les siens; par ses largesses, cette illustre famille fonda en peu d'années Murbach, Saint-Étienne de Strasbourg et les plus fameuses abbayes d'Alsace.

LX. Cependant Childéric II, cœur faible et inconstant, était las des conseils de saint Léger, et cherchait tout bas un moyen de s'en débarrasser. Mais, n'ayant pas le courage de renvoyer ouvertement ce ministre vénéré, le lâche trouva plus commode de le faire assassiner. Les fêtes de Pâques étaient proches, et depuis longtemps saint Léger invitait le roi à les venir célébrer à Autun;

l'occasion était favorable : qui pourrait, au milieu du tumulte des fêtes, deviner d'où le coup serait parti ? Heureusement averti, l'évêque put s'échapper à temps et chercher un refuge à l'abbaye de Luxeuil. Dans cet asile des grandeurs déchues l'attendait l'hypocrite Ébroïn, dont il avait sauvé les jours. Les voilà réunis par une commune disgrâce, ces deux hommes puissants qui tour à tour ont gouverné les rois. Leur piété semble la même; mais bien différentes sont les pensées qu'ils promènent sous les arcades silencieuses du cloître. L'un éteint son ambition, l'autre l'aiguise ; l'un renonce avec joie aux honneurs glissants de la terre, l'autre ronge son frein et trame des complots. Leur retraite ne fut pas longue. Livré à lui-même, le faible Childéric s'abandonna aux caprices de ses passions, et mourut de la main d'un Franc qu'il avait fait battre de verges (673). Dans sa fureur, le meurtrier n'épargna ni la reine ni ses enfants en bas âge. Ébroïn et Léger sortent de Luxeuil. Celui-ci regagne l'église d'Autun, qui pleurait son absence, et demande à y finir ses jours, sans plus sortir de ses devoirs d'évêque ; celui-là prend la route de la cour, met sur le trône le troisième fils de Bathilde, Thierry III (673), dont il s'est ménagé la faveur, et redevient maire tout-puissant du palais.

LXI. Sur ces entrefaites, l'Austrasie et la Bourgogne se révoltent ; il n'y a qu'une voix contre cet aventurier trop connu, ce moine renégat, cet impie, ce brigand, ce pillard. Pour faire taire ces honnêtes clameurs, Ébroïn sait qu'il suffit souvent d'un exemple qui répande la terreur. Saint Léger est le parent des grands d'Austrasie, il est le plus saint et le plus courageux des évêques; d'ailleurs c'est un rival détesté, auquel il a dû la vie. C'est bien la victime qu'il lui faut. Il l'accuse d'avoir soulevé la Bourgogne, et marche sur Autun. Derrière ses fortes murailles, fraîchement réparées, la place pouvait tenir longtemps et attendre le secours du dehors. Mais chacun, suivant l'usage, de s'excuser, de compter sur les autres et d'attendre comment tourneraient les choses. Vainement du haut des murs saint Léger attend le secours de ses nombreux amis. Rien à l'horizon. Alors lui apparaît sa ville bien-aimée prise d'assaut et livrée au pillage, son peuple massacré ou captif. Son cœur de père n'y peut résister. Il revêt ses habits de fête, bénit encore une fois son troupeau, se fait ouvrir les portes, et va seul assouvir la haine de son ennemi.

LXII. Tant de grandeur d'âme eût désarmé tout autre qu'un Ébroïn. Mais lui, furieux de l'impassible dignité de saint Léger, et prenant à tâche de briser son courage, lui fait crever les yeux, et ordonne de le laisser mourir de faim dans une forêt. Retrouvant sa victime, qu'un soldat compatissant avait cachée, il lui fait couper les lèvres et le langue, et le fait traîner pieds nus, par les chemins les plus rocailleux, jusqu'au bord de la Manche. Mais, à mesure que le courageux évêque changeait de gardiens, il les touchait par sa céleste patience.

Lui-même écrivait à sa mère Sigrade pour la consoler ; recouvrant miraculeusement la parole, il l'employait à chanter les louanges de Dieu et à lui conquérir des cœurs. Désespérant de lui trouver des bourreaux pour le torturer davantage, fatigué de la gloire qui s'attachait aux pas de cette victime, Ebroïn lui fit couper la tête dans une forêt, et l'y fit furtivement enterrer. Bientôt le nom du saint martyr brisa ces chétives entraves, et, défiant la rage du tyran, devint l'objet d'un culte populaire depuis l'Océan jusqu'aux montagnes de la Suisse.

LXIII. Après saint Léger, ce fut le tour de ceux qui l'avaient laissé périr. La France entière fut livrée à une poignée de satellites du plus bas étage, qui, comme ceux de Chilpéric, rétablissaient les impôts et les confiscations romaines, dépouillaient les grands, foulaient aux pieds les vieilles libertés germaniques, et enivraient leurs maîtres de misérables flatteries. Le bruit de leurs violences alla troubler jusqu'aux moines dans leurs lointaines retraites. L'abbé de Jumièges, saint Filibert, poussé par le zèle, quitte son couvent et vient trouver Ébroïn. A ses caresses, à ses présents, il répond par de saintes menaces, lui reproche son apostasie,

ses crimes, brave sa colère, et lui déclare qu'un chrétien n'a plus rien de commun avec lui. Il était perdu, si son protecteur saint Ouen, sous prétexte de le châtier, ne l'eût gardé en prison. Ami de saint Léger, le nouvel évêque de Maëstricht, le docte et courageux Lambert, fut brutalement déposé et remplacé par un courtisan. Pendant sept ans le couvent de Stavelo abrita l'illustre proscrit et admira son humilité. Longtemps après les religieux racontaient encore qu'une nuit d'hiver allant à matines, ils l'avaient trouvé, oublié par le supérieur, au pied d'une croix, et tout couvert de neige. Là le connut et l'aima le plus frénétique chasseur de la cour, le jeune comte Hubert, qui, après avoir couru les bois dimanches et fêtes, venait de rencontrer un cerf menaçant, messager de la justice de Dieu. Frappé de terreur, Hubert était tombé à genoux, et s'était relevé tout autre. Désormais Ébroïn n'est plus pour lui qu'un scélérat, la cour qu'une peste à fuir, et de saint Lambert, qu'il va bientôt remplacer, le futur patron des chasseurs apprend la chasse des âmes dans les vastes forêts du Nord.

LXIV. Cependant l'Austrasie seule résistait et offrait un asile aux fugitifs et aux exilés. La conquérir, lui arracher ses victimes, sire Ébroïn l'eût fait volontiers ; mais le petit-fils de saint Arnoul et de Pépin de Landen, le duc Pépin d'Héristal était un homme à se bien defendre. Battu dans une première rencontre, il ne perdit pas courage. Ébroïn, qui se croit déjà tout permis dans son triomphe, tombe sous les coups d'un officier qu'il a déshonoré (681). Sa mort change la face de la guerre. Ses partisans consternés sont vaincus à Testry (687) ; son roi de paille, Thierry III, tombe aux mains de Pépin, et lui prêtera désormais son nom. C'est Pépin d'Héristal qui, véritable roi, défendra pendant vingt-sept ans les frontières de la France, arrêtera sur la Meuse et sur le Rhin les barques légères des Frisons, et disputera aux longs couteaux des Saxons la Souabe, la Thuringe et la Bavière. Autour de lui combattent, non ces lâches soldats de Neustrie, vêtus à la romaine, bons tout au plus à piller des villes sans défense, mais ces Austrasiens n'obéissant qu'à la bravoure, ne payant d'autre impôt que leur sang, fiers de leur framée, qu'ils portent de père en fils depuis Clovis et Théodebert, et qui n'ont servi ni Chilpéric ni Ébroïn.

LXV. Il y a plus de deux siècles que l'empire romain est tombé, et, à mesure qu'il tente de se relever, de nouvelles générations de barbares viennent en balayer les débris. Vainement, à l'exemple des Goths, Chilpéric et Ébroïn ont voulu ressusciter le génie fiscal, le despotisme niveleur, les jeux de l'amphithéâtre, la pompe des panégyriques : une prompte décadence a miné leur œuvre surannée, et les serviles imitateurs de Théodose et de Théodoric n'ont eu, comme eux, pour héritiers que des rois fainéants. Pendant que le sang de Clovis s'étiole et disparaît, les Francs se rajeunissent au contact de leurs frères d'Austrasie, eux-mêmes tenus en haleine par les sauvages tribus d'outre-Rhin. Mais, en même temps que la Providence prend soin de rompre de funestes traditions et d'étouffer à son berceau la renaissance païenne, les jeunes peuples auxquels elle veut conserver leur physionomie propre et la liberté de leur avenir, ont fait un premier pas dans leur éducation chrétienne. Au milieu des ténèbres de cette laborieuse époque, les barbares se sont fixés au sol, où Rome ne pouvait retenir ses propres enfants accablés d'impôts. Unis par une même foi, Gaulois, Romains, Francs ne forment plus qu'un peuple, habitant la même patrie. La Gaule, naguère labourée par des esclaves et pillée par les Bagaudes, est cultivée en partie par des hommes libres, en partie par des colons ou des serfs d'une condition meilleure. Les moins heureux sont attachés à une terre, non plus à un maître, et assujettis seulement à une redevance annuelle en argent ou en denrées. Le labeur forcé fait place à un labeur de plus en plus libre, volontaire, raisonnable. Une vertu nouvelle surgit : c'est l'amour du travail, père de toutes les grandes choses, et les auteurs de cette secrète révolution sont les moines, qui, sans se lasser, défrichent les bois et les marais du Nord.

Chez les anciens Romains ou chez les barbares, l'oisiveté était noblesse, le travail servitude. L'appât du gain n'encourageait que le grand commerce, le prêt à usure ou le soin de vastes cultures. La conquête, figurée par la lance, était la source presque unique de la propriété. Les Germains eux-mêmes vivaient de guerre et de pillage. De là l'esclavage, conduisant la multitude à sa tâche sous peine du fouet et de la mort, et engendrant la misère dans les pays les plus riches du monde. Au lieu de l'abolir subitement et de déchaîner les malheureux, aussi avides, aussi cruels que leurs maîtres, l'Église prêche par l'exemple. Les enfants de saint Benoît et de saint Colomban quittent la framée pour la charrue, et s'honorent de choisir les plus pauvres terres pour y vivre à la sueur de leur front. Nulle part leurs monastères ne sont plus nombreux que dans la jeune Austrasie, qui va dominer toute la Gaule. C'est dans ces forêts vierges que, fuyant une vie trop douce, saint Amand, saint Éloi, saint Rémacle, et tant d'autres, ont depuis un siècle propagé l'habitude et l'amour du travail, qui, durcissant les bras, trempant les courages, fera des générations fortes et braves, et remplacera les bienfaits sanglants de la guerre.

LIVRE II

SAINT BONIFACE — CHARLEMAGNE

700 — 986

I. Petit-fils de saint Arnoul et du bienheureux Pépin de Landen, neveu de sainte Gertrude, héritier d'une race sainte, vouée tout entière aux devoirs sacrés du mariage chrétien ou aux gloires plus pures encore de la chasteté, Pépin d'Héristal était l'ami naturel de l'Église. Il semblait que les Francs dussent trouver en lui non seulement l'activité et l'énergie qui avaient fait défaut aux derniers Mérovingiens, mais encore cette pureté de mœurs, presque inconnue sur le trône, dont Clotilde et Radégonde avaient laissé entrevoir la charmante image, et qui seule fait la force et la durée des familles. Par là aurait vécu pour longtemps dans cette nouvelle race l'hérédité qui perpétue, avec la puissance et les traditions du prince, le respect, l'estime, l'affection des peuples, l'hérédité que saint Ambroise avait en vain cherché à fonder, que Clovis plus heureux avait légué à ses descendants, mais qui, anéantie par leurs vices, était devenue le jouet des maires du palais. Il est temps que cette grande vertu prenne racine parmi les Francs, pour que leurs conquêtes soient moins éphémères que celles des Goths, des Huns et des Vandales. Mais il lui faudra des apôtres et des martyrs, et, de même que les moines ont propagé l'amour du travail en dépit des rois fainéants, de même le mariage chrétien devra s'établir et régner sans le concours des princes d'Austrasie, trop tôt corrompus à l'atmosphère du pouvoir. Ce sera la seconde assise de la civilisation que l'Église édifie pour les peuples modernes. A la liberté de l'esclave viendra se joindre la liberté de la femme, comme lui affranchie et relevée de son abaissement séculaire.

II. Au premier moment tout paraissait beau. Sous le glorieux vainqueur d'Ébroïn, la paix, la sécurité, la liberté même renaissaient. Pépin avait rendu aux grands leurs biens et leur influence, aux guerriers leur place au Champ de mai, aux évêques et aux abbés leurs églises désolées. Sorti de sa retraite de Stavelo, saint Lambert était son ami, son conseiller, son compagnon fidèle. Mais qu'il est rare qu'un saint puisse s'asseoir longtemps aux festins des grands ! En approchant du trône, le duc d'Austrasie avait subi

la contagion du vice, et un jour, à la place de son épouse, il y mit une inconnue, qui somma impérieusement saint Lambert de bénir sa coupe. C'était la cruelle et ambitieuse Alpaïde, que Pépin venait d'épouser suivant l'usage germanique. En effet, si chez les barbares mêmes, par un instinct admirable, l'homme n'avait qu'une femme, et si la femme devait être à jamais fidèle à son mari, le mari pouvait la renvoyer suivant son plaisir. D'ordinaire les pauvres gardaient la leur, compagne de leur misère; les chefs en changeaient souvent, triste privilège de la fortune. Ainsi le fondateur de la nouvelle dynastie méconnaissait à son tour cette loi sainte que, pour leur malheur, les enfants de Clovis n'avaient jamais comprise, et qui pourtant seule conserve pur et vigoureux le sang des familles. Saint Lambert renversa la coupe sacrilège d'Alpaïde, gourmanda Pépin avec une compatissante sévérité et quitta cette table indigne de lui.

III. Alpaïde s'irrite, et, à son instigation, deux brigands envahissent les biens de l'Église, et exercent de tels ravages, qu'ils sont tués par les gens de l'évêque. Saisissant ce prétexte, le frère d'Alpaïde prend les armes, réunit une bande armée, et vient pendant la nuit surprendre saint Lambert à sa campagne de Liège, sur la Meuse. Après avoir prié fort tard, l'évêque reposait un peu, quand un domestique l'éveille, lui disant que, dans l'obscurité, il a vu rôder des gens armés. Les voilà qui, à coups de lance, veulent enfoncer la porte. Saint Lambert était encore vigoureux. Se souvenant des combats de sa jeunesse, il se lève, saisit une épée et se prépare à vendre chèrement sa vie. Mal en eût pris aux brigands; mais il a pitié de leur salut: « Mieux vaut mourir dans le Seigneur que de verser le sang de ces malheureux. » En disant ces mots, il jette son épée, se prosterne à terre les bras en croix, et attend sans trembler le fer de ses ennemis. Sa mort jette partout la stupeur; la multitude entoure ce corps bien-aimé et l'arrose de ses larmes. Les pèlerins se pressent à son tombeau; il devient le centre d'une ville, et bientôt c'est là, à Liège, que le nouvel évêque saint Hubert transporte sa résidence.

IV. Le fils aîné et légitime de Pépin, Grimoald, y venait souvent et affectait de rendre hommage au défenseur de sa mère disgraciée. Nouvelle vengeance: les satellites d'Alpaïde l'y égorgent. Alors, mais trop tard, Pépin ouvre les yeux, et veut se venger sur le fils d'Alpaïde; il le met en prison, mais n'ose le faire périr: c'était désormais son seul héritier. Ainsi l'impureté, comme une semence de mort, mine déjà cette nouvelle famille. Avec cette corruption précoce qui gagne les barbares, la paix leur serait funeste. Les vertus forment comme un faisceau qu'on ne sépare pas impunément. Si la chasteté n'est compagne du travail, il faut, pour retremper les cœurs, les dangers de la guerre, la pauvreté des camps, l'horreur des batailles. Par bonheur les combats ne manqueront pas aux Francs. Comme pour les annoncer, l'archange saint Michel, belliqueux patron des guerriers, apparaît à un Breton, qui, sur un rocher de l'Océan, lui bâtit l'abbaye du Mont-Saint-Michel: en même temps, dans une île du Rhin, un Alsacien lui élève le monastère d'Hohnau. Déjà chaque ville lui avait consacré une tour de ses murailles, chaque monastère une chapelle en forme de tour; voici maintenant, aux extrémités de la France, deux grandes tours plantées au milieu des flots, défiant les tempêtes et les pirates: il semble que de ses deux mains l'archange doit défendre la France entière.

V. En effet, des ennemis terribles et inattendus s'approchaient. La nouvelle en vint tout à coup par ces aventureux pèlerins qui, non contents de baiser les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, bravaient les périls de la mer et du climat pour voir Jérusalem. Le tombeau de Jésus-Christ était aux mains d'un peuple infidèle, et les basiliques de sainte Hélène étaient profanées. Venus d'Arabie sur des coursiers dévorants, les Sarrasins ou musulmans avaient inondé la Palestine, massacré les hommes, pris les femmes et les enfants, et ils juraient de conquérir le monde à la loi de Mahomet. Ce Mahomet était leur prophète, homme aussi ambitieux qu'habile, qui, par un mélange de la Bible et de l'Évangile, de polygamie et d'austérités, de jouissance et de

fanatisme, avait fondé la doctrine la plus propre à charmer des guerriers avides, et livré l'univers à leurs glaives et à leurs convoitises. Sous cette loi magique ressuscitant, autant que les temps le comportaient, le paganisme despotique et conquérant des Romains, les barbares d'Orient venaient de trouver, tout en cédant à l'entraînement de leurs passions, l'unité, la puissance et l'élan que l'Évangile ne devait donner à l'Occident qu'en domptant, en façonnant sa nature dans une lutte séculaire. Partout les juifs tendirent les bras à ces ennemis du Christ; hérétiques et schismatiques embrassèrent leur foi ou tombèrent sous leurs coups. En quelques années, ils avaient soumis la Perse, la Syrie, l'Égypte et toute la côte d'Afrique.

VI. Bientôt l'orage gronda plus près, et des Pyrénées descendirent de malheureux fugitifs, annonçant que l'Espagne était au pouvoir des musulmans. A leur suite paraissent ces terribles cavaliers, à l'œil de feu, au sabre impitoyable, que ni mers ni montagnes n'ont pu arrêter. Le duc d'Aquitaine, Eudes, qui se vante de descendre de Clovis, et qui, jusque-là, vivait paisiblement du fruit de ses vignes et de ses oliviers, leur offre des vivres, de l'argent et sa propre fille. Qu'ils l'aident à mettre la main sur les grandes familles austrasiennes, il sera leur allié; qu'ils repassent les Pyrénées, et pour leur plaire il se fera musulman. Mais comment se faire écouter de ces Arabes qui ont devant eux et la grasse Aquitaine, et les sept riches cités de la Septimanie, et les trésors fameux de Saint-Martin de Tours? Aux portes des villes les attendent les juifs, brocanteurs de butin, marchands de belles esclaves, toujours prêts à trahir les chrétiens. Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Marseille, tombent aux mains de l'ennemi. Au bruit de l'invasion, les moines de Lérins retrouvent leur sainte énergie; l'abbé renvoie en Italie seize enfants et trente-six adolescents trop jeunes pour le martyre, et il attend les musulmans à la tête de cinq cents religieux décidés à mourir pour la foi. Quatre seulement se cachent dans les rochers, et survivent pour raconter la mort glorieuse de leurs frères.

VII. Tandis que cette bande a ravagé tout le Midi, et que, remontant la vallée du Rhône, elle a pillé Lyon, Besançon et jusqu'à Sens, une autre marche sur la Loire, prend Poitiers et menace Tours. En même temps, au nord, les cruels Frisons se révoltent, les féroces Saxons murmurent. Qu'arrivera-t-il si les musulmans pénètrent jusqu'à eux, et leur apportent la loi de Mahomet, bien faite pour ces cœurs sauvages? Pépin d'Héristal venait de mourir; son fils unique était en prison; créatures d'Ébroïn, des évêques simoniaques jouissaient honteusement du bien des pauvres; les couvents, enrichis par le travail, se livraient à la chasse et aux festins; la Neustrie depuis longtemps n'avait pas vu la fumée des camps barbares, et sur le trône restait, sous le nom de Chilpéric II, un de ces faibles Mérovingiens que les peuples, depuis des siècles, cherchaient vainement à relever par leur respect. Étaient-ils hommes à arrêter les Arabes, ces rois fainéants, ne sachant plus monter à cheval et mollement traînés par des bœufs? Qu'ont-ils fait de la bravoure, de l'activité, de l'énergie de Clovis? La paresse et la débauche ont consumé ce sang vigoureux, et aujourd'hui l'empire des Francs doit périr, ou bien, suivant l'Écriture, le fils de l'esclave doit remplacer le fils du fainéant.

VIII. Le fils d'Alpaïde sort de prison; il s'appelle Charles, c'est-à-dire Gaillard, et bientôt de sa massue il écrasera tant de têtes que Marteau sera son surnom, Charles Martel. Avec lui marchent les guerriers fougueux d'Austrasie. D'abord à leur approche les villes se ferment; les cœurs honnêtes hésitent. Celui même qui l'a baptisé, l'évêque Rigobert, lui défend l'entrée de Metz, et, quand Charles l'appelle du pied des remparts, lui demandant à prier avec ses soldats dans l'église de la sainte Vierge, il lui répond qu'avant de lui ouvrir, il attend à qui Dieu donnera l'empire (717). Furieux et sûr de vaincre, Charles jure que Rigobert s'en repentira. Il marche sur les Neustriens, qui, après deux combats, mettent bas les armes (719). Leur roi, Chilpéric II, ne peut fuir assez vite, change de chevaux dans les pâturages, et va chercher un asile chez son cousin le duc d'Aquitaine. Mais

Eudes, naguère si fier de son indépendance, était, de son côté, victime des musulmans : il avait vu sa fille passer de main en main jusqu'au sérail de Bagdad, et, sans armée, sans États, il se voyait réduit à implorer le secours de Charles Martel.

IX. Charles venait de repousser les Frisons; son armée n'était pas nombreuse, mais brave et aguerrie. Il passe la Loire; il arrive sous les murs de Poitiers, aux lieux mêmes où Clovis a vaincu Alaric et fondé pour sa race l'empire des Francs. Les Arabes sont plus forts que les soldats d'Alaric; leurs tentes couvrent l'horizon, et trois cent mille cavaliers, accourus pour la bataille, inondent la plaine. Les Francs ne sont pas un contre six. Au premier moment ils disparaissent au milieu d'un tourbillon d'ennemis; mais Charles les tient sagement en masse serrée; libre de ses bagages, qu'il a laissés dans la ville, il se laisse environner sans songer à sa retraite. L'ennemi charge vingt fois, et vingt fois les Francs restent inébranlables, attendant qu'hommes et chevaux aient épuisé leur ardeur. Pendant ce temps, avec une poignée d'hommes, le duc d'Aquitaine a fait un grand circuit derrière un rideau de bois; tombant sur le camp ennemi, il en massacre les défenseurs, et y jette le désordre. Aux cris de leurs belles esclaves, à la pensée de leurs trésors menacés, les Arabes tournent bride : c'est le signal de la déroute. Les Francs se précipitent sur eux; ils entrent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Désormais les flèches sont inutiles, les haches terribles. La nuit vient seule mettre un terme au carnage; et, tandis que les Arabes s'éloignent à la faveur des ténèbres, les Francs restent maîtres des tentes et des trésors (732).

X. L'ennemi repoussé dans ce premier choc, il s'agissait, tâche moins facile, de reprendre l'une après l'autre les villes du Midi. Charles, enhardi par la victoire, avait marché droit sur Narbonne, pensant couper la retraite à tout ce qui avait passé les Pyrénées. Mais il échoue dans ce siège, et est forcé de se rabattre sur Nîmes. Assiégé à son tour, il brûla la ville, qu'il ne pouvait défendre, et se retrancha dans les arènes, encore noires de cet incendie. Puis, renforcé, il dégagea Lyon, Marseille et tous les bords du Rhône. Dès lors la guerre traîna en longueur; si les musulmans avaient évacué la Provence et la Bourgogne, ils restaient solidement établis en Septimanie ou Languedoc. Leur torrent est arrêté; il n'atteindra plus les barbares de la Saxe, et ce n'est pas en une bataille que le sort des deux religions se décidera. Elles vont se remettre à l'œuvre, et produire chacune ses fruits, l'islamisme sur les terres riches et fécondes des vieux empires, le christianisme sur le rude sol de France, entre les musulmans et les Saxons. L'avenir les jugera.

XI. Pour le moment, le champion de l'Église, le dur Charles Martel, lui fait chèrement payer ses services; à peine sauvée, il la livre en pillage à ses Francs d'Austrasie, venus de loin et à grand'peine retenus sous les drapeaux. Le fisc était ruiné par les Mérovingiens; l'Église seule était riche par une sage économie. C'était peu qu'elle eût avancé pour la guerre des sommes considérables; ses plus belles terres sont données en jouissance à des soldats. Deux d'entre eux deviennent abbés de Fontenelle et de Jumièges, et les trésors de ces abbayes passent en chiens, faucons, selles, casques et cuirasses. Deux autres deviennent évêques d'Orléans, de Metz, et saint Eucher va rejoindre dans l'exil saint Rigobert, à qui Charles a tenu parole. A Autun, un indigne successeur de saint Léger réunit une bande, pille les terres d'Orléans et de Nevers, et, en marche sur Lyon, meurt frappé de la foudre; à Mayence, un évêque sanguinaire venge, l'épée à la main, la mort de son père. Les peuples meurent sans baptême et retournent au culte des idoles.

XII. Ainsi, corrompant l'Église dans sa source, Charles était devenu un ennemi aussi funeste que les Sarrasins. Quand il l'eût voulu, que pouvaient à ce moment, pour le salut des âmes, sa hache et sa massue? Pour rajeunir l'Église, il fallait, avant tout, des apôtres, et voilà qu'à l'exemple de l'Irlande, l'Angleterre, à son tour foyer de science et de piété, envoie à la France une légion de mis-



Bataille de Tours. (P. 56.)

sionnaires. Ils viennent continuer l'œuvre de Colomban, non dans les riches plaines de Neustrie, mais à la frontière d'Allemagne ; et, merveille de la Providence, ce ne sont pas les Francs, race ennemie, mais les paisibles fils des Anglo-Saxons qui convertiront leurs frères aînés de Germanie. Ils ont devant eux les marais de Frise, les plaines de Saxe, les montagnes de Thuringe, enfin la Bavière, touchant à l'Italie. Comme leurs devanciers, ils entament cette ligne par les ailes. Saint Rupert entre en Bavière, en baptise le duc, bâtit au bord de la Salza une église à saint Pierre à la place d'un temple païen, et campe une colonie de douze moines sur les ruines d'une ville romaine. De là sortira Salzbourg. Au nord, l'Anglais Willibrord pénètre en Frise, et passe quarante ans à détruire le culte des arbres et des fontaines. Déjà même il a gagné l'amitié du duc Radbod ; il espère le convaincre, et lui dépeint les délices du paradis : « Charles Martel et ses soldats y entreront-« ils ? — Non, mais seulement les Francs qui « seront doux et humbles de cœur. » C'est trop, et Radbod ne veut pas d'un paradis où il retrouverait un seul de ses ennemis. Il meurt, maudissant les Francs et les chrétiens, et les Frisons ne seront convertis que quand ils se seront rassasiés du sang des martyrs, et que, pirates conquérants, ils auront humilié à leur tour les descendants de Charles Martel : tant les conquêtes de la nouvelle Rome sont différentes des conquêtes de l'ancienne !

XIII. Trois ans avant de mourir à la peine, Willibrord reçut de Rome un précieux renfort, son compatriote Winfrid, nommé depuis Boniface, qui, plein de jeunesse, de science et d'ardeur, allait pendant quarante autres années continuer son apostolat. Quittant la Frise, où la haine des Francs est trop violente, il pénètre en Thuringe, où, cinquante ans avant lui, l'Irlandais Kilian lui a frayé

la route par son martyre. Sans autre arme qu'une lettre du pape Grégoire, qui le recommande comme l'envoyé de Dieu, il pénètre au milieu de ces hommes durs et féroces, abat en présence d'une multitude fanatique le chêne sacré de Geismar, les étonne par son audace et en baptise plusieurs milliers.

XIV. Mais, par moments, il était pris d'une sombre tristesse : en écoutant sa parole, ces barbares deviendront-ils meilleurs? Les peuples chrétiens ne sont-ils pas plongés dans une corruption pire que la leur? C'est par des vices honteux et inconnus des Saxons que l'Espagne, la Provence et la Bourgogne ont attiré la colère de Dieu et le glaive des Sarrasins ; Charles Martel est entouré d'évêques simoniaques et adultères ; Rome souffre encore le spectacle des danses païennes, et sa chère Angleterre elle-même vit sous un prince débauché. Son indignation éclate. A tous il cite la Saxe païenne, où le séducteur est pendu au-dessus du bûcher de la femme adultère. « Quand une nation méprise comme « Sodome les noces légitimes, il en naît une « race dégénérée, abjecte dans ses pen- « chants, lâche, parjure, détestée de Dieu « et des hommes. » Ainsi mettait-il le doigt sur la plaie du temps; ainsi parlait-il à ses amis d'enfance ; et, non content d'écrire au pape, il allait lui-même à Rome faire entendre sa puissante voix et demander de nouvelles forces pour le salut de l'Église.

XV. En 738, il y vient pour la troisième fois, et avec lui une multitude de Francs, d'Anglais, de Bavarois attachés à ses pas. Reçu avec honneur, il obtient non seulement le pouvoir d'établir des évêchés dans les pays nouvellement convertis, mais encore celui de réformer tout le clergé de France, et d'y rétablir partout la hiérarchie sacrée et la pureté des mœurs. Par lui le pape écrit à Charles Martel, qu'il nomme défenseur de l'Église et dont il réclame le secours en Italie contre les Lombards. Mais le vieux guerrier était fatigué de combats, peu religieux, mal entouré; tandis que Boniface, fuyant cette cour ingrate, allait fonder huit évêchés en Bavière et en Thuringe, Charles mourait (741), laissant à des fils meilleurs que lui la gloire de soutenir le saint-siège et de réformer le clergé.

XVI. Charles avait deux fils, Carloman et Pépin ; l'un fut roi de Germanie, l'autre roi de France. Tous deux vénéraient l'apôtre de l'Allemagne, et le premier soin de Carloman fut de le mettre sur le siège métropolitain de Mayence, longtemps souillé par un meurtrier. Puis il réunit deux conciles, où les prêtres débauchés furent dégradés, les évêques et les abbés proscrits réintégrés, et l'ancienne discipline rétablie. Évêques, prêtres et diacres promirent de faire revivre les saintes règles des Pères, de renoncer à l'habit laïque, à la compagnie des femmes, aux armes, aux chiens et aux faucons. Les abbés et les moines se soumirent tous à la règle de Saint-Benoît. Des peines sévères réprimèrent l'observation des augures, les sortilèges, les feux allumés pour les dieux, les sacrifices sur les tombeaux, et surtout l'adultère, l'inceste et tout ce qui portait atteinte à la sainteté du mariage. A son tour, Pépin réunit à Soissons un concile inspiré du même esprit : les couvents suivront la règle, les évêques légitimes seront rétablis et les mariages observés. Si même deux époux esclaves ont été vendus séparément, qu'ils restent fidèles l'un à l'autre. Si un homme libre épouse une esclave, qu'il ne la quitte plus jamais. Le prisonnier, le fugitif, le banni lui-même doit rester fidèle à sa femme. Celui qui aura déshonoré un mariage ne pourra jamais se marier. Ainsi furent réparés, autant que possible, les abus que les guerres avaient introduits chez des peuples grossiers et faciles à corrompre ; à force de temps et d'exemples, les peuples comprirent et pratiquèrent une chasteté supérieure à celle des Saxons païens.

XVII. Tandis que les Francs arrivaient en quelque sorte à ce second degré de leur éducation, Boniface continuait son œuvre en Germanie. Pour la rendre durable, il fonde une de ces citadelles du travail et de l'apostolat, telles qu'avaient été Lérins et Saint-Gall. Avec la permission de Carloman, il défriche un coin de terre, au bord d'une rivière inconnue, et y installe quelques disciples venus

d'Angleterre, des Francs, des barbares convertis. Ce sera le grand cloître de Fulde. Non loin de là, il confie à une vierge poète, Lioba, l'abbaye de Bichofsheim, où les livres saints seront copiés, richement reliés et ornés de miniatures. Carloman lui-même est entraîné par le flot de cette piété renaissante. A l'exemple de saint Cloud, il renonce au trône. Il s'en va presque seul demander asile au Mont-Cassin, comme un criminel qui veut faire pénitence. Mis à la marmite et cuisinier maladroit, le prince reçut plus d'une réprimande, voire même des soufflets. Il ne disait mot; mais à la fin un de ses Francs, outré de voir ainsi traiter son maître, prend un bâton et le venge. L'affaire fit du bruit, et le coupable avoua que le pauvre cuisinier était Carloman.

XVIII. Pépin restait seul maître de l'empire des Francs, mais digne de le posséder et de le défendre, redouté des Frisons et des Saxons, auxquels il imposa un tribut de deux cents chevaux, des Lombards, qu'il menaçait du haut des Alpes. Quoique petit, d'où le nom de Pépin le Bref, il était plus fort que les géants de son armée; d'un coup d'épée il abattait la tète d'un taureau ou d'un lion. Autour de lui combattaient encore les vieux soldats de Charles Martel et de Pépin d'Héristal, fiers d'obéir au fils de tant de héros : moines et évêques aimaient à retrouver en lui le fils, le neveu de tant de saints.

XIX. Pourtant sur lui pesaient encore la naissance, le fratricide et les spoliations sacrilèges de ce Charles Martel que l'on avait vu, disait-on, en enfer. Comme Rigobert sur les murs de Metz, plus d'un cœur honnête hésitait à se rendre, et se demandait si Dieu donnerait longtemps la victoire à cette famille. Pépin lui-même, comme son père, par un respect singulier pour les enfants de Clovis, n'osait prendre le titre de roi, bien que le temps parût venu d'accorder les noms avec les choses. Il sentait qu'à côté du droit du plus fort, qui courbe les têtes, régnait sur les cœurs un droit nouveau, un droit moral et sacré, venant de Dieu même. Clovis avait reçu la consécration de son pouvoir de Constantinople, de cet empire romain, jadis dépositaire aux yeux des peuples de toute souveraineté légitime et défenseur de l'Église depuis Constantin. Mais Pépin ira-t-il encore mendier un lambeau de pourpre auprès de ces césars dégénérés, dont les agents ouvrent Marseille aux Sarrasins, persécutent les papes et fomentent les soulèvements des Lombards? Ont-ils encore le pouvoir d'enchaîner les consciences, ces empereurs qui ont abdiqué non seulement la force militaire, mais encore la gloire de la science et des arts, qui tombent d'hérésie en hérésie pour finir par le schisme, et qui, fureur nouvelle et incroyable, proscrivent les tableaux et les statues, chassent les artistes et dépouillent les églises? Pépin les laisse; il s'adresse au successeur de Grégoire le Grand, au pape assiégé par les Lombards, mais bravement campé sur les ruines de la vieille Rome, et de là exerçant la plus grande, la seule autorité spirituelle. Il lui fait demander si celui qui porte l'épée ne doit pas porter la couronne. La réponse du pape tranche les derniers scrupules, et vingt-huit évêques de France, ayant à leur tête saint Boniface, sacrent Pépin, suivant le pieux usage des Anglo-Saxons (752).

XX. Le rôle de Boniface était fini. Il avait relevé la hiérarchie ecclésiastique et la hiérarchie de vertus qui en est la base. Il avait sacré une dynastie nouvelle. Mais l'ambition n'avait point troublé son cœur; et le voilà qui revient aux premières amours de sa jeunesse, à la conversion des indomptables Frisons. Il remet à son disciple Lull la dignité d'archevêque et tous ses pouvoirs pour la direction des couvents ou la fondation des évêchés, et avec deux compagnons il vient courageusement dresser sa chaire et son autel dans les campagnes d'Utrecht. Un matin, une nuée de barbares armés de lances entourent l'autel; Boniface refuse de se défendre et succombe en martyr. Leur rage assouvie, les meurtriers ne trouvèrent rien à piller et furent comme désarmés. De ce jour la Frise fut à demi chrétienne.

XXI. Quant à Pépin, son pouvoir allait recevoir une consécration encore plus solen-

nelle; car le pape Étienne II en personne, menacé par les Lombards, abandonné de l'empereur d'Orient, passa les Alpes et vint demander asile et protection à ces Francs que saint Anastase, deux siècles auparavant, saluait déjà comme les successeurs des Romains. Reçu magnifiquement à l'abbaye de Saint-Denis, le souverain pontife sacra de nouveau Pépin et avec lui ses fils, voulant marquer que Dieu comptait sur sa famille entière. En échange de ces bienfaits, Pépin prend les armes, force le pas de Suse, disperse les Lombards, reprend sur eux la province de Ravenne, dont il fait donation solennelle au pape, et dépose sur le tombeau de saint Pierre les clefs des villes prises. Le roi des Lombards, surpris plutôt que vaincu, reprend les armes l'année suivante, et vient assiéger Rome. Pépin arrive à temps, et bientôt c'est Astolphe qui à son tour est cerné dans Pavie, réduit aux abois, forcé de payer un tribut, et de donner des otages, gages de la paix.

XXII. Vainement l'empereur grec envoie au conquérant de l'Italie des ambassadeurs, de magnifiques présents et des orgues, les premières arrivées en Occident. L'or et les flatteries ne peuvent toujours tenir lieu de l'épée. L'Italie restera à jamais indépendante de Constantinople. Le saint-siège y aura son territoire, acheté par le sang des Francs et garanti par leurs armes, séjour libre et paisible au milieu des vicissitudes ou des guerres de l'avenir. Asile des artistes grecs chassés par les iconoclastes, Rome devient plus que jamais le foyer de l'art, le refuge des madones byzantines, l'école du chant sacré; c'est là que Pépin envoie demander des maîtres pour façonner l'oreille grossière de ses Francs, et pour établir dans ses églises le chant grégorien, qui, depuis Grégoire le Grand, se maintenait à l'école fameuse de Saint-Jean-de-Latran.

XXIII. En ce moment, fatigués de la domination musulmane, les chrétiens relevaient la tête, et, avec une poignée de braves, Alphonse le Catholique fondait le premier trône espagnol dans les montagnes des Asturies. Le Languedoc fit de même: Nîmes, Maguelonne, Agde, Béziers, chassèrent les Sarrasins et appelèrent le roi Pépin pour prendre Narbonne. Longtemps les Francs campèrent au pied de ces fortes murailles que Charles Martel n'avait pu forcer; enfin les habitants chrétiens se soulevèrent et leur ouvrirent les portes. Pépin devint maître de tout le pays, et jura de respecter les lois et franchises des anciens Goths.

XXIV. Non seulement l'ingrat fils d'Eudes, Hunald, n'était pas venu aü secours des alliés qui, il aurait dû s'en souvenir, avaient sauvé son père, mais il se posait en ennemi, refusait les biens que les seigneurs et les couvents d'Austrasie possédaient en Aquitaine; se disant du sang de Clovis, et traitant les Pépin d'usurpateurs, il s'alliait ouvertement aux Bavarois et aux Saxons. Il commandait les Basques ou Gascons, race à part, et toujours insoumise, la plus vieille de la Gaule. Vifs, dégagés, lestes à la course comme à la danse, ils aimaient, comme les Bretons, à ravager les bords de la Loire. A leur tête, pendant que les Allemands passent le Rhin, Hunald vient audacieusement brûler Chartres. Un de ses frères le trahit; Hunald lui fait crever les yeux. Autun, Châlons sont la proie de ces brigands. Moins fougueux, mais plus disciplinés, les Francs les repoussent lentement, leur enlèvent Bourges et Clermont, et les délogent des montagnes d'Auvergne. Privés de cet abri, les Gascons n'essayent plus de résister; mais ils ne laissent derrière eux que des ruines: Poitiers, Limoges, Périgueux, sont rasés. Les Francs achèvent de ravager ce malheureux pays, et, pour se venger, arrachent et brûlent les vignes, la richesse de l'Aquitaine. Le fils d'Hunald a péri: lui-même est caché dans un couvent de l'île de Rhé, où il attend l'heure de la vengeance.

XXV. Pépin mort, Hunald reparaît, et la guerre recommence. Mais Pépin laissait un fils grand de taille, grand de cœur, grand d'esprit, Charles le Grand, Charlemagne (768). La révolte de l'Aquitaine fut promptement étouffée (768), et Hunald, fugitif, emporta en Italie la terreur et la haine des Francs. Ses hôtes, les Lombards, avaient aussi cru le

moment favorable et violé les traités. Mais bientôt, du haut des murs de Pavie, le roi Didier vit accourir une armée plus nombreuse que jamais (774). Hunald était avec lui sur une tour pour lui désigner leur terrible ennemi. Des bataillons, venus de toutes les parties de l'empire, défilaient, et Didier de dire : « Charles est-il là ? — Pas encore, » répond Hunald. Et le nombre croissant toujours : « Certainement Charles est au milieu « de cette multitude. — Pas encore. » Mais en ce moment sur la route s'élève un nuage de poussière ; et Charlemagne paraît avec un casque de fer, une cuirasse de fer, une lance de fer, un bouclier de fer, un visage et un bras de fer. « Voilà, dit Hunald, celui « que tu cherches. » A sa vue, Didier sentit le cœur lui manquer. Hunald le relève, et, sachant qu'il n'y aura point de quartier pour lui, il dirige la défense. Pendant huit mois la ville résiste. Au bout de ce temps, plus de vivres ; Hunald parlait de se défendre encore ; il fut lapidé. La ville se rendit à la merci du vainqueur ; Didier, prisonnier, demanda à finir ses jours au monastère de Corbie près d'Amiens, et Charles prit sur sa tête la couronne de fer des Lombards, digne complément de son armure.

XXVI. Laissant son armée sous les murs de Pavie, il vint seul à Rome, qui accourut au-devant de ce sauveur. A trois milles de la ville l'attendaient les magistrats avec leur bannière, les corporations d'ouvriers, les enfants des écoles chantant des hymnes et portant des palmes. Descendu de cheval, Charles entra dans Rome à pied, marcha droit au Vatican, monta le grand escalier de Saint-Pierre en baisant chaque marche, et trouva au sommet le pape Adrien, qui n'embrassa pas sans émotion le jeune défenseur de l'Église, encore tout couvert de la poussière des champs de bataille, et qui, le prenant par la main, le conduisit au tombeau du prince des apôtres. Charles se complaisait dans le séjour de Rome, dans l'entretien de tant d'hommes savants et pieux, dans les souvenirs et les monuments du vieil empire romain, quand une révolte des Saxons le rappela dans le Nord.

XXVII. Répandus dans les plaines boisées de l'Elbe et du Weser, ces tribus indomptables ne cessaient de ravager les chrétientés naissantes établies par saint Boniface. Déjà, trois ans plus tôt, Charlemagne avait pénétré jusqu'au cœur de cette terre idolâtre, pris Éresburg, et renversé la célèbre idole d'Irminsul. Cette fois, avec une célérité digne de César, il réunit contre eux quatre armées, les surprend partout, passe le Weser et les force à se soumettre. Nouveau voyage en Italie, nouveau soulèvement des Saxons. Cette fois, Charles bâtit des forteresses à Lippstadt et à Éresburg, et c'est sur le territoire ennemi, à Paderborn, qu'il convoque, au printemps suivant, les évêques et les seigneurs francs, les nobles et tout le peuple de Saxe. Les hommes libres, sous la conduite de leurs chefs, jurèrent obéissance, et consentirent, s'ils violaient leurs serments, à perdre terres et liberté. Une grande multitude renonça aux idoles et demanda la robe blanche du baptême ; à leur tête des prêtres et des moines allèrent construire des églises dans les forêts purifiées. Charles crut la Saxe convertie.

XXVIII. En même temps il recevait les envoyés des Sarrasins d'Espagne, qui, divisés entre eux, réclamaient son secours. Si les Saxons étaient soumis, ils pouvaient voir que c'était au maître du monde. Partant pour de nouvelles conquêtes, il leur laissait l'ordre, la paix et tous les biens nouveaux de la science et des arts chrétiens. Mais les bienfaits d'un ennemi sont toujours amers. Pendant qu'il passe les Pyrénées et conquiert l'Espagne jusqu'à l'Èbre, un Saxon qui n'a point fléchi le genou devant lui, Witikind, sort de sa retraite de Danemark et parcourt secrètement les tribus. Aux uns il rappelle leurs aïeux morts pour la patrie, aux autres ces prêtres imprudents qui ont osé les menacer de la colère du roi. Le vieux sang saxon frémit et bouillonne. On attend avec anxiété des nouvelles de la guerre d'Espagne. Tout à coup un bruit circule : « Il est battu. Il est « mort. Les Gascons l'ont surpris à Roncevaux, dans les gorges des Pyrénées, et ont « écrasé son armée sous des quartiers de ro- « cher roulés du haut des montagnes (778). »

Les guerriers aiguisent leurs longs couteaux ; les femmes entonnent des chants de guerre ; Witikind est à la tête d'une armée et envahit la Thuringe, brûlant les églises, rasant les forteresses. Les moines de Fulde fuient épouvantés, emportant sur leurs épaules la châsse bien-aimée de leur père Boniface. Les missionnaires sont chassés ou mis à mort, les chrétiens persécutés.

XXIX. Ce n'était pas Charlemagne, c'était son neveu Roland qui avait péri dans les Pyrénées. Il arrive ce vainqueur irrité, dont les Saxons ont lassé la douceur et la patience. Ils sont déjà vaincus d'avance ; et, après une seule bataille, Witikind s'enfuit en Danemark. Quatre mille cinq cents coupables furent livrés comme parjures, auteurs de la révolte, assassins des prêtres, pillards des villes. Ils furent jugés et décapités en un jour. Ainsi semblaient se confirmer toutes les menaces de Witikind. La haine contre Charlemagne et ses prêtres qui ne faisaient qu'un aux yeux des peuples, ne connut plus de bornes. Comme la Gaule sous César, la Saxe se souleva dans un suprême effort, et recommença une guerre sans quartier. Surpris par des forces supérieures, les Francs reculèrent jusqu'au Mein, qu'ils passèrent sur la trace d'une biche, au gué de Francfort. Charlemagne réunit de nouvelles troupes, répara la honte de cet échec, et passa deux années à parcourir le pays, à fouiller les bois, à brûler villages et récoltes. Chose alors inouïe, les Francs passèrent un hiver en pays ennemi. Tout était détruit, hors ce qui ne se détruit pas, la liberté de mourir pour son pays.

XXX. Witikind était encore debout, en armes, bravant toute la puissance de Charlemagne. Un miracle le convertit. Le jour de Pâques, il s'était introduit dans le camp des Francs, en habit de mendiant. Un prêtre y disait la messe ; au moment où il élevait l'hostie consacrée, le Saxon y vit la figure d'un enfant d'une beauté angélique. De ce jour il fut chrétien, accepta la paix, jura de ne plus prendre les armes, et resta fidèle à sa parole. Ce n'était pas à Charlemagne, c'était à Dieu qu'il rendait son épée : traitant avec le grand roi presque d'égal à égal, il conserva le titre de duc des Saxons, en attendant que ses descendants devinssent eux-mêmes rois et empereurs. Privée de son chef, la Saxe parut se soumettre. Charles fit savoir à tous les fidèles que les Saxons indomptables avaient été amenés au baptême ; que, par amour pour Dieu, il les rendait à leur antique liberté, à condition qu'ils devinssent ses sujets. C'est pourquoi, réduisant le pays en provinces, suivant l'ancienne coutume des Romains, il y établissait huit évêchés, confiés presque tous à des Anglo-Saxons, disciples de saint Boniface.

XXXI. Charlemagne sentait bien que l'Évangile seul apprivoiserait ces tribus farouches ; mais, illusion commune aux conquérants, il voulut devancer l'apostolat de la parole par celui du glaive. Il ne se contente plus de protéger les missionnaires : la peine de mort est prononcée contre quiconque refusera le baptême, brûlera les morts au lieu de les enterrer, ou méprisera la loi du carême. Witikind réclame ; il ne répond plus de ses compatriotes ; les moines anglo-saxons et le pape lui-même prêchent la clémence : si les Saxons ne connaissent l'Église que par les dîmes et par les supplices, ils auront horreur du baptême. Mais les rigueurs continuent, arrêtent les conversions et amènent d'autres rigueurs. La révolte recommença plus terrible et dura cinq ans. Il fallut déporter en France le tiers de la population, établir d'autres peuples dans les terres dévastées, bâtir les ponts fortifiés et les châteaux de Hall, de Magdebourg, de Hambourg, en un mot, recommencer les horreurs de César contre les Éburons. Au bout de ce temps la paix régna, mais achetée par des flots de sang ; et une foule de fugitifs, maudissant les Francs, se retirèrent dans les marais de la Frise ou passèrent l'Eyder pour se cacher en Danemark : tristes nécessités de la conquête militaire.

XXXII. La conquête des âmes ne se fait qu'à la sueur du front des missionnaires ; à eux maintenant de cicatriser ces plaies saignantes, de consoler les vieux jours de Witikind, réduit à l'inaction par son serment, et de former un nouveau peuple saxon, digne

de reprendre son indépendance et de servir la cause de la civilisation. Un jeune otage, élevé en France à l'abbaye de Corbie, y prit le goût de la vie religieuse, et revint fonder la Nouvelle-Corbie, au bord du Weser. Non loin de là s'éleva pour les vierges saxonnes l'abbaye de Gandersheim, citadelle plus solide que les forts de Charlemagne. Un autre fils de barbare, saint Luidger, évêque de Munster en Westphalie, offrait à Charlemagne d'aller porter l'Évangile aux païens du Danemark; mais le grand roi ne comprit pas ce trait de génie et préféra le retenir dans ses États.

XXXIII. Pendant ces vingt-cinq années de guerre, Charles avait passé trois fois les Alpes, deux fois les Pyrénées, plus actif et plus rapide que les plus grands conquérants. L'Italie entière était soumise, et l'empire des Lombards avait duré moins longtemps que celui des Goths. Les Sarrasins étaient à jamais chassés de France et tenus en haleine jusque sur l'Èbre. A l'est seulement la guerre était interminable contre ces peuples qui se renouvelaient sans cesse du fond de l'Orient. Derrière les Saxons venaient maintenant, au milieu des Slaves qu'ils tyrannisaient, les Avares, fils des Huns, établis sur le Danube, et de là remontant ou descendant pour piller la Bavière ou l'empire grec, entassant d'immenses trésors dans leurs forteresses sauvages. Charles pénétra jusque chez eux et les châtia. Il fit huit campagnes sur le Danube, et força enfin ce camp circulaire, entouré d'immenses remparts, où gisaient les dépouilles du monde. Il rendit aux églises les vases sacrés qui avaient servi aux orgies d'Attila ; le reste fut distribué aux Francs.

XXXIV. Pour être plus à portée de l'ennemi, Charlemagne venait de transporter son séjour à Aix-la-Chapelle, plus au nord que les rois d'Austrasie, non loin du Rhin comme Trèves, et sur l'emplacement de vieux bains romains. Trèves lui envoya le reste de ses marbres, Ravenne des colonnes et des statues, Rome des mosaïques, la Grèce des architectes, des peintres et des sculpteurs. L'art antique semblait renaître pour embellir sa capitale, où le voyageur voit encore debout les deux tours de son palais et la sombre coupole de sa cathédrale. Travailleur infatigable, il passait une partie de ses nuits à l'étude, et stimulait de ses reproches les fils des nobles, qu'il menaçait de remplacer par des enfants plus studieux. A la tête de l'école du palais, il avait appelé l'illustre Alcuin, archevêque d'York, le plus savant et le plus spirituel de cette docte Angleterre, si célèbre alors. Il l'avait rencontré sur la route de Rome, et ils s'étaient aimés. Pour le suivre, Alcuin avait tout quitté. Instruit dans les sept arts libéraux et plein d'amour pour la science, il dirigeait sur toutes choses les discussions naïves des jeunes gens de la cour, corrigeait ou traduisait des livres, et avait peine à répondre aux étrangers qui se disputaient à sa porte, jusqu'à ce que, chargé de science et d'années, il allât se retirer à Saint-Martin de Tours. A côté de ce docteur de la jeune Angleterre, l'Irlande, déjà vieille, avait fourni des poètes, qui mettaient en vers latins les hauts faits des Francs. L'Italie avait aussi payé son tribut. Dans chacun de ses voyages, Charles avait ramené des maîtres de grammaire ou de calcul et des chantres fameux; parmi le butin de Pavie, il avait trouvé Pierre de Pise, littérateur et grammairien, et le diacre Paul, professeur de grec pour les clercs et les princesses. Ainsi, des quatre coins du monde il avait appelé des hommes célèbres pour relever l'édifice de la sagesse ; et, mal content de ses efforts, il demandait à Dieu douze docteurs comme saint Jérôme et comme saint Augustin.

XXXV. C'est dans sa résidence favorite du Nord qu'il tenait ses assemblées de mai, réunissant ses guerriers, ses évêques, leur communiquant les lois qu'il avait préparées dans ses assemblées intimes d'automne, rendant compte des tournées de ses inspecteurs, gourmandant les uns, encourageant les autres, et annonçant les projets de conquêtes de l'année. Toujours prêt à la guerre, il prenait sa peau de loup et sa trompe d'ivoire, partait pour la chasse, délassement des braves, y menait ses grands tout couverts d'or et de soie, et se riait de leurs belles étoffes, que la moindre pluie gâtait. A son retour, il re-

cevait les ambassadeurs du monde entier : un jour le calife de Bagdad lui envoyait les clefs du saint sépulcre, avec une horloge merveilleuse ; une autre fois, l'impératrice Irène lui offrait sa main, et lui proposait d'unir l'Orient à l'Occident.

XXXVI. Plus qu'elle, il était empereur, cet homme extraordinaire à qui les peuples chrétiens obéissaient, et que le pape Adrien avait appelé le nouveau Constantin. Le jour de Noël, comme il était venu à Rome pour y rétablir la paix, et qu'il priait humblement au tombeau de saint Pierre, le pape lui mit sur la tête une couronne d'or, aux acclamations du peuple, qui criait : « Vive Charles « Auguste, couronné de Dieu, empereur des « Romains (800) ! » C'est lui, en effet, qui a vaincu les Lombards et les Sarrasins, dont les Grecs s'étaient faits les alliés. C'est l'Occident qui devient le refuge des lettres et des arts, à la veille du honteux schisme d'Orient. Aussi, suivant la prédiction de saint Anastase à Clovis, les Francs succèdent aux Romains, et désormais l'Église ne dépend plus d'un empire plus vieux qu'elle, mais se repose sur un empereur choisi, consacré par elle. En souvenir de ce jour, Léon III fit faire une belle mosaïque dans son palais de Latran. Le palais est tombé ; mais le temps, qui ravage tout, a laissé debout un pan de muraille, où, sur un fond encore brillant d'or, d'un côté le Christ remet ses clefs à saint Pierre et son étendard à Constantin, de l'autre saint Pierre donne les clefs à Léon III et l'étendard à Charlemagne. Ainsi, oubliant les persécutions passées et les périls à venir, le pape relevait de ses propres mains l'empire des Césars, et prouvait son désir de voir les peuples fondus en une seule famille temporelle et spirituelle. Ainsi se réalisait, plus complète que sous Constantin, cette union si rare de la force et du droit, de la nature et de la grâce, de l'État et de l'Église, type parfait vers lequel l'humanité ne cessera d'aspirer. Ce ne sera pas la faute du saint-siège si, répudiant leur mission et précipitant leur ruine, les empereurs veulent encore être les tyrans de l'Église et du monde, et si les peuples d'Occident, reniant l'unité de leur berceau, se séparent un jour en nations rivales et ennemies.

XXXVII. Pour le moment, Charlemagne, revêtu d'un nouveau et sacré pouvoir, se sent envoyé de Dieu pour être, de l'Èbre à l'Elbe, le champion de la foi, de la justice et des lettres. Ses lois ont désormais pour but d'obliger les consciences ; clercs et laïques lui prêtent un nouveau serment, et jurent d'abord de servir Dieu selon leurs forces et leur intelligence. Les vertus chrétiennes étant pour lui la base de toutes les autres, il commence par le clergé, ordonne aux évêques, aux abbés et aux moines d'être laborieux, instruits, chastes et sobres. Les évêques doivent fonder des écoles, les prêtres apprendre à lire aux enfants. Chaque année ils seront inspectés par les deux envoyés, l'un évêque, l'autre comte, qui parcourent chaque province. L'empereur lui-même voyage, interroge, écrit, choisit, en dépit de sa femme et de ses courtisans, des évêques pauvres et charitables, et essaye, par une activité surhumaine, de suppléer à cette sève cachée qui fait la vie des peuples. Le bien ne marchant pas assez vite, il s'adresse aux simples fidèles, et les menace, comme autrefois les Saxons, de peines sévères, s'ils n'observent le repos du dimanche, les abstinences du carême et jusqu'aux moindres préceptes de l'Église.

XXXVIII. Après la religion, la justice ; après l'évêque, le comte également soumis aux inspecteurs impériaux, chargés à la fois d'exécuter les lois, de punir les coupables, de juger les procès, de lever hommes et argent pour la guerre. Depuis Clovis et suivant l'instinct germanique, les comtes se succédaient de père en fils, pris de préférence dans la famille la plus puissante de chaque province, préservés de la rapacité par la fortune et intéressés à ménager leur pays. Ces grands, dont la fière indépendance avait attiré la haine de Chilpéric et d'Ébroïn, n'étaient pas assez dociles aux impulsions de Charlemagne. Il eut la faiblesse, trop commune aux hommes de génie, de préférer la souplesse des petits. Mais cette génération n'était pas mûre pour les raffinements d'une administration centralisée. Grâce à l'éloignement des souverains, à la difficulté des com-

munications, les nouveaux fonctionnaires pouvaient impunément vendre la justice, vendre des exemptions de service militaire, vendre les terres et les serfs qui leur étaient confiés à titre d'appointements. Faisant argent de tout, et achetant de vastes domaines, ils devenaient bientôt les égaux des anciens seigneurs, et, quant à gagner les inspecteurs, c'était l'affaire de quelque beau présent. Mal servi par les petits, désobéi par les grands, l'empereur luttait vainement contre la force des choses qui tendait à rendre les comtes indépendants.

XXXIX. Il fallait défendre au dehors cette société si turbulente et si peu maniable au dedans. Pour faire face à la fois aux Sarrasins, aux Saxons et aux Lombards, Charlemagne enviait les légions romaines, vivant de leur solde et toujours sous les drapeaux. Lui n'avait ni troupes régulières, ni de quoi les payer. Les volontaires qui, autrefois, chaque année, accouraient au Champ de mai pour savoir de quel côté se ferait la moisson de butin, devenaient de plus en plus rares. Paisiblement installés dans un manoir de France ou d'Italie, les Francs se souciaient peu d'aller passer leurs étés dans les marécageuses forêts de la Saxe. L'esprit militaire n'était pas revenu davantage aux vieilles populations romaines. Aux prises avec ces difficultés, Charles cherche encore ici à devancer l'avenir et veut rendre le service obligatoire pour tous, sans distinction de Franc ni de Gaulois. Chaque village devra fournir un homme par trois feux, et ceux qui restent équiper les soldats et leur donner trois mois de vivres; quant aux hommes libres qui ne possèdent ni terres ni esclaves, il en partira un sur six; quiconque refusera deviendra serf de l'État. Quand cette loi parut, chacun y voulut échapper; les couvents invoquèrent leur immunité, non seulement pour eux, mais pour tout serf ou colon établi sur leurs terres; préférant cette condition au service, un grand nombre de propriétaires se donnèrent corps et biens à l'Église : il fallut déclarer que ces terres nouvelles fourniraient des soldats. De même d'autres se donnaient comme serfs aux comtes et aux seigneurs, à condition de conserver leurs biens sous leur suzeraineté, et il fallut ordonner que tout seigneur équiperait des hommes en proportion de son domaine. Ainsi, malgré l'esprit de la loi, la société se partage en deux classes, l'une de cultivateurs paisibles, qui, pour ne pas servir, deviennent colons, serfs, fermiers, vassaux des couvents ou des seigneurs, l'autre de guerriers puissants, fournissant des soldats et faisant métier de la guerre.

XL. Inutile de se débattre contre cette dure alternative du travail ou des armes, de se faire pèlerin, vagabond ou de changer de seigneur. Au nom de l'ordre dont toute société a besoin, le pèlerin sera tenu d'exhiber un passeport de son évêque; le vagabond sera ramené à sa terre ou à son maître, et le Franc, jusqu'alors libre de prendre ou de quitter un chef, restera désormais attaché à celui dont il aura reçu, ne fût-ce qu'une pièce d'or, à moins que ce seigneur félon n'ait voulu le tuer, le dépouiller, le frapper d'un bâton et déshonorer sa femme ou sa fille : obligations remarquables, qui ne cessèrent jamais, aux plus mauvais jours, de maintenir un respect de la dignité de l'homme que l'antiquité n'avait pas connu. Du reste, à chaque couvent, à chaque seigneur de nourrir ses pauvres et ses lépreux; à chaque colon, à chaque vassal d'établir par une charte ses droits et ses libertés; s'il fabrique une fausse charte, au seigneur de le prouver : le poing du faussaire sera coupé. Ainsi l'aristocratie prenait racine sous la main même du maître absolu qui voulait tout niveler.

XLI. Outre les hommes il fallait de l'argent, le nerf de la guerre. Les métaux précieux étaient rares depuis les invasions; pendant tout son règne, un roi réunissait à grand'peine quelques livres d'or, et de chacune faisait frapper à son effigie vingt-deux pièces ou sous, dont un pour le monnayeur, trop heureux s'il était honnête. Ce n'était pas assez pour vivre, et, au lieu d'impôts en argent que les Francs n'avaient jamais subis, et que Chilpéric avait inutilement voulu rétablir sur les villes, Charlemagne, comme les Mérovingiens, en était réduit aux revenus en nature de ses manoirs et de ses terres. Aussi

veille-t-il avec un soin paternel à l'entretien des bâtiments, à la culture des champs, à la vie et aux travaux des ouvriers. Les étables, la basse-cour, le verger, le potager, tout est passé en revue dans des lois solennelles. Les armes forgées pour la bataille, les voitures de cuir, servant aussi de bateaux, les étoffes tissées par les femmes y figurent à côté du persil, du cerfeuil et de la cire réservée pour la cour. Tantôt un domaine reçoit l'empereur et le nourrit avec les siens, tantôt il lui envoie des vivres et des munitions de guerre.

XLII. Les compagnons du conquérant, transformés en fonctionnaires impériaux, vivaient de même des amendes en nature de Dagobert et du produit de quelques terres, dont ils jouissaient sous le nom de bénéfice. Quand les services étaient grands ou les serviteurs habiles, les bénéfices passaient à leurs enfants et devenaient une propriété de famille. Ce système, en usage depuis Clovis, avait peu à peu épuisé les domaines du fisc romain et les terres abandonnées. Les confiscations étaient venues, moyen violent, et par suite mauvais. Enfin Charles Martel avait distribué, d'abord pour cinq ans, les biens des églises. Depuis, par égard pour la guerre sainte contre les musulmans et contre les païens du Nord, elles avaient, de cinq en cinq ans, renouvelé ces titres, et, en échange, Charlemagne leur accorda de percevoir partout la dîme ou dixième partie des fruits de la terre, consécration d'un pieux usage déjà fort ancien et très répandu. Ainsi les impôts passaient par la main de l'Église pour être supportés, et bien que dépouillée, s'il fallait des fonds pour une guerre inattendue, c'était encore elle qui les avançait.

XLIII. Dans ce système simple et primitif, chacun s'habituait à vivre de ses terres et de ses troupeaux ; chaque village se suffisait et perfectionnait ses travaux, à l'exemple des fermes impériales. Les routes étaient tant bien que mal entretenues par un péage sur les voyageurs et sur les marchandises ; mais elles servaient peu, si ce n'est aux soldats, aux inspecteurs et à Charlemagne lui-même, toujours voyageant. Sur lui reposaient l'ordre, l'unité, la paix de cet immense empire, merveilleux assemblage de peuples jeunes et vieux, grossiers et corrompus. Courageux serviteur de la vérité, il ne se lassait pas d'encourager la religion, le travail, les lettres, la justice, et de hâter, s'il était possible, l'éducation de l'Occident ; il veillait à la traduction d'un texte comme à la réforme du clergé, à la tenue d'un ménage comme au plan d'une conquête. Par ses soins, la centralisation romaine semblait s'être relevée de ses ruines, et une forte direction, venant d'en haut, avait un instant remplacé la vie nouvelle et spontanée qui commençait à germer partout. La foi et la grandeur d'âme du souverain voilaient les dangers d'une si vaste puissance, et, de même que l'oasis du désert charme le voyageur, de même ce règne merveilleux en un siècle de ténèbres séduit et captive, comme si la libre activité des générations n'était pas encore plus glorieuse et plus féconde que les bienfaits d'un grand homme.

XLIV. Du reste, c'était un rêve impossible que la durée de cet édifice, reposant sur la tête d'un tel génie, et miné d'avance au sein de sa propre famille. Ce qui manqua surtout, il faut bien le dire, ce fut le secret, ignoré des enfants de Clovis, pour lequel saint Lambert avait versé son sang, et que les descendants de l'impudique Alpaïde ne devaient pas posséder : le secret de la chasteté. Suivant un usage que l'Église mit des siècles à déraciner, il avait souvent changé de femme, et, plus d'une fois, l'orgueil de ces reines d'un jour avait révolté les grands et troublé la paix du palais et de l'empire. De ces unions peu bénies, Charlemagne avait eu des fils qu'il vit presque tous mourir à la fleur de l'âge, et des filles légères dont les fautes attristaient son cœur. Il se faisait vieux, et au poids de quarante années de règne s'ajoutait celui d'une sombre mélancolie. La mort allait venir : que deviendrait alors ce bel empire, fruit de ses combats, de ses travaux, de sa vie tout entière ? Pour en porter le faix, il ne lui restait qu'un fils, faible de cœur et d'esprit, portant mal le nom adouci du grand Clovis, Louis le Débonnaire. Heureux le pauvre vassal ou le barbare du Nord à qui

une épouse fidèle avait donné des enfants nombreux et forts, l'espoir de sa race.

XLV. Déjà de toutes parts Frisons, Saxons, Sarrasins, insultant à sa vieillesse, viennent piller les rivages de ses États. Vainement, pour les châtier, il construit de gros et forts bateaux, et ordonne à tous les habitants, sous les peines les plus dures, de courir sus aux pirates. Ils lui échappent sur leurs barques légères, insaisissables. Un jour il les vit de ses propres yeux, et ils avaient disparu à l'horizon que son œil pensif les suivait encore. C'étaient les fils de ces Saxons dont, en vingt-cinq ans, sa forte épée n'avait pu tarir la race. A quoi bon ce pays désert et ravagé, ces peuples décimés, mais non convertis, et ces flots de sang répandus? Ces morts crient vengeance : à leurs fils l'avenir, la richesse, l'empire. Tandis que ces pirates vont piller sa capitale, disperser ses écoles, ruiner ses peuples, les vaincus de Poitiers, les enfants de Mahomet, vivront paisibles et triomphants dans leurs palais de Séville et de Cordoue; leurs savants fameux effaceront l'éclat passager d'Alcuin et de ses disciples. Que deviendra l'Église du Christ, à laquelle lui, Charlemagne, a voué son bras et son épée? Tristes retours de l'homme à cette heure tardive où il pèse ses fautes, voit s'évanouir ses rêves, et ne sait pas encore comment ni pourquoi la Providence s'est servie de lui. L'empereur, au bord de la tombe, ne prévoyait pas que l'œuvre de Dieu, qui seule ne périt point, grandirait sur les ruines de sa famille; que les Francs, rajeunis par les Saxons, l'emporteraient sur les Sarrasins usés par la polygamie; que, sous les saintes lois du mariage, surgiraient dans toute l'Europe des familles fortes et durables, des peuples jeunes et vigoureux, recueillant son héritage et se souvenant un jour d'avoir eu, sous son sceptre, un commun et glorieux berceau. Il fallait pourtant mourir (814).

XLVI. Le grand mort fut placé dans le caveau de sa basilique d'Aix-la-Chapelle, sur un trône d'or, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Il y devait rester assis, gouvernant encore le monde par ses pensées, jusqu'à ce que d'indignes successeurs, reniant sa foi et sa piété, lui vinssent voler son trône et sa couronne. Merveille sans exemple, un empereur tout-puissant était resté toute sa vie soumis à l'Église, travaillant, combattant, régnant pour elle. Cette vertu couvrit ses défauts, et, canonisé par la multitude, il eut nom saint Charlemagne.

XLVII. Charlemagne disparu, la tristesse gagna ses compagnons. Comme s'ils eussent senti qu'avec lui finissait l'empire, et que, dans cette décadence prochaine, le gouvernement et le salut du monde seraient aux mains de l'Église, un grand nombre d'entre eux se pressèrent de chercher un asile dans les cloîtres ou dans l'épiscopat. Saint Guillaume de Toulouse, l'ami de Charlemagne, quitte son épée redoutée des Arabes, laisse à ses enfants le gouvernement du Midi, et va finir ses jours dans un désert. Adalhard et Wala, tous deux cousins de l'empereur, deviennent abbés des deux Corbie, l'un au bord de la Somme, l'autre au bord du Weser, au milieu des Saxons devenus ses amis. A la nouvelle Corbie, le jeune Anscaire, autre déserteur de la cour et de ses dignités, forme une bibliothèque fameuse, où se retrouveront plus tard les cinq premiers livres de Tacite; il y médite la conversion du Danemark et la gloire du martyre.

XLVIII. En même temps, saint Benoît d'Aniane parcourait les monastères du Midi et de l'Est, prêchant partout l'austère observance de la vie religieuse, bravant le courroux et le poignard des moines relâchés, qui, depuis Charles Martel, avaient laissé la robe pour la veste militaire et l'office pour la chasse. Il réunit les différentes règles en une seule, presque tout entière du grand saint Benoît, et imposa aux monastères l'unité d'esprit et de direction rêvée par Charlemagne. L'assemblée solennelle d'Aix-la-Chapelle, présidée par Louis le Débonnaire, ne vit rien de mieux pour le salut de l'empire que de rendre cette réforme générale. Ce fut alors que les chanoines, depuis peu institués pour l'administration des diocèses, reçurent la règle de saint Chrodegang, évêque de Metz (816). Il fallut vivre en communauté, dans un cloître tenant à la cathédrale, coucher dans un dor-

toir divisé en cellules, et se lever la nuit pour l'office ; chacun à son tour à la cuisine ; deux plats à dîner ; tous les ans à la Saint-André, une robe neuve pour les anciens, une vieille pour les jeunes.

XLIX. Pendant ce temps-là, le fils de Charlemagne, Louis le Débonnaire, en tout digne de son nom, essayait de régner par la douceur, accordait aux Saxons amnistie complète, leur rendait les biens de leurs pères, et donnait enfin la paix à ce pauvre pays, plus fidèle désormais que sa propre famille. Moins heureux au dedans, il ne fit qu'y assurer l'impunité du désordre et du crime ; car la bonté ne suffit pas, et à tout homme, roi ou père de famille, il faut l'énergie d'empêcher ou de punir le mal. Pliant sous le fardeau de l'empire, il crut se soulager en y associant ses fils, mit ce partage sous la protection de Dieu et des évêques, et l'entoura de serments solennels. Il envoya Pépin en Aquitaine, Louis en Bavière, décerna d'avance à Lothaire la dignité d'empereur, et laissa l'Italie à Bernard, son unique neveu (817). Peu unis entre eux, ces souverains trouvèrent des provinces étrangères les unes aux autres, et en profitèrent pour se rendre indépendants. Répandus de l'Èbre à l'Eyder, de la mer du Nord au fond de l'Italie, les Francs avaient plus de pays qu'il n'en pouvaient garder. Du jour où l'amour des combats et la soif du butin ne les attirèrent plus au Champ de mai, sur les bords du Rhin, leur antique berceau, ils prirent peu à peu la langue, le costume, les mœurs des peuples soumis, et se séparèrent comme les ouvriers de la tour de Babel.

L. Pourtant les vieux Francs s'indignaient de cette décadence si prompte, de cette division imminente. Sous leur habit de moines, Adalhard et Wala sentaient bouillonner leur sang, en voyant tomber en pièces l'œuvre de Charlemagne, et ils ne ménageaient au nouvel empereur ni avis ni menaces pour le réveiller. Mais ils ne furent pas écoutés, et bientôt l'orage gronda. Les factieux se groupèrent autour du roi d'Italie, Bernard. Il passa les Alpes à la tête d'une armée, et crut pouvoir réclamer tout l'empire. Le succès devenant douteux, les rebelles, encore timides, abandonnèrent leur chef, et Bernard tomba entre les mains de son oncle. Jugé, condamné à mort, il eut, par clémence, les yeux crevés, et en mourut trois jours après (818). Revenu de la peur qui l'avait rendu cruel, Louis, honteux et repentant, voulut faire pénitence publique, et pardonna à tous les autres coupables (822).

LI. Les Normands jouissaient de l'impunité commune : ne se bornant plus aux rivages de la mer, ils remontaient le cours des fleuves et en pillaient les bords. Louis espérait les désarmer par sa douceur et obtenir ainsi ce que n'avaient pu les violences de son père. Il promet des récompenses à tous ceux qui se feront baptiser. Mais, l'intérêt faisant encore plus d'hypocrites que la peur, ces brigands accourent chaque année plus nombreux. Un jour les robes blanches ne suffisent plus ; on distribue de vieux linges, arrangés à la hâte. « J'ai été baptisé ici « plus de vingt fois, s'écrie un vieux pirate, « et j'ai toujours reçu de beaux vêtements ; « ceux-ci sont bons pour un bouvier. » Les chefs réclamaient un plus haut prix. La Frise se révolte et donne la main aux Normands : l'un d'eux accepte le baptême et se soumet, à condition qu'il sera duc héréditaire de Frise, premier et funeste signal du démembrement de l'empire.

LII. Le roi même du Danemark vint se faire baptiser, promettant que le pays tout entier se convertirait. Mais ce monarque, pompeusement fêté, n'était qu'un habile prétendant, cherchant l'appui des Francs pour détrôner ses neveux. Trompé par ses mensonges, saint Anscaire partit avec lui et put assister bientôt à la défaite et à la fuite de ce prince détesté des Danois. Mûri par cette expérience, il vit combien l'or et les présents sont d'un faible secours pour le triomphe de la vérité, et se voua désormais à la seule éloquence de l'exemple et de la vertu. Il passa en Suède, alla attaquer au cœur le paganisme du Nord, établit une église tout près du fameux temple d'Upsal, et revint fonder un évêché à Hambourg. Chassé par le fer et le feu des barbares, dont il était entouré, caché pendant quelque temps sous

le toit d'une pauvre veuve, il revient après l'orage relever son église. De ce poste avancé, il retourne en Danemark et en Suède, et, après de longs et glorieux travaux, il meurt, attristé que ses péchés lui aient ôté la palme du martyre.

LIII. Pendant ces conquêtes lointaines, Louis le Débonnaire continuait le cours de ses faiblesses. Dédaignant tout conseil fort et éloignant de lui les amis de son père, il se faisait partout des ennemis et cherchait vainement un appui en de vils courtisans, qu'il nommait comtes ou évêques, et qui devaient être les premiers à se tourner contre lui. Ses enfants mêmes donnèrent le signal de la révolte, quand, sacrifiant l'unité de la famille au bonheur douteux d'un second mariage, il se donna à la fière Judith de Bavière, et voulut faire un nouveau partage de l'empire en faveur de son dernier fils, Charles. Sous prétexte de rétablir la politique de Charlemagne et de maintenir la foi jurée, les princes attirèrent un instant dans leur parti Adalhard, Wala et le pape lui-même. Louis, alors en Alsace, vit ses fils arriver à la tête d'une armée menaçante et ses propres soldats passer sous leurs drapeaux. Il lui restait quelques serviteurs fidèles ; il les renvoya, ne voulant pas qu'aucun d'eux pérît pour lui, et se mit à la merci des rebelles. Enivrés par leur victoire, ils ne tinrent aucune de leurs promesses, et à l'indignation de tous les cœurs généreux, ils osèrent arracher la couronne du front de leur père (830) ; aussi leur camp prit le nom de Champ du Mensonge. Pour comble de douleur, l'empereur se vit dégradé par une de ses créatures, le perfide Ebbon, qui, de serf et de chevrier, était devenu, par faveur, archevêque de Reims, et qui s'était fait valoir par ses voyages en Danemark et par la conversion du faux roi de ce pays. Par les mains de cet ingrat, Louis fut dépouillé de la couronne et du manteau royal, soumis à une pénitence publique et condamné à finir ses jours dans l'opprobre.

LIV. Outrés d'une si noire perfidie, les peuples se soulevèrent. Les Saxons furent les premiers à prendre les armes pour leur bienfaiteur. Les rebelles n'eurent que le temps de se soumettre ; Wala quitta son abbaye et alla mourir dans un couvent d'Italie, où il pleura sa révolte ; les plus coupables s'enfuirent, et Ebbon, qui s'était ménagé des amis en Danemark, s'y sauva emportant le trésor de son église. Quant à ses fils parricides, Louis leur pardonna, laissant à la justice divine le soin de faire retomber sur eux et sur leurs descendants la déchéance prononcée contre lui. L'empereur reprit les rênes de l'État, mais vieux, découragé, sans un ami sûr, au milieu d'ennemis chaque jour plus hardis et plus entreprenants. Les Normands dévastèrent sans obstacle les bords de la Loire (836) ; à eux se joignirent beaucoup de serfs, que la cruauté de leurs maîtres ou la haine du travail armaient comme les anciens Bagaudes. L'un d'eux, des environs de Troyes, Hastings, devint même un chef redouté de rebelles et de pirates, et osa venir assiéger Tours, que cette fois les reliques de saint Martin protégèrent encore. Moins heureuse, Marseille, centre du commerce d'Orient, fut surprise et pillée par les Sarrasins.

LV. Au lieu de marcher à l'ennemi, Louis, toujours gouverné par Judith, ne songeait qu'à faire de nouveaux partages entre ses enfants et à grossir la part de Charles, le préféré. La révolte recommença ; Louis de Bavière prit les armes ; marchant contre ceux qui auraient dû l'aider à chasser les Normands, l'empereur arriva sur le Rhin. Là, dans une île, en face du palais d'Ingelheim bâti par son père, rongé par le chagrin et par l'âge, il tomba malade. Cherchant en Dieu sa force et sa consolation, il pardonna à tout le monde, même au fils ingrat dont la rébellion causait sa mort, et finit avec la piété d'un saint (840). Toute sa vie il avait eu de bonnes intentions ; mais, impuissant à continuer Charlemagne, il avait préludé par de malheureux partages au morcellement de l'empire, et laissait la discorde dans sa famille de même que dans ses États.

LVI. Comme par dérision, l'ancien royaume des Francs, l'héritage des rois chevelus et de Charles Martel, fut le lot du fils de Judith, Charles le Chauve. Louis eut l'Allemagne,

d'où le nom de Germanique; Lothaire, l'Italie, la Bourgogne entre Rhin et Moselle, vaste et long royaume étranglé entre l'Allemagne et la France, avec le titre d'empereur. C'était lui qui devait être, aux yeux des peuples, le représentant de Charlemagne, le dépositaire de cette haute et sainte autorité impériale, restaurée par le souverain pontife pour la paix et l'unité du monde chrétien. C'était lui qu'après trois jours de jeûne, d'aumônes et de prières, Louis le Débonnaire s'était solennellement associé, obligeant ses frères, bien que rois, à lui jurer obéissance et fidélité, à ne pas faire la guerre sans son consentement, et à le consulter tous les ans en personne ou par leurs ambassadeurs : vaines précautions pour forcer de mauvais fils à être de bons frères.

LVII. Le père mort, ils saisirent comme une proie l'héritage qu'ils s'étaient disputé de son vivant. Clotaire ou Lothaire, en allemand Luther, nom toujours funeste, ne songea qu'à dépouiller ses frères, eux qu'à secouer son joug. Charles réunit ce qui restait de guerriers en France, Louis les Saxons à demi païens qu'avait épargnés l'épée de Charlemagne, et, ravageant tout devant eux, ils vinrent se joindre dans les plaines de l'Yonne, où Lothaire amenait ses bandes de Francs et de Lombards. Le choc eut lieu à Fontenay, combat acharné, que prolongea longtemps leur fureur fratricide (841). Vaincu, l'empereur pilla lui-même le trésor d'Aix-la-Chapelle, et emporta honteusement en Italie la couronne et le sceptre du grand empereur. Les autres, pour fêter leur victoire, donnèrent un tournoi à Strasbourg, se jurèrent éternelle amitié, et ne laissèrent à leur frère, sous le nom de Lotharingie ou Lorraine, qu'une bande de terre, encore plus étroite, des bouches du Rhin à celles du Rhône (843).

LVIII. Cette paix était peu solide. Les Francs de Charles le Chauve, qui parlaient un latin dégénéré, avaient hâte de quitter ceux d'Outre-Rhin, dont ils avaient oublié l'allemand sauvage. N'ayant plus de conquêtes à faire ensemble, et désireux de revoir leurs foyers menacés par mille ennemis divers, ils se quittèrent brusquement. Ainsi s'évanouissait le rêve de Charlemagne, et, dans sa douleur, un diacre de Lyon invitait « montagnes et collines, fleuves et forêts, « rochers et vallons, à pleurer ce puissant « empire qui réunissait tous les peuples sous « un seul roi, qui tenait de nombreux con- « seils, et qui ouvrait à la jeunesse tous les « trésors de la science et des lettres ». Si la force et l'activité d'un grand homme avaient, pendant un demi-siècle, suppléé aux distances et à l'ignorance des hommes, elles n'avaient pas remplacé la fidélité conjugale, la piété filiale, l'amour fraternel et toutes ces vertus de famille qui sont la sève d'un peuple. Pour les faire pénétrer dans le cœur de chacun, pour vaincre les instincts grossiers de la Germanie et les vices raffinés de Rome païenne, il fallait une voix plus douce, plus éloquente, plus convaincue, plus persévérante.

LIX. L'Église, qui avait défriché l'Europe au lendemain de l'invasion, et semé ses colonies de moines au milieu des huttes barbares, se remit à l'œuvre, pendant que Normands et Sarrasins venaient piller l'empire, et que, par leurs vices, les Carlovingiens en hâtaient la précoce décadence. Tandis que la force brutale triomphait partout, quelques évêques désarmés tenaient des conciles pour continuer l'éducation des peuples, rappelaient aux grands, comme aux petits, la justice, l'équité et la miséricorde, et formaient le lien des peuples divisés. A leur tête marchait, parlait, écrivait le nouvel archevêque de Reims, Hincmar, homme austère et ardent, impétueux et sage, redouté des rois et des guerriers. Ce n'était plus un de ces fils de Romains, doux et polis comme Sidoine ou Grégoire de Tours, mais un Franc rude et courageux, plus prompt à agir qu'à parler, et facile à égarer par sa fougue sans son invariable obéissance à l'autorité du souverain pontife. Il avait trouvé les biens de son église envahis, son diocèse aux mains de mauvais prêtres, dignes choix d'Ebbon. Il fallut les instances du pape pour lui apprendre la patience et l'empêcher de faire table rase.

LX. C'est lui qui préside les conciles, qui rédige les lettres des évêques, et leur sert d'ambassadeur auprès des rois. Il prend sous

sa protection les pauvres gens que la guerre civile, les pirates et les brigands forçaient de quitter leur pays et d'aller travailler ailleurs. Défense de les asservir ou de les retenir malgré eux, et ordre de les laisser retourner dans leurs terres au temps des semailles. D'autres, sous le coup de la misère, se vendaient eux et leurs enfants. Les évêques dénoncent les juifs, puissants dans le Midi et alliés secrets des Sarrasins, qui, en dépit des lois, achetaient ces malheureux, en enlevaient d'autres, et les vendaient en Espagne. Ils déclarent qu'un homme libre ne doit pas être vendu hors de son pays, et que, s'il s'est donné pour une pièce d'or, il pourra toujours se racheter pour six. « Dans l'Église, disent-ils, il y a « des nobles et des bourgeois, des colons et « des serfs : mais ceux qui sont chargés de « commander aux autres les doivent traiter « avec douceur et miséricorde, qu'il s'agisse « de corvées, d'impôts ou de dettes. Sachez « que ce sont vos frères, ayant comme vous « pour père celui que nous appelons notre « Père dans les cieux, et pour mère la sainte « Église, qui nous a enfantés dans l'onde « pure du baptême. Souvenez-vous de Dieu « sur la croix, percé des clous et de la lance, « et donnant son sang pour tous. »

LXI. Que tous, petits et grands, s'abstiennent du vol, du meurtre et de l'adultère. Le concile de Mayence consacre pour ces crimes sept ans de pénitence publique, sans armes, dans le jeûne et l'abstinence ; trois ans, pour l'enlèvement d'un homme libre ; un an, pour vol ou pour blessures. Le comte lui-même, s'il est complice des brigands, sera excommunié avec eux, et la peine spirituelle suivra partout le coupable. Quant au parricide, il se forgera une chaîne de sa propre épée, et ira nu-pieds implorer son pardon aux tombeaux des apôtres. Que chacun, même le serf, respecte les saintes lois du mariage. Que chacun garde la place que Dieu lui a donnée et en remplisse les devoirs. Ainsi l'Église employait toute sa puissance à remettre un peu d'ordre dans cette société disloquée. « Mais honte « surtout, s'écriait Hincmar, à ces moines « vagabonds, qui conservent l'habit du cloître « et en désertent l'austérité, qui veulent passer pour des prophètes aux yeux des peu- « ples et ne sont que de dangereux novateurs « n'ayant la paix ni pour eux-mêmes ni pour « les autres! »

LXII. L'un d'eux, entre autres, avait excité l'attention publique. Fils d'un comte saxon, Gotschalk avait été, dès son enfance, destiné au cloître et élevé à l'abbaye de Fulde. D'un caractère inquiet et turbulent, il réclama contre le vœu de ses parents et contre l'usage, établi par saint Benoît, de former dès l'enfance des prêtres instruits et pieux, précieuse ressource en ces temps d'ignorance et de barbarie. Après une violente discussion, portée devant toutes les autorités civiles et religieuses, il en fut quitte pour reprendre sans bruit, à la porte du couvent, l'habit laïque qui attendait toujours le moine incorrigible ou déserteur. Moins satisfait de sa liberté qu'avide de réputation, il rentra dans un monastère placé sous la juridiction d'Hincmar, et publia bientôt, malgré les conseils d'amis sages, des opinions nouvelles sur la grâce, mystérieuse question, de tout temps le refuge des hérétiques et des novateurs. S'appuyant sur les ouvrages de saint Augustin contre les pélagiens, Gotschalk se déclarait hautement pour la prédestination. Avec la sagesse et l'autorité d'un grand esprit, Hincmar sentit le nouveau danger de cette erreur. Car si donner un peu trop à la force de l'homme, c'est le perdre par l'orgueil, donner trop à l'action de Dieu, c'est paralyser l'homme par le fatalisme. Il publia une courte réfutation de Gotschalk, le condamna et, sur son refus de se soumettre, le fit enfermer dans un cachot, où l'orgueilleux expira, martyr inutile de la vaine gloire, sujet de scandale pour un grand nombre.

LXIII. Le temps des hommes de bien, comme l'écrivait Hincmar, était trop rempli pour suivre Gotschalk dans toutes les difficultés de la discussion. Il y avait à cette époque de calamités bien d'autres affaires urgentes, réelles, menaçantes. Au milieu des soins de son diocèse, Hincmar ne restait pas étranger aux affaires de l'État ; il s'efforçait de rétablir la paix dans la famille impériale, et essayait en vain de rendre à Charles le

Chauve quelque énergie et quelque autorité. « C'est à vous le premier, lui écrivait-il au « nom de tous, que nous rappelons vos de- « voirs, la justice, l'équité et la miséri- « corde. Car le soin de votre salut nous est « aussi confié, en attendant que vous subis- « siez comme les autres le jugement redou- « table. Vos guerres fratricides ont fait né- « gliger beaucoup de choses : l'armée est « sans soldats, les églises sans évêques ; « l'ignorance et la paresse ont gagné les cou- « vents ; les biens destinés aux pauvres, aux « pèlerins, aux captifs, sont la proie, non « des païens, mais, chose monstrueuse ! de « chrétiens avides. Pour récompenser vos « serviteurs, recherchez les biens royaux in- « justement gaspillés, au lieu de dépouiller « les églises. »

LXIV. A ces lettres pressantes, Charles, non moins subtil que Gotschalk, répondait par des questions sur la substance de l'âme. Déjà digne des Césars du Bas-Empire, le petit-fils de Charlemagne se piquait d'être le plus bel esprit du monde et le roi des philosophes. Il avait la manie du grec, vivait entouré de professeurs venus de Constantinople, qui lui expliquaient Aristote et Platon, et nourrissait à sa table Scot Érigène ou l'Irlandais, traducteur présomptueux de saint Denis l'Aréopagite, et avant-coureur lointain des hardiesses rationalistes. Un jour, le roi, voulant railler son convive, lui demanda quelle distance entre un Scot et un sot. « La largeur de la table, » lui répondit, en riant, l'audacieux Irlandais. Charles ne se fâcha point, prenant le mot pour un charmant jeu d'esprit, et cependant bien sot était-il de s'amuser à ces puérilités et d'y perdre ses derniers cheveux, alors que, remontant le Rhin (843), la Seine et la Loire, les Normands apportaient partout la désolation.

LXV. Déjà ils avaient pillé Trèves, Cologne, Rouen, Saintes, Bordeaux. Un comte de Nantes, destitué par le roi et chassé de la ville, jura d'y rentrer, et alla chercher l'ennemi dans son repaire de Noirmoutiers. Montés sur soixante-sept bateaux de cuir, ils arrivèrent le jour de la Saint-Jean-Baptiste, trouvèrent le peuple assemblé dans la cathédrale, enfoncèrent portes et fenêtres, massacrèrent tout ce qui se présenta, et immolèrent jusqu'à l'évêque au pied de l'autel. Enhardis par leurs succès, ils s'avancèrent sur une centaine de barques jusqu'à Paris, et se ruèrent sur les faubourgs. Dans son épouvante, Charles le Chauve se sauva jusqu'à Saint-Denis, et arrêta le pillage, moyennant une rançon de sept mille livres d'argent. C'était engager les brigands à revenir. Ils ne s'en firent pas faute. Les faubourgs de Paris, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le tombeau de sainte Geneviève, tout ce qui était en dehors de la cité, ne fut bientôt qu'un monceau de ruines. Angers fut deux fois brûlé, Orléans livré au pillage. Les restes mêmes de saint Martin ne protégèrent plus Tours, et, après avoir résisté en braves et vainement attendu des secours, les moines de la grande et vénérable abbaye partirent tristement, emportant sur leur dos les reliques de leur patron ; ils allèrent les cacher à Auxerre et les réunir à celles de saint Germain l'Auxerrois. Il n'y eut pas jusqu'au courageux Hincmar qui ne dût, dans ses vieux jours, quitter sa chère église, et confier à Épernay les reliques de saint Remi. Ce n'était plus en bateau et à pied, c'était à cheval que les Normands couraient le pays : ils laissaient leurs barques en des lieux sûrs, et y construisaient de véritables forts, dépôts de butin et de captifs.

LXVI. Au lieu de faire justice de ces misérables, Charles était sans cesse en marché avec eux pour les éloigner de telle ou telle province. Ensuite, afin de les tromper, il réduisait tout à coup la valeur des monnaies, ruinant ainsi ses sujets, et non l'ennemi, qui savait bien prendre sa revanche. Le sou ou pièce d'or diminua tellement qu'on le fit d'argent, en attendant que d'autres le fissent de cuivre. La livre d'or avec laquelle Charlemagne faisait vingt-deux sous, devint à son tour une simple monnaie. Cependant ce qui restait de guerriers s'indigna et quitta la cour. Le roi les suppliait de revenir, leur promettant tout ce qu'ils voudraient de biens et d'honneurs : mais ils ne l'écoutaient pas, et s'occupaient plutôt de défendre leurs terres

ou de conquérir pour leur propre compte. Tandis que l'Église recouvrait sa glorieuse pauvreté et comptait de nouveaux martyrs, eux retrouvaient le courage et la vigueur des combats. Par eux, la souveraineté, qui périssait aux mains des Carlovingiens, se relevait et prenait de fortes racines sur le sol même des provinces. Pour eux commençaient des familles belliqueuses, faisant corps avec le pays et le défendant à la pointe de l'épée.



Moines fuyant devant les Normands. (P. 72.)

LXVII. L'Aquitaine réclame sa vieille indépendance. Foulée par les Sarrasins, auxquels les juifs ont derechef ouvert les portes de Bordeaux, de Toulouse et de Béziers, elle se donne aux braves descendants de Hunald et de saint Guillaume, l'un ennemi, l'autre compagnon de Charlemagne. Ceux-ci, les Guillaume, résident à Poitiers, et règnent jusqu'aux Pyrénées comme ducs d'Aquitaine et de Gascogne. Ceux-là, les Raymond, s'établissent à Toulouse, et, sous le titre de ducs de Septimanie, gouvernent ce vaste et beau pays, auquel son dialecte méridional donnera le nom de Languedoc. La Provence aspire à la liberté sous l'ambitieux Boson, beau-frère de Charles le Chauve. Séparées pendant trois siècles du reste de la France, ces provinces du Midi, toujours en guerre avec les Sarrasins d'Espagne, maîtresses du commerce de la Méditerranée, formeront une France à part, au langage poétique, et, de bonne heure, riches et voluptueuses.

LXVIII. A l'ouest, le duc des Bretons, l'audacieux Nomenoë, marche droit aux Normands, leur dispute les ruines fumantes d'Angers, et, par de sanglantes défaites, les dégoûte de s'en prendre à cette rude et pauvre Bretagne. S'il l'a défendue au péril de sa vie, ce n'est pas pour l'indolent Charles le Chauve, qui la réclame après la victoire. Le champ de bataille est ouvert : que le roi philosophe en vienne aussi affronter les hasards. Mal lui en prit. Avec leurs petits chevaux et leurs flèches légères, les Bretons harcelèrent deux jours sa grosse cavalerie, qui disparut pour ne plus revenir. Vainqueur, Nomenoë prit le titre de roi. Moines, seigneurs, bourgeois, paysans de la vieille Armorique, tous, unis par le péril commun, apprirent à se défendre et à vivre en famille. De là une race dure, laborieuse et fidèle, longtemps libre à l'abri de ses landes et de ses falaises, vaillants soldats, marins intrépides, plutôt pirates que marchands sur leur mer ingrate et furieuse. A côté d'eux, un autre Breton, Tertule, reprend une dernière fois Angers aux Normands, s'établit solidement au nord de la Loire, et commence la belliqueuse dynastie des comtes d'Anjou. Au nord, ce sont les Baudouin, au bras de fer, comtes de Flandre, qui gardent, contre les pirates et les ducs de Frise, les bords de la Somme, de l'Escaut et de la Meuse, pays actif, industrieux, peuplé de tisserands, de drapiers et de forgerons

LXIX. Restaient les vallées de la Loire et de la Seine, ouvertes comme deux grandes routes aux avides Normands. Chaque printemps, Orléans et Paris les voyaient revenir plus nombreux et plus forts. Charles le Chauve défendait aux paysans de s'armer contre eux, et les engageait à l'avertir du danger. Mais, cent fois prévenu, il n'était jamais arrivé à temps. Lassés de l'attendre, les villages se fortifièrent. Des chefs se formèrent, et bâtirent des châteaux forts en dépit de ses ordres. Au premier rang brillait un guerrier d'un nom nouveau et déjà célèbre, Robert le Fort, fils d'un Saxon transplanté en France par Charlemagne. Il était redouté des Normands, aimé du pays qu'il protégeait. Charles s'estima heureux de lui confier le reste de ses États, et le nomma duc de France, en lui donnant Orléans et Paris. Par ses soins, des châteaux s'élevèrent sur les bords de la Seine; les murs de Paris furent réparés; il mourut trop tôt dans un combat contre les pirates, laissant à des fils encore jeunes ses dignités et son courage (866).

LXX. Ainsi s'élevaient de tous côtés des familles puissantes. Le pouvoir, suivant l'ancien usage, s'y transmettait de père en fils, et Charles le Chauve était trop faible pour le leur enlever au profit de ses courtisans. Cherchant à maintenir, au moins en paroles, un droit qui n'existait plus, il promit de n'interrompre qu'en cas de trahison la succession héréditaire des ducs, des comtes et de tous ses vassaux. Du reste quelque mauvais qu'il fût, le fils du chef mort ne valait-il pas mieux que les brigands qui menaçaient tout héritage? Aussi, pour leur échapper et transmettre leurs biens à leurs enfants, non seulement les veuves et les orphelins, mais tous les propriétaires libres, se hâtaient de prêter hommage aux braves guerriers qui tenaient la campagne, et leur faisaient don de leurs biens pour les recevoir ensuite à titre de vassaux. D'autres, cherchant des protecteurs dans le ciel, s'attachaient à quelque couvent respecté des ennemis ; lui abandonnant leurs terres, ils en conservaient la jouissance moyennant une faible redevance, et en recevaient encore, en sus, une égale étendue pour eux et leur postérité : tant les bras devenaient rares pour cultiver la terre! Pendant que l'hérédité jetait ses fortes racines, Charles le Chauve, peu soucieux de créer une famille, donnait l'exemple de mœurs douteuses, et faisait crever les yeux à son propre fils.

LXXI. La Lorraine n'était pas plus heureuse ; le scandale y régnait, en attendant les Normands. Fatiguée de sa femme Teutberge, Lothaire II, fils de Lothaire, l'avait reléguée dans un couvent, et vivait publiquement, dans ses palais d'Alsace, avec l'Allemande Waldrade. Cinquante ans plus tôt, ce caprice du roi aurait passé inaperçu ; mais l'opinion publique, qui avait jadis toléré les désordres de Clotaire et de Charlemagne, n'était plus habituée à de pareils méfaits, et, pour la faire taire, Lothaire accusa Teutberge des crimes les plus affreux. Malgré la défense réitérée des papes et des évêques, elle dut se justifier par l'épreuve germanique et à demi païenne de l'eau bouillante. Après un jeûne de trois jours, après la messe et la communion, le champion de sa cause plongea le bras dans un vase d'eau bouillante, et y ramassa un anneau bénit. Le bras sortit intact; l'épreuve était victorieuse. Déçus dans leur espoir, les juges s'écrient qu'il y a fraude, déclarent la princesse coupable, la condamnent à une prison perpétuelle, et prononcent le divorce. C'étaient des évêques corrompus, parents de Waldrade ou créatures de Lothaire. Teutberge parvient à s'échapper, et en appelle au pape, juge suprême de la morale chrétienne. Nicolas Ier se saisit de cette cause, ordonne à Lothaire de se séparer de sa concubine, et excommunie les juges. Mais ceux-ci, sans se décourager, rédigent la protestation la plus grossière contre les droits du saint-siège, et envoient, pour la porter, un évêque indigne de ce nom, qui entre dans la basilique de Saint-Pierre l'épée à la main, tue l'un des gardiens, et en blesse plusieurs. Cette violence même les perdit. Ceux qui avaient agi de bonne foi se soumirent et firent pénitence. Les autres furent dégradés. Lothaire se hâta de passer les Alpes pour implorer le pardon du pape, et lui jurer qu'il s'était à

jamais séparé de Waldrade. Mais ce n'était qu'une feinte ; et quand, à son retour, il tomba comme frappé de la foudre à Pavie, chacun dans cette mort subite reconnut le doigt de Dieu. Teutberge le pleura malgré son infidélité, et entra dans un couvent de Metz. Waldrade feignit aussi de prendre le voile à Remiremont, mais pour couvrir de nombreux désordres et dissiper honteusement les biens des abbayes voisines, que lui avait laissés Lothaire. Tandis que leur fils Hugues conservait le titre de duc d'Alsace, Charles le Chauve mettait la main sur la Lorraine, et s'en faisait couronner roi à Metz par son fidèle Hincmar. Puis il courait en Italie se faire sacrer empereur. C'était trop de pays à la fois pour un roi qui n'avait pas su défendre le sien. Le flot toujours croissant des rebelles l'empêcha de parader longtemps en Italie. A son retour, après avoir passé le mont Cenis, il mourut dans une chaumière de la Maurienne (877).

LXXII. Ses enfants prolongèrent ce rôle lâche et misérable, et assistèrent à la ruine du pouvoir. Non seulement ils n'héritèrent pas de l'Italie, mais ils ne purent rien conserver du royaume de Lorraine. Les évêques des bords de la Saône et du Rhône se réunirent en concile, et, pour le salut de leur pays, engagèrent Boson, beau-frère de Charles le Chauve, à en prendre le gouvernement, avec le titre de roi d'Arles ou de Bourgogne (879). Quand à la partie du nord, qui garda le nom de Lorraine, elle était pillée par Hugues, fils de Waldrade, duc d'Alsace, qui, pour s'en emparer, avait réuni une armée de brigands, appelé à son aide une troupe de Normands et donné sa propre sœur en mariage à leur chef, Godefroi.

LXXIII. Sept ans après la mort de Charles le Chauve, sa race était éteinte, et l'empire tout entier se trouvait réuni sur la tête de son neveu germanique, Charles le Gros, fils de Louis de Bavière, plus célèbre par son embonpoint et sa bonne chère que par ses faits d'armes (884). Son premier soin devait être de faire cesser le pillage de la Lorraine : c'était pour lui la route de la France. Il réunit à Colmar une nombreuse armée et s'en servit, non pour accabler l'ennemi, mais pour attirer Godefroi à une entrevue et le faire assassiner. Hugues tomba dans le même piège, eut les yeux crevés et fut jeté dans un couvent. Puis, après ces hauts faits, plus propres à irriter l'ennemi qu'à le détruire, Charles partit avec son armée pour Paris, où d'autres Normands l'attendaient, en train de venger la mort de Godefroi (885).

LXXIV. Les faubourgs n'existaient plus ; l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés était réduite en cendres ; la Seine était couverte des bateaux de l'ennemi ; la Cité, où s'étaient réfugiés les habitants, ne recevait plus de vivres, et ne devait son salut qu'à sa forte position et aux deux tours qui défendaient ses ponts. Bientôt l'une d'elles tombe sous les coups de bélier, et, pour sauver la ville, il faut rompre le pont, pendant que la garnison de la tour vend chèrement sa vie. Sur l'autre rive se concentre l'effort des Normands. Ils y viennent tous avec leurs boucliers peints, poussant des cris sauvages et apportant des échelles. Heureusement Paris possède un évêque à la hauteur du péril, Gozlin, qui, exposant ses jours, manie lui-même le glaive et le javelot. A ses côtés le digne fils de Robert le Fort, Eudes, duc de France, brûle d'égaler son père. Ils repoussent les assauts et donnent à Charles le Gros le temps d'arriver. C'était le moment de se servir de sa belle armée et de châtier l'ennemi ; mais il trouva plus commode d'acheter la paix et de retourner à ses banquets dans ses riches villas d'Alsace.

LXXV. Là, les clameurs de ses convives couvrant le cri de l'indignation publique, il s'abandonna à leurs conseils avinés, et, se punissant lui-même, voulut se débarrasser de sa sainte épouse Richarde, dont la sagesse l'importunait. A l'exemple de Lothaire, il l'accusa de crimes honteux, la força, pour se justifier, à marcher sur des charbons ardents, et, peu content de cette épreuve, la répudia brutalement. Elle se retira à l'abbaye d'Andlau, fondée par ses largesses, y trouva un port paisible après les tempêtes de la cour, en célébra elle-même le calme et les douceurs en gracieux vers latins, y reçut les consolations

du souverain pontife, qui l'appelait dans ses lettres l'aimable fille de Dieu, et y mourut en odeur de sainteté, à l'exemple de Clotilde et de Radégonde. Quant à Charles le Gros, ce dernier méfait fit déborder contre lui la colère des peuples. Tous ses États à la fois prononcèrent sa déchéance (887) : au souverain de l'Europe il resta à peine un serviteur pour le servir, un morceau de pain pour apaiser sa faim. Il vécut encore quelque temps des aumônes de l'archevêque de Mayence, et mourut oublié.

LXXVI. La France, justement dégoûtée du sang de Charlemagne, hésita quelque temps entre le fils de Robert le Fort et un petit-fils de Charles le Chauve, jusque-là ignoré. Le respect des peuples l'emporta encore une fois; ils voulurent essayer jusqu'au bout de ce nom auquel se rattachaient de si chers souvenirs, et ils mirent sur le trône un troisième Charles, non plus chauve ni gros, mais, chose plus triste et dont un Irlandais seul eût pu rire, honteusement sot, Charles le Sot ou le Simple (898). Il semblait réservé à ces tristes Carlovingiens de disposer jusqu'au bout des provinces de la France. Le nouveau Charles n'essaya même pas de reprendre la Lorraine et l'Alsace, qui, comme le reste de la Gaule, avaient fait partie du royaume des Francs, et qui formaient, dès cette époque, le plus beau fleuron de leur couronne. Longtemps elles restèrent unies de cœur à la France; leurs évêques figurèrent dans nos conciles; la langue allemande n'envahit que lentement la plaine d'Alsace, et ne parvint jamais à dépasser la crête des Vosges. Néanmoins il fallut des siècles pour briser la chaîne qui rivait désormais ces provinces à l'empire d'Allemagne.

LXXVII. Il ne restait plus dès lors au roi de France que quelques terres sur les bords de la Loire et de la Seine, et c'étaient là précisément que se portaient les efforts des Normands. Un de leurs chefs, Thibaut le Tricheur, s'empare de Tours et de Blois ; il achète Chartres à l'un de ses camarades, vieux loup de mer comme lui. Fatigué de brigandages, il se convertit, devient souverain paisible, s'agrandit à l'est, acquiert par mariage Troyes, Provins, Meaux, Beauvais, et fonde aux deux portes de Paris les glorieuses maisons des comtes de Blois et des comtes de Champagne. Dans la Seine inférieure, un autre chef, Rollon, avait aussi pris goût aux acquisitions durables, et se chargeait de défendre cette belle province contre de nouveaux venus. Il ne lui fallait plus que la capitale, Rouen, et il en pressait activement le siège. L'évêque, comme celui de Paris, fit bonne défense ; mais, n'étant pas secouru, à la veille d'être pris d'assaut, il capitula à condition que Rollon se ferait baptiser et respecterait la vie et les biens de ses futurs sujets. Le conquérant ne demandait pas mieux (912) ; il reçut au baptême le nom populaire de Robert, donna à ses États celui de Normandie, fit, de ce jour, une guerre à mort aux brigands, enrichit les couvents et se fit aimer de tous. En peu d'années ses Normands eurent pris la langue et les mœurs du pays, et il ne resta de leurs vieux instincts qu'un esprit actif, entreprenant, et des doigts, dit-on, quelque peu crochus. Plutôt que d'avoir Robert pour ennemi et de le laisser peut-être prendre Paris, Charles le Simple le reconnut pour son vassal et pour duc de Normandie. Encore le superbe guerrier refusa-t-il de baiser lui-même les pieds du roi et de mettre ses mains dans les siennes. Non moins fier, le soldat chargé de tenir sa place ne se mit pas à genoux, et leva si fort la jambe du prince qu'il le renversa : image trop fidèle de cette chétive royauté.

LXXVIII. Ainsi le partage était consommé : autour de Paris régnaient les seigneurs normands de Champagne, de Blois et de Normandie ; au nord, les comtes de Flandre ; à l'ouest, les Bretons d'Anjou et de Bretagne ; au sud, les puissantes maisons de Poitiers et de Toulouse; le reste, Frise, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Dauphiné, Provence, dépendait de l'empire germanique. Le roi n'avait plus pour lui qu'un respect ébranlé, et, un beau jour, un petit seigneur de Vermandois le prit et l'enferma à Péronne. Quelques bonnes âmes en furent scandalisées ; le plus grand nombre s'en aperçut à peine ; et, à la mort du pauvre Charles le Simple, son trône,

inutile et oublié, resta pendant soixante ans ballotté entre ses frêles héritiers et les enfants de Robert le Fort, maîtres d'Orléans, d'Amiens, de Paris et des plus riches abbayes. Le Charles Martel de cette nouvelle famille était Hugues l'Abbé, actif, ambitieux, habile, exerçant, sous un fils de Charles le Simple, toute l'autorité d'un maire du palais. Il mit adroitement dans ses intérêts les plus grands seigneurs et surtout le puissant duc de Normandie; puis, se croyant assez fort pour tout obtenir, il demanda les clefs de Laon, dernière ville fidèle à la couronne. Le roi, Louis d'Outre-Mer, tenta vainement le sort des armes; fait prisonnier, il fut conduit à la tour de Rouen et forcé de subir les conditions des rebelles (945).

LXXIX. A peine hors de prison, l'infortuné courut implorer le secours de son beau-frère l'empereur d'Allemagne, et vint exposer ses plaintes au concile d'Ingelheim. Dans cette villa célèbre, bâtie par ses aïeux, ce ne fut plus un fils de Charlemagne, mais un Saxon qui le reçut. Par sa mère, sainte Mathilde, Othon le Grand était du sang de Witikind ; son père était ce fameux chasseur Henri, duc des Saxons, à qui, de l'aveu même des Francs, s'était donnée l'Allemagne, envahie par les Hongrois; son oncle, saint Bruno le Grand, archevêque de Cologne, était le prélat le plus sage, le plus vénéré de son siècle. Lui-même venait de fermer l'Allemagne aux barbares, la couvrait de villes et d'abbayes, faisait prêcher l'Évangile en Hongrie, en Pologne, en Bohême, en Danemark, et sauvait l'Italie d'une anarchie honteuse.



Eudes, comte de Paris, et l'évêque Gozlin repoussent les assauts des Normands. (P. 75.)

LXXX. Le nouveau Charlemagne ne désespérait pas de joindre la France à son empire, et avait habilement marié ses deux sœurs, l'une à Hugues l'Abbé, l'autre au roi Louis d'Outre-Mer. Il écouta donc avec une feinte pitié et un plaisir secret les lamentations de ce dernier, et lui promit aide et protection, bien aise de faire voir ses armées à la France et de mettre à profit les dissensions de ce malheureux pays. En échange, Louis renonça solennellement à tout droit sur la Lorraine. Il mourut peu après, et Hugues le suivit dans la tombe (954). Ils laissaient tous deux des fils en bas âge, les uns restes débiles d'une race usée, les autres rejetons pleins de sève d'une jeune famille. Ils vécurent d'abord sous la tutelle de leurs mères; en réalité, ce fut l'archevêque Bruno, et par ses mains l'empereur Othon, qui gouverna la France, et les deux sœurs allèrent jusqu'à Aix-la-Chapelle porter à leur redoutable frère l'hommage de leur soumission et de leur dévouement.

LXXXI. Son fils, Othon II, suivit ses grands projets, vint avec soixante mille hommes camper sur les hauteurs de Montmartre, et y fit chanter une messe que tout Paris entendit. Mais ses succès s'arrêtèrent à cette bravade, et au moment où il se croyait près de tenir l'empire universel rêvé par son père, il trouva

une résistance énergique, prélude de la mort qui déjà l'attendait au delà des Alpes. Évêques et seigneurs se hâtèrent de profiter de ce nouveau répit. Gagnés par cette généreuse contagion d'indépendance qui avait peu à peu soulevé toutes les provinces, ils rejetèrent les Carlovingiens, lâches vassaux des Othon, et mirent sur le trône le fils même d'Hugues l'Abbé, le riche et puissant Hugues Capet, qui possédait par lui-même Paris, Orléans, Amiens et, par son frère, le duché de Bourgogne, arraché au royaume d'Arles, sentinelle avancée vers les anciennes frontières du royaume (987).

LXXXII. Ainsi, la seconde invasion des barbares était terminée, et une troisième dynastie commençait. Le fils d'un proscrit de Charlemagne était roi de France, tandis que Saxons et Normands, chrétiens sincères depuis qu'ils étaient libres, régnaient aux bords de l'Elbe et de la Seine. Rajeunie, mais non conquise par eux, la France, petite, obscure, et riche seulement de souvenirs, allait lutter contre l'ambition de ces belliqueux voisins, et les peuples chrétiens grandir à son exemple, non sous la domination d'un seul, mais par le développement libre et fraternel de chacun d'eux.

LXXXIII. Plus longue en apparence que celle des Mérovingiens, la domination des Carlovingiens n'avait eu en réalité qu'un siècle de durée; les deux autres s'étaient consumés au lamentable démembrement de leur famille et de leurs États. D'abord les Francs, recevant d'eux un dernier élan de conquête, avaient repoussé les Sarrasins et ressuscité, pour un instant, de l'Elbe à l'Èbre, le vieux colosse romain. Successeur d'Attila, de Théodoric, de Clovis, Charlemagne avait été le plus puissant, le plus sage, le plus chrétien des restaurateurs d'empire, et avait mérité une place à part dans ces siècles de fer. Pourtant, comme les autres, il fut barbare par ses mœurs relâchées, par l'oppression des grands, par la conversion à main armée des malheureux Saxons : lointaine, mais fâcheuse ressemblance avec ces califes d'Orient qui, depuis peu, menaçaient la paix du monde. De là la fragilité de son œuvre, qui mourut avec lui. Or, pendant que ses descendants tombaient dans une décrépitude précoce, à la voix de l'Église, les peuples avaient fait un nouveau pas dans la voie de la civilisation. L'Europe se couvrait de familles fortes et pures. A la dignité de l'ouvrier, consacrée par les conciles et par les Capitulaires, se joignait la dignité de la femme, non plus achetée ni gardée comme une bête de somme, mais devenue l'égale de l'homme par sa vertu et son dévouement, se donnant volontairement, généreusement, à son époux, et en échange lui demandant sa confiance, sa fidélité, son cœur tout entier. Fondées par la sueur des apôtres et par le sang des martyrs, ces deux grandes libertés de l'ouvrier et de la femme allaient en produire une troisième, la liberté civile ou politique, digne couronnement de l'édifice chrétien. Chaque homme s'associant à ses égaux pour la défense de ses droits, chaque famille prenant place dans une corporation, une commune, une hiérarchie, chaque pays indépendant des autres, mais se joignant à eux contre l'ennemi commun : telle est la merveilleuse république qui, en dépit des luttes et des orages, va triompher des musulmans, unis comme les païens sous un joug de fer, dans la triple servitude de l'esclave, de la femme et du citoyen.

LIVRE III

SAINT LOUIS

987-1270

I. A l'avènement de Hugues Capet, les traditions despotiques de la domination romaine, jusqu'alors si tenaces chez les vaincus, si contagieuses pour les conquérants, n'étaient pas moins ébranlées au dedans qu'au dehors. Non seulement les grands avaient maintenu l'indépendance nationale et librement disposé du trône, mais chacun d'eux avait au-dessous de lui des vassaux, auxquels, en échange de leur fidélité et de leurs services, il devait justice, protection, sécurité, sous peine de les voir, pour la moindre offense, prendre tous les armes contre lui. De même, au-dessous de ces vassaux, les plus petits s'unissaient partout pour résister aux violences des gens de guerre. Bourgeois et laboureurs se liaient, non plus pour le pillage, mais pour le travail, par ces redoutables serments d'association que Charlemagne prohibait chez les Saxons; et les corporations d'ouvriers, timide et malheureux essai du Bas-Empire, prenaient de jour en jour un invincible essor. Un mot nouveau rendit cette communauté de vie, de biens, de labeurs : la moindre paroisse devint une commune. Quand elle était nombreuse, chaque métier y formait un petit corps à part, ayant, comme le grand, sa caisse, ses statuts, ses chefs et son saint patron.

II. Les villes donnent l'exemple. Dans le midi de la France, comme en Italie, les anciens habitants nomment eux-mêmes leurs consuls et leur sénat délibérant, souvenir de la vieille Rome. A voir ces nombreuses cités, pressées au bord de la Méditerranée, qui s'égayent aux chants des troubadours, cultivent la vigne, l'olivier, le mûrier, et rapportent d'Orient l'or, les perles, les parfums et la soie, on pourrait se croire au jeune temps de la Grèce. Au nord, moins de soleil et de poésie, mais plus de ténacité ; au lieu de galères chargées de riches marchandises, les durs métiers du tisserand, du cardeur de laine, du forgeron, du chaudronnier ; Gand, Bruges, Liège, Dinant et cinquante autres villes, riches de leur industrie, chacune ayant ses murs, son beffroi, ses échevins, librement élus. Plus haut, les Hollandais, fils des Frisons, disputent pied à pied leurs pâturages à la mer ; marchands de fromages et

pêcheurs de harengs, ils sont aussi libres et fiers à l'abri de leurs digues que Venise dans ses lagunes.

III. Entre ces deux régions riches et populeuses, la France du centre est avant tout agricole et militaire, et se pique d'entretenir sa bravoure, triple héritage des Gaulois, des Romains et des Francs. Les villes y sont plutôt de grands villages fortifiés ; les bourgeois cultivent, envoient leurs vaches au pâturage, leurs porcs à la glandée ; ne cédant à personne l'honneur de défendre leurs propres remparts, mais exempts de tout service militaire au dehors, ils sont souvent sujets d'un comte, qui nourrit des hommes d'armes et va guerroyer au loin. A côté du comte reparaît l'ancien défenseur de la cité, l'évêque, plus ou moins puissant et souvent comte lui-même. A Strasbourg, par exemple, l'évêque, de l'aveu des chanoines et des bourgeois, choisit parmi les habitants un prévôt qui rend la justice sur la place publique et perçoit les amendes, un burgrave qui entretient les murs d'enceinte, la propreté et l'alignement des rues, et règle tout conflit entre les ouvriers, un péager chargé des routes, des ponts, des mesures toutes marquées d'un fer chaud, enfin un monnayeur frappant bonne monnaie et punissant les faussaires. Les simples bourgeois en sont quittes pour cinq jours de corvée par an ; les corps de métiers, pour quelque service équivalent. De temps en temps les pêcheurs donnent un coup de filet pour la table de l'évêque ; les charpentiers, un coup de hache, si son toit s'endommage ; les cabaretiers, toutes les semaines, un coup de balai à sa maison, et les pelletiers vont, à ses risques et périls, lui acheter des fourrures à Cologne. En échange, sécurité pour tous; point de service militaire hors des murs. Cette ville, comme les autres, met son honneur à être un séjour de paix et un asile inviolable, hormis pour les voleurs.

IV. Dans les campagnes, tandis que les paresseux s'étaient joints aux Normands pour piller, les gens de cœur s'étaient attachés à la maison et au champ de leurs pères, avaient appris à les défendre sous la bannière de leur paroisse, avec l'aide de quelque guerrier, franc ou normand, établi au milieu d'eux. La main sur les reliques d'un saint, ils avaient juré, le laboureur de payer une redevance, une dîme, sur le produit de ses terres et de ses troupeaux ; le guerrier, de protéger ses colons, et, en cas de danger, de leur ouvrir son château, à eux et à leur bétail. Plutôt que de changer de maître, le paysan s'attachait d'avance au fils de son seigneur, obligeant ainsi le père à ménager l'avenir, le fils à respecter le passé ; et, de son côté, le seigneur laissait au fils la ferme de son père, avec tout le profit de leurs améliorations. Seigneur ou colon, celui qui violait ses engagements en était le premier puni. Seul capable de remplacer l'esclavage, l'amour du travail restait la mesure naturelle du bien-être et de la liberté des serfs. Ils n'étaient réellement attachés à la glèbe que là où ils la cultivaient à contre-cœur, et où ils auraient voulu la déserter. Au contraire, quand ils l'avaient défrichée et fécondée, ce n'étaient plus eux qui appartenaient à une terre désormais riche et convoitée, c'était la terre qui leur appartenait.

V. L'invasion finie, ceux qui se sentaient obligés au travail n'étaient pas tous contents. « Nous sommes trente à quarante contre « un, disaient ceux de Normandie. Attaquons « les chevalier à coups d'épieux, à coups de « massues, à coups de pierres, et nous se- « rons libres de couper les arbres, de courir « le gibier et de pêcher à notre guise, rois « de l'eau, des champs et des bois. » Mais ces pauvres diables, rêvant une vie de paresse et de fêtes, ne tinrent pas une heure contre les seigneurs, laissèrent pendre leurs chefs, et s'estimèrent trop contents de reprendre leur pioche et leur charrue. Au colon, la terre; au chevalier, la guerre et la chasse : de là dans les campagnes des races vigoureuses également trempées par une vie forte et dure, et capables à l'avenir de rajeunir les villes. Ainsi, au milieu de luttes inévitables, les familles s'unissent et se groupent dans un ordre hiérarchique. Les parchemins reçoivent pour la postérité les chartes ou contrats solennels qui fixent les attributions, les devoirs, les droits de

chacun. Le pacte rompu par l'un, l'autre redevient libre ; nul impôt nouveau s'il n'est consenti ; chacun sera jugé par ses pairs : tels sont en France, et bientôt dans toute l'Europe, les principes de cette société nouvelle.

VI. Sans doute les grandes voies romaines, vainement restaurées par Brunehaut et par Charlemagne, sont défoncées par la pluie et par la gelée; plus de ponts sur les rivières, plus de routes dans les montagnes; séparées les unes des autres et livrées à elles-mêmes, les provinces ne reçoivent plus d'ordres ni de Paris ni d'Aix-la-Chapelle. Pourtant, chose merveilleuse ! tandis que chacune prend son patois, son costume, ses usages, toutes, animées du même esprit, se couvrent de châteaux, de villes, de villages, jetés sur le même moule. Aux basiliques romaines, dont la torche des pirates a détruit les plafonds dorés, succèdent les églises romanes avec leurs solides voûtes et leurs tours hardies. Les châteaux forts, véritables nids d'aigles, aux murailles épaisses, aux fenêtres étroites, remplacent les palais, servilement ornés d'anciens marbres et de vieilles mosaïques. Les villes s'entourent de remparts et de tours, les maisons de créneaux et de tourelles, et partout s'élève vivace une originale végétation de pierres, témoin durable de la vigueur de ces hommes.



Cour des hommes libres. (P. 80.)

VII. Jamais les temps ne furent plus difficiles; jamais, dans sa sphère étroite et ténébreuse, chacun ne déploya plus de courage, plus d'énergie, plus d'entrain, et ne conquit plus de liberté. Salut, ô liberté! fleur de tous les biens, si longtemps proscrite, oubliée, méconnue! Salut, siècle généreux, le premier qui en fus digne et qui n'eus rien à envier ni aux cités de la Grèce ni aux tribus de la Germanie! Les païens n'avaient connu qu'une liberté restreinte, réservée à quelques citoyens choisis, à la fois associés par des vertus communes, et par l'espoir de guerroyer, de conquérir, de régner ensemble. Désormais les plus forts sont astreints au devoir de ménager leurs semblables ; les plus faibles possèdent le droit de s'unir pour défendre leurs biens et leur vie. Où gît le secret de ce bien si rare, si délicat, le nœud gordien de ces nouvelles associations ? Qui a su inspirer aux grands le respect des petits, aux

petits le respect des grands, à tous la soumission aux lois, le dévouement à la chose publique, l'abnégation de soi-même, l'esprit de sacrifice, en un mot, l'obéissance volontaire? Ingrat qui ne reconnaîtrait pas ici, comme dans le travail et dans la chasteté volontaires, l'œuvre de l'Église, fondée par la voix et par l'exemple de ses apôtres. En dehors de cette loi morale prêchée à tous les hommes, de cette autorité spirituelle supérieure à tous les autres pouvoirs, il n'y a que servitude de la foule et domination d'un petit nombre.

VIII. Depuis Constantin, empereurs et rois avaient le tort de dénaturer les institutions religieuses, et d'introduire leurs créatures dans l'épiscopat. Vainement Charlemagne avait ordonné que les évêques fussent librement élus parmi les hommes les plus instruits et les plus estimés de chaque province. Bientôt impatient de tout façonner à sa guise, il avait recommencé à les désigner lui-même, et ses successeurs n'avaient que trop abusé de son exemple. Avec eux finit cette servitude. Hugues Capet, montant sur le trône, se démit de ses abbayes, et jura de laisser aux moines le choix de leurs abbés, aux villes le choix de leurs évêques. Cette liberté n'était pas un vain mot, elle couronnait une grande et glorieuse réforme qui, depuis près de quatre-vingts ans, épurait et retrempait le clergé.

IX. Au plus fort de la décadence carlovingienne (910), Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, en vue du jugement dernier et du salut de son âme, avait donné à douze pauvres moines sa forêt de Cluny en Bourgogne. En deux siècles, ce couvent n'eut que quatre abbés, tous devenus octogénaires, tous canonisés pour leurs vertus et leurs miracles: saint Odon, élève de Reims, restaurateur des études littéraires en même temps que des vertus monacales, dont la pauvre mule chemina par toute la France, et passa trois fois les Alpes, souvent menée par la bride, et portant, au lieu de son maître, un pauvre ou un vieillard trouvé sur le chemin ; saint Maïeul d'Avignon, élu comme le plus humble, refusant d'être pape, et captif chéri des Sarrasins ; l'Auvergnat saint Odilon, qui fit de charmantes Vies de saints, institua la fête des Morts, et, pendant une famine, vida les greniers et vendit les vases sacrés du couvent ; enfin saint Hugues, l'architecte de cette merveilleuse église de Cluny, aussi grande que Saint-Pierre de Rome, avec sa double croix et sa double coupole, ses trois cents fenêtres, ses peintures sur fond d'or, et son pavé de mosaïque. En attendant les jours d'une ingratitude stupide, la postérité a longtemps vu debout, aux quatre coins du chœur, les statues de ces grands patriarches, dynastie glorieuse, qui n'a connu ni les vicissitudes ni le déclin si prompt des choses humaines.

X. A l'avènement de Hugues Capet, les abbés de Cluny comptaient par centaines, non les moines, mais les couvents qui avaient accepté leur autorité et la réforme d'Odon. Successivement les religieux, non seulement de France, mais d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne et de Pologne, s'étaient rattachés à cette grande famille, pépinière de savants, d'évêques et de papes, école de courage, de force, de liberté sous l'aile de l'obéissance volontaire. Désormais, à la ville et aux champs, ducs, comtes et barons avaient en face d'eux des prêtres ou des moines partageant leur pouvoir, assez forts pour contenir leurs violences ; et jusqu'aux plus hautes gorges des Alpes, le pèlerin trouvait deux hospices s'élevant par les soins de saint Bernard de Menthon, asiles sacrés contre les brigands et contre les neiges.

XI. Dans un premier élan de réforme, les grands de France avaient assimilé en tout l'État à l'Église. Oubliant que Hugues Capet était père de famille, ils se réservèrent le droit de lui choisir un jour un successeur, et firent une solennelle exception au régime héréditaire, établi du haut en bas de l'échelle sociale. Mais l'événement leur fit bientôt voir qu'ils avaient dépassé le but, et les força de revenir sur leur décision. La grande église de Reims, devenue, depuis la mort d'Hincmar, la proie des soldats, puis le jouet d'un enfant de cinq ans, était alors aux mains d'un certain Arnoul, descendant de Charles le Simple, que sa naissance honteuse empêchait d'aspirer plus haut. Cet Arnoul avait encore un oncle, un dernier Charles, qui

s'était mis au service des Othon, et qui avait achevé de se discréditer par un mariage peu convenable. Il lui donna l'idée de faire appel à la vénération des peuples pour le sang de Charlemagne, lui livra Reims, le proclama roi de France. Ils achetèrent un traître qui leur ouvrit les portes de Laon. Les instants pressaient : Hugues Capet ne partait pas ; irait-il risquer sa vie pour un trône auquel il avait déjà sacrifié sa fortune, et qui n'était point assuré à sa famille ? D'ailleurs, si son fils n'avait pas démérité, pourquoi lui en préférer d'autres, exciter les ambitions, et livrer la France à d'immanquables guerres civiles? N'était-ce pas grâce aux troubles de l'Allemagne, divisée par la mort d'Othon II, que la France avait pu assurer son indépendance nationale? Qui serait assez fou pour compromettre ce bien précieux par une faute pareille à celle qui affaiblissait l'Empire? Ces puissantes raisons, vraies en tout temps comme en tout pays, l'emportèrent enfin, et ceux mêmes qui venaient de consacrer comme un droit la déchéance d'un prince et d'une dynastie indignes, reconnurent que l'hérédité, unissant intimement à la patrie le souverain et sa famille, confondant leurs intérêts et leurs affections, était le plus solide rempart de l'ordre, de la paix, de la sécurité, et, partant, de la liberté publique.

XII. Sûr d'avoir son fils pour successeur, Hugues Capet se mit en campagne, et eut à peine besoin d'en venir aux mains. L'or lui ouvrit aussi les portes de Laon, et le dernier Charles, vendu (991) et enfermé le reste de ses jours, apprit que la couronne de France ne s'achetait plus à prix d'argent, comme au temps de ses pareils. Hugues voulut également se venger d'Arnoul : il le fit déposer, comme traître et parjure, par un concile empressé de témoigner sa fidélité douteuse. A sa place fut nommé l'illustre Gerbert, la lumière de l'Église et l'espoir de son siècle, brillant élève d'Aurillac, initié à la science et aux secrets des Arabes, devenu l'ami d'Othon II et le précepteur de son fils, ramené dans sa patrie par les troubles de l'Allemagne, digne de soutenir la gloire du premier siège de France. Mais ces titres puissants vinrent échouer contre les saintes libertés de l'Église. Le pape désapprouva ce remède violent, et déclara que ce n'était point à la force de guérir les abus de la force, et qu'à lui seul appartenait de déposer un évêque. Hugues Capet céda, et, quelques années plus tard, c'était Gerbert lui-même qui, grandi par l'heureux échec qu'il avait su accepter, et devenu pape sous le nom de Sylvestre II, écrivait à Arnoul pour lui dire que lui, non plus, ne prononcerait pas sa déposition peut-être méritée, et que ses droits restaient intacts aussi bien que ses devoirs.

XIII. Ce premier pape français, précurseur de ceux qui devaient relever si haut le saint-siège, compléta la grande république européenne en donnant le titre de rois aux souverains chrétiens de Hongrie et de Pologne, petites et belliqueuses monarchies, attachées, comme la France et l'Angleterre, aux flancs du grand empire germanique. Au dehors, son attention se dirigea vers les musulmans, alors à l'apogée de la science et de la richesse. Étudiant, il avait rapporté en France les chiffres arabes et les horloges à balancier ; pape, il songea à combattre au cœur de leur puissance ces terribles ennemis, pillant sans cesse les côtes de la Méditerranée, enlevant hommes, femmes et enfants, pour multiplier les rameurs de leurs galères, les captives de leurs harems ou les soldats de leurs pachas, et étalant le triomphe honteux de la polygamie, de l'esclavage et du despotisme antiques. A la voix de Gerbert, les Pisans, les Génois et le roi d'Arles équipèrent une flotte, et firent une expédition sur les côtes de Syrie. Une fois commencée, la croisade ne devait plus s'arrêter ; et, tandis que les petits rois d'Espagne s'agrandissaient aux dépens de l'ennemi commun, les villes libres d'Italie le chassèrent de Corse et de Sardaigne.

XIV. Pendant ce temps-là, Hugues Capet finissait ses jours dans l'obscurité, évitant de faire parler de lui, et trop heureux de laisser la couronne à son fils Robert (996). Plutôt moine que roi, Robert passait une partie de ses journées à l'église, dirigeait lui-même les offices, et reprenait les chantres pour la moindre faute. Au sortir de là, sa

joie était de trouver une foule de pauvres, et de leur distribuer ses aumônes de sa propre main. Ils ne se faisaient pas faute d'accourir, et, leur audace croissant tous les jours, ils allaient jusqu'à couper les franges d'or du manteau royal ; et le bon roi de les aider, pour qu'ils ne fussent pas surpris. Robert n'était pas le seul à prier et à faire l'aumône. L'an 1000 approchait, date fatale, croyait-on, de l'avènement de l'Antéchrist et signal de la fin du monde. Les pécheurs se hâtaient de se convertir, de faire pénitence, de distribuer leurs biens aux pauvres et aux monastères pour apaiser la colère de Dieu.

XV. En attendant ce terrible jour, on se mariait pourtant, et l'Église, présidant à l'union des grands comme des petits, employait tout son pouvoir à maintenir pure la source des générations futures. Ce n'était pas assez que, désormais inviolable, le mariage fondât des familles saintes et unies ; il fallait qu'il servît de lien entre des souches étrangères, et qu'il empêchât le sang de dégénérer, et l'esprit de famille, concentré sur lui-même, de devenir un nouvel et stérile égoïsme. Les unions entre parents furent sévèrement défendues. Les rois mêmes apprirent qu'ils n'étaient pas exemptés d'une loi faite pour tous. Robert avait épousé sa cousine Berthe, veuve du comte de Blois. Croyant vaincre par son obstination la résistance du souverain pontife, il se vit excommunié, abandonné de ses serviteurs qui fuyaient l'ennemi de Dieu, chassé de l'église où il aimait tant à prier (996). Son cœur céda à la fin, mais bien tard ; et, en expiation de cette longue révolte, le bonheur sembla à jamais banni de son foyer domestique. Il tomba sous le joug d'une femme hautaine et dominatrice, Constance d'Aquitaine, qui raillait sa piété et méprisait ses bonnes œuvres. Avec elle étaient venus du Midi une foule de courtisans débauchés, élégants, dont le menton rasé, les costumes recherchés, la tenue frivole et indécente choquèrent d'abord et pervertirent la cour de Robert.

XVI. Il ne fut pas plus heureux avec ses quatre fils. Avides de se partager son héritage, ils prirent les armes contre lui, et un instant il put redouter le sort de Louis le Débonnaire, dont il n'avait que trop la douceur et la faiblesse (1000). Mais ce n'était plus le temps où les fils des rois se partageaient, comme une proie, les peuples et les villes. Aux yeux des peuples, la royauté, comme un duché ou un comté, était désormais une magistrature établie dans l'intérêt de tous, pouvant se transmettre, mais non se partager. De là le droit d'aînesse, constituant l'unité des États comme celle des familles, et créant à une nation, comme à une commune ou à un corps de métiers, un patrimoine sacré, inaliénable, indivisible, croissant par les efforts et par les sacrifices de tous. Les rebelles eurent peu de partisans. Hugues mourut subitement comme maudit de Dieu ; les autres se soumirent, et le second, Henri I, fut couronné et sacré du vivant de son père.

XVII. A la même époque, le cousin de Robert, le duc de Bourgogne, mourut sans enfants. Otte Guillaume, fondateur de la maison de Franche-Comté, entra en Bourgogne, et s'y installa les armes à la main. Robert réclama cet héritage, parvint à s'en emparer après treize ans de guerres, et investit de ce duché son troisième fils, Robert. Ainsi, en même temps que le roi laissait un pouvoir intact à son fils aîné, il conservait, comme les autres seigneurs, le droit de recueillir la succession de ses proches, et sous un prince médiocre l'usage et la force des choses établissaient, sans pompe et sans bruit, les grandes lois sur lesquelles reposait l'avenir de la monarchie.

XVIII. L'excommunication de Robert n'était pas encore oubliée. Henri (1031) eut tellement peur d'épouser, sans le savoir, une parente, qu'il alla chercher une femme au fond de la Russie. Sous son règne, le monde faillit finir réellement par la famine. Pendant trois ans, des pluies continuelles empêchèrent la floraison et la récolte du blé. La faim fut si affreuse que non seulement on dévorait les herbes, les racines, les souris et les chats, mais que les uns déterraient les morts, et que les autres, avec un œuf ou un fruit, attiraient des enfants pour les manger. Les voyageurs étaient enlevés sur les routes et

rôtis ; un boucher de Troyes osa mettre en vente de la chair humaine, et, chez un charcutier qui fut brûlé, on trouva quatre-vingts têtes. Les loups à leur tour, enhardis par la faim, entraient dans les villages et dans les villes, et en enlevaient les chétifs habitants. Plus d'une église vendit ses vases sacrés, plus d'un couvent distribua ses grains et vécut de racines pour soulager ces misères ; enfin le Ciel s'apaisa, et une année d'une fertilité extraordinaire fit oublier la disette.


Le roi Robert chantant au lutrin. (P. 83.)

XIX. A la famine succéda la guerre. Henri, attaqué à la fois par sa mère Constance et par son frère sans apanage, fut contraint de se réfugier chez Robert le Diable, duc de Normandie, et ne dut qu'à la bravoure de cet hôte magnifique de rentrer dans ses États. Pendant que l'héritier de Clovis et de Charlemagne traînait cette vie pénible et humiliante sur les bords de la Seine, sur la Loire, comme dans un autre monde, ses vassaux faisaient de bien autres choses. Foulques le Noir, comte d'Anjou, et Eudes le Champenois, comte de Blois, se disputaient l'épée à la main la belle ville de Tours. Une plus riche proie les mit d'accord : Eudes céda Tours pour se jeter sur le royaume d'Arles ou de Bourgogne. Ses vues ambitieuses ne s'arrêtaient pas là ; il avait des intelligences à Milan, espérait la couronne d'Italie, vainement offerte au roi Henri, qui ne s'était pas senti de force à l'accepter, et rêvait jusqu'à la pourpre impériale, vacante par la mort du dernier des Othon. En route pour cette entreprise, il fut surpris près de Bar-le-Duc par des forces supérieures. Il combattit en brave, et périt sur le champ de bataille. Son rival allemand, le duc de Franconie, fut à la fois empereur, roi d'Arles et d'Italie, maître d'un quart de la France, et réalisa la grande fortune rêvée par le Champenois.

XX. Autre était le sort de son premier rival, Foulques le Noir, comte d'Anjou, fougueux et cruel guerrier, la terreur de ses sujets. Il avait fini par tuer sa première femme ; puis il avait forcé le fils de sa victime à descendre de cheval et à venir, pieds nus, sa selle sur le dos, lui demander pardon à genoux. Tout à coup, las de meurtres et de combats, la conscience tourmentée par la pensée des jugements de Dieu, ce monstre s'apprivoise. Il abdique en faveur de son fils, et, simple pèlerin, part pour la Terre-Sainte. Arrivé à Jérusalem, il se fait traîner la corde au cou et battre de verges par ses serviteurs. Il trompe, pour visiter l'église du Saint-Sépulcre, les ruses des musulmans, et revient en bâtir une pareille à son château de Loches. Mais ni aumônes ni constructions d'églises et de couvents ne pouvaient calmer sa conscience : deux fois il recommença son lointain pèlerinage, et mourut à Metz, au retour du troisième. Telle était l'énergie de ces hommes de foi, ne relevant que de Dieu et de leur

épée, également impétueux au bien et au mal.

XXI. Même sève chez les Normands, encore dans toute la fleur de la jeunesse. Quarante d'entre eux, revenant de Jérusalem, avaient à eux seuls délivré Salerne, assiégée par les Sarrasins. Fêtés, admirés, bénis comme des sauveurs, comblés de présents, ils revinrent plus nombreux, commandés par Robert Guiscard ou le Rusé, l'aîné des douze frères, conquirent la Pouille, la Calabre, Malte, la Sicile, et fondèrent le royaume de Naples, rempart de l'Italie sans défense contre les Sarrasins et contre les empereurs germaniques.

XXII. Pendant ce temps-là, le digne duc des Normands était Robert le Diable, vrai diable au combat, vrai diable dans sa maison, implacable pour ses ennemis, empoisonneur de son frère, large, prodigue, magnifique pour ses hôtes et pour ses amis. C'est à ses secours désintéressés que le roi de France devait d'avoir gardé sa couronne. Il n'était pas moins généreux pour les fils de sa sœur, Edmond et Édouard, renversés du trône d'Angleterre par d'autres hommes du Nord, les Danois, et il leur donna des guerriers et des vaisseaux pour reconquérir le royaume de leur père. Parmi les serfs avides, qui là, comme en France, s'étaient joints aux pirates, se trouvait un jeune berger, Godwin, tour à tour ami des Danois et des Saxons, devenu en peu de temps, par son audace et son habileté, maître du sort de son pays. En arrivant les princes comptaient sur sa parole. Trahi par lui, Edmond fut livré aux Danois et lâchement égorgé. Édouard fut plus heureux, et chassa les étrangers. Toutefois il crut Godwin trop puissant pour le punir, et, seul, sans enfants, n'ayant plus de frères, sans autres amis que Robert le Diable et quelques fidèles Normands, il passa sa vie à lutter contre l'ambitieux, qui ne travaillait à rien moins qu'à préparer les voies du trône à ses propres enfants.

XXIII. Glorieux et aimé sur l'un et l'autre bord de la Manche, le duc Robert semblait avoir effacé la tache de ses crimes; mais le souvenir de son frère empoisonnait sa fortune. Comme Foulques le Noir, il voulut faire pénitence, confia son fils unique Guillaume à ses amis les rois de France et d'Angleterre, et, disant adieu à ses États, partit pour Jérusalem, nu-pieds, sans armes, suivi d'une foule de chevaliers, de barons, de serviteurs, qui ne pouvaient se détacher de leur maître. Sur toute sa route il sema des largesses. Traversant Rome par un froid d'hiver, il fit donner par charité un manteau à la statue d'airain de Constantin. Aux portes de Jérusalem, une foule de pauvres pèlerins attendaient tristement, n'ayant pas la pièce d'or exigée par les Sarrasins; ce fut lui qui paya pour tous. Il mourut à son retour, en passant à Nicée, regrettant de n'avoir pu, comme le pèlerin d'Autun, expirer de douleur et d'amour sur le mont des Oliviers.

XXIV. Cependant Guillaume avait grandi, brave et bouillant comme son père. Le roi de France Henri I, usant d'une juste reconnaissance, lui avait à son tour servi de protecteur, et l'avait défendu contre un parent qui lui disputait le duché de Normandie (1032); puis il était mort à son tour, laissant la couronne à un enfant, Philippe I (1060). Philippe était jeune, mou, indolent, et pourtant orgueilleux; Guillaume était ardent, irascible, avide de conquêtes, aguerri par de perpétuels combats contre les Bretons, maître d'une belle flotte et d'une armée belliqueuse. L'amitié des pères risquait de ne pas durer entre les fils, et le voisinage des Normands redevenait menaçant pour le petit royaume de France, quand tout à coup une magnifique occasion s'offrit à leur humeur conquérante.

XXV. Naguère le roi d'Angleterre avait reçu à sa cour le duc Guillaume. C'était à la fois le fils de son bienfaiteur et l'unique parent qui lui restât. Aussi lui avait-il donné des armes, des chevaux, des chiens, des faucons, et l'avait-il fêté comme son héritier. A son tour, Guillaume avait reçu en Normandie le seul homme qui pût convoiter cette succession, le fils aîné de Godwin, et, sur un morceau de reliques, lui avait fait jurer d'y renoncer. Édouard mort, les dignes enfants du pâtre perfide se disputèrent la couronne, l'un à la tête des Anglo-Saxons, l'autre à la

tête des Danois, sans autre titre au pouvoir que les crimes de leur père. Guillaume fit reconnaître ses droits par le saint-siège, et passa la mer à la tête d'une belle armée. Une seule bataille le rendit maître de l'Angleterre, qu'il distribua à ses vassaux suivant l'usage du régime féodal (1066). Bientôt, après les inévitables excès de la conquête, l'Angleterre, rajeunie, se couvrit, comme la Normandie, de châteaux, d'abbayes, de cathédrales, d'universités d'une vigueur admirable, et, chose singulière, en se fondant avec les Anglo-Saxons, les Normands finirent par reprendre le langage germanique qu'ils avaient oublié en France.

XXVI. Sa conquête à peine terminée, Guillaume, désormais surnommé le Conquérant, vit arriver son fils aîné, Robert le Court, qui, pressé de jouir, prodigue et voluptueux, réclamait par avance le duché de Normandie. Mais Guillaume n'était ni un Louis le Débonnaire, ni un Robert le Pieux; il renvoya son fils, qui demanda asile au roi de France, réunit des mécontents, des aventuriers, et leva l'étendard de la révolte. Non seulement le roi Philippe I prêta aux rebelles son château de Gerberoy, tout proche de la Normandie ; mais il profita de l'occasion pour s'agrandir et prendre le Vexin, au confluent de la Seine et de l'Oise. Las de ces insultes, Guillaume repassa la mer et vint assiéger son fils. Dans une sortie, il marcha droit à lui, et, caché par son armure, voulut lui-même le châtier. Or l'âge avait paralysé sa vigueur ; il fut blessé au bras et renversé; son fils le reconnut à la voix, et, tout épouvanté de sa victoire, mit pied à terre pour l'aider à remonter à cheval. Peu après, ils se réconcilièrent, mais sans pouvoir vivre ensemble, et Robert continua de voyager. Quant à Guillaume, dès que le soin de ses nouveaux États lui en laissa le temps, il revint en France réclamer le Vexin. D'un embonpoint dangereux et maladif, il était au lit, à Rouen, lorsqu'une plaisanterie le tira de l'inaction. « Quand le gros homme accouchera-t-il ? » avait dit le roi Philippe. Le gros homme se leva, jurant d'allumer, pour sa guérison, mille cierges dans les églises de France. Il remonta la Seine, arrachant les vignes, coupant les arbres, foulant les moissons. Mantes, qui était sur son passage, fut prise, pillée et brûlée (1087). Lui-même jouissait de sa vengeance et excitait ses soldats, quand tout à coup son cheval s'abattit et le blessa grièvement. Il alla mourir près de Rouen, invoquant Notre-Dame, la sainte Mère de Dieu, envoyant, pour ses péchés, des aumônes aux pauvres et aux couvents d'Angleterre, et de l'argent à Mantes pour rebâtir les églises (1087). Son fils Guillaume était déjà en route pour mettre la main sur la couronne d'Angleterre ; Robert le Court revint, en toute hâte, dépenser en fêtes et en festins les revenus de la Normandie, et, débarrassé d'un ennemi dangereux, le roi Philippe conserva le Vexin.

XXVII. Ce n'était donc pas l'énergie qui manquait à ces vigoureuses familles de guerriers, groupées dans un ordre hiérarchique, mais fières de leurs droits, de leurs libertés, et toujours prêtes à se venger le fer à la main. Même sève dans les villes : tandis que les bourgeois de Pise, de Gênes et de Venise, belliqueux marchands, s'emparaient de la Corse, de la Sardaigne, de la Dalmatie, et couvraient de leurs comptoirs fortifiés les rivages de la Méditerranée, plus humbles, mais non moins laborieuses, les villes du Nord guerroyaient contre leurs seigneurs, ou se bataillaient entre elles. Chaque seigneur, chaque ville voulait conquérir. Avec l'esprit de famille s'était développé l'esprit de corporation, l'esprit de commune ou de cité, l'esprit de province, éléments forts, mais rivaux, grandissant côte à côte sur toute l'Europe, aussi serrés que les républiques de la Grèce. Qui contiendra ces hommes entreprenants, dont l'activité risque de se perdre en luttes intestines, et dont aucun n'aspire encore à se reposer sous un maître ? Qui donnera un lien moral et fraternel, un esprit de famille général à ces pays si divers, sans communication et presque sans contact ? Le roi de France n'est rien : un seul de ses grands vassaux suffirait pour l'écraser. L'empereur d'Allemagne n'est qu'un despote, rêvant l'unité, non dans la libre fraternité, mais dans la commune servitude, menaçant d'un

joug odieux et ses vassaux et les cités d'Italie. La foi catholique est le seul lien des esprits et des cœurs, le seul frein de tant d'ambitions déchaînées. Après avoir défriché les pauvres forêts de France et de Germanie, après avoir dompté les passions encore frémissantes des barbares, après avoir uni les familles en libres et fortes corporations, il restait à faire des peuples chrétiens une grande famille où chacun aimât, respectât, secourût ses voisins, avec le dévouement et l'abnégation, seule base d'une association sincère. Il fallait pour cela une milice courageuse et disciplinée, et à sa tête des chefs fermes et intrépides. La France tenait prêts pour cette œuvre ses moines de Cluny.

XXVIII. Tandis que Jésus-Christ sommeillait dans sa barque, et que la chaire de Saint-Pierre était en des mains faibles et impuissantes, les abbés saint Odilon et saint Hugues jetaient les premières semences de paix dans le monde féodal, et proclamaient la trêve de Dieu en Aquitaine et en Bourgogne. Les combats, triste moyen de justice, furent défendus quatre jours par semaine, du samedi soir au jeudi matin, et, de plus, pendant l'avent et le carême. Ayant comme les tribunaux leurs jours de séance, ils prirent aussi leurs lois d'humanité, d'honneur et de courtoisie. Nul ne put attaquer son ennemi sans lui avoir demandé justice et déclaré la guerre. A la différence des païens et des musulmans, les guerriers durent à eux seuls vider leurs querelles et n'en plus faire métier et commerce. En tout temps, pèlerin et marchand, laboureur et berger avec leur bétail, et surtout les faibles femmes, furent sacrés, inviolables. Non seulement cette loi nouvelle fut mise sous la protection des consciences; mais à l'exemple des moines qui lui consacraient leur parole et leur vie, armes toutes spirituelles, une foule de chevaliers lui vouèrent leur épée et leur sang. Après un jour d'abstinence et une nuit de prières, le jeune guerrier, vêtu de blanc, couleur de la chasteté, de rouge, couleur du sang, et de noir, couleur de la mort, entendait la messe et recevait une armure bénite. Un parrain d'armes lui rappelait ses devoirs : être droit et loyal, garder les pauvres gens et les faibles pour que les riches et les forts ne les puissent honnir et fouler, aider de son pouvoir dames et damoiselles, qui doivent être toujours honorées et défendues. Puis lui donnant l'accolade : « Au « nom de Dieu et de saint Michel, disait-il, je « te fais chevalier. Sois preux, hardi et loyal. » Telle était la route tracée; suivant que le chevalier était traître ou fidèle à sa parole, la honte ou l'honneur l'attendait.

XXIX. Contre les moines et les chevaliers, milices sans chef de la justice et de la liberté, le despotisme et la violence avaient en apparence l'avantage d'une tête unique et toute-puissante. Infidèle aux traditions de Charlemagne, l'empereur germanique était, de père en fils, le tyran, non le défenseur de l'Église. Les biens, donnés si largement dans l'origine aux évêques et aux abbés d'outre-Rhin, avaient de bonne heure tenté la cupidité des grands, et excité les convoitises du souverain. Trop riches et mal choisis, les bénéficiers étaient sans mœurs, et prétendaient chercher dans le mariage la sanction de leurs désordres et l'hérédité de leurs places. Appuyé par leur ambition servile, l'Empereur réclamait le droit de nommer à tous les bénéfices; ses prétentions allaient jusqu'à disposer du saint-siège même, et à choisir des papes à sa guise. Quânt à lui, au lieu d'être élu par son peuple, confirmé et sacré par le souverain pontife, et au besoin déposé s'il le méritait, il devenait absolu, inamovible, et réglait sa succession sans autre raison que celle du plus fort. C'était le renversement le plus complet de ce qui s'était fait en France : l'Église était asservie à l'État, l'autorité élective et spirituelle au pouvoir héréditaire et temporel.

XXX. Un jour, l'empereur nomma pape un de ses cousins, Bruno, depuis Léon IX. Il se trouva que c'était un honnête homme, et, pour se préparer à ses nouveaux devoirs, il vint faire une retraite à Cluny. Le fils d'un charpentier, le moine Hildebrand, abordant le pontife impérial, lui déclara que son titre n'était qu'un vain nom, et qu'il ne serait pape que par le suffrage du clergé et du peuple romain. Léon IX eut le courage d'écouter ce

moine et de suivre son conseil. Bien plus, il l'aima, le nomma cardinal, et, quelques années après lui, Hildebrand devenait pape à son tour sous le nom de Grégoire VII.

XXXI. L'Empereur d'alors était Henri IV, fier, cruel et débauché, détesté des grands et des bourgeois, trafiquant des biens de l'Église et méprisant le saint-siège. Au pape, qui le cite à comparaître devant lui, il répond en le faisant déposer par la diète de Worms. Mais Grégoire VII ne s'émeut pas. Fort de ses droits, il excommunie l'Empereur, et, par là même, prononce aussi sa déchéance; car des peuples chrétiens ne sauraient obéir à un ennemi déclaré de l'Église. L'Allemagne entière se soulève; abandonné de tous, le superbe Henri IV est contraint de venir, pieds nus et la corde au cou, demander le pardon de ses crimes et la grâce d'en faire pénitence. Il s'en retourna furieux, avide de vengeance, désireux de piller l'Italie et de laver sa honte dans le sang. Pour de tels projet, les amis manquent-ils jamais? Ils ne manquèrent pas non plus au courageux pontife. Le moine de Cluny eut à son service l'épée chevaleresque d'un Français, le Normand Robert Guiscard, nouveau maître de Naples, et celle d'une femme intrépide, la comtesse Mathilde, qui, non contente de vouer au saint-siège sa vie et sa fortune, lui légua ses États d'Ancône, de Ferrare, de Toscane, et acheva l'œuvre de Pépin le Bref. Ces biens furent longtemps disputés les armes à la main, et Grégoire VII lui-même, deux fois chassé de Rome, alla finir ses jours à Salerne. Mais ce fut un exil triomphant : l'autorité spirituelle était désormais indépendante et supérieure au pouvoir temporel, dont elle devait réprimer les excès ; l'élection libre restait assurée aux abbés, aux évêques et avant tout aux papes ; enfin leur célibat était à jamais consacré comme le plus solide rempart de leur force et de leur liberté.



Prédication de Pierre l'Ermite. (P. 90.)

XXXII. Dans ses courtes heures de paix, Grégoire avait repris contre les musulmans les projets de Gerbert, essayé de rattacher à l'unité romaine les Grecs épouvantés, et promis de conduire en personne une armée à Jérusalem. Mais rarement un homme de génie suffit à deux grandes choses. La gloire des croisades était réservée à un autre moine de Cluny, le pape Urbain II. Depuis longtemps les pensées pieuses se tournaient vers la Terre-Sainte. Tandis que les comtes de Toulouse et de Poitiers, allant de préférence à Saint-Jacques de Compostelle et donnant sur leur chemin quelque bon coup d'épée, aidaient à fonder les royaumes de Léon, de Navarre, d'Aragon ou de Castille, les pèlerins de tous rangs se multipliaient sur la route de Jérusalem. C'étaient tantôt de grands seigneurs, comme Foulques le Noir et Robert le Diable, tantôt l'évêque de Cambrai avec trois mille de ses ouailles, ou l'archevêque de Mayence avec sept mille

fidèles des bords du Rhin. Exploitant pacifiquement la piété des chrétiens, les Arabes se contentaient d'un tribut payé à la porte de la ville et des principales églises. Mais à ces riches conquérants, affaiblis par la polygamie, ont succédé tout à coup des tribus barbares, les Turcs, tout fraîchement sortis de leurs déserts. Pour se retremper, les musulmans ont eu aussi leurs Normands, ne connaissant ni commerce ni culture, vivant de guerre et de pillage, et bientôt maîtres de la Perse, de l'Inde, de l'Asie Mineure et de Bagdad même, sacré séjour des califes.

XXXIII. Soudain débarque en Europe un religieux d'Amiens, Pierre l'Ermite : « Les « Turcs ont pris Jérusalem, dépouillé les « églises, souillé le saint sépulcre ; les chré- « tiens sont persécutés comme aux plus mau- « vais jours, les pèlerins chassés ou mis à « mort. » A qui s'adresser ? Tandis que l'empereur Henri IV s'obstine dans l'impénitence et brave la colère de Dieu, le faible roi de France, Philippe I, suit en petit son exemple : fier de la mort de Guillaume le Conquérant, il se croit assez fort pour tout oser ; il chasse la reine Berthe, et enlève à son mari Bertrade, comtesse d'Anjou (1094). Peu importe à l'ermite Pierre ; sans ordre ni appui de personne, il entre en France, et chemine, tête nue, le crucifix à la main. Dans les villes et dans les villages, dans les carrefours et sur les places publiques, il raconte les malheurs des pèlerins, la honte des chrétiens. Le peuple s'attache à ses pas, l'entoure, arrache des morceaux de ses vêtements et jusqu'aux poils de sa mule. Le pape Urbain II le suit, et tous deux se donnent rendez-vous au cœur de la France, au pied des montagnes d'Auvergne, au concile de Clermont. Là, sur la grande place, au milieu d'une foule qui se presse par toutes les rues, l'ermite expose encore une fois les malheurs de Jérusalem : les lieux saints profanés, les chrétiens vendus comme des bêtes de somme, les prêtres chassés ou mis à mort. Puis Urbain II se lève, et faisant appel aux guerriers qui cherchent des combats : « Voici, leur dit-il, le moment du « vrai courage : voici une guerre juste et « sainte. » Et tous les assistants, saisis d'un enthousiasme inexprimable, s'écrient : « Dieu « le veut ! Dieu le veut ! » Chacun jure de partir pour délivrer la Terre-Sainte, et, sur sa poitrine, revêt une croix rouge, d'où le nom de croisés (1095).

XXXIV. Maintenant que la guerre sainte commence, la trêve de Dieu sera proclamée en tous lieux. Chaque chrétien de douze ans devra la jurer et prendre les armes contre qui oserait la violer. Et quant au roi Philippe, qui s'oublie en de honteux plaisirs, dignes des musulmans, il est excommunié. De Clermont, Urbain parcourt la France, tient des assemblées à Rouen, à Angers, a Tours, à Nîmes. Partout même enthousiasme ; les seigneurs s'engagent les premiers, et, à leur suite, les gens de guerre. Avant ce grand ébranlement, il n'était question que de vols, de brigandages et d'incendies ; entraînés par cette fièvre pieuse, les malfaiteurs se précipitent aux pieds des prêtres, et demandent la croix ; comme une pluie légère qui abat le vent le plus violent, le zèle de la croisade étouffe querelles et combats. Chaque ville paye son tribut ; les paysans eux-mêmes se lèvent, sans que personne les retienne à la glèbe ; des villages entiers deviennent déserts. A tous était accordée une indulgence plénière pendant leur absence, et la protection de l'Église pour eux et pour leurs biens. Ils étaient exempts d'impôts, et ne pouvaient être poursuivis pour dettes. Plus d'un prend la croix pour échapper à ses créanciers, pour quitter son labeur et sa terre ; mais, chose merveilleuse, la liberté est laissée à tous.

XXXV. Comme il était naturel, les moins bons étaient les plus pressés. Bientôt Pierre l'Ermite, qui avait continué sa route à travers la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine, se trouva suivi de cent mille personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, qui l'avaient pris pour chef, et qui demandaient à être conduits sur-le-champ à Jérusalem. Demandant l'aumône sur leur passage, pillant quand ils n'avaient plus rien, massacrant les juifs pour plaire à Dieu et exigeant en échange de perpétuels miracles, croyant que le nom de croisés couvrait tout, bientôt sourds à la voix de l'ermite Pierre, et mettant à leur tête l'aven-

turier Gauthier Sans-Avoir, ils demandaient à chaque ville si ce n'était pas encore Jérusalem. La faim, la fatigue, le découragement et le fer des sauvages Bulgares les réduisirent à trente mille qui parvinrent à grand'peine à Constantinople. Il y avait encore de quoi épouvanter les Grecs, qui se hâtèrent de leur prêter des vaisseaux et de les faire passer en Asie. Là commença la guerre qu'ils croyaient terminée : une nuée de Turcs les entoura, et les anéantit non loin de Nicée.

XXXVI. Débarrassés de cette aveugle et malheureuse multitude, les autres croisés se réunissaient avec plus de lenteur, en trois belles armées. Chacun faisait bénir ses armes, réglait ses dernières volontés, réparait le mal qu'il avait pu faire, et se mettait en route pour Jérusalem ou du-moins pour la Jérusalem céleste (1096). A l'est Godefroi de Bouillon, duc de basse Lorraine, brave et pieux capitaine, vendit la principauté de Stenay à l'évêque de Verdun, le duché de Bouillon à l'évêque de Liège et les droits de commune aux bourgeois de Metz ; il partait avec ses deux frères à la tête de quatre-vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers, élite de la noblesse des bords du Rhin. Cette armée, modèle d'ordre et de discipline, traversa paisiblement l'Allemagne, l'étonna par sa belle ordonnance, et arriva, sans s'être affaiblie, sous les murs de Constantinople, rendez-vous de tous les croisés.

XXXVII. Au nord et à l'ouest, des seigneurs plus mondains, mais non moins puissants, rivalisaient de préparatifs. Robert le Court, duc de Normandie, toujours aventureux et toujours prodigue, ruiné par ses amis qui lui prenaient jusqu'à ses habits, engagea son duché à son avare et cynique frère, le roi d'Angleterre, qui, pour le payer, fit fondre sans pudeur l'argenterie des églises. Avec lui partaient Robert, comte de Flandre ; Alain, duc de Bretagne ; enfin l'indolent et léger duc de Vermandois, frère du roi de France, avide de gloire et de batailles. Le comte de Blois et de Chartres, le poète Étienne, n'osa pas refuser de les suivre, et quitta malgré lui sa tendre épouse Adèle et ses châteaux, aussi nombreux que les jours de l'année. Cette seconde armée prit la route de Marseille, qui lui prêta gratuitement ses vaisseaux, et la transporta d'abord en Italie. Les croisés y passèrent l'hiver, visitèrent les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, et, au printemps, entraînèrent avec eux à Constantinople l'ambitieux et rusé Bohémond, fils du Normand Robert Guiscard, avec son cousin le brave Tancrède.

XXXVIII. Enfin, au midi, se lève toute la noblesse de Gascogne, de Languedoc, d'Auvergne et de Provence. A sa tête marchent l'évêque du Puy, le sage et courageux Adhémar, légat et représentant du saint-siège, et le comte de Toulouse, l'impétueux Raymond, compagnon d'armes du Cid et gendre d'Alphonse le Grand. Ses cheveux ont blanchi à la croisade d'Espagne ; mais il n'a rien perdu du feu de sa jeunesse, et il emmène avec lui son fils et sa femme. Avec cent mille hommes, ils traversent la Lombardie, l'Esclavonie, pays sauvage et inconnu, et arrivent par terre à Constantinople. A la vue de cette magnifique et perfide capitale, grande devait être la tentation de s'en emparer, d'en faire une place d'armes, et d'employer ses trésors à la guerre sainte. Mais la simplicité, la confiance, le désintéressement l'emportèrent chez les croisés : dans toute la ferveur d'une première entreprise, ils partirent pour l'Asie, pleins d'espoir et peu soucieux du lâche et traître allié qu'ils laissaient derrière eux.

XXXIX. A leur rencontre était revenu Pierre l'Ermite, triste et unique débris de cette multitude indisciplinée qui, six mois plus tôt, avait passé le Bosphore. En approchant de Nicée, chacun put se convaincre de la vérité de ses récits, et les ossements entassés par monceaux dans la plaine disaient au passant que, si ses devanciers n'avaient pas été sages, du moins ils étaient morts en braves. Bientôt se présenta l'occasion de les venger. Une armée turque s'approchait, espérant le même succès ; mais elle avait affaire à d'autres combattants, et ses téméraires escadrons furent bientôt taillés en pièces par les chevaliers. L'ennemi fut poursuivi avec rage et sans quartier ; mille têtes furent je-

tées dans la ville de Nicée pour la sommer de se rendre ; mille autres mises dans des sacs et envoyées à l'empereur grec, en échange de ses présents.

XL. Nicée prise, les croisés marchèrent droit sur Antioche, à travers un pays montueux, aride, peuplé de brigands, sans ressources, sans vivres, sans une goutte d'eau. Enfin, après mille privations et mille combats, ils parvinrent dans la belle plaine de l'Oronte, où la superbe Antioche étalait ses trois cent soixante tours. Le pays était riche, les vignes chargées de raisins, les pâturages peuplés de troupeaux, des monceaux de blé enfouis en terre, suivant l'usage du pays, la mer tout près de là et couverte de vaisseaux italiens. Les souffrances furent vite effacées. En ces jardins délicieux, sous ce climat enchanteur, plus d'un croisé oublia jusqu'à Jésus-Christ en de funestes plaisirs. Cependant la ville était forte, couverte d'un côté par l'Oronte, de l'autre par des hauteurs inaccessibles. L'hiver arrivait ; le siège n'avançait pas, et menaçait de durer longtemps. Il y avait six cent mille bouches à nourrir ; pour ne pas mourir de faim, il fallut labourer et ensemencer les terres; les uns blasphémaient, d'autres désertaient ; d'autres enfin, ramenés à de plus sages pensées, cherchaient à fléchir le Ciel par des jeûnes et par des prières. Ainsi passa l'hiver en de longues alternatives de découragement et d'espoir, de famine et de bien-être, de combats et de travaux.

XLI. Le mois de juin revint. La ville n'était pas prise ; elle allait être secourue ; c'était à en désespérer, quand un renégat, mécontent des Turcs, offrit à Bohémond de lui vendre une tour de la place. Le marché est conclu. Au milieu d'une nuit orageuse, où les éclairs risquent de trahir les croisés, Bohémond, le premier, monte par une échelle de cuir. Soixante chevaliers le suivent. Ils courent ouvrir une porte, et l'armée entière, qui attend ce moment, se précipite dans la ville sans défense. Antioche prise, pendant trois jours ce ne furent que pillage, festins, chants de victoire, danses folles et païennes. Mais le quatrième jour, le silence se fit. Peu à peu les collines qui bordaient la plaine se couvrirent d'ennemis, non plus rares et timides, mais serrés et nombreux ; ils y plantèrent leurs tentes, et la nuit fut tout éclairée de leurs feux. C'étaient les princes d'Alep, de Damas, de Jérusalem, et à leur tête, le Circassien Kerbogâ, vieilli dans les guerres. Ils arrivaient trop tard pour sauver Antioche, assez tôt pour l'assiéger à leur tour. Après quelques escarmouches, les croisés sont refoulés dans la place, et la route de la mer coupée. Plus de messager de victoire pour la France ; plus de nouvelles de cette armée, où chaque famille compte un soldat. Au milieu de ce silence sinistre, arrive chez lui le comte Étienne de Blois, pâli, amaigri par la souffrance. Il raconte qu'Antioche est affamée et à la veille de périr ; les chevaliers ont mangé jusqu'à leurs chers coursiers ; les pauvres ont rongé le cuir de leurs boucliers et de leurs chaussures ; on a offert aux Turcs de leur livrer la ville, à condition d'en sortir avec armes et bagages, mais les Turcs ont refusé ; alors, menacé d'une mort certaine, il s'est laissé glisser des remparts à l'aide d'une corde, et a pu gagner un navire sur la côte.

XLII. Pendant que la funèbre nouvelle se répandait, et que chacun, jusqu'à sa femme, maudissait le déserteur qui s'en était fait le messager, un autre croisé débarquait en criant victoire : c'était Hugues, le frère du roi. Il venait d'assister à la grande bataille. La nuit d'avant s'était passée en prières ; le matin, tout ce qui restait de soldats avaient communié et puis débouché du pont de l'Oronte, en chantant : « Que Dieu se lève et disperse « ses ennemis ! » Le légat lui-même, l'évêque Adhémar, en cuirasse, commandait le centre, Godefroi de Bouillon la droite, Hugues la gauche ; Bohémond gardait le pont, seule retraite des combattants. Beaucoup n'avaient plus leurs armes, vendues pour du pain ; beaucoup combattaient sur des ânes ; Godefroi avait eu peine à trouver un cheval : qu'importe, quand il faut vaincre ou mourir ? Adhémar et Godefroi s'étaient précipités, tête baissée, dans cette vaste plaine d'une lieue, où Kerbogâ avait librement déployé ses forces, et cette charge désespérée avait tout balayé devant eux. Mais à gauche, Hugues



Urbain II prêchant la croisade à Marmoutier. (P. 90.)

avait trouvé plus de résistance, et, tandis qu'il se maintenait à force de bravoure, il avait vu quinze mille cavaliers, l'élite des Turcs, le tourner, fondre sur Bohémond, se jeter sur le pont de l'Oronte. Averti à temps, Godefroi revient sur ses pas, ramène le brave Tancrède, et, avec une poignée de chevaliers, se rabat sur les cavaliers turcs, les taille en pièces et décide la journée. La déroute de l'ennemi devient générale; il est poursuivi dans les ravins des montagnes, qu'il jonche de cadavres ; il laisse aux mains des vainqueurs son camp flanqué de tours, abondamment pourvu d'armes et de vivres. Saint Georges lui-même, couvert d'une cuirasse blanche, avait, dit-on, combattu pour les croisés. Cette grande victoire n'avait coûté que le sang de quatre mille martyrs.

XLIII. Au départ d'Hugues, l'armée était prête à marcher sur Jérusalem ; mais elle avait besoin de renfort. Il fallait à Bohémond une forte garnison pour garder Antioche ; un frère de Godefroi s'était établi à Édesse ; il ne restait que cinquante mille combattants sous les drapeaux. A la nouvelle de leur triomphe, une foule d'autres les allèrent rejoindre. De là les croisés, instruits par l'expérience, songèrent à suivre les bords de la mer que côtoyaient leurs vaisseaux, et se hâtèrent de traverser le Liban, dont ils avaient si longtemps chanté les cèdres sans les avoir vus. Ils ne s'amusèrent plus à prendre des villes, et passèrent devant les portes de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïs. Enfin, ils étaient en Palestine, et, du haut du Thabor, ils aperçurent Jérusalem, la cité sainte, la ville désirée. A cette vue, ils descendirent de cheval, se mirent à genoux, et plus d'une larme mouilla ces fiers visages.

XLIV. Ils n'étaient pas au bout. Jérusalem

était fortifiée, défendue par quarante mille hommes. Impossible de la prendre par surprise; impossible de battre en brèche ses fortes murailles. L'été commençait, et le soleil dévorait toute végétation sur les collines arides et maudites de la terre promise. Les chevaux mouraient tous, et à leur place il fallut, pour la première fois, se servir de chameaux. Enfin, avec des arbres amenés de loin, s'élèvent à grand'peine trois tours de bois montées sur des roues. Dans le bas sont des ouvriers qui les font rouler; au-dessus, des soldats qui lancent des flèches par des meurtrières; au troisième étage, un pont-levis qui doit s'abattre sur les remparts et y vomir des guerriers choisis. Avant d'essayer ces machines nouvelles, les croisés font une procession, tête nue et sans armes, autour de Jérusalem, répondant par le chant des psaumes aux insultes des musulmans. A leurs voix les murailles ne tombèrent point, comme celles de Jéricho; ils étaient dignes de les conquérir à la pointe de l'épée. Le jeudi 14 juillet, les fameuses tours s'avancent remplies d'archers, suivies de soldats qui portent des échelles. L'ennemi jette des pierres, de l'huile bouillante et ce terrible feu grégeois que le vinaigre seul peut éteindre. Avant de toucher aux remparts, les tours prennent feu, et, pour les sauver, il faut renoncer à l'assaut. La nuit se passe à les réparer, à les couvrir de cuir, et, le lendemain, Godefroi lui-même, monté sur la sienne, renouvelle l'attaque. L'incendie recommence; sa tour est tout en feu; mais il persiste, touche enfin aux murailles, abat le pont-levis, et de cette fournaise s'élance sur le rempart. Étourdis par tant d'audace, les Turcs reculent. La porte voisine est enfoncée à coups de hache. Les croisés se ruent dans la ville, égorgent quiconque résiste. Il était vendredi, trois heures après midi, le jour et l'heure de la mort du Christ; Jérusalem était délivrée (1099). Godefroi, sans armes et pieds nus, vint baiser la pierre du saint sépulcre. L'armée entière le suivit; partout le massacre et le pillage cessèrent pour faire place à la prière.

XLV. Le lendemain, chacun s'installa dans la maison qu'il avait occupée, et planta son bouclier au-dessus de sa porte. Les mosquées furent rendues à leur première destinée, et la vraie croix rétablie sur son antique autel. Les chefs s'assemblèrent pour choisir un roi. Dix électeurs furent chargés de faire une enquête sévère et d'interroger les serviteurs des candidats. Raymond était trop fier, personne ne l'aimait; Robert le Court, trop paresseux et trop ami des plaisirs; quant à Godefroi, il regardait trop longtemps les peintures des églises, et laissait souvent refroidir son dîner; du reste, il était chéri, vénéré; à Nicée, il avait tué un géant de sa main; plus loin, il avait arraché un soldat des griffes d'un ours. Il fut élu tout d'une voix, jura de respecter les lois de l'honneur et de la justice, mais refusa de porter une couronne d'or là où le Fils de Dieu n'avait eu qu'une couronne d'épines (1099). Pour ceux qui demeuraient avec lui, il rédigea les Assises de Jérusalem, monument curieux des mœurs et des libertés chrétiennes. Le service militaire fut partagé entre trois mille chevaliers nobles et cinq mille sergents, manants ou bourgeois: c'était tout ce qui restait des trois cent mille combattants d'Antioche.

XLVI. Parmi ceux qui avaient survécu à tant de périls et combattu trois années entières, presque tous, pensant avoir payé leur tribut, étaient allés revoir leurs foyers: d'abord, le comte de Flandre, le duc de Bretagne, et Robert de Normandie, qui devait misérablement finir ses jours dans la prison de son frère, le roi d'Angleterre; puis le vieux Raymond de Toulouse, qui avait juré de ne pas revoir ses États, mais qui, plutôt que de servir sous un de ses frères d'armes, préférait mendier à l'empereur grec la ville de Laodicée. Plus d'un revint, que les siens avaient pleuré comme mort; plus d'un ne revint pas, qui était attendu et désiré. La comtesse de Hainaut, sans nouvelles de son époux, vient elle-même en Asie, et finit sa vie à chercher ses traces. Le duc de Bourgogne part aussi pour savoir ce qu'est devenu son fils; à eux se joignent ceux que la prise de Jérusalem a tirés de leur hésitation, presque tous enfants de la France, comme les premiers. C'est Humbert II, comte de Sa-

voie, qui entraîne la noblesse de la vallée du Rhône; c'est Guillaume IX, comte de Poitiers, qui dit adieu aux belles dames qu'il réjouissait de ses chansons, et quitte sa cour voluptueuse et galante. Adèle de Blois force son époux Étienne à repartir, pour effacer la honte de sa désertion ; Hugues, le frère du roi, est encore une fois son compagnon. Quant au roi, il se contente, comme au premier départ, de recueillir les biens de ceux qui s'en vont, et il achète au comte Harpin la belle ville de Bourges.

XLVII. La nouvelle armée comptait deux cent soixante mille hommes. Le vieux Raymond vint les prendre à Constantinople ; mais, guide maladroit, il les égara dans le nord de l'Asie Mineure, et là, harassés, cernés par les Turcs, ils furent au moment d'être tous massacrés. Hugues tomba au plus fort de la mêlée, percé de deux flèches, et Guillaume de Poitiers, satisfait d'une bataille, revint en France la chanter dans ses joyeuses complaintes. Les plus constants reprirent la route de Jérusalem, et y parvinrent après de longues fatigues. Ils ne trouvèrent plus Godefroi, mort après un règne trop court et enterré au pied du Calvaire. Il était remplacé par son frère Baudouin, aussi brave, mais moins prudent que lui.

XLVIII. Avec leur aide, il voulut tenter quelque chose ; mais ce fut un nouveau désastre. Vingt mille Turcs entourèrent à Ramla quelques centaines de chevaliers, l'élite des croisés. Le comte de Bourges parlait de battre en retraite. « Si tu as peur, lui dit Baudouin, « va-t'en à Bourges ! » et, s'élançant le premier, il essaye de disperser l'ennemi. Vains efforts : les trouées faites par les lames se refermaient; les chevaliers succombaient l'un après l'autre, et, parmi eux, le comte de Blois, puis le duc de Bourgogne. Le comte de Bourges et le roi Baudouin, renversés de cheval, échappèrent par miracle, cachés dans les bruyères. L'un revint se faire moine à Cluny ; l'autre mourut au moment de conquérir l'Égypte ; ses compagnons découragés abandonnèrent son entreprise, et rapportèrent son corps pour l'enterrer à côté de Godefroi.

XLIX. Ainsi, toujours aventureux, inconstants et trop occupés de gloire ou de plaisirs, les chevaliers étaient incapables de conserver une conquête. Que n'avaient-ils, avec leur bravoure, la ténacité des moines qui avaient défriché l'Occident ! Que ne pouvait-on fondre ensemble ces deux vertus sœurs ! Rien de plus simple en apparence : l'obéissance, le célibat, la pauvreté sont nécessaires au soldat comme au religieux ; et pourtant rien de plus difficile à réaliser. Souvent évêques et abbés avaient pris les armes contre les Normands ou les Sarrasins, et sous le masque du courage et du dévouement s'étaient toujours glissées la violence et la cupidité, doublement odieuses chez des ministres de paix. Quelques croisés français trouvèrent ce secret, et surent à la fois unir et séparer par un chaînon merveilleux le cloître et la chevalerie. A l'exemple de l'ordre de Saint-Lazare, qui subsistait depuis des siècles à Jérusalem pour le soin des lépreux ou des pèlerins et pour le rachat des esclaves, le bienheureux Gérard de Provence avait bâti une église à saint Jean-Baptiste et un hôpital pour les malades et les blessés. Lui-même, avec ses compagnons, lavait leurs pieds et pansait leurs blessures. Les croisés devenant rares, l'ennemi menaçant, les hospitaliers ou religieux de Saint-Jean quittèrent leur robe noire pour la cotte d'armes rouge et jurèrent de combattre à outrance les infidèles. En même temps, neuf autres Français formaient, pour la défense des saints lieux et pour la protection des pèlerins, la communauté des pauvres frères d'armes du temple de Salomon. Leur place dans les combats était au premier rang, dans les retraites à l'arrière-garde ; à un contre trois ils se battaient encore, et le fuyard était chassé de l'ordre. Tel fut le templier, armé de foi au dedans, de fer au dehors, au front poudreux et bruni par le soleil, à l'œil chaste et fier.

L. En peu d'années ces deux ordres militaires prirent un prodigieux accroissement, et, enrichis par les dons des fidèles, ils possédèrent en Occident vingt-huit mille manoirs, dont chacun pouvait équiper et entretenir en Terre-Sainte au moins un guerrier. A leur exemple, l'Allemagne voulut avoir ses

chevaliers teutoniques contre les païens de Prusse, et l'Espagne ses chevaliers d'Alcantara contre les Maures. Ainsi l'Église eut ses milices, permanentes comme les légions romaines, recrutées par l'amour de Dieu, mêlant aux rudes dévouements de la guerre les doux soins de la charité. Grâce à leur épée toujours hors du fourreau, les conquêtes continuèrent et s'affermirent. Ptolémaïs, Tyr, Tripoli et beaucoup d'autres villes furent prises, fortifiées et repeuplées de chrétiens. La sécurité naissant, bourgeois, marchands, laboureurs vinrent chercher en Orient des terres, des comptoirs, des maisons, et à leur suite débarquèrent une foule de Napolitaines, qui voulaient se marier en Terre-Sainte.

LI. Ainsi, sans roi ni empereur, sans art ni génie, par le seul et libre entraînement d'une foi commune, une guerre immense avait été entreprise, de glorieuses conquêtes accomplies, un royaume et plusieurs grands États fondés, le règne du sabre, de la polygamie et de l'esclavage vaincu. Les Turcs, qui naguère menaçaient et l'empire grec aux abois, et l'Europe mal protégée par cette faible barrière, étaient pour longtemps contenus en Asie Mineure, repoussés de la Syrie et de la Palestine, et le vieux berceau de l'Église et du genre humain voyait refleurir ses chrétientés foulées par les infidèles. L'Égypte et les côtes d'Afrique avaient reçu de sévères avertissements ; les flottes des croisés sillonnaient en tous sens et dominaient la Méditerranée. De vastes colonies dans les plus riches terres du monde s'ouvraient aux peuples jeunes et serrés de l'Occident, et avec elles la route des Indes et le commerce de l'Asie. Commencées par un pape français, ces choses s'étaient faites par l'épée des Français; du Rhin aux Pyrénées, pas une grande famille qui n'y eût dépensé le plus pur de son sang; de l'Espagne à la Syrie, pas un matelot qui ne parlât cette langue provençale, sœur aînée de l'espagnol et de l'italien, que l'Orient nomme encore la langue des Francs.



Les croisés arrivent en vue de Jérusalem. (P. 93.)

LII. Cependant Philippe I avait vu en spectateur indolent les conquêtes de Guillaume le Conquérant en Angleterre et les hauts faits des croisés. Tandis que son frère Hugues allait mourir en Asie, lui, toujours excommunié, n'avait fait pénitence qu'à la mort de la reine Berthe. En fait d'agrandissements, il s'estimait heureux d'avoir acheté la ville de Bourges, et d'avoir marié son second fils avec l'héritière du château de Montlhéry, dont le redoutable seigneur, Guy de Trusselles, venait de partir pour la croisade.

LIII. Héritier de Philippe I, Louis le Gros ne recueillit qu'un pouvoir débile (1108). Ses États, si restreints, étaient sans cesse menacés par de petits seigneurs vivant de brigandages. La route même d'Orléans n'était pas libre, et était souvent pillée par les Montmorency, maîtres de Corbeil, de Montmorency, d'Enghien et de presque tous les abords de la capitale. Le nouveau seigneur de Montlhéry montrait les dents à son frère; un peu plus loin, Hugues, sire de Puyset, ravageait les environs d'Orléans, et Enguerrand de Coucy maltraitait les habitants d'Amiens. Quoique chargé d'embonpoint, Louis le Gros était assez guerroyeur. Son premier soin fut de se débarrasser de ces brigands et de marcher contre eux, à la tête de quelques chevaliers et des paroisses ameutées par ces excès. Moitié ruse, moitié courage, il reprit Montlhéry et Corbeil, obligea les Montmorency à respecter les biens de l'abbaye de Saint-Denis, et, à la longue, en fit ses plus fidèles serviteurs. Puis il vint assiéger le château de Puyset. Pour en venir à bout, ce ne fut pas trop de trois années et de trois expéditions. Enfin Hugues fut forcé de se rendre ; son château, pris et rasé. N'ayant plus rien à faire en France, il alla en Palestine sous prétexte de pénitence, y devint comte de Joppé, mais finit comme il avait vécu, dans le brigandage et l'alliance des Sarrasins. Cerné dans Joppé et encore une fois chassé, il fut tué par un soldat dans une rue de Jérusalem.

Prise de Jérusalem. (P. 94.)

LIV. Restait le fameux et cruel Enguerrand de Coucy, retiré dans une grosse tour d'Amiens, vrai repaire d'où il ne sortait que pour maltraiter les bourgeois, et leur disputer les libertés communales que l'évêque venait de leur accorder à l'exemple de ses voisins. Les bourgeois appelèrent le roi, qui commençait à passer pour le destructeur des brigands et l'ami des bonnes villes. Avec son aide, ils investirent la grosse tour, qu'il fallut affamer, et qui n'ouvrit ses portes qu'après deux ans de siège.

LV. Séduits par des exemples si proches, les bourgeois de Laon voulaient aussi nommer leurs magistrats et s'exempter du service militaire. Ils avaient profité de l'absence de leur évêque pour établir une commune, et ils comptaient sur l'appui de Louis le Gros, auquel ils offrirent quatre cents livres. Mais, l'évêque refusant de céder ses droits, dans un accès de fureur sauvage ils envahirent son palais, et le massacrèrent avec une partie des nobles et des clercs. Menacés de la colère du roi et des foudres de l'Église, ils mirent à

leur tête le fils même de cet Enguerrand de Coucy qui avait si malmené les bourgeois d'Amiens. Louis le Gros commença par enlever le château de Coucy, pendit aux créneaux les bourgeois qu'il y trouva, entra en vainqueur à Laon, et fit tout rentrer pour longtemps dans l'ordre et dans l'obéissance.

LVI. Ainsi Louis le Gros frappait tour à tour sur les bourgeois et sur les seigneurs, et profitait de l'occasion pour refuser toute commune dans ses États. Du reste, ces exemples étaient nécessaires aux uns comme aux autres. Depuis que leur commerce se développait par la trêve de Dieu et par le départ des nobles, la tête tournait aux bourgeois; ils ne voulaient plus dépendre de personne, ne pouvaient plus souffrir la tour d'un château, ne voyaient plus que leur ville, leur bonne ville, et profitaient souvent de leur liberté pour se faire la guerre et se piller entre eux, à l'exemple des riches cités d'Italie. Peu à peu le roi de France, qui intervenait dans ces conflits, passait pour un magistrat de justice et de paix, pour le champion de la trêve de Dieu, et l'on commençait à se souvenir que ce chevalier pouvait bien être, de plus que les autres, l'héritier de Clovis et de Charlemagne.

LVII. Pendant que beaucoup de gens usaient de leur liberté le sabre au poing, et que le roi de France s'efforçait de leur inspirer quelque respect, d'autres hommes, tout aussi fortement trempés, cherchaient non la gloire ni la fortune, mais la solitude des forêts, l'austérité du cloître, où leur forte nature se développait encore. Les croisades n'absorbaient pas toute l'activité chrétienne; les cœurs pacifiques cherchaient des moyens plus doux de plaire à Dieu, et, à l'exemple de la grande famille de Cluny, que ses richesses faisaient déjà pencher vers la décadence, se formaient de tous côtés de nouveaux ordres religieux. Saint Bruno, fuyant la mitre, fondait dans une gorge des Alpes, non loin de Grenoble, sa grande et célèbre Chartreuse, seul couvent dont les siècles n'aient jamais altéré l'austérité. Renversé de cheval par la foudre, Robert d'Arbrissel créait l'ordre de Fontevrault près de Saumur, saint Norbert celui de Prémontré aux environs de Laon, saint Étienne celui de Grammont en Belgique, saint Robert de Molesme celui de Cîteaux au pays de Dijon.

LVIII. Le roi de ces solitaires, le vrai roi de son siècle, était saint Bernard. Fils d'un honnête chevalier bourguignon, qui plus tard se fit moine avec lui, et d'une tendre mère qu'il pleura jeune encore, il avait, ainsi que ses frères, l'âme belliqueuse. Il allait les rejoindre dans les camps, lorsque soudain il préféra l'étendard de Jésus-Christ à celui du duc de Bourgogne, et choisit pour reine de son cœur, pour dame de ses chastes pensées, Notre-Dame, la Vierge Marie, la Reine des anges. Gagnés par ce contagieux amour, ses quatre aînés le suivent. « Tout cela sera pour toi, » disent-ils au plus jeune, qui jouait dans la cour du château. L'enfant les regarde: « Vous prenez le ciel, et vous me laissez ces « murailles; je n'en veux pas. » Et, quittant ses jeux, il part avec eux. Dans son pieux escadron, Bernard comptait trente jeunes gens, quand il vint à Cîteaux occuper des cellules vidées par la peste. S'y trouvant bientôt trop à l'aise, il prit douze compagnons et alla s'établir près de Langres, dans le vallon désert et marécageux de Clairvaux. C'est là que, vivant d'abord d'orge, de millet et de feuilles de hêtre bouillies, ce héros de vingt-quatre ans, pâle, maigre, maladif, se nourrissait de l'amour qui le consumait, et trempait dans ses luttes avec la pauvreté et la solitude cet œil de feu, cette voix magique, qui allaient subjuguer son siècle.

LIX. Ainsi préparé, il vint à Paris, où les écoles furent stupéfaites des flots d'éloquence qui sortaient de cette frêle et délicate poitrine. Paris était alors le rendez-vous des maîtres les plus fameux. Entre tous brillait le Breton Abélard, jeune, éloquent, profond, hardi, populaire, chéri de ses élèves venus, pour l'entendre, de l'Europe entière et du fond même de la Suède. Tel était le digne adversaire avec lequel Bernard allait entrer en lice. Pourvus tous deux des mêmes dons du Ciel et d'un égal génie, ils devaient avoir un sort bien différent. L'un, à peine sorti de l'obscurité de son cloître, devait s'élever

comme un aigle sur les ailes de la pureté et de l'humilité; l'autre, se croyant invincible et côtoyant les abîmes de la science et de l'amour, devait tristement succomber.

LX. La curiosité et l'attrait de la célébrité entraînèrent Abélard, de hardiesse en hardiesse, à expliquer par la raison les mystères de la foi. Une jeune et savante élève, la trop aimable Héloïse, devint la dame de ses pensées et l'écueil de sa vertu. A la fumée de la gloire et des applaudissements se joignit l'ivresse plus douce encore d'une tendre idolâtrie. Le réveil fut terrible. Troublant cette félicité, l'oncle d'Héloïse se vengea brutalement, le fer à la main, et voua sa victime à une honte publique. Mais, pour arrêter Abélard sur cette pente dangereuse, pour guérir son cœur sans l'aigrir, il fallait une main moins cruelle; ce n'était pas trop du sage champion de la foi, de l'amoureux chevalier de la Vierge Marie, du grand saint Bernard. La lutte commença par des écrits pleins de feu; elle se termina par un concile, où tous deux comparurent en présence du roi et de la cour. A la vue de l'abbé de Clairvaux, Abélard resta muet et pétrifié; avouant par là sa défaite, il fut condamné à un silence perpétuel, et s'y soumit (1122). S'il avait eu des faiblesses, son héroïque pénitence les fit oublier. Disant adieu à la gloire qui avait bercé sa jeunesse, il voulut finir dans l'amitié de saint Bernard et de l'Église, et il alla passer ses deux dernières années dans les beaux cloîtres de Cluny, où il redevint doux et simple comme un enfant. Il y mourut à l'édification de tous, demandant à reposer sous les yeux de celle qu'il avait tant aimée, et lui donnant rendez-vous dans une vie meilleure. Depuis longtemps Héloïse avait, comme lui, cherché un asile dans le cloître, et, épurant leur amour, ils n'étaient plus unis que par les liens d'une pieuse et chaste correspondance. Ainsi méritèrent-ils que l'Église réunit un jour leurs tombeaux.

LXI. De même que le roi et sa cour restaient indifférents aux croisades, de même assistèrent-ils en simples curieux à ce tournoi de la science divine et de la science humaine. De mesquines affaires et de minces plaisirs continuaient à les absorber. Vainqueur des sires de Montlhéry, de Puyset et de Coucy, Louis VI avait sa petite guerre, non avec le pape, mais avec l'archevêque de Paris, dont il avait distribué les biens à des courtisans, et il s'appuyait contre lui de l'amitié de Suger, frivole abbé de Saint-Denis, qui de son abbaye avait fait un magnifique rendez-vous de fêtes pour les dames et les chevaliers du temps. Saint Bernard commence par Suger, et, à la stupeur des courtisans, le convertit, en fait son ami et un saint abbé. Le roi est plus obstiné, et reste sourd à cette éloquence; mais, par un arrêt de la miséricorde divine, son fils aîné meurt subitement d'une chute de cheval. Frappé dans son cœur et inconsolable jusqu'au tombeau, Louis le Gros fait pénitence; son troisième fils prend l'habit de Clairvaux; et, de peur que le second, le seul qui lui reste, ne lui échappe aussi, il supplie qu'il soit sacré.

LXII. C'était le moment où saint Bernard amenait en France et conduisait par la bride, de ville en ville, la mule du pape Innocent II, chassé d'Italie. Les Gibelins, parti violent et antinational, amis incorrigibles des empereurs d'Allemagne, l'avaient remplacé à Rome par un intrigant, fils d'un juif converti. Saint Bernard, dont les regards perçaient l'horizon borné d'alors, se déclara le champion d'Innocent II, et le fit reconnaître par Louis le Gros, qui lui offrit asile en France, et qui alla respectueusement au-devant de lui. En échange, à Reims, le pape déposa solennellement sur le front de Louis VII, héritier de la couronne, cette onction pontificale qu'avaient obtenue Pépin et Charlemagne, et qui, aux yeux des peuples, ajoutait à leurs suffrages le suffrage de Dieu. Ainsi, alors que se prononçait en Allemagne la déchéance d'empereurs parjures et impies, à chaque règne la puissance héréditaire des rois capétiens se confirmait en France par une sorte d'élection, et cette famille, qui n'était pas indigne de l'affection et du respect de ce beau pays, y jetait des racines de plus en plus profondes.

LXIII. Il n'en était pas partout de même. Alors qu'à l'exemple de la France et à la voix de saint Bernard, l'Angleterre et l'Allemagne



reconnaissaient Innocent II, plus d'un seigneur abritait ses passions indomptées sous le nom du faux pape et sous un zèle hypocrite pour l'Église. Dans tout le midi de la France les mœurs étaient légères, le clergé corrompu ; marchant à la tête des voluptueux, le duc de Gascogne, Guillaume X, comte de Poitiers, se déclarait hautement contre Innocent II. C'était un brillant et prodigue seigneur, géant de taille, se battant comme quatre et mangeant comme huit, à la fois redoutable et séduisant. Ne pouvant vivre sans guerre, il faisait battre ses vassaux entre eux ; ravisseur incestueux de la femme de son frère, il avait chassé de son siège l'évêque de Poitiers, le seul qui lui résistât, et accumulé les diocèses entre les mains du servile et ambitieux Gérard, évêque d'Angoulême. Qui s'étonnera s'il prit parti contre le saint-siège? Si jamais souverain avait mérité la déchéance, c'était lui. Mais saint Bernard, le pacificateur de l'Allemagne et de l'Italie, avait des moyens plus doux. Il arrive seul à Poitiers et fait venir le comte, qui, à la stupeur de tous, reste sept jours entiers avec lui dans un cloître, et en sort charmé, subjugué par ce magique ascendant.

LXIV. Saint Bernard parti, Gérard, le mauvais génie de Guillaume, l'ébranle, l'obsède et l'entraîne en de nouveaux excès. Saint Bernard revient. Au milieu de la messe, il apostrophe l'inconstant seigneur, et, lui présentant l'hostie sacrée : « Voici, lui dit-il, « celui que tu persécutes, et qui va bientôt « te juger ! » Guillaume tombe atterré, se relève à jamais converti, et se réconcilie avec l'évêque de Poitiers, dont il avait juré la mort. Tandis que son fatal ami Gérard périt frappé de mort subite, lui, déplorant ses péchés et s'abandonnant à la merci de Jésus-Christ, renonce à tout pour l'amour de son Sauveur. Il laisse ses filles sous la protection du roi de France, et son dernier vœu est de voir l'aînée, Éléonore, héritière de l'Aquitaine et du Poitou, épouser le fils de Louis le Gros. Ce testament fait, il part, humble pèlerin, et va mourir ignoré à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Louis le Gros reprend Montlhéry. (P. 97.)

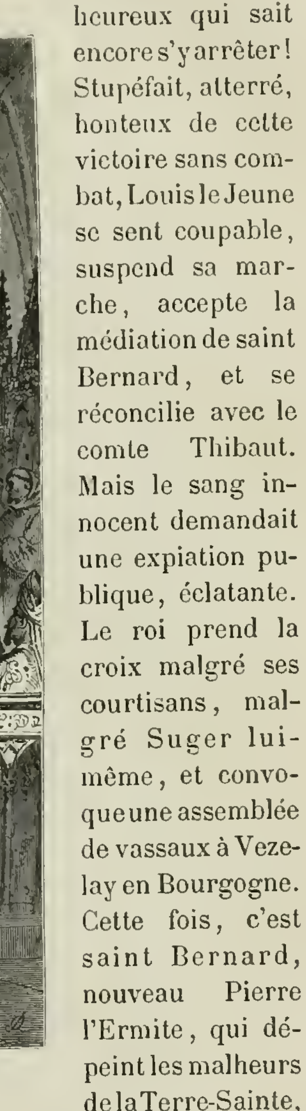
LXV. Son désir fut réalisé, et Louis VII, dit le Jeune, épousa Éléonore (1137). Ainsi le royaume de France se trouvait tout à coup doublé, et, tandis que Louis le Gros, toujours languissant depuis ses chagrins, descendait dans la tombe, son fils sortait de ce petit domaine, bien nommé l'Ile-de-France, passait la Loire et la Garonne, et faisait un voyage triomphal jusqu'aux Pyrénées. Le moment était venu pour le roi de se mettre à la tête de la guerre sainte. Louis le Jeune était jeune d'âge, jeune

de caractère, et se piquait d'être bon chevalier. Grâce aux tracasseries de leurs voisins, son père et son aïeul avaient pu rester étrangers au dévouement chevaleresque de tous leurs grands vassaux ; mais, pour lui, tarder davantage c'était se faire noter d'infamie.

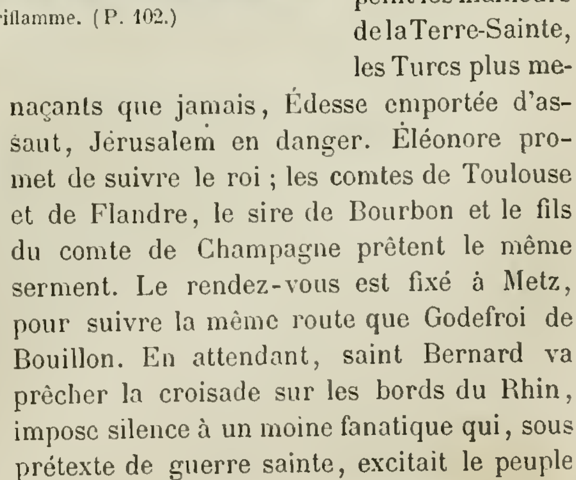
LXVI. Toutefois les agrandissements subits du royaume avaient tourné cette jeune tête. Oubliant qu'il venait d'être sacré par le pape Innocent II, Louis lui contestait aigrement le droit de nommer les évêques et voulait les dignités saintes pour ses courtisans : prétention instinctive et monstrueuse de presque tous les souverains d'alors. Le siège de Bourges étant vacant, le chapitre et le roi se disputèrent longtemps à qui en disposerait, et, pour terminer le conflit, le pape, usant de son pouvoir souverain, nomma lui-même l'archevêque. Celui-ci, chassé par les partisans du roi, ne trouva de refuge qu'en Champagne, chez le pieux comte Thibaut, ami dévoué de saint Bernard. Il y rencontre une autre proscrite, la sœur même de Thibaut, qu'un cousin du roi venait de répudier. Louis le Jeune fut excommunié avec ce mari brutal. Furieux, il déchaîne sa vengeance sur la Champagne, qu'il traite en pays rebelle. Rien ne lui résiste ; il entre à Vitry l'épée à la main, et fait mettre le feu aux quatre coins de la ville. Les habitants, épouvantés, se réfugient dans l'église, espérant un refuge au pied de l'autel ; mais l'église prend feu, et les malheureux, renfermés par une main de fer, périssent tous dans les flammes (1142).



Louis VII prend l'oriflamme. (P. 102.)



LXVII. Telle est la pente fatale du crime : heureux qui sait encore s'y arrêter ! Stupéfait, atterré, honteux de cette victoire sans combat, Louis le Jeune se sent coupable, suspend sa marche, accepte la médiation de saint Bernard, et se réconcilie avec le comte Thibaut. Mais le sang innocent demandait une expiation publique, éclatante. Le roi prend la croix malgré ses courtisans, malgré Suger lui-même, et convoque une assemblée de vassaux à Vezelay en Bourgogne. Cette fois, c'est saint Bernard, nouveau Pierre l'Ermite, qui dépeint les malheurs de la Terre-Sainte, les Turcs plus me-



naçants que jamais, Édesse emportée d'assaut, Jérusalem en danger. Éléonore promet de suivre le roi ; les comtes de Toulouse et de Flandre, le sire de Bourbon et le fils du comte de Champagne prêtent le même serment. Le rendez-vous est fixé à Metz, pour suivre la même route que Godefroi de Bouillon. En attendant, saint Bernard va prêcher la croisade sur les bords du Rhin, impose silence à un moine fanatique qui, sous prétexte de guerre sainte, excitait le peuple

au massacre des juifs, et, pour gage de sa mission, guérit les malades, les aveugles, les sourds et les boiteux. Son voyage est une suite de triomphes; l'enthousiasme se propage comme une fièvre: les juifs sont épargnés, et soumis seulement à une contribution en argent; les églises donnent tout ce qu'elles possèdent, engagent même leurs couronnes et leurs croix d'or; on envoie quenouille et fuseau au noble qui hésite à partir.

LXVIII. Louis le Jeune laisse le soin de son royaume à l'abbé Suger, digne bientôt du nom de Père de la patrie. Le connétable Matthieu de Montmorency lui est adjoint comme porte-glaive, au lieu du pieux comte de Nevers, qui préfère se faire chartreux. Toutes choses réglées, le roi va prendre l'oriflamme à Saint-Denis, où figuraient déjà, en vitraux de couleur, les exploits de la première croisade (1147). Comme Godefroi, il dédaigne de conquérir Constantinople, passe en Asie, et, pour éviter les montagnes, essaye de suivre les bords de la mer. Il restait pourtant des endroits périlleux. A partir de Laodicée, le chemin devient étroit et difficile: d'un côté une muraille de rochers, de l'autre un précipice affreux. Il fallut plus d'une journée pour faire défiler l'armée et les bagages; le soir les Turcs se jetèrent sur la colonne engagée dans la gorge, et essayèrent de couper l'armée en deux. Le roi, qui était resté à l'arrière-garde avec l'élite de ses chevaliers, se précipita sur la route pour rétablir ses communications. Mais d'invisibles mains lançaient sur eux une grêle de flèches et de pierres. Un grand nombre périrent; les plus belles fleurs de France se fanèrent avant d'avoir porté des fruits; le roi, démonté, se trouva tout seul, réduit à son épée pour se défendre. Retranché sur un rocher et protégé contre les flèches par une bonne cuirasse, il fit mordre la poussière à quiconque essaya de l'approcher; la nuit venue, il se jeta sur un cheval abandonné, et rejoignit le gros de l'armée, qui le pleurait comme mort.

LXIX. Arrivé à Satalie, il trouva le grand maître du Temple, venu au-devant de lui avec ses chevaliers. Il y avait de nouvelles gorges à traverser, et, malgré ce renfort, Louis le Jeune ne voulait plus se hasarder. Une flotte grecque s'offrit à le transporter à Antioche. Il eut la faiblesse d'accepter, et, commençant la guerre par une fuite à peine excusable au lendemain d'un désastre, il s'embarqua avec les guerriers les plus riches, laissant les malades, les blessés et tous les pauvres pèlerins s'en tirer comme ils le pourraient. N'ayant pas de quoi payer leur passage, ces malheureux essayèrent de se faire jour par la route de terre, et offrirent aux Turcs une proie facile. Presque tous moururent en braves; trois mille, pour éviter la mort, se firent musulmans. Cependant Louis le Jeune parvint à Antioche, où le galant Raymond de Poitiers s'efforça de lui faire oublier ses remords par une splendide et joyeuse hospitalité. Il ne s'oublia que trop en cette voluptueuse résidence; car il y perdit l'affection de sa femme Éléonore. Cœur léger, tout entier au plaisir, elle avait cédé aux séductions de Raymond, et elle cherchait à prolonger son séjour sur ces bords riants de l'Oronte, embellis avec le raffinement du luxe oriental. Le roi fut obligé de l'arracher de force à cette dangereuse ivresse. Déjà le mal était irréparable: ils ne s'aimèrent plus.

LXX. Enfin ils arrivèrent à Jérusalem, et, comme si le plaisir devait être jusqu'au bout l'écueil de cette croisade, ils choisirent pour l'assiéger la ville la plus riche, Damas, célèbre pour ses soies, ses selles et ses belles épées, et ils vinrent camper dans ses jardins plantés d'orangers et de jasmins, arrosés de fontaines et de jets d'eau, séjour de voluptés et de délices. Le temps s'y perdit en jalousies, en querelles, en brillants mais stériles faits d'armes. Que ne peut l'aveugle passion! parmi les soldats du Christ, elle fit jusqu'à des traitres. Après des assauts malheureux, ce siège, commencé avec éclat, fut levé sans bruit et Louis le Jeune, découragé, renonçant à égaler les premiers croisés, dont il avait cru facile d'éclipser la gloire, pressé de se séparer de l'infidèle Éléonore, revint dans ses États.

LXXI. Il trouva son royaume plus florissant et plus heureux que s'il l'eût gouverné lui-même, les villes ri hes et commerçantes,

les campagnes peuplées de nouveaux villages, la population accrue par les bienfaits d'une paix sans nuage. Il décerna solennellement à Suger le titre mérité de Père de la patrie. Le vieil abbé voulut échapper aux honneurs et consacrer ses derniers ans à la France d'outre-mer, à Jérusalem. Ainsi montrait-il que, s'il avait déconseillé la croisade sous un prince téméraire et inconstant, ce n'était ni indifférence ni manque de courage. Il avait déjà réuni dix mille hommes, et était près de partir, quand il mourut à soixante-dix ans.

LXXII. La même année finit saint Bernard. Après la gloire et l'enthousiasme, il avait connu la calomnie, le mépris, les insultes, triste et inévitable revers de la popularité. Chacun lui reprocha la guerre sainte qu'il avait prêchée, et dont il n'avait pas empêché les désastres. Lui seul était l'auteur de tant de maux, du deuil de tant de familles. Cruelle pour tout autre, cette ingratitude ne fit qu'effleurer ce grand cœur, et acheva de le détacher des jouissances humaines. Il mourut délaissé, et aussitôt cette rumeur passagère se tut devant le bruit immortel de ses vertus, de ses miracles et de sa toute-puissante éloquence. Courageux soldat de Jésus-Christ, amoureux chevalier de Notre-Dame, il avait combattu avec une énergie incomparable les passions fougueuses d'un siècle de fer, dompté la tyrannie triomphante des seigneurs, étouffé à son berceau la révolte des sages et des raisonneurs. Puis, à la tête de ce siècle pacifié, il avait espéré la conquête de l'Orient. Mais, retombant de tout son poids, la nature humaine avait fait échouer ses projets, et lui avait appris que sous le soleil la guerre avec le mal est incessante.

LXXIII. Les deux lumières du siècle venaient de s'éteindre. Louis VII était seul. Au lieu d'être son soutien, la reine Éléonore n'était plus pour lui qu'une femme odieuse, et, trouvant dans une parenté éloignée le moyen de faire annuler leur mariage, ils se séparèrent sans regrets. Louis n'était pas assez sage pour oublier ses affronts, mais trop loyal pour garder la dot. Éléonore s'en retourna, offrant au premier venu sa main souillée et ses beaux États d'Aquitaine (1152). Ce fut l'affaire d'un Normand. Héritier de la Normandie, de l'Angleterre et en même temps de l'Anjou et de la Touraine, Henri II devint maître par ce mariage d'une grande moitié de la France, et fut, de ce jour, un voisin menaçant. Quelques années plus tard, pour compléter ce vaste empire, son fils Geoffroy épousait l'héritière des ducs de Bretagne. De là cette rivalité sanglante de l'Angleterre et de la France, qui devait durer des siècles. De là ces guerres des Anglais, qui, comme les Sarrasins d'Espagne, firent naître en France une nation une, forte, héroïque. De là ces batailles acharnées, où, trompant toutes les prévisions humaines, la victoire n'appartint pas toujours au nombre, mais bien au parti le plus chrétien et le plus uni.

LXXIV. La guerre commença dans le Midi. Non contente de son héritage, Éléonore prétendait aux vastes possessions de ses cousins les comtes de Toulouse, et Henri vint mettre le siège devant leur capitale. Il était temps de sauver le Languedoc et la France. Accouru au secours de son vassal, Louis le Jeune se jeta dans la place, et força les Anglais à lever le siège. Henri se retira furieux, ruiné par cette expédition et prêt à se dédommager sur les biens de son Église, ressource éternelle des rois dissipateurs. Un seul chevalier lui avait conseillé de donner l'assaut malgré la force des assiégés, malgré les lois féodales, qui défendaient au vassal de faire la guerre à son suzerain; c'était son chancelier Thomas Becket, intrépide compagnon de chasse, de festins et de plaisirs. Ce fut lui qu'Henri choisit pour archevêque de Cantorbéry et pour primat d'Angleterre, comptant trouver en lui un courtisan facile. Mais, en acceptant, Thomas devint un autre homme, aussi courageux évêque qu'il était bouillant chevalier. Il avait averti le roi : « Prenez garde, notre amitié va « peut-être se changer en une haine mor- « telle. » Puis il lui avait renvoyé le sceau royal, et, entouré de pauvres, s'était mis à vivre comme eux. De son côté, Henri réclamait les revenus des bénéfices vacants, et voulait soumettre le clergé au service militaire et à la justice royale. Personne ne lui résista hors celui auquel il s'attendait le moins, son

ancien ami Thomas. Il essaya vainement des prières, des séductions, des menaces : lassé de cette résistance, il conçut dans son cœur cette haine mortelle que l'évêque avait prévue. Becket, voulant voir si le temps ne l'apaiserait pas, donna à ses pauvres un banquet d'adieu, et s'embarqua pour la France.

LXXV. C'était le moment où le pape Alexandre III, chassé d'Italie par l'empereur Barberousse, vivait réfugié à Sens. Henri le circonvint par mille promesses, et parvint à corrompre quelques-uns de ses cardinaux ; en même temps il somma Louis le Jeune de lui livrer le fugitif. Mais la France se vantait, depuis longtemps, d'être aux exilés un asile inviolable, et le souverain pontife, assis à son foyer, savait trop par sa propre expérience combien prompte et aveugle est la colère des rois. Furieux de n'être écouté de personne, Henri se déclare pour le prétendu pape de Barberousse, prononce, de sa propre autorité, la déposition du primat, et bannit d'Angleterre quatre cents de ses amis ou de ses parents, réduits à vivre comme lui de l'hospitalité française. Puis, apprenant que l'exilé a excommunié ses favoris, le roi tombe dans un accès de rage, déchire ses habits, et se met à ronger la paille de son lit.

LXXVI. Cependant le pape et le roi de France réclamaient ; prenant courage, les plus timides se déclaraient pour le proscrit ; les enfants mêmes de Henri menaçaient de le quitter. Il renferma sa colère, et vint demander la paix. L'entrevue eut lieu à Chinon. Thomas y vint de l'abbaye de Pontigny, où il vivait en simple moine, et, ne voulant pas rester un sujet de discorde, il accepta, triste et résigné, la feinte réconciliation de son ennemi. Henri promettait de le rétablir et de lui rendre les biens de son église ; il lui tint même l'étrier de son cheval ; mais il refusa de l'embrasser. Thomas lui dit adieu, sûr de ne plus le revoir et de mourir bientôt. Ses amis pressentaient aussi le péril, et le suppliaient de rester en France ; mais son église de Cantorbéry était veuve depuis sept ans. Il partit, traversa Rouen et Calais, et son cœur battit de joie à la vue de l'Angleterre. Quand il débarqua, une foule serrée se jeta à genoux sur son passage. Il arriva en triomphe dans son église, et y prêcha sur ce texte : « Je suis « venu mourir au milieu de vous. » Les détenteurs des biens de l'Église, tremblant d'être dépouillés, obsédaient le roi Henri. Sa rage se réveilla : « Pas un des lâches que je « nourris n'aura-t-il le courage de me débar- « rasser de ce prêtre ? » Quatre chevaliers partent pour le satisfaire. Arrivés chez l'évêque, ils se sentent comme terrassés, et sortent sans avoir osé lever la main sur lui. Cependant à l'heure des vêpres, étouffant tout remords et s'excitant les uns les autres, ils pénètrent dans l'église, et percent de mille blessures le prélat qui les attend sans défense au pied de l'autel.

LXXVII. Le martyre est le triomphe du chrétien. A peine mort, Thomas Becket est proclamé saint, et prend sur ses ennemis un invincible ascendant. Chacun s'éloigne avec horreur du roi Henri. L'hypocrite, pour désarmer l'indignation publique, vient lui-même sur le tombeau de sa victime, en habit de laine, pieds nus, frappé de verges, et prend solennellement la croix. Mais personne n'est dupe de ce nouveau mensonge. Ses propres fils le quittent, et s'unissent au roi de France pour lui faire la guerre. Au fond ils étaient excités par leur mère Éléonore, que Henri tenait dans une dure captivité, pendant qu'il se livrait à de honteux plaisirs. Plus méchant qu'elle, il n'en avait eu que de mauvais enfants : Richard Cœur-de-Lion, ingrat et turbulent ; Geoffroy, toujours rebelle dans son duché de Bretagne ; enfin le lâche et menteur Jean Sans-Terre. Au contraire, Louis le Jeune avait épousé la fille du vertueux comte de Champagne, de Thibaut l'ami de saint Bernard, et elle lui avait donné un fils courageux et magnanime, le vaillant Philippe-Auguste, auquel il laissa paisiblement la couronne (1180).

LXXVIII. Philippe-Auguste avait deux sœurs, l'une reine de Hongrie, l'autre promise à Richard Cœur-de-Lion ; mais le roi Henri retenait auprès de lui cette malheureuse fiancée, et redoublait ainsi la juste colère de son fils Richard et du jeune roi de France. Une dernière entrevue eut lieu près

de Gisors sous un orme séculaire, dont huit hommes ne pouvaient embrasser le tronc. Les Anglais se mirent à l'ombre, et laissèrent les Français à un soleil brûlant. Piqué, Philippe-Auguste monta à cheval, chassa les Anglais de la plaine, et fit couper le vieil orme de Gisors.

LXXIX. Pendant cette lutte mémorable, la force brutale recevait un nouvel échec, et l'autre illustre proscrit qu'avait abrité la France, le pape Alexandre III, était rentré en Italie. Barberousse, qui avait juré de l'avoir pieds et poings liés, fut vaincu sur terre par les villes lombardes, sur mer par les galères vénitiennes. Il fut réduit à venir baiser les pieds du pontife et à implorer son pardon. Le pape, reconnaissant, tira de son doigt un bel anneau, et le remit au doge de Venise, désormais prince de l'Adriatique ; le doge jeta l'anneau dans la mer, et la mer fut épousée. En même temps Alexandre III, sauvé par l'épée de quelques villes libres, proclama la liberté chose à jamais sacrée, l'esclavage banni de toute terre chrétienne, et, pour mettre l'arche sainte de toute liberté, l'élection des papes, à l'abri de la violence et de la corruption, il en exclut la servile et vénale populace de Rome, dont le despotisme germanique n'avait que trop cultivé les vices, et réserva ce choix difficile au collège des cardinaux, jusqu'alors curés de Rome. Ainsi la France pouvait être fière des hôtes qu'elle avait généreusement accueillis, et de la cause sainte qu'elle servait au dedans comme au dehors.


Louis VII combat les Sarrasins. (P. 102.)

LXXX. Rentrés à Rome, les papes n'avaient plus qu'une pensée : arrêter la guerre entre la France et l'Angleterre, et tourner leurs forces vers la Terre-Sainte. En effet, de nouveaux et terribles désastres venaient de fondre sur ces jeunes colonies, trop vite amollies au beau soleil d'Orient. L'Égypte, jusqu'alors négligée par les croisés, était devenue pour les Turcs le centre d'une dynastie nouvelle. Le grand Saladin en était sorti pour attaquer et soumettre tous les émirs de Mésopotamie et de Syrie. De Damas, centre de son armée, il ravageait cruellement les bords du Jourdain, et menaçait la Palestine d'une ruine complète. Le dernier roi de la famille d'Anjou, Baudouin IV, se mourait de la lèpre, sans autre successeur qu'un beau-frère peu aimé, le Gascon Guy de Lusignan. Le parti opposé alla jusqu'à invoquer les secours de Saladin. En ce péril, le patriarche de Jérusalem partit avec les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital, et vint trouver les rois de France et d'Angleterre. Philippe-Auguste déclara qu'il attendait la réponse de son ennemi. Henri II, qui pourtant avait juré d'expier le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, s'excusa et offrit de l'argent : « Gardez vos trésors, lui « répondit le patriarche ; ce n'est pas de l'or,

« ce sont des hommes qu'il nous faut. Voilà « dix ans que vous jurez de partir et que « vous trompez Dieu : gare sa colère! Vous « pouvez me traiter comme mon frère de « Cantorbéry. Autant mourir ici qu'en Syrie, « de votre main qui vaut celle des infidèles. » L'Anglais ne s'émut point, et persista dans son refus. Philippe-Auguste continua de le harceler en Normandie, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu sa sœur, et qu'il fût mort de chagrin, maudissant ses fils.

LXXXI. Ces discordes furent fatales à la Palestine. Saladin, avec une avant-garde de sept mille Turcs, s'avança subitement jusqu'aux portes de Nazareth. Fuyant à son approche, les paysans accoururent en jetant des cris d'alarme : « Voilà les Turcs! voilà les « Turcs! » Le maréchal du Temple, Jacques de Maillé, ne se trouble pas de cette panique. Il réunit ses cent trente chevaliers avec quatre cents hommes, les seuls en état de prendre les armes, et marche à l'ennemi, qui cheminait dans une étroite vallée. Monté sur un cheval blanc, il charge au premier rang. La victoire reste un instant suspendue. Mais, après des prodiges de bravoure, il fallut céder sous le nombre; son cheval s'abattit, et lui, hérissé de flèches et perdant son sang, se précipita encore sur les ennemis la lance à la main, et mourut en combattant. De ces Thermopyles chrétiennes, il ne revint que trois hommes.

LXXXII. Saladin continua sa marche à la tête de quatre-vingt mille soldats. Il s'empara de Tibériade, au bord du lac de Galilée. Bourgeois, matelots, pèlerins, chacun prit les armes dans ce moment suprême, et cinquante mille hommes vinrent encore se ranger autour de la vraie croix, qu'un évêque portait dans les rangs. On était à quelques lieues de l'ennemi, séparés par un désert aride, au plus fort de l'été. Les sages conseillaient d'attendre : on n'arriverait qu'exténué ; mais, comme toujours, les chefs français n'écoutèrent que leur fougue. Nous trouverons, disaient-ils, de l'eau avec nos épées ; et ils se mirent en route, le 3 juillet, par une chaleur accablante. Saladin déploya habilement sa cavalerie sur les bords du lac, et il fallut camper en vue de ces belles eaux sans pouvoir en goûter. Le lendemain, pas d'ordre de bataille. Les chevaliers font encore bonne contenance sous leur cuirasse ; mais les gens de pied, qui forment le centre, et doivent les appuyer, se ruent vers le lac avec l'irrésistible élan de la soif. L'armée est ainsi coupée en trois et bientôt cernée par des forces supérieures. L'infanterie ne trouve au lieu d'eau que des bruyères incendiées, et se laisse écraser presque sans défense ; l'avant-garde se fait jour, et se sauve lâchement ; le reste, serré sur une colline autour de la vraie croix, attend de pied ferme une mort inévitable. Deux fois les Turcs redescendirent en déroute les pentes de la colline ; la troisième fois ils montèrent plus nombreux, et ne redescendirent plus. O douleur! ô sinistre présage ! la croix, la vraie croix était aux infidèles, et avec elle le roi de Jérusalem et les débris de l'armée. Le lendemain, Saladin fit massacrer sous ses yeux, par les émirs eux-mêmes, ce qui restait de templiers ou d'hospitaliers ; ces braves moururent avec joie, et plus d'un simple croisé se dit des leurs pour mourir avec eux.

LXXXIII. Bientôt l'ennemi parut sous les murs de Jérusalem, jurant de la prendre d'assaut et d'en passer les habitants au fil de l'épée. Plus de roi, plus de chevaliers. Chevaliers à leur tour, les bourgeois réparèrent les murailles, firent des sorties, et prolongèrent la défense. Mais qu'attendre, qu'espérer? Rien ne venait d'Occident. Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut la vie sauve. Pour sa rançon, chaque homme dut donner dix pièces d'or, les femmes cinq, les enfants deux. Ceux qui purent payer défilèrent tristement devant Saladin, et allèrent chercher une autre patrie ; les autres, au nombre de seize mille, restèrent esclaves des infidèles. Quelques-uns des exilés, repoussés de ville en ville, apportèrent jusqu'en Italie la nouvelle de ces malheurs. Jérusalem était prise, les églises de nouveau changées en mosquées, et l'œuvre d'Urbain II et de Godefroi de Bouillon renversée en moins d'un siècle. Le pape Urbain III en mourut de douleur ; les fidèles firent pénitence, et bannirent le luxe de leurs maisons ; les villes ennemies se réconcilièrent ;

moines, prêtres et cardinaux jurèrent d'imiter à l'avenir la pauvreté des apôtres, et les plus pieux se reprochèrent d'avoir mérité ce désastre par leurs péchés.

LXXXIV. Il ne restait aux chrétiens de Palestine que Tripoli, Tyr et Ascalon. A son tour l'archevêque de Tyr s'embarqua pour l'Occident, et vint implorer le secours des rois de France et d'Angleterre. N'étaient-ils pas les plus coupables? Débarrassé de Henri II, Philippe-Auguste prit la croix, et avec lui Richard Cœur-de-Lion, qui lui avait juré éternelle amitié (1189). La noblesse des deux royaumes suivit tout entière. Ceux qui ne partaient pas payèrent la dîme saladine ou le dixième de leurs revenus; le clergé lui-même n'en fut pas exempt. On devait faire la route par mer et s'embarquer à Gênes ou à Marseille. Pour éviter les excès qui avaient perdu la seconde croisade, jeux de hasard, festins, habits somptueux furent défendus, et le voyage interdit aux femmes. Vaines mesures pour ranimer une piété languissante ; la piété se décrète-t-elle jamais? A sa place, l'amour des aventures chevaleresques et galantes, le désir de la gloire, étaient devenus le grand mobile. Un prince excommunié, l'empereur Barberousse, voulut quand même se mêler de guerre sainte. Bravant la colère de Dieu, il partit avec une armée superbe; mais, moins heureux qu'Alexandre le Grand, il périt misérablement en Asie Mineure pour avoir traversé une rivière à la nage. Son armée se dispersa, et douze mille hommes seulement vinrent, sous les ordres de Léopold d'Autriche, rejoindre les Français.

LXXXV. Philippe et Richard avaient débarqué en Terre-Sainte, après avoir pris en route l'île de Chypre. Peu pressés de voir et de reconquérir Jérusalem, ils entreprirent le siège de Ptolémaïs, ville forte et populeuse, port de mer important, dont les environs pouvaient nourrir l'armée. Deux années s'y passèrent en combats, où éclatait la bravoure des chefs, en trêves et en jeux, où Turcs et chrétiens luttaient d'adresse et d'habileté. Saladin lui-même échangeait avec les deux souverains de magnifiques présents et des attentions courtoises. Enfin, après avoir dépensé plus de sang et de courage qu'il n'en eût fallu en d'autres temps pour conquérir la Palestine, après avoir prolongé le siège à plaisir, l'assaut fut livré, et Léopold d'Autriche enleva le premier une tour à la pointe de l'épée. Survenu après lui, l'insolent Richard Cœur-de-Lion fit jeter sa bannière dans le fossé, et n'admit que Philippe-Auguste au partage du butin. Irrités de cet affront, les Allemands partirent les premiers, avides de vengeance. Le roi de France les suivit; des affaires l'appelaient, et c'était une bonne occasion pour les régler que l'absence de son ami Richard, auquel il jura bien pourtant de ne pas toucher à ses États. Philippe laissa dix mille hommes sous les ordres du duc de Bourgogne. Le comte de Champagne prit le titre périlleux et stérile de roi de Jérusalem, que le dernier élu, Guy de Lusignan, échangea volontiers contre la belle île de Chypre.

LXXXVI. Ainsi se termina la troisième croisade, à laquelle les plus grands souverains d'Occident n'avaient pas rendu l'éclat de la première. Richard resta encore à guerroyer en Palestine, chantant des vers et rompant des lances, défiant tour à tour troubadours et chevaliers, essayant vainement d'égaler par ses aventures la gloire du grand Saladin. Il part enfin ; il est jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique. Se méfiant des Français, il se déguise en cuisinier, et traverse l'Autriche. C'était courir au danger. Reconnu dans une hôtellerie, il est livré à ce même Léopold dont il a insulté la bannière sur les murs de Ptolémaïs, et il est jeté dans un sombre donjon voisin du Danube. Qu'était-il devenu? Nul ne le savait; nul n'en fut inquiet. Seul, un troubadour, le fidèle Blondel d'Arras, parcourait l'Allemagne cherchant son seigneur et le guettant sous les murs de tous les châteaux. Il y avait trois mois que le prisonnier rongeait son frein, ne sachant si jamais il sortirait de ce tombeau ; par bonheur il chantait encore, et Blondel, passant là, reconnut cette voix bien-aimée. C'était le premier couplet d'une chanson galante, que jadis ils avaient composée ensemble. Le troubadour répondit par le second couplet. Derrière ses barreaux Richard sut qu'il avait

encore au monde un ami et une chance de liberté.

LXXXVII. Ne pouvant plus garder sa capture secrète, Léopold s'exposait aux foudres de l'Église ; car, pendant tout leur voyage, la personne des croisés était sacrée. Il préféra livrer le captif à l'Empereur, fils de Barberousse, qui, durci aux menaces d'excommunication, retint Richard encore un an prisonnier sur les bords du Rhin. Il était temps pour le pauvre prince de revoir ses États. Son frère Jean Sans-Terre, le faisant passer pour mort, s'était emparé de la couronne d'Angleterre, et offrait à Philippe-Auguste, peu soucieux de ses serments, la Normandie et la Touraine. Richard consentit à tout pour être libre, promit une rançon de plusieurs millions, se reconnut l'humble vassal de l'Empereur et non plus du roi de France, et, en échange, obtint la suzeraineté nominale de la Bourgogne, de la Provence et du Languedoc. Le lion déchaîné se précipita sur ceux qui partageaient ses dépouilles. Pressé de faire sa paix avec lui, Jean Sans-Terre trahit l'armée française, à laquelle il venait d'ouvrir la Normandie, et fit massacrer la garnison d'Évreux. Battu dans le Nord, Philippe-Auguste essaya de soulever le Midi ; mais le clergé intervint, et sépara les deux armées. La paix faite, Richard, toujours guerroyant, alla se faire tuer d'une flèche devant le château de son vassal le vicomte de Limoges (1199).

LXXXVIII. Il ne laissait point de postérité. Jean, son frère, convoitait tout l'héritage ; mais il était détesté, surtout en France, et n'avait d'appui que sa vieille mère Éléonore, à soixante-dix-sept ans plus active et plus brave que lui. De l'autre frère Geoffroy, duc de Bretagne, il restait un fils, Arthur, à peine âgé de douze ans. Les Bretons se déclarèrent pour cet enfant, dont le nom leur était cher ; l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou suivirent leur exemple. Réfugié à la cour de Philippe-Auguste, Arthur brûlait d'égaler l'antique roi breton et les chevaliers de la Table ronde, héros favoris des troubadours, et de faire comme eux chanter ses hauts faits. Emporté par son jeune courage, il vint assiéger sa grand'mère Éléonore dans le château de Mirebeau, près de Poitiers. Mais, averti à temps, Jean Sans-Terre arrive avec une armée, surprend son neveu, et l'emmène en Normandie. Depuis il ne reparut jamais, et une rumeur sourde apprit à ses amis qu'un soir, en se promenant sur la Seine, Jean l'avait de sa propre main percé d'un poignard et jeté dans le fleuve. Inconsolables, les fidèles Bretons prirent les armes, soutinrent contre les Anglais la jeune sœur d'Arthur, et donnèrent sa main au comte de Dreux, Pierre Mauclerc, cousin de Philippe-Auguste et descendant de Louis le Gros.

LXXXIX. De son côté, le roi de France ne restait pas inactif. Il citait à la cour de ses barons son vassal félon et meurtrier, et, comme le coupable se gardait de comparaître, il mettait la main, sans coup férir, sur le Poitou, sur l'Anjou et sur la Normandie (1204). Jean jouait aux échecs, quand Rouen assiégé lui fit demander du secours ; il ne quitta point sa partie. Délaissés de leurs souverains, les Normands se donnèrent de tout cœur aux rois de France, et devinrent leurs meilleurs soldats contre cette Angleterre, fondée par leurs aïeux. Ainsi, cette première guerre se terminait à l'avantage de la France, qui faisait un grand pas vers ses anciennes frontières; par un exemple sévère, le roi avait appris au plus grand de ses vassaux à respecter sa puissance.

XC. Vengeur au dehors d'une innocente victime, le bouillant Philippe-Auguste n'avait pu se contenir lui-même, et ses rigueurs envers une jeune et fidèle épouse ternissaient la gloire de ses armes. Un premier mariage avec une petite-nièce de Charlemagne lui avait donné l'Artois et le surnom impérial d'Auguste. Veuf de bonne heure et remarié à Ingebourge, fille du roi de Danemark, il s'en dégoûta sur-le-champ, et ne songea plus qu'à s'en défaire. Comme avec une Danoise la parenté ne se pouvait alléguer, elle fut chargée de crimes imaginaires, jetée dans un cachot, séparée de ses serviteurs, soumise aux plus dures privations, et l'Allemande Agnès de Méranie prit publiquement la place et les honneurs de la reine disgraciée. Plus fort



Chevaliers bannerets.

que ses aïeux qui tous avaient courbé la tête sous l'excommunication, Philippe-Auguste à son tour défiait la justice de l'Église, trop prudente, pensait-il, pour s'en prendre à lui.

XCI. Mais la barque de saint Pierre était menée par une main ferme et intrépide. Chargé seul depuis peu de l'élection des papes, et mettant son honneur à bien choisir, le collège des cardinaux venait de nommer, à trente-trois ans, un studieux élève de Paris et de Bologne, Innocent III. Une fois élu, après des larmes sincères sur sa faiblesse et son néant, il ne regarda plus derrière lui, et dévora la carrière de ses nouveaux et immenses devoirs. Le roi de France fut excommunié comme un simple fidèle, le royaume entier mis en interdit, les offices suspendus, les sacrements réservés au mourant. A ces armes toutes spirituelles se joignait le cri de la conscience publique, courageuse depuis qu'elle n'était plus seule. L'impétueux Philippe-Auguste dut céder et renvoyer Agnès de Méranie et reprendre la pauvre Ingebourge.

XCII. Sauf ce débat, l'Église trouva toujours en lui un fils soumis et un brave allié. Leurs ennemis n'étaient-ils pas les mêmes? Marchant sur les traces de son père, Jean Sans-Terre disposait à son caprice du siège de Cantorbéry, des biens du clergé, et bravait les envoyés du saint-siège; en même temps, plein de rancune contre Philippe-Auguste, qui lui avait pris la Normandie, il invoquait à son aide, comme Richard prisonnier, le pouvoir de l'empereur d'Allemagne, prétendu suzerain de tous les rois du monde, et lui faisait une pension de cinq mille ducats, à condition de réduire la France au petit domaine de Hugues Capet. L'Empereur d'alors, Othon IV de Brunswick, se trouvait être, par sa mère, le neveu de Jean Sans-Terre, prince obscur, qu'Innocent III avait tiré de son néant et sacré à la place des fils cruels et

parjures de Barberousse. Mais quoi de plus orgueilleux qu'un parvenu ! A peine Empereur, Othon épouse les traditions de ses devanciers, passe les Alpes (1207) en conquérant, ravage l'Italie, et vient dépouiller le jeune roi de Naples. Désormais il était digne de son oncle. Tous deux excommuniés, ils prennent les armes contre la France, qui, seule, ne courbe point la tête, et, tandis que les Anglais débarquent à la Rochelle, Othon réunit sous ses bannières les comtes de Flandre, de Boulogne et de Hollande, les ducs de Lorraine et de Brabant, et entre par le Nord.

XCIII. Philippe connaissait la lâcheté de Jean Sans-Terre, brave seulement du jour où ses alliés triompheraient. Aussi, méprisant son attaque, il marcha droit aux Allemands, et les rencontra à Bouvines, entre Lille et Tournay (1214). L'armée ennemie était de cent vingt mille hommes, toute de chevaliers ou de barons aux brillantes armures; pour étendard elle avait un immense dragon, surmonté d'un aigle d'or et traîné sur un char, image fantastique de la monstrueuse ambition d'Othon. Les troupes de Philippe-Auguste étaient de moitié moins nombreuses et composées, en grande partie, des milices de Corbie, d'Amiens, de Beauvais, de Compiègne, d'Arras et de vingt autres communes voisines, venant, comme sous les règnes précédents, combattre avec le roi pour leur indépendance. Les armes de ces bourgeois étaient modestes, leurs cœurs fermes et résolus, et dans ces rangs silencieux régnait la paisible confiance de combattre pour Dieu et pour la liberté. Les chevaliers du Nord espéraient avoir bon marché de ces gens de pied, et se jetèrent en aveugles sur eux. Ils furent reçus avec un sang-froid qui les déconcerta. Philippe-Auguste combattait au premier rang, animant chacun de sa parole et de son exemple. Il était si près de l'ennemi qu'un Allemand accrocha sa cuirasse avec le fer d'une pique, et voulut le tirer à bas de son cheval ; mais quelques braves se jetèrent en avant, et le dégagèrent. Après une mêlée sanglante, l'ennemi recula ; vainement l'Empereur essaya de ramener lui-même ses escadrons décimés. Sa seconde attaque fut encore moins heureuse ; la déroute devint générale ; alors les Français se mirent en branle, et poussèrent les fuyards l'épée dans les reins. L'étendard de l'Empire tomba entre leurs mains avec un riche butin et des milliers de prisonniers.

XCIV. Parmi eux se trouvaient les comtes de Flandre et de Boulogne, vassaux félons, qui avaient voulu secouer l'autorité du roi. Ils furent chargés de chaînes et amenés à Paris : leçon salutaire pour ces fiers seigneurs, qui, flottant entre la France et l'Allemagne, ne songeaient qu'à vivre aux dépens de leurs voisins. Entraînés par cette victoire, les ducs de Lorraine furent dès lors, sinon les vassaux, du moins les amis, les compagnons d'armes et les alliés fidèles des rois de France. Ainsi Philippe-Auguste, s'il n'avait point acquis de nouveaux territoires à l'Est comme en Normandie, avait assuré, contre le pouvoir envahisseur des empereurs, l'indépendance et l'unité des peuples qui avaient fait les croisades. Quant à Jean, réfugié en Angleterre, lâche et perfide envers ses propres sujets, il leur fit les plus larges concessions de liberté, puis les révoqua, et se rendit à la fin si odieux et si vil que ses barons appelèrent à sa place le fils de Philippe-Auguste. Déjà le prince français avait été couronné à Londres, et, par un singulier retour de fortune, la France allait écraser l'Angleterre, naguère si menaçante, quand le pape, évitant toujours les excès de la victoire, arrêta les vainqueurs, et que Jean mourut fort à propos pour laisser la couronne à son fils. Peu après, l'empereur Othon finit tout aussi misérablement, et, à sa place, Innocent III sacra le petit-fils de Barberousse, le jeune roi de Naples, son cher Frédéric II, croyant cette fois avoir conjuré l'ingratitude par ses bienfaits.

XCV. Cependant la victoire de Bouvines avait été une fête pour toute la France et surtout pour les bourgeois. Ces braves gens chérissaient le roi généreux avec lequel ils avaient combattu, et qui, moins timide que son aïeul, leur avait accordé les droits de commune dans son domaine. De toutes les

bonnes villes, Paris était la plus riche, la plus populeuse, la privilégiée. Le roi en avait fait paver les rues, jusque-là si boueuses; agrandissant son enceinte, il avait construit de nouveaux et solides remparts : au nord, de la tour du Louvre au couvent fortifié du Temple; au sud, de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés au cloître Saint-Victor. A l'est s'élevèrent les halles et le cimetière des Innocents; de tous côtés, des églises, des hôpitaux et des léproseries. L'architecture suivait l'essor des libertés nationales; les gros piliers romans se découpaient en faisceaux hardis et légers; les fenêtres s'ouvraient plus larges et plus gracieuses aux flots de la lumière, et les voûtes mêmes s'élançaient en ogive sur d'audacieux contreforts. Au centre de Paris, dans la Cité, commençait la magnifique cathédrale dédiée à Notre-Dame, qui, de ses tours majestueuses, domine et protège encore les deux rives de la Seine.

XCVI. Non loin de là, sur la rive gauche, s'étaient depuis longtemps groupés les étudiants, échelonnés sur la montagne Sainte-Geneviève, et partagés entre les professeurs du cloître Saint-Victor et de l'école Notre-Dame. Le légat du pape Innocent III, Robert Courçon, réunit ces écoles fameuses sous le nom d'Université, c'est-à-dire enseignant tout à tous. Les études y furent divisées en quatre facultés : la théologie, le droit civil, le droit canon et les arts embrassant à la fois les lettres et la médecine. La science étant un don du Saint-Esprit, l'enseignement dut être gratuit sous peine de simonie; élevée à la hauteur et à l'indépendance d'un sacerdoce, la licence du professorat fut conférée au concours par le chancelier de Notre-Dame, au nom du pape lui-même. Philippe-Auguste confirma cette magnifique organisation, qui devait doubler la gloire des écoles de Paris et attirer dans cette capitale la jeunesse du monde entier. Les étudiants, répartis en quatre nations, furent solennellement affranchis de la justice royale, et ne relevèrent comme clercs que de l'église épiscopale.

XCVII. Ainsi, dans leur alliance, Innocent III et Philippe-Auguste firent de la France, non seulement le rempart militaire de l'indépendance des peuples, mais encore le sanctuaire de la vérité, de la science, de la vraie liberté intellectuelle. Ainsi se réalisait de plus en plus l'accord si difficile et pourtant si désirable des forces humaines. Le pouvoir temporel, mis au service de l'autorité spirituelle, reconnaissait la supériorité de l'esprit sur la matière, et en échange recevait la consécration morale de ses propres triomphes.

XCVIII. Il était temps à cette époque pétulante d'asseoir solidement l'édifice de la science chrétienne et de donner aux esprits une direction forte et sûre. Saint Bernard n'était plus, et les difficultés qu'il avait héroïquement vaincues renaissaient avec la génération nouvelle. Le désintéressement des premiers croisés avait complètement disparu. Les Français n'avaient pu passer, une quatrième fois, sous les murs de Constantinople sans succomber à la tentation de prendre cette opulente capitale. Malgré les instances d'Innocent III, au lieu de délivrer Jérusalem, ils venaient de conquérir cette autre Babylone, et d'y établir comme empereur Baudouin, comte de Flandre. Les templiers eux-mêmes étaient arrivés de Palestine pour prendre part à la curée; les églises avaient été pillées, les statues de bronze fondues, les marbres brisés. Les Français sauvèrent quelques reliques, seules précieuses à leurs yeux, et ne songèrent pas à disputer aux Vénitiens les quatre chevaux de bronze qui, de la place Saint-Marc, devaient pourtant un jour venir à Paris. Baudouin n'avait pas joui longtemps de cette brutale conquête, et avait disparu dans une bataille contre les Bulgares. La fatale couronne fut offerte à Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et cousin de Philippe-Auguste. En route avec toute sa famille, il tomba entre les mains des Grecs, et mourut en prison. Ses fils lui succédèrent.

XCIX. Dans le midi même de la France naissait une autre occasion de zèle et de guerre sainte, que le pape ne parvenait pas non plus à empêcher. La poésie, l'esprit sceptique, les mœurs légères de la Grèce avaient de bonne heure pris racine dans ces provinces. Dès le XIe siècle, les trouvères pro-

vençaux y chantaient, avec les exploits de Charlemagne, les voyages et les aventures d'Ulysse, caché sous le nom du seigneur Raymond. Les vices châtiés par les Sarrasins avaient reparu aux cours luxueuses des comtes de Poitiers et de Toulouse. Saint Bernard avait retardé la catastrophe et vaincu Guillaume, l'hostie à la main; extirpé à Poitiers, le mal renaissait chez les comtes de Toulouse, seigneurs tout-puissants du Rhône à la Garonne. Raymond VI, indigne héritier des héros de la première croisade, était l'ennemi déclaré de l'Église, en violait les lois, en profanait les fêtes, en méprisait ou en séduisait les prêtres. Autour de lui se groupèrent des hérétiques nombreux, ennemis plus hardis et moins sincères qu'Abélard. C'étaient les Vaudois, qui, marchant à la suite du Lyonnais Pierre Valdo, rejetaient la hiérarchie de l'Église sous prétexte d'abus, proclamaient l'indépendance de la raison humaine, et qui, fiers de leurs vertus farouches, persécutaient ou tuaient les prêtres, dépouillaient les églises, foulaient aux pieds les hosties. C'étaient les Albigeois, qui, recueillant les traditions fatalistes des manichéens, des juifs et des musulmans, prenaient de là carrière pour se livrer à tous les vices, et n'en obtenaient pas moins l'appui des Vaudois. Raymond VI les protégeait tous ouvertement. Innocent III lui envoya l'archidiacre Pierre de Castelnau pour l'exhorter à la pénitence. Raymond essaya de le séduire ou de le tromper, et, n'y parvenant pas, le fit assassiner. N'était-ce pas déclarer la guerre à l'Église , et avant d'aller chercher l'ennemi en Palestine, ne fallait-il pas réduire ces musulmans intérieurs?

C. Jusque-là Innocent III avait reculé devant les moyens violents. A ses yeux, le privilège qu'avait le saint-siège de prononcer la déchéance des princes et de délier leurs sujets du serment de fidélité était la dernière ressource des peuples opprimés, l'arche sainte de leur liberté en péril, destinée à contenir et non à déchaîner les abus de la force. Poussé à bout par le meurtre de son légat, il somma une dernière fois Raymond de punir les assassins et de réprimer les hérétiques. Sur le refus du comte, ses sujets furent déliés de leur serment, et appel fait à toute la noblesse de France (1208). Philippe-Auguste était occupé de ses propres affaires; il se contenta de surveiller de loin cette croisade, dont son fils devait recueillir les fruits; mais le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Paul et de Bar, et le brave Simon de Montfort, vieux soldat de la croix, réunirent une armée et entrèrent en Languedoc. Aussi lâche qu'hypocrite, Raymond feignit de se soumettre, et même se joignit aux croisés pour accabler ses vassaux et ses villes hérétiques. De ses yeux il vit Béziers emporté d'assaut, et vingt mille habitants égorgés sans distinction d'âge, Carcassonne ouvrant ses portes et froidement livrée au pillage, triste représaille des crimes des Albigeois.

CI. Ce terrible coup frappé, les seigneurs français pensèrent en avoir assez fait, et retournèrent dans leurs États. Il ne resta qu'une petite armée sous les ordres de l'intrépide Simon de Montfort. Raymond en profita pour rompre ses engagements; il releva l'étendard de la révolte; la cruauté des croisés avait soulevé tous les cœurs, et lui donna une armée. Par surcroît, le roi d'Aragon vint à son aide et ils se crurent assez forts pour envelopper Montfort, qui, avec huit cents chevaux, occupait Muret. La position était critique; mais plutôt mourir que de fuir devant les ennemis de Dieu. Montfort laisse quelques hommes à la garde de la ville, et sort avec sa cavalerie du côté opposé, comme s'il battait en retraite. Puis il décrit un demi-cercle autour de la place, et vient audacieusement prendre en flanc l'armée ennemie campée devant la ville. Il avait divisé ses hommes en trois corps : le premier culbute l'avant-garde; le second attaque le centre, où se trouve le roi d'Aragon; à la tête du troisième, Montfort s'élance pour couper la retraite à l'ennemi, et se rabat vivement sur ses bataillons étourdis. Le roi d'Aragon tombe dans la mêlée; sa mort est le signal d'une panique générale et d'une déroute sans exemple. Montfort poursuit les fuyards jusqu'à la nuit; puis il rentre en vainqueur dans Muret. Quant à Raymond, ne pouvant plus tenir la campagne, il s'enfuit

honteusement à la cour d'Angleterre, refuge digne de lui.

CII. Montfort avait accompli tout ce que peuvent le coup d'œil, la vigueur, l'héroïsme d'un grand capitaine, et, en échange, le concile de Latran et le roi de France l'avaient investi du comté de Toulouse. Pour consolider son pouvoir, et en même temps pour dédommager le fils du vaincu, désormais sans héritage, Innocent III venait d'abandonner, avec une rare générosité, au jeune Raymond tout ce que le saint-siège possédait en Provence. Tout semblait terminé. Mais, quelque braves que soient ses soldats, la vérité dédaigne de triompher par leur glaive, et affermit rarement leurs conquêtes. Livré à ses propres forces, Montfort se vit bientôt chassé d'une capitale qu'il ne pouvait plus contenir, et réduit à recommencer seul une guerre inégale. Du moins voulut-il mourir en guerrier et en chrétien. Averti que la bataille s'engageait, il ne quitta l'autel qu'après avoir vu son Sauveur élevé par la main du prêtre, monta à cheval avec le pressentiment de sa fin, fit reculer encore une fois l'ennemi qui n'osait le voir en face, et tomba mortellement frappé d'une pierre à la tête.

CIII. Trois ans plus tard, le vieux Raymond, rétabli dans ses États, mourut subitement, et, tout tremblant, n'eut que le temps de serrer la main d'un prêtre. Il laissait pour héritier son fils Raymond VII, compagnon de ses infortunes, mais non de son impiété. L'affaire se termina comme celle de Poitiers. Incapable de lutter, le fils de Montfort céda ses droits au roi de France, au jeune Louis VIII (car Philippe-Auguste venait aussi de descendre dans la tombe) (1223). Raymond VII demanda à se réconcilier avec l'Église, maria sa fille à Alphonse, troisième fils du roi, et, leur laissant ses beaux États, partit pour la Palestine, où il avait juré de combattre. La mort le surprit en route.

CIV. Ainsi la France se trouvait définitivement agrandie au midi par l'extinction des deux puissantes familles de Poitiers et de Toulouse. De leurs vastes domaines il ne restait aux Anglais que Bordeaux et la Guyenne. Le roi Louis VIII gouvernait l'Ile-de-France, la Picardie et la Normandie, et tenait sous sa suzeraineté la Flandre et la Champagne, dont la victoire de Bouvines avait à jamais fixé le sort. Son fils Alphonse était maître du Poitou; son fils Charles régnait sur l'Anjou, à la veille d'épouser l'héritière de Provence; un de ses cousins possédait la Bourgogne; un autre était duc de Bretagne.

CV. C'étaient là, sous une seule famille, de belles, de riches, de belliqueuses provinces, et jamais si complète unité n'avait relié, des Pyrénées à la Somme, les peuples de France. Mais sous ces brillants dehors couvaient les plaies de l'hérésie, mal guéries par les horreurs de la guerre. Dans l'Église croissaient chaque jour des vices triomphants, qui compromettaient sa vie. Les richesses attachées aux évêchés et aux abbayes excitaient la cupidité; de là dans les élections l'intervention des seigneurs, de là la brigue des ambitions, la jalousie des petits, grands périls pour la liberté et pour les vertus chrétiennes, plus faciles à garder à l'ombre de la pauvreté. Philippe-Auguste n'avait accepté qu'en frémissant les ordres du pape, et n'avait trouvé que trop d'évêques complaisants. Les orages de l'Allemagne, de Poitiers et de Toulouse menaçaient de renaître partout.

CVI. Vainement, pour les prévenir, l'Église, sous le nom d'inquisition, avait chargé ses docteurs de scruter et d'arrêter dans leur source ces perfides doctrines de l'hérésie, qui éclataient tôt ou tard en crimes ou en révoltes. Vainement, lui prêtant leurs bras et souvent dépassant son zèle, les seigneurs, non seulement enfermaient, mais torturaient et brûlaient les hérétiques. Pour vaincre et châtier ceux qui menacent son existence, il importe qu'avant tout la société ôte tout prétexte à la bonne foi de ses ennemis, et se mette, par sa justice, à l'abri de leurs plaintes et de leurs attaques. Nulle force humaine, même légitime, nulle violence, nul supplice ne remplacent pour la défense de la vérité la puissance douce et calme de la vertu. Or, pour apaiser et soumettre les esprits au lieu de les soulever, il fallait des mains bienfaisantes; il fallait encore une fois la voix, l'exemple, la sueur des saints, bien dus à la France en échange

des champions généreux qu'elle prodiguait depuis deux siècles à toutes les grandes causes. Des Normands avaient défendu les deux Siciles contre les Sarrasins; des moines de Cluny et de Clairvaux avaient relevé la chaire de Saint-Pierre; des Français de toutes les provinces ne cessaient de passer les Pyrénées pour la guerre sainte, et un prince de Bourgogne venait de fonder le royaume de Portugal. L'Espagne et l'Italie s'acquittèrent en donnant saint Dominique et saint François.

CVII. A la veille de la triste guerre des Albigeois, un prêtre de Castille, âgé de trente-quatre ans, qui, tout petit, couchait sur la terre nue, et étudiant vendait ses livres pour l'amour des pauvres, avait traversé le Languedoc, allant baiser les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. La soif des âmes le dévorait. Logé à Toulouse chez un Albigeois, il passa la nuit à l'entretenir, à le presser, à le convaincre, et conçut la pensée d'un ordre pour convertir les hérétiques. A son retour de Rome, il retrouva le mal accru, les esprits aigris; il se lia intimement avec le légat Pierre de Castelnau et avec les moines de Cîteaux, attirés comme lui par le péril. Le légat scella de son sang l'œuvre naissante, et Dominique résolut de le venger à sa manière. La guerre déchaînée, il revient à Toulouse, foyer du mal, où l'archevêque même a trahi; il refuse la mitre, prêche pendant que les autres se battent, institue le rosaire pour le retour de la paix, sauve tout ce qu'il peut arracher au supplice, et brave lui-même la mort, dont il ne se croit pas digne. Ce fut dans cet esprit apostolique qu'il fonda les frères prêcheurs sous le vieux manteau et la règle oubliée de Saint-Augustin. Et vraiment il était ressuscité le docteur des docteurs, le fléau des hérésies, le père de la vie monastique. A sa voix, les Albigeois revinrent en foule, touchés de sa vertu plus que de sa parole, et leur haine fut désarmée par cet apôtre sans défense.

CVIII. A peine réunis, ses seize disciples, dont huit Français, se dispersent vers les trois centres de la science, Paris, Rome et Bologne, sans abandonner Toulouse et sans oublier l'Espagne. Ils partent n'ayant ni argent ni protection, et ne se doutant guère qu'ils seront dans ces fameuses capitales les restaurateurs de la science chrétienne. A Paris, ils reçoivent l'hospitalité dans une maison des faubourgs, consacrée aux pèlerins sous l'invocation de saint Jacques : de là leur nom bien connu de Jacobins, sous lequel l'Université leur permit d'enseigner la théologie. Saint Dominique vient les visiter, et de Paris envoie des fondateurs à Limoges, Reims, Metz, Poitiers, Orléans. Puis il parcourt le reste de l'Europe à pied, ressuscitant les morts, servi par les anges, faisant plus de chemin avec son bâton qu'aujourd'hui avec la vapeur. Enfin, après avoir cicatrisé les plaies du Languedoc, bâti plus de soixante couvents, établi un second ordre pour les femmes et un tiers ordre pour les fidèles, fait six voyages à Rome et semé des colonies jusqu'en Hongrie, il voit la mort s'approcher.

CIX. Partout l'œuvre de saint Dominique est florissante; dans chaque maison les frères nomment leur prieur; les prieurs choisissent un provincial; les provinciaux un général, et l'ordre ne forme ainsi qu'une famille, où la plus douce liberté préside aux vertus les plus austères. Mais la robe blanche du frère prêcheur sera-t-elle longtemps l'image de sa vie? La première ferveur passée, qu'ont duré Cluny, Cîteaux, Clairvaux et toutes ces grandes abbayes, sitôt riches par leurs vertus, sitôt pauvres par leurs richesses? Où est l'homme sous le soleil qui possède le secret des choses durables? Cet homme, que saint Dominique cherchait, il le trouva un jour à Rome sous le capuchon d'un mendiant. Ils s'embrassèrent; ils passèrent une nuit en prière sans se rien dire; leurs cœurs s'étaient compris, et le mendiant avait donné son secret. Ne rien acquérir, ne rien posséder, vivre au jour le jour du pain de la charité : voilà le moyen d'être toujours libre et fort. Saint Dominique ordonna à ses frères d'être pauvres, et mourut content. Son ordre a vécu, puissante école de science, de travail, d'éloquence, de force et d'unité, pilier de la foi encore debout sans avoir été ni mutilé ni restauré, foyer des plus pures inspirations de l'art chrétien.

CX. Le mendiant en capuchon était saint François. Il devait mourir peu après saint Dominique, consumé à la fleur de l'âge par le feu de l'amour de Dieu, ayant aussi fait de grandes choses et fondé un ordre nouveau, second pilier apparu en vision à Innocent III pour soutenir la chancelante basilique de Latran. Fils d'un marchand d'Assise, qui lui avait ouvert le chemin de la fortune en vendant des draps de France, et par amour pour ce pays, l'avait nommé François, néanmoins poète, musicien, chevaleresque, ami de la belle nature, roi des fêtes et des plaisirs, il était devenu, à vingt-quatre ans, fou d'amour pour Jésus-Christ, et, couvert de boue et d'insultes, il avait tout quitté pour épouser une dame inconnue et méprisée, Mme la Pauvreté, plus forte que la science et meilleure gardienne de la liberté. Ennemi des honneurs au point de ne pas vouloir être prêtre, il avait parcouru l'Italie, réconciliant les villes, apaisant les haines, apprivoisant les loups, sauvant les agneaux de la boucherie, chantant les louanges du Très-Haut avec les petits oiseaux, répandant sur ses pas la contagion de l'amour divin.

CXI. En un seul jour saint François avait réuni autour de lui, sous des cabanes de joncs, plus de cinq mille religieux. Loin de se complaire dans ce triomphe, il convoitait une bien autre jouissance, le martyre chez les infidèles. Déjà l'Adriatique l'avait rejeté sur ses côtes; la maladie l'avait retenu en Espagne, et six de ses frères, plus fortunés que lui, étaient morts au Maroc. Il s'échappe enfin, débarque heureux à Damiette, et vient apostropher le soudan d'Égypte, qui, ô fâcheux miracle! se sent le cœur touché, et le renvoie la vie sauve. De là, la Palestine le reçut, et ses larmes arrosèrent le saint sépulcre, dont ses enfants sont restés les gardiens. Revenu en Occident, il trouva son ordre languissant en Italie, mais vigoureux en France et en Allemagne, et il envoya son manteau à sainte Élisabeth de Thuringe, la mère des pauvres et la reine des saintes. Puis, ravi d'extase en extase, il reçut dans ses pieds, dans ses mains, dans son côté, les plaies de son Sauveur, et revint mourir de l'amour dont son cœur était blessé en vue de sa chère ville d'Assise.

XCII. Quand il avait envoyé deux à deux ses disciples aux quatre coins de l'horizon, il s'était réservé la France, dont il parlait admirablement la langue. Puis, empêché d'y demeurer, il l'avait du moins traversée pour aller en Espagne, et il avait destiné à Paris un célèbre troubadour converti, ce roi des vers couronné par Frédéric II, devenu le bon frère Pacifique. Pacifique et son compagnon soignèrent d'abord les malades et les lépreux dans les hôpitaux, tout en mendiant leur pain. L'abbé de Saint-Germain-des-Prés leur donna un terrain, où ils bâtirent le couvent de l'Observance avec sa grande église et son collège célèbre, disparus comme tant d'autres monuments. Déjà les franciscains s'étaient répandus avec une incroyable rapidité. Cette immense famille, trop nombreuse pour ne pas se partager, devait croître en plusieurs rameaux, formés suivant les libres inspirations de l'amour, retombant quelquefois des hauteurs héroïques où avait plané leur père, mais ne se lassant pas de reprendre leur vol à sa suite et de reproduire à l'envi sa joyeuse pauvreté.

CXIII. Au lieu des Albigeois et des Vaudois, qui menaçaient de tout envahir et de détruire la société dans sa base, dominicains et franciscains couvrirent de concert le monde comme deux milices sœurs, prévenant les dangers de la science et de l'amour, donnant un aliment nouveau aux esprits et aux cœurs, échangeant leurs trésors de sagesse et de pauvreté, produisant l'une l'angélique saint Thomas d'Aquin, l'autre le séraphique saint Bonaventure, toutes deux indépendantes des princes et des lieux, nommant librement leurs chefs, toujours pauvres, destinées à sauver la liberté et à conjurer les périls de l'Église.

CXIV. La même année que saint François d'Assise, mourut le roi Louis VIII, après un règne court, mais pur. Le premier, depuis Hugues Capet, il n'avait pas encouru d'excommunication. La noble maison de Castille lui avait donné une princesse digne de lui, la reine Blanche, et il suffirait à leur gloire

d'avoir laissé pour fils le bon, le grand, l'inimitable saint Louis.

CXV. Lorsque Louis IX perdit son père (1226), il était tout jeune, et longtemps encore sa mère l'entoura de tendres soins et de conseils sages, en même temps que, d'une main ferme, elle lui conservait son royaume. En présence d'une femme, les grands vassaux avaient cru le moment venu de secouer l'autorité royale et, comme au temps jadis, de ne plus dépendre que de leur épée. Ils comptaient en même temps mettre la main sur les biens et sur les dignités de l'Église. N'étaient-ce pas eux qui, depuis Charlemagne, la soutenaient de leurs armes, qui avaient converti les Saxons, chassé les Sarrasins, détruit les Albigeois, et qui, chaque jour encore, brûlaient en grande pompe des hérétiques? Que pouvait-on leur refuser sans injustice? Tout en tenant ce beau langage, ces hypocrites se liguaient avec les Anglais, prenaient traîtreusement les armes, et venaient ravager les environs de Paris. La reine était avec son fils à Montlhéry, et n'osait en sortir. Les bourgeois de Paris, se méfiant des seigneurs et amis du jeune roi, vinrent bravement le délivrer, et l'escortèrent de leurs bataillons jusqu'aux portes de leur bonne ville. Blanche reprit courage. Sans autres amis que Dieu et les bourgeois, elle marcha contre le chef de la ligue, son perfide cousin le duc de Bretagne, qui avait osé recevoir le roi d'Angleterre à Saint-Malo; elle lui enleva la place de Bellême, et le força à demander la paix. Soumis et repentant, Pierre Mauclerc vint, la corde au cou, se jeter aux genoux du roi; laissant à son fils le duché de Bretagne, il prit la croix, et jura de finir ses jours en Palestine (1234).



Le roi Louis VIII confiant à Blanche les secrets de l'État.

CXVI. Après lui, le plus important des seigneurs était le comte de Champagne, le poète Thibaut, épris à certains jours de la reine Blanche, et pourtant incertain entre elle et ses ennemis. Il changea trois fois de parti, et, toujours malheureux, il fut obligé de vendre au roi Blois, Chartres, Sancerre et Châteaudun. Puis, comme Pierre de Bretagne, il dit adieu aux plaisirs, aux dames et au beau pays de France, et s'embarqua pour l'Orient avec le duc de Bourgogne, les comtes de Bar, de Vendôme et le fils de Simon de Montfort, aussi ardents à la croisade que naguère à la révolte. L'empire français de Constantinople, aux prises avec les Grecs et les Bulgares, et la Terre-Sainte, désolée par les Turcs, se disputaient ce précieux renfort. Ils firent voile pour Ptolémaïs; mais, guerroyant chacun de leur côté, contents d'enlever

quelques troupeaux aux environs de Damas ou de Gaza, ils tombèrent dans un piège, furent accablés par les Turcs, laissèrent Montfort prisonnier, et, revenus en petit nombre, ne songèrent plus qu'à revoir la France. Le poète Thibaut alla mourir dans son royaume de Navarre, héritage de sa femme.

CXVII. Au milieu de ces folles tentatives des grands, Blanche avait solidement établi ses fils. Robert était comte d'Artois; Alphonse, déjà investi du comté de Poitiers, avait épousé la fille du dernier Raymond de Toulouse, et l'héritière de Provence avait apporté en dot le reste du Midi à Charles d'Anjou. Quant à saint Louis, il avait grandi en âge et en vertu sous l'aile de sa mère. « Mieux vaut mourir que mal faire, » lui répétait-elle sans cesse. Ce fut la devise de toute sa vie, partagée entre l'amour du bien et le mépris de tous les dangers.



Saint Louis à Taillebourg. (P. 117.)

CXVIII. Ses turbulents et incorrigibles vassaux éprouvèrent les premiers son courage. De même que les seigneurs du Nord exploitaient tour à tour le voisinage de la France et de l'Empire, de même ceux du Midi appuyaient leur indépendance tantôt sur les Français, tantôt sur les Anglais. Cette fois ils invoquèrent le roi d'Angleterre, et à leur tête se mit le comte de la Marche, gendre de Pierre Mauclerc, hôte félon qui quitta honteusement la table royale pour lever le drapeau de la révolte. Saint Louis ne perdit pas de temps. Avec une ardeur de jeune homme, il emporta bravement le pont de Taillebourg (1242), rejeta les rebelles au delà de la Charente, les poursuivit l'épée dans les reins jusque sous les murs de Saintes, et les écrasa avant qu'ils pussent rentrer dans la place. Le comte de la Marche vint se mettre à sa merci et demander à genoux son pardon, tandis que devant lui ses ennemis triomphants et vengés se faisaient couper les cheveux qu'ils avaient juré de laisser croître. Les Anglais demandèrent une trêve de cinq ans.

CXIX. Cependant, dans son ardeur à suivre l'ennemi, le jeune roi s'était fatigué outre mesure. Revenu à Paris, il tomba gravement malade, et fut bientôt si bas qu'une dame qui le gardait le crut trépassé et couvrit son visage. Quand il rouvrit les yeux, il demanda la croix. Une voix lui avait parlé, et Dieu lui avait commandé de délivrer la Terre-Sainte. Ainsi, à peine rendu à ses amis, il allait s'arracher de leurs bras. Sa mère le pleurait comme mort, et craignait de ne plus le revoir. Pour tout le royaume, son départ n'était-il pas une menace de guerre civile et la perte d'une paix si récente? Mais il demeurait inébranlable, et, comme pour justifier sa confiance, les hommes les plus turbulents et jusqu'au comte de la Marche, entraînés par son exemple, juraient de partir avec lui.

CXX. Pendant que saint Louis achetait et faisait creuser le port d'Aigues-Mortes, qu'il

y réunissait une flotte, et qu'il amassait à Chypre d'immenses approvisionnements de blés et de vins, un grand débat tenait l'Europe suspendue. La cause n'en était pas nouvelle : Frédéric II, ce jeune roi de Naples qu'Innocent III avait défendu contre Othon et plus tard sacré Empereur, avait, en reconnaissance, promis de prendre la croix. Mais, fasciné par sa propre grandeur, entouré de légistes et de poètes, qui flattaient son ambition, ou chantaient ses vices, il n'avait employé qu'à asservir l'Italie les impôts et les soldats levés sous prétexte de croisade. Puis il était parti excommunié comme Barberousse, avait traité avec les Turcs, était entré à Jérusalem; mais les chrétiens d'Orient l'avaient reçu comme un fléau de Dieu, non comme un libérateur, et sur son passage toutes les églises s'étaient fermées. Furieux, il abandonna la Terre-Sainte à son triste sort, revint dans le royaume de Naples, que Dieu, disait-il, eût préféré, s'il l'eût connu, et là déchargea de nouveau sa haine sur l'Italie, saccagea Milan, et força le pape à se réfugier au delà des Alpes. Innocent IV réunit un concile à Lyon, prononça la déchéance de cet empereur, plus musulman que chrétien, et proposa à saint Louis la pourpre pour l'un des siens. Le pieux monarque refusa ce funeste héritage : c'était assez du royaume dont il avait à rendre compte. D'ailleurs, il ne voulait pas fermer les voies du repentir à l'incorrigible Frédéric, qu'il connaissait mal, et qui, en échange de sa médiation auprès du pape, prévint les Turcs de ses préparatifs de guerre et de ses projets sur l'Orient.

CXXI. A ce même concile de Lyon avaient paru les ambassadeurs d'un peuple nouveau, les Tartares, qui, surpassant l'ardeur conquérante des Turcs, venaient de soumettre la Chine, la Russie et les trois quarts de l'Asie. Sortis des grandes steppes à l'est de la mer Caspienne, on aurait pu les prendre d'abord pour ce peuple Gog et Magog, qui, commandé par l'Antéchrist, devait dominer la terre. Mais, au contraire, à les entendre, cherchant des alliés contre les enfants de Mahomet, ils étaient amis des chrétiens, disposés à recevoir le baptême; leur chef se faisait même passer pour déjà converti. Quels alliés inattendus pour les croisés que ces Tartares, qui avaient déjà balayé devant eux tous les Turcs d'Asie, et pour qui la délivrance de la Palestine ne serait plus qu'un jeu! Quelle perspective pour l'Église que la conquête de cet empire, allant jusqu'aux rives de l'autre Océan! Quelles espérances pour l'unité toujours rêvée de la grande famille humaine! Des religieux franciscains partirent aussitôt pour prêcher Jésus-Christ aux khans de Tartarie. Leur mission ne resta pas sans succès : de là les traces que le christianisme a laissées en Asie et en Chine, attestant qu'il fut à la veille d'y régner. Mais les hommes crurent trop tôt au triomphe toujours laborieux de la vérité. Au bout d'un siècle les ouvriers allaient manquer à cette moisson naissante; l'empire de Chine, abandonné à sa décrépitude, devait demeurer le plus vaste chef-d'œuvre de la sagesse de l'homme livrée à ses seules forces, et les Tartares attendent encore, pauvres et ignorants sous leurs tentes, d'être appelés à la vérité ou à de nouvelles conquêtes.

CXXII. Pendant que les premiers missionnaires se dirigeaient vers la Tartarie, tranquille de ce côté et comptant sur l'alliance de ces barbares, saint Louis résolut d'attaquer l'Égypte, vieille terre d'impiété, dernier et puissant refuge des Turcs. Il alla recevoir à Saint-Denis la panetière et le bourdon de pèlerin, et prit la route d'Aigues-Mortes, au milieu des cris d'enthousiasme et des larmes de ses peuples (1248). A Cluny, sa mère, qui ne pouvait se détacher de lui, l'embrassa une dernière fois; c'était à cette main chérie et respectée qu'il confiait, en son absence, le gouvernement de la France. Avec lui partaient son épouse Marguerite, ses frères Robert d'Artois et Charles d'Anjou (Alphonse de Poitiers devait amener l'arrière-garde), puis le duc de Bourgogne, le duc Pierre de Bretagne, les comtes de Saint-Pol, de Dreux, de Bar, de Soissons, de Blois, le dernier Archambault de Bourbon, destiné à mourir en route; le comte de la Marche, qui, par testament, rendait tous biens mal acquis; enfin le sire de Joinville, qui devait revenir

sénéchal et ami du roi. Les uns s'en allaient pleins d'ardeur et de joie; les autres n'auraient pu sans pleurer tourner la tête du côté de leurs châteaux et de leurs petits enfants; tous avaient convoqué serviteurs et vassaux pour leur dire un adieu, peut-être le dernier, et pour réparer les torts commis à leur égard. A côté de cette brillante noblesse marchaient des laboureurs, des artisans, de bons bourgeois, et, parmi eux, le sage Étienne Boileau, plus tard prévôt des marchands; enfin force prêtres pour dire la messe et chanter l'office, et pour donner, au besoin, un coup de main à la bataille : l'un d'eux, détroussé par des sergents du roi, en avait tué trois d'un coup, et, pour sa peine, saint Louis lui avait fait prendre la croix; en Orient, les occasions ne manquèrent pas d'exercer sa bravoure.

CXXIII. Les uns s'embarquèrent à Aigues-Mortes, les autres à Marseille. Grande fut la surprise de ceux qui n'avaient jamais vu la mer, quand, après avoir entonné le *Veni creator* et mis à la voile, ils se sentirent bercés par les vagues, et s'endormirent sans savoir s'ils ne se réveilleraient pas au fond de l'eau. A Chypre se trouvèrent les provisions que le roi y avait amassées depuis deux ans : tonneaux de vins entassés comme des montagnes, monceaux d'orge et de blé, dont le dessus avait germé à la pluie, mais dont l'intérieur était aussi frais qu'au sortir de la grange. Cette prévoyance n'était pas inutile; car les seigneurs avaient à peine emporté de quoi payer leur passage et vivre pendant la traversée.

CXXIV. Après quelques mois passés à se refaire, la flotte se remit à la mer. Chose admirable à voir, dix-huit cents voiles marchaient de concert, et couvraient l'horizon. Par malheur, une affreuse tempête s'éleva et dispersa tout. Un quart à peine se trouva réuni sur les côtes d'Égypte, en face de Damiette. Prévenu et par les préparatifs faits à Chypre et par les envoyés du perfide Frédéric II, l'ennemi était sur ses gardes; il avait rangé sur la rive ses escadrons aux cuirasses dorées, aux tambours et aux cors retentissants. Le roi tient conseil. Les chefs sont d'avis d'attendre le reste de la flotte; mais ils sont sans abri; un nouveau coup de vent pourrait les emporter. Saint Louis ordonne de débarquer. Lui-même, en dépit de ceux qui veulent l'arrêter, se précipite dans l'eau jusqu'à la ceinture. Son exemple entraîne toute l'armée. Les Turcs, surpris, s'enfuient vers la ville, et envoient en toute hâte des pigeons au soudan du Caire pour lui demander du secours. N'en recevant pas assez tôt, ils mettent le feu aux magasins et aux entrepôts de Damiette, et abandonnent sans défense cette riche cité.

CXXV. En pareil cas, l'usage donnait au roi le tiers du butin et le reste aux soldats. Saint Louis fut plus sage : renonçant le premier à sa part, il fit mettre de côté tout ce qui se trouva de grains ou de riz. Mais les seigneurs, maudissant sa prévoyance, gaspillèrent en plaisirs fugitifs les ressources de Damiette, et louèrent les boutiques si cher qu'il n'y vint nul marchand de Grèce ou d'Italie. Les mauvaises mœurs devinrent tellement effrontées que le roi fut obligé de renvoyer de ses gens, pris en flagrant délit aux portes de sa tente. Les fruits de ce premier succès et un temps précieux se perdirent à attendre les vaisseaux dispersés par la tempête et les renforts commandés par Alphonse de Poitiers.

CXXVI. Chacun arrivé, il fallait faire quelque chose, sortir de cette place et repousser les Turcs qui, rôdant aux environs, venaient chaque nuit assassiner les sentinelles. Devant les croisés s'ouvre un pays nouveau pour eux. C'est là cette merveilleuse Égypte, fameuse dans les livres saints, cette terre d'iniquité et de puissance diabolique. Le Caire, sa capitale, mérite bien le nom de Babylone; car c'est l'ennemie de Jérusalem.

Voilà le fleuve mystérieux dont la source cachée est au paradis terrestre, et qui, du haut de ses cataractes infranchissables, apporte encore aux hommes le gingembre, la cannelle, la rhubarbe, fruits tombés des arbres du jardin de délices. A l'aspect de ces pays inconnus, les sages craignent de s'aventurer, et conseillent avant tout de prendre Alexandrie, bon port pour la flotte, riche entrepôt pour l'armée. Mais le frère du roi, le

bouillant Robert d'Artois, ne voit que l'ennemi qui est devant lui, et, trop docile aux inspirations de la bravoure, le roi ordonne de marcher sur Babylone. Malheureusement les mois d'hiver, passés à Damiette, étaient la bonne saison pour envahir l'Égypte; les chaleurs approchaient, ennemis plus dangereux que les Turcs. D'ailleurs, la route de Damiette au Caire était mauvaise, sans cesse coupée par ces petits rameaux du Nil, qui, détachés des bras principaux, vont se perdre dans les sables et les lacs salés. Au bout de quelques lieues, l'armée fut arrêtée par un de ces cours d'eau, en face de la ville de Mansourah. Jeter un pont en présence de l'ennemi n'était pas, à cette époque, chose facile : les Français voulurent, entreprise moins praticable encore, barrer le fleuve par une chaussée. A mesure que la jetée s'avançait protégée par des galeries couvertes et roulantes, l'ennemi creusait dans la rive opposée d'immenses trous, où le courant se faisait jour, et qui élargissait d'autant son lit. En même temps, avec des machines, ils lançaient d'énormes pierres qui empêchaient, pendant le jour, toute communication avec les travailleurs, et des masses de feu grégeois qui, à la fin, consumèrent leurs galeries.

CXXVII. La situation devenait critique, quand un Bédouin proposa, moyennant une somme d'argent, d'indiquer un gué praticable. Ainsi se trouvait détruit le petit obstacle qui avait mis en échec toute la science de l'armée, et de nouveau le champ était ouvert à son inimitable mais trop confiante bravoure. Pendant la nuit, l'élite de la cavalerie se mit en marche pour passer le gué. Les templiers devaient, comme toujours, se battre à l'avant-garde. Ils traversent donc les premiers et se déploient bravement en face de l'ennemi, immobiles sous ses flèches, protégeant le long passage de l'armée, attendant le roi, qui doit engager l'action. Mais Robert d'Artois, qui vient après, ne peut se contenir à la vue des Turcs, et, devançant les templiers, il charge avec furie. Le grand maître ne veut pas le laisser seul, et marche pour le soutenir. L'ardeur les emporte juqu'à Mansourah; ils entrent avec les fuyards et les massacrent dans les rues. Cependant, dans la plaine, personne n'a eu le temps de les suivre. L'ennemi s'est rassuré. Les portes de la ville se referment sur eux, et tout à coup ces braves se trouvent assaillis par des forces inégales, sans issue pour s'échapper. Ils expièrent dignement leur désobéissance. Robert d'Artois mourut avec trois cents chevaliers, et l'ordre du Temple en perdit deux cent quatre-vingts. Le duc de Bretagne, qui les avait suivis au gué, essaya vainement de les secourir et de se faire jour jusqu'à la ville; il revint presque seul, blessé, vomissant tout son sang, et frappant encore des coups terribles. A sa vue, le roi, qui arrivait, comprit le sort de son avant-garde. Presque seul sur un terrain découvert, il lui fallut les plus grands efforts pour se soutenir. Enfin, le nombre des Français qui avaient passé l'eau augmentant toujours, les Turcs cédèrent ce champ de bataille disputé, et allèrent s'enfermer derrière les fatales murailles de Mansourah.

CXXVIII. La bataille finie, saint Louis pleura son frère et tous les braves dont l'imprudent avait entraîné la perte. La journée avait coûté cher et sans résultat. En face de l'armée affaiblie, voici une place forte, plus loin de nouveaux cours d'eau; et encore, avant d'aller plus loin, faut-il achever cette chaussée, depuis si longtemps commencée, qui doit assurer les communications. Sur ces entrefaites, pour comble d'épreuves, la peste se déclare. La bataille avait eu lieu le premier jour de carême; depuis, les soldats, fidèles à l'abstinence, n'avaient mangé que du poisson; et les poissons, l'eau, l'air étaient empoisonnés par les cadavres jetés dans le fleuve après le combat. Il s'ensuivit une affreuse contagion, qui gagna toute l'armée. Le roi lui-même tomba malade. La retraite était inévitable. Avant d'en venir là, saint Louis essaya du moins de négocier avec le soudan, et telle était la terreur causée par sa bravoure que celui-ci promit de rendre Jérusalem en échange de Damiette. Mais, en dépit du traité, le retour se changea bientôt en déroute. Malades et fuyards quittaient les rangs pour descendre le Nil en bateau. Le

roi seul, bien qu'à demi mort, ne voulait pas abandonner cette armée débandée, décimée, assaillie de Turcs et de Bédouins, et préférait mourir avec les siens ; il fut pris par l'ennemi avant d'avoir pu rejoindre Damiette.

CXXIX. Ceux qui avaient cru trouver par eau une route plus facile eurent le même sort. Montés sur une flottille plus nombreuse et plus active, les Turcs saisirent tous les bateaux. Ils tuèrent les malades, sous prétexte qu'ils ne sauraient point se guérir, ne gardant que les plus riches pour en tirer rançon. Quant aux matelots et aux soldats valides, les uns se firent Turcs pour sauver leur vie, les autres furent massacrés ou emmenés en esclavage. La nouvelle de ce désastre alla jeter l'épouvante dans Damiette. N'ayant plus rien à gagner, les marins et les marchands de Pise, de Gênes et des autres riches cités, voulaient sur-le-champ quitter la ville. Il fallut, pour les retenir, que la reine Marguerite employât l'or, plus puissant que ses prières. Cette infortunée princesse savait son époux mourant et captif. Elle était dans une ville assiégée et mal défendue, et, à toute heure, s'attendant à être prise, elle faisait coucher près de son lit un fidèle chevalier de quatre-vingts ans. Un jour elle le fit agenouiller et jurer de lui rendre un service : c'était de lui couper la tête si la ville était envahie. « Je le ferai volontiers, « lui répondit le vieux serviteur, et même je « l'avais déjà pensé. » Ce fut en ces jours d'anxiété que la reine eut le fils qu'en souvenir de tristesse elle nomma Jean Tristan.



Adieux de saint Louis et de sa mère. (P. 118.)

CXXX. Cependant le roi avait échappé à la maladie. Guéri, il restait à la merci du soudan, qui, peu soucieux de sa parole, demandait comme rançon les dernières places fortes de Palestine. Ne les ayant pas conquises, saint Louis ne se croyait pas le droit d'en disposer, et il les refusa. Menacé d'avoir les jambes brisées, il dit que, prisonnier, on peut faire de lui tout ce que l'on voudra, mais qu'il ne cédera pas. Enfin, vaincu par sa fermeté, le soudan ne demande plus que Damiette et cinq cent mille livres. « Damiette « sera ma rançon, « dit le roi, et le « reste celle de « mes soldats; car « je ne suis pas un homme qui se rachète à « prix d'or. » Touché de ce noble orgueil et stupéfait de ne pas se voir marchandé, le soudan lui remet cent mille livres, et prépare tout pour lui rendre honorablement la liberté. Tandis que le vaincu inspire respect et amour autour de lui, le vainqueur tombe sous les coups d'une révolte militaire, et, un instant, les rebelles se demandent s'ils n'offriront pas leur empire à saint Louis. Puis, craignant sa main ferme et sage, ils préfèrent s'abandonner à

l'ivresse de la victoire, recommencent à tuer les malades, pillent Damiette contre la foi des traités, brûlent les vivres des Français, et brandissent leurs sabres sur la tête du roi. Soit appât de sa rançon, soit reste de conscience, ils l'épargnèrent pourtant, lui rendirent la liberté, et l'envoyèrent à Ptolémaïs avec une centaine de chevaliers.

CXXXI. Enfin saint Louis touchait cette Terre-Sainte qu'il avait tant désirée, mais vaincu, presque seul, à peine sauvé de la mort et de la captivité. A quelques lieues de lui était Jérusalem, qu'il avait rêvé de conquérir, et qu'on lui offrait de visiter. Il ne voulait pas la voir aux mains des musulmans. Sa mère le rappelait pour défendre le royaume contre les Anglais. De ses frères, l'un était mort; les autres, Charles d'Anjou et Alphonse de Poitiers, maudissant la croisade, demandaient hautement à revenir en France, et, en attendant, jouaient aux dés, sans s'inquiéter des ordres ni des malheurs du roi. Saint Louis n'en avait-il pas assez fait? Pourtant il hésita et rassembla son conseil. Tous votent pour partir; un seul est d'avis de rester; c'est le sire de Joinville, qui pense à ses pauvres soldats captifs à Damiette, et qui ne veut pas se faire maudire en revenant sans eux. Chacun l'attaque, le critique, le raille. Le roi ne dit mot; mais, le soir, il le suit dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où le bon sire regardait tristement le ciel, et lui pose familièrement ses deux mains sur les épaules. Joinville, que la journée n'avait pas mis de bonne humeur, allait s'impatienter; mais il reconnaît une émeraude que saint Louis portait à son doigt, et se retourne tout confus. Le roi lui demande si son conseil est sérieux, et s'il est prêt à rester avec lui. Ils se le jurèrent, et de ce jour ils s'aimèrent d'une amitié de braves.

CXXXII. Joinville, qui avait perdu tous ses bagages, entra au service du roi avec trois de ses chevaliers; et, tandis que les frères de saint Louis s'en retournaient dans leurs États, son bon sénéchal demeura avec lui sur la terre étrangère, attendant que les rançons fussent payées et les captifs délivrés. A lui seul, Joinville habilla trente-cinq chevaliers champenois, sortis presque nus des prisons de Damiette et désormais fidèles à sa bannière. Saint Louis vécut ainsi quatre ans, avec une poignée d'hommes, consacrant ses ressources à fortifier les places délabrées de Sidon et de Césarée; arrêtant les Turcs d'Égypte par le seul prestige de son nom, recevant les ambassadeurs des Tartares, qui promettaient, toujours en vain, de chasser les musulmans; espérant de l'Occident des renforts qui n'arrivaient pas. Tout ce qui parut, ce furent quelques braves Norwégiens, venus à grand'peine de ces régions du Nord où l'été n'a pas de nuit et l'hiver point de soleil. Cependant le roi rendait la justice, en compagnie de ses barons, aussi paisiblement qu'à Paris ou à Vincennes, faisait respecter les lois et coutumes du royaume de Jérusalem, et essayait de vaincre Dieu par sa persévérance.

CXXXIII. Les pauvres gens des campagnes s'étaient seuls émus pour leur roi et avaient cru que, dédaignant le luxe des prélats et l'orgueil des chevaliers, Jésus-Christ voulait à son service de simples paysans : d'où le nom de Pastoureaux. Les bergers quittèrent leurs troupeaux, les laboureurs leur charrue. Partie de Flandre et de Picardie, commandée par un vieillard à longue barbe, cette troupe, comme celle de Pierre l'Ermite, s'accrut rapidement, et arriva à plus de cent mille hommes sous les murs de Paris. La reine Blanche se hâta de les envoyer sur la route de Marseille au secours de son fils. Mais, avec les intentions les plus généreuses, la pauvre multitude est plus facile à égarer qu'à conduire : que peut-elle abandonnée sans guide à ses instincts grossiers. Recrutés d'aventuriers, de vagabonds, de gens sans aveu, les pastoureaux furent bientôt enivrés de leur nombre. Moines, prêtres, chanoines n'étaient que des hypocrites, des avares, des gloutons. Eux seuls étaient les saints, envoyés de Dieu pour le salut du monde. A Orléans, un clerc voulut faire entendre raison à ces nouveaux Albigeois : pour toute réponse un coup de hache lui fendit la tête. Ce fut le signal du massacre des prêtres, du pillage et de l'incendie des châteaux. Les gens de Bourges

coururent sus aux brigands, tuèrent leurs chefs, et dispersèrent leur foule mal disciplinée.

CXXXIV. Cet orage passé, un autre malheur vint compromettre la tranquillité à peine rétablie et mettre en éveil les esprits turbulents, toujours à la piste des occasions. La reine Blanche, comme elle l'avait prévu, mourut sans revoir son fils (1253). A cette nouvelle le roi d'Angleterre, regrettant les conquêtes de Philippe-Auguste, s'arme pour envahir la France; les vieux amis des Albigeois, les rois d'Aragon intriguent au delà des Pyrénées, et y remuent les cendres encore chaudes de la dernière guerre; ils sont appelés comme des sauveurs par les troubadours de la pauvre Provence, qui, par une révolte sans succès, a redoublé la tyrannie de Charles d'Anjou. Ce prince sans pitié est entré de vive force à Aix, Arles, Avignon, Marseille, a traité en villes prises d'assaut les riches cités qui ont chassé ses magistrats, et les a dépouillées de leurs antiques et chères libertés. Mal étouffée par les supplices, la révolte peut renaître et gagner tout le Midi. Ainsi, partout des dangers, et la reine Blanche n'était plus.

CXXXV. La France entière regretta la princesse sous qui, à deux reprises, elle avait goûté une douce félicité, et dont le tendre cœur n'avait connu d'autre faiblesse qu'un peu de jalousie maternelle. En Orient, saint Louis et Marguerite, qui jadis, pour ne pas la chagriner, ne se voyaient à Pontoise que par un escalier dérobé, pleurèrent ensemble cette bonne et sainte mère. Sa mort décida leur départ. Treize voiles emportèrent les débris de cette armée, arrivée sur dix-huit cents navires. En arrivant à Chypre, celui du roi toucha sur un rocher, et se fit à la quille une forte avarie. Il portait huit cents personnes, presque toutes sans moyens de payer leur passage sur un autre bâtiment. Aussi, malgré le danger, le roi ne voulut-il pas, en les quittant, jeter l'alarme parmi ces pauvres gens; il préféra les ramener en France au péril de sa vie: « Un marchand, disait-il, se « risquerait bien pour ses marchandises. » Sur l'avis de Joinville, la reine promit un beau vaisseau d'argent à l'église Saint-Nicolas de Varangeville, qui en resta longtemps parée. La traversée fut belle, et le navire arriva en vue d'Hyères. C'était le domaine de Charles d'Anjou, et la fierté du roi souffrait de descendre ailleurs que dans ses États. Cependant il faudrait peut-être plusieurs semaines pour arriver à Aigues-Mortes: plutôt que de faire courir aux autres de nouveaux dangers, saint Louis débarqua, et rentra dans son royaume par Avignon.

CXXXVI. Son premier soin fut d'assurer la paix au dehors. En Espagne, cherchant un contrepoids dans les maisons de Castille et de Navarre, il maria une de ses filles à l'héritier du grand Alphonse le Sage, l'autre au fils du poète Thibaut. Puis, fort de ces alliances, il traita avec le roi d'Aragon, qui, en échange des vieux droits de Charlemagne sur le comté de Barcelone, renonça à toute prétention sur les villes de Languedoc et de Provence. Saint Louis ne fit pas les choses moins largement avec l'Angleterre, reconnut que ses prédécesseurs avaient pu abuser de la victoire, et, pour consacrer, de l'aveu même des Anglais, la possession de la Normandie, de l'Anjou, du Maine et du Poitou, leur abandonna tout ce qu'il possédait aux frontières de Guienne. Chacun s'en étonna. C'était la première fois, et peut-être la dernière, qu'un souverain, obéissant à sa conscience, cédait sans défaite une portion de son territoire. En même temps il maria son fils Robert de Clermont à l'héritière du dernier sire de Bourbon, et fonda au pied des montagnes d'Auvergne la famille royale des Bourbons.

CXXXVII. En face de ce grand roi, au cœur large et généreux, mettant la justice au-dessus de la force des armes, sachant faire des sacrifices au maintien de la paix, dédaignant de semer la division entre ses vassaux ou ses voisins, et préférant apaiser leurs rancunes et leurs discordes, l'Europe entière était dans l'admiration; peuples et souverains l'invoquaient comme l'arbitre de leurs difficultés, et, à l'exemple du duc de Lorraine, plus d'un seigneur étranger se vantait d'être son ami et son vassal volontaire.

CXXXVIII. Au lieu de chercher, comme

les empereurs, à rabaisser l'Église au niveau du monde féodal, et à tout soumettre au régime de l'épée, son but était, au contraire, de modeler le royaume sur l'Église, d'imiter la liberté de ses élections et de ses conciles, l'impartiale justice de ses tribunaux, ouverts aux petits comme aux grands, enfin la puissance toute morale de ses lois, de ses peines et de ses excommunications. Saint Louis, loin d'être, comme Frédéric II, un destructeur de cités, chérissait ces bonnes villes dont les milices avaient marché avec Louis le Gros contre les brigands, avec Philippe-Auguste à Bouvines, avec lui-même à Monthléry et à Taillebourg, et il engageait son fils à les regarder comme les plus solides appuis du trône. Il consultait leurs députés toutes les fois qu'il s'agissait du moindre changement dans les impôts, dans les douanes ou dans les monnaies, préludant par ces paisibles et modestes réunions à celles des états généraux. Il voulait que leurs magistrats fussent honnêtement élus, sinon choisis par le roi, et abolit l'usage de ceux qui, transmettant ou vendant leur emploi, perpétuaient dans la même famille un privilège dangereux.

CXXXIX. Son triomphe était dans l'exercice de la justice. Lui-même, après avoir entendu la messe au palais ou à Vincennes, venait, en hiver au pied de son lit, en été sous un chêne de la forêt, recevoir les plaintes et juger les procès de ses sujets, écoutant tout avec patience, consultant dans les cas difficiles le sénéchal de Joinville ou quelque autre homme sage. Souvent un mot l'éclairait, et lui inspirait une bonne mesure. L'abbé de Cluny, désirant lui parler d'une affaire, lui avait amené deux magnifiques chevaux. « Eh ! dit un témoin du fait, ne l'avez-vous pas mieux écouté que s'il n'eût rien offert ? — C'est possible, » dit saint Louis ; et aussitôt il défend à tous ses officiers, juges, sergents de recevoir désormais des présents, d'acquérir des terres ou de marier leurs enfants sans son consentement. Mécontent des barons, qui négligeaient de venir à sa cour ou parlement, il leur substitue des fils de bourgeois, studieux élèves de l'université de Paris, connaissant à fond et le droit romain et le droit canon. Quant aux baillis ou prévôts, jugeant pour le roi, ils ne prélèveront aucune amende, ne prononceront aucun jugement, sans l'avis des bonnes gens de l'endroit. Trêve aux combats judiciaires ; plus de ces vieilles épreuves germaniques du feu et de l'eau bouillante, qui, à moins d'un miracle, assurent le triomphe de la force ou de la supercherie. A leur place, l'équité, la raison et la preuve par témoins sous la foi du serment.

CXL. Grâce à ces lois protectrices, les terres du roi, jadis mal peuplées, eurent la préférence sur celles des seigneurs ; la population et les revenus du trésor doublèrent. Jusque-là Paris était un repaire de larrons, et les rues, la nuit venue, de véritables coupe-gorge. Considérant l'impunité comme le juste profit d'une place payée cher, les amis du prévôt étaient les premiers à voler, piller, tuer. A Paris, comme ailleurs, cet abus disparaît, et la prévôté passe gratuitement au sage Étienne Boileau, soldat de la dernière croisade. Par ses soins la capitale est purgée de brigands. Chaque soir la cloche du couvre-feu avertit les habitants de rentrer chez eux ; les travaux cessent ; les portes se ferment ; au milieu de la ville, qui dort en sécurité, plus d'autre bruit que celui des bourgeois du guet, qui, dans leurs rondes nocturnes, ramassent les vagabonds, arrêtent les voleurs, préviennent les incendies. Chacun est de garde à son tour, à moins que sa femme ne soit malade ou ses affaires en danger. Une surveillance spéciale s'exerce sur les tavernes ou cabarets, destinés aux étrangers en passage et non aux ouvriers fainéants, ni aux gens sans aveu. Tout pauvre qui les fréquente sera banni de la ville. En même temps sont rédigés par le prévôt, sous le nom d'Établissements, les vieux usages des corps de métiers, glorieux monuments des associations chrétiennes, où la charité, victorieuse de l'égoïsme, pourvoit avec sollicitude aux besoins des apprentis, des orphelins et des veuves, fixe les heures et le prix du travail, et assure à l'ouvrier une existence honnête et un repos nécessaire. Le garçon boulanger, comme les autres, jouira de son dimanche, et ces jours-là les plus grands seigneurs mangeront du pain rassis.

CXLI Pendant qu'il se purifie au dedans, Paris s'entoure au dehors d'une ceinture de nouveaux couvents, citadelles de la prière et de la pauvreté. Le roi donne Longchamps aux clarisses filles de saint François, Charenton aux carmes déchaussés ; les augustins s'établissent à la porte Montmartre, les blancs-manteaux et les frères de la Sainte-Croix à la porte du Temple. Partout s'élèvent des hôpitaux, des léproseries ; le vieil Hôtel-Dieu, fondation du VIIe siècle, se répare et s'agrandit, et saint Louis bâtit les Quinze-Vingts pour trois cents pauvres soldats qui ont eu les yeux crevés par les Sarrasins (1260).

CXLII. Toutefois, bien que nombreux et riches, les hospices ne sont que les vastes et détestables casernes de la misère sans la charité, qui, veillant au chevet de chaque malade, remplace pour lui les soins d'une mère ou d'une femme bien-aimée. En ces temps de ferveur, les tiers ordres de Saint-Dominique et de Saint-François se disputaient cette héroïque mission, et les plus riches seigneurs, les plus nobles dames venaient avec les bons bourgeois se relever au lit des pauvres. Quelques prêtres ou quelques religieuses suffisaient pour les diriger, et, quant aux orphelins et aux enfants trouvés, exposés dans les églises, qui le croirait ? il n'était pas question pour eux d'asiles ni d'hospices, tant les bonnes âmes se disputaient l'honneur de les recueillir à leur propre foyer. Tertiaire de Saint-François, admirateur de sainte Élisabeth, dont il aimait à embrasser le fils, saint Louis sentait que la charité ne se décrète que par l'exemple : aussi mettait-il le premier la main à l'œuvre. Chaque vendredi, il visitait les hôpitaux, pansait les blessés et consolait les infirmes ; il nourrissait, tous les jours, une centaine de pauvres à sa table, les servait de ses mains en avent et en carême, et, le jeudi saint, leur lavait les pieds, au grand étonnement de sa cour.



Saint Louis rendant la justice. (P. 124.)

CXLIII. Si dans les pauvres saint Louis aimait, soignait, caressait les membres souffrants de Jésus-Christ, quand il s'agissait de faire honneur à son Sauveur en personne, sa munificence ne connaissait plus de limites. Pour renfermer la couronne d'épines, un clou et un morceau de la vraie croix, venus de Constantinople, il construisit cette Sainte-Chapelle, merveille de l'art gothique, où la pierre, tissée par le sculpteur en un réseau léger, parée de couleurs aussi douces que vives, se découpe en simple et pure ogive, et où, changeant l'azur du ciel en mille teintes magiques, le verre des grandes fenêtres marie ses éblouissants tableaux aux mosaïques des murailles. Les bonnes villes suivent cet élan ; Rouen, Chartres, Amiens, Bourges, Reims, Strasbourg élèvent leurs superbes cathédrales, œuvres séculaires de foi et de piété. Les plans des premiers architectes sont débordés ; les roses et les fenêtres grandissent ; les colonnes s'allongent ; les voûtes s'élèvent : tout s'élance vers le ciel, depuis le

moindre clocheton jusqu'à l'audacieuse flèche qui se perd dans les nuages. A d'autres le marbre précieux, les bois parfumés, l'or et les pierreries: les églises gothiques ont seules cette inimitable vie que l'amour donne à la pierre.

CXLIV. Sous ces voûtes sonores coulent à flot la musique et la poésie. Aux vieux chants ambrosiens ou grégoriens se mêlent les proses d'Innocent III, les hymnes de saint Thomas d'Aquin, les chants d'amour des franciscains, mélodies fraîches et pures, qui, toujours en harmonie avec le sujet, emploient les richesses variées de l'art grec. Tantôt le lugubre *Dies iræ* évoque sur le cercueil des morts l'appareil du jugement dernier; tantôt la complainte du *Stabat* révèle les douleurs de Marie, debout au pied de la croix; tantôt, enfin, dans le majesteux office du saint Sacrement, les fidèles rassurés adorent et chantent le fils de la Vierge, le pain des voyageurs, compagnon et soutien de leurs misères avant d'être leur juge. Ainsi l'art chrétien était complet, et, à leur berceau, les peuples du Nord, portés sur les ailes de la foi et de l'amour de Dieu, pouvaient hardiment défier les palais enchanteurs et les délicieux jardins des Arabes.

CXLV. Même contraste dans les sciences. Tandis que, sous la main de fer de leurs soudans, les Orientaux brillaient surtout dans les choses positives et matérielles, mathématiques, géographie, astronomie, chimie, médecine, saint Thomas d'Aquin mettait la dernière pierre au magnifique édifice de la théologie chrétienne, science maîtresse, qui, commandant à tous et n'obéissant à personne, sûre d'elle-même et paisiblement assise au sommet des choses, pouvait de là, plus tard, explorer librement le monde des esprits et le monde des corps, fidèles miroirs du monde moral. Dans ses décrets immuables, nulle faiblesse pour les souverains de la terre. Les rois sont les serviteurs des peuples, les premiers soumis aux lois de leur pays, ne percevant que des impôts librement consentis, respectant les libertés et privilèges de chacun. S'ils abusent de leur pouvoir, il est permis, il est juste de se défaire d'un tyran, droit suprême, de tout temps exercé, souvent exploité par la haine ou par l'ambition, mais sans danger pour les peuples qui, soumis au jugement de l'Église, attendent que le père des fidèles, les déliant de leur serment, ait rayé leur souverain du nombre des chrétiens. Maudites par ce cynique Frédéric II dans ses harems de Naples et de Sicile, ces doctrines se publiaient sans obstacles à l'université de Paris, sous ce roi passionné pour le bonheur de son peuple, « qui eût mieux aimé, disait-il « à son fils, laisser le royaume à un étranger, « à un Écossais, que de le voir dépérir aux « mains de sa famille. »

CXLVI. C'était à Paris, aux collèges Saint-Jacques et de l'Observance, que le Sicilien saint Thomas d'Aquin et le Toscan saint Bonaventure avaient fait leurs études sous Albert le Grand et sous Alexandre de Hales, venus de Cologne et de Glocester. A peu près en même temps, ces deux glorieux émules avaient pris le bonnet de docteur et succédé à leurs maîtres. L'un, véritable puits de science, faisait des commentaires sur Aristote, sur Pierre Lombard et sur l'Écriture sainte; l'autre, brûlant d'un amour séraphique, écrivait la *Pauvreté du Seigneur Jésus*, le *Chemin de l'âme vers Dieu*, le *Miroir de la Vierge Marie*. Tous deux venaient souvent s'asseoir à la table de saint Louis. Bonaventure y était gai, candide, simple comme un enfant. Thomas, distrait et rêveur, y poursuivait encore le fil de ses arguments; un jour, ébranlant d'un grand coup de poing la table royale, il s'écria : « En voici un fameux contre les ma-« nichéens! » Et son prieur de se morfondre en excuses pour lui. Le roi ne fit qu'en rire, et, sur l'heure, une plume fut apportée pour ne pas laisser perdre l'argument.

CXLVII. Toutefois saint Louis n'aimait pas à table les efforts et la contention d'esprit, et, bien que ne buvant jamais de vin pur, il donnait l'exemple de la gaieté, encourageant les joyeux propos, les plaisanteries et les naïfs ébats de l'esprit français. A ses yeux déjà la France était le pays du bon sens et non des subtiles controverses, et il citait volontiers le trait d'un vieux chevalier qui, pour confondre des rabbins prêts à pérorer en public, avait dégainé son sabre, et les avait menacés de les

percer d'outre en outre s'ils ne prenaient la clef des champs. Voilà, pensait saint Louis, l'honneur et la réponse que méritaient plus d'une fois les lâches et perfides séducteurs des peuples. Aussi, fort de sa sincérité et de son désintéressement, il réprimait sévèrement les outrages publics des hérétiques et des blasphémateurs, et protégeait par ses lois la puissance et la majesté du culte, sans se douter qu'aux mains de ses neveux ces armes dangereuses, retournées contre l'Église, serviraient à l'opprimer, et que, sous prétexte d'hérésie, quiconque aurait déplu, pape, religieux, chevalier, serait livré à la justice, aux tortures et au bûcher. Pour le moment, terrassés par l'éblouissante expansion de la vérité catholique, les derniers Albigeois se rétractaient ; si quelque obstiné essayait encore de soulever les passions de la multitude, il ne trouvait plus de partisans, et expiait seul sa mauvaise foi et sa révolte sans prétexte.

CXLVIII. Le voilà donc enfin venu ce moment quelquefois entrevu et toujours désiré, où la vertu sur le trône gouvernera le monde, dirigera la science et les arts, et exercera sur toutes choses un empire incontesté. L'éducation de la France est achevée. La pauvreté, la chasteté, l'obéissance, pénétrant dans ses mœurs, en ont fait la terre sacrée du travail libre, de la famille chrétienne, de la charité et de la fraternité volontaires. Tandis que docteurs et architectes, peintres et sculpteurs, évêques proscrits et papes fugitifs s'assemblent des quatre coins du monde sur ce sol libre, l'épée de ses soldats a reconquis Jérusalem et Constantinople. Qui, des fils de saint Louis, des successeurs d'Innocent III, des enfants de saint Dominique et de saint François, osera le premier trahir sa mission ? Réunis, qui pourra leur résister?

CXLIX. Tel n'est point pourtant le cours des choses humaines. La vie doit rester un combat, où le mal succombe en dépit de ses victoires, où le bien grandit au milieu de ses défaites. Définitivement vaincu, le vice serait dépouillé de son attrait le plus puissant. Seule digne de régner, seule capable de rendre les peuples heureux, la vertu y perdrait son plus beau titre de gloire, qui est d'être haïe, humiliée, opprimée, persécutée, et de triompher dans sa faiblesse. C'est en soutenant des luttes de géants que Grégoire le Grand et Innocent III, saint Colomban, saint Boniface et saint Bernard ont régné ; ils sont morts calomniés, exilés ou martyrs ; et maintenant, parvenus à l'âge mûr, les peuples auxquels l'Église a donné science, richesse, liberté, vont tourner cette vigueur contre leur mère et apprendre par une triste expérience ce que deviennent tous ces biens sans la sainteté qui en est l'âme.

CL. Qui le croirait ? le mal éclate partout à la fois. Domptés en apparence, les instincts païens qu'a ressuscités Mahomet reprennent une nouvelle force au cœur même de l'Occident. Sans parler des renégats traîtres à leur foi, le Prophète a exercé sur les croisés un charme fatal, et leur a inoculé une lèpre morale plus triste et plus contagieuse que celle des corps. Au moment de succomber devant la douce autorité du saint-siège, le despotisme des califes revit en des princes jaloux d'asservir le pouvoir spirituel ; la polygamie, qui n'ose se produire au grand jour, se cache dans le désordre des mœurs ; les esclaves reparaissent sur les bancs des galères, et ce paganisme renaissant sauve l'islamisme à son déclin. En une nuit, l'empire français de Constantinople, mal gardé par une faible garnison, retombe entre les mains des Grecs incapables de le défendre contre les musulmans, et le dernier empereur, Baudouin, fils de Pierre de Courtenay, revient en mendiant dans sa patrie. Tandis que templiers et hospitaliers ensanglantent l'Orient de leurs dissensions meurtrières, les Turcs reprennent la belle Antioche, tuent dix-sept mille habitants, en emmènent cent mille en esclavage. Les avides Tartares jettent le masque, chassent les missionnaires, envahissent la Russie, et menacent les bords mêmes du Danube. Toujours alliés des Sarrasins, les enfants de Frédéric II accablent l'Italie de cruautés sans exemple, et le pape, épouvanté, offre au premier venu le royaume des Deux-Siciles.

CLI. Fils aînés de l'Église, les Français semblaient du moins destinés à la soutenir contre tant d'ennemis, et leur dévouement

pour elle leur eût assuré le premier rang dans le monde. Mais, au contraire, ce sont eux qui vont lui être le plus funestes et mettre le comble à ses douleurs. Saint Louis n'acceptant Naples ni pour lui ni pour ses fils, moins scrupuleux, son frère, le tyran de la Provence, l'ambitieux Charles d'Anjou, entre en Italie (1266), gagne une bataille et fait tomber sur un échafaud la tête de son rival, le jeune et infortuné Conradin. Le nouveau souverain est pire que ses devanciers. Malgré les instances du pape, les amis des vaincus sont proscrits, leurs biens confisqués; tout devient la proie de quelques satellites provençaux. En quelques années ils auront tout dévoré, et ne trouveront plus que d'implacables ennemis. Non content de cette conquête, Charles d'Anjou se fait nommer vicaire du saint-siège en Italie, acheminement vers la pourpre impériale, et hésite entre l'empire d'Allemagne et celui de Constantinople. Le pape, uni à des alliés indignes de sa confiance, perdait le respect et l'amour des autres peuples, et était bientôt accusé de tout vouloir dominer par la dure épée des Français. Ce fut bien pis quand le frère de saint Louis, corrompant ou menaçant les cardinaux, se vanta de faire monter sur le saint-siège ses propres créatures. Alors, ô douleur! la cour de Rome, qui disposait pour les croisades des armes et des richesses de l'Europe, et qui avait déjà effrayé plus d'une âme sainte par les abus inhérents à ces vastes entreprises, passa pour être devenue un scandaleux marché de faveurs et de grâces.

CLII. Saint Thomas d'Aquin était bien près de mourir, peut-être empoisonné par Charles d'Anjou; saint Bonaventure allait le suivre, après avoir consumé ses jours à étouffer les dissensions intestines de son ordre. Encore moins unis entre eux, les ordres mendiants en étaient venus à de telles rivalités que le pape et le roi n'avaient pas été de trop pour les apaiser. Quant au clergé de France, renonçant à être puissant par ses vertus, il prétendait le devenir par l'influence de saint Louis, cherchait à se venger des seigneurs et prenait prétexte de la piété du roi pour lui faire mille demandes envahissantes, auxquelles il lui fallait sans cesse résister. Ainsi, au milieu d'une paix douce et profonde, les choses prenaient un triste aspect, et saint Louis, au faîte du pouvoir, pressentait de grandes calamités, et en apercevait les signes avant-coureurs dans sa famille et dans l'Église, parmi ses amis les plus chers. Hélas! sans les hommes de cœur qui les animent, que sont les plus belles institutions, sinon des mots pompeux et vides de sens, d'autant plus fragiles et menteuses que leur but est plus sublime?

CLIII. En face de cette lamentable décadence, saint Louis ne douta pas du Dieu que les hommes trahissaient, et, s'il n'était pas donné à un roi plus qu'à tout autre d'arrêter le torrent, il voulut du moins, ayant vécu pour la cause du bien, mourir encore pour elle. Quoique toujours faible et malade depuis sa captivité d'Égypte, il reprit la croix, essayant une dernière fois de tourner contre l'ennemi commun les forces de la chrétienté, et de réunir dans un fraternel accord les richesses du clergé et la bravoure des chevaliers. Mais ses meilleurs amis le virent avec peine recommencer la guerre sainte. Très peu le suivirent, et encore, chose inouïe pour des seigneurs, il fallut leur assurer une solde en pays ennemi. Le fidèle Joinville déclara qu'à son retour il avait trouvé ses domaines en trop piteux état pour les livrer derechef aux malfaisants sergents du roi et du comte de Champagne. Les plus ardents troubadours étaient découragés, et reprochaient à Dieu d'être content du triomphe de ses ennemis; le clergé ne payait qu'en murmurant trois décimes de ses revenus; enfin la reine elle-même se souvenait des périls de Damiette, et préférait rester. Partout des visages sinistres et consternés. Il n'y eut que les bons bourgeois de Paris qui fêtèrent encore une fois leur roi et son fils Philippe le Hardi, fait chevalier pour la croisade. Une semaine se passa en jeux et en tournois, et toutes les maisons se parèrent le jour de bannières et de tapisseries, le soir de lanternes aux mille couleurs.

CLIV. Cependant le moment des adieux approchait. Inébranlable dans son dessein,

ferme au milieu des larmes de tous, saint Louis fit son testament, laissa quatre mille livres à sa femme Marguerite, dix à sa fille Agnès, confia les rênes de l'État à l'abbé de Saint-Denis; puis, d'un pas courageux, il sortit de son palais, pieds nus, avec le bourdon de pèlerin, alla entendre une dernière messe à Notre-Dame, et reprit cette fatale route d'Aigues-Mortes qui l'avait déjà mené à de si grands malheurs (1270).

CLV. Nul ne savait où se dirigerait l'expédition. Tremblants au seul renom de bravoure de saint Louis, les souverains musulmans lui avaient tous envoyé des ambassadeurs pour détourner sa colère. Plus adroits, les Turcs de Palestine adressèrent des présents à Charles d'Anjou, et s'assurèrent de ses bonnes dispositions. Ce prince égoïste, désireux de se venger des pirates barbaresques, qui ravageaient les rivages de Provence et de Sicile, représenta à son frère que le grand tort était d'avoir jusqu'alors négligé la côte d'Afrique, que le prince de Tunis serait facile à convertir, sinon à renverser, et que ses États étaient la vraie route, la clef de



Saint Thomas d'Aquin enseignant la théologie à l'école de Paris. (P. 126.)

l'Égypte. Peu habile à soupçonner les ruses dont il était incapable, le roi se laissa persuader, et mit à la voile pour Tunis. Le jeudi avant la fête de sainte Madeleine, au plus fort des chaleurs de juillet, les Français débarquèrent sur les ruines de l'antique Carthage, à cinq lieues de Tunis. Le prince musulman annonça qu'il viendrait leur demander un baptême de sang à la tête de cent mille hommes. En attendant, il les fit harceler par des bandes avides et infatigables, et acheva de ravager cette terre brûlante, si déchue de son ancienne splendeur.

CLVI. Manquant d'eau et nourris de viande salée, les croisés souffraient cruellement. La peste recommença. Malgré les soins qu'il leur prodiguait, saint Louis vit les plus braves succomber l'un après l'autre, et parmi eux son cher fils Jean-Tristan, souvenir de Damiette. Puis il tomba à son tour, atteint d'une fièvre mortelle. Couché dans sa tente et paisible en face de la mort, il reçut encore les ambassadeurs de Constantinople, vit tous ses soldats, et fit à chacun de ses enfants de touchants et solennels adieux.

CLVII. Il s'entretint surtout longuement avec son fils aîné, Philippe le Hardi, lui communiquant une dernière fois les désirs de son cœur : « Cher fils, premièrement aime Dieu « de toute ton âme ; car, sans cela, nul ne « peut rien valoir. Plutôt que de faire péché « mortel, laisse prendre ta vie et hacher tous « tes membres. Si Notre-Seigneur t'envoie « persécution ou maladie, remercie-le, et « souffre débonnairement ; s'il t'envoie pros- « périté, remercie-le humblement, et garde- « toi de l'orgueil. Cher fils, aime et honore ta « mère, et sois enclin à croire ses conseils ; « cherche le bien de tes frères, et tiens-leur « lieu de père. Cher fils, aie le cœur compa- « tissant envers les pauvres et les affligés, « et, suivant ton pouvoir, soulage-les volon- « tiers d'aumônes ou de consolations. Si tu « as malaise de cœur, dis-le à ton confesseur « ou à tout autre ami loyal, et, pour être plus « en paix, ne fais que choses que tu puisses « dire. Cher fils, sois si bon en toutes choses « que tu te montres reconnaissant des bontés « de Notre-Seigneur; s'il t'accorde l'honneur « de gouverner le royaume, sache être digne « de la sainte onction des rois de France, et « prends soin d'avoir les qualités d'un roi. « S'il advient querelle entre un pauvre et un « riche, jusqu'à ce que tu saches la vérité, « soutiens plutôt le pauvre. S'il advient que « tu aies toi-même querelle avec autrui, sou- « tiens devant ton conseil la plainte de l'é- « tranger, et méfie-toi des flatteurs. Cher fils, « sois toujours dévoué à l'Église de Rome et « à notre saint-père le pape, et porte-lui res- « pect et honneur comme à ton père spiri- « tuel. Défends de toute violence et secours « volontiers les gens de religion, encore qu'ils « te fassent tort ; car il vaut mieux souffrir « dommage que de le faire à la sainte Église. « Cher fils, prends garde qu'il y ait bons « baillis et bons prévôts en ta terre, et que « bonne justice se fasse; donne volontiers « pouvoir aux gens de bonne volonté, qui en « savent bien user; car tu es responsable de « ceux qui reçoivent de toi l'autorité. Cher « fils, mets grande entente à la dépense, et « aie soin que tes deniers soient levés juste- « ment et employés à bon usage. Défends-toi, « autant que possible, d'avoir guerre avec « nul chrétien, et, si c'est une guerre raison- « nable, et que tu aies sommé le malfaiteur, « aie bien soin que les pauvres gens, qui n'en « sont pas coupables, ne souffrent ni dom- « mage ni incendie. S'il survient guerre ou « débat dans ta terre, mets-toi en peine de « l'apaiser. Cher fils, je te donne toute la bé- « nédiction qu'un père peut donner à son fils, « et je demande à Notre-Seigneur Jésus- « Christ la grâce qu'il soit servi et honoré « par toi. »

CLVIII. En quelques instants le saint roi avait donné à son fils le secret de sa vie, immortelle leçon pour les souverains de tous les temps. Après avoir reçu le viatique et l'extrême-onction, il passa encore une nuit à louer Dieu et à prier pour son armée. Le matin, il perdit la parole; mais il regardait encore les gens d'un œil débonnaire. Couché sur la cendre, revêtu d'un cilice, il attendait la mort en souriant, et, au moment d'expirer, il retrouva la voix pour s'écrier : « Seigneur, « j'entrerai dans votre maison, et je vous « adorerai dans votre saint tabernacle. » C'était le lundi 25 août, à trois heures après midi (1270).

CLIX. Il était mort ce bon roi, qui aimait la France comme la prunelle de ses yeux, et bientôt arriva dans toutes les églises du royaume la lettre funèbre, où son fils racontait au clergé et à tous les gens de bien les derniers jours et les dernières vertus de ce père adoré. Si le deuil fut grand en France, il ne fut pas moindre à Carthage, dans cette armée sans chef, décimée par la peste, maudissant la perfidie de Charles d'Anjou. Vainement quelques braves parlaient de venger le roi et de prendre Tunis. Le roi de Sicile, gagné par de magnifiques présents, conseilla le premier d'abandonner l'entreprise dont il était l'auteur, et le grand nombre, pressé de fuir cette terre funeste, fut de son avis. Le prince de Tunis se déclara tributaire de Charles d'Anjou, paya une grande somme d'argent et promit la liberté aux chrétiens dans ses États. A ces conditions, les croisés s'embarquèrent et firent voile vers la Sicile. Une tempête affreuse les surprit en vue des

côtes; dix-huit gros vaisseaux périrent, quatre mille personnes furent noyées. Pendant que l'avide Charles ne songeait qu'à recueillir et à confisquer les débris du naufrage, et à retenir les croisés pour conquérir la Grèce, la peste continuait à faire des victimes. A peine débarqué, le roi de Navarre expirait avec sa femme et son enfant. Philippe le Hardi, malade aussi et pressé de rapporter en France les ossements de son frère et de son père, put y joindre bientôt ceux de sa jeune épouse, morte en Calabre d'une chute de cheval. Un peu plus loin, Alphonse de Poitiers et sa femme succombaient en Toscane. Enfin, à travers cette route semée de morts, Philippe arriva aux Alpes, passa le mont Cenis, et revint à Paris par la Bourgogne et la Champagne. Lui-même porta à Saint-Denis les restes de son père, au milieu d'une multitude en larmes.

CLX. Ce n'était pas seulement un homme qui était mort. Avec lui finissait toute une époque de foi vigoureuse et de généreux amour; avec lui s'éteignaient l'esprit de la chevalerie, les libertés du moyen âge, le génie des croisades. Si la croix resta le signe de l'honneur sur la poitrine des braves, si la guerre sainte, mille fois plus riche en poésie que le siège de Troie, retrouva un écho lointain dans les chants des poètes chrétiens, les Turcs n'en reprirent pas moins le cours de leurs désastreuses conquêtes; les calamités retenues par saint Louis déchaînèrent leurs ravages, et il fallut six siècles pour que la France finît de châtier les pirates barbaresques. Tandis que Saint-Denis recevait les reliques de saint Louis, Toulouse allait posséder celles de saint Thomas d'Aquin, Lyon celles de saint Bonaventure. Les peuples, pour se consoler, entourèrent d'un tendre culte ces restes bien-aimés, et leur longue reconnaissance les fit jouir encore en souvenir des beaux jours qu'ils ne devaient plus revoir.

LIVRE IV

PHILIPPE LE BEL — GUERRES DES ANGLAIS

1270-1483

I. Par ses vertus et par son désintéressement, saint Louis avait fait de la France le pays le plus heureux, le plus uni, le plus peuplé de la terre. Alors que la vaste succession de Frédéric II, ouverte par ses crimes aux ambitieux de toute l'Europe, livrait l'Allemagne anx interminables secousses du régime électif, saint Louis laissait à ses enfants et à ses neveux un nom vénéré, captivant la confiance et l'amour non seulement des Français, mais encore des nations les plus lointaines. Nulle part la force héréditaire de la famille chrétienne n'avait jeté de si fortes racines. Aussi la France avait-elle repris dans le monde une prépondérance incontestée, dangereux privilège, dont elle allait user pour le bien ou pour le malheur de tous. De plus, la mort sans enfants d'Alphonse de Poitiers venait de réunir définitivement à la couronne les vastes domaines des comtes de Poitiers et de Toulouse (1272). Enfin Philippe le Hardi mariait son fils aîné, Philippe le Bel, à Jeanne, l'unique héritière de la Champagne et de la Navarre. Ainsi se complétait l'unité de ce beau royaume, dont deux siècles de croisades n'avaient pu tarir les armées, et qui semblait capable de tout entreprendre.

II. Philippe le Hardi était honnête, brave, respectueux pour la mémoire de son père, mais nullement à la hauteur du rôle qui lui était confié; il n'avait ni le génie d'un grand homme, ni le dévouement d'un saint. Le mariage de son second fils fut malheureux : Charles de Valois épousa la fille de Charles d'Anjou ; elle lui apportait en dot l'Anjou et le Maine, mais aussi les funestes instincts et l'ambition démesurée de son père. Cet homme, déjà fatal à saint Louis, devait être le mauvais génie de ses enfants. Sa seule pensée était de faire servir à ses propres conquêtes les forces et le prestige de la France. Sot instrument de cette égoïste politique, Philippe le Hardi se laissa aller à la tentation de jouer en Espagne le rôle dominateur de Charles en Italie, et attaqua le roi d'Aragon, ennemi du pape, vieil ami des Albigeois, mais dont le véritable grief était de prétendre secrètement au trône des Deux-Siciles. Par la Navarre, patrimoine de sa

belle-fille, Philippe avait un pied au delà des Pyrénées. Une fois en Espagne, à droite de l'Aragon, s'étendait devant lui, des montagnes des Asturies au royaume de Grenade, la vaste Castille, que, de son vivant encore, Alphonse le Sage avait cédée à son fils. Ce jeune prince, on le sait, avait épousé la fille de saint Louis, et, avec l'appui de ce puissant beau-frère, Philippe se flattait de venir facilement à bout de l'Aragon, et de reporter, comme Charlemagne, la frontière française aux bords de l'Èbre. Malheureusement le prince castillan mourut à la fleur de l'âge, laissant des enfants au berceau, un frère avide et sans conscience et un père tout occupé de prétentions chimériques à l'empire d'Allemagne. Secrètement soutenu par l'Aragon, l'usurpateur Sanche détrôna son vieux père, chassa ses neveux, et fit essuyer une défaite aux Français accourus à leur secours.

III. En même temps survenait un affreux désastre en Sicile. La brutalité des Provençaux avait poussé à bout les habitants. Secrètement excités par les promesses et l'argent du roi d'Aragon, ils se soulevèrent en masse, et massacrèrent tous les Français (1282). L'explosion commença un dimanche, à la sortie des vêpres; de là le nom de Vêpres siciliennes. L'île entière se donna aux Espagnols. Vainement Charles d'Anjou essaya d'y rentrer; sa flotte ne put aborder, et il mourut peu après de chagrin et de honte, laissant en face de Naples une dynastie rivale et entreprenante, qui à la Sicile devait bientôt joindre la Sardaigne.

IV. Toujours prêt à le soutenir, Philippe le Hardi avait reporté ses armes sur l'Aragon et assiégé Pampelune. Le pape, bénissant cette entreprise comme une guerre sainte, avait excommunié le roi d'Aragon, prononcé sa déchéance et donné sa couronne au second fils du roi de France, à Charles de Valois, gendre de Charles d'Anjou. Mais il fallait exécuter la sentence. La dysenterie se mit dans l'armée française. Le roi lui-même en mourut sans avoir rien accompli, laissant ses neveux dépouillés de la Castille et son fils chassé d'Aragon. Le nouveau roi, Philippe le Bel, pressé d'en finir, continua la guerre juste assez pour faire avec l'Espagne une paix acceptable.

V. Enfants d'un honnête homme, mais non plus d'un saint, les fils de Philippe le Hardi étaient bien déchus des vertus de leur aïeul. Quoique jeune encore, le roi Philippe le Bel (1285) était déjà plein de ruse, d'avidité, d'avarice. Non content d'avoir marié son fils à l'héritière de France-Comté, il profita des troubles de l'Empire pour s'emparer de la grande et commerçante ville de Lyon, et, sa convoitise croissant avec le succès, il trama de dépouiller son propre vassal le comte de Flandre.

VI. Pendant ce temps, son frère Charles de Valois, chassé d'Espagne, mais digne gendre de Charles d'Anjou, se faisait nommer vicaire du saint-siège en Italie, ne désespérait pas de s'y faire une couronne à la faveur des guerres civiles, et poussait, lui aussi, ses prétentions jusqu'à la pourpre impériale. Un de ses neveux avait hérité de la Provence et de Naples, l'autre allait recevoir du pape le trône vacant de Hongrie. Que ne fût pas devenue cette maison, si l'un de ses membres eût possédé l'Empire? L'occasion était belle. Après d'affreux malheurs, l'Allemagne cherchait une famille sous qui elle pût enfin se reposer. Rodolphe de Habsbourg, en qui elle avait espéré, venait de mourir excommunié, plus occupé d'amasser des écus et d'établir les siens en Autriche que de se dévouer aux affaires de l'Empire et de la chrétienté. Son fils, Albert d'Autriche, était détesté, pour sa cruauté et sa tyrannie, des Suisses eux-mêmes, vieux sujets de ses aïeux; après avoir excité la révolte de ces courageux montagnards et perdu les trônes de Bohême et de Hongrie, il allait périr assassiné. Où trouver mieux que la race de saint Louis? L'aveugle Charles de Valois crut tout enlever par la force, saccagea Florence, souleva l'Italie, se mit à dos le pape, et se perdit sans retour. Les peuples repoussèrent en les maudissant ces princes qui, au lieu d'une douce fraternité, ne leur promettaient qu'une unité de fer sous des mains cruelles et intéressées.

VII. Déjà la chrétienté tout entière repro-

chait à ces enfants de saint Louis, parlant toujours de croisades et ne partant jamais, la chute et la ruine des dernières colonies d'Orient. Laodicée et Tripoli venaient de tomber au pouvoir du sultan d'Égypte ; Ptolémaïs, assiégée par des forces terribles, était aux abois. Abandonnée de l'Occident, désertée par le roi de Chypre, cette malheureuse ville, qui avait coûté tant de sang à Philippe-Auguste et à Richard Cœur-de-Lion, n'avait plus pour défenseurs que les chevaliers du Temple et ceux de l'Hôpital. Après une résistance héroïque et deux assauts repoussés, il fallut céder. Les habitants furent massacrés, les églises rasées, la ville détruite, et, pendant que Tyr, Sidon, Beirout ouvraient leurs portes au vainqueur, les débris des hospitaliers et des templiers vinrent tristement débarquer les uns sur les côtes de Naples, les autres sur celles de Sicile. Ainsi était tombée, sans secours, l'œuvre de Godefroi et de saint Louis, un empire qui comptait quatre-vingts villes et d'innombrables châteaux.

VIII. Pourtant c'était le moment où les Tartares, revenus à des sentiments plus doux, offraient de nouveau leur alliance contre les musulmans, et où, dépeuplant par leur émigration les cloîtres d'Occident, les frères voyageurs en Jésus-Christ, franciscains et dominicains, évangélisaient la Géorgie, la Perse, la Crimée, les plaines de la Mongolie, pénétraient jusqu'à Pékin, et fondaient quatre évêchés au cœur de la Chine. La chute des chrétientés d'Orient fut un coup mortel pour ces admirables missions, encore tout animées du feu de ce grand siècle, mais condamnées à succomber bientôt faute d'apôtres. Tout ce qui faisait naguère l'orgueil et la joie des cœurs généreux, penchait vers un commun déclin. Si la fleur était fanée, à qui s'en prendre, sinon à la tige corrompue qui la portait, aux princes dégénérés, au clergé sans vertus, aux seigneurs avides, qui gouvernaient la France et qui dominaient le monde ?

IX. Tout à coup avait surgi un espoir inattendu. Après un interrègne de vingt-sept mois, le saint-siège, auparavant occupé par des pontifes sans énergie, venait d'échoir à un vénérable ermite, ayant le renom d'un saint, à Célestin V, fondateur de l'ordre des Célestins. Ce qui restait de cœurs patriotiques et vertueux salua cet avènement avec allégresse. Un franciscain, de ceux qui gardaient encore l'esprit primitif d'amour et de pauvreté, le frère Jacques de Todi, se fit l'interprète de tous, et, en vers chaleureux, annonça au nouveau pape ce qu'on attendait de lui, la réforme de l'Église et des ordres religieux, la liberté de l'Italie, la restauration de l'Empire et la reprise des croisades. L'espoir ne fut pas long : effrayé du fardeau, Célestin ne se sentit pas les épaules assez fortes ni la main assez sûre. Il reprit sa robe d'ermite, et un ami des Français, l'ambitieux Boniface VIII, lui succéda, accusé publiquement de l'avoir fait abdiquer.

X. Le nouveau pape mit de côté les projets de son prédécesseur. Plus de réforme de la cour de Rome ni des ordres religieux ; plus de croisades pour délivrer la Terre-Sainte. Tout dans l'Église reprit la pente d'une triste et facile décadence. Actif seulement en politique, Boniface VIII ne s'agitait que pour enlever la Sicile aux Aragonais et la rendre aux petits-fils de Charles d'Anjou, auxquels il donnait aussi la couronne de Hongrie. L'indignation déborda du cœur de frère Jacques. Aux chants d'espérance succédèrent des chants de colère. Il fut pris, jeté en prison, et y resta jusqu'à la mort de l'impitoyable pontife.

XI. Pendant qu'en Italie le parti français relevait ainsi la tête, redoublait la tyrannie, et forçait les cœurs honnêtes à invoquer l'appui de l'Allemagne ou de l'Aragon, les envahissements de Philippe le Bel en Flandre liguaient contre lui l'Empereur et le roi d'Angleterre. Avec son habileté ordinaire, Philippe le Bel battit séparément ses ennemis, s'empara de Bruges, promit tout ce que l'on voulut; puis, la paix faite, il attira dans ses filets le comte de Flandre, Gui de Dampierre, le jeta en prison à la tour du Louvre, et déclara ses États réunis à la France. Dans cet audacieux attentat, il comptait sur l'appui moral du saint-siège, qu'il regardait comme acquis à sa famille ; car la liberté du plus

grand vassal, comme celle de la moindre commune, était alors sous la protection de l'Église, et, si jadis Philippe-Auguste avait pu confisquer la Normandie, c'était sur un vassal excommunié, l'impie Jean Sans-Terre.

XII. Mais ce pape dévoué, dont le roi usait en toutes circonstances comme d'un instrument et d'un serviteur, lui fit tout à coup défaut. Il faut dire que Philippe ne le ménageait guère, et que, depuis son avènement, il cherchait tous les moyens possibles d'étendre sa juridiction et ses revenus aux dépens de la justice et des biens de l'Église. Il n'y était que trop encouragé par les nobles, de père en fils jaloux du clergé, gardiens infidèles des libertés du pays, prêts à sacrifier leur propre avenir à d'aveugles rancunes. De plus il était excité par deux classes nouvelles, que l'étude du droit romain et les progrès du commerce venaient de mettre en évidence, les légistes et les financiers, liés par une égale antipathie contre l'Église. Les légistes, fils de bourgeois, d'autant plus arrogants qu'ils sortaient de plus bas, drapés dans leur toge romaine et dans leur petite science, ne songeaient qu'à faire du roi un empereur du Bas-Empire. Ils réclamaient l'omnipotence royale et la domination du clergé, comme Barberousse et Frédéric II, au nom sacré du droit et de la justice. Au nom de l'intérêt parlaient les juifs, longtemps seuls possesseurs des secrets de l'usure, toujours frappés d'impôts, mais toujours riches, souvent chassés du royaume et en même temps possédant l'oreille des grands et des rois, dont ils servaient et flattaient la cupidité. A leur école s'étaient formés d'abord les banquiers florentins et lombards, également célèbres par leurs gains monstrueux; puis quelques Français, encore peu nombreux, mais dignes de leurs maîtres par la science de l'usure et de la fausse monnaie, désireux de se venger de l'Église qui les proscrivait, et de confisquer à leur tour les biens que l'économie et une longue possession consacraient en d'autres mains. Sous cette double influence, qui flattait son orgueil et ses convoitises, Philippe le Bel passa bientôt d'une politique astucieuse à un despotisme violent, cruel, avide, honteux, et à d'incroyables excès.

XIII. Il commença par fortifier le parlement ou cour de justice, instituée par saint Louis. Il en fit sortir tous les ecclésiastiques, et les remplaça, non par des nobles trop fiers pour le servir, mais par de souples et serviles bourgeois. Il rendit leurs séances régulières, et ne s'occupa qu'à étendre leur autorité non seulement dans ses domaines, mais dans ceux de ses vassaux. A l'exemple de ses juges royaux, il força tous les ecclésiastiques d'avoir dans leurs terres des juges laïques, en attendant qu'il pût y envoyer les siens. Passant au temporel, il frappa un impôt sur les donations faites aux églises, mit la main sur les bénéfices vacants, prit les régales de Laon, de Poitiers et de Reims, et, comme réponse aux avertissements du pape, accueillit ses ennemis mortels, les Colonna, exilés des États romains pour leurs violences et leurs brigandages.

XIV. Obsédé des exigences des Français, Boniface VIII pensa s'être assez acquitté envers eux, et, s'il leur devait la tiare, il ne crut pas juste de leur immoler jusqu'au bout ses devoirs et sa conscience. Il eut le courage, trop rare pour qui a mal commencé, de rompre avec ses complices et de vouloir bien finir. Il se souvint qu'avant d'être l'ami des ingrats qui abusaient de ses bienfaits, il était leur père et leur pontife, le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ. Le siècle s'achevait, et, faisant appel à celui qui allait s'ouvrir, Boniface VIII attristé, mais encore fier et puissant, convoqua solennellement à Rome les pèlerins du monde entier : indulgence plénière à quiconque viendrait à ce premier jubilé. Il y avait bien près de mille ans qu'avec Constantin l'Église avait inauguré son triomphe, et que ses saints haïs, persécutés, mais toujours vainqueurs, gouvernaient le monde et tenaient tête aux princes, aux sages, aux riches, conjurés. Il fallait se hâter de se réjouir à la veille des jours de deuil, et trois cent mille pèlerins, répondant à ce grand appel, vinrent des quatre coins de l'horizon protester de l'unité de leur foi et de leur respect pour le successeur de saint Pierre (1300).

XV. Le plus illustre était un poète florentin, Dante, naguère étudiant à l'université de Paris, qui, outré des maux de l'Église, de la corruption et des souffrances du monde, se faisait l'écho de l'indignation générale. Comme bien d'autres, il avait nourri l'espoir de voir les peuples chrétiens unis non seulement par une même foi, mais sous un même souverain, et, dans son livre *de la Monarchie,* il avait rêvé l'harmonie de tous les pouvoirs et de toutes les facultés de l'homme. Mais les violences de Charles d'Anjou et de Charles de Valois l'avaient aigri. Rejeté dans le parti allemand ou gibelin, il était à la veille d'être exilé de sa chère patrie, et, avec le frère Jacques, alors captif au milieu de l'allégresse générale, il allait être une des plus nobles victimes de l'amour de la patrie. A la vue de la corruption de Rome complice de la cruauté des Français, il conçut le plan d'un livre vengeur, où, plaçant dans une autre vie l'unité, qui ne se pouvait réaliser ici-bas, il mettrait sous le coup de la justice divine les papes simoniaques, les rois impies et tous ceux qui avaient brisé les plans de Dieu ; dans un lieu d'expiation ceux qui, moins mauvais, avaient eu des instincts généreux et de pardonnables faiblesses; enfin dans l'empire pacifique et immuable du ciel les cœurs magnanimes, généreux, qui avaient poursuivi comme lui les nobles destinées de l'humanité.

XVI. Or, pendant qu'il trempait sa plume pour cette œuvre immortelle de son exil, les fêtes du jubilé faisaient place à de lugubres jours, et l'unité du monde chrétien, que Boniface VIII avait essayé de continuer aux mains des enfants de saint Louis, se brisait en un affreux désastre. Poussé à bout, le pape demanda la liberté du comte de Flandre, l'exécution de la croisade promise, la restitution des biens des églises; il nomma directement un homme dévoué à l'évêché de Pamiers, et l'envoya à Paris, chargé de ses plaintes et de ses reproches. Philippe le Bel le fit enlever sur la route comme traître à son autorité, mit ses serviteurs à la torture, et somma le pape de le dégrader pour pouvoir le mettre à mort. Vainement Boniface réclame le prisonnier, et convoque à Rome pour le juger tout le clergé français. Le roi fait brûler en place publique la bulle du souverain pontife, saisit les biens de quelques prélats qui ont eu le courage de passer les Alpes, et, pour répondre à cette convocation ainsi qu'au jubilé de l'an 1300, il assemble à Paris, sous le nom pompeux d'états généraux, les députés du clergé, de la noblesse et des bonnes villes (1302). Gardien de la liberté des consciences, le clergé trahit le premier sa mission, et donne l'exemple d'une lâcheté qui lui méritera une longue servitude. Au lieu de soutenir son chef et ses évêques persécutés, il hésite; d'un côté, il cherche à apaiser le roi; de l'autre, il écrit au pape pour s'excuser de n'avoir pu se rendre à Rome : les nobles, soutiens aveugles de la tyrannie royale, s'abandonnent à leurs vieilles rancunes contre l'Église, s'élèvent contre les abus, et réclament la collation des bénéfices; enfin, trop flattés d'être consultés par le roi, les bourgeois signent contre le pape des lettres toutes préparées. C'est en vain qu'on voudrait voir dans cet appel à l'opinion du pays un premier essai de liberté politique. En attaquant l'autorité spirituelle, base de l'ordre moral, foyer de l'indépendance des âmes, la liberté prononçait, au contraire, son propre arrêt de mort. Viciés à leur origine, les états généraux débutaient en consacrant le principe de tout despotisme, c'est-à-dire l'omnipotence de la force brutale.

XVII. Excommunié, mais d'autant plus irrité, Philippe le Bel convoque un concile national, trop docile instrument de ses violences, accuse le pape de simonie, d'hérésie, de sorcellerie, des crimes les plus absurdes et les plus affreux, et chasse de France les prêtres ou les religieux qui refusent leur adhésion (1303). Puis, avec cette rage que donne la conscience du crime, il envoie en Italie, avec mission de tout oser, le chef de bandits Colonna et le légiste Nogaret, petit-fils d'un Albigeois. Ils achètent pour dix mille florins un capitaine italien, et, avec trois cents cavaliers, entrent à Anagni, où résidait Boniface VIII, aux cris de : « Vive le roi! Mort au pape! » Boniface VIII avait quatre-vingt-six ans. Trahi par le peuple d'Anagni qui se

joint aux pillards, abandonné de ses serviteurs et de son neveu, qui s'évadent lâchement, au bruit des portes et des fenêtres de son palais qui tombent enfoncées, il revêt le manteau de saint Pierre, la couronne pontificale, et, les clefs et la crosse à la main, il se présente à l'ennemi. A ceux qui le somment d'abdiquer, il offre sa tête. Colonna le soufflette de son gantelet de fer; le misérable Nogaret l'insulte sans pitié; mais personne n'ose attenter à sa vie. Cependant ces humiliations, cette céleste patience, dignes du tribunal de Caïphe, ont remué plus d'un cœur. Ému, le peuple prend les armes, chasse les Français, et délivre l'infortuné vieillard. Il était trop tard : forte devant l'orage, sa vie resta comme brisée par un si grand effort; il mourut peu de jours après. Noble trépas, heureuses douleurs, qui expièrent ses fâcheux débuts, et l'arrachèrent à l'éternel supplice auquel Dante l'avait condamné.

XVIII. Son successeur veut le venger, et excommunie les coupables; il mourra subitement empoisonné. Averti par cette résistance que la force ne suffit pas pour étouffer les courages, Philippe le Bel ne ménagera ni or ni promesse pour s'assurer de la prochaine élection. Jadis, pour de moindres forfaits, Robert, Louis le Jeune, Philippe-Auguste, avaient fait pénitence, Henri IV et Frédéric II étaient morts misérablement déchus de leur couronne. Cette fois, en face de tant d'incroyables attentats, la France se tut, complice de son roi. Nulle croisade pour délivrer le père des fidèles; nulle croisade pour le venger. Les templiers eux-mêmes, fidèle avant-garde de l'Église, ne firent qu'une secrète et timide protestation. C'était trop peu pour être entendus, assez pour être châtiés, et bientôt, avec eux, prêtres, nobles, bourgeois allaient apprendre à quel roi ils avaient permis de tout oser.

XIX. La Flandre fournit les premières victimes. Philippe ne pouvait pardonner à ces riches marchands, moins souples que ceux de ses bonnes villes, d'être tristes de la captivité de leur comte et de lui faire une figure sombre. La méchante reine Jeanne de Navarre n'était pas moins irritée contre « ces grosses truies de Flamandes », immobiles sur son passage, si fières et si raides dans leur majestueux embonpoint. Expiant leur orgueil, ces nobles cités du Nord étaient gouvernées durement par les officiers du roi, accablées de corvées et d'impôts. Si quelqu'un réclamait, il était traduit devant le parlement de Paris, c'est-à-dire condamné. Un beau jour, sur un ordre d'arrêter les chefs des métiers, Bruges se soulève. La cloche étant gardée, les bourgeois tendent des chaînes dans les rues, sonnent le tocsin avec des chaudrons, et, en quelques heures, douze cents cavaliers et deux mille sergents français sont massacrés aussi lestement qu'aux Vêpres siciliennes. La révolte gagne Ypres, l'Écluse, Newport, Berghes, Furnes, Gravelines, et les rebelles en force s'avancent jusqu'à Courtray. Seuls convoqués pour les combattre, les nobles de France, qui n'avaient dit mot en faveur de leur compagnon, le pauvre comte de Flandre, se firent une fête d'aller pourfendre ses fidèles sujets, et, bien sûrs de leur victoire, ils emportèrent des cordes pour pendre les prisonniers. Les Flamands n'avaient que de mauvaises piques forgées à la hâte, des pieux, des massues; mais ils attendaient serrés les uns contre les autres, derrière un fossé profond. Les chevaliers se précipitèrent tête baissée, sans avoir vu le fossé, y tombèrent les uns sur les autres, et y restèrent cloués sous le poids de leurs armures. Les Flamands n'eurent plus qu'à les assommer à coups de maillet. Comme trophée, quatre mille éperons dorés furent déposés dans la cathédrale de Courtray (1303).

XX. De là les vainqueurs allèrent brûler Térouanne et assiéger Tournay. Philippe le Bel, plus habile que brave, sauva cette dernière place par une ruse. Sous prétexte de négocier, il obtint une trêve, et envoya aux Flamands leur comte octogénaire; mais les conditions étaient inacceptables. Le vieillard fut le premier à les rejeter; il bénit ses fils, remercia ses sujets, et revint mourir prisonnier à Compiègne. L'année suivante, Gand et Lille se joignirent à l'armée flamande. Suivant leur habitude, ils attendirent l'armée royale dans une bonne position, à Mons-en-

Puelle, derrière une barricade de voitures et de chariots. Cette fois, Philippe le Bel n'osa les attaquer, campa en face d'eux, et se contenta de leur faire lancer des flèches par ses archers gascons. Eux, plus confiants et fatigués d'une longue inaction, prirent un soir les armes, entrèrent dans le camp français, et faillirent prendre le roi à table. Pendant qu'ils pillaient et tuaient, les chevaliers se rallièrent, et, n'ayant affaire ce jour-là qu'à des hommes en désordre, en firent un grand carnage. Six mille y restèrent; les autres prirent la fuite (1304). Mais la Flandre était populeuse et brave, et bientôt une nouvelle armée, plus nombreuse que la première, parut à l'horizon. Philippe le Bel s'en tira comme en Espagne au commencement de son règne, rendit les Flamands au fils de leur comte, s'en retourna vaincu, et n'en fit pas moins à Paris une entrée triomphale.

XXI. Laissant derrière lui le germe d'une haine implacable, il venait de s'aliéner à jamais un pays riche, industrieux, que sa place, son langage, ses intérêts destinaient à devenir une des plus belles provinces de France. De plus, n'ayant pas encore les ressources inventées et accumulées depuis par un long despotisme, il avait gaspillé en quelques mois les dons volontaires et les revenus en nature dont vivaient jusqu'alors ses modestes aïeux. Il était ruiné, à bout de moyens et d'argent. Ne sachant plus que faire, il leva de nouveaux impôts, dont le peuple murmura, rançonna les juifs, et, juif lui-même, se mit à faire de la fausse monnaie. En une seule fois, il rendit la livre d'or quatre fois plus petite, força tout le monde de la recevoir au lieu de l'ancienne, et garda seul le privilège de ne la prendre qu'à sa valeur. Diminuée par une série d'ordonnances qui se succédaient coup sur coup, elle devint bientôt d'argent et le sou de cuivre. Ce n'était plus comme Charles le Chauve, pour tromper les Normands; le roi faisait banqueroute à ses propres sujets. Les débiteurs en profitèrent pour payer leurs dettes au nouveau cours; les fortunes et le commerce se trouvèrent bouleversés, et les bourgeois de Paris finirent par se révolter.

XXII. L'émeute grondant aux portes de son palais, le faux monnayeur eut peur. Il alla demander asile à ce vaste et fort couvent du Temple, dont les murailles et les tours formaient tout un quartier de Paris. C'était là que les rois précédents mettaient en sûreté leur trésor; c'était à ces chevaliers, plus riches que lui, que Philippe le Bel avait emprunté la dot de sa fille. Au fond, il songeait bien moins à les rembourser qu'à leur demander compte de leur protestation en faveur de Boniface VIII. Mais le moment n'était pas propice, et aux services qu'il devait à ces fiers templiers il fallut ajouter celui de l'avoir abrité contre la colère du peuple. Les rebelles avaient pillé quelques maisons de financiers et assommé quelques sergents du roi. L'orage calmé, le prince sortit de sa cachette, et fit à son tour pendre quelques centaines d'hommes aux arbres des faubourgs.

XXIII. Il ne lui restait plus beaucoup d'amis : nobles et bourgeois s'éloignaient d'un maître si dur et si vil. L'université seule, fière de lui fournir ses légistes, ses avocats, ses juges, ses conseillers, lui demeurait aussi fidèle que le parlement, et se montrait ingrate envers le saint-siège, qui pourtant l'avait créée, et qui était en réalité le rempart de son indépendance. En récompense de cette trahison de ses intérêts les plus chers, Philippe le Bel et les siens lui prodiguaient leurs faveurs, fondaient des bourses gratuites et des collèges pour les écoliers pauvres. Chaque conseiller du roi voulut avoir le sien, jusqu'à la méchante reine Jeanne, qui fonda le collège de Navarre.

XXIV. Étant roi de la science et des quatre facultés, il ne fallait plus à Philippe, pensait-il, qu'un pape à lui pour l'absoudre de tous ses crimes et calmer les consciences, que les décisions universitaires laissaient dans le trouble. A son instigation, les habitants de Pérouse tenaient le conclave captif dans une maison sans toit, et lui refusaient toute nourriture jusqu'à l'élection du candidat français. On raconte que, maître des cardinaux, le roi voulut s'assurer de celui qu'il leur proposerait, et qu'il sonda secrètement un Gascon,

Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Le malheureux, aveuglé par l'ambition, et croyant peut-être qu'une fois pape, il pourrait échapper à ses engagements, aurait tout promis d'avance. Il s'agissait d'absoudre le roi et de le réconcilier avec l'Église, lui et tous les siens, d'abolir la mémoire de leur victime Boniface VIII, de choisir des cardinaux parmi les Colonna et autres partisans de la France, d'accorder pendant cinq ans, pour les frais de la guerre de Flandre, le dixième des revenus du clergé, comme pour une croisade, c'est-à-dire de livrer les biens, les élections, les tribunaux, en un mot, toutes les libertés de l'Église, et de laisser juger un pape mort par ses assassins. Enfin restait une cinquième grâce que le roi ferait connaître plus tard. Les choses ainsi convenues, Bertrand se fit couronner en France, à Lyon, sous le nom de Clément V. Sur le passage du cortège, un mur chargé de spectateurs s'écroula, tua le duc de Bretagne, blessa le roi, renversa le pape, et lui arracha sa tiare, fidèle présage de ce règne sinistre.

XXV. La cérémonie terminée, Philippe ramena sa créature à Poitiers, où il comptait la garder jusqu'à l'exécution de ses engagements. On vit aussitôt le roi relevé de son excommunication, douze cardinaux nommés à son choix, le procès de Boniface VIII commencé, les décimes sur le clergé levés pour la guerre de Flandre, Charles de Valois proclamé candidat à l'empire germanique et chef d'une croisade imaginaire contre l'empire grec. La croisade, telle était la pensée que Clément V espérait exploiter pour regagner les suffrages populaires et pour occuper les princes français. Il convoqua à Poitiers l'élite de la noblesse, l'exhorta chaleureusement à la guerre sainte. En ce moment les ordres militaires, réfugiés et refaits dans les Deux-Siciles, donnaient le signal, et se reportaient vigoureusement en avant. Les hospitaliers réunissaient une flotte, et, par un heureux coup de main, s'emparaient de Rhodes et de cinq îles de la Grèce, où ils restèrent longtemps une digue contre les pirateries des Turcs. Les templiers, non moins actifs, se joignaient à une poignée de Catalans, et prenaient Thessalonique et Athènes pour le compte du roi de Sicile. Malheureusement ce roi était d'Aragon, et, partant, ennemi mortel des princes français. En travaillant pour lui, les templiers achevaient de se désigner à la haine de Philippe le Bel, qui, du reste, n'attendait qu'un prétexte.

XXVI. Pauvre, rancunier, cherchant quelque proie nouvelle à dévorer, le roi de France avait bien autre chose à faire que de se croiser. De même qu'il s'était engraissé des décimes destinés à la guerre sainte, de même songeait-il maintenant à dépouiller les templiers. C'était une riche capture que cet ordre puissant, avec ses dix mille manoirs et ses trésors cachés ; car, plutôt que de donner aux princes qui dépensaient en plaisirs, ne partaient jamais ou revenaient trop vite, les fidèles préféraient enrichir ces guerriers infatigables qui mouraient en combattant. Après les pertes des dernières guerres, ils comptaient encore quinze mille chevaliers, et, malgre les abus inséparables de la richesse et du temps, un grand nombre étaient encore pieux et braves. Philippe n'eût osé les provoquer en face. Comptant sur le pape, qui lui devait une cinquième grâce, il prépara son plan dans l'ombre. Le grand maître Jacques Molay fut appelé en France, sous prétexte de parler croisade. Comblé de caresses, d'honneurs, d'attentions, il fut arrêté de nuit avec les cent quarante chevaliers de Paris. A la même heure, les gouverneurs des autres villes ouvrirent des ordres cachetés, et emprisonnèrent partout les templiers (1307).

XXVII. L'acte d'accusation était prêt, rédigé par Nogaret, l'insulteur de Boniface VIII. C'étaient les mêmes crimes, les mêmes horreurs, les mêmes monstruosités. Les templiers étaient tous des traîtres, des hérétiques, des sorciers, alliés des Sarrasins, suppôts de Satan, reniant Jésus-Christ et crachant sur la croix. L'université entendit ces absurdes calomnies, et, avec son imperturbable servilité, elle donna encore son adhésion. Les écoliers, les légistes aimaient à humilier ces chevaliers nobles de race, nobles de cœur ; les seigneurs se turent comme pour le comte

de Flandre, et le peuple, trop crédule, fut excité par des prédicateurs stipendiés. Pendant ce temps-là, Philippe le Bel allait prendre possession du Temple, où il avait naguère reçu l'hospitalité. Il fit enfoncer les portes et enlever les trésors de ces fortes tours, où un roi innocent devait si cruellement expier un jour les fautes de ses devanciers. Par une hypocrite déférence, il envoya les chevaliers, au double titre de religieux et d'hérétiques, devant les tribunaux ecclésiastiques ; mais, à l'exemple du saint-siège, cette juridiction était livrée à des créatures, et les templiers de Paris durent comparaître devant le frère d'un courtisan fameux, devant un Marigny, devenu archevêque de Sens.

XXVIII. Grande fut la stupeur du pape, quand il apprit cette audace, et que, pour comble, le roi lui demanda l'abolition de cet ordre, le plus brave, le plus fidèle, le plus glorieux soutien de la chrétienté. Que fût-il advenu, si, rompant son pacte honteux et reconnaissant ses fautes, il eût fait appel à tout ce qui restait de chrétiens sincères, et demandé, lui aussi, asile à un couvent de templiers? En d'autres temps, des saints avaient relevé de plus bas la papauté et l'Église ; mais il n'y avait plus de saints. La crainte de divulguer sa honte entraîna Clément V à des hontes plus grandes, Tout ce qu'il osa faire fut de suspendre les pouvoirs des juges ordinaires, et de réclamer pour lui-même le jugement de cette grande cause. En dépit de ces réserves, les gens du roi continuaient leur instruction. Ces fiers héritiers du droit romain employaient toutes les tortures connues de l'antiquité païenne et des musulmans, brisaient les pieds et les genoux des accusés, les brûlaient, les tenaillaient jusqu'à ce que, vaincus par la souffrance, ils consentissent aux aveux qu'on leur imposait. Cent quarante dépositions, en grande partie rétractées plus tard, furent ainsi arrachées dans les supplices pour servir de pièces au procès. Les états généraux, convoqués comme pour Boniface VIII, étaient venus donner pleine approbation à Philippe le Bel et à ses officiers. A leurs yeux, tout le clergé de France fût-il gangréné, c'était à ce prince modèle de le réformer et de l'épurer.

XXIX. Malgré lui, Clément V s'indignait de cette offense à sa justice ; mais, pressé par le roi, qui le menaçait d'en finir tout seul, il ne se réserva plus que les chefs de l'ordre, nomma pour les autres des commissaires chargés d'instruire leur procès, et annonça que dans deux ans un concile général, convoqué à Vienne, prononcerait la sentence. Puis, pour être plus libre, et n'osant pourtant sortir de France, il se sauva de Poitiers, et se réfugia à Avignon sur les terres du comte de Provence. Pendant que les commissaires du pape, traînant en longueur cette embarrassante affaire, tenaient de rares audiences, le roi ne lâchait pas ses victimes, et continuait de les torturer. Quand ils comparaissaient, c'était amaigris par la faim et par la sombre humidité des cachots. Déjà un grand nombre étaient morts dans ces épreuves ; les autres étaient infirmes, estropiés, rompus pour le reste de leurs jours. L'un avait été torturé trois fois, et était resté neuf mois au pain et à l'eau au fond d'une tour infecte ; l'autre montrait ses pieds, dont le feu avait détruit les talons ; et quiconque parlait de rétracter un aveu était menacé du bûcher. Le grand maître Jacques Molay comparut à son tour, rappela la piété, les aumônes, les services militaires de l'ordre, et, ne trouvant que des visages sinistres, en appela au pape qui s'était réservé sa cause. Que ne pouvait-il, comme dans les vieux procès, faire un appel plus efficace à son épée et provoquer en champ clos ces prétendus juges, lâches ennemis, armés de plumes, d'avarice et de haine ! Vaine protestation contre cette justice, si fière d'avoir remplacé les combats judiciaires, mais mille fois pire si elle n'était chrétienne !

XXX. Cependant les choses n'allaient point encore assez vite au gré du roi. Il avait peur de ses victimes tant qu'elles vivaient, et il enrageait chaque fois qu'un captif, poussé par les remords, rétractait ses aveux, et s'accusait d'avoir trahi ses frères. L'archevêque Marigny reçut l'ordre de leur fermer la bouche. Malgré les protestations des templiers et des commissaires du pape, il en jugea cinquante-

quatre en vingt-quatre heures. Condamnés le lundi, ils furent brûlés le mardi à la porte Saint-Antoine, devant une foule muette d'horreur et de consternation. Les sentences continuèrent avec la même célérité : prisons perpétuelles pour ceux qui se disaient innocents, car c'était le vrai crime ; liberté, argent, pension pour ceux qui s'avouaient coupables ; et enfin le bûcher pour ceux qui se rétractaient, car c'était retomber dans l'hérésie. Telle était cette étrange justice, qui prétendait déterrer et brûler comme hérétique le corps de Boniface VIII, et qui pourtant se disait fille de saint Louis. Devenus inutiles, les commissaires du pape quittent Paris ; les supplices continuent en province. Plus personne en France qui élève la voix pour les templiers, et pourtant à l'étranger les conciles de Ravenne, de Mayence et de Salamanque les déclarent innocents.

XXXI. Enfin s'ouvre à Vienne le grand concile promis par Clément V, et avec lui surgit pour les prisonniers encore en vie une dernière lueur d'espoir. Les prélats refusent de les condamner sans les entendre. Mais voici venir le roi avec sa famille, sa cour et son armée. Fasciné par celui qui l'a mené jusque-là, le pape obéit, et, sans attendre l'arrêt du concile, prononce en consistoire secret l'abolition de l'ordre suspect des templiers (1312). Restait le grand maître, le brave Jacques Molay, embarrassant par son importance. Il fallait l'avilir ou le murer pour jamais dans une oubliette. Détrompé des promesses dont on l'avait bercé, et voyant enfin où l'on voulait en venir avec lui, il protesta une dernière fois de son innocence, et rétracta solennellement tout ce qu'il avait pu dire contre son ordre. C'était faire trop de bruit pour rester en vie ; sur l'heure, le roi le fit brûler dans une île de la Seine (1313). Il fut brave dans les flammes comme sur les champs de bataille, édifia la foule par sa noble fermeté, et donna une année au pape et au roi pour le suivre au tribunal de Dieu.

XXXII. La destruction des templiers fut la réponse de Philippe le Bel au pape, qui demandait une croisade. En même temps ce roi pharisien prétendait, nouveau Charlemagne, remplacer dans les moindres détails l'autorité et les préceptes de l'Église. Il faisait des lois contre le luxe, défendait le velours aux bourgeois, réglementait leur table, permettait deux plats aux manants, trois ou quatre aux nobles. Lui-même faisait semblant de vivre comme un petit saint. Mais ses bonnes œuvres ne rassuraient pas sa conscience. Entouré d'astrologues qui consultaient les astres, d'alchimistes qui cherchaient à faire de l'or, il voyait renaître autour de lui les superstitions germaniques et païennes, le culte des esprits mauvais, l'ivresse des sabbats, l'horreur des possessions. Le diable, auquel il s'efforçait vainement de disputer son âme, lui apparaissait de tous côtés, et lui inspirait une peur affreuse. Il voulut l'éloigner par des supplices ; les procès de magie, presque inconnus depuis Charlemagne, recommencèrent en foule, et de nouveaux bûchers s'allumèrent pour quiconque était soupçonné de sorcellerie.

XXXIII. Pendant que Philippe le Bel torturait et brûlait pour des crimes imaginaires, des crimes sans nom déshonoraient sa famille. Tout bas il se racontait de la reine Jeanne de Navarre des choses à faire dresser les cheveux sur la tête ; en parlant trop haut, c'était risquer le bûcher. Dignes d'elle, ses trois belles-filles furent surprises en d'ignobles plaisirs, jetées en prison et rasées, et leurs complices écorchés vifs près de l'orme Saint-Gervais. Leurs maris, les trois fils de Philippe le Bel, restèrent sans enfants comme une race maudite. Ils avaient une sœur, qui fut reine d'Angleterre : elle fit empaler son mari Édouard II, et son fils Édouard III, réclamant l'héritage de Philippe le Bel, mit un jour la France à deux doigts de sa perte. Ainsi devait se réaliser sur sa famille la déchéance que ce tyran avait prétendu éviter non seulement en bravant, mais encore en subjuguant l'Église. La France, qui, sous prétexte de paix et d'indépendance, lui était restée fidèle, allait, plus malheureuse que l'Allemagne, subir pendant un siècle les horreurs de la guerre civile et étrangère, perdre l'une après l'autre ses libertés, et

nourrir pour longtemps dans son sein les racines d'un honteux despotisme. Triste sort des neveux de saint Louis, rebelles contre l'Église ! Lamentable destinée de ces fils des Francs, impétueux au mal comme au bien, retombant après huit siècles d'éducation chrétienne dans une barbarie volontaire !

XXXIV. Comme Clément V, Philippe le Bel mourut dans le délai fixé par Jacques Molay (1314). Son fils aîné portait le nom bien-aimé de Louis. C'était pour lui que le sire de Joinville, vieux témoin du temps passé, avait écrit la vie de son ami et de son roi, de l'illustre saint Louis, « grand honneur à ses descendants qui le voudront imiter, grand déshonneur à ceux qui voudront mal faire. » Le cœur encore tout imprégné de souvenirs et de regrets du passé, le peuple soupirait aussi après la bonne mémoire et la bonne justice du bon roi. Mais, par son lâche silence, la France entière avait été complice de Philippe le Bel ; et de vagues regrets, qu'était-ce pour expier le mal commis, pour arrêter le torrent déchaîné ? Le vent soufflait à la cruauté. Louis le Hutin fit étrangler sa femme, juger quelques légistes, pendre quelques financiers ; le frère de l'archevêque de Sens, le trop riche Enguerrand de Marigny, resta sans sépulture au gibet de Montfaucon. La France n'en était pas moins pauvre, le trésor sans ressources ; tué par les banqueroutes de Philippe le Bel, le commerce avait émigré en Italie, en Flandre et dans les riches cités de la ligue hanséatique.

XXXV. Le roi essaya de vendre la liberté aux serfs de son domaine. Il eut beau leur vanter ce bienfait, et répéter sur les nobles destinées de l'homme tout ce que les papes et les conciles proclamaient depuis des siècles : il y eut peu d'amateurs pour une liberté coûteuse, remplaçant la corvée par l'impôt ou le service militaire. Au fond, le sort de cette classe d'hommes était loin d'être misérable. L'esclavage véritable était inconnu en France, même en temps de guerre, depuis que la trêve de Dieu et les lois de la chevalerie avaient succédé aux invasions des Normands. Dans plusieurs provinces, les cultivateurs étaient complètement libres. Ailleurs ils étaient attachés à la glèbe, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient la quitter sans se faire remplacer par un autre tenancier, obligation de plus en plus facile ; car les redevances, déjà douces dans l'origine pour encourager le défrichement des terres, l'étaient devenues bien davantage par les progrès de la culture et du bien-être général. En revanche, tant qu'ils les acquittaient fidèlement, le serf et ses enfants ne pouvaient être renvoyés, droit précieux qui subsiste encore dans quelques cantons de Normandie. D'après un recensement officiel, la population était aussi nombreuse que de nos jours. Sa réunion en villages, bien différente de l'éparpillement des villas romaines, montre que l'isolement des esclaves avait fait place à l'heureuse association de familles et d'ouvriers chrétiens. Mais les maux qui n'avaient frappé jusqu'alors que l'industrie des grandes villes devaient troubler aussi la vie paisible des campagnes, et bientôt la guerre civile et étrangère allait mettre partout le laboureur dans l'alternative d'être victime des gens d'armes ou soldat lui-même.

XXXVI. Mourant à la fleur de l'âge, Louis le Hutin légua l'héritage paternel à son frère Philippe le Long (1321). Mêmes tentatives, même impuissance. La famine régnait ; les maladies suivirent, filles de la misère. Il ne restait d'argent qu'aux juifs, qui, dans leur opulence, exploitaient et narguaient tout le monde. Le roi et le peuple s'en prirent à eux de leurs maux. Ils furent accusés d'avoir empoisonné les fontaines ; les uns furent jugés et brûlés, les autres assommés par une foule exaspérée, sans pitié pour les femmes ni pour les enfants. Les lépreux, hideux et dernier reste des croisades, passèrent pour leurs complices et périrent par centaines. Les égorgeurs déchaînés parcouraient les campagnes en bandes furieuses ; les paysans s'y joignirent, et, reprenant le nom de Pastoureaux, ne se bornèrent bientôt plus aux juifs ni aux lépreux. Il fallut les attaquer en forme, les pendre jusqu'au dernier et resserrer les liens de la servitude, puisque ceux de l'obéissance disparaissaient. Les serfs,

qu'on se vantait d'affranchir, furent traités avec une rigueur inconnue ; comme au temps des Francs, les nobles seuls purent porter des armes. Les choses n'en allèrent pas mieux, et Philippe le Long mourut à son tour. Charles le Bel (1322) ne dura guère davantage. Il n'eut que des filles, dont l'aînée hérita de la Navarre, depuis quarante ans unie à la France, et fut mère du perfide Charles le Mauvais. Ainsi, en quatorze ans, les trois fils de Philippe le Bel avaient passé sur son trône maudit. Ils ne laissaient qu'un neveu, Édouard III, roi d'Angleterre, et un cousin, Philippe de Valois, fils du fameux et turbulent Charles de Valois, mort sans avoir obtenu de couronne. Pour la première fois, le sang de Hugues Capet s'était tari dans la branche directe. Le trône, suivant les usages féodaux, se transmettrait-il par les femmes, ou, d'après les traditions des Francs, resterait-il le privilège des mâles? C'était une question qui allait se trancher, non plus par la paisible décision des états généraux et du saint-siège, mais par le glaive d'une affreuse guerre.

XXXVII. Pour le moment, Philippe de Valois, qui était à Paris, mit le premier la main sur la couronne (1328). Vrai fils de son père, chef et représentant de la noblesse féodale, c'était un franc despote, peu soucieux de consulter les députés des bonnes villes ou de ménager les finances du pays. Les institutions, dont Philippe le Bel s'était servi contre le pape et les templiers, reposaient comme des armes inutiles ou dangereuses. Plus d'états généraux, plus de légistes, également odieux par leur cruelle servilité. A leur place revivent les combats judiciaires, le droit du plus fort, le pouvoir sans contrepoids des hommes d'épée. Appui des petits et frein des grands, la vieille autorité de l'Église a disparu sous les coups de Philippe le Bel, et le premier fruit de cette anarchie, décorée du nom d'indépendance, est le règne d'une aristocratie féodale, plus fière, plus insolente, plus tyrannique que jamais. Les nobles prétextent les révoltes de la Flandre, les excès des pastoureaux, et se réservent de porter les armes. Paris les attire, s'agrandit sans mesure, signe toujours fatal, et devient le lieu le plus gai, le plus chevaleresque de la terre. De splendides hôtels, aux grands toits d'ardoise, aux tours élancées, se groupent auprès du royal palais des Tournelles, sur les tristes ruines du Temple. La rue Saint-Antoine retentit sans cesse de la trompette des hérauts d'armes, du choc des lances, du bruit des tournois, en attendant le jour des combats véritables.

XXXVIII. Bien qu'il eût peu d'estime pour le pape, Philippe de Valois n'avait pas négligé d'obtenir son suffrage, et avait solennellement juré de reprendre la guerre sainte, si longtemps interrompue. Au fond, l'amitié du saint-siège était encore un moyen vénéré d'accroître sa puissance, la croisade un prétexte populaire pour soutirer les revenus du clergé, et les bénéfices ecclésiastiques de riches places à distribuer à ses amis. De son côté, nommé par des cardinaux gagnés ou intimidés, et encore tout enlacé par les trames de Philippe le Bel, le successeur de Clément V, Gascon comme lui, Jean XXII, n'avait pu échapper à la servitude. La France, jadis l'asile, le refuge des souverains pontifes, était restée pour lui une prison. Méprisé de l'Europe entière comme la créature et l'esclave des Français, il ne trouvait de force que dans leur protection et dans des violences dignes d'eux. De là son alliance étroite avec Philippe de Valois. Une hostilité sourde couvait parmi quelques évêques ; celui de Cahors fut choisi pour être jugé et écorché vif, toujours sous prétexte de sorcellerie. Un mécontentement encore plus énergique éclatait dans les rangs des enfants de saint François, qui ne cessaient, depuis frère Jacques, de réclamer la réforme de leur ordre et son retour à la pauvreté primitive. Déjà menacés lors du concile de Vienne, ils finirent par partager le sort des templiers, leurs frères aînés dans la conquête de l'Orient. Les plus ardents furent saisis et brûlés, d'autres renfermés pour toujours ; d'autres cherchèrent un refuge dans la fuite : nouveau et dernier coup pour les missions d'Asie.

XXXIX. Sur ces entrefaites, l'empereur Louis de Bavière déclara que, se passant du

sacre, Louis et ses successeurs se contenteraient dorénavant d'être élus en Allemagne; puis, voulant avoir son pape à lui, il s'empara de l'Italie, et donna la tiare au franciscain Nicolas V. La piété des peuples fit échouer cette tentative prématurée, qui ne devait bientôt que trop réussir en France, et le nouveau pontife, chassé de Rome, vint humblement à Avignon demander pardon, la corde au cou. Louis de Bavière fut excommunié, et Philippe de Valois, soutien de Jean XXII, crut enfin le moment venu d'assurer à l'un des siens la pourpre impériale, convoitée par ses aïeux. Il choisit le plus fougueux et le plus brillant de ses compagnons, son beau-frère Jean de Luxembourg, déjà roi de Bohême. Sacré à Avignon, le nouvel empereur dit adieu aux fêtes et aux tournois, et partit pour conquérir son trône à la pointe de l'épée.

XL. Dans le même tourbillon de plaisirs vivait le comte de Flandre, tête faible et légère, qui avait préféré aux vieux palais de Bruges le frivole Paris, où son père était resté prisonnier. Il y prit des leçons d'orgueil, de tyrannie, de mépris des petits, et, de leur côté, ses fidèles sujets apprirent à vivre sans lui et à ne plus l'aimer. Bientôt les esprits s'aigrirent; la révolte éclata. Le rival et l'ennemi de Philippe de Valois, le roi d'Angleterre Édouard III, et l'empereur Louis de Bavière, avaient jeté les yeux sur ce pays pour y faire naître la guerre, et soutenaient secrètement les rebelles. Toute la noblesse de France prit fait et cause pour le comte de Flandre; c'était un gras pays à piller, de fiers bourgeois à humilier, qui montraient à tout venant leurs éperons de Courtray. Les hommes de Bruges vinrent attendre à Cassel l'armée du comte et du roi, et leurs drapeaux, surmontés d'un coq, portaient cette devise : « Quand ce coq chantera, le roi ici « entrera. » L'affaire tourna comme à Mons; les chevaliers français se tinrent sur leurs gardes; les bourgeois voulurent les forcer dans leur camp, furent surpris en désordre et taillés en pièces (1328). Cette fois les Flamands avaient des cuirasses, qui rendaient la fuite difficile; treize mille restèrent sur le terrain. Pendant que le comte rentrait dans ses États comme en pays conquis, frappant des impôts, ordonnant des supplices, faisant tout préparer pour une nouvelle révolte, le roi s'en revint au château de Vincennes, enivré de sa victoire et brûlant de la célébrer par de nouvelles fêtes.

XLI. Tout marchait au gré de ses désirs. Vainqueur au nord, il s'agrandissait au midi sans tirer l'épée, et l'honnête dauphin du Viennois, Humbert II, partant pour la croisade, lui cédait les bords de l'Isère et de la Drôme, à la seule condition qu'à l'avenir le fils aîné du roi de France prendrait le nom de Dauphin. Mais, si quelques bonnes âmes croyaient encore à la guerre sainte, Philippe de Valois se souciait peu de les imiter. Vainement le frère d'André d'Antioche arrêta son cheval par la bride, lui demanda si ce n'était pas lui qui avait juré de délivrer la Terre-Sainte, et menaça sa famille et son royaume de la colère du Ciel. Vainement la patiente main de Dieu retenait encore suspendus les châtiments de la France, donnant à la famille des Valois le temps de réparer les fautes de Philippe le Bel. Un instant troublé, le roi noya ses remords dans le plaisir.

XLII. Les revers commencèrent. Son empereur Jean revint d'Allemagne battu, ruiné, avec un œil de moins. Sous prétexte de le guérir, un médecin juif de Montpellier lui fit perdre l'autre, et, surnommé l'Aveugle, Jean resta fixé à la cour de Paris, dont il ne pouvait plus guère goûter les fêtes, et dont il devait pourtant partager les malheurs. Désormais l'Empire était indépendant du saint-siège et de la France.

XLIII. Une plus grande humiliation se préparait du côté de l'Angleterre. Successeur de Richard Cœur-de-Lion et de Jean Sans-Terre, rois charnels et voluptueux, campés dans un pays à peine conquis, vassaux châtiés de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste, Édouard III développait sagement les forces de son pays, effaçait les traces de la conquête des Normands, et défendait de parler à sa cour la langue française, qui était restée celle des vainqueurs, et que, sous saint Louis, l'Europe entière était fière de com-

prendre. Devenu véritable Anglais, il armait à côté de ses chevaliers une bonne et solide infanterie, vieille race saxonne, tirée des villes et des campagnes, et, pour compléter son armée, il faisait, le premier, usage d'une arme formidable, dédaignée par l'aveugle bravoure des princes français, de la poudre à canon. Soit que les missionnaires envoyés aux Tartares aient rapporté ce secret depuis longtemps connu en Chine, soit que les Maures d'Espagne l'aient à leur tour inventé, Édouard III fondit les premiers canons. Pendant qu'il préparait la guerre, il développait l'industrie nationale, défendait l'exportation des laines, qui jusqu'alors allaient toutes se faire tisser en Flandre, et attirait par de gros avantages les ouvriers du dehors. Excitant d'une main les villes trop crédules qu'il ruinait de l'autre, il se fit nommer vicaire de l'Empire, promit une flotte et une armée, et parvint encore une fois à faire prendre les armes aux Flamands.

XLIV. Malheureusement, si ces riches et populeuses cités rivalisaient de puissance avec celles d'Italie, elles n'en avaient que trop les funestes défauts, les jalousies, l'égoïsme, le sot orgueil du bourgeois qui ne voit rien au delà de ses murs. Dix ans plus tôt, Gand aurait pu rendre Bruges invincible, et avait pris plaisir à la voir écraser. Cette fois Bruges se vengea en regardant faire les Gantais. Commandés par le brasseur Arteveld, ils chassèrent les gens et les soldats du comte, mirent une armée sur pied, et tinrent victorieusement la campagne. Mais, le premier enthousiasme passé, ils se divisèrent entre eux; les petits ouvriers se soulevèrent contre les gros; bientôt il fallut des exécutions pour maintenir la paix. Arteveld devint odieux à ses amis. N'était-ce pas un bourgeois comme eux? Comment souffrir qu'il fît le maître, et qu'il traitât en souverain avec le roi d'Angleterre? Il fut tué dans une émeute; l'anarchie fit le reste, et Gand, comme Bruges, reçut à son tour le comte triomphant.

XLV. Cependant Édouard III avait débarqué en Flandre. Peu fidèle à ses promesses et faisant la guerre de son côté, il était entré en France, avait bloqué Cambrai, et de là il marchait sur l'Oise. Philippe de Valois vint au-devant de lui avec toute sa chevalerie. C'était une belle occasion d'humilier encore une fois ces vassaux anglais, déjà chassés de Normandie, d'Anjou, de Poitou, et bien déchus de leur ancienne puissance, tandis que le royaume de France avait triplé d'étendue. Mais l'astrologue que le superstitieux monarque traînait à sa suite annonçait une défaite si on livrait bataille, et une crainte puérile enchaînait ces cœurs si fiers que n'animaient plus la foi ni l'enthousiasme des croisades. Quoique supérieur en forces, Philippe passa l'été à observer son adversaire et à éviter tout engagement. L'année suivante, enhardis par cette inaction, les Anglais prennent et brûlent la flotte française dans le port de l'Ecluse (1340). Maître de la mer, Édouard abandonne les Flamands à leur malheureux sort, et tourne les yeux vers les vieilles possessions de ses ancêtres.

XLVI. La succession de Bretagne venait de s'ouvrir (1341); le frère et la nièce du dernier duc se la disputaient. Le frère soutenait bravement le drapeau de ses devanciers, qui avaient refusé à Philippe le Bel les biens de leurs templiers, et qui défendaient contre les rois la liberté de leurs élections ecclésiastiques. L'intérêt s'inquiète peu d'être logique : Philippe de Valois, roi par le droit des mâles, soutint la nièce mariée à son cousin Charles de Blois; et Édouard, qui prétendait à la couronne de France du chef de sa mère, se déclara pour le frère courageux et indépendant que préféraient les Bretons, espérant qu'à ce prix il rétablirait l'ancienne suzeraineté des Normands sur la Bretagne. Le candidat de l'Angleterre fut d'abord malheureux. Assiégé à Nantes, il se rendit, et fut envoyé prisonnier à la tour du Louvre. Mais sa femme, Jeanne de Montfort, avait du cœur : elle continua la guerre. Assiégée dans Hennebon par l'armée française, elle fit, à la tête d'une poignée de braves, une sortie audacieuse, et brûla les tentes des Français (1342). Les ennemis accoururent en nombre pour se venger et pour lui couper le chemin de la place; mais elle se fit jour

dans la campagne, gagna furtivement Auray, réunit cinq cents hommes d'armes, et revint avec ce renfort se jeter dans la ville, qui la croyait morte. Elle donna ainsi au roi d'Angleterre le temps de venir à son secours.

XLVII. Philippe se vengea sur des seigneurs bretons dont il soupçonnait la fidélité. Saisi dans un tournoi, le brave Olivier de Clisson fut décapité sans jugement, son corps envoyé à Montfaucon, sa tête exposée à Nantes au bout d'une pique. Quatorze autres chevaliers des premières familles furent traînés nus aux Halles, égorgés et livrés aux outrages de la populace. Les Français entrèrent à Quimper, l'épée à la main, y massacrèrent quatorze cents personnes; les prisonniers, menés à Paris, furent décapités ou pendus. Ces violences donnèrent plus de partisans aux Anglais que toutes leurs victoires. A elle seule, la veuve de Clisson réunit quatre cents hommes d'armes, qu'elle amena avec son petit Olivier, à peine âgé de sept ans à la duchesse Jeanne. Cependant, Montfort, pour qui les rigueurs redoublaient à la tour du Louvre, parvint à s'évader en habits de marchand. Exténué par les privations, il eut du moins la douceur de mourir libre, laissant à son fils une digne mère et des amis intrépides. Ses souffrances ne tardèrent pas à être vengées. Malheureux instrument de Philippe de Valois, le pieux et honnête Charles de Blois fut battu, pris par les Anglais, il alla vivre dix ans captif à Londres. La guerre se fût terminée là, s'il n'avait eu, lui aussi, une Jeanne courageuse, digne émule de Jeanne de Montfort et capable de relever encore un parti désespéré.



Dévouement d'Eustache de Saint-Pierre. (P. 148.)

XLVIII. Pour le moment, le pays était délivré des Français, devenus follement le fléau des Bretons comme des Flamands, et les Anglais pouvaient marcher à d'autres conquêtes. Avec son armée victorieuse, Édouard entra dans la riche et industrieuse Normandie, qui, pensait-il, recevrait à bras ouverts le fils de ses anciens ducs. Mais ce prince, devenu anglais, trouva un peuple tout français, qui ne le connaissait plus. Caen voulut lui résister, fut pris d'assaut et saccagé. A Saint-Lô et à Louviers il pilla de riches magasins de draps, partout de belles récoltes et de nombreux troupeaux. Avançant toujours sans résistance, il remonta la rive gauche de la Seine, brûla Vernon, occupa Verneuil, Pont-de-l'Arche, Poissy, Saint-Germain, enfin Bourg-la-Reine, Saint-Cloud et Boulogne, aux portes de Paris. Heureusement les bourgeois de la capitale tinrent bon, et montrèrent les dents. Le roi, qui ne se doutait pas du péril, et qui était allé prendre les dernières possessions anglaises en Guyenne, n'eut que le temps de revenir. A son approche, Édouard, content de son expédition, battit en retraite vers le nord, pour aller prendre ses quartiers d'hiver en Flandre. Sur

son passage les campagnes étaient soulevées, les ponts coupés ou gardés; harcelé par la belle cavalerie de Philippe, il n'arriva qu'à grand'peine sur les bords de la Somme. Un peu plus de célérité, et le roi, le surprenant au passage de cette rivière, lui faisait expier par un désastre ses ravages de Normandie. Mais il trouva un gué praticable, eut le temps d'y faire passer toute son armée, et alla occuper une bonne position sur les hauteurs de Crécy.

XLIX. Lent quand il fallait se hâter, pressé quand il fallait réfléchir, Philippe arriva tout essoufflé en vue de Crécy, n'attendit pas l'infanterie de Rouen, de Beauvais et des autres communes en marche pour le rejoindre, et donna à sa cavalerie l'ordre d'enlever la position. Édouard s'était retranché; son armée, en grande partie composée d'infanterie, était solidement rangée en bataille sur un terrain incliné, dont la pente et les abords inaccessibles lui donnaient un grand avantage. Sur son front six pièces de canon lançaient des boulets de pierre; c'étaient les premières qui eussent paru en rase campagne. Elles jetèrent la confusion dans ces escadrons pesamment armés, qui, une fois rompus, ne se ralliaient qu'avec peine, et qui vinrent s'entasser en désordre au pied de la colline. Alors l'infanterie anglaise descendit, et les chevaliers, embarrassés de leurs cuirasses et de leurs brassards, furent entourés, renversés, égorgés. Le vieux Jean de Bohême, depuis longtemps aveugle, fit attacher son cheval à ceux de ses écuyers, et se lança sur l'ennemi pour mourir en combattant. Il tomba au plus fort de la mêlée. Le duc de Lorraine, dix princes, quatre-vingts grands seigneurs, douze cents chevaliers mordirent la poussière. Le roi avait eu un cheval tué sous lui; vainement voulait-il continuer la lutte; il ne lui restait que soixante hommes d'armes, et, comme il s'acharnait et s'exposait à être pris, l'un d'eux saisit la bride de son cheval, et l'emmena. Les milices des villes arrivèrent après le désastre, ne trouvèrent plus rien de l'armée royale, et se firent massacrer (1346).

L. Ainsi avait disparu, en une seule bataille, la fleur de cette noblesse française, si fière et si insolente. Par une incroyable victoire, le roi d'Angleterre, la veille en fuite, se trouvait libre de tout entreprendre. Prudent avant tout et redoutant l'attitude des campagnes, il vit que la France était un pays ennemi, qui ne l'accepterait plus pour roi, et qu'il faudrait conquérir en détail. Il fallait, avant tout, un port sûr où il pût débarquer en tout temps et se retirer en cas de revers. Calais était là tout prêt, commune belliqueuse, qui ruinait son commerce par d'audacieuses pirateries. Il vint l'assiéger. Ses troupes furent logées dans des maisons de bois; en communication par mer avec l'Angleterre, par terre avec la Flandre, elles furent largement pourvues de tout. Philippe essaya inutilement de faire lever le siège, et d'attirer l'ennemi en faisant paraître aux environs un semblant d'armée. Édouard ne s'y laissa pas tromper, et continua à bloquer étroitement la place. Les habitants se défendaient bien, et soutenaient vaillamment l'honneur français, si légèrement compromis à Crécy par de présomptueux chevaliers. Tant qu'il y eut des vivres, il se battirent en désespérés. Ils allèrent jusqu'à renvoyer les bouches inutiles, femmes et enfants, que les Anglais refusèrent de laisser passer, et qui moururent presque tous dans les fossés de la ville, victimes du patriotisme de leurs proches.

LI. A la fin il fallut capituler. Édouard, furieux d'une si longue résistance, ne parlait d'abord que de passer tout le monde au fil de l'épée. Puis, craignant pourtant de les réduire au désespoir, il se contenta de six habitants qui devaient, la corde au cou, lui apporter les clefs de la ville et se mettre à sa merci. Inquiets à cette nouvelle, les bourgeois s'assemblent. Qui acceptera la périlleuse mission? Au milieu de la foule muette de stupeur, Eustache de Saint-Pierre élève le premier la voix : « Si je meurs pour sauver ce « peuple, dit-il, j'espère que Dieu aura pitié « de moi. » Trois de ses parents l'imitent, deux autres les suivent, et tous les six ils partent sans nul doute pour la mort. La foule les suit en pleurant; les Anglais les reçoivent durement. Personne n'aura-t-il pitié de ceux

qui se dévouent pour leurs frères? Heureusement la reine d'Angleterre vit leurs nobles et calmes visages, se sentit le cœur ému, et intercéda pour eux : elle obtint leur vie. Les Anglais entrèrent dans la ville, en chassèrent tous les habitants, s'y établirent comme en pays conquis (1347). De cette place, imprenable refuge pour leurs armées, ils continuèrent la guerre malgré les instances du pape, et ravagèrent avec une cruelle régularité les provinces d'alentour.

LII. Ce n'était plus le temps où, parlant la même langue, Normands et Français guerroyaient pour l'honneur, jusqu'au jour où la voix du saint-siège parvenait à apaiser leurs querelles et à les entraîner à la guerre sainte. Dans la grande famille européenne, l'autorité modératrice de l'Église n'existait plus, depuis que la France avait prétendu la confisquer à son profit. Comme jadis l'Espagne et l'Italie, l'Angleterre rompait également avec le roi de France et avec le pape, s'érigeait en nation isolée et conquérante. L'Allemagne faisait de même. Si le fils de Jean de Bohême, Charles de Luxembourg, parvenait à l'Empire, et l'assurait à sa famille, c'était à condition de reconnaître solennellement par la bulle d'Or le pouvoir des électeurs et des libertés germaniques, et le petit-neveu de Charles d'Anjou, le roi Louis le Grand, ne joignait à la Hongrie le trône voisin de Pologne que pour le laisser à la famille nationale des Jagellons.

LIII. Quant à la malheureuse Italie, elle souffrait plus que nulle autre de l'absence des papes. Incapable de s'unir, divisée en villes ennemies, jalouses, opulentes et déjà vieilles de mœurs, elle était livrée sans frein à ces guerres civiles que saint Bernard et saint François avaient conjurées, et, fatiguée d'une liberté dont elle n'était plus assez sage pour user, elle ne trouvait de repos que sous le joug de tyrans cruels et vicieux. A Milan c'étaient les Visconti, types affreux de férocité et de corruption; à Florence, les Médicis, riches marchands, avides de pouvoir. Le tribun Rienzi, à défaut de l'Église, se piquait de ressusciter les vertus de Rome antique, et établissait au Capitole une république de comédie. Enfin Jeanne d'Anjou, reine de Naples, digne cousine de Philippe le Bel, épouvantait le monde par le meurtre de son époux et par ses mœurs monstrueuses. Tandis que le fils d'un exilé florentin, le roi des poètes d'alors, Pétrarque, refusait les couronnes de cette femme, et secouait de ses pieds la poussière du rivage de Naples, plus faible, son ami Boccace inventait, pour plaire à cette cour empoisonnée, ses contes, charmants de style, infâmes de morale, honteusement dévorés dans toute l'Italie. Composé avec moins d'élégance, mais inspiré du même cynisme, le *Roman de la Rose*, écrit à la demande de Philippe le Bel, faisait les délices de la France.

LIV. La cour d'Avignon, dernier refuge de l'Église, scandalisait les chrétiens par un luxe, une corruption, une vénalité, que Rome n'avait jamais connus. A Jean XXII avait succédé un troisième Gascon, puis un docteur de Paris, qui, ayant promis des places à ses amis pauvres, se vit assiégé par cent mille clercs, armés de leurs diplômes universitaires. Ainsi l'abomination de la désolation régnait jusque dans le lieu saint, et, loin de se réveiller à cette vue, les terreurs de l'an 1000 faisaient place à une incroyable insouciance. Vainement Rome, veuve de son pontife, le suppliait de revenir dans ses murs. Vainement un de ses envoyés, Pétrarque, touchant écho des douleurs de l'Italie, essayait de réveiller le courage du pape et l'amour de la croisade ; incompris, repoussé, il trouva un triomphe plus facile dans les ingénieuses plaintes d'un amour malheureux, et chanta la belle, la vertueuse Laure, que la mort allait ravir avec bien d'autres victimes. Aux grands crimes les grands châtiments : le siècle qui reniait saint Louis méritait une expiation mémorable.

LV. En effet, un mal contagieux, mortel, inouï dans ses ravages, messager suprême de la colère de Dieu, la peste noire, arrivait d'Asie, précédée par les inondations et la famine, par des tremblements de terre et des globes de feu, par un malaise et des angoisses inexprimables. La Chine, soumise aux Tartares et fermée aux chrétiens, perdit la première treize millions d'habitants. Par les

grandes plaines d'Asie, le fléau entra en Russie et en Allemagne, en même temps qu'il infectait tous les ports de la Méditerranée. Tandis que Naple, Rome, Florence, comptaient chacune cent mille morts, l'heureuse patrie des troubadours, la Provence, et le triste Languedoc, à peine remis de ses guerres civiles, voyaient mourir les deux tiers de leurs habitants. Narbonne en perdit trente mille, Avignon trente mille, Lyon quarante-cinq mille, et le mal marchait toujours, devançant les fuyards vers le Nord. En face de ce formidable ennemi, la guerre cessa; Anglais et Français ne suffisaient plus à enterrer leurs morts (1348). Plus de travaux des champs, plus de tribunaux, plus d'écoles : nulle autre pensée que de fuir la contagion. Grands et riches, séquestrés dans leurs châteaux, cherchaient à s'étourdir par l'ivresse ou la débauche; les pauvres se sauvaient dans les bois, laissant les mourants sans amis, les morts sans sépulture. Les fossoyeurs surchargés tiraient les cadavres avec des crochets, les entassaient dans des tombereaux, et les jetaient à la hâte en terre ou dans les fleuves. Désespérant de leur art, les médecins se cachaient presque tous, ne sachant que faire à ces crachements de sang, à ces énormes tumeurs, que l'haleine seule communiquait, et qui amenaient la mort en trois à quatre jours.

LVI. A Strasbourg arrivent d'Allemagne deux cents flagellants ou frères de la Croix, qui ont tout quitté pour apaiser le Ciel, et qui vont chantant le *Stabat* ou le *Salve*, se donnant la discipline avec des fouets armés de croix de fer. Mille habitants se joignent à eux; de là ils se répandent en France. Quelques-uns édifient le peuple par leurs austérités; les autres donnent le signal du vol, du meurtre, du pillage, et réveillent dans les esprits un fatal soupçon : « La peste vient « des juifs, suppôts de Satan, empoisonneurs « des fontaines; il faut les massacrer. » Deux mille sont égorgés à Strasbourg, douze mille à Mayence. A Avignon, ils n'échappent que grâce au pape, qui les protège. A Paris, ils essayent de fuir, et, cernés dans la malheureuse rue Transnonain, ils sont tous immolés et par monceaux laissés en pâture aux loups du voisinage. Ce cruel holocauste ne détourna point le bras de Dieu, et la capitale du monde chevaleresque, le séjour des fêtes et des tournois, vit périr quatre-vingt mille personnes, moissonnées par la contagion. Les palais féodaux s'étaient fermés; les seigneurs et le roi s'étaient sauvés à la campagne.

LVII. Heureusement dans ce monde désolé, qui menaçait de finir, il se trouva encore, pour son honneur et pour son salut, des femmes de cœur et de bons prêtres, jaloux de donner leur vie, dignes d'apaiser Dieu et de consoler leurs frères. Aux pestiférés de Strasbourg se dévouent le savant dominicain Tauler et le chartreux Ludolphe, tous deux auteurs d'une *Imitation de la pauvre vie de Jésus*. A Paris seulement il mourut cinq cents religieuses hospitalières, et de courageuses novices ne cessèrent de se disputer les places vides. A côté d'elles, la femme et la sœur du roi succombèrent, illustres victimes de leurs soins pour les malades.

LVIII. Tout à coup le fléau cessa. La France avait été châtiée, mais non convertie. On eut hâte d'oublier les morts; plaisirs de recommencer; veufs et veuves de se remarier. Le roi Philippe le premier, quoique vieux, conduisit à l'autel une jeune fille de dix-huit ans, pendant que son fils épousait la veuve du duc de Bourgogne. Les noces furent magnifiques et toutes parées de modes nouvelles; les hommes portaient courte tunique, cheveux en queue, longue barbe, souliers terminés en longue pointe recourbée; les femmes étalaient de gigantesques coiffures armées de rubans. Au milieu de ces fêtes ruineuses, le roi mourut, laissant la France pauvre, déserte, affamée. Avec lui avaient disparu presque tous ceux qui se rappelaient encore le temps de saint Louis. Les enfants naissaient en foule, et repeuplaient la France : génération moins coupable, tristes héritiers, non plus de l'âge d'or, mais d'un temps criminel et désastreux.

LIX. Le nouveau roi, Jean, était chevaleresque comme son père, tête légère, bon cœur, capable non de comprendre ni de

guérir son temps, mais d'en expier les fautes par des infortunes noblement supportées. Ainsi mérita-t-il le nom de Jean le Bon. A côté de ces braves et frivoles Valois, pour le malheur de la France, le détestable génie de Philippe le Bel revivait dans son petit-neveu par les femmes, Charles le Mauvais, roi de Navarre. Jean essaya de relever ses finances et son armée par un impôt sur les revenus; Charles et ses amis lui refusèrent de payer; ils venaient d'assassiner un de ses plus chers officiers; ils complotaient contre sa propre vie. Jean les surprit au château de Rouen, fit couper la tête à quatre des meneurs, et enferma son cousin. L'impôt n'en rapporta guère davantage. Tout le monde était pauvre, et l'on ne trouva rien de mieux que de revenir aux désastreuses altérations des monnaies : de banqueroute en banqueroute, le marc d'argent, qui valait cinq livres et demie, monta un instant jusqu'à cent.

LX. Cependant les ravages des Anglais, suspendus par la contagion, avaient repris leur cours. Digne successeur de la peste noire, le prince Noir, fils d'Édouard III, parti de Bordeaux, saccageait le Languedoc, l'Auvergne, le Limousin, et revenait avec cinq mille charrettes de butin, escortées de huit mille soldats. Le roi Jean, à force d'efforts, avait pu réunir cinquante mille hommes, et accourait, brûlant de châtier ces pillards et d'effacer la honte de Crécy. Il trouva les Anglais retranchés près de Poitiers, sur une colline escarpée, couverte de vignes, hérissée de haies et de buissons. Un étroit sentier y menait, et les Anglais pouvaient le couvrir de leurs flèches. Avec des forces supérieures, Jean aurait pu cerner cette position et attendre que la faim obligeât l'ennemi de décamper. Mais il était plus glorieux de vaincre à la pointe de l'épée : cinquante mille hommes ne viendraient-ils pas à bout de cette poignée de brigands?

LXI. Comme à Crécy, la fougue française l'emporta. Jean fit avancer sa cavalerie. Une grêle de traits pleuvait sur elle, frappait la tête des chevaux et les faisait reculer d'épouvante malgré la bravoure des guerriers. En dépit de cet essai malheureux, le roi persista à vaincre de front cet obstacle insurmontable. Bientôt le désordre devint tel parmi les assaillants, que les Anglais descendirent sans péril leur colline pour tomber sur eux et les égorger. Au moment suprême, où il était peut-être encore possible de rallier les Français, les fils du roi donnèrent le signal de la retraite, et suivirent le flot des fuyards. Le plus jeune, âgé de treize ans, resta seul à côté de son père, qui avait mis pied à terre pour tenir tête à l'ennemi, et qui se défendait en héros, sa hache d'armes à la main. Longtemps le courageux enfant, parant les coups portés à son père, le soutint avec quelques braves dans cette lutte inégale. Le reste n'était plus que carnage et confusion; il fallut se rendre (1356). Le prince Noir accueillit comme ils le méritaient ces illustres prisonniers; vassal respectueux, il se fit un devoir de servir le roi à son souper. De là Jean fut conduit à Londres, où il reçut les mêmes honneurs.

LXII. Cependant les fuyards étaient revenus couverts d'injures et de malédictions. Les bourgeois, dont on s'était passé et méfié, ne pouvaient pardonner à ces insolents chevaliers d'avoir compromis encore une fois le salut de la France, et laissé leur roi aux mains de l'ennemi; ils étaient pleins d'aversion pour le jeune Dauphin, qui avait abandonné son père sous prétexte de venir prendre les rênes de l'État. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, pâle, maigre, peu guerrier, mais d'une prudence rare à cet âge. Il trouva Paris sous les armes; Étienne Marcel, prévôt des marchand, dirigeant la défense, armant les remparts; tous les visages tristes et sombres. Dans ce deuil général, le roi de Navarre seul jouissait; du fond de sa prison, il espérait profiter des événements; prêt à tout oser pour satisfaire son ambition, il flattait l'orgueil et les méfiances des bourgeois, et nouait des relations avec tous les mécontents.

LXIII. Sans soldats et sans argent, le Dauphin avait sur-le-champ convoqué les députés des provinces pour voter des subsides et une levée de trente mille hommes. Réunis dans le Midi, les états de Languedoc et d'Auvergne pensèrent qu'il fallait avant tout écar-

ter le péril ; ils votèrent sans condition. Dans le Nord, les nobles étaient morts ou prisonniers, les routes peu sûres : il ne vint à Paris que quelques députés des villes, prêts à suivre et à soutenir les bourgeois de la capitale. Étienne Marcel se mit à leur tête ; dictateur improvisé, il signifia au Dauphin qu'en échange de leur concours les députés exigeaient la réforme immédiate de l'administration et des finances. C'étaient eux qui devaient désormais nommer les percepteurs de l'impôt, gouverner à Paris par une commission permanente de trente-six membres, en province par des commissaires à pouvoirs illimités. Nulle trêve, nulle paix sans leur consentement. Les donations sur le domaine royal, faites depuis Philippe le Bel, étaient révoquées, et le type de la monnaie, désormais immuable, confié au prévôt des marchands. Le Dauphin, le couteau sur la gorge, signa l'ordonnance, telle qu'elle était préparée ; c'était son abdication. De fait le souverain était Étienne Marcel, maître de Paris et, au nom des députés, maître de la France. Autour de lui se groupaient les bourgeois, fiers de régner en son nom, convaincus qu'avec leurs bonnes intentions ils allaient sauver le royaumé, et une multitude aveugle, irritée des dernières défaites, voyant partout des traîtres à châtier. La liberté, ce nom si doux, était dans toutes les bouches ; c'était le grand remède aux maux de la patrie. Hélas ! sans les vertus qui en sont l'âme, qu'était-ce que la liberté ?

LXIV. Aussi bien que la noblesse, la bourgeoisie s'allait perdre, en prétendant tout sauver. La tête tourna à Étienne Marcel comme au brasseur Arteveld, comme au tribun Rienzi, comme à quiconque est soudain porté par le flot populaire au timon de l'État. Il se trouva pris entre les nobles furieux contre lui, partisans du Dauphin, et le peuple prêt à se porter aux plus grands excès. Pour avoir un soutien parmi les grands, il fit sortir de prison Charles le Mauvais, heureux de venir pêcher en eau trouble ; pour contenter le peuple, il laissa tuer le trésorier et un conseiller du roi, encouragea l'émeute qu'il ne pouvait empêcher, força l'entrée du palais, fit massacrer sous les yeux du Dauphin les maréchaux de Champagne et de Normandie, et sauva le prince éperdu en lui mettant sur la tête son chaperon rouge et bleu, et en lui faisant signer de nouvelles concessions. Ayant voulu plaire à tout le monde, le prévôt se vit bientôt sans amis, abandonné du roi de Navarre, qui ne pensait qu'à ses propres affaires ; du peuple, que son pouvoir fatiguait déjà ; des honnêtes gens, que le sang versé révoltait.

LXV. Le Dauphin s'était sauvé de Paris comme d'un ville ennemie, réunissait des troupes, et tenait les états de Champagne. L'université seule, ayant des arguments pour toutes les causes, soutenait son héros du jour, et, comme un pouvoir ne vit pas d'arguments, le prévôt aux abois était réduit à recruter sa petite armée de brigands, de Navarrais ou même de déserteurs anglais. Ainsi se trouva-t-il l'allié des compagnies féroces qui désolaient les campagnes de la Normandie à la Provence, qui prenaient les châteaux pour les dépouiller et les vendre, surprenaient les villes au point du jour, mettaient le feu aux quatre coins et pillaient le reste. La famine, qui durait depuis quatre ans, devint épouvantable. Un tonnelet de harengs se vendait trente écus, et les pauvres mouraient de faim.

LXVI. Les choses allant de mal en pis aux mains des bourgeois, les paysans, accablés de misère, réduits par les brigands, se mirent en devoir d'essayer à leur tour de sauver la patrie. En dépit des défenses, ils prirent les armes sous le nom de Jacques, se rassemblèrent par bandes, assiégèrent les châteaux, assommèrent les nobles, se mirent en rapport avec les chefs des compagnies, firent alliance avec Étienne Marcel et avec les villes soulevées de Senlis et de Meaux. Pour couronner leur entreprise, ils vinrent assiéger le château de Meaux, où les plus nobles dames s'étaient jetées à la hâte. Ému de leur danger, un brave capitaine, au service des Anglais, accourut les délivrer, tua sept mille Jacques, et brûla la ville de Meaux. Le reste de ces hordes misérables et mal armées se dispersa par tous les chemins, disparut devant les

vainqueurs, et alla chercher fortune ailleurs. Ainsi la force brutale, déchaînée par Philippe le Bel, régnait sans partage, et soulevait depuis les princes jusqu'aux dernières classes du peuple.

LXVII. Pendant que, de nécessité en nécessité, Étienne Marcel en venait aux plus coupables extrémités, et se trouvait accolé à de vrais scélérats, le roi de Navarre jouissait de son embarras, et, plus habile que lui, guettait le moment où le malheureux serait réduit à se mettre à sa merci. Secrètement allié des Anglais, des Jacques et des brigands qui pillaient le pays, il se croyait à la veille de tenir la couronne; il ne lui fallait plus que la capitale; Étienne Marcel, prêt à en être chassé, fut contraint de s'entendre avec lui pour la lui livrer. Au jour convenu, à minuit, heure des trahisons, le prévôt tenait à la main les clefs de la bastille Saint-Denis, qu'il allait ouvrir aux Navarrais, quand un brave échevin, qui avait surpris son secret, le perça de son épée. Douze de ses partisans furent exécutés; le reste disparut comme par enchantement, et tandis que Charles le Mauvais se retirait honteux et plein de rage, le Dauphin rentrait par une autre porte. Ainsi tomba ce pouvoir qui ne tenait qu'à un fil, mais qui, d'autant plus mauvais qu'il devenait plus faible, en était venu aux plus lamentables extrémités.

LXVIII. Tandis que les uns par une ambition coupable, les autres par de fatales illusions, envenimaient les malheurs publics, l'ennemi véritable, contre lequel chacun aurait dû s'unir, les Anglais continuaient leur conquête et s'avançaient de province en province. Heureusement ils eurent affaire à des bourgeois plus braves, à des paysans plus fidèles. Reims leur montra les dents, et tint bon contre Édouard, qui comptait s'y faire sacrer roi de France. Près de Compiègne, deux cents paysans défendent à eux seuls le couvent de Saint-Corneille; à leur tête se trouve un fort gaillard surnommé le Grand Ferré, qui repousse deux assauts, exécute des sorties, abat les Anglais à coups de hache, et, dédaignant les rançons, ne fait point de prisonniers. Malade et sur le point de mourir, le brave se lève encore de son lit pour en pourfendre cinq qui venaient le tuer. De tels hommes donnaient à réfléchir : ce n'était pas tout d'avoir pris le roi, la nation était encore vivante. Édouard n'avait pu se faire sacrer à Reims; le ciel même semblait le repousser, et un orage épouvantable avait surpris son armée aux environs de Chartres. Il douta de la justice de sa cause, rabattit de ses énormes prétentions, et consentit à rendre Jean le Bon, moyennant trois millions d'écus d'or, Calais et l'Aquitaine en toute souveraineté (1360).

LXIX. Telle fut la paix de Bretigny, malheureuse sans doute, mais acceptable après les désastres de Crécy, de Poitiers, les menaces du roi de Navarre, d'Étienne Marcel et des Jacques. Ce fut une folle joie, excepté dans les provinces cédées aux Anglais. Les comtes de Périgord, de Comminges, d'Armagnac et le sire d'Albret refusaient de se séparer de la France. La Rochelle offrait au roi le double d'impôts pour lui appartenir. Il fallut pourtant se résigner jusqu'à des temps meilleurs. Ainsi se termina cette lutte, bien différente de celle que le petit royaume de France avait autrefois soutenue avec tant d'éclat. La France de saint Louis se trouvait redescendue au-dessous de Philippe-Auguste, et n'avait plus même l'honneur de compter le roi d'Angleterre parmi ses vassaux. Il était devenu un égal et un égal victorieux, ayant un pied à Calais et l'autre à Bordeaux, puissant allié des Flamands et du duc de Bretagne.

LXX. S'il en était ainsi au dehors, le pays n'était pas plus heureux à l'intérieur. Malgré la paix, il restait désolé par les ravages des brigands navarrais, anglais et surtout brabançons, venus pour venger les malheurs de la Flandre. L'armée entière d'Édouard, licenciée depuis la paix, s'adonnait à cette vie de pillage. Les provinces, livrées à elles-mêmes, purent se croire encore au siècle de Charles le Chauve, et regretter le temps où chacune avait du moins son comte ou son duc occupé à la défendre. Ne sachant où donner de la tête contre tant d'ennemis, et n'ayant plus d'armée régulière, le roi fit appel aux

paysans pour courir sus aux brigands et les exterminer, au risque de déchaîner de nouvelles bandes de Jacques.

LXXI. Ce fut à ce moment qu'à son royaume, déjà trop grand pour lui, vint se réunir le duché de Bourgogne, vacant par la mort du dernier duc. Il en investit le fils courageux, Philippe le Hardi, qui seul n'avait pas fui à Poitiers, distribua aux autres le Berri, l'Anjou, le Languedoc, et agrandit au centre les domaines de son gendre, le duc de Bourbon, espérant vainement par là remplacer dans les provinces les anciennes familles féodales, qui avaient gouverné les peuples au sortir de la barbarie, mais dont ses enfants ne devaient reproduire que les vices. Puis, n'ayant pas de quoi payer sa rançon, il vendit une de ses filles au duc de Milan, le féroce Visconti, qui tuait jusqu'aux prêtres; il marchanda aux juifs vingt ans de séjour en France, sans impôts, avec un prince protecteur. Cela ne suffisait pas encore, et un de ses otages s'étant sauvé de Londres, le chevaleresque Jean y retourna de sa personne, pour y rester jusqu'à l'exécution de ses engagements. La mort vint l'en délivrer, au milieu des fêtes et des jeux que lui donnaient ses hôtes (1364).

LXXII. Le nouveau roi, Charles le Sage, était maladif, incapable de tenir une lance et, pour se dédommager, ami des procureurs, des juifs et des astrologues, d'où son renom de sagesse. Les frères et beau-frère du roi, chefs improvisés de la noblesse, occupaient leurs vastes apanages, plus propres à les dévorer qu'à les organiser. Les états généraux étaient pour longtemps maudits et oubliés. Le paysan ne demandait qu'à relever sa chaumière à l'ombre des châteaux. Nobles, villes, campagnes, tout le monde était à bout de prétentions, et, comme un malade rendu à la santé, ne songeait qu'à vivre soumis, trop heureux si le roi les délivrait des brigands. Sa tâche était donc facile, et de tant de beaux projets de liberté il ne restait qu'un roi absolu que chacun sentait le besoin d'aider.

LXXIII. Pour remplacer les escadrons détruits à Crécy et à Poitiers, Charles fit appel aux Bretons, race dure et fidèle, obstinés au combat, instinctivement ennemis des Anglais et rattachés à la France depuis ses malheurs. Ils lui fournirent de bons soldats et son fameux connétable du Guesclin. Fils d'un pauvre chevalier, du Guesclin était, à treize ans, noir, gros, hargneux, le plus laid et le plus méchant enfant du pays. Ce mauvais sujet, ne sachant ni lire ni compter, la terreur de ses neuf frères et sœurs, des domestiques et des voisins, se fit mettre quatre mois en prison par son père, et se sauva à Rennes chez un vieil oncle buveur et batailleur, qui lui fit bon accueil. A dix-sept ans, il emprunta pour un tournoi un cheval et une armure, terrassa une douzaine de champions, et remporta pour prix un beau cygne d'argent massif. Détestant les Anglais, il soutint fidèlement le parti de Charles de Blois, sauva Rennes assiégée, et tua en duel plus d'un ennemi redouté.

LXXIV. Charles le Sage ne pouvait trouver un plus brave capitaine. Il le mit à la tête de ses troupes. Et d'abord il fallait châtier le roi de Navarre, complice de tous les désastres, qui, en pleine paix, affamait Paris, et occupait sur la Seine Mantes et Meulan. Les deux villes furent prises. Poursuivant ses avantages, du Guesclin rencontra les Navarrais à Cocherel, aux environs d'Évreux, feignit la retraite pour les attirer dans la plaine, puis, se retournant sur eux, les tailla en pièces (1364).

LXXV. Le vainqueur était bien près de sa chère Bretagne, livrée au parti anglais. N'était-ce pas le cas d'en chasser l'ennemi? Il se laissa tenter, au risque de compromettre sa petite armée, encore mal aguerrie, et le téméraire vint attaquer de front la forte position d'Auray. Dans cette journée, les concurrents au duché de Bretagne se trouvèrent enfin en présence : d'un côté, le jeune Jean de Montfort, avec Olivier de Clisson et beaucoup d'autres, tous brûlant de venger leurs pères; de l'autre, Charles de Blois, à peine sorti des prisons de Londres, dégoûté des vanités de ce monde et disposé, sans l'acharnement de sa femme, à traiter avec son rival. La fougue des premiers l'emporta. Du Gues-

clin fut renversé de cheval et pris; Charles de Blois ne trouva point de quartier : bien que hors de combat, il fut cruellement égorgé. Malheureux toute sa vie, il avait su conquérir la couronne d'un saint. Sous son pourpoint garni d'hermine, ses ennemis trouvèrent un cilice, et bientôt des miracles illustrèrent sa tombe vénérée. Sa mort, décidant pour le moment du sort de la Bretagne, raffermit le pouvoir de Montfort; la France s'y résigna, incapable de soutenir ouvertement les vaincus, et tout ce que put faire le roi fut de racheter du Guesclin pour cent mille livres (1364).

LXXVI. Devenu fameux par ses succès et par ses revers, le connétable alla s'offrir comme chef aux compagnies errantes qui continuaient à désoler les provinces. Il les trouva près de Chalon-sur-Saône, occupées à vider les caves d'un riche castel. Pour en débarrasser la France, il leur proposa de les mener en un pays moins épuisé, mieux garni de vivres et de bons vins. D'autres s'étaient déjà jetés en Italie; mais l'Espagne était une mine encore neuve. De plus, tout en guerroyant, on y trouvait à expier ses péchés et à gagner le paradis : d'un côté, il y avait des Sarrasins à pourfendre ; de l'autre, des chrétiens dignes des anciens Goths à remettre à la raison. Pierre le Cruel, roi de Castille, assassin sans pitié, avait empoisonné sa femme, Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France. Menacé du même sort, son propre frère, Henri de Transtamare, venait de passer les Pyrénées, et était venu trouver le duc de Bourbon; tous deux cherchaient des soldats pour leur commune vengeance. L'occasion était magnifique, et en secret le prudent Charles le Sage promettait encore une belle somme d'argent. Par sa harangue l'habile connétable, le verre à la main, entraîna les gaillards buveurs; tous, même des Anglais, voulurent être de la partie.



Du Guesclin enfant. (P. 154.)

LXXVII. Avant que leur zèle ait eu le temps de se refroidir, ils sont sous les murs d'Avignon, étape ménagée pour entretenir leur courage. Là, pense du Guesclin, il y aura plus d'argent que dans les coffres du roi de France. Il somme d'abord le pape d'absoudre ses compagnons de tout meurtre, viol, incendie ; charmé de leurs bonnes dispositions, Urbain V leur accorde pardon et indulgence à condition qu'ils videront son territoire. Mais ces honnêtes pèlerins ont encore une humble requête à présenter : ils sont si pauvres, et pourtant ne voudraient plus piller en pays chrétien. Ils se contenteraient de deux cent mille écus d'or; ils parti-

raient sur l'heure. Le pape dut les satisfaire et s'estimer trop heureux d'en être quitte à ce prix. Ce n'était pas la première fois qu'il lui fallait payer cher l'hospitalité de la France.

LXXVIII. De là nos braves passèrent les Pyrénées. A leur seule approche, le roi de Castille, aussi lâche que cruel, disparut de ses États, et vint à Bordeaux implorer l'aide des Anglais (1366). Or ceux-ci sentaient bien que les Français cherchaient à s'aguerrir pour se défaire d'eux plus tard. De même qu'ils avaient soutenu Montfort en Bretagne, ils ramenèrent Pierre le Cruel en Castille. Le prince de Galles était à leur tête. Il battit les Français à Burgos et prit une seconde fois du Guesclin. « On dit que vous me craignez, et n'osez me mettre à rançon, lui dit le fier Breton. — Par saint Georges ! s'écria l'Anglais piqué d'amour-propre, payez cent mille livres, et vous serez libre. » Et du Guesclin le prenant au mot : « Le roi de France, dit-il, en payera bien la moitié, le roi de Castille l'autre ; et si ce n'est assez, il n'y a fileuse en France qui ne file pour ma rançon. » L'Anglais ne fut pas longtemps à s'en repentir. Rentrant en Espagne, du Guesclin surprit Pierre le Cruel en Andalousie, et le livra à son frère, qui d'un coup de poignard acheva cette bête féroce.

LXXIX. Refait et reposé par dix ans de combats au dehors, de tranquillité au dedans, Charles le Sage déclara la guerre aux Anglais (1370), sous prétexte que la France n'avait pas approuvé le traité de Bretigny : en effet, qui eût consenti de bon cœur à la durée d'une pareille paix ? L'Aquitaine, chargée d'impôts et traitée en pays conquis, se souleva tout entière. Soixante villes, dont Cahors et Limoges, chassèrent les Anglais ; le prince de Galles se vit en quelques semaines resserré dans les murs de Bordeaux. Allant au plus près, les Anglais envoyèrent leurs premiers renforts en Picardie. L'armée française, commandée par le duc de Bourgogne et par du Guesclin, s'était avancée jusque sous les murs de Calais. Elle surpassait de beaucoup l'armée anglaise ; mais le malheur l'avait rendue sage et prudente presque à l'excès. Malgré les huées de l'ennemi, elle se retira, livrant la Picardie et la Champagne aux ravages de l'ennemi. Les Anglais arrivèrent jusqu'aux portes de Paris, sans qu'un chevalier daignât rompre une lance avec eux. L'un d'eux vint même, pour les braver, heurter de son fer la porte Saint-Jacques. Il se retirait fier de ce haut fait, quand un manant lui courut après, et le renversa d'un coup de hache. Il en fut de même partout ; point de grande bataille ; l'hiver approchant, les Anglais se retirèrent harcelés par les paysans, et revinrent à Calais fort affaiblis.

LXXX. Dans le Midi, le prince de Galles avait juré que Limoges payerait sa trahison. Malade d'excès et presque mourant, il assiégea cette pauvre ville, en mina les murailles, se fit traîner par la brèche sur un chariot, et, impitoyable, laissa massacrer jusqu'aux femmes qui imploraient sa merci. Ce fut sa dernière victoire ; il alla mourir à Londres (1376). Son père devait le suivre de près dans la tombe. Cependant Limoges fut vengée ; tout le Midi se souleva indigné, et le premier port de l'Océan, la Rochelle, se donna aux Français. Les Anglais, accourus pour réprimer cette explosion, gagnent à grand'peine Bordeaux ; ces fiers soldats, qui ont traversé toute la France en conquérants, arrivent au bord de la mer à pieds, en vrais mendiants. Il ne leur reste que Calais au nord, Bordeaux et Bayonne au sud ; avec eux disparaissent les dernières de ces compagnies qui ravageaient le territoire à la faveur des guerres et de l'anarchie.

LXXXI. Abandonné à la vengeance de Charles V, le vieux traître de Navarre est enfin châtié ; pour obtenir la paix, il cède Montpellier et le comté d'Évreux. Les Bretons chassent leur duc, ami des Anglais, jeune tyran qui s'est fait détester de tout le monde. Son ami d'enfance, Olivier de Clisson, abandonne sa cause, boit dans une coupe le sang de du Guesclin mêlé au sien, et se déclare à jamais frère d'armes du connétable et soldat du roi de France. En même temps, l'unique héritière du comte de Flandre épouse le duc de Bourgogne, frère du roi. Ainsi, les mal-

heurs de la France se réparent à l'envi. Son unité renaît. Pour fêter son heureux monarque, l'Empereur lui-même vient à Paris, et le soudan de Bagdad y envoie ses ambassadeurs et ses présents.

LXXXII. La capitale reprend son éclat si longtemps troublé; ses murs et ses tours sont réparés; à l'est s'élève la bastille Saint-Antoine, à l'ouest le Louvre agrandi et restauré; ici le pont Saint-Michel, là l'église Saint-Antoine; Dans son bel hôtel Saint-Paul, tout entouré de jardins, Charles le Sage mène une vie paisible et magnifique, partage son temps entre l'église, ses affaires, la promenade et le soin d'une vaste bibliothèque. A Melun, à Saint-Germain s'élèvent pour lui d'élégantes résidences, rivales du vieux Vincennes. Même prospérité dans les provinces. Comme l'invasion des Normands, la guerre des Anglais avait réveillé le courage et l'amour de la patrie. Si plus d'un paysan s'était joint aux brigands et aux Jacques, les autres s'étaient bien battus, avaient ainsi affermi leur indépendance, et formaient désormais une classe respectable, fière d'avoir sauvé son pays et réparé les désastres de la noblesse. Pour repeupler les campagnes désertes, il fallut accorder partout liberté et franchises aux nouveaux venus; le servage acheva de disparaître, pendant que des bourgeois anoblis s'installaient dans de vieux donjons féodaux. C'était l'accomplissement gratuit de la réforme tentée par Louis le Hutin : la nation, dont le glaive avait moissonné la fleur, se renouvelait et se rajeunissait par en bas.

LXXXIII. Il en était de même dans l'Église. Tandis que les pontifes se succédaient servilement à Avignon, que les dignités les plus saintes étaient mises à l'enchère ou distribuées aux favoris du roi, et qu'avide de bénéfices l'université flattait l'un et l'autre pouvoir, approuvait les crimes de Philippe le Bel, encourageait les folies d'Étienne Marcel, et puis chantait les vertus de Charles le Sage et d'Urbain V, quelques âmes cachées pleuraient les malheurs de l'Église, et en préparaient la guérison. A la honte des grands et des sages, c'étaient d'humbles femmes vivant à l'ombre de la pauvreté. Une princesse de Suède, sainte Brigitte, après avoir élevé huit enfants et fondé une magnifique abbaye, quittait tous ses biens à soixante-neuf ans, passait les mers pour visiter les lieux saints, et revenait à Rome verser des torrents de larmes sur les nouvelles douleurs de Jésus crucifié. Sainte Angèle de Foligno, vouée à la virginité dès l'âge de douze ans, allait régénérer en Romagne, en Toscane et en Ombrie, la sève languissante de l'ordre de Saint-François. Enfin, la digne fille de saint Dominique, sainte Catherine de Sienne, fiancée à Jésus-Christ dans une vision de son enfance, poursuivait avec l'ardeur d'un cœur épris la gloire de cet Époux divin, et le suppliait de « rendre « à son Église bien-aimée cette beauté qui « naît non de la guerre ou de la violence, « mais des humbles et douces prières de ses « serviteurs et des larmes répandues dans la « ferveur de leurs désirs ». L'amour lui donna du courage. Elle vint à Avignon, aborda le souverain pontife, lui rappela son vœu secret de reporter son siège sur le tombeau de saint Pierre, le conjura de tenir sa promesse, et, de retour à Sienne, lui écrivit lettre sur lettre pour le presser de rompre ses chaînes. Le pape finit par céder, et quand, enfin sorti de cette captivité de Babylone, il revint à Rome (1377), ce fut encore l'infatigable Catherine qui lui ramena les esprits habitués par cette longue absence au désordre et à la rébellion, et qui apaisa les troubles de la grande cité de Florence.

LXXXIV. En Italie, les vertus des ordres religieux allaient ranimer les traditions poétiques de Dante et de Giotto; en France, les bonnes villes reprenaient avec un nouveau zèle les travaux de leurs cathédrales; les artistes, s'ils ne pouvaient surpasser les pures inspirations de leurs devanciers, essayaient du moins de les éclipser par la légèreté merveilleuse des sculptures ou l'éblouissante richesse des vitraux. N'allait-on pas revenir au temps du bon saint Louis? N'allait-on pas voir l'Église et la royauté, réconciliées par l'adversité, unir leurs efforts pour assurer enfin le bonheur et la liberté des peuples? Par malheur, Charles le Sage ne voyait point de puissance en dehors de la sienne, et se

flattait de régir seul l'ordre spirituel aussi bien que l'ordre temporel. Austère dans ses jeûnes, assidu dans ses prières, il en croyait l'université, qui le canonisait de son vivant, et ne pensait pas que la foi eût de meilleur appui que son bras. Il ne sentait pas que les maux de l'État étaient venus de la captivité et de la servilité des papes. Cette autorité morale une fois amoindrie, nobles, bourgeois, paysans s'étaient soulevés dans une sanglante anarchie contre une royauté sans frein et sans pudeur. Au milieu de ces dissensions méritées, la France avait perdu ses libertés intérieures et sa prépondérance en Europe. Mais c'était dans cette déplorable anarchie que le despotisme royal s'était accru, gonflé, enrichi. Or quel est le pouvoir absolu qui sait renoncer à sa funeste toute-puissance ?

LXXXV. Charles vit donc de mauvais œil le retour à Rome du souverain pontife. A la mort de Grégoire XI, ne pouvant lui donner un successeur de son choix, il réunit les cardinaux français à Avignon, et, dépassant l'audace de Philippe le Bel, égalant la folie des empereurs d'Allemagne, il voulut, le pape lui ayant échappé, avoir son pape à lui. Façonnée à la complaisance, habituée à considérer l'Église et ses biens comme son patrimoine, l'université approuva hautement son roi ; quelques flatteurs allèrent jusqu'à lui proposer de prendre la tiare lui-même. Mais, quoique bien domptée, la France eût peut-être reculé devant un pareil forfait. Charles se contenta de faire élire sous le nom de Clément VII l'évêque de Térouanne, souple Genevois, digne successeur de Clément V.

LXXXVI. C'était de nouveau, et cette fois sans apparence de raison, se mettre à dos l'Europe entière. L'Espagne seule parut disposée à suivre la France dans son coupable isolement ; les autres souverains cédèrent aux touchantes et sublimes lettres de sainte Catherine de Sienne, qui les conjurait de ne pas renouveler les malheurs de l'Église, en même temps qu'elle encourageait le pape Urbain VI à rester ferme dans ses droits et fidèle à sa bonne cause. Ainsi la régénération de la France était arrêtée et le champ rouvert à l'anarchie. Alors que l'Espagne tenait ses cortès, que l'Allemagne consacrait ses libertés par la bulle d'Or, que l'Angleterre faisait respecter sa grande Charte, la France se livrait de nouveau, pieds et poings liés, au roi son seul maître et son seul sauveur. De là, au moment le plus important de son éducation politique, cette triste infériorité qu'elle a si longtemps subie, et dont il serait puéril de chercher la cause ailleurs. Une seconde leçon, inouïe comme la première, allait lui apprendre que la honte d'un pareil régime n'est pas un refuge paisible, et ne préserve d'aucune calamité.

LXXXVII. Au moment où Charles le Sage se complaisait dans sa puissance, croyait tenir sous sa main Bretons et Flamands, et ne recevait de ses astrologues que d'enivrantes promesses, la révolte éclata partout. Le Languedoc se soulève, irrité par les exactions des princes ; la Flandre se réveille, et les Gantais prennent pour chef le fils du brasseur Arteveld ; les fidèles Lorrains rompent leur alliance, et réclament les marches de Champagne ; enfin l'orthodoxe, l'indépendante Bretagne, s'indignant d'être traitée en province française, rappelle Montfort en haine de la gabelle et du pape d'Avignon. Les Anglais ramènent leur duc reçu avec enthousiasme, et de là recommencent à ravager les provinces. Contre tant d'ennemis Charles n'a qu'une alliée, sa cousine de Naples, l'impudique Jeanne, excommuniée par le pape de Rome, mais absoute par le pape français en échange d'un riche présent, la ville fatale d'Avignon. N'ayant point d'enfants, cette vieille princesse venait d'adopter le duc d'Anjou, frère du roi, et lui promettait ses beaux États de Naples et de Provence, espoir lointain et menteur, de peu de secours pour la guerre de Bretagne.

LXXXVIII. Les Bretons désertent en masse les drapeaux du roi, et courent prêter serment à Montfort. Reste du Guesclin, incapable de trahir, mais peu jaloux de verser le sang de ses frères. Il propose de traiter avec l'ancien duc ; et le roi de s'irriter et de soupçonner sa foi. Le vieux connétable lui rend son épée, quitte cette cour ingrate, et s'en va mourir au service du duc de Bourbon. La

fièvre le prit au siège du château de Randon ; il réunit ses capitaines, les exhorta à bien faire, à ménager toujours femmes et enfants, clercs et laboureurs. Son frère d'armes, Olivier de Clisson, reçut son dernier soupir, et, le lendemain, le commandant ennemi, qui lui avait promis de se rendre, apporta sur son cercueil les clefs du château. Ainsi finit ce chevalier, brave, loyal, généreux, type achevé, non plus de la piété des croisades, mais de cet honneur militaire qui adoucit encore les horreurs de la guerre, et que pendant plus d'un siècle la triste France n'allait même plus connaître. Peu après lui mourut Charles le Sage (1380), la conscience agitée, inquiet sur l'avenir, doutant de sa prétendue sagesse, ordonnant de supprimer les impôts qu'il avait établis sans le consentement des états.

LXXXIX. Pour mener cette royauté toute-puissante, il laissait un fils de quatorze ans, Charles VI, amoureux de chasse et de plaisir, trois frères et un beau-frère turbulents, ambitieux, comblés d'apanages, successeurs dangereux et surannés des anciens grands vassaux. Le duc de Bourbon était puissant au centre de la France ; le duc d'Anjou convoitait Naples et la Provence, héritage de la reine Jeanne ; le duc de Berry régnait en Guyenne et en Languedoc ; enfin le héros de Poitiers, le duc de Bourgogne, joignait à son beau duché l'espérance de la Flandre et de la Franche-Comté, promises à sa femme, et allait en peu d'années fonder jusqu'au Rhin un domaine compact, au moins égal à l'ancienne Austrasie. Forts s'ils fussent restés unis, ces princes allaient, comme autrefois les fils d'Henri II d'Angleterre, tout compromettre par leurs rivalités et recueillir les fruits de la division des familles, fatale suite elle-même de la révolte contre l'Église.

XC. La concorde dura tant qu'il y eut de quoi vivre grassement. Le trésor amassé à Vincennes et le domaine royal reconstitué par Charles le Sage firent l'appoint de quelques mois de plaisir. Pour continuer il fallut rétablir les droits abolis, et, entre autres, un droit sur les ventes. Un impôt sans le consentement de la nation, c'était une iniquité flagrante, désavouée par le feu roi à son lit de mort. Celui qui l'annoncerait au peuple risquait sa vie ; un seul crieur y consentit. Il vint à la halle sous prétexte de publier des objets perdus, cria l'ordonnance à l'improviste, et parvint à s'esquiver. De la première stupeur marchands et bourgeois passèrent à l'indignation. Mais auprès de qui réclamer? Le pape et l'université étaient entre les mains du roi. Il ne restait que le droit féodal de l'insurrection, le triste appel aux armes et à la raison du plus fort.

XCI. Le lendemain, un percepteur réclame un sou à une marchande de cresson ; il est assommé, et c'est le signal de la révolte. Tandis qu'évêque, prévôt des marchands, nobles et riches se sauvent de la ville, les bourgeois forcent l'arsenal, y prennent des maillets, et assomment partout les collecteurs et les officiers du roi. Reims, Châlons, Orléans, Blois, Rouen et toutes les villes du Nord en font autant, et se mettent en rapport avec les Gantais, soulevés depuis deux ans. Une fois déchaînée, qui retiendra la multitude? L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés est pillée, ses hôtes enlevés au mépris du droit d'asile. On enfonce les portes du Châtelet ; on délivre les prisonniers. Au milieu de ces excès, plus d'un noble succombe victime de la haine des petits. Forts de ces fautes, mais dissimulant leur colère, les princes se contentent de jeter quelques mutins à la rivière, et, moyennant cent mille livres, promettent de ne plus parler d'impôts. Il sera toujours temps de se mieux venger : des affaires plus pressantes les appellent au dehors.

XCII. A bout de ruses et de crimes, Jeanne de Naples réclamait les secours de son héritier le duc d'Anjou. Pour cette guerre schismatique, le pape d'Avignon lui accorda des décimes comme pour une croisade, et lui promit de beaux domaines en Italie, s'il le débarrassait du pape de Rome. Ce n'était pas assez : de grosses sommes furent empruntées aux églises, forcées pour les prêter de vendre jusqu'à leurs livres et à leurs calices. Mais le bon fils arriva trop tard au secours de sa mère adoptive. Il trouva Jeanne étranglée, un de ses neveux installé à Naples et dans les places fortes. Le climat et les maladies rui-

nèrent son armée. Lui-même, après avoir vendu ses bijoux et ses armes, mourut de la fièvre à Bari, laissant à son fils l'Anjou, la Provence et ses funestes prétentions au trône de Naples. En même temps le duc de Berri était entré en Guyenne et en Languedoc, et y avait trouvé les campagnes soulevées, les paysans impitoyables pour quiconque n'avait pas les mains calleuses. Il usa de représailles, et pacifia le pays à force de cruautés.

XCIII. De son côté le duc de Bourgogne conduisait le jeune roi contre les Flamands au secours de son beau-père. Livrés à eux-mêmes depuis deux ans, les bourgeois de Gand auraient pu se rendre invincibles ; mais, tout occupés de misérables vengeances et jaloux d'un canal créé par leurs voisins, ils n'avaient rien su faire de mieux que de piller Bruges. Comme trophée d'un si bel exploit, ils emportèrent de la halle aux draps le grand dragon de bronze que le roi Baudouin avait envoyé de Constantinople. S'étant fait des ennemis au lieu d'alliés, les Gantais vinrent toujours sur le même terrain, à Rosbecque, aux environs de Courtray, attendre la noblesse française. Armés de pieux et liés les uns aux autres pour ne pas être séparés, ils crurent que, murailles eux-mêmes, ils n'avaient pas besoin de retranchements, et s'avancèrent dans la plaine en masse compacte. Mais ils comptaient sans les lances des chevaliers, qui, plus longues que leurs pieux, renversèrent les premiers rangs, et les refoulèrent sur ces bataillons serrés. Pressés à ne plus pouvoir bouger, les uns tombèrent sous le fer des Français, d'autres furent écrasés : peu en échappèrent (1382). Le roi rentra à Courtray, ivre de sang ; voyant dans la cathédrale les vieux éperons de 1302, il fit piller et brûler la ville. De là il voulait aller prendre Gand. Mais, satisfait de sa victoire, le duc de Bourgogne désirait ne pas pousser ses futurs sujets au désespoir, et cherchait à regagner leur affection. D'ailleurs l'hiver approchait, et des lettres saisies à Paris annonçaient qu'ayant compté sur la victoire des Gantais, la capitale était de nouveau en fermentation.

XCIV. Bien fol est qui compte sur l'épée d'autrui sans tirer la sienne. Charles VI revint aussi furieux que si les Parisiens lui avaient déclaré la guerre, et eux tremblants prirent les armes, non pour lui fermer leurs portes, mais pour faire la haie sur son passage. Sans compter leurs valets, ils étaient trente mille, aussi bien armés que des chevaliers, et, s'ils avaient eu moins peur eux-mêmes, il y avait de quoi intimider la plus belle armée. A leur barbe les portes, bien qu'ouvertes, furent abattues à coups de hache ; le roi passa sur ces débris la lance au poing, l'œil irrité, sans saluer personne. Arrivé au palais des Tournelles, il ordonna aux bourgeois de lui apporter leurs armes. Il fallait les rendre ou s'en servir : ils les rendirent. Pendant la nuit, trois cents des principaux sont arrêtés ; le lendemain sont abolies toutes les libertés de la ville, sa milice, son échevinage, ses magistratures, et jusqu'à l'indépendance des corps de métiers. Pendant plusieurs jours il y eut des exécutions pour ôter à tout le monde l'envie de réclamer ; puis, sous prétexte de clémence, furent frappées de lourdes amendes, valant des confiscations.

XCV. Les princes en firent autant à Rouen, à Amiens, à Troyes, à Orléans, à Reims ; partout les chaînes des rues et les portes furent enlevées, les milices dissoutes, les élections supprimées, des sommes énormes levées au profit des gens de cour. Gand seul tint bon. Le vieux comte de Flandre étant mort, le duc de Bourgogne, content de lui succéder, jura les vieilles chartes, et dispensa ses sujets de lui parler à genoux. Moins sages dans la victoire, moins braves dans le malheur, les villes de France gémissaient sous un joug de fer. Leur révolte n'avait servi qu'à détruire les vieilles franchises, si chèrement achetées par leurs aïeux. Plus que jamais les nobles jurèrent de se passer des bourgeois et des vilains, un moment relevés sous Charles le Sage ; et la cour de reprendre ses bals et ses tournois. Pendant qu'au fond des cœurs couvaient une haine sourde et des regrets amers, en apparence tout était soumis aux caprices d'un roi de seize ans.

XCVI. Pour occuper son imagination guer-

rière, ce n'était plus assez des chasses qui avaient amusé son enfance. Ses oncles passèrent une année à lui préparer une descente en Angleterre. Il y eut plus de mille bateaux, une ville de bois et des masses de vivres. Mais ce coûteux appareil disparut comme une décoration de théâtre ; l'hiver dispersa la flotte, pourrit les bois, dissipa les provisions, avant que personne eût bougé de la cour. Ensuite on voulut donner la représentation d'une croisade : équipée à grand fracas, une seconde expédition alla échouer sur les côtes d'Afrique. Puis ce furent des entreprises en Italie pour renverser le pape de Rome et rétablir le jeune duc d'Anjou sur le trône de Naples. Mais, pendant que se jouaient ces comédies, la vraie croisade se préparait contre la France, mise par le schisme au ban de l'Europe ; et, au dedans, l'anarchie, inévitable fruit d'un despotisme sans limites, était à la veille de se réveiller.

XCVII. L'orage était resté quelque temps suspendu par la jeunesse du roi, comme si la Providence eût voulu lui laisser le temps et la liberté d'agir. Les malheureux, qui cherchent à se tromper eux-mêmes, espéraient en ce prince bien-aimé : c'étaient ses oncles qui faisaient tout le mal ; quand il serait son maître, il saurait le réparer. N'était-il pas à cet âge où les instincts sont généreux, le cœur compatissant? Il arriva enfin à ces vingt et un ans si longtemps attendus. Il renvoya ses oncles dans leurs gouvernements, reprit les amis de son père et à leur tête le connétable de Clisson, frère d'armes et successeur de du Guesclin. L'espoir redoubla, c'était le moment de le justifier.

XCVIII. Charles VI n'était pas méchant ; mais ses coupables oncles lui avaient inspiré une passion effrénée de luxe et de plaisir. Le premier usage de sa liberté fut de donner des fêtes splendides, dépassant tout ce qu'avait imaginé le prodigue Philippe de Valois. Marié bien jeune à une enfant de Bavière, il voulait, maintenant qu'il était roi, étaler aux pieds d'une épouse chérie les merveilles de sa puissance, et lui faire faire une entrée solennelle dans sa capitale par la rue Saint-Denis, la plus belle du temps. Les bourgeois durent être vêtus de vert, les gens du roi de rose, les jeunes filles d'écarlate avec ceinture d'or. Le lait et le vin coulaient des fontaines ; des musiciens jouaient sous les portes ; aux carrefours, des enfants costumés représentaient les mystères de l'Église. Rue Saint-Denis, deux anges descendirent par une corde, posèrent une couronne d'or sur la tête de la reine, et, du haut des tours de Notre-Dame, un homme s'élança au-devant d'elle, deux flambeaux à la main : magnifiques hommages qui jetèrent dans la stupeur cette jeune et timide princesse, mais qui ne l'empêchèrent pas, un jour, de trahir et cet époux si tendre et ce peuple adorateur.

XCIX. Jusque-là chacun prenait sa part de ces innocentes réjouissances. Mais, une fois sans frein, quelle passion s'arrête dans ses rêves et dans ses fantaisies? Le roi voulait comme jadis armer des chevaliers ; il choisit pour cet honneur ses jeunes cousins d'Anjou. La noblesse de France fut convoquée à Saint-Denis, ancien rendez-vous des croisés à leur départ. Là reparurent, fidèlement imitées, les cérémonies antiques, la veillée des armes, le bain symbolique, l'accolade fraternelle et les pieux serments. Après les rites d'autrefois commencèrent les fêtes du temps, banquets, joutes, bals masqués, où plus d'une grande dame oublia son honneur. La vieille abbaye vit de longues et scandaleuses orgies. Dans leurs tombeaux profanés, moines et rois tressaillirent, appelant sur cette cour insolente la malédiction que Dieu tenait encore suspendue. Cependant, insouciant, aveuglé, ne rêvant que fêtes nouvelles, le roi se mit à parcourir son royaume. Partout, pour servir son désir, l'attendaient non plus des plaintes, des requêtes et des doléances, mais des ovations trompeuses, inconnues de ses aïeux. Par Nevers et par Lyon, il arriva à Avignon, où le faux pape le reçut magnifiquement dans son palais, lui fit passer les nuits en danses avec les dames du pays, lui offrit pour ses amis de plaisirs sept cent cinquante bénéfices vacants, et décerna au jeune duc d'Anjou le titre de roi de Naples. Quel pape de Rome se fût montré si gracieux? Étourdi par un tel accueil, Charles songe moins que ja-

mais à faire cesser le schisme qui désole la France. Il revient à Paris, ivre de plaisirs et d'adulations. Malheur à qui troublerait ces fêtes, à qui sonnerait le réveil !

C. Pourtant cela ne pouvait durer. La crise commença aux portes mêmes du palais par une méchante querelle. Un soir, au sortir d'un bal un mauvais sujet, ayant un affront à venger, tomba, avec quarante hommes, sur le connétable de Clisson, qui revenait de la cour (1391). La rue était déserte ; un boulanger seul, devançant le jour, avait son four allumé et sa porte entr'ouverte. Le connétable blessé s'y jeta, et lui dut son salut. Le coupable, qui, se croyant sûr de son coup, s'était nommé en frappant, se sauva chez son protecteur et son complice, le duc de Bretagne, ce Montfort que les Français avaient si longtemps combattu, et qui, par sa fierté, avait changé en haine mortelle l'amitié du jeune Clisson. Furieux de cet attentat, Charles VI réunit une armée, força ses oncles à le suivre, et déclara qu'il irait chercher le meurtrier en Bretagne.

CI. Au tumulte des bals, aux flatteries enivrantes des dames et des courtisans succède tout à coup le silence de la guerre. Au sortir du Mans, le roi chemine seul en avant, dans une sombre et muette forêt. Il va trouver des ennemis; peut-être en a-t-il déjà autour de lui. A cette heure où le plus fort tressaille sur son coursier, et a besoin de recueillir son courage, un homme en haillons se jette à la bride de son cheval en criant : « Arrête, noble roi, tu es trahi ! » Répétée cent fois, cette parole d'un mendiant finit par prendre aux oreilles de Charles VI les proportions d'une menace divine. Il continue sa route, mais frappé de cette voix qu'il croit toujours entendre. Devant lui se dressent des complots, des embûches et tous les pressentiments d'un avenir sinistre. Que penser de ses oncles, de ses cousins, de la reine elle-même, déjà lasse de son amour ? Où sont ses vrais amis ? Sur qui peut-il compter? Dieu ne l'a-t-il pas maudit? Pendant que sa tête malade roule ces tristes pensées, derrière lui s'endort paisiblement le page qui porte sa lance, et, glissant de sa main, l'arme va heurter le casque d'un voisin. Ce bruit de fer, c'est la trahison qui commence. « Sus, sus aux traîtres ! » s'écrie le roi ; et, tirant son épée, il en perce les quatre premiers qui marchent près de lui. Il faut que son frère même se dérobe à ses coups. Enfin, désarmé et descendu de cheval, l'infortuné reste sans connaissance, jetant autour de lui des regards terribles : il était fou. La funeste nouvelle transpira bientôt : il était fou, ce roi bien-aimé en qui la France avait mis son salut. Pourquoi ses devanciers avaient-ils tué Boniface VIII, brûlé les templiers, massacré les bourgeois de Flandre et de Paris, pendu les paysans de Bretagne et de Languedoc ? Pourquoi Charles le Sage avait-il, de gaieté de cœur, replongé la France dans un schisme fatal ? Cette royauté si fière aboutissait maintenant à la honte de la démence, et le peuple qui avait abdiqué aux mains du pouvoir absolu devenait le jouet d'un insensé (1392).

CII. La première stupeur passée, tous les remèdes furent tentés pour guérir celui dont la maladie mettait tout en péril. Ses amis de cour essayèrent des plaisirs, lui refirent des fêtes, inventèrent pour le distraire les cartes à jouer, et cherchèrent, par les amusements les plus bizarres, à le consoler de l'ingratitude de la reine ; mais c'était raviver les racines du mal et accroître encore une dangereuse ivresse. Bientôt une catastrophe mit un terme à ces expériences. Au mariage d'une veuve, cinq des plus joyeux s'étaient costumés en satyres avec des toiles enduites de poix et couvertes d'étoupes. Pour amuser la société, le frère du roi eut l'étourderie d'approcher une torche de leur toison ; en un clin d'œil le feu les gagna ; les malheureux flambèrent une demi-heure, et moururent sans que personne osât les approcher. Le roi, qui avait pris le même costume, fut sauvé à temps; mais sa folie redoubla, et devint plus noire que jamais.

CIII. Corrigés des plaisirs, les courtisans revinrent à des pensées plus sérieuses, et songèrent à fléchir la colère de Dieu. Le roi fit des pèlerinages, demanda des prières, et voua à Notre-Dame sa dernière fille au berceau : sacrifices inutiles et rejetés par le Ciel.

Vint l'idée d'une croisade. Passés en Europe, les Turcs étaient maîtres de la Bulgarie, de la Macédoine, de la Thessalie, et leur sultan Bajazet ne parlait que de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome. N'étaient-ce pas les conquêtes de ces infidèles et la négligence des chrétiens qui provoquaient les vengeances d'en haut? L'élite de la noblesse partit, et à sa tête Jean Sans-Peur, fils aîné du duc de Bourgogne (1396). Armures polies, riches bannières, tentes de satin, vaisselle d'or et d'argent, vins exquis, tout était digne de la cour de France; jamais le Danube n'avait vu si magnifique armée. Cette jeunesse présomptueuse prétendait apprendre la guerre aux Hongrois, ne croyait pas que les Turcs osassent seulement venir l'attaquer, et fit couper les oreilles au premier qui annonça l'approche de l'ennemi. En France on se réjouissait par avance de leurs victoires, quand, au milieu d'une fête, dans la nuit de Noël, un chevalier arriva à l'hôtel Saint-Paul, se jeta aux genoux du roi, et lui annonça que Jean Sans-Peur était prisonnier et l'armée détruite. De tant de milliers d'hommes il restait vingt-huit seigneurs gardés pour en avoir rançon.

CIV. Malgré l'avis des Hongrois, les Français s'étaient rués sur les Turcs à Nicopolis. Ils avaient eu affaire non plus à de gros bourgeois flamands, mais à des janissaires armés de piques, infanterie solide et légère, serrée, inébranlable. Après avoir pénétré, la lance au poing, jusqu'au cœur de l'armée ennemie, les chevaliers bardés de fer s'étaient vus cernés de toutes parts et renversés de leurs chevaux; les uns se firent tuer; dix mille autres furent massacrés après la bataille (1396). Pour Jean Sans-Peur, Bajazet demandait deux cent mille ducats, que le duc de Bourgogne s'empressa d'emprunter à des banquiers de Paris et de Gênes. Désireux d'apaiser le féroce sultan, Charles VI joignit à cette énorme rançon des faucons blancs de Norwège, des toiles blanches et vermeilles de Reims, des tapisseries d'Arras représentant les hauts faits d'Alexandre le Grand. En échange Bajazet envoya en France d'injurieux présents, une massue, un tambour et des arcs armés de boyaux humains. Quant à son prisonnier, il le provoqua dédaigneusement à assembler toutes les forces de la chrétienté et à revenir, quand il le voudrait, chercher sa vengeance.

CV. En attendant, les Turcs mirent le siège devant Constantinople. Douze cents hommes d'armes, envoyés à la hâte par Charles VI et commandés par Boucicaut, arrivèrent seuls au secours de cette grande capitale. L'empereur Manuel, désespéré, se sauva par mer et vint mendier des soldats à Paris. Il fut magnifiquement reçu, mais n'obtint rien. Il était perdu sans les Tartares, auxquels il appartenait de mettre Bajazet en cage, de sauver encore une fois l'Europe d'un grand péril, et de retarder l'inévitable ruine de Constantinople.

CVI. La croisade ayant échoué comme le reste, pour guérir Charles VI on en vint aux moyens les plus extravagants, dernière ressource des cas désespérés. Le roi se disait possédé du démon. Si Dieu se montrait inflexible, Satan ne se laisserait-il pas fléchir par ses amis ? Pour conjurer le mal, les sorciers furent appelés à grand prix d'argent de Gascogne et de Languedoc, où les traditions arabes et albigeoises perpétuaient la magie. Mais il parut bientôt qu'ils se moquaient du monde ; ils furent décapités et mis en quartiers aux quatre coins de la ville.

CVII. Les gens sages haussaient les épaules de ces expériences, n'attribuant la colère de Dieu qu'au schisme de l'Église, crime monstrueux de Charles le Sage, source de corruption pour le clergé et pour tout le royaume. Dans ses moments lucides, Charles VI luimême en avait la conscience troublée, et ordonnait de le faire cesser. A la mort du pape d'Avignon, il refusa longtemps de reconnaître son successeur, l'Espagnol Pierre de Lune, et il envoya même le maréchal Boucicaut et des troupes avec ordre de le réduire au silence. Mais pour guérir un mal si profond et qui s'était fait tant de complices, que pouvait une volonté malade, incertaine, n'ayant que des éclairs de raison ? Au lieu de seconder le roi par une opinion puissante, ferme, énergique, les nobles restaient indif-

férents, ou flottaient au gré de leur intérêt et de leur ambition. Le premier d'entre eux, le duc de Bourgogne, indépendant par puissance, penchait pour le pape de Rome ; au contraire, entraîné dans le tourbillon voluptueux de la cour, le duc d'Orléans, frère du roi, était tout au pape d'Avignon. Le clergé était corrompu par les pontifes schismatiques qui le remplissaient de leurs créatures, les bourgeois réduits à l'impuissance de rien dire.

CVIII. Restait l'université, véritable puissance intellectuelle, qui avait servi Philippe le Bel, secoué le joug des papes ses fondateurs, et ainsi gagné les faveurs de Paris et d'Avignon, mais qui conservait pourtant quelque chose de l'énergie et des lumières de son berceau. A sa tête marchaient des savants, austères, fiers de leur pauvreté, glorieux parvenus de la science et du travail, Clémengis, Pierre d'Ailly et surtout Gerson, laborieux Champenois, l'aîné de douze enfants, élevé gratuitement au collège de Navarre, et devenu, par son seul mérite, chancelier de l'université. Clémengis fulmina un livre populaire contre la corruption de l'Église. D'Ailly devint aumônier et confesseur de Charles VI, évêque-cardinal, l'arbitre et le flambeau des conciles. Gerson, son disciple bien-aimé, s'était fait connaître par de hardis panégyriques de saint Louis. Mettant son héros au-dessus des Brutus, des Manlius et des Torquatus, il flétrissait la tyrannie qui rend les sujets pauvres, ignorants et méfiants entre eux, déplorait le schisme qui asservissait l'Église, et vantait l'université, dernier sanctuaire de la vérité, soutien des rois très chrétiens, inviolable aux tyrans, capable, si on l'écoutait, de guérir les maux du temps.

CIX. En effet, dans leur sagesse, ces grands hommes, qui se croyaient maîtres de leur siècle, prétendaient réconcilier le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans, et, pour faire cesser le schisme, ils avaient imaginé d'appliquer aux embarras de l'Église le remède d'Étienne Marcel, c'est-à-dire de faire abdiquer les deux papes et de confier momentanément leur pouvoir aux députés de l'Église, assemblés en concile général. Mais cette idée, plus ingénieuse que solide, ne contentait personne. Étant dans son droit, le pape de Rome ne devait, ce semble, faire aucune concession à ses adversaires. D'ailleurs ne devait-il pas redouter la violence d'une assemblée convoquée pendant une telle crise ? Loin de tout concilier, le nombre accroîtrait l'animosité ; le parti le plus fort opprimerait l'autre, et du choc des passions contraires naîtrait sans nul doute un pouvoir plus aveugle, plus capricieux, plus absolu que celui d'un seul homme. Néanmoins Boniface IX offrait de se démettre si son rival en faisait autant. Mais le pape d'Avignon s'y refusait obstinément ; la moindre concession, dévoilant ses torts, l'eût perdu sans ressource. Vainement Boucicaut l'assiégea avec son armée ; vainement, au nom de l'université et de l'Église, Gerson le supplia de céder. Secrètement soutenu par le duc d'Orléans, l'Espagnol Benoît XIII résista avec une fermeté digne d'une meilleure cause, et, par des faveurs habilement accordées, regagna l'un après l'autre les plus chauds partisans du concile. Gerson lui-même, le stoïcien Gerson, après avoir voulu se retirer à Bruges, se laissa séduire par les avances du pontife, accepta de lui la confirmation de ses dignités, et se chargea d'aller lui annoncer à Avignon que le royaume et l'université rentraient dans son obédience.

CX. C'est ainsi que la France secondait son roi dans ses velléités de réforme religieuse. A elle maintenant de recueillir, comme lui, les tristes fruits de son insouciance et de sa lâcheté. Le rival du duc d'Orléans, le duc de Bourgogne, venait de mourir ; bien que fidèle au pape de Rome, il était resté bon Français, honnête, loyal, modéré pour ses ennemis. Sa fin, au lieu de pacifier les esprits, allait rendre leur lutte plus vive. Il laissait pour héritier de ses vastes États (1404) Jean Sans-Peur, petit, laid, dur, brutal, plus irrité que honteux de sa défaite de Nicopolis, capable de tout pour soutenir la puissance de son père, chef redoutable de cette féodalité de famille que Jean le Bon avait imprudemment ressuscitée en faveur de ses enfants. Au contraire, le duc d'Orléans était doux, aimable, généreux pour les pauvres, homme

de plaisirs et de salons plus que de batailles, époux d'une gracieuse et bonne Italienne, Valentine Visconti. Moins prodigue que Jean le Bon, Charles le Sage ne lui avait accordé que la ville d'Orléans et la perspective de donner un jour des rois à la France. Ce n'était guère pour lutter contre un duc de Bourgogne. Afin de rétablir l'équilibre, d'Orléans parvint à se faire céder la garde de la Normandie, écarta du conseil du roi Jean Sans-Peur et ses frères, redoubla de protestations à la cour d'Avignon, et distribua bientôt, à lui tout seul, emplois, bénéfices et gouvernements. De son côté, Jean Sans-Peur, ne se tenant pas pour battu, poussa les provinces à la révolte et au refus de l'impôt. Il revint à Paris avec six mille hommes d'armes, força le duc d'Orléans à se sauver, et s'empara du roi et des affaires. Pour gagner les bourgeois, il leur rendit armes, chaînes des rues, élections et tous les privilèges perdus depuis vingt ans.

CXI. Pendant que l'enthousiasme populaire le proclamait le restaurateur de la liberté, il se ménageait habilement les suffrages de l'université. Par ses ordres fut démoli à son de trompe l'hôtel d'un ami du duc d'Orléans, pour avoir, à une procession, maltraité des étudiants ; et le prévôt des marchands, qui avait fait pendre deux écoliers voleurs, fut obligé d'aller baiser leurs corps et de fonder pour eux deux chapelles. Chacun de ces triomphes augmentait l'insolent orgueil de l'université ; elle se crut permis de se mêler de tout ; à la moindre résistance, elle suspendait ses cours et vomissait sur Paris ses vingt mille turbulents. Bien aise d'être sans chef, elle exigeait plus haut que jamais l'abdication des deux papes, et, pour les y contraindre, proclamait l'indépendance complète de l'Église de France. Même outrecuidance en politique. En son nom, des députés sermonnaient le duc d'Orléans sur les bienfaits de la paix, et le sommaient de se réconcilier avec son ennemi. Le prince renvoya à leurs écoles ces docteurs de toutes nations, n'ayant rien à voir aux affaires de la France. De quoi se mêlaient-ils ? Apparemment ils ne consulteraient pas des soldats sur une question de théologie. Après tout, le roi étant malade et le Dauphin mineur, c'était à lui de gouverner le royaume et de sauver la couronne que ses descendants porteraient un jour.

CXII. Tandis que ces fières réponses aigrissaient les docteurs et ameutaient de plus en plus les bourgeois de Paris, le duc d'Orléans, retiré dans son château de Beauté-sur-Marne, regardait de loin les hommes et les choses. La solitude est bonne conseillère. Triste et malade, à la fleur de l'âge, ce roi des fêtes fit un retour sur lui-même. Pressentant le déclin de sa vie, il voulut en expier les égarements : dans un testament écrit de sa main, il distribua de riches dons aux églises, aux pauvres, aux hôpitaux ; il recommanda ses enfants à son propre ennemi le duc de Bourgogne, et, en échange de son amitié pour les célestins, il demanda à être enterré avec l'habit de leur ordre sur une claie couverte de cendres. Il n'eut pas le temps d'achever ces paisibles préparatifs. Trouvant qu'il ne mourait pas assez vite, Jean Sans-Peur résolut de s'en défaire, et, pour être plus sûr de son coup, feignit une réconciliation. Ils communièrent tous deux de la même hostie, l'un plein de calme et de confiance, l'autre la haine et le meurtre dans l'âme. Trois jours après, le duc d'Orléans revenait le soir en fredonnant de chez la reine, par la vieille rue du Temple. Sept ou huit hommes se jetèrent sur lui en criant : « A mort! à mort! » et le mirent en pièces (1407). Le lendemain matin son pauvre corps mutilé, sa main coupée et sa cervelle répandue furent portés à l'église des Blancs-Manteaux, et de là aux Célestins, dans une chapelle bâtie par lui. Le roi, les princes, la foule, suivaient en pleurant la victime, et oubliaient ses fautes pour ne se rappeler que son bon cœur. Le duc de Bourgogne lui-même y vint, essayant de dissimuler son crime. Mais il ne put se contenir, devint pâle, et dit à son oncle le duc de Berri : « C'est moi : le diable m'a tenté. — En un jour j'ai perdu mes deux neveux, » répondit le vieillard, fondant en larmes.

CXIII. Aux remords succédèrent bientôt l'effronterie et l'endurcissement du crime. La porte du conseil s'étant fermée pour lui, les

visages devenant menaçants, Jean Sans-Peur résolut de conquérir l'impunité à force d'audace et partit à cheval pour chercher des renforts en Flandre. Voilà où en était venu en France le champion de l'orthodoxie et des vieilles libertés, le protecteur populaire des docteurs et des bourgeois. La meilleure cause renoncerait à triompher par de telles mains. Les cœurs les moins sensibles étaient révoltés. Quoique ami et obligé de la famille de Bourgogne, Gerson prêcha devant le roi contre ce crime horrible. Justice et vengeance furent promises à la pauvre Valentine.

CXIV. L'explosion de la colère publique ne fut pas longue. Déjà Jean Sans-Peur était aux portes de Paris avec une armée ; bien plus, il y entrait en vainqueur. En dépit de Gerson, l'université acclama le meurtrier comme le sauveur de la France, et le docteur Jean Petit prononça effrontément une apologie de son crime, commis, disait-il, pour Dieu, pour le roi et pour la chose publique. Le duc d'Orléans était un de ces tyrans affreux dont on ne se débarrasse que par le poignard (1408). Ainsi, tandis que l'Allemagne déposait paisiblement un empereur indigne d'elle, la glorieuse, la savante, la fière université de Paris mettait le poignard et la guerre civile à la place de la déchéance, et professait cette doctrine des lâches qui, ne sachant plus que changer de maîtres, assassinent le tyran au lieu de déraciner le despotisme. En effet, c'était se donner pour chef absolu le cruel Jean Sans-Peur, qui allait, au nom du salut public, soutenir son crime par d'autres crimes et faire appel aux plus viles passions. Tandis que le jeune duc d'Orléans, le duc de Berri et le duc de Bourbon sortaient à la hâte de Paris, le Bourguignon y flattait l'orgueil de la populace. Entre tous les corps de métiers, le plus dévoué à sa cause était celui des bouchers, hommes durs et violents que le sang n'effarouchait pas. Ils furent appelés à siéger à l'hôtel de ville avec quelques membres des facultés et le médecin Jean de Troyes. Quant aux hommes d'action, c'étaient leurs valets, les écorcheurs, armés de massues, habiles à assommer et à dépecer, commandés par le vigoureux Caboche (1411).

CXV. Cependant, forts pour les massacres, ces brigands étaient incapables de tenir devant des troupes régulières. Le jeune duc d'Orléans, ayant épousé la fille du comte d'Armagnac, avait réuni sous sa bannière blanche la noblesse du Midi, était venu occuper Saint-Denis, et, par un vigoureux coup de main, avait enlevé l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. D'un moment à l'autre, il pouvait prendre ou affamer Paris. En ce péril, l'intervention étrangère, sœur du régicide, vint en aide aux cabochiens. Oubliant qu'il était fils d'un combattant de Poitiers, le duc de Bourgogne appela les Anglais à une croisade, et ouvrit la France aux vieux ennemis qui n'attendaient qu'un signal pour profiter de ses dissensions. Paris fut délivré par eux, et, à leur tour, les Armagnacs fugitifs furent assiégés dans les murs de Bourges (1412).

CXVI. L'université triomphe d'une si belle victoire. Sous sa direction discutent les bouchers de Paris et quelques rares députés venus des villes voisines ; à ces prétendus états généraux elle dicte toute rédigée la réforme de l'État et de l'Église. Pendant ce temps-là, les cabochiens s'illustraient par la prise de la Bastille, enlevée aux soldats du roi. Piller les beaux hôtels, mener en prison qui résistait, faute de nobles s'en prendre aux riches bourgeois et les rançonner, telle était la vie de chaque jour. Au milieu de ces clameurs, Charles VI, plus fou que jamais, et son jeune fils le Dauphin vivaient prisonniers au fond de l'hôtel Saint-Paul. C'était en leur nom que Jean Sans-Peur régnait et que l'université allait tout réformer. C'était pour leur bien que deux fois le peuple vint à main armée purger leur palais, leur enleva leurs amis et jusqu'aux dames de la cour, et enfin leur apporta, le couteau sur la gorge, la fameuse ordonnance de réforme. Dans un langage plus pédant, elle était la copie fidèle des idées d'Étienne Marcel ; seulement, pour faire plaisir au peuple des campagnes, les docteurs y avaient ajouté l'abolition du droit de chasse.

CXVII. Comme sous Jean le Bon, le Dauphin dut signer. Les supplices continuèrent,

exemple pour qui eût voulu réclamer. Les cachots regorgeaient de prisonniers, qui n'y étaient pas même à l'abri du meurtre; sous prétexte de faire de la place, un grand nombre furent mis à mort par les écorcheurs. D'autres brigands visitaient les maisons, exigeaient de l'argent des riches et des suspects; Gerson lui-même fut obligé de se cacher à Notre-Dame. Ainsi tous les maux de la guerre civile et étrangère étaient déchaînés. Puni et paralysé par la démence, Charles VI avait vu le châtiment du schisme retomber sur son malheureux frère; puis, sans amis, sans soldats, gardé à vue par les meurtriers du duc d'Orléans, il assistait à des crimes monstrueux, commis au nom de la liberté et de la religion qu'il avait méprisées.

CXVIII. Enfin le peuple, au nom de qui les cabochiens prétendent agir, se soulève contre eux (1413). Le Dauphin, jusque-là prisonnier, sort bravement de l'hôtel Saint-Paul, monte à cheval, et va délivrer ses amis des cachots du Louvre. Deux bouchers et le médecin de l'hôtel de ville sont à leur tour exécutés; le jeune duc d'Orléans et le comte d'Armagnac entrent dans Paris, et tandis que l'écharpe blanche remplace partout la croix de Bourgogne, Jean Sans-Peur n'a que le temps de se sauver par une autre porte. Il est déclaré traître et rebelle; ses domaines et ses biens seront confisqués : sentence juste, mais difficile à exécuter. De nouveau retiré dans ses États, le puissant coupable resserrait son alliance avec les Anglais, et n'attendait que le moment de ressaisir sa proie (1414).

CXIX. A la veille de ces nouveaux dangers, Gerson, sorti de sa retraite et prêchant devant le roi, accablait de son indignation le duc de Bourgogne, le docteur régicide Jean Petit et « ces despotes populaires qui avaient opprimé la bourgeoisie et tenu en servitude la douce autorité royale ». L'université, attendant l'arrivée libératrice des Anglais, tournait contre les papes ses fureurs cabochiennes, dénonçait au monde la corruption de l'Église, et Gerson, gardant à ce sujet les illusions qu'il désavouait en politique, proclamait la souveraineté des conciles, et dirigeait de sa science et de ses paroles les deux cents docteurs de Paris, les dix-huit mille ecclésiastiques et les cent mille étrangers accourus à Constance pour la réforme du monde chrétien. Bien pauvres furent les fruits de cette bruyante assemblée. Gerson y poursuivit avec un acharnement tout personnel la condamnation de Jean Petit. S'il lutta contre ceux qui invoquaient le poignard en politique, il ne craignit pas d'appeler le bûcher au secours de son éloquence, et il obtint de l'Empereur, au mépris d'un sauf-conduit, le supplice de l'hérétique Jean Huss, que ses arguments n'avaient pas convaincu. Enfin, pour couronner l'exercice de leur pouvoir souverain, les prétendus représentants de la liberté et de l'unité catholiques nommèrent un troisième pape, rival des deux autres.

CXX. Au moment où se tenaient tant de pompeux discours, le roi d'Angleterre en personne, Henri V, appelé par Jean Sans-Peur, débarquait à l'embouchure de la Seine et mettait le siège devant Harfleur. Après un mois d'une belle défense, ce port fut pris, et, contents de leur campagne, les Anglais se mirent tranquillement en route pour prendre leurs quartiers d'hiver à Calais. Ils montraient beaucoup d'ordre et de piété, vivaient des vivres et du vin que leur fournissait le duc de Bourgogne, et se disaient appelés à punir le schisme des Français. Ceux-ci s'étaient tumultueusement réunis pour leur barrer le passage de la Somme. Ils étaient cinquante mille, presque tous à cheval, commandés par le duc d'Orléans, le duc de Bourbon et l'élite de la noblesse. Les Anglais ne comptaient que quinze mille hommes, archers et fantassins. Avec un peu de vigilance, le passage de la rivière était facile à défendre et l'ennemi pouvait enfin essuyer un désastre.

CXXI. Cependant Henri se dérobe aux Français, trouve un gué, le passe avec toute son armée, et s'établit solidement à Crécy, non loin d'Azincourt. Les chevaliers devraient se souvenir de cette terrible leçon; mais leur seule peur est que les Anglais ne leur échappent et n'arrivent à Calais. Malgré un temps affreux et une terre détrempée par les pluies, ils se précipitent sur l'ennemi; leurs chevaux

glissent ou restent enfoncés dans la boue ; à la première charge le désordre devient général. Les Anglais laissent leurs arcs devenus inutiles, prennent des haches, des épées, des massues, et recommencent une affreuse boucherie (1416). Sept princes et dix mille hommes y restèrent. Prisonnier, le jeune et aimable duc d'Orléans alla, comme Charles de Blois, charmer l'Angleterre de ses chansons et de ses complaintes.

CXXII. Henri lui-même ne peut s'expliquer sa victoire que comme le châtiment du schisme d'Avignon et des vices scandaleux de la cour de France. Encouragé par ce succès et revenu tout à fait au beau temps du roi Édouard, il ressuscite les prétentions de son aïeul, et prend le titre de roi de France. Toutefois, conduisant ses projets avec une prudence rare, il veut commencer par être vrai duc de Normandie, s'empare de Caen et vient assiéger Rouen. Les Rouennais font une défense énergique, digne de Calais et d'Harfleur ; ils renvoient les bouches inutiles, mangent chevaux, chiens, chats, et repoussent tous les assauts. Abandonnés de la France, il fallait subir la loi d'un conquérant irrité, payer trois cent mille écus d'or et se contenter de la vie sauve, cinq hommes exceptés.

CXXIII. Cependant, campé à Lagny, l'allié des Anglais, Jean Sans-Peur, était avec son armée aux portes de Paris, n'osant y rentrer, mais y nouant de nombreuses trames et coupant les vivres sur la Marne, comme les Anglais sur la Seine inférieure. Ses amis du parlement, de la grande boucherie et de l'université s'agitaient dans l'ombre et complotaient sans relâche. Tous les princes étant morts ou prisonniers et le Dauphin trop jeune, le comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans, était seul capable de commander. A peine avait-il, pour contenir la capitale en fermentation, six mille Gascons, unique débris de Crécy. Il essaya d'abord d'intimider les rebelles, de purger le parlement et l'université, d'ôter les chaînes des rues, d'abolir l'hérédité des étaux, et de remplacer la grande boucherie par quatre petites aux quatre coins de la ville. Mais qui veut être impunément violent, doit avant tout être fort. A Amiens, à Auxerre, à Tours, la populace se soulève et se déclare pour les Bourguignons. A Paris même, la faim se fait sentir et ébranle les courages. Quelques mauvais sujets trahissent, et ouvrent la porte Saint-Honoré à huit cents Bourguignons qui s'emparent du roi et de la ville.

CXXIV. Un brave, Tanneguy-Duchâtel, était parvenu à mettre le Dauphin en sûreté à la Bastille. En vain il tente de se faire jour pour sauver le roi : Charles VI était déjà transféré et gardé au Louvre ; les fenêtres des rues et du château étaient garnies de cabochiens armés. Il fallut leur laisser leur prisonnier. D'Armagnac, qui s'était caché, fut découvert, mis en pièces, et resta sans sépulture, exposé aux risées des enfants, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre forçât de le jeter. Ses amis furent tués sans pitié ; le nom seul d'Armagnac devint pour les passants un arrêt fatal. « Mort aux Armagnacs ! » tel était le nouveau cri des Bourguignons. Les bouchers triomphent ; la populace s'enivre de sang ; de perfides bruits de trahison l'irritent encore davantage ; le tocsin sonne presque chaque nuit. Enfin, le 12 juin, cette cruauté fiévreuse est à son comble ; les prisons sont forcées, et au Palais, à Saint-Éloi, au Châtelet, à Saint-Martin, seize cents malheureux sont passés par les armes ; les écorcheurs n'épargnent même pas les prisonniers pour dettes. Après de longs outrages, les corps furent jetés à la hâte dans une fosse commune. Une épidémie vengeresse en sortit, et emporta en quelques jours cinquante mille personnes ; les bourreaux succombèrent les premiers, maudissant Dieu, refusant les sacrements et se disant damnés.

CXXV. Pendant que, captif, Charles VI voyait sa capitale aux mains d'une populace féroce, sa femme Isabeau, l'héroïne des fêtes de sa jeunesse, l'avait lâchement quitté, et se préparait à revenir en triomphe à Paris avec le duc de Bourgogne : rentrée bien différente de la première. Au lieu de fontaines de vin, c'était le sang qui coulait à ses pieds ; un traître chevauchait à côté d'elle, à la honte des cœurs honnêtes, les brigands et les amis des Anglais applaudissaient seuls cette reine

adultère et son coupable chevalier. Pour fêter leur bienvenue, trois cents prisonniers qui restaient en vie furent égorgés, et les Anglais annoncèrent qu'ils étaient maîtres de Rouen.

CXXVI. N'ayant rien su faire pour sauver la France, Jean Sans-Peur, comme jadis Charles le Mauvais, ne prétendait pas moins en devenir le roi. Il avait encore l'impudence de se dire le défenseur de ses vieilles libertés et d'invoquer pour lui ce mot de l'Écriture, cité naguère comme une menace par Gerson, que l'injustice fait passer la royauté d'une famille à une autre. Longtemps, pour parvenir au trône, il avait compté sur les Anglais; mais ces étrangers méprisaient trop le traître pour le servir, et s'ils avaient encouragé son crime, ce n'était que pour en profiter. Maîtres de Rouen, ils ne parlaient que de conquérir Paris, et d'en chasser Français et Bourguignons. Irrité, rebuté, Jean Sans-Peur songea enfin, il le fallait bien, à ce parti français qu'il avait opprimé, vendu, trahi, et offrit de se soumettre au Dauphin, retiré à Troyes avec quelques rares amis.

CXXVII. L'offre d'un si perfide ennemi était-elle sincère? Il était permis d'en douter. Mais, quoi qu'il fît, pour l'avenir il était flétri par sa trahison et par les malheurs sans nombre qu'il venait d'attirer sur la France. Méprisé des Anglais et des Français, il n'était plus à craindre. Le Dauphin écouta d'autres conseils. Avides de vengeance, les amis du duc d'Orléans lui représentèrent que l'occasion était bonne pour se défaire d'un homme dangereux, contre qui tout était permis. Jean, attiré au pont de Montereau, y fut assassiné. C'était, par une faute ordinaire à la peur, relever un parti perdu (1419). Avant la mort du Bourguignon, tout le monde était las de lui; après, chacun le plaignit, et son fils, bien que n'aimant pas les Anglais, jura de le venger. Un de ses neveux donna le signal de la défection, livra aux étrangers Paris affamé, et reconnut Henri V pour son roi.

CXXVIII. Bientôt le Dauphin ne se trouva plus en sûreté à Troyes. Il fallut fuir plus loin et se mettre derrière la Loire. Pendant qu'il partait presque seul pour cet exil, sa dure mère Isabeau, geôlière de Charles VI, recevait les Anglais, traitait avec eux, désavouait honteusement la naissance de son fils, et donnait à Henri V la main de sa fille et l'héritage de la couronne (1420). Henri V vient s'installer au Louvre; l'université couronne ses exploits en fêtant le nouveau roi; assez brave pour donner le coup de pied de l'âne, le parlement assigne à comparaître le prétendu dauphin Charles, et le condamne par défaut à la perte du trône et au bannissement perpétuel.

CXXIX. Sur ces entrefaites mourut le pauvre Charles VI, dont la folie avait sans doute prolongé les jours au milieu de telles catastrophes (1422). Il laissait son trône à l'Anglais Henri V, tandis que son fils Charles VII, sans soldats, sans argent, sans États, était appelé par dérision le roi de Bourges. Ainsi se réalisait par des mains perfides ou étrangères cette déchéance, jadis le privilège des papes et la terreur des mauvais rois, dont la seule pensée exaspérait Philippe le Bel et Charles le Sage. L'un avait voulu asservir le saint-siège, l'autre se faire un pape à lui; tous deux, ôtant aux cardinaux la liberté de leur choix, avaient soumis l'autorité spirituelle élective à leur propre pouvoir, et, logiques dans leur despotisme, ils avaient attaqué en même temps les libertés civiles et les institutions sociales modelées sur celles de l'Église. De là, l'anarchie et la guerre civile entre les princes, les seigneurs, les bourgeois, les paysans; une royauté justement punie par le démence et par le mépris; un pays en ruine deux fois livré aux Anglais.

CXXX. Complice de ses orgueilleux souverains, la France expiait la politique, tantôt hypocrite et impie, tantôt folle et voluptueuse, qu'elle avait toujours applaudie. Au lieu de la corriger, ses désastres ne lui avaient jusqu'alors inspiré qu'un système de réforme aussi dangereux en religion qu'en politique. Devenue la proie de l'étranger, elle avait voulu se sauver elle-même, et remplacer les rois par les états généraux ou par l'université, essai malheureux qui avait achevé de tout paralyser. Car la liberté ne s'improvise

pas ; récompense de la vertu des peuples, elle baisse fatalement avec eux, et leurs révoltes ne font d'ordinaire que rendre plus dur le despotisme qui les châtie.

CXXXI. Même effort dans l'ordre religieux pour annuler le pape par le concile et pour substituer l'autorité des fidèles à celle du saint-siège. Heureusement l'Église échappa à ces fatales expériences. Le siège d'Avignon s'écroula avec le trône de Charles VI, et Benoît XIII se sauva en Espagne, accablant l'univers de ses vaines excommunications. Le pape de Rome abdiqua généreusement ; le troisième mourut, et, malgré les Français qui, Gerson en tête, prétendaient prolonger l'interrègne sous prétexte de réformer d'abord l'Église et ses abus, le concile de Constance se hâta d'élire l'Italien Martin V. Le jour de son couronnement, l'Empereur lui-même conduisit son cheval blanc par la bride, et bientôt Rome reçut avec transports celui qui venait enfin fermer les plaies d'un long schisme. La France seule hésita à reconnaître le nouveau et unique pontife; car c'était s'avouer coupable et condamner un siècle de son histoire. Elle préféra rester indépendante et donner ses évêchés aux Anglais ou à leurs amis. Pour l'épurer, la réveiller de ses hontes et de ses illusions et la rallier autour de son roi, il fallait que son épreuve fût encore plus longue et plus douloureuse.

CXXXII. Les provinces étaient dépeuplées. Vexés par les gens de guerre, les laboureurs quittaient partout la charrue. Paris, plus coupable, souffrait encore plus cruellement; vingt-quatre mille maisons étaient sans habitants. Après la contagion venait la famine; et, tandis que le jour une multitude furieuse s'étouffait aux portes des boulangers, la nuit les loups entraient dans la ville à demi déserte, et dévoraient les passants attardés. Les consolations mêmes de la famille et de la religion manquaient à ces calamités. Malgré les efforts de Gerson, l'infâme *Roman de la Rose* obtenait une vogue croissante. Par cette morale cynique, dont Isabeau de Bavière était sur le trône le modèle abominable, la femme cessait d'être la plus pure gloire de l'homme dans son bonheur et sa compagne fidèle aux jours mauvais. Abdiquant les hommages, le respect, le culte des chevaliers, elle n'était plus que l'instrument volage de misérables jouissances. Les Mystères de la foi, que de pieuses confréries s'étaient plu jadis à représenter au peuple, étaient exploités par d'impudents et obscènes comédiens; l'impureté des sculpteurs s'étalait sur le portail sacré des cathédrales ou jusque dans les stalles du chœur; enfin, pénétrant dans le sanctuaire, la fête des Fous y amenait à sa suite le tumulte et l'orgie, pendant qu'au cimetière des Innocents se jouait sur les tombes profanées la sauvage Danse des morts. Jamais n'avait été poussé si loin le désespérant mépris des choses divines et humaines.

CXXXIII. En cette triste extrémité, un dominicain espagnol, saint Vincent Ferrier, dédaignant la mitre et la pourpre, que lui avait offertes Benoît XIII, et secouant de ses pieds la poussière honteuse de la cour d'Avignon, s'était mis à parcourir le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, menaçant les peuples de la fin du monde et du jugement dernier. La foule suivait ses pas avec un enthousiasme depuis longtemps inconnu, l'entourait en plein air, et écoutait toute tremblante le messager de la colère céleste. Les impurs Albigeois, les Vaudois, brigands farouches, les juifs même, vrai type d'obstination, se convertissaient à sa voix. Infatigable, il allait chercher jusqu'au fond des montagnes les hérétiques grossiers et ignorants qui depuis des siècles n'avaient plus entendu la parole de Dieu. Bientôt sa réputation devint immense : le calife de Grenade voulut le voir et l'entendre; l'Espagne, l'Italie, les bords du Rhin, le reçurent avec bonheur. Puis il revint en France comme en sa terre de prédilection, et après avoir prêché à Tours, à Angers, à Nantes, il mourut d'épuisement et de fatigues à Vannes, qui a gardé son corps.

CXXXIV. Pendant que ces chaleureux avertissements réveillaient les cœurs engourdis, le malheur donnait aussi à ses victimes de salutaires leçons. En même temps qu'elle célébrait le couronnement d'Henri V, l'uni-

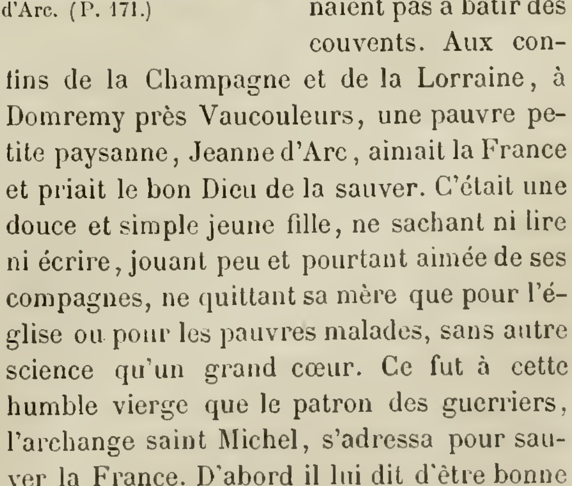
versité avait proscrit l'illustre Gerson, trop honnête pour voir sa patrie aux mains des Anglais, et, au sortir du concile de Constance, l'illustre chancelier avait pris la route de l'exil. Ainsi le récompensaient les hommes, instruments sans le savoir d'un maître moins rigoureux. Retiré en Bavière et plus tard à Lyon, il rencontra des religieuses et des moines, héritiers de sainte Catherine de Sienne et du frère Jacques de Todi, qui, sans autre lumière que Dieu, trahis par les pasteurs des âmes, trouvaient dans la vertu et dans la contemplation un adoucissement à tant de misères. Instruit par eux et par la solitude, il finit dans la vie contemplative unie aux œuvres de charité, écrivant des traités mystiques, élevant de pauvres petits garçons. Soit qu'il ait copié ou remanié l'œuvre d'un inconnu, soit qu'il ait lui-même résumé les pensées du cloître, sa plume traça l'*Imitation de Jésus-Christ* ou livre de la Consolation intérieure, guide immortel des âmes abandonnées qui cherchent tout en Dieu. La tentative n'était pas nouvelle : c'était celle de tous les grands saints du moyen âge, non plus avec le naïf enthousiasme d'un siècle de foi, mais avec la douce et ferme résignation d'un temps de douleur.



Visions de Jeanne d'Arc. (P. 171.)

CXXXV. Pendant que ce grand homme reposait sa vieillesse chez les célestins de Lyon, les ordres mendiants, fidèles à leur mission d'amour et de liberté, travaillaient dans l'ombre à guérir la France. L'œuvre du dominicain Vincent Ferrier s'achevait avec moins d'éclat par une pauvre franciscaine. Fille d'un charpentier de Corbie, sœur Colette prit de bonne heure le voile des clarisses, rétablit dans son ancienne rigueur la règle adoucie par le temps, fonda ou réforma près de quatre cents couvents à Paris, à Noyon, à Bauvais, en Lorraine, en Savoie, et surtout dans les vastes États du duc de Bourgogne. A sa voix un des plus fiers seigneurs du temps, Jacques de Bourbon, roi de Naples, à grand'peine échappé des prisons de sa femme, se fit cordelier du tiers ordre à Besançon. Les cloîtres abandonnés se repeuplèrent, et, à l'exemple des moines, les hommes revinrent en foule aux paisibles travaux des champs.

CXXXVI. Tandis que Paris se prostituait aux Anglais, que l'indolent Charles VII simulait encore à Bourges des fêtes et un reste de cour, au fond des campagnes plus d'une bonne âme pleurait amèrement les hontes et les misères de sa patrie. Les femmes ne se bornaient pas à bâtir des couvents. Aux con-



fins de la Champagne et de la Lorraine, à Domremy près Vaucouleurs, une pauvre petite paysanne, Jeanne d'Arc, aimait la France et priait le bon Dieu de la sauver. C'était une douce et simple jeune fille, ne sachant ni lire ni écrire, jouant peu et pourtant aimée de ses compagnes, ne quittant sa mère que pour l'église ou pour les pauvres malades, sans autre science qu'un grand cœur. Ce fut à cette humble vierge que le patron des guerriers, l'archange saint Michel, s'adressa pour sauver la France. D'abord il lui dit d'être bonne

et sage, premier pas vers les grandes choses; puis il lui raconta la pitié qui était au royaume de France : « Jeanne, lui dit-il, va au secours du roi, et tu lui rendras sa couronne. —Messire, répondit Jeanne toute tremblante, pauvre fille, je ne saurais chevaucher, ni conduire des hommes d'armes. » Mais l'archange lui promit l'aide de sainte Catherine et de sainte Marguerite, qui jadis avaient su vaincre la rage des bourreaux. En effet, les saintes martyres lui apparurent entourées d'anges et de lumière, et par leur douce voix encouragèrent ce cœur timide. Si durant cinq ans elle lutta contre cette vocation céleste, elle s'en rendit de plus en plus digne.

CXXXVII. Enfin il fallait obéir, dire adieu au toit paternel, à sa mère, à ses sœurs, à ses amies, à l'église de son village qu'elle n'avait jamais perdue de vue, aux petits oiseaux qui venaient manger dans sa main, et aller trouver le capitaine de Vaucouleurs qui la mènerait au Dauphin. Sa mère pleurait désespérée ; son père disait qu'il aimerait mieux la noyer ; et un jeune homme qui l'aimait la traduisit en justice, espérant l'intimider et l'épouser de force. Obstacles inutiles! Dieu lui demandait son cœur, sa virginité et sa vie, elle triompha de tout, et partit pour Vaucouleurs, à dix-huit ans, en grosse jupe rouge de paysanne. Elle se fit mener chez le capitaine, et lui dit avec fermeté qu'elle venait de la part du Seigneur, que le royaume n'appartenait à nul autre qu'à Dieu, mais qu'il le donnerait en dépôt au Dauphin, et lui enverrait du secours contre ses ennemis; qu'elle, Jeanne, le mènerait sacrer à Reims. Le capitaine, qui avait pensé se divertir de cette petite folle et la renvoyer ensuite à son père bel et bien souffletée, au premier mot sorti de sa bouche resta comme pétrifié de cette voix pénétrante. Il y avait là quelque chose de surnaturel; sa seule crainte était que le diable n'y fût pour quelque chose. Rassuré par son curé, qui examina la pauvre fille, il envoya demander à Charles VII s'il la voulait recevoir; mais elle n'avait pas le temps d'attendre ces formalités. « Quand je devrais, disait-elle, user « mes jambes jusqu'aux genoux, je dois être « auprès du Dauphin avant la mi-carême. « C'est Dieu qui le veut ; car, certes, j'aurais « mieux aimé rester à filer auprès de ma « mère. » Quelques bonnes gens de Vaucouleurs, plus faciles à toucher que le capitaine, se cotisèrent pour lui acheter un mauvais cheval, et deux gentilshommes jurèrent de la conduire à la cour. Elle quitta ses habits de femme, prit un justaucorps et une épée. Avant de partir, elle fit encore écrire à ses parents pour obtenir leur pardon; puis elle se mit en route par les rigueurs de février, et traversa la moitié de la France tout infestée de brigands et d'ennemis, voyageant paisiblement avec sa petite troupe de cinq ou six compagnons, se confiant en la protection de Dieu et s'arrêtant dans toutes les villes pour entendre la messe.

CXXXVIII. Enfin elle arriva à Poitiers, et, après l'avoir fait attendre deux jours, Charles VII la reçut le soir, à la lueur de cinquante torches, au milieu de trois cents chevaliers. Une autre eût tremblé ; Jeanne était habituée aux splendeurs de la cour céleste. La petite bergerette alla droit au prince, qu'elle n'avait jamais vu, et, bien qu'il soutînt n'être pas le roi, elle lui embrassa les genoux. « Gentil Dauphin, lui dit-elle, j'ai « nom Jeanne la Pucelle; par moi le Roi des « cieux, qui est roi de France, vous mande « que vous serez son lieutenant, et que vous « serez sacré et couronné en la ville de « Reims. » Charles était dans la stupeur, mais inquiet comme le capitaine de Vaucouleurs. Il consulta des évêques, des savants, des docteurs de l'université de Poitiers, et Jeanne subit les interrogatoires d'une accusée. Il fallut raconter ses visions; un professeur curieux lui demanda quelle langue parlaient les voix du ciel : « Meilleure que la vôtre, lui repartit la bergère. — Si c'est Dieu qui t'envoie, il faut, pour te croire, que tu nous montres un signe. — Je ne suis pas venue pour faire des miracles; mon signe sera de faire lever le siège d'Orléans. Qu'on me donne des soldats, peu ou beaucoup, et j'irai. » — « Jeanne, lui dit un autre, si c'est Dieu qui veut délivrer la France, il n'a pas

besoin de soldats. — Ah! mon Dieu! répondit-elle, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire. »

CXXXIX. Quel péril y avait-il à la laisser combattre et mourir? Le Dauphin lui donne un beau cheval noir, un écuyer d'âge mûr et quelques valets. Toute vêtue de blanc, elle avait à la ceinture une petite hache, vieille arme des Francs, et une épée miraculeusement trouvée dans une église dédiée à sainte Catherine. Sa main tenait un étendard blanc, avec l'image du Sauveur, deux anges portant des fleurs de lis et ces mots : Jésus, Marie. En la voyant monter à cheval, quiconque avait du cœur le sentit frémir, et plus d'un chevalier, oubliant les jouissances de la cour, partit avec elle. Elle fit promettre à ces ribauds de renoncer aux plaisirs, aux blasphèmes, de ne jurer que par leur bâton, et leur fit recevoir l'absolution. Puis, avec eux, elle traversa l'armée anglaise, et se jeta dans Orléans.

CXL. Depuis plus de six mois durait le siège de cette ville, dont le premier duc était mort assassiné, et dont le second était prisonnier en Angleterre. Maîtres de la France jusqu'à la Loire, les Anglais avaient investi la place avec leur ténacité ordinaire. Comme à Calais, ils avaient non campé, mais bâti autour des assiégés, et, l'enceinte étant trop grande pour l'entourer tout entière, ils s'étaient mis à construire sur les deux rives de la Loire des bastilles ou forts détachés. Il y en eut d'abord trois, puis six, puis douze, qui, se resserrant de plus en plus, devaient finir par étouffer la ville. Dans les premiers mois, les bourgeois résistèrent joyeusement. Suivant l'usage du temps, ils ne cédèrent à personne l'honneur de défendre leurs remparts, et c'est à peine si, vu ce grand péril, ils consentirent à recevoir de Charles VII un secours de quatre mille hommes. Ils brûlèrent eux-mêmes leurs faubourgs, en rasèrent les couvents et les églises, où l'ennemi aurait pu se loger, fondirent des canons, et ripostèrent vigoureusement à l'artillerie ennemie. A la fin, leurs pointeurs visaient si bien qu'un boulet emporta la tête du général anglais. Au milieu de l'hiver, les vivres commencèrent à manquer; les assiégés jeûnaient, tandis que de zélés Parisiens amenaient aux Anglais des convois de vivres et des harengs pour le carême. Vainement Tours, Angers, Bourges, Poitiers, la Rochelle, se montraient plus français et trouvaient moyen de faire passer dans la ville de l'argent et de la poudre. C'était le pain qui faisait défaut. Moins braves contre la faim que contre l'ennemi, les grands seigneurs avaient furtivement quitté la place, renoncé à cette guerre de privations et rejoint Charles VII. Le désespoir était si grand à la cour qu'il était maintenant question de s'aller réfugier derrière les montagnes d'Auvergne, au fond du Dauphiné.

CXLI. Jeanne ramena avec elle dans Orléans des hommes et des vivres. Annoncée depuis plusieurs jours, elle fut reçue comme un envoyé du ciel. Avant d'engager le combat, elle ordonna des prières publiques, des processions à la barbe des Anglais. Son héraut les somma de se retirer, ou, s'ils en avaient le cœur, de venir avec les Français reconquérir le saint sépulcre. Mais ils se moquèrent du message, et menacèrent le héraut de le brûler à la place de sa maîtresse. Il ne restait qu'à se battre, et Jeanne en attendait impatiemment l'occasion. Un matin qu'elle reposait encore, elle s'éveilla en sursaut, s'écriant : « Ah! mon Dieu! pourquoi ne m'a-t-on pas « éveillée? le sang de nos gens coule! » En un moment elle fut armée, à cheval, et partit au galop. Sur sa route elle rencontra des blessés; à la vue du sang français, ses cheveux se dressèrent. Un peu plus loin c'étaient des fuyards qui revenaient en désordre. Elle les rallie, se met à leur tête, suit les Anglais jusque dans leurs retranchements, et plante son étendard sur une première bastille. Les Anglais, pétrifiés, sont massacrés ou prisonniers. Victorieuse sans avoir tiré l'épée ni versé de sang ennemi, Jeanne pleura sur tant d'hommes morts sans confession, et sauva la vie des captifs.

CXLII. Peu importait de poursuivre ces succès au nord de la place; c'était du midi que les vivres pouvaient venir, et les Anglais, couverts par la Loire, y occupaient deux fortes bastilles. Un pont de bateaux est jeté

sur le fleuve; un des forts est emporté; les Français passent la nuit en face du second. La journée du lendemain sera décisive. Les Anglais ont concentré leurs forces sur ce point. Vainqueurs, ils peuvent couper le pont et anéantir la petite armée. Peut-être serait-il plus prudent de repasser la Loire et d'attendre; mais Jeanne ne permet pas qu'on hésite. « A demain, à la pointe du jour! nous aurons « beaucoup à faire, et je serai blessée. » Fidèle au rendez-vous, elle donne de bonne heure le signal de l'attaque. Les Anglais se défendent avec énergie, protégés par un rempart. Voyant que les assaillants commencent à faiblir, Jeanne se jette dans le fossé, prend une échelle, et l'applique au mur, lorsqu'un trait vient la frapper entre le cou et l'épaule. Percée de part en part, elle tombe sans connaissance, et les Anglais sortent déjà pour la prendre; mais quelques braves l'emportent, et vont la déposer sur l'herbe à l'abri du combat. Là, elle revint à elle, fit mettre de l'huile sur sa blessure, et pria pour ceux qui se battaient encore.

CXLIII. Cependant le temps s'écoulait, et les Anglais tenaient toujours. Après des efforts inutiles, Dunois fait sonner la retraite, quand Jeanne, inspirée d'en haut, donne son étendard à un soldat, et, d'une voix prophétique, lui ordonne d'aller le planter sur le rempart ennemi. A la vue de ce drapeau bien-aimé, les Français s'élancent, saisis de cette furie qui décide des assauts. En un clin d'œil et sans savoir comment, ils sont dans la bastille, et cinq cents Anglais sont passés au fil de l'épée. Leur chef, qui avait souvent insulté la Pucelle, se noya misérablement en tombant d'une passerelle qu'un boulet brisa sous ses pieds. Elle pleura sur le sort de cette pauvre âme. Tandis qu'elle essayait d'arrêter le carnage, le peuple d'Orléans se précipitait par le pont pour se joindre au vainqueur et pour achever les Anglais. Il n'en resta pas un seul au midi de la Loire. Les autres, n'étant plus de force à continuer le siège, reprirent à la hâte le chemin par où ils étaient venus. Moins occupée de les poursuivre que de remercier Dieu, Jeanne fit dresser, encore sous leurs yeux, un autel dans la campagne, et le peuple entier vint y entendre une messe d'actions de grâces. Le 8 mai, jour de cette délivrance après un siège de sept mois, est resté depuis lors une fête pour Orléans (1429).

CXLIV. Jusque-là Charles VII attendait comme pour éprouver la mission de Jeanne d'Arc. Elle avait sauvé Orléans sans lui, et elle venait le sommer de se laisser conduire et sacrer à Reims. Poser sur la tête du Dauphin la consécration royale, le relever aux yeux des peuples, était à ses yeux plus pressant que de livrer bataille aux Anglais démoralisés ou de leur prendre quelques petites places sur la Loire. Pour contenter les sages, il fallut pourtant d'abord forcer Jargeau, Beaugency, et assister dans la Beauce à un engagement, où deux mille Anglais restèrent sur le terrain. L'affaire s'étant décidée presque sans combat, Jeanne ne s'occupa que de soigner et de consoler les ennemis mourants. Enfin l'indolent Charles se crut assez fort pour l'écouter, et avec douze mille hommes ils prirent bravement la route de Reims. L'ennemi occupait les villes, et les regardait passer du haut des remparts, se demandant comment ils reviendraient. A Troyes, Anglais et Bourguignons furent plus audacieux, et tentèrent une sortie; mais ils furent honteusement repoussés. Fallait-il laisser derrière soi cette riche et forte cité? fallait-il en risquer l'assaut sans artillerie? partis également aventureux pour la petite armée. Jeanne promit que le lendemain la ville serait prise. Elle planta son étendard au bord du fossé, et ordonna tranquillement de le combler. Arbres, fagots, tables, tout y servit, et l'ennemi, pétrifié par ce travail magique, capitula et ouvrit les portes. Les bourgeois coururent aux églises, inquiets d'avoir prêté le nom de leur ville au traité qui avait livré la France aux Anglais. Mais Jeanne obtint qu'il ne serait question que de clémence, et fit racheter les prisonniers que l'armée anglaise voulait emmener à sa suite.

CXLV. Six jours après le Dauphin faisait son entrée dans Reims, ville restée vierge du joug étranger. Quand il eut reçu l'onction sainte, que jamais prince anglais n'avait ob-



Jeanne d'Arc au château de Chinon. (P. 172.)

tenue en France, et que lui-même un an plus tôt ne pouvait guère espérer, Jeanne lui embrassa les genoux. « Gentil roi, lui dit-elle, « maintenant est fait le bon plaisir de Dieu, « qui voulait que je fisse lever le siège « d'Orléans, et que je vous amenasse sacrer « en votre ville de Reims. » Elle le sentait, sa mission était accomplie, la maison royale relevée, l'esprit français réveillé, et, heureuse de revoir ses parents accourus au sacre, elle ne demandait qu'à retourner à son village avec sa sœur et ses frères. Moins désintéressés, ce furent eux cette fois qui l'engagèrent à continuer pour sa famille une si belle fortune; et, quant au roi, ravi de posséder cette invincible jeune fille, qui à elle seule valait une armée, prenait les places, gagnait les batailles, il ne pouvait consentir à s'en séparer. Elle le suivit triste et inquiète, prévoyant une mort prochaine. Avec elle, il entra à Soissons, à Laon, à Château-Thierry, à Provins, à Saint-Denis; malgré elle, il voulut enlever Paris, dont les habitants, compromis par tant de crimes, étaient décidés à se défendre avec rage. Ne sachant plus que se sacrifier, elle voulut, comme à Troyes, faire combler le fossé, et vint s'y établir sous une grêle de traits. L'un d'eux lui perça la jambe, et, après avoir vainement essayé de rallier les Français, épuisée par la perte de son sang, elle fut obligée de se faire emporter. L'année suivante, le roi se reposant de ses faciles exploits, Jeanne se jeta dans Compiègne, que le duc de Bourgogne assiégeait en personne. Le jour même, elle fit une sortie, resta la dernière pour couvrir la retraite, fut entourée par l'ennemi, saisie, tirée à bas de cheval. L'invincible Pucelle était prise et aux mains de ses mortels ennemis. A l'éclat de ses hauts faits manquait la gloire suprême

des souffrances, des tortures et du martyre; à la honte de ceux qu'elle avait vaincus manquait l'ignominie d'immoler une pauvre fille sans défense.

CXLVI. Vendue au duc de Bourgogne et par lui aux Anglais, Jeanne fut conduite dans les prisons de Rouen. C'était peu de la tuer; il fallait dissiper le charme miraculeux de sa mission divine, et faire passer ses visions pour sorcellerie, ses victoires et le sacre de Charles VII pour l'œuvre du diable. Que des Anglais l'aient entrepris, la rage de la défaite les pouvait aveugler à ce point; mais, ô honte amère! ce furent des Français qu'ils prirent pour la juger; ce fut l'université de Paris qui dénonça ses crimes et réclama son sang; ce fut un docteur de cette université, un ami de Gerson et de Jean Petit, Cauchon, évêque de Beauvais, qui présida le tribunal et dirigea la procédure. On pouvait se croire revenu au procès des templiers Après avoir condamné ceux qui avaient porté au delà des mers l'honneur et l'épée de la France, il fallait immoler celle que Dieu avait envoyée pour sauver sa patrie du joug de l'étranger. Mêmes formes, même perfidie, même issue; seulement, au lieu d'un ordre riche et nombreux, digne d'exciter les soupçons, la haine ou l'envie, il s'agissait d'une pauvre vierge, jeune et pure, sans autres biens que son courage et sa piété.

CXLVII. La voie était toute tracée; obtenir par des promesses, des mensonges ou des tortures que Jeanne soumettrait ses visions au jugement de l'Église, puis lui déclarer que l'Église les regardait comme l'œuvre de Satan, et, si elle résistait, la brûler comme relapse : telle était la marche bien connue de ces tristes procès. Longtemps la candide simplicité de Jeanne déjoua l'astuce de ses juges : « Dieu pouvait-il contredire par ses « ministres ce qu'il lui avait dit par ses anges « et par ses saints? D'ailleurs elle se fût vo- « lontiers soumise au père des fidèles; mais « les docteurs de Paris, qu'avaient-ils de « commun avec le pape, et de quel droit pré- « tendaient-ils décider à sa place? Étaient- « ils bien l'Église? » Les juges ne se laissèrent pas arrêter par cette objection qui démasquait leur justice hypocrite. Ils obsédèrent leur victime, et lui promirent sa liberté. De guerre lasse, au bout de cinq mois elle céda, et se perdit. Condamnée à une prison perpétuelle, elle vit bientôt qu'on l'avait trompée. Mais il était trop tard pour réclamer; au premier mot qu'elle dit son bûcher fut dressé.

CXLVIII. Munie des sacrements, accompagnée de deux pauvres mais braves religieux, Jeanne monta sur la charrette fatale, et fut conduite sur la place du Vieux-Marché, au milieu d'une foule muette de pitié et d'horreur. Les Anglais avaient hâte d'en finir, de peur que la victime ne vînt à leur échapper. Les juges étaient moins pressés, et se plaisaient à prolonger le supplice. La pauvre condamnée dut subir le sermon d'un prédicateur de Paris et les exhortations de l'évêque Cauchon. Enfin le bourreau approcha sa torche; la flamme monta; Jeanne fit descendre son confesseur, qui s'oubliait à la consoler; seule avec une croix qu'elle tenait embrassée, elle attesta encore une fois que ses visions venaient de Dieu, et disparut dans les flammes en criant le nom de Jésus (1431). Un soldat qui avait apporté un fagot au bûcher en vit sortir une colombe. Le bourreau, épouvanté, croyait que jamais Dieu ne lui pardonnerait, et les Anglais, tout tremblants, disaient : « Nous sommes perdus, nous avons « brûlé une sainte. »

CXLIX. En effet, la mort héroïque de Jeanne d'Arc mit le sceau à sa mission divine. Désormais une fatalité vengeresse arrêta les conquêtes, renversa les entreprises de l'étranger; un ver rongeur mina la maison de Bourgogne, qui avait vendu la Pucelle à ses ennemis, et bien que l'ingrat et léger Charles VII n'ait rien tenté pour le salut de cette bienfaitrice, il n'en recueillit pas moins les fruits de sa noble vie; il resta vainqueur des Anglais, sacré roi de France aux yeux de tout son peuple. En lui la défense du pays retrouva un centre, le patriotisme un représentant; bon ou mauvais, le roi redevint le chef, le drapeau des intrépides bourgeois qui, depuis un siècle, défendaient leurs villes contre les Anglais; des braves paysans qui

les traquaient dans les campagnes, et des fiers gentilshommes qui tenaient encore dans leurs châteaux.

CL. Tout d'abord seconda ce retour de prospérité et l'essor du nouveau règne. Le duc de Bourgogne le premier, qui avait si longtemps trahi, fit amende honorable. Son coupable père, Jean Sans-Peur, n'était que trop vengé, et lui-même, traité avec un juste mépris par les Anglais, était à son tour las de leurs injures. Charles VII consentit à fonder à Montereau un couvent et une église pour le repos de l'âme du père; il laissa au fils, Philippe le Bon, Péronne et les villes de la Somme, rachetables pour quatre cent mille écus d'or (1435). L'année d'après, Paris, dégoûté de ses meneurs, vexé par les Anglais, à demi ruiné et à demi désert, ouvrit ses portes aux gens du roi. La garnison ennemie s'enferma d'abord à la Bastille; mais, bloquée et sans vivres, elle capitula et obtint de s'embarquer pour Rouen.

CLI. Il y avait bien à faire pour relever cette capitale en ruines. Le plus pressant était de la nourrir, et, les routes étant peu sûres, de dégager au moins d'un côté le cours de la Seine. Plus brave cette fois que de coutume, Charles VII s'en chargea en personne, et un des premiers monta par une échelle sur les remparts de Montereau. L'année suivante, ayant du canon, il battit en brèche les murs de Meaux, et dégagea la Marne. Puis ce fut le tour de Melun. Mais ce n'était guère que la moitié de la besogne; les Anglais restaient solidement établis à Pontoise, aux portes de la capitale, et empêchaient toute culture dans ces belles plaines. Quatre fois des renforts venus de Normandie les ravitaillèrent, et offrirent la bataille aux Français; quatre fois le prudent Charles recula. Sa persévérance fut récompensée. La place fut enfin serrée de près et battue par l'artillerie; la brèche devint praticable; après un assaut de cinq heures et une résistance furieuse, la ville était prise. En même temps, les bourgeois de Dieppe ouvraient leurs portes à un capitaine rôdeur, et chassaient les pirates anglais installés chez eux. Inutiles furent les efforts de l'ennemi par terre et par mer pour reprendre ce port si précieux pour lui.

CLII. Fort de ses exploits, Charles VII parcourut en vainqueur les bords de la Loire et de la Garonne, exhortant les paysans à courir sus aux brigands et rétablissant partout l'ordre et la paix. Les Anglais étaient fatigués: ils demandèrent une trêve. C'était le temps qu'il fallait pour réorganiser le royaume contre eux et puis les achever. Le peuple ne demandait qu'à labourer ses champs, tailler ses vignes et rebâtir ses maisons. N'ayant, pour se défaire des gens de guerre d'espoir que dans le roi, il consentit volontiers, et sans convocation d'états généraux, à payer une taille de douze cent mille livres, pour entretenir en tout temps quinze compagnies de cent lances ou de six cents hommes chacune. Le roi, ayant seul le choix des capitaines, fit proposer aux chefs de bandes d'entrer à son service; ceux qui acceptèrent furent dispersés avec de petits détachements dans toutes les villes du royaume; les autres restèrent isolés et traqués dans les campagnes. Ainsi, à la place des anciens ordres militaires, qui avaient malheureusement disparu, et des chevaliers, qui, de champions de toutes les bonnes causes, étaient devenus de véritables brigands, se formait une gendarmerie royale, premier noyau des armées régulières. Outre ces neuf mille cavaliers, Charles VII ordonna que, dans chaque paroisse, un bon compagnon, ayant fait la guerre, s'armerait à ses frais, et s'exercerait les dimanches et fêtes au tir de l'arc. En échange, le franc archer était exempt de la taille, et recevait une solde en temps de guerre. Ce fut le premier essai d'une infanterie à opposer à celle des Anglais. Des aventuriers, Lahire, Xaintrailles, Dunois, remplacèrent, à la tête de ces troupes, les princes et les seigneurs, et la petite bourgeoisie des villes fournit au roi des ingénieurs et des généraux. Un marchand qui avait trafiqué en Orient, Jacques Cœur, apprit aux Français l'art des sièges et l'emploi de l'artillerie, où les Turcs surpassaient de beaucoup les Anglais. Devenu argentier du roi, il procura de l'argent pour fondre des canons.

CLIII. Ainsi se continuait par la main des manants et des bourgeois la délivrance commencée par la bergère de Domremy. Quant aux grands, vivant de brigandage, ils avaient pris la triste habitude de ne plus craindre ni Dieu ni le roi. Ce n'étaient qu'incestes, meurtres, parricides. La paix leur déplaisait. Pour les soumettre, il fallait des exemples. Le roi se montra sans pitié. Un fils du duc de Bourbon fut cousu dans un sac et jeté à la rivière; à Nantes fut brûlé ce maréchal de Retz, sorcier, égorgeur d'enfants, que la postérité a nommé Barbe-Bleue. Il y avait encore bien d'autres coupables. Jean d'Armagnac s'appelait comte par la grâce de Dieu, faisait pendre les huissiers du parlement, et épousait sa propre sœur; mais Charles VII était l'obligé de cette famille, qui l'avait jadis défendu contre les Bourguignons. François de Bretagne enfermait son frère, le condamnait à périr de faim, et, comme une pauvre femme avait trouvé moyen de glisser du pain à travers les barreaux du cachot, au bout de trois ans le prisonnier, qui ne mourait pas, fut étranglé. Or il fallait ménager le duc de Bretagne, dont le père avait ouvert la France aux Anglais, et qui promettait son alliance pour les en chasser.

CLIV. Remettant à d'autres temps le châtiment de ces grands criminels, Charles VII reprit la guerre contre l'étranger. La Normandie l'attendait comme un libérateur. Mantes, Verneuil, Évreux, Lisieux, lui ouvrent leurs portes, et vainqueur il se sent assez fort pour investir Rouen. A la vue de cette grande cité frémissante, toute française de cœur et comme consacrée par le bûcher de Jeanne d'Arc, les Anglais ont peur; ils se retirent dans le château; peu de jours après, ils capitulent honteusement. L'hiver même n'interrompit pas une guerre si bien commencée. Les deux gardiennes de la Seine, Harfleur et Honfleur, sont forcées. L'année suivante, Falaise et Cherbourg ouvrent leurs portes. La Normandie était reconquise; ce fut le tour de la Gascogne. En une campagne, elle fut soumise avec sa capitale. Les Anglais y tentèrent un dernier effort; ils comptaient de nombreux partisans dans cette ville de Bordeaux, à eux depuis trois siècles; ils y jetèrent une armée, et tinrent encore un instant la fortune suspendue. Couvrant la Gironde de leurs flottes, ils bravaient les Français, qui n'avaient pas un vaisseau. Heureusement les bourgeois de la Rochelle, les ducs de Bretagne et de Bourgogne en envoyèrent, et le fleuve fut intercepté. Affamé, Bordeaux se rendit, et pour peine de sa trahison perdit ses privilèges (1453).


Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans. (P. 173.)

CLV. Les Anglais ne possédaient plus en France que Calais, et avaient chez eux assez d'embarras et de guerres civiles pour les occuper longtemps. Tandis que leurs conquêtes et le sentiment du péril commun avaient ré-

veillé chez un peuple avili le courage et l'esprit national, eux s'étaient habitués à une vie d'oisiveté et de pillage ; ils avaient contracté les vices des grands seigneurs et des gens de guerre français ; fléaux de Dieu, ils allaient être punis à leur tour. La France, au contraire, était dans l'élan d'une jeunesse nouvelle. Plus féconde que l'œuvre de Charles le Sage et de du Guesclin, celle de saint Vincent Ferrier, de la petite sœur Colette et de Jeanne d'Arc portait ses fruits bienfaisants. De nouvelles familles, élevées par leur travail et leur bravoure, occupaient les manoirs déserts, apportant à la noblesse dégénérée un sang plus pur et plus vigoureux. Appauvries par la guerre, les villes étaient moins opulentes, mais plus sages et plus braves qu'en Flandre ou en Italie. Les routes étaient sûres; le commerce renaissait; troubadours et poètes avaient de nouveaux exploits à chanter. Quel sujet plus touchant, plus merveilleux, plus populaire, que les longs malheurs et la délivrance récente de la patrie ? Les grandes familles de Bourgogne, d'Anjou et de Bretagne s'étaient soumises et réconciliées ; les bourgeois de Paris et les docteurs de l'université avaient subi de salutaires et saisissantes épreuves. Le grand schisme fini, la France n'allait-elle pas reprendre ses glorieuses traditions, sa place en Europe et son rôle en Orient ?



Supplice de Jeanne d'Arc. (P. 176.)

CLVI. Hélas ! pourquoi les leçons du malheur sont-elles si peu durables? pourquoi, toujours vivaces au lendemain de son châtiment, l'orgueil vient-il gâter les plus beaux succès et les plus douces espérances ? Pendant que la multitude ne songeait qu'à remercier Dieu de ses bienfaits, un vieux levain d'indépendance couvait chez les professeurs, chez les évêques, élevés dans le schisme et pétris d'illusions. En face du nouveau pape, qui travaillait courageusement à l'ordre et à la réforme de l'Église, et qui tenait en Italie de sages assemblées, un concile rebelle, tout inspiré des doctrines de Constance, s'assemblait tumultueusement à Bâle, et proclamait son pouvoir souverain. Dissous, mais non séparé, il déposa Eugène IV, et couronna à sa place, sous le nom de Félix V, le duc Aimé de Savoie, qui venait de quitter le trône pour le froc. Charles VII eut la faiblesse d'écouter ces rancunes, héritage suranné de ses devanciers. Regrettant encore son pape d'Avignon, il prêta son appui à Félix V, qui n'en tomba pas moins victime d'un ridicule général, et, pour se consoler, il publia à Bourges, sous le nom de pragmatique sanction, les principaux décrets du concile de Bâle. Non seulement l'infaillibilité du pape était niée, et son intervention pour la paix avec l'Angleterre repoussée, mais tout envoi d'argent en Italie fut défendu ; sous prétexte de liberté, le saint-siège n'eut plus aucune part à la collation des bénéfices ; les élections ecclésiastiques ne furent rétablies qu'en apparence, comme une arme de guerre contre Rome, et n'arrêtèrent ni l'asservisse-

ment du clergé ni l'élévation des courtisans. Le fils de Jacques Cœur devint archevêque de Bourges; les vieilles abbayes enrichirent les cadets de grande famille; un bâtard de Bourbon devint abbé de Cluny. Protégé par ce rempart schismatique, l'incestueux comte d'Armagnac et le duc fratricide de Bretagne bravaient impunément les foudres du Vatican; le fils des ducs de Bourgogne distribuait à ses parents et amis les riches évêchés de Flandre.

CLVII. Ainsi la France renonçait définitivement à ses vieilles libertés spirituelles au profit du pouvoir monarchique. Deux crises épouvantables n'avaient pu l'arrêter sur cette pente fatale, et elle restait livrée non plus aux folles espérances de l'absolutisme naissant, mais aux lois savantes et régulières d'un despotisme organisé, envahissant, progressif. Le souverain qui mettait le concile au-dessus du pape eût été forcé, à moins de se contredire, de reconnaître l'autorité des états généraux comme supérieure à la sienne. Il était plus simple de s'en passer et de ne plus les convoquer. La force morale de l'excommunication, le jugement par ses pairs et toutes les garanties du droit féodal furent rejetés; d'un côté, les grands vassaux invoquaient la raison du plus fort et l'appui de l'étranger; de l'autre, le roi leur opposait son armée permanente et son parlement de légistes, instruments dévoués à sa puissance. Les grandes villes perdirent leurs privilèges, qui menaçaient de tourner à l'anarchie. L'université elle-même, si longtemps fière de son indépendance, n'enseigna plus que de par le roi. Les petites communes, les paroisses de campagne, la noblesse moyenne conservèrent seules leur vieux caractère, et, dans les hauts rangs de la société, la liberté amoindrie ne put reprendre son ancien niveau : triste et irrésistible conséquence de l'infériorité morale et de l'asservissement de l'esprit à la matière.

CLVIII. Toutefois la centralisation, qui semblait seule devoir porter remède au désordre, était loin d'être complète. La Bretagne s'isolait de plus en plus, refusait d'admettre la pragmatique sanction de Bourges et ouvrait l'université de Rennes. Le duc d'Anjou employait les ressources de l'Anjou et de la Provence en éternelles tentatives sur le royaume de Naples. Enfin, puissant du Rhin à la Somme, le duc de Bourgogne négociait avec le pape et avec l'Empereur pour rétablir à son profit un royaume de Bourgogne ou de Gaule-Belgique. Les princesses de sa maison, avidement recherchées, étendaient au loin son influence; sa sœur épousait le duc de Bourbon, sa nièce le duc d'Orléans, prisonnier d'Azincourt, jusqu'alors retenu en Angleterre. Pour les grands qui briguaient son alliance ou son amitié, et qui accouraient en foule aux tournois et aux festins de Bruges, Philippe le Bon instituait l'ordre fameux et envié de la Toison d'or. En tous points, sa cour éclipsait celle de son cousin Charles VII.

CLIX. Si la France cherchait à recouvrer son unité intérieure au prix de grands sacrifices, au dehors, isolée de l'Église par une politique égoïste, elle n'avait pas moins de peine à reprendre l'antique prestige de son nom. Jamais peut-être, depuis Philippe le Bel, son action n'avait été si faible. Le roi d'Angleterre, jadis son vassal, était devenu un souverain indépendant et un rival dangereux. L'Espagne, que la France avait si longtemps aidée contre les musulmans, et où Philippe le Hardi et du Guesclin étaient encore intervenus avec honneur, se suffisait fièrement à elle-même, et acculait au rivage de la mer les Maures expirant de Grenade. Ennemi-né de la France, le roi d'Aragon avait épousé la petite-fille de Charles le Mauvais; maître par elle de la Navarre, il était à la veille de marier son fils à l'héritière de Castille. En attendant qu'il réunît l'Espagne entière sous un seul sceptre, et que la boussole récemment inventée lui ouvrît l'Océan, il possédait la Sicile, la Sardaigne, et une seconde Jeanne de Naples, bien digne de la première, l'installait dans sa capitale au préjudice de son mari Jacques de Bourbon et de son fils adoptif le duc René d'Anjou.

CLX. Menacée de tous côtés par cette redoutable puissance, mais complètement fermée aux Français, l'Italie, depuis le retour

des papes, était rentrée dans une nouvelle ère de gloire et de prospérité. Pendant que l'antipape Félix était réduit à la Savoie, et que Charles VII faisait sa pragmatique, Rome réparait ses ruines; le Forum, naguère livré aux vaches, le Capitole, brouté par les chèvres, redevenaient sous d'intelligents pontifes le foyer de la science et de l'art chrétiens. Les Médicis avaient fait de Florence la plus belle, la plus élégante cité du monde. Un instant le duc d'Orléans avait prétendu succéder du chef de sa mère aux Visconti de Milan, et avait fait au delà des Alpes une folle tentative; mais un homme plus solide, François Sforza, courageux soldat de fortune, passé maître dans l'art des sièges, lui ravit cet héritage, et assura à ce beau pays une sécurité depuis longtemps inconnue. Enfin, la rivale victorieuse de Pise et de Gênes, Venise, seule assez unie pour être encore libre, entassait dans ses lagunes et distribuait à l'Europe les marchandises de l'Orient et des Indes. Bien que, par le mauvais vouloir des souverains, la réforme de l'Église restât incomplète, une veuve charitable, sainte Françoise Romaine, et deux moines exemplaires, saint Bernardin de Sienne et saint Antonin de Florence, avaient ranimé dans toute la Péninsule l'esprit de saint François et de saint Dominique. Inspiré par ces élans d'amour, le céleste Fra Angelico à Florence et le naïf Jean Bellin à Venise renouvelaient et surpassaient les merveilles de Giotto et de ses élèves, et ouvraient à la peinture chrétienne une nouvelle et magnifique carrière. Les pures jouissances de la piété, de la science et de l'art consolaient l'Italie de ses libertés justement perdues.

CLXI. Au nord des Alpes, l'empire germanique suivait sa libre et pacifique destinée, avec sa noblesse indépendante, ses riches princes ecclésiastiques et ses villes commerçantes, maîtresses du Rhin, de l'Elbe, de la Vistule et de la lointaine Néva, unies entre elles par une ligue redoutable. De nombreux étudiants, fidèles au sol de leur patrie, peuplaient les jeunes universités de Vienne, de Cologne, d'Heidelberg et de Leipsick, que n'avaient point troublées les guerres des Anglais, et celle de Mayence illustrait sa fondation par la découverte à jamais puissante de l'imprimerie. Aux amis des Valois, aux faibles et aux vieux empereurs de la maison de Luxembourg, venaient de succéder les princes de Habsbourg, issus comme eux des bords du Rhin, mais rejetons plus vigoureux de la vieille souche franque. Depuis cent cinquante ans, ces modestes descendants de l'empereur Rodolphe avaient travaillé à grossir leur patrimoine de la Suisse, de la Souabe, de l'Alsace, du Tyrol et de l'Autriche, ainsi nommée de la vieille Austrasie, qu'ils semblaient destinés à faire renaître aux bords du Danube. Forts dans leurs domaines, souvent élus rois de Bohême ou de Hongrie, ils avaient fini par obtenir la couronne impériale, qui ne devait plus sortir de leur famille, et qui, d'Aix-la-Chapelle et de Francfort, allait transporter son séjour dans la jeune capitale de Vienne.

CLXII. Au nord, les chevaliers teutoniques, braves successeurs des templiers, avaient conquis à l'Évangile les plaines de la Prusse et de la Livonie. A l'est, les rois de Hongrie et de Pologne s'illustraient contre les Turcs. Là se continuait encore la croisade, si oubliée en France et si vainement désirée par Jeanne d'Arc. Là s'élevait une dernière digue contre le flot montant des Turcs. En effet, comme au temps de saint Louis, l'invasion des Tartares n'avait été que passagère, et, cherchant des conquêtes plus faciles, ces hordes sauvages s'étaient encore ruées sur la Chine, qu'elles devaient être impuissantes à rajeunir. Alors le fils de Bajazet avait repris ses conquêtes. L'empire grec, que l'épée des chevaliers ne défendait plus, succombait à sa longue et honteuse décadence, et poussait de vains cris de détresse.

CLXIII. Le regard de Charles VII ne portait pas si loin. Pour se défaire des compagnies, qui, comme au temps de Charles le Sage, désolaient le royaume, il alla au plus court, et les jeta sur un inoffensif et utile voisin, sur les cantons suisses, ainsi nommés du gros village de Schwitz, république naissante, que la Providence venait de placer comme une barrière entre la France et l'Au-

triche. On se le rappelle, la dureté des Habsbourg avait révolté leurs vieux serviteurs des bords de la Reuss. Ces montagnards avaient secoué leur joug, et s'étaient successivement agrandis jusqu'au Jura, au Rhin et au Tyrol. Les voyant invincibles tant qu'ils étaient unis, l'empereur Frédéric III flatta l'orgueil de la riche cité de Zurich, excita contre elle le ressentiment des campagnes, puis provoqua au secours de la ville assiégée l'intervention de Charles VII. Avec trente mille hommes, le dauphin Louis traversa la Champagne et la Franche-Comté, et s'avança aux portes de Bâle. Sur le bord de la Birse, un corps de quatre mille Suisses vint imprudemment se heurter contre lui. Après avoir repoussé l'avant-garde française au delà de la rivière, ils la passèrent à leur tour. Écrasés par le nombre, ils se retranchèrent dans le cimetière et dans la tour de Saint-Jacques, et s'y firent tuer jusqu'au dernier. C'était leur première défaite. Découragés, les montagnards levèrent le siège de Zurich, et se retirèrent dans leurs vallées. Les compagnies françaises, venues surtout pour piller, se répandirent dans la plaine, et de là se rabattirent sur la Souabe, sur l'Alsace et sur la Lorraine. Les plus disciplinés revinrent seuls et entrèrent dans l'armée régulière que Charles VII s'efforçait de créer.

CLXIV. Alors que cette bravoure s'usait en pure perte, quelques pauvres fugitifs, débarqués aux rivages d'Italie, y apportaient la fatale nouvelle que tout homme sage attendait, et à laquelle les insensés voulaient en vain fermer l'oreille. Constantinople était prise ; le dernier des Constantin était mort en combattant sur ses remparts, et le croissant planait sur Sainte-Sophie. Lâche et perfide, cet empire avait sans doute mérité son sort ; mais il léguait à la jeune Russie ses ruses, son orgueil et son schisme, et, en attendant qu'eût grandi ce funeste héritier, les Turcs, au cœur de l'Europe, menaçaient l'Autriche et l'Italie.

CLXV. A l'annonce de cette grande ruine et d'un péril imminent, ce qui restait de sang chrétien chez les fils des croisés se réveilla et frémit. La guerre sainte fut prêchée partout. Le duc de Bourgogne rassembla à Lille la noblesse de ses États, et, après un grand repas, l'Église, sous les traits d'une captive éplorée, suivie d'un cortège mythologique, vint raconter ses malheurs et réclamer du secours. Ce n'était plus la voix de Pierre l'Ermite ni de saint Bernard ; pourtant il y eut encore un élan d'enthousiasme. Dans leur ardeur, les chevaliers jurèrent, l'un de porter un défi au Grand-Turc dans son propre palais, l'autre de jeûner le vendredi jusqu'à ce qu'il eût tué un infidèle, un troisième de ne plus séjourner dans une ville : antiques et naïfs serments, que le siècle n'était plus capable de tenir, et que le vent allait bientôt emporter. Puis le duc prit la parole, et promit d'accompagner à la guerre sainte le roi de France, le Dauphin ou tout prince qui prendrait la croix.

CLXVI. Charles VII ne bougeait pas. Vainement le pape lui envoyait une rose d'or, et le pressait, en lui disant que les Français seuls étaient de force à détruire les musulmans. L'insouciant et voluptueux monarque n'était pas plus sensible aux infortunes de l'Église que jadis à celles de Jeanne d'Arc. A son instigation, l'université et le clergé refusèrent même les décimes demandés pour la croisade, pendant que trésors, fêtes, châteaux étaient prodigués à la trop belle Agnès Sorel. Le châtiment ne tarda guère. Saisissant ce prétexte pour quitter le roi, son fils aîné, Louis, qui depuis longtemps l'abreuvait de peines, et qui s'était remarié en Savoie contre son gré, prit la croix comme un étendard de révolte, et se réfugia à la cour du duc de Bourgogne. La dame de Beauté, Agnès, mourut subitement dans son élégante demeure de Beauté-sur-Marne, ancienne résidence du premier duc d'Orléans. Le Dauphin fut soupçonné de lui avoir fait verser du poison ; accusé d'être son complice, le fidèle Jacques Cœur vit ses biens confisqués, et n'eut que le temps de s'évader de sa prison. Plus grand que son maître, il alla se mettre au service du pape, qui le nomma capitaine d'une flotte chrétienne, et il alla mourir en combattant les Turcs dans les eaux de l'Archipel.

CLXVII. Pendant ce temps-là, Charles VII abandonné de ses amis, dégoûté du plaisir, la conscience troublée, s'usait dans la solitude et l'ennui. Croyant que tout le monde lui en voulait, et que son fils le ferait aussi empoisonner, il se laissa mourir de faim (1461). La pauvreté le poursuivit après sa mort comme au temps de sa jeunesse ; jadis, à Bourges, il ne pouvait pas même payer son cordonnier; il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Un de ses serviteurs, Tanneguy-Duchâtel, dépensa trente mille écus pour ses funérailles, et le suivit presque seul à la cathédrale de Saint-Denis. Prince frivole, miraculeusement relevé par Jeanne d'Arc, il n'avait été ni assez généreux pour revenir franchement aux traditions de saint Louis, ni assez tenace pour asseoir fortement les bases du despotisme moderne, fidèle image d'un siècle léger, ballotté entre les poétiques souvenirs de la chevalerie et les convoitises impérieuses de l'égoïsme moderne.

CLXVIII. Charles VII mort, le pape somma son fils Louis XI et le duc de Bourgogne de tenir leurs serments. Le péril croissait tous les jours. Le conquérant de Constantinople, Mahomet II, ajoutait chaque année une province à son empire, et les deux héros qui l'avaient jusqu'alors arrêté, le roi de Hongrie Jean Hunyade et Scanderbeg, le Chevalier blanc de Valachie, venaient de succomber à leur tâche inégale. Si les volontaires sans expérience de Godefroi de Bouillon et de saint Louis avaient conquis la Palestine et menacé l'Égypte, que n'auraient pu, réunis sous un même drapeau, les archers flamands, les Suisses armés de piques, les ingénieurs italiens, les canonniers et les chevaliers français! Mais, superstitieux, lâche et poltron, mauvais fils, mari sans cœur, ami perfide, le nouveau roi de France avait plutôt l'astuce d'un voleur que la grandeur d'âme d'un prince. N'ayant que faire d'une généreuse entreprise, il mit à ses services un prix exorbitant, déclarant qu'avant de partir il lui fallait Gênes pour lui, et les Deux-Siciles pour son cousin René d'Anjou, dont il espérait hériter un jour. Quant au vieux Philippe de Bourgogne, occupé de son jeune voisin, appesanti par l'âge, la bonne chère et les plaisirs, il se contenta d'envoyer quelques soldats. Le duc de Milan s'excusa de son côté. Sauf les Vénitiens, offrant leurs vaisseaux et intéressés à défendre leurs comptoirs, le pape Pie II, qui avait compté sur une croisade, se vit réduit à une foule de pauvres pèlerins, plus empressés que les riches, mais mal armés, mal équipés et presque hors d'état de faire la guerre. Le courageux vieillard voulut du moins mourir à la peine et faire honte à ces princes sans dévouement. Malade, il partit pour Ancône, et vint expirer en vue de la flotte qui devait le conduire en Orient.

CLXIX. Avec lui s'éteignait une dernière fois l'amour de la guerre sainte. Ce n'était pas sa faute si les Turcs devenaient maîtres de la Valachie, de la Bosnie, de la Moldavie, de l'Albanie, des îles de l'Archipel et de l'Adriatique, et s'ils ravageaient sans pitié les plaines du Danube et toutes les côtes de la Méditerranée. Bientôt la possession du Frioul et de la Dalmatie les met aux portes de l'Italie; le royaume de Naples est menacé; dépouillée de la moitié de ses comptoirs, Venise accepte une paix humiliante ; seuls quelques enfants de la France, chevaliers de Saint-Jean, et à leur tête un vieux soldat de Charles VII, Pierre d'Aubusson, se défendent à Rhodes contre le féroce Mahomet, qui a juré d'exterminer tous les chrétiens.

CLXX. Comme Pie II l'écrit dans une lettre confidente de sa douleur, l'Europe n'est plus qu'un corps sans tête, qu'une république sans magistrats, le pape et l'Empereur que des noms sans force. Si la poudre à canon, la boussole, les troupes régulières, les progrès de l'art et de la science sont pour les princes des armes nouvelles et puissantes, mises au service des intérêts de chacun, elles ne font qu'alimenter leurs interminables guerres. Entre ces États rivaux, prêts à se dévorer entre eux, une seule chose est encore désirable, c'est de voir les plus petits s'unir contre le plus fort, pour n'être pas écrasés sous sa domination. De là, en Europe, l'équilibre armé à la place de l'antique harmonie. Exclu des négociations et relégué dans son domaine pontifical, le pape est réduit à vivre au jour

le jour sous la protection de ce nouveau système, et à subir, au lieu de les diriger, les vicissitudes de l'histoire.

CLXXI. D'abord le duc de Bourgogne s'était bercé du fol espoir que l'ingrat Louis XI lui payerait ses services. Il n'avait pas vu, comme disait Charles VII, qu'il nourrissait un renard qui mangerait ses poules. Tandis que le feu roi s'en était allé à Saint-Denis, aux frais d'un simple chevalier, Philippe le Bon n'avait cru pouvoir trouver assez bel équipage pour mener sacrer son protégé à Reims. Cent quarante chariots, pavoisés des bannières de Bourgogne, apportèrent la vaisselle d'or et d'argent, les vins et les viandes pour le banquet, et les deniers à jeter à la foule. Hommes et chevaux étaient couverts de velours, de broderies. Le duc venait ensuite : on eût dit l'Empereur en personne. Ce fut lui qui reçut Louis XI chevalier, lui qui vint l'installer dans sa capitale, et qui voulut encore régaler tout le peuple de Paris. Louis XI ne parut pas même aux tournois donnés en son honneur; il lui tardait d'être débarrassé de ces fêtes bruyantes, de ces joyeux convives, de cet hôte et de ce protecteur incommode. Quand il fut seul, il se sentit à l'aise, et ne songea plus qu'à assouvir son ambition cachée.

CLXXII. Appauvrie, isolée par ses malheurs, inférieure à l'Espagne, à l'Italie et même à la Bourgogne, la France était retombée depuis deux siècles dans une sorte de barbarie, et était prête à tout accepter de la main qui promettait de l'en tirer. Louis XI, méprisant le luxe lourd et sensuel du vieux duc de Bourgogne, la fiévreuse et chevaleresque activité de son fils Charles le Téméraire et l'amour des arts du bon René d'Anjou, se flattait de venir facilement à bout de ces vassaux devant qui tremblait son père. Avec son œil d'épervier, il avait cru discerner au delà des Alpes le génie qui convenait à sa politique; il avait adopté ce système, bon pour les pays vieux, qui consiste à écraser les grands en flattant les petits, à humilier et à soumettre tout ce qui est indépendant et à plier habilement les hommes sous une main de fer. Aussi vivait-il entouré de conseillers vénitiens, et avait-il sans cesse à la bouche l'éloge de François Sforza, de cet obscur parvenu qui avait soumis tout le nord de l'Italie. Toutefois la bravoure de l'un, la magnificence des autres, étaient des qualités de luxe qui l'auraient distrait de son but. Il se contentait d'admirer chez ces méridionaux la finesse, l'adresse à tromper, l'art d'assassiner et le génie du despotisme. Sa vie devait se passer à jouer parents, sujets et voisins, et à guetter leurs héritages, hâtant la mort quand elle viendrait trop lentement. A la vue de ce méchant et taciturne visage, les joyeux amis du roi défunt se sauvèrent en criant : « Que chacun prenne garde à sa tête. »

CLXXIII. Louis XI commença par le saint-siège, fort mécontent de lui au sujet de la croisade. Pour l'apaiser il abolit avec grand éclat la pragmatique sanction de Bourges, déplora hautement l'impiété de son père, et fit des pèlerinages pour le rachat de cette âme compromise. Le pape, qui l'avait d'abord félicité, et qui avait cru rentrer dans ses anciens droits, vit bientôt que, sous un pieux prétexte, l'hypocrite avait tout bonnement voulu se débarrasser des élections ecclésiastiques rétablies par Charles VII, et qu'à lui seul il distribuerait évêchés et abbayes, non plus à des gradués universitaires ou à des fils de grandes familles, mais à des créatures dévouées, telles que l'évêque-ministre Balue.

CLXXIV. En Espagne, le puissant Jean II d'Aragon, excité par une cruelle marâtre, dépouillait et persécutait sans pitié les enfants de sa première femme, Blanche de Navarre. Les Catalans s'étaient soulevés, et avaient appelé les Français à leur aide. Mais d'instinct Louis XI était l'ami du père dénaturé qui n'hésitait pas à faire périr son fils et sa fille. Tout en promettait du secours aux rebelles, il les vendit chèrement au roi meurtrier, se fit livrer une partie de leurs dépouilles, et, content d'occuper le Roussillon, n'alla pas plus loin. Furieux d'être ses dupes, Jean et ses sujets se réunirent contre lui et le chassèrent honteusement.

CLXXV. Du côté de l'Italie, son premier voisin était ce petit duc de Savoie, campé dans les campagnes, dont il avait épousé la

fille, et, derrière lui, le terrible François Sforza, dont le nom seul le saisissait d'admiration et d'effroi. Avant de rien entreprendre, Louis XI voulut se bien mettre avec ce rude capitaine, le reconnut duc de Milan au détriment de son propre cousin le duc d'Orléans, lui céda Asti, véritable clef des Alpes, le beau port de Savone, les droits de la France sur Gênes; en échange, il lui demanda des soldats formés par lui, et pour les commander son fils Galéas. Rassuré par cette alliance intime, il attisa la discorde dans la famille de son beau-père. Le duc de Savoie, chassé par son fils, vint se jeter dans les bras de son gendre; celui-ci l'accueillit et le choya, mit la main sur le fils rebelle, l'enferma au château de Loches, et, le vieux duc mort, s'empara de l'héritage sous prétexte de régence. La Savoie tenait à l'antique famille de ses souverains. Elle repoussa la protection du roi de France, et devint son implacable ennemie. Ainsi se ferma devant lui cette seconde porte de l'Italie, pour laquelle il avait vendu la première.

CLXXVI. Au midi tout était donc fini, et pour longtemps. Par ses intrigues en Italie, notre habile politique avait eu l'art de mécontenter jusqu'au bon roi René, pacifique seigneur de l'Anjou et de la Provence, dont il avait contrarié les projets sur Naples. Au nord restait l'ami et le protecteur dangereux, le puissant cousin, le riche duc de Bourgogne. Que ne pouvait-il se décider à tenir ses serments et à partir pour la croisade! Pour l'aider à payer les frais de l'expédition, Louis XI offrait de lui racheter au prix convenu les villes de la Somme. Mais Philippe le Bon, devenu méfiant, alléguait son grand âge pour ne plus sortir de ses États, et, n'ayant pas besoin d'argent, refusait de rendre les places de Picardie, chaque jour plus précieuses contre un voisin suspect. Pendant qu'il était malade, le roi gagna ses serviteurs, lui fit signer le rachat à son insu, lui envoya les quatre cent mille écus d'or, et se mit en possession des villes. Le duc était furieux. Louis XI, se rappelant comment en Savoie il avait détruit le père et le fils, comment lui-même naguère avait ruiné le pouvoir de Charles VII, voulut opposer à Philippe le Bon son fils unique, Charles le Téméraire, et fit à ce riche héritier les plus séduisantes avances. Cela fut bien tant qu'il s'agit de plaisirs et de banquets; mais le jeune comte était trop fin pour se laisser mener plus loin. Repoussé, éconduit, le roi voulut se venger, et paya des gens pour faire enlever son ami. La tentative ayant échoué, ils étaient à jamais brouillés.

CLXXVII. Une pareille audace acheva d'irriter la noblesse. Les ducs d'Anjou, de Bourbon, de Bretagne et de Bourgogne s'entendirent par députés à Paris même, en l'église Notre-Dame, offrirent au frère du roi de se mettre à leur tête, et jurèrent de prendre les armes. En même temps les bourgeois des villes se soulevaient, mécontents d'un droit d'entrée sur les vins. L'université de Paris avait reçu à contre-cœur la défense de se mêler de politique et de jamais suspendre ses cours; l'ouverture d'une rivale à Bourges acheva de l'indisposer; le parlement était furieux de son démembrement au profit des parlements de Grenoble et de Bordeaux. C'était un *tolle* général; après avoir voulu ruser avec son peuple comme avec ses voisins, le roi, partout pris dans ses propres filets, se trouvait cerné par une vaste insurrection (1465).

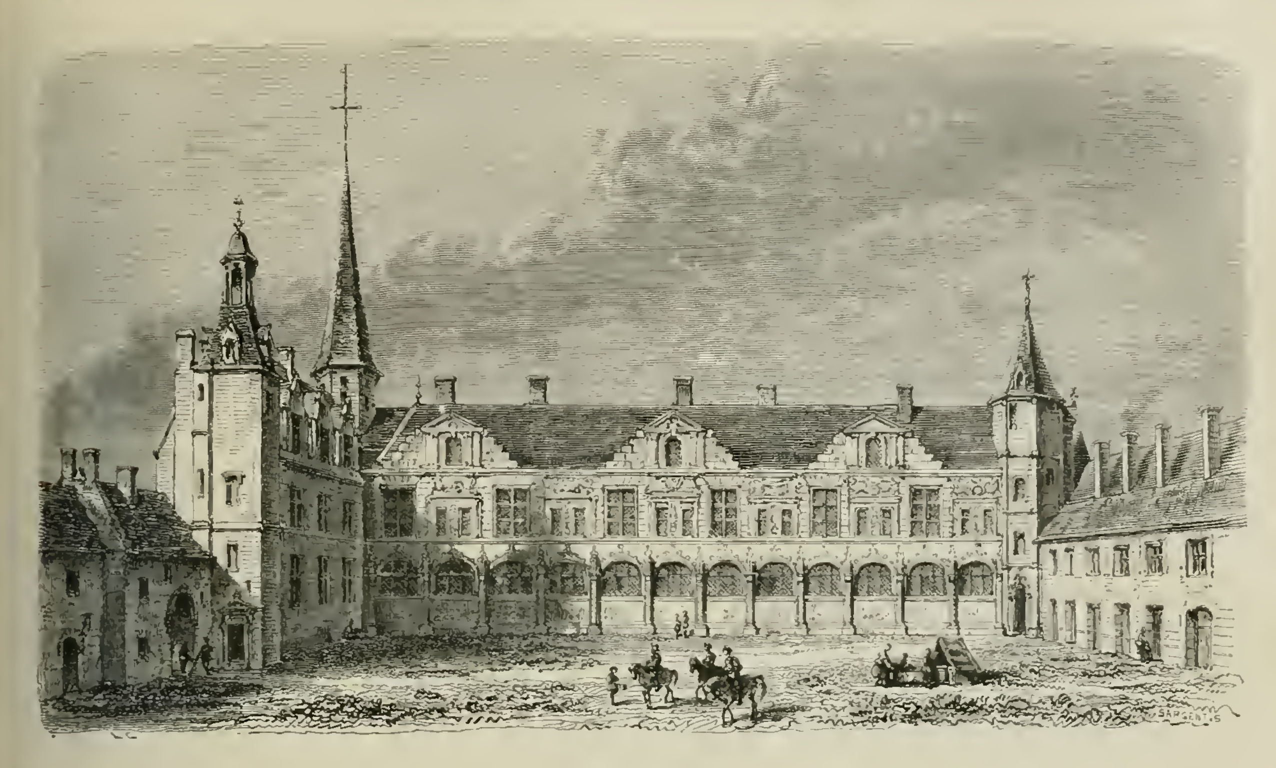
CLXXVIII. Esclave de cette Italie qu'un autre à sa place eût voulu conquérir, Louis XI mendia à son ami Sforza huit cents chevaux, quelques mille fantassins et des armures de Milan; Venise lui loua des galères; les Médicis lui prêtèrent de l'argent. Pendant ces préparatifs, son frère se sauva de Paris, et alla se réfugier dans les rangs des rebelles; du nord au sud, les nobles s'armèrent au nom du bien public; les Armagnacs eux-mêmes, comblés malgré leurs crimes de faveurs et de bienfaits, se joignirent ouvertement à la ligue. Tandis que le roi promenait ses Italiens dans le Bourbonnais, essayant d'y réprimer la révolte, Charles le Téméraire arrivait avec sa brillante armée, sa grosse cavalerie et ses beaux canons. Vrai chef de la ligue, il représentait bien le moyen âge luttant contre le despotisme nouveau. Point

de taille dans ses États, point d'armée régulière; chaque ville, chaque province avait ses libertés intactes; si la guerre éclatait, bourgeois et gentilshommes étaient fiers de prendre les armes, et rivalisaient de luxe et de zèle militaires. Devant eux s'ouvrirent toutes les villes; ils occupèrent Lagny, Saint-Denis, Saint-Cloud; avec un peu d'audace ils eussent enlevé Paris, où le duc de Bourgogne était encore populaire. Ils se contentèrent d'entrer en pourparlers avec les bourgeois, bien aises de fermer leurs portes et d'attendre l'événement.

CLXXIX. Le roi revenait en hâte défendre sa capitale. Les Bourguignons s'avancèrent pour lui barrer le passage, et le trouvèrent occupant la vieille tour de Montlhéry. Les renforts qu'il attendait de Paris ne venaient pas, sous prétexte de garder la ville; ses propres troupes menaçaient de passer à l'ennemi. Pour les tenir en haleine, il fallut, bon gré, mal gré, ordonner une charge, qui fut vigoureusement ramenée. Se sentant le plus fort, Charles le Téméraire négligea la tactique anglaise, qui faisait d'abord combattre les gentilshommes à pied avec les archers; il remonta à cheval, passa sur le corps à son infanterie, et se rua en aveugle sur l'armée royale. L'aile droite entière disparut sous ses coups, et l'ardeur de la poursuite l'emporta à une demi-lieue au delà de Montlhéry. Le contraire arrivait à l'aile gauche, qui, n'ayant plus devant elle que des archers en désordre, fatigués par une longue marche dans les blés, les avait complètement dispersés. Charles risquait d'être séparé de son infanterie et peut-être entouré. Il revint à temps pour réparer sa faute, rallier les fuyards et occuper le champ de bataille (1465). Bien que la journée fût douteuse, et que le lendemain il pût être pris entre le roi et les Parisiens, il ne voulut pas entendre parler de retraite, et passa la nuit en préparatifs pour un nouveau combat. Le jour en se levant lui fit voir que son ennemi avait décampé; la tête lui tourna; il se crut un héros, et prit un goût fatal aux hasards de la guerre.

CLXXX. Quant à Louis XI, pendant que ses chariots brûlaient pour tromper l'œil des Bourguignons, il avait furtivement gagné Corbeil et de là Paris. Il était dans sa capitale; mais c'était tout. A Saint-Maur, à Charenton, à Saint-Denis campaient les ducs de Bretagne, de Bourbon et d'Armagnac, accourus l'un après l'autre pour rejoindre Charles le Téméraire. La Normandie seule jusque-là ne s'était pas laissé entraîner, et voilà que Pontoise, Rouen, Évreux, Caen ouvrent leurs portes aux princes; Paris même fait des chansons à leur louange, et menace de traiter directement avec eux. Louis XI se crut perdu. Déjà il demandait un refuge à son cher duc de Milan. Sforza lui conseilla de reprendre courage, d'employer l'or et l'intrigue à désunir ses ennemis. Mais la méfiance qu'inspirait le roi fut plus forte que l'appât de ses promesses. Impossible de rompre la ligue. Il fallut en subir les dures conditions, donner à son frère la Normandie, c'est-à-dire le tiers du domaine royal, reconnaître la complète indépendance de la Bretagne, rendre au duc de Bourgogne les villes de la Somme avec Boulogne et Guines, céder au duc de Lorraine la Marche de Champagne, conquête de Charles V, et le protectorat de Toul, Metz et Verdun, enfin rassasier jusqu'au dernier les moindres petits seigneurs. Les taxes nouvelles sur les bourgeois et sur le pauvre peuple furent supprimées (1465).

CLXXXI. Ainsi, au dedans comme au dehors, l'habileté de Louis XI n'avait abouti qu'à sa perte. Ses fautes avaient relevé d'une manière inespérée la vieille féodalité; le royaume était tout entier aux mains de vassaux rebelles. Pourtant cette résurrection du passé n'était qu'apparente, et les seigneurs triomphants, que la perfidie de leur ennemi aurait dû mettre pour longtemps d'accord, portaient en eux un germe profond de discorde et de ruine. Dès le temps de Louis le Gros et de Philippe-Auguste, les comtes de Poitiers, de Flandre et de Toulouse, les ducs de Bretagne et de Normandie avaient devancé les rois dans la voie fatale de l'orgueil, de la tyrannie et de la révolte contre les lois divines et humaines. Comprimés par l'extinction des principales familles et par l'accroissement de l'autorité royale, ces vices avaient,



Le Plessis-lez-Tours.

à la faveur du schisme et de la guerre étrangère, jeté de nouvelles racines chez les fils de Jean le Bon. En attendant que la stérilité vînt de nouveau trahir le sang dégénéré, ces princes ambitieux n'étaient occupés que de leur agrandissement et de leur intérêt personnel. Leur récente victoire avait donné un nouvel essor à leurs rivalités et à leurs convoitises. Or la liberté des grands, comme celle des petits, ne vivant que de modération et de sacrifices réciproques, cet égoïsme aveugle les condamnait à subir le joug du premier roi, fût-il lâche et méchant, qui saurait exploiter leurs divisions. Si misérable que fût Louis XI, il était destiné à les dompter.

CLXXXII. Le plus puissant d'entre eux était assurément le duc de Bourgogne. Pendant que les Valois entassaient faute sur faute, et luttaient sans succès contre les Anglais, leurs cousins de Bourgogne, oubliant qu'ils étaient Français et usurpant la politique réservée à leur patrie, avaient acquis successivement les comtés de Flandre, de Hainaut, de Namur, d'Artois, de Hollande et de Zélande, les duchés de Brabant, de Limbourg et de Luxembourg, Anvers, Malines et la Franche-Comté. En un mot, sauf l'Alsace et la Lorraine, ils avaient atteint cette limite du Rhin et du Jura qui a toujours été la légitime ambition de la France. En même temps, grâce à la guerre qui désolait les autres provinces, les marchands de Gand, de Bruges et de Liège avaient vu croître sans mesure la vente de leurs toiles, de leurs draps, de leurs fers et de leurs cuivres. Nul pays n'était plus riche, mieux cultivé, plus heureux. Les villes s'étaient embellies de nombreux hôtels de ville, de superbes cathédrales. Par l'invention de la peinture à l'huile, l'ingénieux Jean de Bruges avait assuré à ses tableaux une immortelle fraîcheur, et dans ces chefs-d'œuvre de patience revit encore aujourd'hui la Flandre du XIVe siècle. L'outrecuidance de ces opulents bourgeois avait grandi avec leur fortune; chacun, méprisant ses voisins, voulait faire de sa cité une république sans égale.

CLXXXIII. L'orgueil de Philippe le Bon avait aussi doublé dans son prodigue et aventureux fils, Charles le Téméraire. Depuis sa victoire de Montlhéry, il ne rêvait que guerres

et conquêtes, royaume de Bourgogne, royaume de Lorraine, voire même royaume d'Italie. Or, pour ces grands projets, les prétendus champions du monde féodal étaient obligés de lever des impôts et des troupes régulières, de désorganiser la vieille société faite pour se défendre et non pour conquérir, de soulever la haine des bourgeois par de perpétuels sacrifices, en un mot, de faire peser sur leurs États, sans les avantages d'une grande unité, toutes les charges du despotisme. C'est ainsi qu'inconséquents chez eux, le duc et son fils cherchaient à y détruire l'une après l'autre les libertés que la ligue du Bien public s'était vantée de rétablir en France. Un jour, ils firent venir l'évêque de Liège, juge et seigneur librement élu de cette grande cité, et, le couteau sur la gorge, ils le forcèrent de renoncer à la mitre en faveur de leur cousin, jeune prince de dix-huit ans. Le nouvel évêque fut reçu à Liège avec une indignation contenue; comme jadis à Bruges et à Gand, tout se prépara pour une grande insurrection.

CLXXXIV. Avec son génie du mal, Louis XI était merveilleusement doué pour apprécier et pour nourrir ces semences de discorde. Non content de désunir les grands vassaux au lendemain de leur victoire, il minait secrètement la puissance de chacun d'eux, et, à leur exemple, despote chez lui, il se faisait chez les autres l'apôtre de la liberté, de la rébellion, de l'anarchie, avec cette supériorité que l'unité de volonté et la persévérance assurent à l'homme le plus pervers sur des ennemis divisés. Caressant la mauvaise humeur héréditaire des Flamands, il leur avait promis des secours en cas de guerre. Dans l'espoir d'une diversion, il leur annonça pompeusement, comme une victoire, sa défaite de Montlhéry. A cette nouvelle l'agitation fut grande. Les Liégeois se soulevèrent, et chassèrent leur évêque. Ils surent bientôt quel était le vrai vainqueur. Charles le Téméraire leur revint avec sa grosse artillerie, et pas un Français ne parut à sa poursuite. Il leur fallut traiter avec lui, payer six cent mille florins, abandonner leurs privilèges, leur chère indépendance. L'année suivante, ce fut le tour de Dinant, et le vieux duc, que les chaudronniers avaient couvert d'injures, vint, avant de mourir, se venger par le sac et l'incendie de leur ville. Ce fut son dernier exploit, et Charles le Téméraire lui succéda au bruit d'une émeute des Gantais, qui, n'ayant su s'unir ni à Dinant ni à Liège, furent bientôt réduits.

CLXXXV. Cependant Louis XI n'était point inactif. L'ancien duc mort, il s'agissait de regagner, si faire se pouvait, les bonnes grâces de son fils. Louis se fit doux, caressant avec cet ancien ami d'enfance, et lui demanda une entrevue, espérant l'ensorceler par de belles paroles et le séparer de la ligue du Bien public. Charles accepta sa visite, et le reçut galamment à Péronne. Là le roi déploya son éloquence : « Que de raisons pour « s'entendre et pour vivre en bons voisins! « Chacun n'avait-il pas un pouvoir croissant « à affermir, des sujets rebelles à soumettre, « des provinces désunies à fondre ensemble? « Et puis, au fond, n'étaient-ils pas cousins? « ne possédaient-ils pas les deux moitiés d'un « même royaume, destinées à être réunies un « jour ou l'autre par l'extinction de l'une des « deux branches ou par quelque bon mariage « de famille? »

CLXXXVI. Pendant que Louis XI allègue la voix du sang et sa vieille amitié, Charles apprend que Liège s'est de nouveau révoltée, que sur les routes on a saisi des agents et des lettres du roi. Que croire encore d'une bouche si perfide, et quels ménagements garder avec cet hôte malfaisant? Dans sa colère, Charles le fit enfermer dans la tour où le sire de Vermandois avait jadis fait périr Charles le Simple. L'occasion était bonne; le renard était tombé dans ses propres pièges, et plus d'un Bourguignon conseillait de le tuer. Mais Charles n'était pas méchant. Il aima mieux jouir de la terreur de son prisonnier, lui arracher de nouvelles concessions, l'humilier par une paix honteuse et le mener au supplice de ses amis les Liégeois.

CLXXXVII. En compagnie du duc et d'une armée formidable, Louis se rendit à Liège, y entra par la brèche, vit la ville au pillage, les habitants jetés à la Meuse, les murs rasés, et

le lâche eut le cœur d'applaudir. Il revint à Paris au milieu des risées, des quolibets, des chansons de ses sujets; les perroquets mêmes avaient appris à se moquer de lui. Chacun le croyait si bas que ses intimes l'abandonnèrent. Les d'Armagnac le trahirent une seconde fois; Saint-Pol, comblé de biens et fait connétable, traita avec les Bourguignons; enfin Balue, valet devenu cardinal, noua des relations secrètes avec l'ennemi de son maître, et se fit enfermer dans une de ces fameuses cages de fer que lui-même avait fait construire (1469). Contre tant de traîtres il ne resta au roi que son fidèle barbier Olivier le Dain et son féroce prévôt Tristan l'Ermite, ignobles courtisans d'un pouvoir couvert d'opprobres. Au moment où il avait cru se relever, il était tombé plus bas que jamais.

CLXXXVIII. Pourtant, alors que la foule applaudissait au triomphe de Charles le Téméraire, et que les gens avides de fortune passaient de son côté, quelques esprits plus fins prévoyaient déjà que cette tête aventureuse se perdait par le succès, et se repentirait un jour de n'avoir pas fait périr son rusé captif. Le spirituel Philippe de Comines quittait la folle cour de Bruges pour devenir le conseiller et l'historien de Louis XI. Il pressentait que, malgré ses vices, ce monarque répondait à un besoin général de paix, d'ordre et de soumission; qu'instrument des vengeances divines, il serait le fléau d'une aristocratie brutale, débauchée, incestueuse, vivant de guerre civile et s'engraissant des malheurs publics. Si quelquefois sa conscience lui reprochait néanmoins d'être l'ami d'un pareil homme, il se tranquillisait en songeant que les princes méritent plus d'indulgence que les autres; que, entraînés par le courant des choses, ils deviennent presque fatalement l'écho des vertus ou des vices de leur temps, toujours dignes des peuples qui les reçoivent pour leur récompense, ou les subissent pour leur châtiment.

CLXXXIX. Quant à Louis XI, instruit par le malheur, infatigable, fidèle à son but, il attendait avec patience des jours plus fortunés, apprenait à mieux ourdir ses ruses, et ne désespérait pas avec le temps de se débarrasser de ses ennemis. Ayant auprès d'eux des espions bien payés, il était au courant de leurs moindres actions, leur faisait donner de perfides conseils, tenait, pour ainsi dire, entre ses mains, tous les fils de leur vie. Pour hâter la marche de sa correspondance, il pourvut à la sûreté des routes, les remit en état, et, à l'imitation des anciens Romains, prépara à ses courriers de distance en distance des montures de rechange. De là l'origine de la poste aux lettres et de la poste aux chevaux, qui, d'abord réservées à l'usage du roi, devaient peu à peu remplacer les messagers à pied et les carrioles à petites journées du moyen âge. Par ces moyens nouveaux, Louis XI déroutait, prévenait les complots, et était toujours le premier averti des événements.

CXC. Avant tout, il surveillait son frère, dont il avait eu le talent de s'aliéner l'affection, et qui servait de point de ralliement à la noblesse. Louis XI n'en dormait pas; car plus un homme le touchait de près, plus il lui semblait dangereux. Ce fut bien pis quand le prince lui parla d'épouser la grande héritière de Bourgogne, la fille unique de Charles le Téméraire. Mieux valait à ses yeux la donner au plus grand ennemi de la France. Il n'épargna rien pour rompre ce projet, et fit dire à son frère, par des agents secrets, que la princesse était maladive, inépousable. Le prétendant mourut à propos pour calmer ses inquiétudes, et la voix publique ne craignit pas d'accuser le roi d'un fratricide. S'il ne le commit pas, il en était bien capable.

CXCI. Dans un manifeste menaçant, Charles le Téméraire annonça qu'il vengerait la victime, et que, pour mettre sa propre vie en sûreté, il réduirait l'empoisonneur à l'impossibilité de nuire. Ses troupes entrèrent en Picardie, et de là ravagèrent l'une après l'autre la Normandie et la Champagne. Mais la cruauté des destructeurs de Liège et de Dinant effraya les bourgeois des villes. Ils tinrent leurs portes closes, et ne cédèrent plus aux vaines promesses de bien public. D'ailleurs, le jeune duc roulait dans sa tête d'autres projets. Séduit par l'éclat de conquêtes plus faciles, il se laissa détourner de

son premier but et de son seul salut, qui étaient de combattre sans paix ni trêve le ver rongeur acharné à sa perte, le tenace Louis XI. Au risque de se rendre encore moins populaire en France et en Flandre, l'imprudent abandonna soudainement ses partisans, traita avec le roi et tourna ses forces vers le Rhin.

CXCII. Il s'empara du duché de Gueldre devenu vacant, et fit venir à Trèves, pour lui en donner l'investiture, le fils de l'empereur Frédéric III, l'archiduc Maximilien. En échange, il promit à ce prince autrichien, futur souverain de l'Allemagne, la main de cette fille unique, sottement redoutée par Louis XI pour son frère et désormais capable d'assurer la prépondérance des Habsbourg. Fort de cette puissante alliance, Charles poursuit son plan, que tout semble favoriser. L'archevêque de Cologne le nomme son avoué, c'est-à-dire souverain militaire de son territoire; un cousin de Maximilien lui engage le landgraviat d'Alsace, et, comme à point nommé, la succession de Lorraine s'ouvre sans autre héritier qu'un enfant, le jeune René II. Il ne manquait plus que ce beau duché pour relier à la Flandre et aux Pays-Bas la Bourgogne et la Franche-Comté. Charles le Téméraire y entre avec une armée et s'empare de Nancy. Le vieux René d'Anjou, les princes italiens, l'empereur d'Allemagne lui envoient des ambassadeurs pour le féliciter et briguer ses bonnes grâces. Désormais, que n'est-il pas en état d'entreprendre ?

CXCIII. Pendant que cette ambition cherchait un aliment hors de France et convoitait la Suisse ou l'Italie, Louis XI ne perdait pas son temps et dressait partout des pièges à son ennemi. Sous le voile d'une neutralité qui convenait à son caractère, il avait commencé par se défaire ou par s'assurer des grands seigneurs, alliés des Bourguignons et d'une fidélité suspecte. Importants depuis la dernière guerre des Anglais, turbulents maintenant qu'ils n'étaient plus nécessaires, les d'Armagnac avaient déjà trahi deux fois. L'incestueux comte Jean fut assiégé dans Lectoure et poignardé au mépris d'une capitulation; son neveu Jacques de Nemours fut réservé, sous un pardon apparent, pour avoir un peu plus tard les dents arrachées et la tête tranchée aux piliers des halles de Paris. Un d'Albret prisonnier fut décapité à Tours. Par grâce, le duc d'Alençon se vit enfermé dans une cage de fer pour le reste de ses jours. Le vieux René s'estima trop heureux d'en être quitte pour céder l'Anjou et de pouvoir finir paisiblement ses jours en Provence. Ainsi, au midi, les velléités de révolte et d'indépendance étaient à jamais étouffées.

CXCIV. Restait au nord le comte de Saint-Pol, fait connétable pour sa défection de Montlhéry, et devenu gouverneur de Normandie et des villes de la Somme en trahissant le duc de Bourgogne. Insatiable comme tous les ambitieux et inquiet pour sa sécurité, il songeait à abandonner une seconde fois le roi, qui, d'un jour à l'autre, pouvait bien aussi demander sa tête. Quelque odieuse que soit l'ingratitude, envers un Louis XI n'était-elle pas excusable? Le malheureux fut prévenu, et n'eut que le temps de se réfugier seul et sans armes sur les terres du duc de Bourgogne. Charles le Téméraire se laissa persuader par les promesses, par les menaces du rusé monarque, et, pour conserver sa neutralité, ne rougit pas de lui livrer l'hôte réfugié à son foyer. Saint-Pol fut en quelques jours amené à Paris, jugé, condamné, décapité sur la place de Grève. Ces supplices rapprochés répandirent dans la noblesse une terreur profonde. L'héritier des Bourbons, le sire de Beaujeu, s'empressa de chercher un abri à l'ombre de ce trône sanglant et d'épouser Anne, fille aînée du roi; Jeanne, la seconde, servit de protection au jeune duc Louis d'Orléans, dont le père Charles venait de mourir.

CXCV. Le duc de Bourgogne s'aperçut, mais trop tard, qu'il avait sacrifié tous ses amis; les uns étaient morts, les autres réduits à l'impuissance. Il acheva de se perdre par ses propres fautes. Au lieu d'imiter Louis XI, qui, rendu sage par ses revers, flattait les bourgeois et favorisait les villes, il faisait tout pour être odieux à l'Alsace, dont il pillait les campagnes et insultait les cités libres. Inquiets de ce dangereux voisi-



Louis XI apprend, dans la basilique de Saint-Martin de Tours, la mort de Charles le Téméraire.

nage, les Suisses recherchèrent son amitié et lui offrirent une alliance perpétuelle. C'était une occasion unique de recruter son armée et de remplacer ses lourds Flamands par les plus braves soldats du monde. L'aveugle méprisa leur offre, viola leur territoire, offensa Mulhouse, leur alliée, et se fit d'irréconciliables ennemis de ces belliqueux montagnards, à vendre au plus offrant quand leur patrie n'était pas menacée. Mieux avisé, Louis XI, depuis que son ami Sforza était mort, s'efforçait de le remplacer par ces Suisses, qu'il avait jadis vaincus à Saint-Jacques, mais qui lui semblaient des amis naturels contre les maisons réunies de Bourgogne et d'Autriche. N'ayant pas de communication directe avec eux, il leur envoyait à travers les États de son ennemi des pèlerins ou des mendiants chargés de traiter avec eux, de gagner à prix d'argent les gouverneurs des villes et d'assurer pour la guerre des subsides considérables.

CXCVI. Vexés d'un côté, gagnés de l'autre, les cantons prirent les armes, et, pour se venger, envahirent et pillèrent la Franche-Comté. Charles le Téméraire, à son tour, jura que cet affront ne resterait pas impuni, et fit à Besançon de formidables préparatifs contre la petite république, incapable, pensait-il, de résister à ses coups. Croyant la surprendre, il partit dès le commencement de février avec dix-huit mille hommes, que vinrent rejoindre au delà du Jura huit mille Savoyards. Granson fut pris sans coup férir, la garnison entière pendue aux murailles et aux arbres d'alentour. Les choses allaient au gré du conquérant, quand soudain arrivèrent de Neufchâtel, pour reprendre Granson, vingt mille hommes de bonne et solide infanterie. Les Bourguignons coururent au-de-

vant; ils trouvèrent un mur de piques, des bataillons impénétrables. La peur les saisit; ils tournèrent bride, se débandèrent et se sauvèrent de toute la vitesse de leurs chevaux. Le duc fut obligé de s'esquiver, laissant aux Suisses son camp riche de butin, sa tente de velours, sa chapelle, ses diamants et jusqu'à son chapeau (1476).

CXCVII. Pendant que ces paysans victorieux vendaient à vil prix des trésors dont ils ignoraient la valeur et que de Lyon Louis XI savourait en secret leur triomphe, Charles, réfugié à Lausanne, y rongeait son cœur et n'épargnait rien pour réparer sa honte. Il tira des volontaires d'Italie, de Savoie, du Comté, de Flandre et même d'Angleterre. Son armée refaite, il rentra en campagne, marcha droit sur Berne et vint assiéger Morat. Cette petite place, qu'il croyait emporter du coup, tint dix jours et donna aux Suisses le temps d'arriver en force. Dans leurs rangs marchait le jeune duc René de Lorraine, que Louis XI avait gardé jusque-là à sa cour, et qu'il envoyait maintenant bel et bien équipé faire ses premières armes contre les Bourguignons. Cette fois ce ne fut pas une panique, mais un désastre. Charles avait maladroitement adossé sa cavalerie au petit lac de Morat; les Suisses la culbutèrent, en criant : « Granson! Granson! » en jetèrent une partie à l'eau, percèrent les autres de leurs piques. Sous leurs coups périrent huit à dix mille hommes, dont les ossements entassés après la bataille formèrent longtemps une funèbre pyramide (1476). Le duc échappa à grand'peine au carnage et alla cacher sa douleur au fort de Joux, en Franche-Comté. La duchesse de Savoie, le duc de Milan et le duc d'Anjou tournèrent le dos au vaincu. Le jeune prince qu'il avait dépouillé de ses États, René II, rentra en Lorraine et reprit Nancy.

CXCVIII. Sans doute Louis XI avait été plus bas à Péronne et à Montlhéry; à la place de son rival, il se fût sauvé par le mensonge et par la ruse; mais, pour l'impétueux Charles, impossible de reculer sur cette pente fatale; il ne lui restait qu'à achever sa destinée et à mourir en brave. Au lieu de gagner du temps en traitant avec ses ennemis, il lui faut sur-le-champ de l'argent et une troisième armée, au risque de soulever la Flandre déjà trop pressurée. Ces troupes, encore plus mauvaises que les premières, et où l'or français a déjà semé la trahison, partent au milieu de l'hiver pour surprendre Nancy. La ville résiste et attend René, qui amène des renforts. Quand il arrive, le froid, la fatigue et la désertion ont déjà décimé les Bourguignons. Mais Charles, s'il le fallait, combattrait tout seul. Par une neige épaisse, il marche au-devant de l'ennemi. Cerné par des forces supérieures, il est bientôt entraîné dans la déroute des siens; son cheval s'abat sur la glace; il tombe, et ceux qui le suivent le percent de leurs piques. Pour que Louis XI eût sa part du meurtre, un traître vendu y mit, dit-on, la main (1477).

CXCIX. Ainsi finit cette brillante maison de Bourgogne, qui aurait dû grandir en restant française, et qui se perdit en voulant fonder à elle seule un empire. Ainsi furent vengés, par une justice tardive, mais impitoyable, le duc d'Orléans assassiné, la France livrée aux Anglais, Jeanne d'Arc vendue et brûlée. De ce jour une jeune fille, Marie de Bourgogne, promise à l'archiduc Maximilien, tenait seule dans sa main ces vastes domaines que la France et l'Autriche allaient se disputer avec un acharnement séculaire, pomme de discorde que, pour se venger, Charles le Téméraire léguait à l'avenir.

CC. A cette heure la fortune souriait à Louis XI, et sans qu'il eût tiré l'épée, sans autre peine qu'un peu d'argent donné aux Suisses, elle l'avait débarrassé d'un terrible ennemi. Comment allait-il profiter de ses faveurs? Suivant la loi féodale, il était le tuteur légitime de la princesse Marie; elle avait besoin de son consentement pour choisir un époux. Française de cœur et de goûts, elle eût volontiers accepté de sa main un prince de la famille royale, et, s'il avait eu moins peur de l'agrandissement des siens, il aurait pu la marier à son cousin le comte d'Angoulême, frère du duc d'Orléans. Mais, dans son désir de tout écraser et dépouiller autour de lui, jugeant les autres d'après lui-même, leur attribuant le même instinct de nuire, ce qu'il

redoutait le plus au monde, c'était la puissance de ses proches. Au risque de rejeter la duchesse de Bourgogne entre les bras de ses ennemis, il ne lui offrit qu'un mari dérisoire, son propre fils Charles, à peine âgé de sept ans. Puis, prévoyant le moment où sa pupille lui échapperait, il se mit en mesure de la dépouiller à l'avance, s'empara de l'Artois, de la Bourgogne et de la Franche-Comté, envoya des garnisons dans les villes d'importance, et s'avança lui-même pour occuper la Flandre.

CCI. Le peuple flamand se souleva dans un patriotique effort contre le successeur de Philippe le Bel et de Philippe de Valois, contre le lâche allié de Gand et de Liège. Cent mille hommes prirent spontanément les armes; deux gentilshommes suspects d'avoir livré Arras furent exécutés, et Marie de Bourgogne se vit contrainte de donner sa main à l'archiduc Maximilien. Pendant que leur mariage se célébrait à Gand, le Hainaut tenait en échec les forces de Louis XI; ses troupes étaient chassées de Franche-Comté; l'Allemagne entière se soulevait contre l'inique agresseur des terres de l'Empire; la Suisse même abandonnait son alliance et traitait avec l'Autriche. Mis au ban de l'Europe, repoussé au siège de Valenciennes et d'Oudenarde, menacé sur sa propre frontière, le roi dut, bon gré, mal gré, s'arrêter et livrer bataille à Guinegate. C'était la première depuis Montlhéry. Les Français, supérieurs en cavalerie, s'acharnèrent sur les escadrons flamands et les poursuivirent au loin. Pendant ce temps-là, le jeune Maximilien, à la tête des gens de pied, combattait en digne chevalier de la duchesse Marie, et mettait en déroute l'infanterie opposée. Quand les cavaliers français revinrent de leur poursuite, ils trouvèrent leurs archers dispersés, le champ de bataille occupé; ils n'eurent que le temps d'opérer une prudente retraite (1479).

CCII. C'était assez de guerre pour Louis XI. Heureusement pour lui, les États du duc de Bourgogne étaient divisés d'esprit, de langues et de mœurs, et la Flandre, qui prétendait les gouverner, était elle-même la proie d'une désastreuse anarchie. Une sorte de trêve sépara les combattants, et le roi, qui aurait pu expier plus chèrement sa perfidie, obtint d'occuper jusqu'à la paix l'Artois et la Bourgogne, que la force des choses rendait inséparables de son royaume. Ce n'était que la moindre partie de l'héritage de Charles le Téméraire, et encore, dans ce demi-succès, la France s'était-elle fait, en Flandre, comme naguère en Savoie, à ses portes et, pour ainsi dire, dans son propre sein, des ennemis méfiants, irrités, implacables, triste fruit d'une égoïste et détestable politique.

CCIII. Cependant le héros de ce malheureux système baissait. Jeune encore, n'ayant que cinquante-sept ans, Louis XI avait de fréquentes attaques, présage d'une fin prochaine. La maladie et l'approche de la mort redoublaient ses terreurs, et lui faisaient craindre des siens tout le mal qu'il eût fait à leur place. Enfermé dans le donjon du Plessis, il en doublait tous les jours les herses et les barreaux, et en avait fait une vraie cage de fer. De là il ordonnait des procès, des exécutions, pensant prolonger sa vie par des supplices. A chaque instant il changeait de serviteurs. Méfiant pour ses propres filles et ne sachant que trop ce que peut un méchant héritier, il vivait séparé de ses enfants, laissait son fils Charles sans éducation, relégué au château d'Amboise, et ne pouvait souffrir qu'il fût question de son successeur. Pendant ce temps-là, son médecin recevait dix mille écus par mois, était comblé de terres, d'évêchés; pour quelques instants de vie, Louis XI lui eût donné tous les trésors de son royaume. L'habile charlatan exploitait sans pitié les frayeurs de son patient, le malmenait durement, et lui faisait entendre comme à un condamné qu'il ne tiendrait qu'à lui de le laisser mourir tout de suite.

CCIV. Ce fut dans ces lugubres moments que ceux dont il avait longtemps convoité les biens le précédèrent dans la tombe, et que, incapable de jouir, il fit pour la France et pour un successeur redouté des acquisitions durables. René d'Anjou et les siens moururent presque en même temps, léguant au jeune Charles VIII le beau port de Marseille, la riche Provence et leurs vieux droits sur

Naples, la Sicile et Jérusalem. Quelques mois plus tard, ce fut le tour de Marie de Bourgogne, morte d'une chute de cheval, à la fleur de l'âge. Elle laissait à Maximilien et aux Flamands deux enfants au berceau. Pressés d'en finir avec une guerre ruineuse, les bourgeois vinrent trouver dans sa tanière le roi affaibli et paralysé, et lui cédèrent définitivement l'Artois et la Bourgogne, à condition que Charles VIII épouserait leur petite Marguerite.



Mort de Marie de Bourgogne. (P. 194.)

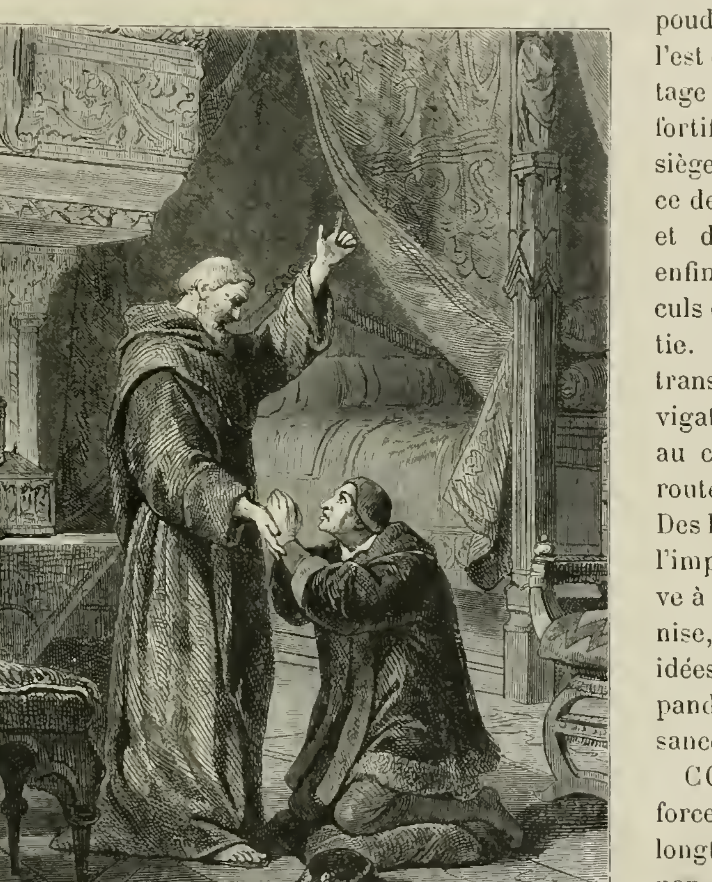
CCV. Voilà l'héritage incomplet et gâté par ses fautes que Louis XI transmettait à son fils. Pour lui, il emportait dans la tombe la méfiance et la haine de quiconque l'avait connu, et le sang de beaucoup d'innocents. La conscience oppressée de ce fardeau, il se débattait contre le moment fatal. La médecine ne pouvant plus rien, il eut recours aux reliques, aux prières, aux pèlerinages, et du fond de l'Italie il fit venir un moine célèbre par ses dons merveilleux, saint François de Paule, le fondateur des Minimes. Vains efforts : les miracles ne sont pas faits pour guérir de tels hommes. Il mourut, et nul ne le pleura (1483).

CCVI. Ici se termine une longue et lamentable époque. Elle s'ouvre, au lendemain des croisades, par les crimes de Philippe le Bel, qui outrage, en la personne du souverain pontife, le plus haut représentant de la liberté sur la terre, et qui proclame le réveil du paganisme politique, successivement appliqué au clergé, aux templiers, à ses voisins, à ses vassaux et à ses sujets. Puis viennent les folies de Charles le Sage, voulant avoir son pape à lui, et ressuscitant dans sa propre maison tous les abus de la féodalité. Cette révolte contre l'Église, faite au nom de l'indépendance nationale, n'aboutit qu'au libre déchaînement de toutes les violences, c'est-à-dire à la ruine du droit des gens et du droit public par celui du plus fort. Deux fois les Anglais arrivent pour châtier les coupables, et deux fois princes, bourgeois, paysans, oubliant que l'esprit de famille est le nœud de la force, l'esprit national la base de toute liberté, bouleversent l'État par leurs dissensions, et assurent le triomphe de l'étranger. Au moment où tout semble perdu, la chevalerie renaît en Jeanne d'Arc, qui sauve la France et sa dynastie, qui réveille l'amour de Dieu et de la patrie. Son œuvre accomplie, elle est brûlée comme les templiers. Enfin, après tant de vicissitudes, la lutte se termine par une sorte de trêve du bien et du mal et par la soumission définitive de chacun à la monarchie absolue.

CCVII. Louis XI apparaît au terme de ces calamités comme Minos aux portes de l'enfer, juge sans miséricorde, instrument des vengeances célestes, appelé pour condamner et pour sévir. A ses pieds s'éteint la hiérarchie militaire du moyen âge : ici sur les champs de bataille ou sur l'échafaud, là par la seule stérilité de son sang. L'Angleterre reste livrée aux guerres civiles; les maisons de Bourgogne et d'Anjou ne sont plus; celle de Bretagne est réduite à une fille unique, et

par leur ruine la France revient au même point d'unité qu'à l'avènement de Philippe le Bel. Détruites pour jamais, ces puissantes familles ne seront remplacées que par les rouages perfectionnés de l'administration royale.

CCVIII. Si les grands seigneurs ont justement péri, leurs vices ne meurent pas tout entiers avec eux, et le pouvoir qui succède à leur tyrannie multiple ne sera que le trop fidèle héritier de leur folle impiété ou de leur légèreté prodigue. Malgré les bienfaits de Jeanne d'Arc, la foi n'a pas repris son empire à la cour, et la dévotion, que la moindre teinte d'égoïsme suffit à rendre suspecte, y est pour longtemps discréditée par la cruelle et superstitieuse hypocrisie de Louis XI. Quoique le saint-siége ait recouvré son unité et son indépendance, évêchés et abbayes restent à la merci du roi, inévitable source de corruption pour le clergé, de révolte chez les fidèles. Complice de tant de fautes, la première tige des Valois n'en recueillera pas longtemps le fruit, et le sang de Louis XI, comme celui de Philippe le Bel, se tarira de bonne heure pour faire place à celui d'une autre branche.



Louis XI aux pieds de saint François de Paule. (P. 194.)

CCIX. Toutefois, bien que le mal conserve ses racines, l'autorité nouvelle se sent du moins intéressée à maintenir partout l'ordre et la sécurité, et, par cette première centralisation, les inconvénients du despotisme, pesant de plus loin sur les provinces, sont en réalité diminués. Le règne de la force brutale et les rivalités qui déchiraient le pays font place aux combinaisons plus paisibles de la politique empruntées par Louis XI aux Italiens pour diviser ou détruire ses ennemis. L'aveugle bravoure du chevalier bardé de fer, déjà mise en péril par l'emploi de la poudre à canon, l'est encore davantage par l'art des fortifications et des siéges, par la science des manœuvres et des retraites, enfin par les calculs de la diplomatie. La boussole transforme la navigation et ouvre au commerce des routes nouvelles. Des bords du Rhin l'imprimerie arrive à Paris et à Venise, apportant aux idées, pour se répandre, une puissance illimitée.

CCX. Ainsi la force de l'esprit, longtemps étouffée par une nouvelle barbarie, reprend son essor et le premier rôle dans les luttes de l'histoire. Sur ses ailes s'élève la bourgeoisie, dont Louis XI a fini par sentir et par utiliser le génie. Éclairé par la ligue du Bien public, ce roi cherche son appui dans les habitants des villes, déclare que les fonctions municipales anobliront, tient régulièrement les états provinciaux, respecte les institutions locales, fonde l'inamovibilité de la magistrature, donne à chaque province parlement et université, et pour consoler Paris favorise son commerce et son industrie. Partout naissent des familles de robe, où le travail, la

science et les honneurs deviennent héréditaires. Fiers de ces privilèges et de cette royale amitié, les bourgeois oublient leurs griefs, et ne songent pas que, après s'être servi de leur plume et de leur dévouement pour se débarrasser de ses ennemis, le pouvoir leur appliquera aussi un jour son système niveleur.

CCXI. Dans les campagnes abonde encore la noblesse moyenne, instruite par de terribles exemples, soumise aux juges et aux officiers de la couronne, incapable de mettre l'État en péril, prête, au contraire, à verser son sang pour sa défense ou son agrandissement. Encore plus que la bourgeoisie, le paysan a conservé pures sa foi et ses traditions. A ses yeux l'autorité du saint-siège n'a pas été ébranlée, et, sauf quelques bandes de Jacques soulevées par la misère, l'écho du grand schisme n'est pas venu troubler la paix de ces cœurs simples et dociles. Aussi, au lieu de continuer à empirer, leur sort s'est modifié, et le servage a fait place à la liberté. Si l'autorité des seigneurs est devenue dure et arbitraire, si la protection des gens de guerre s'est changée en ravages intolérables, les paroisses cherchent un appui direct auprès du roi, qui, dans son propre intérêt, les protège, accroît leurs franchises et imite pour elles le rôle paternel de l'Église. De là, malgré la guerre des Anglais, le retour d'une prospérité rapide qui sans doute n'a pas surpassé les beaux jours de Suger et de saint Louis, mais qui depuis n'a plus eu d'égale, si ce n'est de nos jours.

CCXII. De cette façon, l'édifice se reconstruit moins beau qu'au XIII[e] siècle, moins laid qu'au XIV[e]. La liberté politique, qui en formait le couronnement, disparaît pour des siècles, du moment qu'on a secoué le joug d'une autorité spirituelle supérieure à toutes les autres. Cette révolte ayant surtout été le fait des grands, de tout temps incapables, en France, de modération, leur pouvoir s'évanouit, et passe aux mains d'un roi qui s'appuie sur les classes inférieures. Si odieux que ce régime paraisse d'abord, il répond à un instinct profondément vivace au cœur de la nation, instinct qui fait à la fois sa faiblesse et sa force, et qui forme désormais le trait distinctif de son histoire. A cette époque déjà, ce peuple, amoureux d'égalité, préfère la puissance d'un prince aux ravages d'une aristocratie turbulente; la volonté d'un seul, fût-il mauvais, aux caprices de plusieurs; une soumission générale, à la liberté égoïste et dangereuse des plus forts. De là les contradictions dont la monarchie absolue est sans cesse l'objet. Justement honnie par les uns comme la ruine de la vie publique, vantée avec raison par les autres comme la personnification des intérêts populaires, elle est le refuge d'un pays à demi déchu, encore trop chrétien pour subir la domination d'une caste, mais plus assez pour se gouverner lui-même dans le juste équilibre de ses forces. Malgré sa faiblesse et son égoïsme, ce pouvoir imparfait devient le rempart de la justice, de la paix, de l'ordre public et même, pendant un certain temps, des libertés locales. Sous le roi, chaque commune élit ses magistrats, arme ses soldats, vote ses impôts; l'État forme comme un faisceau de petites républiques confédérées, constitution dont les peuples voisins envient la puissante unité. Au sein de la commune subsistent encore intactes la corporation et la famille chrétiennes, c'est-à-dire la liberté de l'ouvrier et la liberté de la femme, fondées par le travail et par la chasteté volontaire. Ainsi, rajeunie par deux siècles de désastres, résignée en haine de l'anarchie au joug d'un maître, la France est à la veille de reprendre sinon toute son ancienne prépondérance, du moins une place moins inégale en Europe.

CCXIII. Historien de Louis XI, Philippe de Comines est le peintre naïf et fidèle de cette nouvelle époque. Ce n'est plus l'honnête Joinville confondu par l'héroïsme de saint Louis, c'est un homme d'esprit ayant besoin de toutes ses ressources pour excuser la conduite de son maître. Et encore l'admiration n'étouffe-t-elle pas dans son cœur les regrets du passé, les scrupules du présent : tant il est vrai que l'art le plus raffiné et le plus entier succès ne parviennent pas à embellir le culte de l'intérêt! A côté de cette prose spirituelle et limpide, la poésie revit dans les

chansons et les rondeaux de Villon, licencieux voleur que ses couplets sauvèrent de la potence. Pendant que la France secoue les liens de la vieille république européenne, la langue nationale s'affranchit aussi du latin, envahit les chaires et les livres. Plus heureux que l'idiome provençal, dont l'éclat précoce a péri avec les Albigeois, le français du nord renaît sinon par les grandes allures de l'enthousiasme épique ou lyrique, du moins pour les discussions et pour les jeux d'un peuple curieux, naïf, railleur et léger. Aux fiers hommes d'armes prêts à tout pourfendre de leur lance, succèdent des gens d'esprit qui espèrent tout trancher d'un argument ou d'une plaisanterie.

CCIV. Sur terre et sur mer, en politique et en littérature, l'homme a perfectionné ses armes. De récentes découvertes ouvrent une vaste carrière à son intelligence; mais son cœur est toujours le même avec ses instincts d'égoïsme, d'ambition, d'orgueil, de sensualité, source éternelle de discorde et de guerre. Une première révolte contre l'Église est étouffée, celle de la force brutale; une seconde se prépare, celle de l'esprit, comme si la France voulait, fille ingrate, tourner l'un après l'autre contre sa mère les dons qu'elle en a reçus.

LIVRE V

FRANÇOIS I — GUERRES DE RELIGION

1483-1598

I. Louis XI avait fondé la monarchie absolue sur les ruines de la féodalité. Heureusement ses ennemis étaient morts avant lui. Pour s'opposer à leurs justes vengeances, il ne laissait qu'un fils de treize ans, Charles VIII, pauvre de corps et d'esprit, élevé loin de la cour et maintenu par la méfiance de son père dans une funeste inaction. Après un despote, venait un enfant incapable, occasion bien propice pour les vieilles semences d'anarchie. Mais Paris et l'université ne s'étaient pas relevés du coup mortel porté à leurs privilèges par leur propre trahison ; il n'y avait plus de grands vassaux indépendants, et les seuls seigneurs de quelque importance, l'héritier des Bourbons et Louis d'Orléans, avaient épousé les deux sœurs du roi. Une éducation austère avait donné à ces princesses un cœur sage et ferme, et l'aînée, Anne de Beaujeu, désignée par son père pour la régence, prit les rênes de l'État avec une vigueur digne de la reine Blanche (1483).

II. La succession de Bretagne allait s'ouvrir, grave question qui avait déjà servi de prétexte aux guerres des Anglais, et qui pouvait de nouveau ensanglanter la France. Pendant que le sort de ce beau duché et de son héritière tenait les esprits en suspens, le duc d'Orléans, sourd aux conseils de sa femme Jeanne, espérait revenir au temps de Charles VI, où le pouvoir appartenait au plus fort, prétendait que, comme prince du sang, il avait droit à la garde du royaume, et, au risque de troubler la paix publique, attaquait ouvertement la régente. Pour compléter l'illusion, les états généraux furent convoqués comme aux jours d'Étienne Marcel et de Jean Sans-Peur (1484). Pour suivre les traditions de leurs devanciers, les députés se crurent obligés de proclamer leur pouvoir souverain supérieur à celui que la nation confie au roi ; ils annulèrent les impôts que Louis XI avait quadruplés sans leur consentement, et remirent la taille au taux de Charles VII ; enfin ils manifestèrent le vœu d'être réunis périodiquement : triste et stérile écho d'une liberté mourante, oubliée bientôt jusqu'à de nouvelles calamités. Du reste, l'assemblée, où bourgeois et magistrats avaient pris une grande importance, se montra dévouée à la

royauté; respectant la volonté du défunt, elle confirma la régence aux mains de sa fille Anne. C'était là toute la question du moment.

III. Battu devant les états, Louis d'Orléans fit un appel aux armes, et ne rougit pas d'invoquer l'alliance de l'archiduc Maximilien, en lui faisant espérer la main d'Anne de Bretagne. Veuf de Marie de Bourgogne, cet Autrichien semblait né pour épouser les héritières de toutes les provinces françaises. Anne de Beaujeu s'en indigna, et envoya des troupes pour lui fermer la frontière du nord, en même temps que de sa personne elle battait le duc d'Orléans à Beaugency, le poussait l'épée dans les reins le long de la Loire, et le forçait à chercher un refuge derrière les murs de Nantes. La ville fut investie, et de formidables canons envoyèrent leurs boulets jusque dans les fenêtres du château ducal. Cependant, irrités de cette agression, les Bretons se levèrent par un dernier effort d'indépendance, et se jetèrent dans la place; il fallut en abandonner le siège.

IV. L'année suivante, les deux armées se rencontrèrent à Saint-Aubin-du-Cormier (1488). Il y avait de chaque côté douze mille hommes environ; mais les troupes du roi avaient l'avantage d'une puissante artillerie, qui dès le début de l'action surprit, paralysa et décima l'ennemi. Les gens d'armes bardés de fer firent le reste, et se livrèrent à une horrible boucherie. Pour faire croire à des secours anglais, une partie des Bretons avaient pris la croix rouge d'Angleterre : ce signe détesté leur porta malheur; les pauvres gens furent massacrés sans quartier. Le duc d'Orléans, fait prisonnier, fut traîné de château en château jusqu'à Bourges, où il resta sévèrement enfermé. Les vainqueurs prirent Dinan et Saint-Malo, et la Bretagne réduite promit, sous peine de deux cent mille écus d'or, qu'Anne ne se marierait pas sans le consentement du roi.

V. De dépit la jeune duchesse, assiégée de prétendants et d'ennemis, exposée d'un jour à l'autre à se voir enlevée, épousa par procureur l'archiduc Maximilien, dont les secours se faisaient pourtant bien désirer, et qui lui-même mettait peu d'empressement à venir délivrer sa fiancée. Charles VIII rentra une dernière fois en campagne, assiégea Rennes, et offrit sa main à celle qu'il avait décidément vaincue. Délivré sur les instances de sa bonne Jeanne, le duc d'Orléans, désormais fidèle et reconnaissant, vint mettre le sceau à cette union, dissipa les scrupules et les incertitudes d'Anne de Bretagne, et la décida à être reine de France (1491). En même temps que l'indolent Maximilien perdait cette riche dot, il se voyait renvoyer sa fille Marguerite, élevée à la cour de France avec promesse d'épouser le roi. Il accepta ce double affront à condition qu'en échange de la Bretagne la France abandonnerait pour jamais l'Artois et la Franche-Comté. Si son honneur chevaleresque était compromis, il conservait du moins, sauf la Bourgogne, le vaste héritage de Charles le Téméraire, que ses enfants devaient porter, avec l'Allemagne entière, à la redoutable maison d'Espagne. Non moins imprudent de ce côté, Charles VIII renonça au Roussillon, dont son père occupait encore une partie. Oubliant ses voisins du Rhin et des Pyrénées, ce roi de vingt-deux ans était tout entier à de lointains projets.

VI. Vainement le rusé Louis XI avait prétendu réduire la politique aux calculs de la diplomatie et au trafic des consciences. Comprimé par sa main de fer, l'amour des combats renaissait de lui-même chez les fils des Gaulois, des Romains et des Francs; un sang belliqueux bouillonnait dans la jeune noblesse, dégoûtée des guerres civiles, mais non des conquêtes aventureuses. Le même instinct qui avait poussé jadis les Grecs vers Troie et les croisés vers l'Orient, entraînait les esprits vers l'opulente et voluptueuse Italie. Depuis cinquante ans, le luxe, l'élégance, l'art, la science, le commerce y avaient fait des progrès de géant. Coupée de mille canaux, la vallée du Pô ressemblait à un vaste jardin. La dominante Venise agrandissait sans mesure son arsenal, ses magasins et ses palais de marbre. Florence, plus paisible, se complaisait dans ses bibliothèques, ses galeries, sa coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs, et, au milieu des statues et des manuscrits tirés de

l'oubli, un essaim de jeunes artistes, peintres ou sculpteurs, ne se sentaient pas incapables de lutter avec les anciens maîtres de la Grèce. Enfin, entre toutes, Rome restait le foyer des lumières, du goût, et surtout de cette inspiration chrétienne, désireuse d'élever à Dieu des monuments dignes de lui. Au palais de Latran, tombé en ruines pendant la captivité d'Avignon, succédait le Vatican, ne faisant plus qu'un avec la basilique de Saint-Pierre, et ouvrant à la fois ses galeries hospitalières au vieux marbre de Laocoon, aux annales retrouvées de Tacite et de Tite-Live, et au pinceau du Pérugin et de Pinturicchio, pieux enfants de l'Ombrie.

VII. De cette capitale, l'Église gouvernait encore les peuples par l'enseignement de ses universités et par le génie de ses grands hommes. Maîtresse de la science et des arts, reine des esprits et des cœurs, asile de la liberté et de la vie intellectuelle contre les atteintes brutales de l'absolutisme, elle pouvait, ce semble, se consoler dans ce noble empire d'avoir perdu le domaine politique du monde. Mais au milieu de ce nouveau triomphe, comme au temps des croisades, se préparait une catastrophe. Soit que les fugitifs échappés à la ruine de Constantinople aient apporté avec eux les instincts d'un peuple vicieux, soit qu'à l'exemple de l'ancienne Grèce l'Italie, sa rivale, ait puisé la corruption dans ses propres richesses, les artistes, jusqu'alors guidés sur la route du beau par l'amour de Celui dont ils embellissaient le culte, s'arrêtèrent peu à peu pour retourner aux voluptés païennes, et se firent les interprètes d'un amour moins pur. Pour comble de profanation, les sujets chrétiens, destinés aux églises, servirent bientôt à diviniser les faiblesses des peintres ou des princes leurs protecteurs, et, sous l'image sacrée de la Vierge Mère tenant l'enfant Jésus, figurèrent des portraits plus dignes des impudiques déesses de l'Olympe. Née à Florence sous le patronage des Médicis, cette corruption, compagne de la dépravation des mœurs, devint générale, et monta jusque sur le trône pontifical avec le déplorable Alexandre Borgia. Les arts n'obtinrent plus ses encouragements qu'à condition de flatter et d'honorer ses crimes.

VIII. D'ordinaire Dieu laisse croître l'ivraie au milieu du bon grain, et attend avec patience le jour de sa justice; mais si, par une audace intolérable, la mauvaise herbe ne respecte plus même le seuil du sanctuaire, alors, devançant son heure, la colère du Ciel se hâte de rompre l'alliance adultère des choses saintes avec le vice. Déjà, dégoûté des exigences d'Alexandre VI, Pinturicchio avait repris le chemin de la montagneuse Ombrie. A Florence, un moine courageux, le dominicain Jérôme Savonarole, tonnait contre l'hérésie des arts, la corruption des mœurs et le culte impur de la matière, comme jadis le frère Jacques de Todi contre la politique de Boniface VIII. Aux peuples sourds à la pénitence il annonçait d'une voix prophétique la venue des barbares du Nord, lions affamés et cruels, qui dévoreraient l'Italie, l'effaceraient d'entre les peuples et la dépouilleraient de son luxe coupable.

IX. Du reste, tout invitait les Français à passer les Alpes. L'héritage du duc d'Anjou ouvrait à Charles VIII la perspective de Naples, et plus loin encore celle de Jérusalem et de Constantinople. L'Italie était le chemin de cet empire, et l'occasion d'y entrer semblait favorable. Amie du roi, Blanche de Montferrat, régente de Savoie, offrait de lui ouvrir ses montagnes ennemies. A Milan, le petit-fils du grand Sforza était gardé à vue et menacé de mort par son oncle Ludovic le More, et, tandis que l'infortuné implorait les secours du roi de Naples, son beau-père, son puissant spoliateur appelait pour se défendre les armes françaises. De plus, Gênes offrait ses vaisseaux, les premiers pourvus d'obusiers, et Venise, qui venait d'acquérir Chypre et la Morée, était bien aise d'occuper ailleurs l'attention des Espagnols. Avec ces nombreux alliés, il était facile de jeter à la mer la branche cadette d'Aragon, que sa cruauté capricieuse faisait détester des Napolitains, et dont plus d'un proscrit désirait la ruine.

X. Charles VIII emprunta, à quatorze pour cent par mois, cinquante mille ducats à Milan et cent mille livres à Gênes. Non

contente de lui donner passage dans ses États, la régente de Savoie lui offrit ses bijoux à mettre en gage. C'était assez pour équiper une petite armée et pour arriver en Piémont. Une fois au delà des Alpes, s'ouvrait devant les Français le plus beau pays du monde, la séduisante Italie. Dans sa terreur à la seule approche des barbares du Nord, Pierre de Médicis courut au-devant d'eux, et leur livra sans hésiter ses premières forteresses et les villes de Pise et de Livourne. Le lâche avait cru par là sauver son pouvoir; indigné, le peuple se souleva, le chassa honteusement, releva le vieux drapeau de la république, et d'un commun accord Français et Florentins pillèrent les trésors de ces banquiers, ayant des comptoirs à Lyon, en Flandre, en Angleterre, et prêtant à tous les rois de l'Europe. Cependant Charles VIII continuait sans obstacle sa marche vers le sud. Ses gentilshommes chevauchaient en pantoufles, faisant traîner leurs armures sur des chariots et envoyant en avant marquer leurs logements. Aussi épouvanté que Pierre de Médicis, le pape Alexandre VI ouvrait les portes de Rome, et feignait de se soumettre. L'armée napolitaine fuyait en toute hâte, entraînant son roi et ne pouvant supporter la vue de l'ennemi. Digne de tels soldats, le peuple se soulevait en faveur du conquérant; le souverain détrôné n'avait que le temps de s'embarquer presque seul pour l'île d'Ischia.

XI. Étourdi de ce triomphe, Charles VIII s'imagina qu'une croisade ne serait pas plus difficile. Il acheta Constantinople du dernier héritier des empereurs grecs, se fit livrer par le pape le frère fugitif du sultan Bajazet, et envoya des armes et des émissaires sur les rivages de Turquie. Mais les temps étaient bien changés. Cette fois ce fut le pape même qui, ennemi de la domination française, avertit les Turcs du danger, au risque de faire tomber leur colère sur les malheureux Grecs. Pendant que Bajazet ordonnait sans pitié le massacre de cinquante mille personnes, qu'empoisonné par une main cachée son frère mourait au milieu de la cour française, et qu'ainsi s'évanouissaient les espérances de Charles VIII, un orage plus menaçant se formait en Italie. Le peuple napolitain, mécontent de voir toutes les dignités aux mains des conquérants, renouait déjà des relations avec le fugitif d'Ischia. Le pape avait hâte d'être délivré de ses incommodes voisins. Florence murmurait de voir une garnison étrangère dans ses forteresses et dans Pise affranchie de sa domination. Venise tremblait encore une fois pour ses possessions de Morée. Enfin Ludovic le More en avait fini avec son neveu, et avait moins peur du roi de Naples détrôné que du duc d'Orléans, qui, occupant Novare avec un corps de réserve, pouvait réclamer le Milanais du chef de son aïeule Valentine Visconti. En quelques jours s'organisa une ligue formidable, où entra non seulement toute l'Italie, mais encore l'Autrichien Maximilien, qui venait, pour remplacer Anne de Bretagne, d'épouser la fille de Ludovic Sforza. Gênes elle-même, non contente de retirer ses terribles bombardes, mit la main sur les rares galères de la France, et quarante mille confédérés se rassemblèrent pour couper la retraite aux conquérants de Naples.

XII. Charles VIII n'avait pas de temps à perdre. Laissant dans sa nouvelle capitale une garnison insuffisante, il partit avec sept mille hommes, non plus pour l'empire d'Orient, mais pour ses États, dont une armée nombreuse lui barrait le chemin. Heureusement les Italiens ne songèrent pas à défendre les passages de l'Apennin, gorges étroites, faciles à fermer avec une poignée d'hommes. Ils trouvèrent plus beau d'attendre au delà des montagnes, dans la plaine de Fornoue, où ils pourraient, se déployant à l'aise, envelopper et prendre les Français jusqu'au dernier. Mais les soldats de Charles VIII ne connaissaient pas cet art raffiné de la guerre, où les adversaires se comptaient au lieu de se battre, et où, le plus faible cédant, une grande victoire coûtait à peine quelques gouttes de sang. Laissant piller leurs bagages, ils se jetèrent, le roi en tête, sur l'ennemi, et lui tuèrent sans quartier deux à trois mille hommes. C'était plus qu'il n'en mourait d'ordinaire en dix années de petits combats.



Louis XII proclamé Père du peuple. (P. 204.)

Épouvantés, les Italiens se débandèrent, et laissèrent la route libre (1495). Après ce succès, il ne fallait qu'un peu d'audace pour marcher sur le Pô, donner la main au duc d'Orléans et emporter Milan. Charles VIII ne se crut pas assez fort : longeant le pied des montagnes par des chemins affreux, il regagna péniblement Asti et les débouchés de la Savoie. De là il fit la paix avec Ludovic pour dégager sa réserve fort compromise à Novare. En quelques mois le reste de ses conquêtes fut perdu, et les garnisons de Naples et de Toscane mirent bas les armes. Ainsi se termina cette expédition, comparable à celle du Franc Théodebert ou aux malheureuses équipées des ducs d'Anjou. Assez braves pour parcourir impunément l'Italie d'un bout à l'autre, les Français avaient compté sans les ruses de princes perfides. Si, pour durer, toute conquête demande sagesse et persévérance, pourquoi, oubliant les leçons de Louis XI, son fils imitait-il l'étourderie de Charles le Téméraire aux prises avec les Suisses? Ne fallait-il pas encore plus d'esprit pour dompter des Italiens ?

XIII. Pendant que Charles VIII faisait à Lyon les préparatifs d'une nouvelle expédition, au delà des Alpes luxe et plaisir avaient repris leur cours. Remède suprême des peuples guérissables, l'invasion étrangère n'avait corrigé ni le pape, ni les Sforza, ni les misérables princes de Naples. Florence seule persistait à vouloir se régénérer à la voix de Savonarole. Inspirés par cet apôtre, de pieux artistes avaient retrouvé les secrets du pinceau chrétien, et quelques âmes d'élite renonçaient courageusement à toutes les jouissances profanes. La multitude suivait cet exemple dans une de ces fièvres, hélas! trop courtes, de généreux entraînement. Tableaux

impurs, livres licencieux, statues païennes furent brûlés en monceaux. Les femmes, quittant leur parures, reprirent la robe de laine et le fuseau de leurs aïeules; les enfants vinrent en foule s'initier aux vertus antiques. N'allait-on pas revoir ces beaux temps de la république que Dante avait pleurés? Mais le bien fatigue les cœurs vulgaires, en même temps qu'il aigrit les âmes viles. Le jour où l'enthousiasme cessa de croître, il s'affaissa, et, sauf de rares amis, Savonarole ne trouva plus que des furieux acharnés à le perdre. Plus malheureux que frère Jacques, l'idole de l'ingrate Florence mourut sur un bûcher. A peine pleuré d'abord, il devait être un jour vénéré comme un martyr. Cependant le torrent de la corruption païenne, auquel il avait opposé sa poitrine, suivit son cours fatal, en attendant qu'éclatât l'hérésie vengeresse, et que, suivant le prophète, d'autres barbares du Nord revinssent châtier l'Italie.

XIV. Dans son séjour au delà des Alpes, Charles VIII n'avait pas échappé à l'influence magique de ces peuples artistes, et de Naples il avait ramené des sculpteurs et des peintres pour décorer son château d'Amboise. Cœur aussi généreux que téméraire, il songeait jour et nuit à la conquête et à la réforme de ce beau pays, qu'il n'avait fait qu'entrevoir; dans un vague instinct du mal qui minait l'Europe, il se flattait, comme si c'était affaire de prince, de rajeunir l'Église, de régénérer le clergé et de purifier le saint-siège souillé par Alexandre VI. La mort le surprit dans ces chimériques projets (1498).

XV. Comme le fils de Philippe le Bel, celui de Louis XI ne laissait pas d'enfants, et la couronne allait passer à ce duc d'Orléans dont l'aïeul était mort assassiné, dont le père avait vécu captif en Angleterre, et qui lui-même avait été prisonnier de Charles VIII. Grâce aux méfiances de Louis XI, ce prince n'avait pu épouser ni une grande héritière comme celle de Bourgogne, ni faire valoir ses droits sur Milan, et s'était vu contraint d'accepter sa cousine Jeanne, la seconde fille du roi. Ainsi pour la première fois l'avènement d'une nouvelle branche n'apportait rien à la couronne. Ce n'était pas le seul inconvénient de ces mariages de famille, proscrits par l'Église et inspirés par une politique étroite et soupçonneuse. Le bonheur intérieur et la bénédiction de Dieu leur manquaient aussi. Jeanne étant peu favorisée de la nature, Louis d'Orléans ne l'aimait pas, et, sans égard pour sa tendresse, oubliant que naguère il lui avait dû la liberté, il n'attendait qu'une occasion pour s'en séparer. Une fois sur le trône, il obtint son divorce du trop facile Alexandre VI (1499). La pieuse Jeanne alla cacher sa douleur dans la solitude, où elle fonda l'ordre des Annonciades : le Roi des rois succéda pour elle à l'ingrat roi de France, et elle devint sainte Jeanne de Valois. A sa place Louis XII prit Anne de Bretagne, qui avait déjà épousé Charles VIII, au mépris de ses engagements avec l'archiduc Maximilien, et qui, reine deux fois punie, ne donna jamais de fils à la France.

XVI. Sauf cette atteinte fâcheuse aux lois du mariage, le nouveau prince, élevé à l'école du malheur, montrait un cœur bon et large. Il débuta par un pardon général à tous ses ennemis, disant que le roi de France ne devait pas se souvenir des injures du duc d'Orléans. Son soin le plus cher fut d'alléger les charges de son peuple et de diminuer graduellement les impôts, sagesse bien rare qui rendait inutile la convocation des états généraux. Les parlements continuèrent à lui présenter leurs candidats aux places vacantes, et purent librement opposer à l'enregistrement des ordonnances et des lois leurs observations ou remontrances, droit nouveau qui depuis Louis XI rendait la magistrature en quelque sorte dépositaire du consentement national. Les villes jouirent de leurs franchises; les princes du sang osèrent se produire sans exciter d'ombrage; heureuse, prospère, unie, paisible, la France goûta les bienfaits d'une autorité douce et d'une liberté encore respectable. Au milieu des progrès de la science et de la richesse publique, elle décerna le titre de Père du peuple au bon roi qui réalisait un instant les espérances de la génération nouvelle, et qui of-

frait la trompeuse image d'un pouvoir absolu, aimable et paternel.

XVII. Au dehors, l'Italie restait le but de toutes les convoitises. Aux prétentions de Charles VIII sur Naples Louis XII joignait ses droits sur Milan. Le lâche et versatile Ludovic Sforza, odieux par son usurpation et par le meurtre de son neveu, n'était guère en état de se défendre, et n'avait que quelques milliers de Suisses enrôlés à prix d'argent; car, sauf les Vénitiens, il n'y avait plus de soldats au delà des Alpes. Le pape, qui s'était montré si facile pour le divorce du roi, ne demandait pas mieux que de rester son allié. En échange, ce pontife dépravé, qui, en abdiquant la chasteté, avait perdu le plus solide rempart de son indépendance, ne réclamait que l'agrandissement de son fils, le trop célèbre César Borgia, qui, de cardinal, aspirait à devenir prince temporel. Flattant adroitement l'ambition de ce jeune scélérat, Louis XII lui donna au bord du Rhône en Dauphiné le duché de Valentinois, et lui promit des troupes pour conquérir la Romagne. Réunis après deux siècles de guerre, le pape et le roi de France se flattaient de décider encore à eux seuls les affaires de l'Italie et du monde.

XVIII. Malheureusement, si d'un côté le caractère d'Alexandre VI ôtait au saint-siège sa force morale, de l'autre la France manquait d'organisation militaire. Redoutant ses sujets plus que ses ennemis, Louis XI n'avait travaillé qu'à les désarmer, et avait laissé tomber les francs archers institués par son père. Quelques troupes mercenaires suffisaient à la garde de ce prince méfiant, qui préférait la ruse et la corruption à la guerre ouverte. Par le payement de la taille, les bourgeois s'étaient vus avec plaisir dispensés des expéditions lointaines et chargés seulement de défendre leurs remparts. Et quant aux gentilshommes toujours avides de combats, ils auraient cru se déshonorer en combattant à pied; ni les défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, ni les victoires des Suisses sur les Bourguignons n'avaient pu les désabuser des vieux préjugés de la chevalerie et leur faire comprendre le rôle nouveau de l'infanterie. Pour avoir les gens de pied qui manquaient à Charles VIII, Louis XII fut donc réduit, comme Ludovic le More, à acheter des Suisses. C'était perdre les avantages de la bravoure française et faire de la guerre une sorte d'encan, où quelques mercenaires marchanderaient la victoire, et se donneraient au plus offrant.

XIX. Avec cinq mille Suisses, le roi emporta Milan, et fut maître de la Lombardie. Ludovic en ramena huit mille et rentra dans sa capitale. Enfin, surenchérissant à son tour, Louis XII en réunit quinze mille, et vint offrir la bataille à son adversaire dans les plaines de Novare. Inférieurs en nombre et gagnés par de belles promesses, les Suisses de Sforza jugèrent inutile de se faire massacrer par leurs compatriotes; ils passèrent aux Français avec armes et bagages, et livrèrent Ludovic lui-même, qui alla finir ses jours aux bords de l'Indre, enfermé dans le château de Loches. Vainqueur, le roi fit une seconde entrée triomphale dans Milan aux applaudissements d'un peuple inconstant. Il y laissa un doux et pacifique gouverneur, grand ami des arts, le cardinal Georges d'Amboise; puis il partit pour soumettre le reste de l'Italie. Grâce à son aide, César Borgia s'empara d'Imola, de Fornoue, de Faenza, de Rimini; les derniers châteaux indépendants furent réduits; le poignard et le poison firent le reste, et débarrassèrent de ses ennemis le nouveau duc de Romagne. Un pas de plus, et le royaume de Naples était reconquis. La prépondérance du pape et du roi semblait assurée plus solidement qu'au temps de Philippe le Bel et de Boniface VIII. Seulement les rôles étaient intervertis, et au lieu d'un roi faisant servir le pape à l'agrandissement de sa famille, cette fois, chose plus triste, c'était le pape employant les Français à la fortune de son propre fils, et se flattant de lui laisser ses États et sa tiare. Mais l'homme coupable a beau s'assurer du succès, une fatalité vengeresse s'attache à ses entreprises, déjoue ses calculs, et tôt ou tard il périt dans ses propres filets.

XX. Au lieu de conquérir le royaume de Naples, Alexandre VI et Louis XII voulurent,

par un raffinement de prudence, le partager avec les Espagnols, déjà maîtres de la Sicile. Ils ne savaient pas quels voisins ils appelaient à se mêler de leurs affaires. Grenade venait d'être prise, les Maures et les juifs chassés : réunie sous un seul roi, l'Espagne était dans cette exubérance de jeunesse et de vie qui prépare de grandes choses. Souverains de ce belliqueux pays, Ferdinand le Catholique et Isabelle avaient marié leur fils et leur fille aux deux enfants de l'archiduc Maximilien et de Marie de Bourgogne. Par ces alliances, la jeune Marguerite, que Charles VIII avait dédaigneusement renvoyée, et son frère Philippe le Beau apportaient à l'Espagne, non seulement la Franche-Comté et les Pays-Bas, mais encore l'héritage futur de la maison d'Autriche, la Bohême et la Hongrie. Ainsi, par la faute de Louis XI et par l'incurie de Charles VIII, deux ennemis redoutables allaient se fondre en une seule et menaçante puissance.

XXI. Même perspective pour l'Espagne en dehors de l'Europe. Un pieux marin génois, Christophe Colomb, avait proposé une croisade, non plus contre les Maures d'Afrique ou contre les infidèles de l'antique Orient, mais pour la découverte et la conversion d'un nouveau monde, mille fois plus riche et plus beau. La terre étant ronde, il se promettait d'arriver par l'occident à ces îles féeriques situées au delà de la Chine, entrevues au XIIIe siècle par le Vénitien Marco Polo, et peut-être au paradis terrestre même, désigné par Dante comme l'antipode de Jérusalem. Tandis que les Portugais se glissaient de cap en cap le long des côtes d'Afrique, et cherchaient par la pointe de Bonne-Espérance une nouvelle route pour les Indes, plus hardi, Colomb les devançait par la route opposée, et avec trois petits vaisseaux s'aventurait sur l'immensité de l'Océan. Ainsi fut trouvée pour l'Espagne la terre d'Amérique avec ses belles plantes tropicales, ses champs fertiles, ses grands fleuves, ses métaux précieux, véritable terre promise, où la soif de l'or devait trop tôt renverser la croix plantée par Colomb.

XXII. Ces magnifiques espérances dans l'un et l'autre monde n'empêchaient pas Ferdinand le Catholique d'avoir l'œil sur l'Italie. Déjà maître de la Sicile et de la Sardaigne, il saisit avec empressement l'offre de Louis XII, et envoya pour prendre sa part de Naples le conquérant de Grenade, Gonsalve de Cordoue. Sous ce capitaine s'était formée l'infanterie espagnole, modèle d'ordre et de discipline, plus tenace que les Français, aussi brave que les Suisses, combattant pour la grandeur de sa patrie et non pour un vil salaire. Le pauvre roi de Naples n'était pas de force à lutter contre de tels ennemis. Comme Ludovic Sforza, il se vit en quelques jours dépouillé de ses États, et alla finir sa vie sur les bords de la Loire.

XXIII. En vain Louis XII s'acharnait contre ces vieilles familles italiennes, et s'en faisait le geôlier. Ce n'était pas lui qui devait recueillir leur succession. Peu satisfaits d'une moitié de Naples, les Espagnols cherchèrent un prétexte pour se brouiller avec leurs alliés. Gonsalve de Cordoue les surprit encore dispersés à Seminara et à Cerignole, et les rejeta en désordre derrière le Garigliano (1503). Cette position du moins était facile à garder : la rive du fleuve escarpée, son cours traversé par un seul pont. Mais en quelques jours les Français gaspillèrent leurs ressources, furent à bout de vivres, et ne songèrent plus qu'à la retraite. Le pont du Garigliano fut vaillamment défendu par le jeune Bayard, le Chevalier sans peur et sans reproche, qui avait fait ses premières armes à Fornoue. Seul il tint contre deux cents hommes. Bravoure inutile : au lieu de venir à son aide et de donner ainsi aux autres le temps de gagner du terrain, chacun ne songea qu'à une fuite honteuse. Bagages, canons, tout fut laissé aux mains de l'ennemi; la forte place de Gaëte se rendit sans coup férir, et, évacuant l'Italie plus vite qu'elle ne l'avait conquise, l'armée traversa en désordre les États pontificaux.

XXIV. Là encore une désastreuse nouvelle attendait les Français : Alexandre VI venait de mourir, jeune encore, du poison destiné à un de ses ennemis. Son fils, César, qui avait tout préparé pour lui succéder, était assiégé par les Espagnols, et, malgré les intrigues du cardinal d'Amboise pour recueillir l'héritage

des Borgia, la tiare était décernée à un Italien, au courageux et indépendant Jules II. Ainsi était tombée une seconde fois la royauté française de Naples, et, avec elle, cet échafaudage de puissance en Italie reposant sur une mauvaise armée et sur des alliés criminels. Le Milanais même n'était plus en sûreté; pour le sauver, Louis XII se hâta de signer la paix, laissant les Deux-Siciles aux Espagnols et promettant au petit-fils de Ferdinand le Catholique et de Maximilien, au futur Charles-Quint, la main de sa fille Claude avec le Milanais, la Bourgogne et la Bretagne en dot. Heureusement ces enfants étaient si jeunes qu'il ne coûtait rien pour le moment de promettre ses plus belles provinces.

XXV. Pendant que Ferdinand conservait Naples, et Louis XII Milan, Jules II, non content de voir le saint-siège délivré de l'ignominie des Borgia, roulait dans sa tête de vastes projets pour la gloire de son règne, l'agrandissement de ses États et l'indépendance de l'Italie. En un clin d'œil, cet ami des arts se montrait un profond politique et un ardent guerrier. Négligeant les rêves surannés de monarchie universelle, il ne songea qu'à opposer l'une à l'autre les puissances qui le menaçaient et à établir entre elles un sage équilibre, où le saint-siège règnerait par la seule force de ses conseils. La première chose était de reconstituer l'ancien domaine de Saint-Pierre, morcelé par César Borgia et par les Vénitiens. Les places de la Romagne furent reprises l'une après l'autre, et l'allié des Français, le duc de Romagne et de Valentinois, alla finir ses jours dans les prisons de l'Espagne.


Louis XII.

XXVI. Restaient Faenza, Rimini, Ravenne, Parme, Plaisance, Reggio, dont Venise s'était emparée à la faveur des troubles, et qu'avec son antique fierté elle refusait de rendre. Non moins intraitable, Jules II fit un appel à l'Europe entière pour écraser cette orgueilleuse république. Aux Espagnols il promit quelques comptoirs du royaume de Naples, à Maximilien le Frioul; Louis XII lui-même, moyennant quelques places en Lombardie, fut assez fou pour entrer avec toutes ses forces dans une ligue dont il devait tôt ou tard être aussi la victime (1508). Un instant Venise essaya de tenir tête à l'orage. Vaincue à Aguadel (1509) et épuisée par cette lutte inégale, elle dut subir les conditions de ses ennemis. La France eut la triste gloire d'avoir porté le premier coup à son alliée, à cette grande cité que la marine espagnole et portugaise allait dépouiller du commerce de l'Orient et de la domination des mers, double source de sa splendeur.

XXVII. Venise voulut du moins se venger. A son tour, elle entra dans la sainte Ligue formée par Jules II pour chasser les Français d'Italie. Autour d'elle se groupèrent Maximilien, gendre de Ludovic Sforza; Ferdinand le Catholique, insatiable de conquêtes; les Médicis, désireux de rentrer à Florence; les Suisses, mécontents de la parcimonie de Louis XII; enfin le roi d'Angleterre, jaloux de reparaître dans les affaires du continent (1511). Le général Gaston de Foix, qui, à vingt-deux ans, commandait les Français, essaya d'épouvanter la Lombardie et de prévenir par un coup de foudre la réunion des alliés. Il fit lever le siège de Bologne, punit cruellement Brescia, et dispersa, sous les murs de Ravenne, les soldats de Venise et du pape. Mais

cette victoire fut le tombeau du jeune héros. Il se jeta au milieu d'une colonne espagnole qui se retirait en bon ordre, et tomba percé de coups (1512). Ainsi, bien différente de l'armée française du Garigliano, cette tenace infanterie triomphait jusque dans ses défaites, et rendait stérile la plus éclatante bravoure. Gaston laissait des soldats sans chef, habitués au pillage et détestés des Italiens. Gênes et Milan fermentaient à la vue de continuels supplices; Brescia venait d'être saccagée pendant sept jours; quinze mille habitants avaient été massacrés, les autres traités avec une violence inouïe, et l'honnête Bayard avait eu peine à sauver les filles de son hôte. Bien faible est le maître réduit à de tels moyens pour se défendre; les peuples se soulevèrent en masse, et, toujours seul, Bayard se retrouva bientôt à l'arrière-garde d'une armée en fuite.

XXVIII. Pendant ces échecs, Louis XII, méconnaissant le péril, tenait à Pise un concile de prélats français, et parlait de faire déposer Jules II. Son illusion ne fut pas longue : quelques bataillons espagnols, ramenant les Médicis à Florence, dispersèrent ces docteurs schismatiques, et leur apprirent qu'ils ne feraient plus la loi au monde. Déjà les Suisses descendaient de leurs montagnes, rétablissaient à Milan un fils de Ludovic, et remportaient un brillant succès à Novare (1513). Le pape en personne prenait d'assaut la Mirandole. Gênes se soulevait avec enthousiasme, et, se piquant de manier la lance aussi bien que l'aune, chassait ceux qui naguère avaient insulté son courage, pendu son doge et brûlé ses chartes. La Savoie jurait de venger ses vieux affronts, et fermait de nouveau ses montagnes. L'Italie était perdue. Le roi n'eut que le temps de rentrer furtivement dans ses États. Ce n'était pas assez de désastres : Ferdinand le Catholique reprit aux d'Albret la Navarre, héritage de sa sœur, et envahit le Languedoc; les Suisses, entrant en Bourgogne, menacèrent Dijon; enfin, voulant prendre part à la curée, Henri VIII débarqua ses Anglais en Picardie, et vint chercher la victoire sur le fatal terrain de Guinegate. La France aux abois demanda la paix; il fallut payer les Suisses et les Anglais, laisser Florence aux Médicis, la Mirandole à Jules II, Milan aux Sforza, la moitié de la Navarre aux Espagnols, et renoncer pour longtemps à mettre le pied en Italie : leçon plus sévère encore que celle de Charles VIII.

XXIX. Venise était bien vengée. Jules II était au comble de ses désirs. Par ses soins le saint-siège avait recouvré un domaine temporel indépendant et une puissante influence. L'Italie semblait délivrée des barbares; ses princes déchus étaient relevés. A Naples seulement, Ferdinand le Catholique remplaçait la branche cadette d'Aragon, changement qui pouvait sembler de peu d'importance. En effet, formés par une croisade séculaire, les Espagnols se disaient hautement fils de l'Église et ennemis des infidèles. S'ils prenaient possession de rivages inconnus, c'était en y plantant la croix; et, leur puissance dût-elle croître encore, ne valaient-ils pas mieux que les Français, toujours enclins à opprimer la papauté? Se flattant de contenir et de diriger ces pieux conquérants, le pontife triomphant donnait un élan nouveau aux arts et aux lettres, et faisait de sa cour le lieu le plus brillant de la terre. La chasse, la musique, la lecture occupaient ses loisirs. Arioste, le chantre de la brave et galante chevalerie, était son hôte; Machiavel écrivait pour lui des traités de politique. Le jeune Raphaël, appelé à Rome par le Bramante son oncle, surpassait à quinze ans son maître le Pérugin, et devenait l'architecte, le décorateur, l'immortel peintre du Vatican. Nul dans le passé, nul dans le présent ne lui disputait le premier rang, sinon le Florentin Michel-Ange, l'égal des anciens par ses statues fièrement campées, l'émule de Raphaël dans ses fresques audacieuses et digne continuateur des plans du Bramante.

XXX. Avec de pareils hommes, Jules II voulut laisser à la postérité une œuvre mémorable. Malgré le respect des âmes saintes pour la vieille et vénérable basilique de Saint-Pierre, il résolut de la renverser pour élever à sa place une église dépassant les proportions connues, renfermant avec les reliques

du premier apôtre, les tombeaux de tous ses successeurs. Déjà s'élevaient ces voûtes gigantesques, et pour le mausolée de Jules II, qui devait éclipser les autres, Michel-Ange avait sculpté son fameux Moïse, quand ils moururent l'un et l'autre, laissant leur monument inachevé. Sur le saint-siège monta Léon X, digne fils des Médicis, ces ardents amis des arts, et, avec lui, Raphaël régnant sans partage, jaloux tous deux, s'il était possible, de surpasser le règne précédent et de faire encore un pas dans la carrière du beau. Les hontes d'Alexandre VI semblaient effacées. Si, sous ces brillants dehors, la corruption couvait encore, du moins c'était plus caché et plus noblement contenu.

XXXI. Cependant Louis XII se vengeait du pape par d'impuissantes méchancetés, déchaînait contre lui le zèle des universités, la verve des comédiens, et essayait de rétablir la pragmatique sanction, abandonnée depuis cinquante ans comme une fiction usée. Un peuple idolâtre de son prince, un clergé toujours servile, secondaient ses rancunes, et cherchaient vainement à l'enivrer de flatteries. Au fond le pape triomphait, et avait de son côté puissance, gloire, respect. Le roi même rendait hommage au vainqueur en essayant, comme Charles VIII, de transplanter en France l'élégance et le goût italiens. Sortant vaincu de Milan, il avait ramené avec lui un trophée vivant, Léonard de Vinci, ingénieur, peintre, sculpteur, savant consommé. Ce grand homme, passé du service des Sforza à celui de la France, constructeur d'arcs de triomphe pour Louis XII et de forteresses pour César Borgia, était bien aise de cacher au delà des Alpes son inconstance et ses faiblesses. Après avoir peint quelques chefs-d'œuvre à ses hôtes, il vint, comme par un arrêt du Ciel, mourir au bord de la Loire, non loin du prince qu'il avait trahi. Le roi le précéda dans la tombe, emportant l'amour de ses sujets, ayant été en apparence leur père, laissant la France heureuse et repeuplée, mais n'ayant su lui rendre ni des armées conquérantes comme celles des Espagnols, ni la paix et l'indépendance des consciences, en un mot, nulle liberté, nulle vigueur pour l'avenir. Son règne n'avait été qu'une douce halte sur la pente du despotisme.

XXXII. Louis XII n'ayant pas de fils, le royaume échut à la branche cadette d'Orléans, au jeune comte d'Angoulême, portant le premier le nom national de François (1515). Grand, bien fait, vigoureux, avec de beaux cheveux noirs sur un frais visage, il avait plus que personne puisé dans les guerres d'Italie le goût des arts, des mœurs galantes, des aventures, du pouvoir absolu, et il se promettait d'être le héros d'une de ces épopées chevaleresques que l'Arioste avait remises en faveur. Sans apanage, il avait épousé, par un nouveau mariage de famille, cette princesse Claude, fille du roi, promise à Charles d'Espagne, et entre ces deux princes rivaux allait renaître plus acharnée que jamais la longue lutte de Louis XI et de Charles le Téméraire, de Charles VIII et de Maximilien.

XXXIII. Pendant que le fin et prudent Charles-Quint attendait patiemment les héritages que le Ciel allait accumuler sur sa tête, François I, s'obstinant à chercher fortune en Italie, trompait la surveillance des Suisses, passait les Alpes aussi vite qu'Annibal, et descendait de l'impraticable col de l'Argentière avec quinze mille chevaux, dix mille fantassins basques et vingt mille lansquenets allemands. Les Suisses se replient en toute hâte jusqu'aux portes de Milan. Massés à Marignan, ils jurent de faire justice des mercenaires d'outre-Rhin qu'on leur a préférés. Avec leurs simples piques, ces audacieux montagnards se ruent sur les canons, tuent les hommes sur leurs pièces, et massacrent sans quartier les lansquenets. La gendarmerie seule les arrête par ses belles charges, et tient jusqu'au soir la victoire suspendue. La bataille est remise au lendemain. Toujours au premier rang, le roi passe la nuit à cheval, la lance au poing, le casque sur la tête, assez près des Suisses pour les entendre parler, et, au point du jour, il les prévient en les abordant vigoureusement. Le cri de *Marco! Marco!* leur fait croire que les Français ont reçu des secours de Venise. Fatigués de la lutte et désespérant de vaincre, ils se

retirent en bon ordre, défiant encore les coups du vainqueur. Les lansquenets eurent l'envie de se venger; ils en furent sévèrement punis : leur général, Claude de Guise, fils du duc de Lorraine et tige d'une grande famille, tomba frappé de vingt-deux blessures, et resta parmi les morts, sauvé par un écuyer qui se fit tuer sur lui (1515).

XXXIV. Toutefois, bien que chèrement acheté, le succès n'était plus douteux. Les Suisses demandaient à traiter, et consentaient, moyennant indemnité, à rentrer dans leur pays. Abandonné de ses soldats, Maximilien Sforza vint se jeter dans les bras du roi, renonça à ses États, se contenta d'une pension, et alla, comme son père, finir ses jours en France. Milan ouvrit ses portes à son nouveau souverain, et personne ne songea à lui disputer cette conquête si vaillamment faite. Comme il l'avait rêvé, il était dès sa première campagne un brillant héros. Léon X sentit qu'il fallait à tout prix arrêter les Français, bien capables, dans l'élan d'une nouvelle victoire, de visiter encore une fois toutes les capitales de l'Italie. Il leur assura par un traité la possession du Milanais, espérant ainsi conserver Florence à sa famille, gagner peut-être la couronne de Naples pour un de ses frères, et achever paisiblement à Rome les loges du Vatican et les voûtes de Saint-Pierre.

XXXV. Ces grands édifices se continuaient au milieu d'une incroyable licence d'esprit et de mœurs. Raphaël lui-même usait sa jeunesse en de tristes plaisirs, et, si son pinceau avait gagné en puissance, il avait perdu sa pureté native et son angélique candeur. Les instincts païens envahissaient de plus en plus les œuvres et la vie des artistes, et semblaient, comme au temps de Savonarole, provoquer la colère d'en haut. C'était pourtant sur leurs travaux que se concentraient l'attention et le zèle du pape. Là était sa croisade, et le trésor des indulgences, jadis réservées aux pèlerins d'outre-mer, s'ouvrait au fidèle qui apportait une pierre à la grande basilique. Non content de protéger Rome contre le retour des barbares du Nord, Léon X voulait les forcer à y envoyer leurs offrandes. Pour oser recevoir celles de France, il fallut partager les deniers de la guerre sainte et accorder à François I ces décimes sur les biens du clergé, violemment perçus depuis Philippe le Bel, désormais régularisés sous le titre de don annuel.

XXXVI. Restait enfin la grande question des élections ecclésiastiques, que les rois avaient aussi confisquées à leur profit, et que, malgré ses pompeuses promesses, la pragmatique sanction n'avait pas su rétablir. Sans doute il était dur à un pape d'en signer le sacrifice; mais, dans un pays qui s'était donné corps et âme au roi en haine du saint-siège, et qui n'était plus capable d'aucune liberté civile, comment éviter que, seul dépositaire de la volonté nationale, le souverain n'en exerçât tous les droits, et ne disposât des dignités temporelles et spirituelles? D'ailleurs, faute d'électeurs vertueux et indépendants, les choix d'un maître unique n'étaient-ils pas moins mauvais que ceux d'une multitude servile, vénale, divisée par mille petites passions? Léon X le crut : se résignant au pouvoir absolu dont les peuples avaient les premiers admis la nécessité, il laissa au roi le privilège de lui désigner les candidats aux bénéfices vacants, et se réserva le droit inaliénable de les consacrer par l'institution canonique. Tel fut le célèbre concordat destiné à terminer de si longs débats et à pacifier la France et l'Italie (1516).

XXXVII. Le parlement, l'université et le clergé, plus irrités, suivant leur coutume, des droits laissés au pape que de l'absolutisme royal, ne se soumirent qu'après de vives et aigres protestations. De son côté, pour regagner leurs bonnes grâces, François I se montra peu scrupuleux à tenir ses engagements. Évêchés et abbayes restèrent la proie de courtisans sans amour pour le saint-siège, peu propres à conquérir la vénération des peuples et à ranimer leur ferveur. Tant il est vrai que les ennemis de l'Église sont insatiables! Les concessions ne font qu'accroître leur audace. Par son essence même, le despotisme est leur allié naturel, plus dangereux encore pour la religion dans son amitié que dans sa haine; car, s'il offre aux peuples

amollis la séduisante perspective du repos et de la prospérité matérielle, il ne peut être pour les vertus chrétiennes qu'un protecteur perfide et un caduc appui. Du reste, cette trêve n'était pas moins funeste à l'Italie, où, à la faveur d'une sécurité dangereuse, le vice gagnait du terrain, et réclamait de jour en jour un châtiment plus exemplaire.

XXXVIII. Pendant que, mal guérie par le concordat, la corruption portait secrètement ses fruits, et, comme au temps des Albigeois, semait dans les esprits le levain de l'hérésie, un grand événement politique tenait le monde en suspens. L'empereur Maximilien venait de mourir. Bien que, depuis plusieurs générations, l'Empire fût héréditaire dans la maison d'Autriche, cette fois un doute suprême ébranlait les électeurs, épouvantés de la puissance toujours croissante de cette dynastie. Tandis que, par d'absurdes mariages de famille, Louis XII et François I étaient restés isolés des pays voisins, Maximilien, non content d'épouser Marie de Bourgogne, avait obtenu pour son fils l'héritière d'Espagne. Fruit de ce mariage, roi de Castille, d'Aragon, de Navarre, de Sardaigne, de Sicile, de Naples, disposant par sa tante des Pays-Bas et de la Franche-Comté, seul maître des colonies d'Amérique, Charles-Quint était le terrible candidat qui réclamait l'Empire, et qui menaçait l'Allemagne et le monde d'une domination absolue.

XXXIX. En présence de ces justes alarmes, François I tenta de lui disputer la pourpre. C'était, depuis Charles de Valois, le premier prince français qui se mettait sur les rangs. Les voix étaient partagées, et, comme il arrive souvent dans les grands conflits, c'était en apparence aux plus petites causes qu'il appartenait de faire pencher la balance. Voisin des Allemands, François I leur déplut par ses vanteries, sa prodigalité, son despotisme bruyant et son amitié supposée pour les Turcs. De plus il avait mal tenu envers Léon X les promesses du concordat. Au contraire, Charles-Quint se tint prudemment dans l'ombre, se fit humble et petit, parla pieusement de croisade, et gagna à force d'habileté le suffrage du pape. En l'absence de coups décisifs pour arrêter la marche des événements, c'était assez pour qu'elle reprît son cours séculaire. Appuyée par le saint-siège, la maison d'Autriche l'emporta, et la France, éconduite, resta en Europe le seul contrepoids à la puissance du nouvel empereur.



Mort de Gaston de Foix. (P. 208.)

XL. Entre les deux rivaux la guerre était inévitable. Restait à savoir de quel côté se mettrait le roi d'Angleterre, Henri VIII, qui avait paru dans la sainte Ligue, et que sa victoire de Guinegate encourageait à se mêler des affaires du continent. François I le reçut à la frontière de Flandre, au camp du Drap d'or, et crut lui faire honneur en l'écrasant de sa magnificence (1520). Charles-Quint employa mieux ses trésors, acheta le cardinal Wolsey, ministre d'Henri VIII, lui promit la

tiare à la prochaine vacance, et par son entremise s'assura des Anglais. Puis, certain que son ennemi n'aurait plus un allié, il attaqua le Milanais, encore une fois prêt à se soulever. Le maladroit héros de Marignan se reposait sur des Suisses pour défendre sa conquète, et, cédant aux instances d'une dame de sa cour, il en avait nommé le frère gouverneur et lieutenant général en Italie. Célèbre par sa cruauté au sac de Brescia, laissé pour mort à la bataille de Ravenne, aussi brave que peu habile, Lautrec avait aigri les cœurs et réveillé les haines; il lui aurait fallu double armée pour tenir tête aux Espagnols. Or, au lieu de lui envoyer des renforts, François I, prêtant l'oreille à d'autres intrigues de femme, laissait sa mère Louise de Savoie satisfaire sa jalousie contre ce général et intercepter l'argent destiné à ses troupes. Mécontents de n'être pas payés, les Suisses refusèrent de servir plus longtemps, et par grâce consentirent, avant de se séparer, à livrer encore une bataille. Mais qu'attendre de cette bravoure que l'or n'avait pas réchauffée? Les mercenaires se firent battre à la Bicoque. Avec le champ de bataille ils abandonnèrent au vainqueur Milan et la Lombardie. Les débris français se replièrent précipitamment en Piémont, et la reine mère, triomphant de cette défaite, fit remplacer Lautrec par une de ses créatures, l'inepte Bonnivet.

XLI. En même temps, cette femme légère et passionnée rejetait parmi les ennemis de la patrie un de ses plus braves défenseurs. Le connétable de Bourbon, ayant perdu sa femme, fille unique du duc de Bourbon et d'Anne de Beaujeu, était appelé à recueillir sa brillante succession. Louise de Savoie se mit en tête de l'épouser. Refusée, raillée sur son âge, elle résolut de se venger, et fit confisquer l'héritage. Le connétable, furieux de cette inique spoliation, s'enfuit secrètement de ses États, passa les Alpes, et se jeta dans les bras de Charles-Quint. Ce n'était plus le temps où un seigneur pouvait faire loyalement la guerre à son suzerain félon, où tous les vassaux prenaient fait et cause pour leur pair menacé, et où l'Empereur passait aux yeux de l'Europe pour un magistrat protecteur des lois divines et humaines. Charles-Quint n'était qu'un dominateur insatiable, jaloux de détruire la France; embrasser sa cause, c'était trahir la patrie sans prétexte, sans excuse, avec moins d'honneur que Charles le Mauvais et Jean Sans-Peur. N'ayant pas l'héroïsme d'étouffer sa colère et de se sacrifier au salut des siens, Bourbon ne fut suivi en Italie que par la réprobation générale et par la honte d'une mauvaise action.

XLII. En vain chercha-t-il à se relever sur les champs de bataille; en vain changea-t-il en déroute la retraite de Bonnivet, et rejeta-t-il les Français au delà de la Sesia. Ces hauts faits étaient autant de coups portés à ses anciens frères d'armes; combattant à l'avant-garde, il trouva au pied d'un arbre Bayard mortellement frappé, mais fier et content d'avoir fait son devoir jusqu'au bout; et, comme il témoignait sa compasion au chevalier expirant : « Monsieur, lui répondit le « blessé, point de pitié pour moi; je meurs « en homme de bien. C'est vous que j'ai pitié « de voir servir contre votre prince, votre « patrie et votre serment (1524). » A ces nobles paroles, le connétable triomphant dut rentrer en lui-même et envier le sort du moribond. Mais, si quelques mois plus tôt le courage lui avait manqué pour éviter sa faute, combien n'en fallait-il pas alors pour s'arrêter sur cette pente fatale et s'avouer coupable? Entraîné par les Espagnols, le traître arriva bientôt avec eux sur les terres de Provence, et mit le siège devant Marseille, dont une flotte ennemie bloquait étroitement le port.

XLIII. Là s'arrêtèrent ces lamentables succès. Mal organisée pour conquérir, la France retrouvait ses forces quand il s'agissait de se défendre. Avec les seules armes de ses bourgeois, chaque ville se vantait d'être imprenable. Marseille donna l'exemple, et tint tête aux assiégeants. Quand François I parut, les ennemis étaient épuisés par cette belle résistance; il n'eut plus qu'à les pousser l'épée dans les reins sur la route de l'Italie. Déjà il revoyait les plaines de Lombardie; la fortune semblait encore une fois l'inviter à

les conquérir, et les Espagnols, arrêtés sous les murs de Pavie, lui offraient enfin l'occasion d'une grande et décisive bataille. Les Français avaient l'avantage de la position et d'une puissante artillerie qui battait en brèche les rangs opposés. Le roi perdit tout par son aveugle bravoure. Trouvant qu'il n'était pas digne de vaincre à coups de canon, il paralysa ses pièces en se précipitant devant elles avec sa gendarmerie. Comme à Nicopolis, comme à Poitiers, cette pesante cavalerie ne put entamer des bataillons encore frais. Pendant qu'elle s'épuisait en vains efforts, le reste de l'armée se débanda; de désespoir, la Trémoille et Bonnivet se firent tuer, et, entouré d'ennemis, François I lui-même fut contraint de rendre son épée. Du moins voulut-il que ce fût à un Espagnol, et non au traître Bourbon. Le héros vaincu partit prisonnier pour Madrid, nomma sa mère régente du royaume, et lui écrivit que tout était perdu fors l'honneur (1525).

XLIV. En effet, la France était aussi menacée qu'au temps du roi Jean. Les Anglais l'attaquaient au nord, les Allemands à l'est, les Espagnols aux débouchés des Alpes et des Pyrénées. Plus de roi, plus d'armée, et pour souveraine une femme connue par sa funeste légèreté. Au contraire, la puissance de Charles-Quint était alors dans cet éblouissant éclat dont la fortune se plaît quelquefois à entourer les jeunes souverains. En Amérique, aux intéressantes découvertes de Christophe Colomb succédaient les conquêtes féeriques de Fernand Cortez et de Pizarre; une poignée d'Espagnols donnaient à leur patrie le Mexique et le Pérou, avec leurs inépuisables mines d'or et d'argent. En Europe, tout courbait la tête devant la nouvelle idole, et Rome même, cet antique sanctuaire de liberté, avait remplacé Léon X par le précepteur de Charles-Quint. Dominateur du monde à la tête d'une armée sans pareille, politique consommé, tenant dans ses mains les fils des événements, l'Empereur touchait au seuil de la monarchie universelle. Mais, à ce moment suprême, quelle tête résiste au vertige? quel homme ne se perd pas par sa propre grandeur? Le Ciel ne laissa pas longtemps à Charles-Quint le pape de son choix; un Médicis lui succéda, héritier de la politique indépendante de Jules II et de Léon X. Étonné de le trouver moins docile, le successeur de Charlemagne lui laissa entendre que l'Italie n'était qu'une province de son empire, et, promenant ses troupes de Naples à Milan, il le menaça d'occuper Rome au premier sujet de mécontentement. Évidemment son orgueil devenait plus fort que sa sagesse.

XLV. S'il est des fortunes qui tuent, il y a des adversités qui relèvent. Pendant que l'Italie, toujours prompte à détester l'oppresseur du moment, s'aigrissait contre les Espagnols, qu'elle trouvait durs, méchants et barbares, la France, compromise par son roi, trouvait heureusement assez d'énergie pour se garder elle-même. A côté des Lautrec et des Bonnivet, parvenus luttant de maladresse et d'incapacité; à côté du fils des Bourbons trahissant son pays, il y avait des familles encore dignes de la confiance publique. A leur tête brillait la maison de Lorraine, qui avait jadis payé de son sang à Crécy et à Poitiers, et à l'ombre de laquelle s'était formé l'honnête Bayard. René II, le vainqueur de Charles le Téméraire, avait laissé en mourant sous la tutelle de sa femme douze enfants, encore jeunes, mais pleins d'espérance. La pieuse veuve avait noblement accompli sa mission de mère, et n'était entrée chez les clarisses de Pont-à-Mousson qu'après avoir donné à ses fils et à ses filles une grande et forte éducation. L'aîné devint le duc de Lorraine; trois autres moururent en Italie au service de François I; un quatrième échappa comme par miracle : c'était Claude de Guise, qui commandait les lansquenets à Marignan. Illustré sur-le-champ par sa bravoure, mais peu aimé de la reine mère, il combattit modestement aux frontières d'Espagne et de Picardie jusqu'au jour où le roi fut prisonnier. Alors, tandis que, jaloux d'imiter Marseille, les habitants des villes préparaient partout une vigoureuse résistance, les gentilshommes accoururent autour de ce jeune capitaine, et le proclamèrent seul capable de sauver la patrie. Ainsi, bien qu'à la veille de tromper Charles-

Quint par un mensonge, François I avait raison de dire que le vieil honneur français n'était pas perdu. Ressuscité par Jeanne d'Arc, il vivait encore, sinon à la cour, du moins chez plus d'un bourgeois et chez plus d'un noble de province.

XLVI. Le moment était critique. Profitant de la terreur causée par le désastre de Pavie, Charles-Quint venait de pousser au delà du Rhin quarante mille Allemands, hordes hérétiques qui, sur leur route, pillaient abbayes et châteaux, brûlaient les églises, tuaient les prêtres et soulevaient les paysans. Strasbourg leur ayant livré passage, ils s'étaient rués sur l'Alsace, occupaient Saverne à l'entrée des Vosges, et de là menaçaient la Lorraine, la Bourgogne et la Champagne. Chargé de défendre cette dernière province, le comte de Guise prit sur lui d'aller au-devant du danger. Avec les dix mille hommes qu'il avait sous la main, il rejoignit son frère de Lorraine le premier menacé, et, tous deux munis de la bénédiction de leur vieille mère, ils entrèrent en Alsace, taillèrent en pièces dans la plaine une partie des Allemands, et enlevèrent Saverne à la pointe de l'épée. Quelques débris à peine de cette formidable invasion se cachèrent dans les montagnes, ou repassèrent le Rhin; pour le moment, la France était délivrée. A son retour, Claude fut fêté comme un sauveur. Seule, l'envieuse Louise de Savoie le blâma d'avoir risqué les dernières troupes du royaume; mais, plus juste, François I devait le récompenser en érigeant son comté en duché-pairie et en le nommant définitivement gouverneur de Champagne. Déjà, par son mariage avec Antoinette de Bourbon, petite-fille de Louis XII, Guise était cousin du roi. Outre son duché, il possédait en France Aumale, Mayenne et Joinville, dont ses fils portaient les noms. Sa réputation d'humanité, de grandeur d'âme et de vaillance remplissait l'Europe, et si déjà, en secret, les princes du sang ne voyaient pas sans ombrage la gloire de ce héros, personne n'eût osé tout haut contester son mérite.

XLVII. Cependant le roi s'ennuyait en prison. Fatigué des lenteurs de Charles-Quint, qui mettait à sa liberté un prix exorbitant, il finit par tout lui promettre, sauf à ne pas tenir sa parole, et signa l'abandon de la Bourgogne, de l'Artois et de la Flandre (1526). Jadis, pour un reste de rançon, Jean le Bon s'était cru obligé de reprendre ses fers, et saint Louis avait refusé de tromper les Turcs. Les temps étaient changés : les Pyrénées passées, le roi convoqua une assemblée de notables à Cognac, leur fit annuler le traité de Madrid, et déclara, un peu tard, qu'il aimerait mieux abdiquer ou mourir prisonnier que d'amoindrir le royaume. On calma ses scrupules; on lui fit entendre qu'il avait promis malgré lui, que sa présence était nécessaire. Il se résigna à rester libre, et fit dire à son ennemi que des provinces ne se conquéraient point par des paroles, qu'il n'avait qu'à les venir prendre. Charles-Quint s'attendait à cette réponse, et comptait sur la puissance de ses armes pour châtier son captif parjure.

XLVIII. Mais le superbe empereur méritait aussi une leçon, et commençait à lasser la fortune par ses exigences. Jusqu'où n'eût pas été son orgueil le jour où la France, son seul ennemi, eût été accablée? L'Italie souffrant de plus en plus de sa domination, Venise et le saint-siège se déclarèrent ouvertement pour François I. L'hostilité du pape était celle qui froissait le plus Charles-Quint dans ses rêves de monarchie chrétienne universelle. Furieux, il jura de tirer de Clément VII une vengeance exemplaire, et lança sur Rome des bandes allemandes, sœurs, par leur féroce impiété, de celles qui avaient menacé la France. A leur tête marchaient un obscur et farouche aventurier, Frandsberg, et le connétable de Bourbon, ajoutant le sacrilège à la trahison. La foudre céleste les attendait tous deux aux portes de la ville sainte; ils tombèrent frappés, l'un d'un coup d'apoplexie, l'autre d'une pierre à la tête (1527). Privée de ses chefs, la sauvage armée se rua comme une troupe de bêtes affamées sur la vénérable capitale du monde chrétien, pilla sans pudeur ce sanctuaire des arts, si riche en merveilles, et en châtia tout à l'aise le peuple lâche et gangrené. Pendant sept mois, le pape fut le prisonnier et le jouet de ces barbares.

XLIX. Enfin, une armée française arriva pour le délivrer, et dispersa les Allemands, déjà fort affaiblis par l'indiscipline. Commandée par Lautrec, le même qui avait perdu la Lombardie sept ans auparavant, elle renouvela la faute de Charles VIII. Au lieu d'occuper fortement les passages des Alpes et le nord de l'Italie, elle vint assiéger Naples, cette fois défendu par des Espagnols. Le siège traîna en longueur. Lassés des vaines promesses de François I, les Génois, qui bloquaient la ville par mer, se donnèrent à Charles-Quint, et leur amiral, le redoutable André Doria, qui, quelques mois auparavant, dispersait les galères impériales sur les côtes de Provence, revint chasser les Français de sa patrie. Dès lors Naples, librement ravitaillé, devenait imprenable. Les chaleurs arrivèrent, et avec elles une fièvre affreuse, qui emporta Lautrec et les deux tiers des assiégeants.

L. C'était le troisième désastre qu'en un seul règne les Français éprouvaient au delà des Alpes, la troisième armée qui disparaissait dans ce gouffre fatal. Si un instant l'étoile de Charles-Quint avait paru pâlir, son rival n'en était pas moins puni de l'avoir trompé, et remis à sa merci comme après la bataille de Pavie. Par la paix de Cambrai, la France dut abandonner à jamais ses funestes conquêtes d'Italie et, chose plus grave, céder aux Espagnols en toute souveraineté

Passage des Alpes par François I. (P. 209.)

ses vieilles dépendances d'Artois et de Flandre (1529). Ainsi, par un enchaînement de fautes remontant jusqu'à Philippe le Bel, elle laissait des ennemis puissants s'établir sur son territoire, à quelques journées de sa capitale. Ce fut une province de plus pour la monarchie universelle rêvée par Charles-Quint. Sa tante, Marguerite de Flandre, mourut à propos pour lui laisser définitivement les Pays-Bas et la Franche-Comté. A Milan, le dernier Sforza était son tributaire. A Rome, Clément VII subissait sa loi et ses affronts, et la papauté, ne vivant plus qu'à condition de soumettre le monde aux Espagnols, désespérait de l'équilibre rêvé par Jules II.

LI. Cependant, au moment où Charles-Quint croyait tenir son but, un ver rongeur minait sa puissance; une grande révolution, bouleversant l'Empire, laissait aux Français le temps de réparer leurs pertes et de refaire leurs armées. On se rappelle l'acharnement héréditaire des souverains qui avaient essayé d'asservir le saint-siège en opprimant l'Italie, en corrompant les élections ou en opposant pontife à pontife. Non contents d'avoir dépouillé l'Église de toute influence politique, ces ennemis tenaces, et Charles-Quint à leur tête, cherchèrent ensuite à s'assurer du choix des évêques, de la direction des universités, en un mot, à faire de la hiérarchie enseignante un instrument de leur pouvoir. Mais l'au-

torité des prélats et des docteurs, comme jadis la puissance européenne du souverain pontife, s'évanouit entre les mains de ces despotes, du jour où ils voulurent la détourner à leur profit. Non moins funeste aux mœurs qu'au génie, leur patronage inocula au clergé et à l'art chrétien une honteuse dépravation. Des papes trop préoccupés des jouissances et des gloires de la terre accrurent le mal au lieu de l'arrêter. Ce fut en cette extrémité que les peuples, ayant perdu le respect et l'amour de leurs pasteurs, firent appel pour la réforme de la chrétienté, non plus à l'autorité des conciles, mais à celle de prêtres et de moines rebelles, et voulurent comme les rois façonner la religion à leur fantaisie. Ainsi se livrèrent-ils pieds et poings liés aux caprices de quelques hérésiarques, aristocratie intellectuelle pire que la féodale. De même que les violences des grands seigneurs avaient produit la monarchie absolue, de même ce nouveau genre d'excès allait rendre nécessaire le désarmement des esprits et leur soumission complète à l'État. C'était se punir soi-même et accomplir le mal que l'on se flattait d'éviter. Mais, en réalité, l'épouse de Jésus-Christ, l'Église catholique, apostolique et romaine ne pouvait rester plus longtemps l'alliée des vices païens; il fallait à ce siècle perverti ou une doctrine plus relâchée en harmonie avec ses mœurs, ou une doctrine plus sévère exigeant par la force les vertus que la liberté ne produisait plus. Ainsi de l'hérésie des cœurs naissait forcément l'hérésie des esprits.

LII. La révolution commença en Allemagne, au milieu de jeunes et florissantes universités, auxquelles l'imprimerie prêtait sa puissance merveilleuse. Charles-Quint avait aigri ce fier Empire en y introduisant, comme en pays conquis, ses Flamands et ses Espagnols; la cour de Rome n'y apparaissait plus aux esprits que comme l'instrument de la domination étrangère. Une querelle de moines fut la goutte d'eau qui fit déborder l'indignation générale. Léon X ayant fait réclamer des offrandes et promettre des indulgences pour la construction de Saint-Pierre, les augustins en voulurent aux dominicains favorisés de cette mission; un des leurs, Martin Luther, fut chargé de satisfaire leur jalousie, et leva sous ce prétexte le drapeau de l'hérésie. Jeté dans le cloître par la terreur de Dieu plus que par son amour, cet orgueilleux n'avait pas trouvé la paix dans les jeûnes et les macérations où son zèle inquiet aimait à surpasser les autres. Après avoir essayé de vaincre Dieu par sa vertu, il osa se vanter d'y être parvenu, reconnut le vide de ses œuvres que la charité ne vivifiait point, et y renonça comme superflues. Puis, appliquant aux autres cet argument auquel les misères du temps ne donnaient que trop de prise, il attaqua successivement les dominicains, les indulgences, la confession, le saint sacrifice de la messe, l'autorité des évêques et le célibat des prêtres (1517).

LIII. Flattant toutes les passions et leur lâchant la bride, l'audacieux apostat eut bientôt pour lui Charles-Quint, bien aise de l'opposer au pape, les grands avides des biens de l'Église et ennemis de son inflexible morale, la multitude entraînée en partie par l'appât d'abbayes et de trésors à piller, en partie par les vagues espérances que donne la nouveauté. De là étaient sorties ces deux hordes furibondes, déchaînées l'une contre la France, l'autre contre Rome. Bientôt les hérétiques s'en prirent aux châteaux, aux seigneurs, à l'Empereur lui-même. Il fallut s'arrêter sur cette pente dangereuse. Luther, qui avait encouragé les soulèvements populaires, n'eut pas honte d'approuver le massacre des paysans rebelles. Pour mettre un frein à l'anarchie des opinions, il ne recula point devant la plus criante inconséquence, et imposa aux consciences, que la veille il prétendait affranchir de toute autorité, le joug d'une confession, rédigée à Augsbourg en compagnie de quelques disciples fidèles. L'infaillibilité du moine renégat ne pouvait séduire que les âmes aveuglées par la passion ou par l'intérêt. Mais leur nombre grossissait tous les jours. Charles-Quint, qui avait longtemps dédaigné le péril, fut obligé d'abandonner la conquête de la France et de tourner ses armes contre l'hérésie. Déjà il n'était plus de force à l'étouffer. Transigeant avec elle,

il recusa contre Luther les condamnations du pape, osa s'ériger à son tour en juge spirituel, et, en attendant le prochain concile, fixa jusqu'à quel point d'erreur les novateurs pourraient encore se dire chrétiens et faire partie du saint empire germanique. Cet intérim ne fit qu'ajourner la guerre civile, et laissa l'Allemagne partagée en deux camps égaux. L'Église y conserva à peu près les frontières de l'ancienne domination romaine; le midi, plus voisin de l'Italie et depuis longtemps dévoué à la maison d'Autriche, resta catholique; le nord, comme inspiré de la vieille haine des Germains et des Saxons, devint tout entier protestant, et le grand maître des chevaliers teutoniques, Albert de Brandebourg, abdiquant le célibat, jeta en face de l'Autriche les fondements d'une puissance rivale, le futur royaume de Prusse.

LIV. Les princes de Danemark et de Suède suivirent cet exemple. Dans leur éloignement, les peuples simples et ignorants de ces froides contrées reçurent avec crédulité les accusations portées contre la cour de Rome, et se laissèrent persuader qu'en chassant ses évêques et ses moines ils reviendraient plus facilement aux vertus des premiers chrétiens. Même partage dans les Pays-Bas : au sud, les vieilles cités de Belgique, Gand, Bruges, Liège, gardèrent leur foi; au nord, les Hollandais, fils des Frisons, voulurent être indépendants de Rome et de l'Espagne. L'Angleterre, que ses guerres civiles avaient tenue isolée du continent, ressemblait encore, par l'intégrité de ses institutions et par une barbarie primitive, à la France de Philippe le Bel. Le roi Henri VIII se piquait de piété, et écrivait pour défendre la vérité mutilée par Luther. Le démon de la luxure se vengea de ce fier théologien, et lui tendit un piège. Comme plus d'un prince du moyen âge, il voulut changer de femme. Encouragé par de serviles évêques, excommunié par le pape, il se révolta, et, réalisant le rêve de Charles le Sage, il se proclama pape lui-même, entraîna son royaume dans le schisme, immola les prêtres qui résistèrent, et récompensa les autres en leur permettant de se marier (1534).

LV. Ces défections consommées, il ne resta au saint-siège que l'Espagne et l'Autriche qui menaçaient son indépendance, l'Italie envahie, opprimée par l'étranger, enfin la France tout occupée de plaisir et se jouant des choses les plus saintes. Ainsi, en quelques années, deux pontifes de la famille des Médicis virent la plus jeune partie de l'Europe secouer leur autorité, tandis que l'autre restait gangrenée par des vices élégants et raffinés. La chasteté des prêtres et la sainteté du mariage, fruit de plusieurs siècles de combats, étaient d'un côté hautement abolies, de l'autre secrètement foulées aux pieds. Tant il est vrai que pour la défense de l'Église l'éclat des lettres et des arts ne remplace pas l'éloquence de la vertu !

LVI. Au milieu de cette tempête, François I, ne croyant pas qu'elle pût l'atteindre, jouissait des embarras suscités à Charles-Quint et à son allié Clément VII. Par ses ambassadeurs, il félicitait les princes protestants d'Allemagne; par ses universités, il faisait approuver la rébellion du roi d'Angleterre; pour lui, moins sérieux et moins féroce dans ses passions que le sauvage Henri VIII, incapable de soutenir dans ses États le rôle de grand pontife et ne cherchant pas à abriter ses faiblesses sous le voile du mariage, il restait catholique à condition que l'Église fermât les yeux sur sa conduite. Le concordat lui suffisait. Autour de lui un clergé facile et dévoué conciliait également un reste de devoir avec le luxe et les plaisirs du jour. Évêques et abbés dépensaient leurs revenus en châteaux, jardins, équipages, passaient à la cour les trois quarts de l'année, et se disputaient humblement les faveurs du roi. Tandis que l'Allemagne proscrivait jusqu'aux arts en haine de l'Italie, la France, au contraire, se sentait de plus en plus attirée par les charmes de ce beau pays. François I faisait venir de Florence le peintre André del Sarto et le sculpteur Benvenuto Cellini : Bologne lui envoyait le Primatice pour embellir les galeries et les jardins de Fontainebleau, et pour construire, non loin de la Loire, le château de Chambord. Ce dernier édifice, délicieuse forêt de tours et de tourelles, surpassait encore les merveilles que le nouveau con-

nétable de Montmorency et les cardinaux de Bourbon et de Lorraine élevaient à Chantilly, à Gaillon, à Meudon. Alliant la légèreté gothique à l'élégance italienne, l'architecture française soutenait, aux gages des grands de la terre, sa vieille réputation acquise au service de Dieu.

LVII. Le roi alternait entre les bords de la Seine et ceux de la Loire, promenant de l'une à l'autre son attirail de chasse et de tournois, ses amis de plaisir et les dames de sa cour. S'il revenait à Paris, c'était en pourpoint broché d'or, escorté de dix à vingt mille cavaliers. Sous sa main la capitale reprenait un éclat depuis longtemps inconnu. Ce n'était plus seulement, comme au temps des Valois, un théâtre de joutes féodales, mais, à l'exemple de Florence, un foyer de science, d'esprit et de bon goût. Bien que la France comptât dix-huit universités, celle de Paris réunissait encore à elle seule vingt-cinq mille étudiants, et ouvrait aux écoliers pauvres les places gratuites des soixante-douze collèges. Ami des lettres, le roi encourageait les auteurs, favorisait leurs essais, soutenait leur audace. Les quatre facultés opposant leur routine et le culte d'Aristote à toute idée nouvelle, les chaires du collège de France s'ouvrirent au grec, à l'hébreu, à la législation, à la philosophie; et, sous le voile de la folie, le satirique Rabelais put attaquer, avec une âpre verve, les abus du temps. Or, dans la prose de ce joyeux buveur comme dans les mœurs de la cour, la corruption italienne se retrouvait plus grossière et plus brutale encore qu'au delà des Alpes. A côté des jouissances de l'art, les beaux esprits avaient emprunté à Florence ses débauches et ses orgies, et sur les traits de François I, tels que les a peints le Titien, se reflétaient les passions d'une nature vigoureuse mais sensuelle, initiée à tous les secrets d'un peuple vieilli. Ainsi, à moins d'être rajeunies et passées au crible, les intelligences risquaient encore une fois, comme au siècle de Philippe le Bel, de voir leur éclat passager s'éteindre dans la fange.

LVIII. Même cynisme en politique. Sans doute pour tenir tête à Charles-Quint il fallait des ressources nouvelles; car, au lieu d'une guerre peu coûteuse, faite comme celles de Louis XII avec vingt à trente mille hommes, il s'agissait de défendre toutes les frontières et d'avoir sans cesse trois ou quatre armées sur pied. Mais le luxe de François I ne coûtait pas moins cher que ses exploits, et ce prince prodigue se passait des états généraux et du consentement national pour augmenter les impôts aussi hardiment que Louis XII pour les diminuer. Bien que la taille fût quintuplée depuis son avènement, il avait recours pour trouver de l'argent aux plus fâcheux expédients. La cupidité, docteur en stratagème, lui fit inventer la loterie, misérable moyen de surexciter et d'exploiter la passion du jeu. Les élections judiciaires furent supprimées, et les magistrats obtinrent le droit de transmettre leurs charges moyennant une somme payée au trésor. La vénalité des offices une fois admise, le roi les multipliait à plaisir, sans autre but que de les vendre. Le parlement protesta de tout son pouvoir contre ces mesures tyranniques, qui le frappaient spécialement, et qui, en lui promettant une hérédité coûteuse, mettaient ses sièges à l'encan, introduisaient dans son sein des parvenus sans mérite, et ravivaient les abus déracinés par saint Louis. Sa voix ne fut pas écoutée; le roi vint en personne briser cette résistance, et fit enregistrer de force ses édits : exemple que ses successeurs n'imitèrent que trop, sous le nom menteur de lits de justice.

LIX. Ainsi se continuait l'œuvre de Louis XI. Le pouvoir se concentrait de plus en plus entre les mains de la royauté; en attendant le tour des institutions municipales, les libertés générales achevaient de disparaître. Le peuple en faisait joyeusement le sacrifice, et aimait à retrouver dans son prince ses défauts de prédilection. Les progrès du bien-être, du commerce, de l'industrie, ne faisaient qu'augmenter cet aveuglement; car, chose triste à dire, le malheur est plus puissant que la prospérité pour rappeler les cœurs à la reconnaissance envers le Ciel et à l'amour de la vertu. Au milieu de cette funeste sécurité, quelques rares novateurs suscités par l'exemple de l'Allemagne s'agitaient dans l'ombre

et murmuraient aussi le grand mot de réforme. François I leur prêtait son facile appui, et les défendait contre les rigueurs du parlement ou de la Sorbonne. Quoique bien près d'éclater, l'orage lui semblait lointain. D'ailleurs il se faisait gloire de mépriser tous les périls.

LX. Cependant le rival de cet insouciant vivant au jour le jour, Charles-Quint, travaillait sans relâche à réaliser ses rêves de domination. Se flattant encore d'écraser les protestants s'il le voulait, il les tenait suspendus comme une menace sur la tête du pape, laissait à son frère Ferdinand le soin de pacifier l'Allemagne et de tenir tête aux Turcs, s'emparait du Milanais, héritage des Sforza, et préparait en Italie, en Flandre et aux Pyrénées de nouvelles armées pour défendre, s'il le fallait, cette belle et importante acquisition. Complice de son ambition, l'Espagne lui donnait toujours ses meilleurs soldats; à ce comble de puissance, cette brave nation succombait avec son prince à un orgueil intolérable et à une odieuse cruauté. Si d'une main elle prenait Tunis, bombardait Alger et châtiait comme autrefois les féroces musulmans, de l'autre elle tenait Clément VII en une injurieuse captivité. Les peuples d'Amérique, que Colomb avait prétendu convertir à l'Évangile, s'éteignaient victimes de traitements qui faisaient pâlir la barbarie des Turcs; pour les remplacer, les conquérants inventaient la traite des nègres, et arrachaient à l'Afrique ses pauvres et rudes enfants. A la honte d'un peuple chrétien, l'esclavage, qu'il avait fallu tant de siècles pour abolir, renaissait dans ses colonies, et si la France était païenne de jeux et de plaisirs, l'Espagne ne l'était pas moins de tyrannie et d'inhumanité.



Mort de Bayard. (P. 212.)

LXI. Entre les deux princes qui se disaient fils de l'Église, et qui lui témoignaient leur dévouement d'une si étrange façon, Clément VII avait toujours penché pour le moins puissant et nourri l'espoir de voir François I se relever de ses défaites. A la première occasion, il renoua son alliance avec lui, et lui donna pour son fils Henri sa nièce, Catherine de Médicis, qu'il amena lui-même à Marseille. C'était déclarer la guerre à l'Empereur et devenir du même coup l'allié des Turcs et des protestants. Mais Charles-Quint n'était-il pas encore plus menaçant pour lui que les hérétiques qui affligeaient son cœur de pontife, ou que les infidèles qui ravageaient les bords du Danube? François ne s'était pas montré plus scrupuleux pour s'entendre avec eux contre l'ennemi commun. A son instigation, le sultan Soliman préparait une invasion contre la Hongrie, et les réformés d'Allemagne élevaient chaque jour plus haut leurs exigences. Pour lui, il se hâtait d'armer ses frontières, et, las de marchander des Suisses ou des lansquenets, il levait quarante mille hommes de milice nationale.

LXII. Il était temps ; car déjà soixante mille

Espagnols, ne parlant que de démembrer le royaume, entraient en Provence. Plus prudent que de coutume, le roi donna l'ordre de détruire vivres et fourrages et de dévaster le pays jusqu'à la Durance, derrière laquelle il massait des troupes. Toujours braves quand il s'agissait de repousser l'ennemi, les habitants s'exécutèrent avec un patriotique enthousiasme, brûlèrent eux-mêmes leurs villages, et pour se venger eurent bientôt à poursuivre un ennemi affamé et fugitif. A sa suite, François I allait rentrer en Italie et y éprouver peut-être un nouveau désastre, quand il apprit que les Impériaux étaient en Picardie, et que soixante-douze canons battaient en brèche les murs de Péronne. Il revint en toute hâte, n'espérant plus sauver cette place, à peine défendue par six cents hommes et à bout de munitions après deux assauts repoussés. Mais son compagnon de gloire à Marignan, le fidèle Guise, l'avait devancé. Prenant avec lui son fils de dix-neuf ans, le jeune d'Aumale, il était accouru au secours des assiégés. Nouveau Gédéon, il avait donné à l'ennemi une alerte nocturne par un grand bruit de tambours et de trompettes, et, à la faveur de ce stratagème, il avait jeté dans la place, d'un côté mal gardé, quatre cents hommes d'élite portant chacun dix livres de poudre. Péronne était sauvée. A leur tour épuisés, les Impériaux levèrent le siège. Au nord comme au midi, Charles-Quint voyait ses espérances déjouées.

LXIII. Les réformés d'Allemagne et de Hollande le menaçant d'une prise d'armes, et l'or d'Amérique ne suffisant pas à vaincre tant d'ennemis, il fut contraint, pour la première fois, d'accepter une paix désavantageuse, consentit à une trêve de dix ans, promit à François I le Milanais pour un de ses fils, et sollicita le droit de passer en France pour aller étouffer une révolte dans les Pays-Bas. Le roi s'estima heureux de cette occasion de fêter et d'héberger son rival ; il lui fit en hôte magnifique les honneurs de Paris, et ferma l'oreille à tout conseil de trahison. Moins généreux, l'Espagnol abusa de cette hospitalité. Comme pour venger son aïeul Charles le Téméraire, joué à Péronne par Louis XI, il noua, au foyer qui l'abritait, de criminelles intelligences. Une dame célèbre par une longue faveur, mais alors éclipsée par des grâces plus jeunes, la duchesse d'Étampes, lui vendit les secrets qu'elle possédait et son alliance pour la prochaine campagne. Sûr d'être tenu au courant de tout, Charles-Quint refusa de se dessaisir du Milanais, laissa assassiner à Pavie deux ambassadeurs français, et conclut une alliance offensive avec le sanguinaire épouseur Henri VIII, à qui Guise venait de refuser sa fille Marie.

LXIV. Bien qu'en France l'enthousiasme dure peu, et que les choses les plus belles y dégénèrent promptement, l'élan de la dernière guerre n'était pas encore éteint ; les milices nationales n'avaient pas complètement disparu, et la haine contre les Espagnols redoublait à la seule pensée de leurs récentes perfidies. Le premier choc eut lieu en Piémont. La victoire de Cérisoles (1544), qui coûta douze mille hommes à l'ennemi, semblait promettre enfin des succès en Italie. Non loin de là, la flotte turque, jointe aux galères du roi, venait de ravager les côtes et de bombarder Nice. Il fallut encore une fois renoncer à ces espérances pour accourir au secours de la Champagne, où quatre-vingt mille Allemands et Anglais prenaient l'offensive. Gouverneur de la province, le duc de Guise en avait soigneusement fortifié les places, et comptait sur Saint-Dizier pour arrêter l'ennemi. Mais son chiffre fut livré par la duchesse d'Étampes ; l'Empereur fabriqua ainsi une fausse dépêche, qui ordonnait à la place de se rendre. Guidé par cette main perfide, il entra également à Épernay, puis à Château-Thierry.

LXV. Le péril approchant, les Parisiens tremblaient déjà ; pour les rassurer, il fallut que le roi parcourût les rues à cheval, en compagnie du duc de Guise. Tandis que ces deux fiers et riants visages dissipaient la peur, l'Empereur s'amusait à des sièges ; les Anglais prenaient Boulogne, et donnaient à l'armée française le temps de se grossir. Bientôt elle fut en force. Les rangs ennemis, au contraire, commençaient à s'éclaircir ; l'automne s'avançait ; les routes devenaient mau-

vaises, et pouvaient rendre d'un moment à l'autre une retraite désastreuse. Ainsi Charles-Quint avait beau à chaque campagne augmenter de vingt mille le nombre de ses soldats; sauf quelques places prises par trahison, il ne parvenait pas à entamer la France, et l'art de la guerre, encore dans l'enfance, ne pouvait fournir au plus riche et au plus puissant souverain du monde les moyens de dompter une province résolue à se défendre. Il se hâta de devancer l'hiver et de profiter de ses conquêtes pour obtenir une paix avantageuse. Par le traité de Cambrai, les Français avaient renoncé au Milanais en faveur des Sforza; cette fois, pour recouvrer les places de Champagne, ils l'abandonnèrent définitivement aux Espagnols, et, comme rançon de Boulogne, ils donnèrent à Henri VIII huit cent mille écus d'or (1544).

LXVI. Pendant que la guerre prenait à François I le temps que lui laissaient ses plaisirs, l'hérésie, dont il s'était fait l'allié au delà du Rhin, et qu'il avait quasi encouragée dans ses propres États, avait fait sous une nouvelle forme d'effrayants progrès. Certes, la France n'avait que faire d'une morale plus relâchée, telle que celle de Luther ou de Henri VIII. De l'aveu même des novateurs d'outre-Rhin, depuis la prédication de ce nouvel évangile le débordement des vices avait redoublé autour d'eux, et, découragés, ils n'avaient plus d'espoir que dans la fin prochaine du monde. Que n'eût-ce pas été dans un pays déjà gangrené? Aussi les réformateurs français cherchèrent à vaincre le mal par une austérité apparente et à ramener de force la religion à sa pureté primitive. Plus fermes dans leur orgueil que Luther, dédaignant complètement l'amour, sans lequel pourtant les œuvres ne sont rien, ils se complurent en des vertus farouches et hypocrites, et ne reculèrent devant aucune violence pour les imposer.

LXVII. Proscrits pour d'audacieux outrages au culte catholique, quelques-uns d'entre eux se réfugièrent en Suisse. Ce pays, libre derrière ses montagnes, était un asile inviolable, et, si le haut de ses vallées conservait pure et intacte la foi du moyen âge, plus bas venaient s'abriter les bannis de toute l'Europe. Par les cols des Alpes étaient arrivés plus d'un moine apostat, plus d'un cynique professeur échappé de l'Italie; les défilés de la forêt Noire avaient donné passage aux disciples fougueux désavoués par Luther; enfin, aux extrémités du Jura, deux grandes villes, versant à l'Allemagne et à la France leurs beaux fleuves du Rhin et du Rhône, recevaient en échange du dehors le courant des idées: l'une, Bâle, fière de publier les railleries du sceptique Érasme et ouvrant aux luthériens sa cathédrale, déjà célèbre par un concile rebelle; l'autre, Genève, envahie par les hérétiques français, secouant à la fois l'autorité de son évêque, de ses nobles et du duc de Savoie, et jalouse d'être la capitale d'une nouvelle doctrine.

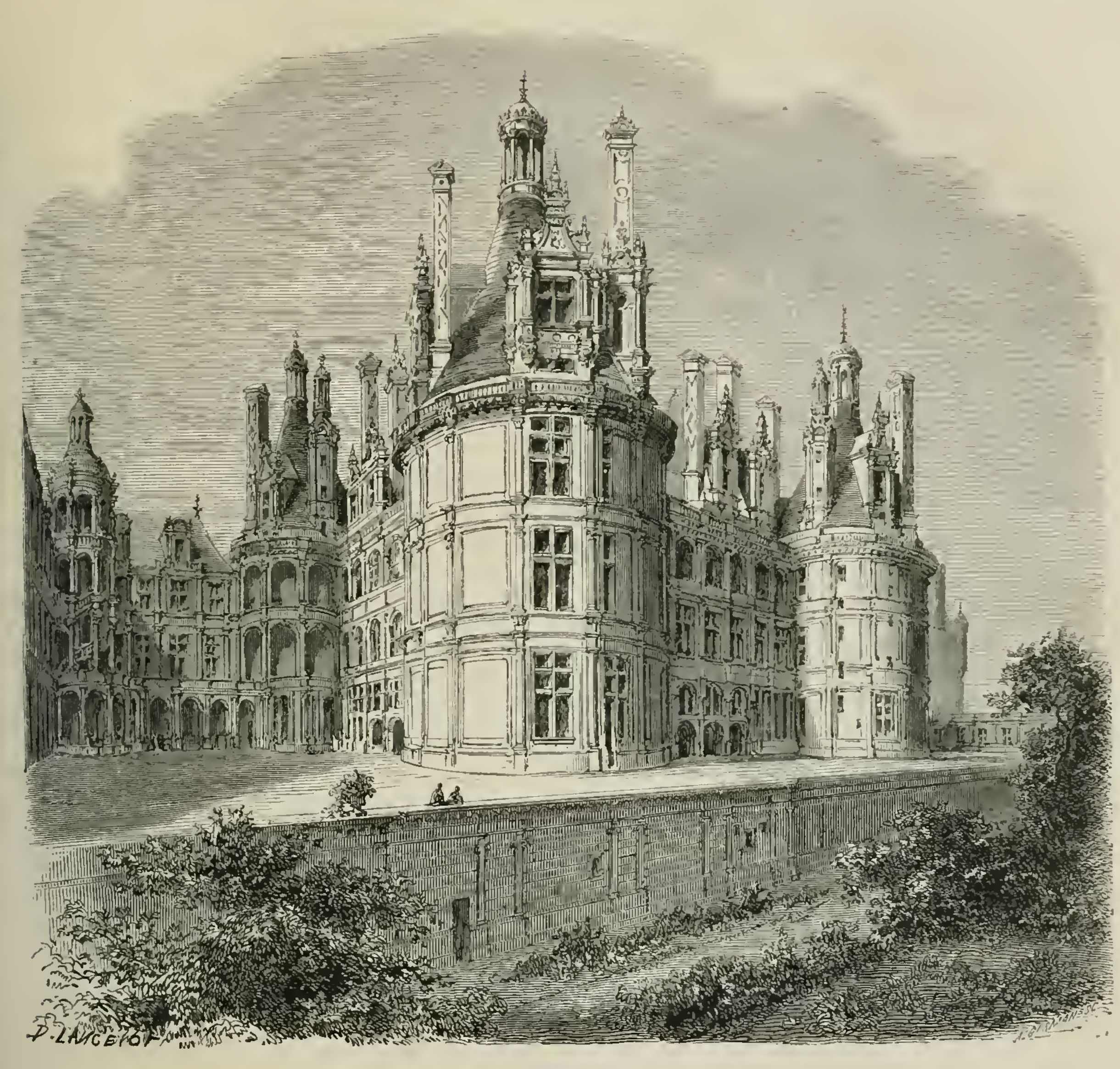
LXVIII. A Genève, en effet, après des luttes sanglantes, et grâce aux hostilités de François I contre la Savoie, les huguenots ou conjurés triomphèrent. Un enfant de la Picardie, Calvin, noté d'infamie pour des vices cachés, y établit son âpre et impitoyable autorité (1532). Accusés d'avoir voulu l'empoisonner, prêtres et religieuses furent chassés; en dépit des libertins, qui se flattaient de jouir désormais à l'aise, la dépense des habits et des repas fut fixée, la danse, les mauvais livres, les jeux de cartes interdits, l'adultère puni de mort. Tous les ans une enquête s'ouvrit sur les mœurs de chacun; la prison et le bannissement étaient les moindres peines; une femme fut brûlée pour une chanson légère; un ami de Calvin, Michel Servet, osa le contredire, il eut le même sort. Peu curieux lui-même du bûcher, le faux Savonarole prit sans élection la présidence du consistoire et le gouvernement de la ville; rien, ni dans l'État ni dans les consciences, ne dut se soustraire à sa sainte domination. C'est ainsi qu'il rédigeait du premier coup sa confession d'Augsbourg et se faisait l'arbitre sans appel des choses divines et humaines, juste récompense de ceux qui avaient prétendu s'affranchir de l'Église.

LXIX. De la ville où ce despote régnait si durement, sa doctrine s'étendit au loin, et surtout en France, avec la souplesse inhé-

rente au génie du mal. Dans son oligarchie intellectuelle, il promettait aux jeunes clercs de Paris un avancement plus prompt, un pouvoir plus indépendant que dans la hiérarchie catholique. Pour les grands, ennemis des rigueurs, il trouvait d'heureux accommodements ; il caressait les princes du sang ; il flattait leurs passions politiques. En Languedoc et en Dauphiné, il ranimait les fils des Albigeois et des Vaudois, et les alléchait par l'abolition du culte des images, le pillage des églises et des cloîtres. Les femmes se passionnaient pour lui, entraînées par leur imagination ou désireuses d'un rôle plus apparent dans les affaires de ce monde ; la sœur même de François I, Marguerite, reine de Navarre par d'Albret, son mari, se piquait d'être plus libérale que son frère, et, bien que peu sévère dans ses mœurs, offrait asile dans ses États aux puritains chassés de Paris. Enfin, par une mesure habile, Calvin gagna l'amour des marchands, race économe et austère ; révoquant la loi de l'Église qui les obligeait à trafiquer avec leurs propres fonds, il leur permit le prêt à intérêt, jusqu'alors privilège des juifs. De là un appât puissant pour ceux qui avaient besoin d'argent ou qui voulaient en prêter ; de là le rapide essor des banques protestantes de Genève ou de Hollande. Privés de toute autre jouissance, les calvinistes s'adonnèrent sans frein à celle de dominer et d'amasser. Par ces moyens s'organisait un parti bien supérieur par sa discipline et sa vigueur aux premiers réformés d'Allemagne et d'Angleterre, et destiné à les entraîner à sa suite ou à les renverser. La Réforme était complète ; aux quatre coins de l'Europe, royauté, aristocratie, gens d'esprit, leurrant les peuples encore crédules de l'annonce d'une religion meilleure, secouaient le joug de Rome, dépouillaient les couvents, persécutaient les prêtres, mutilaient la foi, et joignaient au despotisme politique la tyrannie encore plus dure des consciences.

LXX. Assurément le vieux monde féodal était moins digne de châtiment que cette poignée d'hérésiarques, maîtres de droit des consciences et des cœurs, sans respect pour la famille ni pour la propriété, couvrant de leur infaillibilité personnelle depuis les simples tendances rationalistes jusqu'au communisme le plus monstrueux, brisant à la fois l'ordre social, la paix des nations et l'unité de l'Europe. Mais, contre ce torrent, Charles-Quint offrait seul à l'Église le secours de ses armes, et, relevant l'épée sanglante de Simon de Montfort, il prétendait par les mêmes violences étouffer l'hérésie, asservir le saint-siège et réaliser ses propres rêves de domination universelle, c'est-à-dire, à l'exemple des calvinistes, opérer par la force une prétendue réforme de l'Europe. Au contraire, François I restait partagé, éprouvant la même antipathie pour les huguenots que pour les Espagnols. Bien que son pouvoir royal fût absolu, qu'il eût soumis à ses fantaisies parlements, noblesse, clergé, son esprit hésitait à trancher les questions théologiques, et répugnait à gouverner les consciences par des supplices. Jouissant paisiblement de son omnipotence, il espérait que peut-être le temps ferait naître la lumière, qu'avec un peu de bonne volonté les hommes s'entendraient, et que son pays éviterait ainsi l'horreur des guerres civiles. Sans le savoir, cette politique insouciante préparait à la vérité son plus éclatant triomphe ; mais elle ne devait pas éviter à la France de cruelles et salutaires calamités.

LXXI. Tandis que Charles-Quint appliquait aux hérétiques les tortures inventées par la férocité espagnole contre les juifs et contre les Maures, qu'Henri VIII immolait à sa rage ses femmes et ses amis, que Genève imaginait des supplices nouveaux et raffinés, et que François I faisait tout pour retarder dans ses États ces impitoyables représailles, l'esprit de saint Dominique et de saint François, moins facile à ressusciter qu'une aveugle cruauté, esprit dont Dieu est l'unique et jaloux dispensateur, renaissait d'une manière merveilleuse en des pays divers. Plus d'un cœur, touché des malheurs de l'Église, mettait la cognée à la vraie racine du mal, et ne cherchait qu'en lui-même à réformer les abus, à triompher de la corruption, à faire une héroïque et libre violence à la nature humaine. Quoique sous le poids de la domination étran-



Chambord.

gère, l'Italie et Rome surtout méritaient de rester par ces humbles vertus à la tête de la chrétienté. Remuée par trente années d'invasion, de pillage et de maladies, cette terre était mieux préparée que toute autre. Des hospices desservis par d'illustres familles s'établissent à Venise, à Vérone, à Brescia, à Milan, pour les orphelins de la guerre et de la peste. Les barnabites se consacrent à l'instruction populaire ; les théatins et les oratoriens, pieuses communautés de prêtres, se vouent à la prédication, au saint ministère, et donnent l'exemple des vertus modestes et persévérantes. A côté de ces ordres nouveaux, les anciens se réveillent, jaloux de soutenir leur antique gloire ; dominicains et franciscains se réforment et se dévouent aux pestiférés ; dans leurs rangs se façonnent deux pontifes qui relèveront la grandeur de Rome et la majesté de l'Église, saint Pie V et Sixte-Quint. L'épiscopat retrouve aussi son éclat dans saint Charles Borromée, l'apôtre et le bienfaiteur de Milan, le type aimable de cette charité active et patiente, habile à guérir toutes les misères, capable, s'il était possible, d'adoucir jusqu'au joug de l'étranger. Grâce à ce concours de vertus, l'Église put reprendre la série de ses conciles et réunir à Trente une assemblée solennelle, qui, digne des plus beaux siècles de foi, déjoue les espérances des

hérétiques, prononce nettement leur condamnation, fixe tous les points mis en doute du dogme catholique et rappelle le clergé au zèle, à la chasteté, à la discipline austère du passé.

LXXII. Pendant que s'accomplissait, par les faits encore plus que par les paroles, cette sincère et pieuse réforme, en dépit de ses inquisiteurs ennemis de toute innovation, l'Espagne y prenait sa part. Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix allaient lui donner ses carmélites et ses carmes, sublimes contemplatifs; saint Jean de Dieu, ses frères pour le soin des malades. En attendant, elle produisait saint Ignace de Loyola. Blessé à la défense de Pampelune et converti par les souffrances, ce jeune et brave officier déposa ses armes aux pieds d'une madone, fit le pèlerinage de Jérusalem, et ne songea plus qu'au service de Dieu. Traqué, emprisonné par l'inquisition, il demanda asile à une terre moins soupçonneuse et plus hospitalière, et vint étudier la théologie à Paris dans une cellule du collège Sainte-Barbe. Dans la même cité où les hérétiques étalaient librement leurs audacieuses doctrines, il concevait contre eux le plan d'une milice religieuse, combattant par la parole et non par le glaive, et opposant aux ennemis de l'Église la charité plus forte encore que la science, la douceur mère de la persuasion, la pureté de mœurs et la pauvreté sources inépuisables de respect et d'amour. Conservant le génie de cette brave armée espagnole où il avait fait ses premières armes, il nomma son ordre la Compagnie de Jésus; à la bravoure fougueuse des moines mendiants il substitua le courage persévérant et discipliné des jésuites, et par lui l'Église, à côté de ses chevaliers, eut en quelque sorte son infanterie régulière.

LXXIII. Formée d'abord de quelques amis intimes d'Espagne, de France et de Savoie, la petite compagnie alla un jour à Montmartre vouer à Dieu son sang et sa vie. De là elle se mit en route pour commencer la conquête des âmes, traversa les Alpes, servit en passant les pauvres malades dans les hôpitaux de Venise, déposa aux pieds du pape un vœu d'obéissance absolue, et, désormais consacrée, envahit le monde avec une merveilleuse rapidité. Seule la France, qui avait abrité l'ordre naissant, craignit qu'une fois puissants ces fils de l'Espagne ne servissent les intérêts et la domination de leur patrie; elle ne les reçut qu'avec hésitation et méfiance. Cependant, tandis que les uns fondaient des collèges auprès des universités, et donnaient gratuitement à la jeunesse une forte et saine éducation, d'autres évangélisaient les campagnes, relevaient les vertus du clergé séculier, et disputaient vaillamment les peuples à l'hérésie; d'autres enfin passaient les mers, et reprenaient auprès des infidèles la prédication longtemps interrompue de l'Évangile. A leur tête, saint François Xavier, de Pampelune, remuait de sa parole l'Inde portugaise, pénétrait jusque dans les îles perdues à l'extrémité du monde, convertissait la moitié du Japon, et, apôtre insatiable, mourait en rêvant la conquête de la Chine.

LXXIV. Ainsi, en face du réveil des instincts païens, décoré du nom pompeux de Renaissance, l'Église renaissait aussi sous les coups de l'adversité, plus vivace, plus active et plus brillante encore qu'au sortir du grand schisme d'Occident. Dépouillé de ses branches mortes par l'orage, l'arbre se parait de pousses fraîches et verdoyantes; et, chose merveilleuse, la sève chrétienne jaillissait comme jadis, non chez les jeunes tribus de Germanie, mais sur le sol usé d'une vieille civilisation, au foyer corrompu et corrupteur de la fortune, de la science et des arts. Furieuses de cet éclat inattendu, les sectes réformées s'unirent contre l'ennemi commun, renièrent l'autorité du concile qu'elles avaient réclamé, et firent tout pour en venir à une guerre ouverte. La France, qui affectait de protéger impartialement les deux partis, allait leur servir de principal champ de bataille. En relations avec les hérétiques de Hollande et d'Allemagne, les calvinistes du royaume devenaient chaque jour plus audacieux, provoquaient la colère publique par des outrages aux églises ou au saint Sacrement; les ingrats parlaient même de piller le Louvre. Lassé dans sa patience,

le roi déchaîna contre eux la sévérité longtemps contenue des parlements. A Paris, dix-huit huguenots furent saisis et solennellement brûlés sur la place de l'Estrapade; dans les montagnes de la Provence, vingt-quatre villages de Vaudois furent réduits en cendres et leurs habitants exterminés. En même temps, dans sa colère, François I s'en prit à l'imprimerie, qu'il avait jusque-là encouragée, et qui propageait à foison les écrits des novateurs. Il tenta de lui ôter sa liberté. Mais, peu propres à ramener la foi et la piété dans les cœurs, ces essais capricieux ne firent qu'y surexciter la fièvre de la Réforme.

LXXV. Sans doute un souverain n'a pas moins que tout autre le droit de repousser la force par la force, et le devoir d'arrêter dans leurs violences ou leurs complots les coupables séducteurs des mœurs et des consciences. Toutefois, pour que son bras, mis au service de la religion, ne lui nuise pas au lieu de la défendre, il faut qu'il ait pour mobiles la vertu, le désintéressement, la générosité, qui confondent le vice sans exclure la persuasion. Cette puissance morale manquait complètement au parlement, à la Sorbonne, à François I. En même temps qu'ils persécutaient l'hérésie, magistrats et docteurs, se croyant plus sages que l'Église entière, opposaient leur incorrigible orgueil aux efforts du concile de Trente, et ni menaces ni avertissements du Ciel n'interrompaient les criminels plaisirs de la cour. Une affreuse contagion, venue d'Orient comme la peste noire, frappa les plus coupables, et porta une profonde atteinte à la vigueur de la race humaine. Le roi lui-même mourut victime de sa vie déréglée (1547). Il laissait un seul fils, Henri II, héritier de son cœur insouciant et voluptueux.

LXXVI. En même temps descendait dans la tombe le premier duc de Guise, regretté du peuple pour ses victoires, des pauvres pour ses aumônes, des hérétiques mêmes pour sa grandeur d'âme et sa modération. Si sa jeunesse n'avait pas été sans quelques écarts, pour s'en punir il portait depuis longtemps à son bras une chaîne de fer, et vivait retiré au milieu de sa famille, à son château préféré de Joinville, où sa femme s'entourait de pieuses fondations. Comme son père, il avait eu douze enfants. Lui-même, jusqu'à son dernier jour, avait élevé ses fils à l'école de l'honneur et de la vaillance. Digne rejeton de ce héros et compagnon de ses combats, François d'Aumale avait déjà reçu comme lui des blessures désespérées. Un jour, le fer d'une lance s'était brisé au-dessus de son œil; Ambroise Paré n'avait pu l'arracher de sa tête qu'avec des tenailles et le pied sur son visage. Le célèbre médecin le croyait perdu, et n'attribua qu'à Dieu la gloire de sa guérison. Loin de l'affaiblir, la souffrance ne fit que mieux tremper cette vigoureuse nature. Le plus grand prince eût souhaité d'avoir pour fils ce beau jeune homme, ami des armes et des chevaux, au grand et noble cœur, aux allures royales, et Henri II, bien pâle à côté de lui, voulut du moins qu'il fût son premier ami.

LXXVII. Archevêque de Reims et cardinal, le second des Guises était aimable et prodigue dans le monde, sérieux dans les affaires, profond dans la science. Il parlait toutes les langues vivantes, et passait pour le prélat le plus accompli, le plus éloquent de son temps. De mœurs régulières, il résidait souvent dans son diocèse, le parcourait sans relâche, tenait des conciles provinciaux; il dota Reims d'un collège, d'un séminaire, d'une université, et amena les jésuites en France. L'ambition était son seul défaut : elle en faisait un homme d'État plus ardent et moins modéré que son frère, rôle difficile à concilier avec les devoirs de l'Église. Leur sœur Marie de Lorraine, refusée naguère à Henri VIII, était reine d'Écosse, et leur avait envoyé dès l'âge de six ans sa fille Marie Stuart, destinée par eux au dauphin François.

LXXVIII. Sûrs ainsi du futur roi de France, les deux Guises n'avaient pas rougi de se faire auprès d'Henri II une alliée moins honorable de la vieille, mais encore puissante, Diane de Poitiers, digne successeur de César Borgia dans le duché de Valentinois. Forts de sa faveur, ils formaient, avec le connétable de Montmorency, un triumvirat, dis-

posant des places, des honneurs, des biens de la couronne et des bénéfices ecclésiastiques. Faible et indolent, absorbé par ses jouissances, où il surpassait, s'il était possible, le cynisme de son père, Henri II ne demandait pas mieux que de se laisser mener par ses amis entreprenants, et leur abandonnait tout le soin des affaires. L'entraînement des fêtes, le cumul des dignités et des richesses, et les dangers d'une faveur sans limites, les eussent bientôt amollis comme tant d'autres, si Charles-Quint ne s'était chargé d'occuper leur courage et d'exercer leur vigueur.

LXXIX. Tandis qu'en France la paix se passait en plaisirs de jeunes gens, et laissait aux calvinistes la liberté de propager à l'aise leurs doctrines, le vieil Empereur l'avait employée à étouffer en Allemagne les progrès audacieux de la Réforme, et à dompter les princes du Nord devenus assez forts pour mettre sa souveraineté en péril. La victoire décisive de Mühlberg lui avait permis de frapper un grand coup et de dépouiller l'électeur de Saxe, chef des rebelles. Menacés dans leurs rêves d'ambition et d'indépendance, les vaincus s'adressèrent à la France; ils proposèrent à Henri II le titre de vicaire de l'Empire avec la possession de Strasbourg, de Cambrai et des Trois-Évêchés, Metz, Toul et Verdun. En vain le connétable de Montmorency, auquel son âge faisait désirer le repos, rappela au roi que les protestants avaient plus d'une fois abusé son père par de semblables promesses, uniquement pour décharger sur lui la colère de Charles-Quint et pour faire à ses dépens une paix avantageuse. Par tempérament et par amour de la gloire, les jeunes Guises désiraient la guerre. Comment rejeter l'occasion de se venger d'un ennemi perfide et insatiable, et d'immortaliser ce règne par la conquête de la ligne du Rhin? Entraîné par cette perspective, Henri II traita avec les princes d'Allemagne, et renoua les relations de François I avec le sultan Soliman.

LXXX. Le rendez-vous de l'armée française fut fixé à Joinville même, pour le printemps suivant. La campagne commença par l'occupation de Toul et de Metz, qui ouvrirent leurs portes sans résistance. En quelques jours, Henri II arriva sur le Rhin. Après un peu d'hésitation, Haguenau et Wissembourg se rendirent aussi; Spire et Strasbourg furent moins confiants pour le prétendu vicaire de l'Empire, et lui montrèrent les dents. En même temps, fidèles à leur politique, les princes protestants lui annoncèrent que, l'Empereur leur ayant accordé la liberté religieuse, ils venaient de traiter avec lui à Passau. Bien plus, le fondateur de la Prusse, le grand maître des chevaliers teutoniques, Albert de Brandebourg, espérait des conditions encore meilleures en trahissant ouvertement, et rôdait en Lorraine, épiant le moment de regagner les faveurs de l'Empereur en accablant ses propres alliés. Apprenant ainsi ce que coûte de se fier à des gens sans foi, les Français se virent réduits à s'en tirer comme ils le pourraient, et précisément exposés au péril qu'ils avaient cru éviter, celui d'avoir seuls sur les bras les forces de Charles-Quint. Pendant que l'Empereur lâchait tout en Allemagne pour écraser la France, et accourait furieux reprendre les Trois-Évêchés, Henri II, maudissant ses alliés infidèles, quittait prudemment l'Alsace, laissait François de Guise pour défendre Metz, et retournait à ses plaisirs de Paris.

LXXXI. Metz va être investi par cent mille fantassins, vingt-trois mille chevaux, sept mille pionniers et cent vingt pièces de canon, force inouïe pour l'époque. A la hauteur de sa tâche, Guise ne perd pas un jour. Pendant que les hommes achèvent la moisson et les vendanges, il emploie femmes et enfants à réparer les vieilles murailles, achète à ses frais du blé, des vins, des bestiaux, dresse l'inventaire des vivres et des munitions, ravage les environs de la place, rase les faubourgs, renvoie les bouches inutiles, prépare des hôpitaux, et instruit ses recrues. De toutes parts accourent des gentilshommes, prêts, sous un tel chef, à servir comme simples volontaires. Les Impériaux paraissent enfin, mais assez tard, vers la fin d'octobre. A leur approche, Albert de Brandebourg enlève un détachement français, et passe sous

leurs drapeaux. Ces forces écrasantes inondent les bords de la Moselle, et resserrent les assiégés dans la place. Au bout d'un mois, l'Empereur arrive en personne, pâle, maigre, goutteux, les cheveux blanchis par l'âge, se tenant à peine à cheval. Il vient stimuler de sa vieille ardeur une armée qui ne fait rien sans lui. Sur-le-champ il fait battre en brèche la muraille qui tombe au bout d'une semaine, et laisse apparaître derrière elle un nouveau mur de huit pieds, élevé comme par enchantement. L'Empereur ordonne pourtant l'assaut ; il s'y fait porter en litière ; mais Guise l'attend sur la brèche, et rejette en désordre ses formidables colonnes. Charles-Quint veut les ramener ; ils refusent. « Je n'ai plus de « soldats, s'écrie-t-il. Il ne me reste qu'à dire « adieu à l'Empire et à me faire moine. » En effet, une seconde attaque tentée d'un autre côté ne réussit pas davantage. Les pluies d'automne remplissent d'eau les tranchées et les mines ; après deux mois de travaux, l'ennemi lève le siège, abandonne son camp, et bat en retraite par des routes affreuses. La cavalerie française poursuivit les fuyards ; trente mille périrent dans les boues, et le nombre en eût été bien plus grand sans l'humanité de Guise, qui recueillit avec soin les blessés et les malades. Par son héroïque défense de Metz, il venait de sauver la France entière d'un désastre retombé sur l'ennemi, et, tout jeune, il avait dépassé la gloire de son père. Paris le reçut en triomphe, fit des chansons pour les vainqueurs, des calembours sur les vaincus, et tout ce que sait inventer le joyeux esprit français.

LXXXII. Quant à Charles-Quint, accusant la fortune de ne pas aimer les vieillards, il se préparait à étonner par son abdication le monde qu'il n'avait pu soumettre à son despotisme, et il était résolu de se retirer dans un couvent d'Espagne. Toutefois, conquérant déchu, il ne perdait pas l'espoir de goûter derrière les murs de son cloître la jouissance d'être vengé, et, de loin, il dirigeait encore les armées de l'Espagne et de l'Empire. Il venait de compléter le cercle de fer dans lequel il étreignait la France, en mariant son fils, Philippe II, à la reine d'Angleterre, Marie, héritière catholique de Henri VIII, et avec ce nouvel allié il espérait enfin entraîner la balance.

LXXXIII. L'année suivante, les Impériaux revinrent avec les Anglais par la Picardie. Térouanne fut prise d'assaut, et, sans le souvenir de la courtoisie de Guise à Metz, la garnison eût été massacrée. L'ennemi se contenta de raser la ville. Cette fois le roi lui-même vint se mettre à la tête des troupes avec toute la cour. Sous ses ordres commandaient le duc de Guise d'un côté, et de l'autre le vieux Montmorency et son neveu Coligny, secrètement jaloux du défenseur de Metz. L'ennemi s'avançant pour dégager le fort de Renty, il y eut un choc très vif. Guise, brûlant de remporter un nouveau triomphe, fit des prodiges de bravoure ; ses rivaux, par leur inaction, rendirent le succès incomplet. Il fallut lever le siège de Renty (1554). De là, entre eux, d'amers reproches et le germe d'une longue et mortelle inimitié.

LXXXIV. En Italie, où les Français venaient de rentrer, la guerre les trompait toujours par des perspectives de conquêtes peu solides. Le brave Gascon Montluc, élève et compagnon des Guises, avait pénétré en Toscane, et s'était installé à Sienne. Assiégé par des forces supérieures, il avait repoussé toutes leurs attaques ; après une défense de dix mois, il était sorti de la place avec armes, bagages et canons, mais presque sans soldats. Laissant la Picardie au connétable et à son neveu, Guise, mécontent, mais non inactif, vint renforcer ces braves débris, et leur ramena la victoire. Maître de Bologne, de Rimini et d'Ancône, il investit Civitella sur le territoire napolitain. Petit-fils de Louis XII par sa femme, il pouvait personnellement prétendre à la couronne de Naples, que lui offrait la noblesse, gagnée par ses exploits. Il déclara qu'il combattait pour la France et non pour lui. Ce noble refus lui aliéna les esprits, et un instant sa fortune parut venir échouer là, devant les murs d'une misérable petite forteresse. Les Espagnols arrivèrent en nombre pour la lui faire abandonner ; il remit à Montluc ses troupes épuisées, et revint seul en France.

LXXXV. Vaincu en apparence, Guise n'en était pas moins rappelé pour réparer un grand désastre et pour jouir de l'humiliation de ses rivaux. Le roi et la France entière l'attendaient comme un sauveur. En son absence, Coligny, désireux de faire aussi quelque coup d'éclat, s'était jeté dans Saint-Quentin assiégé. D'accord avec lui, son oncle le connétable était accouru avec vingt-huit mille hommes, espérant écraser l'ennemi entre les siens et la place ; mais les Impériaux prévinrent brusquement son attaque, taillèrent en pièce son armée, et, pour que la victoire fût complète, le firent lui-même prisonnier; Saint-Quentin fut pris d'assaut, et Coligny également forcé de rendre son épée (1557). En apprenant ce succès, Charles-Quint avait tressailli dans sa retraite : « Mon fils est-il à Paris? » s'était-il écrié. Mais le grand homme n'était plus là pour stimuler ses soldats; ils s'amusèrent au siège de quelques petites places, et laissèrent à Guise le temps de revenir. Henri II le reçut à bras ouverts, et le nomma, dans sa frayeur, lieutenant général de toutes ses armées.

LXXXVI. En présence du péril, le sauveur de Metz résolut de payer d'audace. Feignant des préparatifs contre le Luxembourg, il partit secrètement au milieu de l'hiver, et parut le 1[er] janvier sous les murs de Calais, ville réputée imprenable, précieux pied-à-terre des Anglais sur le continent. En huit jours il prit deux forts avancés, qui étaient la clef de la place, et emporta la citadelle d'assaut. Le neuvième, Calais capitula, et la population anglaise tout entière dut quitter la ville sans rien emporter. Une flotte ennemie parut, mais trop tard ; déjà des vaisseaux français, arrivés sous main de Bretagne et de Normandie, occupaient le port. Ainsi, par une surprise incroyable, Guise venait de réparer la perte de Saint-Quentin, d'effacer la dernière trace de la domination anglaise et de rendre à la France la courageuse patrie d'Eustache de Saint-Pierre (1558). Le peuple d'outre-Manche accusa de ce coup fatal l'incurie du pouvoir ; la reine Marie en mourut de chagrin ; avec elle disparurent pour Philippe II la couronne et l'alliance de l'Angleterre. Quant au vainqueur, il fut porté aux nues ; mais, infatigable et peu soucieux de se reposer, comme les gens médiocres, sur un premier succès, il courut à l'est, et emporta d'assaut Thionville, forte place d'où l'ennemi ravageait impunément la Champagne et les Trois-Évêchés.

LXXXVII. Ces combats étaient entremêlés de fêtes splendides, où à la joie des victoires se joignait pour les Guises celle de plus d'un riche mariage. Comme c'était convenu, leur nièce Marie Stuart épousa le jeune dauphin François, et le duc de Lorraine, leur cousin, obtint la main d'une fille du roi. C'était trop de gloire et de puissance pour ne pas se faire une foule d'ennemis. En présence de ces honneurs, la jalousie des grands ne connut plus de bornes. Le roi lui-même était effrayé d'une grandeur à la veille peut-être de surpasser la sienne ; voyant que la guerre ne faisait que l'accroître, il ouvrit l'oreille aux conseils de paix du vieux Montmorency. De son côté, l'ennemi, épuisé de ressources, privé de l'Angleterre, attaqué par les Turcs en Hongrie, menacé par les protestants d'Allemagne et des Pays-Bas, désirait ardemment suspendre les hostilités. C'était le cas de lui imposer de dures conditions. Mais, pressé d'en finir, Henri II traita à Cateau-Cambrésis (1559), rendit près de deux cents places ou châteaux, que ses troupes occupaient en Italie ou à la frontière du Nord, réintégra dans ses États le duc de Savoie, réduit depuis longtemps à faire le métier de général ennemi, et ne garda que Calais et les Trois-Évêchés. Guise, mécontent, se retira à Joinville, livrant de nouveau la cour aux Montmorency, et attendant avec patience qu'on eût encore besoin de lui.

LXXXVIII. Ainsi se termina cette lutte acharnée de la France et de l'Espagne. L'Italie, que ces deux nations s'étaient disputée, n'avait pas su profiter de leur rivalité pour défendre son indépendance. En dépit des efforts de Jules II et des bienfaits de la renaissance catholique, l'influence politique des papes ne s'était pas relevée. Vaincue sur la terre ferme, Venise l'était encore davantage sur mer par les riches conquérants des

deux Indes. Les rois de Naples et les Sforza étaient remplacés par les Espagnols et par les Médicis, et les ducs de Savoie servaient humblement les dominateurs de la Péninsule. Malgré de nombreux échecs, Charles-Quint, du fond de la tombe où il venait de descendre, triomphait donc en apparence, et pourtant il était mort inquiet, découragé comme un vaincu. Sentant que la main la plus forte était impuissante à fondre les peuples si divers de son empire, et qu'une seule tête ne suffirait pas aux affaires qui avaient usé la sienne, il avait lui-même, en la quittant, brisé cette puissance que sa vie s'était passée à agrandir. Dans ce partage, à son frère Ferdinand, déjà roi de Hongrie et de Bohême, il avait laissé l'empire d'Allemagne, vaste édifice qu'il avait trop négligé, et dont les princes protestants conspiraient la ruine. Le temps était passé où les souverains de tous ces États étaient librement élus par leurs peuples et confirmés par le pape. Aussi dédaigneux pour la consécration de l'Église que pour la liberté des peuples, Ferdinand déclara l'Empire et les couronnes de Bohême et de Hongrie désormais héréditaires dans sa famille; si protestants ou catholiques attaquaient son pouvoir, il était résolu de le défendre les armes à la main.

LXXXIX. Par une préférence maladroite, Charles-Quint avait donné à son fils, outre Naples et le Milanais, la Franche-Comté, la Flandre, l'Artois et les Pays-Bas, héritage de Bourgogne, antipathique à l'Espagne, que l'Allemagne eût bien mieux défendu contre la France. Un moment roi d'Angleterre, Philippe II avait par là complété la désastreuse bigarrure de ses États. Son propre caractère ne devait pas lui être moins funeste. Digne du peuple qui massacrait les Indiens d'Amérique sous prétexte de les convertir, et se croyant appelé en Europe à étouffer l'hérésie dans le sang, ce prince sombre et sans pitié perfectionnait l'inquisition, multipliait les supplices, faisait périr son propre fils dans les cachots, et, pour éviter les écarts de l'esprit humain, en paralysait l'activité. Sous l'empire des mêmes passions, l'Espagne, encore riche de jeunesse, toute brillante de collèges, de couvents et de cathédrales, et à qui sa lutte séculaire contre les musulmans semblait assurer pour longtemps une vigueur à toute épreuve, cédait à la tentation d'arriver par l'or et par le fer à la domination universelle, et acceptait une honteuse tyrannie dans l'espoir d'asservir les autres peuples. De là pour elle, en peu d'années, une prompte et effrayante décrépitude.

XC. Au contraire, la France, une et compacte, trempée par une lutte inégale, formée dans l'art de la guerre par les Suisses, les Italiens et les Espagnols, était, quoique petite et vaincue, en état de disputer la suprématie de l'Europe. Ses troupes nationales avaient renoncé aux armures de fer et à la lourde cavalerie du moyen âge, et pouvaient désormais se passer des Suisses et des lansquenets. Non content de les commander, le duc de Guise s'occupait sans relâche de perfectionner leur organisation, recevait de tous côtés des chevaux, des armes, et s'occupait plus que personne d'appliquer à l'infanterie l'usage de la poudre à canon, et de remplacer les flèches de l'arbalète par les balles de plomb de l'arquebuse ou du mousquet, terribles projectiles dont il devait être un jour la victime. Malheureusement comme au temps des Valois, ces forces allaient se consumer en guerres civiles, triste remède à la corruption qui menaçait encore une fois d'éteindre toutes les lumières de l'esprit humain.

XCI. Fidèles à leur tactique et non contents de séduire la multitude par leur superbe austérité, les calvinistes avaient pris l'importance d'un parti politique. Ils avaient réuni sous leur drapeau les grands qu'offusquait le crédit des Guises; d'un côté, Coligny, le prisonnier de Saint-Quentin, avec ses frères, dont l'un cardinal; de l'autre, les deux Bourbons, sujets médiocres, tenant à la famille royale par une suite d'aïeux obscurs et par un fils de saint Louis, mais fort entêtés de leur dignité de princes du sang. Antoine, l'aîné, était devenu roi de Navarre en épousant Jeanne d'Albret, fille de l'hérétique et licencieuse Marguerite; Condé s'était marié dans la famille de Coligny. Tous deux étaient menés au prêche et stimulés, dans leur ambi-

tion par leurs femmes, moins timides et plus entreprenantes qu'eux. Avec cet appui, les réformés devinrent hardis, se réunirent au Pré-aux-Clercs par milliers, et traversèrent en procession le faubourg Saint-Germain.

XCII. Une seconde fois la royauté se voyait provoquée par des novateurs qui aspiraient non seulement à la liberté de leur culte, mais au gouvernement même de l'État. Comme son père, Henri II s'irrita de cette audace, et somma le parlement d'exécuter les vieilles lois du royaume contre les hérétiques. Destinée jadis aux sectaires farouches qui foulaient aux pieds toute morale, dans un temps où l'Église, gouvernée par des saints, soutenait la société de ses vertus, cette procédure dangereuse s'était de bonne heure discréditée en immolant à ses haines criminelles Boniface VIII, les templiers, Jeanne d'Arc et une foule d'innocents moins illustres. Le même bûcher était-il applicable aux nombreux et puissants partisans de la Réforme, alors que le clergé s'avilissait par le luxe ou l'ambition de ses membres, et que le roi ne cherchait, sous le voile de la piété, que l'impunité de ses désordres? Secrètement touché de ces raisons, le parlement hésitait à ordonner des supplices. Henri II passa outre, fit arrêter cinq conseillers suspects d'hérésie et instruire leur procès. Non content d'adopter ouvertement le système espagnol, il cimenta sa paix avec Philippe II en lui donnant la main de sa propre fille. A l'occasion de ce mariage, des fêtes brillantes réjouirent les Parisiens. Pendant que quelques huguenots étaient solennellement brûlés sur la place de l'Estrapade, le roi, malgré de sinistres pressentiments, s'obstina à prendre part au tournoi. Une lance se brisa sur sa cuirasse, et vint lui crever l'œil. La blessure fut mortelle. Ainsi chaque fois que les rois entraient dans la voie des rigueurs, une sorte de fatalité brisait leur vie, comme si la Providence eût voulu, dans ce grand débat, laisser la France livrée à elle-même et empêcher que le pouvoir absolu ne décidât de son sort.

XCIII. Cette mort avait plus d'une analogie avec celle de Philippe le Bel. Comme lui, Henri II laissait trois fils, maigres et chétifs, portant la peine de ses fautes et destinés, après de misérables règnes, à céder le trône à une autre race. Sa femme, Catherine de Médicis, devait surpasser la cruelle Jeanne de Navarre; sa fille Marguerite était un type de légèreté. En présence de cette famille usée s'élevait une vaste révolte non plus contre les papes, mais contre la foi et la hiérarchie chrétiennes tout entières, mises en péril par les vices des grands. Librement déchaîné, un pareil orage menaçait la société d'une profonde anarchie.

XCIV. Henri II mort, le duc de Guise et le cardinal son frère, qui se tenaient à l'écart depuis la paix, reparurent à la cour, se proclamèrent envers et contre tous les défenseurs du jeune François II, et amenèrent eux-mêmes au Louvre le roi, dont leur nièce, Marie Stuart, possédait le cœur (1559). Le pouvoir de ces deux hommes, qui avaient fait leurs preuves, l'un contre les ennemis du dehors, l'autre dans les luttes théologiques et dans la réforme de son diocèse, semblait promettre au pays la direction ferme et clairvoyante que réclamaient les circonstances. En effet, la vieille Diane de Poitiers fut chassée de la cour, dont elle rappelait les hontes; les donations du prodigue Henri II furent révoquées, l'armée réduite: mesures nécessaires pour ramener l'ordre dans les finances. Mais il est des jours où les choses les plus sages aigrissent les esprits, et où la modération impuissante et décriée succombe sans éviter le choc des partis. Par leur économie, les Guises ne firent que des mécontents, et grossirent à vue d'œil le parti calviniste des princes du sang et de Coligny. Vainement leur cœur, inaccessible à la crainte, répugnait à embrasser le système et l'alliance espagnols, et à se jeter dans les bras d'un ennemi perfide. Ils allaient y être fatalement conduits par la force des événements et par la violence de leurs adversaires.

XCV. Au milieu d'une grêle d'affiches, de libelles, de pamphlets, que, dans son dédain, le pouvoir laissait se propager avec une liberté sans limites, le procès commencé contre les conseillers du parlement continuait son cours. Les huguenots assassinèrent un des

juges pour intimider les autres, et menacèrent de se soulever pour délivrer les accusés. Cette attitude était un arrêt de mort pour les prisonniers; l'un d'eux fut condamné et exécuté. Pour le venger, les meurtres recommencent, se propagent en province; des complots se trament sur une vaste échelle; excités par les prédicants de Genève, les conjurés invoquent sans scrupule l'intervention des réformés allemands et anglais, et aspirent ouvertement à détruire le royaume s'ils ne peuvent s'en emparer. Une consultation de théologiens autorise les princes du sang à enlever le roi à main armée et à changer le gouvernement, sinon à morceler la France en cantons comme la Suisse. La mort de Marie d'Angleterre, remplacée par son hérétique sœur Élisabeth, donne en ce moment aux rebelles une puissante alliée. Plus vivace encore dans un cœur de femme, l'âpre orgueil de Calvin anime cette reine méchante et dominatrice. Née du divorce de Henri VIII, elle ne peut pardonner aux catholiques de lui reprocher sa naissance illégitime et de lui opposer les droits des Stuarts d'Écosse, qui sont pourtant ses seuls héritiers. De là sa haine jalouse contre Marie Stuart et ses oncles les Guises. De là son dévouement aux entreprises des huguenots. Elle leur envoie de l'argent, des munitions, et leur promet une armée. Il ne s'agissait donc plus seulement d'une question de conscience, mais d'une révolution politique entreprise avec l'appui de l'étranger.

XCVI. Ainsi, bien que l'Europe, partagée en royaumes d'âge et de tempérament différents, n'ait pas donné prise à une hérésie unique comme celle d'Arius, les sectes les plus diverses se réunissaient dans leur haine contre l'Église, et faisaient cause commune pour arriver au pouvoir. Intolérantes comme toute œuvre humaine qui ne peut ni compter sur l'assistance divine ni souffrir la discussion, elles savaient néanmoins s'entendre pour parvenir à leur but et pour créer partout, à l'exemple de Calvin et de Henri VIII, des églises nationales, appropriées au génie particulier de chaque peuple, flattant ses passions, intimement unies à son gouvernement et associant le despotisme politique à la tyrannie spirituelle. Sentant qu'elle ne vivrait qu'à ce prix, la Réforme se montrait peu soucieuse de la liberté qu'elle avait promise à ses partisans et de la singulière diversité de croyances qu'elle leur imposait. Quant aux princes qui refusaient d'être ses complices dans ses plans de domination, elle se préparait à leur déclarer une guerre implacable.

XCVII. De leur côté, les Guises, aussi bien qu'Henri II et que François I, commençaient à voir qu'il faudrait ou vaincre l'hérésie ou pactiser avec elle, mais qu'il n'était pas possible de rester indifférent à ses progrès. Car comment la royauté, qui avait travaillé sans relâche à asservir le clergé, et qui avait secoué la direction politique d'une religion immuable, universelle, dévouée depuis des siècles aux intérêts spirituels du monde, aurait-elle pu souffrir l'indépendance d'une secte menaçante, éclose de quelques cerveaux novateurs, instrument commode de tous les ambitieux? Or, si le frivole François I avait pu songer parfois à se mettre contre Charles-Quint à la tête des réformés, les Guises, par leur père Claude destructeur des bandes luthériennes, par leur pieuse mère et leur sainte aïeule vouées tout entières aux bonnes œuvres, enfin, par leurs convictions ardentes et profondes, étaient inviolablement liés à la foi catholique.

XCVIII. Telle était la disposition des esprits, quand les calvinistes tentèrent l'enlèvement du roi. Dans sa prudence, François de Guise l'avait conduit à Amboise, château facile à garder, et, par un heureux stratagème, il y avait mandé Condé et Coligny, chefs certains, mais non avoués du complot. Les bois voisins se remplissant de conjurés, il prévint leur attaque par une vigoureuse reconnaissance. Un faussaire auquel il avait sauvé la vie, Laforêt, commandait les huguenots, et périt les armes à la main. Le lendemain, ses complices, déconcertés et mal dirigés, attaquèrent Amboise sans succès. Les soldats du roi les taillèrent en pièces, les brûlèrent dans les maisons des faubourgs, ou les pendirent aux arbres des environs (1560). Modéré dans ses victoires, surtout pour ceux qui s'étaient bien battus, Guise fit accorder

une amnistie à ceux qui rentreraient dans le devoir, se porta lui-même garant de la fidélité du prince de Condé, et, en réponse aux libelles qui l'accusaient d'aspirer à la couronne, convoqua à Fontainebleau une assemblée de notables pour discuter les griefs des rebelles et les actes du gouvernement.

XCIX. Peu reconnaissants de ces égards, les huguenots ne cherchaient qu'à réparer leur défaite. Le Languedoc, le Poitou et le Dauphiné étaient inondés de prédicateurs attisant le feu de la guerre civile, et de mauvais livres arrivant par charges de mulets. Condé trouva moyen de réunir sept mille hommes en Gascogne. Bientôt il alla jusqu'à tenter un coup de main sur Lyon, pendant que la reine Élisabeth lui promettait de faire une descente en Normandie. Arrivé à ce point d'audace et bien près d'égaler le criminel Jean Sans-Peur, le prince n'osait pourtant pas encore jeter entièrement le masque. Mandé à la cour, il se fia à son étoile, et vint au jour dit. Il fut reçu froidement, arrêté, jugé, condamné à mort. L'exécution était fixée au 10 décembre. François II mourut le 5 (1560). C'était le troisième roi qui semblait payer de sa vie un acte de rigueur. Les huguenots signalèrent hautement cette marque de protection divine.

C. A un monarque de dix-sept ans en succédait un de dix (1560). Par un coup d'État facile, François de Guise aurait pu s'emparer de la régence et continuer son pouvoir. Incapable d'une action intéressée, il laissa Condé sortir de prison, et, malgré son frère le cardinal, il remit les rênes de l'État à la mère de Charles IX, à l'Italienne Catherine de Médicis. Contraint par les événements d'en venir à des moyens qui lui répugnaient, il n'était pas fâché de laisser faire à d'autres l'essai de la douceur et de la réconciliation. Pour lui, retiré à Joinville et bien convaincu désormais que rien ne désarmerait les ennemis de l'Église, il se tenait prêt à monter à cheval quand il y irait de l'honneur de Dieu, à servir la reine si elle l'appelait au secours des catholiques, à la combattre si elle penchait vers l'hérésie, à mourir enfin, s'il le fallait, pour la foi de ses pères. Quant à la belle Marie Stuart, elle avait trop excité la jalousie de la reine mère pour demeurer en sa présence ; elle quitta toute triste son cher pays de France, et reprit la route de l'Écosse, où l'attendaient de grandes infortunes.

CI. La nouvelle régente avait vécu dans l'ombre depuis le jour où son oncle le pape Clément VII l'avait amenée en grande pompe à Marseille. Aimable, spirituelle, élégante, elle n'avait pu fixer le cœur du volage Henri II, ni balancer dans celui de son fils François l'ascendant de Marie Stuart. Ainsi déçue dans son ambition d'épouse et de mère, et peu à peu durcie a l'indifférence des siens, elle s'était nourrie de l'espoir d'un rôle politique, triste consolation pour qui n'a su se faire aimer. Bientôt, à voir cette femme au teint olivâtre courir le cerf ou tenir des banquets, il sembla qu'elle n'eût rien conservé de la faiblesse de son sexe. Profondément intelligente, amie des arts, digne fille de Laurent le Magnifique, elle parut un instant capable, tout en soutenant l'éclat de la cour de François I, de donner aux affaires une direction plus sage et plus forte. Par ses soins, Birague, appliquant le premier à la France les idées économiques conçues en Italie et favorisant l'industrie nationale au lieu de la pressurer, remplaça les droits sur la sortie des marchandises par un impôt protecteur sur l'entrée des produits étrangers, et une créature des Guises, le chancelier de l'Hôpital, prépara la célèbre ordonnance de Moulins, qui devait mettre le domaine royal à l'abri de la rapacité des courtisans et faire faire à tout le royaume un grand pas vers l'unité de justice. La magistrature secondait la réforme de la jurisprudence par des travaux éminents ; c'était le temps des Dumoulin, des Cujas, des Pasquier.

CII. Cependant la lutte religieuse, qui grandissait tous les jours, ne laissait guère de loisirs pour ces paisibles entreprises, et mettait à une épreuve plus difficile le caractère du chef de l'État. Là, Catherine se retrouvait femme, et perdait son apparente énergie. Catholique de naissance plus que de conviction, méfiante, dissimulée, flottant sans cesse entre les partis pour soutenir les plus faibles,



Le Pré-aux-Clercs.

prêtant l'oreille aux soupçons les plus monstrueux et capable de tout ce que la peur peut inspirer de cruel et de sanguinaire, elle avait le génie raffiné de Machiavel et la sceptique lâcheté de l'Italie des Médicis avant l'aurore de la renaissance chrétienne. Elle commença par accorder aux huguenots le droit de réunion et la liberté de leur culte. Ils en profitèrent pour suivre avec plus d'activité que jamais l'exécution de leurs vastes desseins. De leur côté, les catholiques se tenaient sur une inquiète et forte défensive. Chacun comptant sur la reine, son indécision seule suffisait à maintenir encore quelque temps l'équilibre des partis que le brave Guise avait désespéré de réconcilier ; mais de cette trêve momentanée il y avait loin à la paix des cœurs et à la tolérance rêvée par l'honnête l'Hôpital. Deux années se passèrent ainsi en hésitations, en faiblesses, en concessions aux réformés, qui devenaient chaque jour plus exigeants, en colloques inutiles avec des prédicants bien résolus à ne pas se laisser convaincre. Affiches, écrits, pamphlets se croisaient avec une incroyable profusion, grâce à l'imprimerie. Pendant que les esprits s'envenimaient, Catherine s'appuyait tantôt sur Condé et Coligny, qui l'effrayaient bientôt de leur audace et de leurs prétentions exorbitantes ; tantôt sur Guise, que Paris applaudissait avec frénésie et qu'elle s'empressait alors de renvoyer à Joinville. En reculant devant le péril, elle ne faisait que l'accroître ; à la fin, il fallut le voir en face.

CIII. Condé, toujours en relations avec les réformés étrangers, réunit des troupes, et menace d'enlever le roi à Fontainebleau. Épouvantés, les catholiques les moins chauds se rapprochent; Montmorency et le roi de Navarre lui-même déclarent qu'il n'y a de salut qu'avec François de Guise. La reine se décide à le rappeler. Au premier signal, il part de Joinville avec deux cents chevaux. Sur sa route et presque à sa porte, à Vassy, les huguenots avaient établi un prêche qui ne lui ménageait depuis longtemps ni avanies ni insultes. En passant, il leur demande compte de cette conduite ; ils lui répondent par des injures, par des menaces, et un coup de pierre déchire sa joue. A la vue de son sang, les siens, furieux et ne connaissant plus sa voix, tirent l'épée, cernent les hérétiques dans une grange, en tuent soixante, et en blessent deux cents (1562). Guise poursuit sa route, attristé par ce massacre, triste présage de la guerre civile. Son escorte se grossit, et c'est à la tête de deux mille cavaliers que, faisant son entrée dans la capitale, il salue militairement le prince de Condé revenant du prêche avec cinq cents gentilshommes. La ville entière acclame le vainqueur de Metz et de Calais, fièrement campé sur son cheval de bataille, en pourpoint cramoisi, en manteau et toque de velours noir. Encouragés par sa présence, vingt-quatre mille bourgeois s'arment et s'exercent spontanément, ce qui ne s'est pas vu depuis Charles VI. Le roi, ramené à temps, est en parfaite sûreté au milieu d'eux.

CIV. Prévenu dans ses projets, Condé se retire sur la Loire, et s'établit à Orléans. Là, ressuscitant les prétentions des grandes villes, il établit un gouvernement fédéral, auquel se rattachent Blois, Tours, Lyon, Rouen, etc. Réclamées au nom de la tolérance, les adhésions sont partout extorquées par des minorités violentes, accompagnées du pillage des églises et des tombeaux, et, chose encore plus triste, Condé invoque le secours des Suisses, des Allemands, livre aux Anglais Dieppe et le Havre, et promet de leur rendre leur cher port de Calais. Mais le grand capitaine qui les en a chassés est là pour défendre sa conquête. Maître de Blois et de Bourges, et sur le point d'investir Orléans, il vole sur-le-champ au-devant des étrangers qui envahissent la Normandie, et investit Rouen, qui, cette fois, les a sans pudeur appelés dans ses murs. Le siège est long, les assauts donnés et repoussés avec acharnement ; un assassin essaye de tuer le duc de Guise ; en combattant à ses côtés, le roi de Navarre reçoit une blessure mortelle à l'épaule ; enfin la ville est emportée et pillée, malgré la promesse que le général a exigée de ses troupes. Toutefois, touché du courage des assiégés, il sauve leur vie, et les garantit contre toute poursuite judiciaire (1562).

CV. Pendant ce temps-là, les huguenots avaient reçu de nombreux renforts d'Allemagne, et menaçaient Paris. Guise revient à temps pour mettre la capitale en état de défense, poursuit, l'épée dans les reins, Condé qui veut rejoindre les Anglais, le gagne de vitesse, et lui barre le passage à Dreux. Il semble que sur ce petit champ de bataille l'Europe entière doive vider sa querelle : aux lansquenets réformés les catholiques français opposent, à l'aile gauche, quelques bataillons suisses envoyés par Lucerne, à l'aile droite deux mille Espagnols en passage pour les Pays-Bas; eux-mêmes sont commandés par le vieux Montmorency ; Guise se tient en réserve avec cinq cents chevaux d'élite. Après deux heures d'hésitation, Condé attaque le centre avec furie, et l'enfonce. Toujours malheureux, Montmorency reçoit une balle dans la mâchoire, et reste prisonnier. Ses troupes se débandent. Dans leur élan, les réformés arrivent jusqu'aux bagages. Mais, à droite et à gauche, Suisses et Espagnols restent inébranlables, et de temps en temps Guise se dresse sur ses étriers, guettant le moment où le désordre arrivera à son comble. Alors il s'avance au milieu des fuyards : « Allons, « dit-il, tout est à nous ; la bataille est ga-« gnée. » En effet, sous la protection de ses beaux escadrons qui déblayent le terrain, le centre se rallie, et forme avec les deux ailes comme un croissant qui de toutes parts se rabat sur l'ennemi. Condé, qui veut arrêter la déroute, tombe de cheval, blessé, et reste prisonnier. Coligny seul parvient à gagner la Loire avec sa cavalerie, laissant sur le champ de bataille trois à quatre mille hommes, son artillerie, ses drapeaux et son général en chef (1562). Les catholiques avaient perdu plus de monde ; mais ils avaient la victoire pour se consoler. Le soir, Guise offrit au prince qui avait trahi la France de partager son souper et son lit dans une pauvre maison de paysan, et le captif, que sa défaite empêchait de fermer l'œil, vit son vainqueur dormir sans défiance à ses côtés. Le lendemain, après avoir fait soigner les blessés et enterrer les morts, Guise donna la liberté à dix-sept cents lansquenets allemands, et les recommanda à sa mère Antoinette, qui les nourrit et les habilla à leur passage en Champagne.

CVI. A la nouvelle de cette victoire, ce ne furent que prières publiques et feux de joie; car elle sauvait l'État d'un changement de religion. Seule Catherine de Médicis ne la désirait pas, ou la voulait moins complète. Inquiète, mécontente, elle fit tout pour empêcher le siège d'Orléans, qui devait couronner le triomphe des catholiques. Guise ne reçut ni artillerie ni munitions. Mais, ne s'arrêtant pas pour si peu, il passa la Loire, coupa les communications d'Orléans avec le Midi, emporta d'assaut le faubourg du Portereau, et fit ses préparatifs pour l'attaque des îles du pont. Au moment de perdre le boulevard de leur puissance, les huguenots sentirent que ce serait pour eux le coup de grâce, et qu'ils tomberaient dans toute la France à la merci du vainqueur. Ils eurent recours au bras d'un assassin. La veille de la grande attaque, Guise, allant au-devant de sa femme qui arrivait pour le voir, reçut un coup de pistolet parti d'une haie ; il tomba sur le cou de son cheval, percé de trois balles (1563). Porté auprès de celle qui l'attendait, il l'exhorta lui-même à la résignation, la consola d'être involontairement cause de sa mort, la pria de suivre les conseils de sa mère Antoinette et de veiller sur ses jeunes enfants. En bénissant son fils aîné, il lui souhaita d'aimer Dieu par-dessus tout, d'être homme de bien, paternel seigneur, fils tendre et bon frère, ce qui est le nœud de la force. « Ta religion, dit-il à son meurtrier, t'or-« donne de me tuer. La mienne est tant plus « douce qu'elle veut que je te pardonne. » Pour dernière nourriture, il reçut la communion, et mourut en pieux chrétien, le 24 février, six jours après sa blessure. Ses soldats le pleurèrent ; l'Europe catholique entière regretta celui qu'elle comparait à Machabée, et sa sainte mère fut fière dans sa douleur d'avoir enfanté un martyr.

CVII. Quant aux huguenots, ils exaltèrent sans pudeur la mémoire de l'assassin Jean Poltrot, exécuté en place de Grève. C'était un espion aux gages de Coligny, auquel

Guise avait sauvé la vie lors de la conjuration d'Amboise; sous prétexte de conversion, il s'était fait recevoir à la table de son bienfaiteur; puis il avait froidement épié le moment de le tuer. Ainsi de même que, sous prétexte de liberté politique, le duc de Bourgogne avait lâchement immolé le duc d'Orléans et accablé la France d'un pouvoir sanguinaire, de même les prétendus champions de la liberté religieuse, non contents d'appeler l'étranger au cœur de leur patrie et d'exercer sur les consciences une cruelle tyrannie, ressuscitaient les doctrines de Jean Petit et osaient se vanter de l'assassinat qui les sauvait.

CVIII. Il venait de mourir à la fleur de l'âge ce grand homme, qui semblait destiné à écraser l'hérésie. Dédaignant de triompher par la force, Dieu avait rejeté son épée, bien que plus pure et plus généreuse encore que celle de Simon de Montfort, et laissait ses ennemis jouir paisiblement des fruits de leur crime. Ses amis étaient dans la stupeur. Trop jeunes pour le venger, ses quatre fils auraient eu besoin encore longtemps de sa sagesse, de sa modération, pour les diriger et les soutenir en ces temps de haine passionnée. Les conditions accordées aux réformés furent aussi belles que s'ils avaient vaincu; liberté partout, c'est-à-dire droit d'exercer leur prosélytisme violent, dominateur, envahissant. Les catholiques, au contraire, furent traités avec une méfiante partialité. La reine refusa de publier les décrets du concile de Trente, trop peu favorables au despotisme royal; le chancelier de l'Hôpital, pompeux apôtre de la tolérance, mais fort suspect d'ingratitude envers les Guises et de faiblesse pour les huguenots, prétendit soumettre le clergé aux juges laïques et dépouiller l'Église de son antique juridiction. Non content de ces avantages, Coligny revient à la cour avec une escorte menaçante pour la sûreté du roi; ses gens assassinent un serviteur des Guises; les pamphlets calvinistes prennent un ton sanguinaire et menaçant. En même temps des troubles sérieux éclatent dans les Pays-Bas; de la Guyenne la Réforme menace de passer en Espagne. Inquiété dans ses intérêts, Philippe II, qui jusque-là avait joui des malheurs et des dissensions de la France, ouvre les yeux à Catherine de Médicis sur l'orage qui se prépare, et obtient le passage de ses troupes en France pour aller châtier les Pays-Bas. Les huguenots s'arment pour arrêter les Espagnols, et projettent d'enlever Charles IX, de tuer sa mère, de se saisir des places fortes. C'est à peine si le roi, harcelé par l'ennemi, a le temps de regagner Paris. Éperdu, il rappelle les catholiques et parmi eux le fils aîné du grand François de Guise, le jeune Henri le Balafré, qui revient d'une guerre contre les Turcs, et qui, à quinze ans, a charmé l'Allemagne par sa bravoure.

CIX. Condé occupe Montereau, Lagny, Saint-Denis. Maître de la Seine et de la Marne, il veut affamer Paris. Mais les catholiques n'en sont pas réduits à se laisser assiéger. Commandés par Montmorency, ils se déploient entre la Chapelle et la Villette, et offrent la bataille. Condé les attaque avec la même fougue qu'à Dreux, et, cette fois, le connétable, entouré et déjà prisonnier, tombe mort d'un coup de pistolet. A ce moment, comme à Dreux, le frère et le fils du grand Guise rétablissent tout avec une réserve de cavalerie, et forcent Condé à se retirer vers la Lorraine. C'était double victoire pour Catherine de Médicis, à la fois délivrée des huguenots et du brave Montmorency. Fidèle à sa politique, refusant les secours de l'Espagne et voyant avec plaisir les levées des réformés en Allemagne, elle donna le commandement des armées à son troisième fils, Henri d'Anjou, confident de ses projets et son égal en perfidie. Ce fut sous les ordres de ce chef dangereux, incapable, voluptueux, que le jeune Henri de Guise continua la campagne, et passa la Charente. Condé les attendit à Jarnac, et, après un combat furieux, il fut tué au moment où il rendait son épée, tristes représailles que les huguenots n'avaient que trop provoquées (1569). Après la bataille, Henri d'Anjou, trouvant qu'il avait assez renforcé les catholiques, quitta l'armée pour ses plaisirs, et noua des relations avec Coligny, qui, librement rejoint par douze mille Allemands, allait mettre le siège devant

Poitiers. La ville eût été livrée à elle-même sans le jeune Guise, qui, désireux de venger son père, s'y jeta avec son frère Mayenne. Coligny était à leurs yeux celui qui avait payé l'assassin ; ils brûlaient de le rencontrer sur un champ de bataille. Ces jeunes guerriers, maniant de leurs mains la pelle et la hotte, réparant chaque nuit les désastres de la journée, repoussèrent trois assauts, et firent lever le siège au bout de deux mois. Leur succès fut complété par la victoire de Montcontour (1569).

CX. Lasse de ces guerres où les catholiques triomphaient toujours, et effrayée des succès des Espagnols dans les Pays-Bas, Catherine de Médicis espéra désarmer à jamais les exigences des réformés en leur accordant, non seulement liberté entière de leur culte, mais encore, chose incroyable, quatre places fortes importantes, la Rochelle, Montauban, Cognac et la Charité. Telle fut la paix de Saint-Germain-en-Laye, nouveau triomphe pour les huguenots rebelles qui mettaient l'État en péril, nouvel échec pour les catholiques qui le soutenaient de leur courageux dévouement (1570). Ces deux courtes guerres et la trahison, plus meurtrière que les batailles, avaient moissonné les chefs des deux partis. Sauf le vieux Coligny, réservé pour un autre drame, il ne restait que des jeunes gens sans expérience, les Guises, le petit roi de Navarre et le nouveau prince de Condé. Catherine les appela tous à la cour, et les reçut avec force caresses, résolue désormais de décider les choses non plus par le hasard des combats, mais par l'invisible puissance de la ruse. La mort du grand François lui avait servi de leçon; pour l'en débarrasser, un coup de pistolet avait fait plus que vingt campagnes. Il n'en faudrait pas davantage pour venir à bout des autres chefs.

CXI. Quoique bien jeune encore, Henri de Guise, par l'exemple de ses pères et par son caractère ardent, semblait destiné à jouer un grand rôle et à être l'âme du parti catholique. Le duc d'Anjou, jaloux de ses exploits, se chargea de le perdre. Il lui facilita des entrevues avec sa sœur Marguerite, et lui fit espérer la main de cette légère et séduisante princesse. Guise donna dans le piège, ne voyant pas qu'on se garderait d'un mariage qui doublerait sa puissance. Tout à coup d'Anjou ébruita leur amitié. Dans son caractère irritable, Charles IX voulait d'abord faire périr le coupable; le chef des catholiques n'échappa au danger qu'en épousant à la hâte une veuve protestante : tant dans cette jeune tête la politique l'emportait déjà sur la religion ! Quant à Marguerite, elle était destinée à enchaîner un ennemi jugé moins dangereux, le jeune roi de Navarre Henri, qui, avec le nouveau prince de Condé, formait la tête du parti réformé.

CXII. Cependant, plus ardent que ces jeunes gens, le vieux Coligny se faisait illusion sur les caresses de la cour, et sur l'amitié volage de Charles IX; il se croyait à la veille de tenir le pouvoir, formait de beaux plans prématurés contre l'Espagne, et demandait impérieusement des secours pour les réformés des Pays-Bas. C'était prendre un ton trop haut. Catherine le lui fit savoir par deux balles qu'il reçut en revenant du Louvre. Comme il n'était que blessé, elle vint le voir avec ses fils, rejeta le crime sur les Guises, et accabla l'infortuné de tendresses, en attendant qu'elle pût l'achever. Les huguenots ne s'y laissent pas prendre, et, sachant d'où vient le coup, ils s'arment pour venger leur chef. Jusqu'où n'ira pas leur exaspération ? Il faut à tout prix les prévenir. Dans son épouvante, Catherine conçoit le projet de les égorger tous. Après une heure et demie de lutte, elle étouffe les scrupules et arrache l'assentiment du faible Charles IX. Elle fait venir le prévôt des marchants, lui ordonne de fermer les portes de la ville et de faire veiller les bourgeois en armes dans leurs quartiers. Puis elle offre au jeune Henri de Guise le commandement de ses troupes pour la nuit qui va venir. Incapable de sonder les replis de cette politique diabolique, Henri n'est pas assez grand pour refuser l'occasion d'une misérable vengeance. Il accepte, dans une seule pensée, celle de tuer Coligny, cet odieux rival de son père, dont il n'a pu obtenir ni duel ni justice. Le jour de la Saint-Barthélemy, à trois heures de la nuit, au son du tocsin, il sort du Louvre,

et entre chez son ennemi, qui, surpris dans son sommeil, tombe percé de mille coups. Le cadavre est précipité par une fenêtre; Guise le reconnaît à la lueur des torches; c'est bien lui; son père est vengé. Satisfait, il rentre dans son hôtel, laisse les ordres de Catherine s'exécuter, et, redevenu plus digne de ses aïeux, donne asile chez lui à des femmes, à des enfants, à plus de cent gentilshommes réformés, que poursuivent les bourreaux. En effet, dans tout Paris la multitude déchaînée se ruait sans pitié sur les hérétiques désignés à sa colère. Au nom du roi, elle enfonçait leurs portes, égorgeait des familles entières, et dépouillait jusqu'aux morts. Au Louvre, ce massacre avait été froidement organisé; le prince de Condé et le roi de Navarre y furent épargnés à condition qu'ils iraient à la messe; ils virent leurs propres lits inondés du sang de leurs serviteurs. Le carnage dura deux jours, et fit au moins deux mille victimes (1572). Propagé en province par des ordres secrets, il ne trouva que trop d'instruments jaloux d'imiter Paris. Pourtant, çà et là, de moins lâches gouverneurs refusèrent noblement d'en partager la triste gloire.

CXIII. Un moment étourdi par la menace d'un péril imaginaire, Charles IX, au récit de cette tuerie, fut frappé d'une morne stupeur. Pendant ses nuits sans sommeil, les cadavres des victimes lui apparaissaient hideux et sanglants; le jour, il restait comme pétrifié, sans goût pour les plaisirs et pour les chasses qui passionnaient sa jeunesse. La mort seule devait bientôt terminer cette langueur. L'Hôpital prit du chagrin, en voyant porter ce coup fatal à ses idées les plus chères. Quiconque n'avait pas perdu tout sentiment d'honneur et d'humanité déplora ce crime sans nom et heureusement sans exemple. Les Espagnols eux-mêmes désapprouvèrent cette fiévreuse cruauté, bien différente de la guerre persévérante, mais sincère, qu'ils poursuivaient contre l'hérésie. Les réformés se sentirent relevés par une trahison qui, effaçant leurs plus odieux excès, les érigeait en martyrs. Chose surprenante, ils venaient d'être frappés par celle qui jusque-là les avait protégés, par la reine qui, au nom de la tolérance et de la liberté religieuse, avait renversé le pouvoir de François de Guise et constamment dsseervi la cause de l'Église. Vainement voulut-elle rejeter sur les catholiques l'horreur de cet attentat et, par un calcul infâme, vouer leur chef, le trop docile Henri de Guise, à l'exécration et à la vengeance des calvinistes. Personne ne s'y trompa, et aujourd'hui encore, usant d'une juste sévérité pour les partisans d'une religion toute pacifique, la postérité flétrit sans doute le meurtrier de Coligny; mais elle réserve son mépris, son aversion, son dégoût pour l'indifférente et perfide Catherine de Médicis.

CXIV. Au lendemain de la Saint-Barthélemy, cette femme sans cœur reprit avec un calme incroyable ses combinaisons politiques, et tendit aux réformés une main encore teinte du sang de leurs frères. En France même, leur exaspération était trop grande; ils avaient spontanément pris les armes, et il leur fallait au moins quelques mois pour se rassurer et pour faire la paix. Au dehors, les impressions étaient moins vives; les esprits étaient habitués à ces moyens violents, et Catherine resta en relations intimes avec les hérétiques du continent et de l'Angleterre. En Pologne, la dynastie des Jagellons venait de s'éteindre; les nobles, en partie calvinistes, avaient accordé à l'hérésie liberté pleine et entière; rétablissant le régime électif, ils proposaient la couronne au premier prince qui gouvernerait selon leurs fantaisies, et maintiendrait la tolérance religieuse. Catherine leur envoya son fils Henri d'Anjou, confident et complice du massacre des huguenots, et le fit élire grâce aux voix des dissidents. En même temps, la Hollande, révoltée contre l'Espagne, sentait la faiblesse de son système fédératif et le besoin d'une autorité forte et concentrée : la reine lui offrit son second fils, d'Alençon, qu'elle proposait aussi comme mari à l'Anglaise Élisabeth, mais qu'une mort prématurée devait dérober à ses rêves d'ambition.

CXV. La dynastie française de Pologne n'eut guère plus de réalité. Charles IX ayant succombé à sa langueur et ne laissant pas d'enfants, son frère Henri s'esquiva furtive-

ment de Varsovie, et échappa sans regret à ses turbulents amis qui le poursuivaient l'épée à la main (1574). A leur capricieuse affection il préféra le trône héréditaire de France ; il laissait le sien au hasard des élections, privilège trompeur et fatal en un siècle sans vertus. De même que la Hongrie et la Bohême étaient tombées sous le joug de la maison d'Autriche, de même la Pologne, rejetée par la France, allait devenir une dépendance de la Suède et de la Russie, et, sous prétexte de liberté intérieure, perdre à jamais son existence nationale.

CXVI. Mou, délicat, usé avant l'âge par des plaisirs excessifs, aimant la toilette plus que la chasse ou la guerre, entouré de jeunes mignons qu'il comblait de ses faveurs, Henri III était encore mieux fait que Charles IX pour être l'instrument de sa mère. Mais personne n'était plus dupe de cette politique indécise et flottante, et, las d'être joués, les deux partis aspiraient à vider eux-mêmes leur débat. Méfiants depuis la Saint-Barthélemy, les réformés recevaient sans cesse des renforts de Suisse et d'Allemagne, et en pleine paix réunissaient une armée de trente mille hommes. Un beau jour, le prince de Condé et le jeune roi de Navarre s'échappèrent de la cour, endormie par leur feinte insouciance, et allèrent se mettre à la tête de leurs anciens amis. Pour les apaiser, il fallut leur donner huit villes de sûreté, des gouvernements de province et des places dans les parlements. Cette fois les catholiques trouvèrent que la mesure était comble. Depuis dix ans ils prodiguaient leur sang pour la défense du trône et de l'unité nationale, et c'était toujours à leurs dépens que la paix s'était faite, tandis que par un seul effort ils auraient pu écraser cet ingrat et misérable pouvoir. Partout nobles, bourgeois, manants se soulèvent indignés, s'unissent par des serments solennels, et forment contre l'hérésie une ligue dont le grand Guise a conçu le plan avant de mourir. Leur but est, non de renverser, mais de soutenir le roi, en le forçant une bonne fois à être franchement catholique. Ils se mettront sous ses ordres du jour où il le voudra. En attendant, le jeune duc de Guise est leur chef indiqué par la force des choses (1576).


Henri III.

CXVII. En présence de ces deux partis vigoureux et décidés, Henri III était déconcerté. Si naguère le frivole despotisme de François I avait eu facilement raison d'un peuple uni, heureux, gâté par la prospérité, depuis lors la guerre civile avait réveillé l'esprit d'indépendance, la méfiance pour le pouvoir, le désir et le courage de faire ses affaires par soi-même. Les seigneurs levaient des troupes, et fortifiaient leurs châteaux comme au temps de la féodalité ; les villes avaient spontanément repris leurs armes et leurs privilèges. Huguenots et catholiques réclamaient à grands cris les états généraux, et le roi lui-même sentait le besoin de consulter, au moins en apparence, la volonté nationale et invoquer, comme au temps des guerres des Anglais, ce remède suprême, d'ordinaire si dédaigné. Ainsi, chose singulière, la liberté semblait renaître des grandes calamités et du choc même des partis les plus violents. Déjà, à la mort de François II, Catherine de Médicis, comme jadis Anne de Beaujeu, avait assemblé les états pour confirmer sa régence, et alors, par la bouche du

chancelier l'Hôpital, elle avait pu les bercer par de belles promesses de tolérance et de concorde. Cette fois, les députés, convoqués au château de Blois, arrivèrent animés, comme le pays, du désir d'en finir. De beaucoup les plus nombreux, les catholiques avaient enfin mis en pratique l'union et la discipline de leurs adversaires, et l'avaient emporté dans les élections. D'un commun accord, les trois ordres protestèrent contre la minorité rebelle qui troublait l'État, demandèrent la restitution des places de sûreté, immanquables foyers de guerre civile, et le rétablissement pur et simple de la religion catholique romaine.

CXVIII. Peu satisfaits de cette épreuve qu'ils ont réclamée, les huguenots font un nouvel appel aux armes et à ces bandes de Suisses, d'Allemands, d'Anglais, accoutumés à vivre en France de meurtre et de pillage. Suivant son habitude, Henri III noue des relations avec eux, et espère étouffer l'orage. Mais le temps des ruses est passé. A leur tour, les catholiques veulent des places de sûreté; n'est-ce pas justice? et Guise s'empare de Châlons-sur-Marne, de Toul, de Verdun. A leur tour les catholiques réclament le droit de se battre quand il leur plaît, et, pendant que les troupes royales restent immobiles, Guise attaque à Auneau une armée allemande parvenue jusqu'aux bords de la Loire, la défait, la poursuit jusqu'en Franche-Comté, et fait expier aux protestants de Montbéliard les ravages et les atrocités de leurs coreligionnaires.

Assassinat du duc de Guise. (P. 242.)

CXIX. Fort de ces exploits, Guise revient à Paris malgré la défense du roi. Le peuple accourt sur son passage; les femmes lui jettent des fleurs, et c'est porté par la foule qu'il arrive au Louvre. Sa mort y était résolue; Catherine de Médicis et son digne fils Henri III avaient besoin de se défaire d'un homme si puissant, et la multitude, qui en avait le pressentiment, se pressait pleine d'anxiété à la porte du palais. Mais Guise, la main sur son épée, déconcerte ses ennemis, les laisse stupéfaits, sort sain et sauf, et rentre à son hôtel. Dans l'attente de quelque danger, les bourgeois prennent les armes. Le roi, de son côté, mande quatre mille Suisses, et place des troupes aux Innocents, à la Grève et sur les ponts. En quelques heures elles sont cernées par d'infranchissables retranchements; des barricades s'élèvent dans chaque rue et jusqu'aux portes du Louvre; tonneaux, pavés, chaînes, tout sert à barrer les rues étroites du vieux Paris. Un coup de feu parti du rang des Suisses est le signal du combat; l'issue n'en est pas douteuse, et Guise sera maître de Paris et du roi. Mais, au premier bruit de la mousqueterie, il sort de son hôtel, arrête le combat, fait crier vive le roi, et ramène au Louvre, à travers un peuple étonné, les troupes qui lui doivent la

vie (1588). Ainsi cet homme, que la vengeance avait un jour aveuglé, retrouvait à cette heure la modération de ses pères et leur respect inébranlable pour le trône. C'était donner un éclatant démenti aux calomnies des réformés : désintéressement d'autant plus grand qu'il y a péril à épargner un ingrat, et que d'un jour à l'autre un assassin payé pouvait le récompenser de sa générosité.

CXX. Pendant que l'ordre se rétablissait dans Paris, le roi furieux gagnait de nuit les Tuileries et la campagne, jurant de ne rentrer dans sa capitale que par la brèche. Il trouva partout les provinces en armes, les ligueurs protestant de leur fidélité, mais le sommant de se mettre à leur tête, les élections pour les états généraux se faisant avec enthousiasme dans le sens de la Ligue. Plutôt que de prendre un parti, il décida une seconde Saint-Barthélemy, cette fois dirigée contre les catholiques, réunit de nouveau les députés à Blois, y rappela le duc de Guise, le reçut comme un frère, communia avec lui, et le lendemain le fit tuer dans son palais à coups de poignard (1588). Il vint voir son cadavre, et tout tremblant : « Mon Dieu, dit-« il, qu'il est grand! encore plus que vivant. » A quelques pas de là, le frère de la victime, quoique cardinal, tombe égorgé, son fils est conduit à Amboise ; ses amis sont arrêtés et tués, les principaux membres des états généraux emprisonnés, les autres congédiés. Ainsi fut chèrement expié le meurtre de Coligny. Le malheur, poursuivant jusqu'en Angleterre la famille des Guises, semblait prendre à tâche d'anéantir leur puissance : Marie Stuart, détrônée par les réformés d'Écosse et réfugiée au foyer de sa cousine Élisabeth, était condamnée à mort par cette reine sans pitié, et portait sa tête sur l'échafaud. Catherine de Médicis ne jouit pas longtemps de la ruine de ses ennemis. Elle mourut emportant la haine de tous, laissant son fils impuissant, méprisé, et la France divisée par les plus cruels ressentiments.

CXXI. A la nouvelle du crime, Paris s'était révolté ; les autres villes suivirent cet exemple ; le pape lança ses anathèmes ; l'université, suivant les traditions du moyen âge, proclama Henri III un tyran exécrable, et déclara le peuple affranchi du serment de fidélité. Le roi se vit abandonné de ses meilleurs serviteurs, et n'eut d'autre ressource que de se jeter dans les bras des huguenots et d'accepter les secours de l'Anglaise Élisabeth. Le premier gage de cette alliance fut de reconnaître solennellement pour son successeur le roi Henri de Navarre, qui était bien par ses aïeux le premier prince du sang, mais que, comme calviniste, les états de Blois, le parlement, l'université, le pape avaient déclaré indigne et à jamais incapable de régner. Le royaume se vit à la veille de tomber entre les mains d'un hérétique. L'exemple de Calvin, de Henri VIII, d'Élisabeth, disait assez comment ils entendaient la tolérance ; pas un État, pas une ville réformée qui n'eût persécuté, chassé, dépouillé, anéanti les catholiques. En face de ce péril, le peuple n'avait-il pas le droit de secouer le joug d'un tyran, d'un assassin? et, grâce à une lointaine parenté, un huguenot pourrait-il occuper et souiller le trône de saint Louis? Pour tout cœur généreux, la réponse n'était pas douteuse, et les calvinistes seuls, avec leur souplesse habituelle, prêchant hier l'indépendance des villes et le morcellement du royaume, se faisaient aujourd'hui les champions du droit divin, et qui transmet en dépit de tout la couronne avec le sang.

CXXII. Mais qui mettre sur le trône? Il n'était plus ce duc de Guise, dont l'aïeul avait détruit les hordes luthériennes, dont le père avait sauvé Metz, pris Calais, et était mort martyr de sa foi, et qui lui-même enfin, après une vie vouée à combattre l'hérésie et à chasser l'étranger, avait péri assassiné pour la défense des libertés nationales. S'il eût vécu, que de titres à l'amour, au respect, à la reconnaissance! Pourquoi l'avoir laissé mourir? Certes, les réformés se seraient montrés moins scrupuleux, et auraient trouvé depuis longtemps juste et glorieux d'assurer le pouvoir d'un tel chef. Mais il n'était plus temps. Son frère Mayenne, lourd et impotent, n'avait pas assez d'énergie pour une pareille entreprise ; son fils Charles était prisonnier à Tours, et d'ailleurs jeune et léger de caractère. En

l'absence d'une tête puissante, d'un homme indiqué, n'allait-on pas tomber comme la Pologne dans les tiraillements du régime électif et devenir la proie, sinon des calvinistes, du moins de l'Espagnol Philippe II, qui, suivant d'un œil cruel les malheurs de la France, se flattait de devenir un jour l'arbitre de son sort et le sauveur de sa foi? Ainsi de vains et tardifs regrets ne suffisaient pas pour ressusciter des libertés rendues impossibles par trois siècles de corruption et de servilité Alors que tout justifiait un grand acte de volonté nationale, les bons citoyens se sentaient paralysés par les événements; voués à d'inexprimables anxiétés, craignant de trahir leur Dieu et leur patrie, ils s'accusaient amèrement d'avoir laissé perdre de si belles occasions, ne sachant pas que la Providence les ferait triompher par leur défaite, et que la victoire même convaincrait les huguenots d'impuissance.

CXXIII. En effet, en ce siècle perverti, le succès direct des catholiques n'eût-il pas compromis leurs vertus à peine rajeunies par l'adversité? Rien de dangereux comme un grand rôle politique uni à une foi peu solide. Tôt ou tard, à moins d'une héroïque sainteté, les chefs se font illusion, et, prenant leurs intérêts pour leurs devoirs, arrivent à cette cruauté froide et convaincue, à ce mélange de piété apparente et d'ambition, que la postérité admet chez un Calvin au service de l'erreur, mais qu'elle flétrit sans pitié dans l'orthodoxe Philippe II. Si les deux premiers Guises étaient restés à l'abri de cet odieux soupçon, leur fils Henri le Balafré avait épousé une protestante, consenti au meurtre de Coligny, savouré un dangereux encens et accepté pour la Ligue les secours de l'Espagne. Faiblissant vis-à-vis de lui-même, comment eût-il contenu cette masse croissante de gens haineux, aveugles, fanatiques, que François I avait déchaînés contre les Vaudois, que Catherine de Médicis avait trouvés prêts pour la Saint-Barthélemy, et qui, sensibles à l'or et aux promesses de Philippe II, allaient encore se signaler par d'autres forfaits? Magnifique pour d'autres, le triomphe de Guise ne l'eût donc pas été pour les catholiques. Il était mort à temps pour sa gloire et pour la leur.

CXXIV. Or, à peine entrevues par quelques esprits supérieurs, ces grandes vérités ne pouvaient apparaître qu'à la longue. Celui même d'ailleurs qui eût regardé le triomphe du mal comme nécessaire, et prévu le bien que Dieu saurait en tirer, n'en était pas moins tenu de tout faire pour l'empêcher. Aussi les ligueurs sincères, quoique doutant du succès, étaient encore prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de leur foi et de leur liberté : heureuse persistance qui, sans les sauver du naufrage, devait le rendre moins cruelle et réaliser leur vœu le plus cher en forçant Henri IV à redevenir catholique. Pour le moment, profitant de la première surprise de ses adversaires, Henri III vint avec les huguenots occuper Saint-Cloud, Meudon, et assiéger Paris, où il avait juré de ne rentrer que par la brèche. Les bourgeois étaient nombreux, bien armés, jaloux de défendre leurs remparts; timide pour l'offensive, Mayenne était décidé à mourir avec eux. Aussi le siège promettait d'être long, et devait donner aux provinces le temps d'envoyer des secours. Voué par son crime à l'exécration publique, Henri III, malgré l'élan d'un premier succès, avait donc devant lui de sérieux obstacles, et, bien loin de se réconcilier avec lui, la nation allait peut-être lui donner un successeur de son choix. Un insensé, Jacques Clément, s'exagérant le péril, et croyant que, contre un pareil tyran, la patrie n'avait plus d'autre salut, pénétra sous l'habit de moine dans le camp du roi, et le perça d'un couteau (1589). Ainsi périt celui qui, pour défendre son trône, avait eu recours à l'assassinat.

CXXV. Mieux valait succomber que de vaincre par de telles armes. Elles ne donnèrent à la Ligue, comme naguère à Henri III, qu'un semblant de victoire. Au premier moment de trouble, le roi de Navarre, abandonné de presque toute son armée, qui le croyait perdu, et réduit à dix mille hommes, dut lever le siège de Paris, attendre des secours d'Allemagne et aller en Normandie audevant des Anglais promis par Élisabeth. Ses

ennemis ne parlaient que de le jeter à la mer. Mais leur illusion ne devait pas être longue. Loin de les rendre plus forts, la mort du roi ne leur avait pas laissé le temps de s'entendre sur le choix d'un successeur, et les avait séparés en deux camps, les uns poursuivant leur triomphe politique par tous les moyens possibles, les autres dégoûtés des violences et de la guerre civile, et préférant la paix à tout prix. A peine dégagé, Paris fut le théâtre de cette lutte intestine. Seize ligueurs forcenés s'y installent en conseil provisoire, persécutent les modérés, intimident le parlement, et imaginent de donner la couronne à Philippe II, qui seul offre assez de garanties à leur zèle sanguinaire. Incapable d'une pareille trahison, Mayenne combat de tout son pouvoir ceux qui la complotent, et, pour leur opposer la volonté nationale, convoque les états généraux. Soupçonné d'une ambition qu'il n'ose avouer et qui seule pourtant sauverait son parti, il se contente du titre de lieutenant général, et laisse la couronne à un vrai soliveau, au vieux et obscur cardinal de Bourbon, prisonnier des huguenots.

CXXVI. Contre la Ligue, le roi de Navarre, Henri IV, a l'avantage d'être chef unique et hautement reconnu. Petit-neveu de François I, fils d'un Bourbon mort catholique au siège de Rouen, il a été calviniste par situation, mais il est avant tout Français de sang et de caractère. Élevé par une mère sans faiblesse, formé par une jeunesse périlleuse, il a de bonne heure conquis l'amour de ses soldats, et possède pour les charmer presque tous les dons de ses rivaux les Guises. Bon, généreux, humain, son cœur n'a rien de la raideur des prédicants, et son esprit, trop fin pour se laisser prendre aux réformes dont se leurre la simplicité des peuples, ne pourrait hésiter qu'entre l'incrédulité complète ou la vérité chrétienne dans sa vieille intégrité. En vain les huguenots se flattent par lui d'exercer le pouvoir et de transformer enfin leur doctrine en religion nationale. La voie de rigueurs et de supplices ouverte par les princes réformés répugne à son caractère; s'il se pique de soustraire la France à l'inquisition et à la domination de Philippe II, ce n'est pas pour lui donner sous une autre forme un joug non moins dur. N'ayant pas trempé dans le meurtre des Guises, il est à même, non plus, comme Catherine de Médicis et comme Henri III, d'écraser les partis en les flattant, mais de les pacifier et de les réconcilier sincèrement.

CXXVII. Cependant, renfermés derrière leurs remparts, villes et seigneurs attendaient pour qui se prononcerait le Dieu des armées. Quarante mille hommes à peine allaient décider du sort de la France, Mayenne serrait de près son adversaire en Normandie, et voyait déjà la mer où il l'enverrait rejoindre ses amis les Anglais. Forcé de vaincre ou de s'embarquer, Henri IV s'arrêta à une lieue de Dieppe, sur la colline d'Arques, résolu de combattre en désespéré. Un vieux château couronnait la position; un village aux rues escarpées en défendait l'approche; des retranchements élevés à la hâte achevaient de la rendre inabordable. Mayenne, trop confiant dans ses forces, voulut l'attaquer de front. Avec une valeur digne d'être mieux dirigée, ses soldats enlevèrent à plusieurs reprises les maisons du village; mais sur cette pente abrupte chaque pas offrait de nouveaux obstacles, et coûtait des flots de sang. A la fin du jour, les ligueurs se retirèrent décimés par un ennemi qu'ils auraient pu facilement tourner ou affamer (1589).

CXXVIII. Pour lui, ce premier succès était d'une haute importance. Les Anglais eurent le temps d'arriver, et, inférieur en nombre, Mayenne recula jusqu'en Picardie. Henri IV marcha droit sur Paris, s'empara du faubourg Saint-Germain, et fut au moment d'entrer dans la capitale. Déjà, du haut de la tour Saint-Germain-des-Prés, il voyait les bourgeois en désordre, la multitude épouvantée, quand parut au nord l'avant-garde de Mayenne. A son tour, il fallut battre en retraite. Les ligueurs, passant, comme il arrive souvent, de la frayeur à la témérité, crièrent bientôt à la lâcheté de leur chef et le forcèrent de livrer une seconde bataille. Henri IV l'attendait plein d'une joyeuse confiance au bord de l'Eure, à Ivry. Pour servir



Séance du parlement à Tours en 1589.

d'enseigne, il mit sur son casque un grand panache blanc, et chargea le premier à la tête de ses escadrons. Les deux cavaleries se mêlèrent, et, depuis les chefs jusqu'au dernier soldat, chacun lutta d'acharnement et de courage ; mais, comme à la journée d'Arques, la fortune fut favorable au roi de Navarre, et son rival repassa l'Eure affaibli des deux tiers (1590). L'un était presque à la merci des Seize et des Espagnols ; l'autre venait de conquérir une gloire solide, embellie par son humanité pour les vaincus : il pouvait désormais traiter avec les catholiques sans compromettre ni leur dignité ni la sienne, et poursuivre avec honneur et indépendance sa réconciliation avec l'Église.

CXXIX. Maître de Mantes et de Vernon, Henri IV remet le siège devant Paris. D'ardents prédicateurs essayent de ranimer le zèle du peuple et le courage des bourgeois ; les princesses de Guise elles-mêmes donnent l'exemple d'une héroïque sobriété ; le roi de la Ligue, le cardinal de Bourbon, étant mort, la Sorbonne exclut à jamais du trône le roi de Navarre, et proclame martyrs ceux qui périront en combattant contre lui : vains efforts pour soutenir un fiévreux enthousiasme ! Le siège dure depuis cinq mois ; les vivres manquent ; le peuple crie : « Pain ou paix ! » A la fin Mayenne se voit contraint d'en venir à un expédient non moins fatal que le meurtre d'Henri III et d'invoquer le secours de l'étranger. Sur son appel, le superbe Farnèse arrive des Pays-Bas, à la tête de quinze mille Espagnols, dégage la capitale juste assez de temps pour y laisser pénétrer quelques provisions, et puis repasse la frontière, comme pour montrer aux Parisiens qu'il ne dépend que de son maître de les laisser vivre ou mourir. En même temps, le duc de Savoie

déclare qu'il entre dans la Ligue, et, pour se venger de l'indépendance de Genève, prétend joindre à ses États la Provence et le Dauphiné. Plus on est faible, plus on devient violent. Les Seize redoublent de zèle, épurent le parlement suspect de modération, et pendent trois de ses magistrats (1591). Justement épouvanté, presque tous les autres s'échappent, rejoignent à Tours leur président Achille de Harlay, et se rallient ouvertement au roi de Navarre. Sur ces entrefaites, le pape Sixte-Quint vient à mourir; avec lui la Ligue perd encore un soutien dont elle n'était plus digne, et Henri IV envoie le cardinal de Gondi pour ouvrir des négociations avec son successeur. En vain Mayenne, pour réparer ses malheurs, casse le conseil des Seize, fait exécuter quatre des plus mutins, relève la discipline militaire, assure les subsistances, déjoue les stratagèmes des assiégeants, et hâte la réunion des états généraux. Lui-même, au fond, trouve son frère assez vengé, et ne demande qu'un roi catholique, approuvé par le pape. Bien que circonvenus par les agents de l'Espagne, les députés se prononcent nettement dans le même sens, accueillent avec faveur les offres du Béarnais, se révoltent contre celles de Philippe II, qui demande la couronne de France pour sa fille, et qui propose après coup de la marier au jeune duc de Guise. Henri IV a prévenu cette tentative par sa résolution déclarée de se convertir, par son abjuration à Saint-Denis (1593), enfin par un pèlerinage public au calvaire de Montmartre. Le reste du parlement reconnaît solennellement le roi. Les états se séparent, déclarant ainsi que leur mission est remplie par les événements, et qu'il n'y a plus d'exception à faire à la grande loi de l'hérédité.

CXXX. Mayenne n'attendait plus que la décision du pape : il sortit de Paris, qu'il livra aux dernières fureurs des Seize, et à Farnèse, venu trop tard pour en prendre possession. La capitale se hâta d'ouvrir ses portes à son roi, qui y entra sans répandre une goutte de sang, et qui l'arracha aux horreurs de l'anarchie (1594). Lui-même, d'une fenêtre de la porte Saint-Denis, vit défiler les Espagnols, et, apostrophant leurs ambassadeurs : « Allez, Messieurs, leur dit-il, recomman- « dez-moi à votre maître ; mais n'y revenez « plus. » Le premier soin du vainqueur fut de rendre visite aux dames de Guise et de désarmer par sa galanterie ces ennemies si courageuses pendant le siège. Pressé de pacifier le royaume, il offrit d'honorables conditions à Mayenne et au jeune duc de Guise, échappé de Tours. Leur honneur ayant été satisfait par une dernière et malheureuse rencontre de cavalerie à Fontaine-Française (1595), et leur conscience étant mise à l'abri par l'absolution du roi solennellement prononcée à Rome, ils acceptèrent, l'un le gouvernement de l'Ile-de-France, trois places de sûreté et le payement des dettes contractées pour la Ligue, l'autre le gouvernement de Provence et le titre de grand amiral. Ces larges dédommagements les consolèrent de n'avoir pu conserver la Champagne et la Bourgogne, qui, peuplées de leurs partisans et remplies du souvenir de leurs pères, seraient devenues entre leurs mains de véritables fiefs héréditaires.

CXXXI. Mayenne vint voir son ancien rival au château de Mouceau, près de Meaux. Il fut reçu à bras ouverts ; mais, chargé d'embonpoint et souffrant d'une sciatique, il suait à grosses gouttes en suivant le roi dans les allées du parc. Celui-ci s'en aperçut, et lui tendant la main : « Touchez là, lui dit-il; « car, par Dieu! voilà toute la vengeance « que vous recevrez de moi. » Et, de fait, il n'en méritait pas davantage, le brave guerrier qui, au lieu de prendre la couronne, n'avait voulu pour son pays « qu'une bonne et catholique paix ». Désormais Henri IV n'eut pas de meilleurs amis que les Guises, et cette famille, qui avait été si près de monter sur le trône, sembla n'avoir plus, comme au temps de François I, d'autre mission que de le servir fidèlement. Toutefois l'air de la cour et du pouvoir avait épuisé la sève qu'elle avait à son berceau, et, cessant de grandir, elle était bien près de s'éteindre.

CXXXII. La France pacifiée, restait à chasser les ennemis du dehors. Les Espagnols venaient de surprendre Amiens. Volant

à Henri IV un stratagème inventé au siège de Paris, ils déguisent des soldats en paysans chargés de vivres. Les bourgeois affamés ouvrent une porte, et se ruent sur un sac de noix répandu comme par mégarde. Les faux paysans désarment ces étourdis, demeurent maîtres de la porte ; un corps de troupe caché dans le voisinage accourt à leur aide, et s'empare de la ville (1597). Cet accident répandit la terreur jusqu'aux portes de Paris. « Allons, dit Henri, c'est assez faire le roi « de France ; il est temps de faire le roi de « Navarre. » Et, quittant sa cour, il se mit en campagne pour réparer cette surprise. Mécontents de sa conversion, les incorrigibles huguenots désertèrent son drapeau, et se montrèrent à leur tour disposés à pactiser avec l'Espagne. Mais leur vide fut plus que comblé par les ligueurs sincèrement ralliés à la couronne et par l'illustre Mayenne en personne. Amiens fut repris (1597). Même succès à la frontière de Savoie. Le brave Lesdiguières laissa les Piémontais construire paisiblement le fort des Barraux ; l'ouvrage terminé, il l'enleva avec artillerie et munitions, et donna aux frais de l'ennemi un puissant rempart au Dauphiné.

CXXXIII. N'espérant plus vaincre la France, et regrettant d'avoir si mal profité de ses guerres civiles, Philippe II signa la paix à Vervins, aux mêmes conditions qu'à Cateau-Cambrésis (1598). L'activité surhumaine qu'il avait déployée pendant ses quarante années était restée sans succès. S'il avait pu réunir à l'Espagne le Portugal avec ses colonies, l'empire des deux Indes ne l'avait pas rendu plus fort en Europe. La France, dont il avait attisé les dissensions, en sortait plus jeune et plus vigoureuse. Une tempête affreuse avait anéanti la flotte et l'armée dont il s'était flatté d'écraser l'Angleterre. Rejeté de Dieu, ce superbe champion de son Église mourut chargé d'années et d'inutiles labeurs.

CXXXIV. La même année, Henri IV assura par l'édit de Nantes la paix religieuse du royaume (1598). Traitant les huguenots avec toute la douceur due à d'anciens frères d'armes et ne voulant pas les punir de leurs récentes infidélités, il leur laissa des places de sûreté, une chambre mi-partie réformée dans chaque parlement, enfin la liberté de s'assembler, de délibérer, d'avoir des députés auprès de la couronne et d'être en relations avec les coreligionnaires de l'étranger. Ces incroyables privilèges, que les catholiques auraient pu à bon droit leur envier, ne les consolèrent pas de la conversion d'Henri IV. Dépouillés en un seul jour de l'influence décisive d'un grand parti politique et national, abandonnés sur-le-champ de presque toute la noblesse, ils ne se virent pas sans dépit réduits à un groupe mesquin de marchands, de petites villes, de seigneurs du second ordre, et nourrirent secrètement l'espoir de se venger plus tard. Pourtant, qui pouvaient-ils accuser de leur disgrâce ? Pour écraser leurs adversaires, ils n'avaient épargné ni violences, ni assassinats, ni alliances étrangères ni intervention d'un pouvoir perfide. Ces armes les avaient bien servis ; au contraire, en les employant pour se défendre, les ligueurs avaient succombé : ceux qui avaient appelé les Anglais et tué les Guises l'avaient emporté sur les alliés des Espagnols et sur l'assassin d'Henri III.

CXXXV. Cependant, dès qu'il s'était agi non plus de se détruire, mais de vivre en paix sincère, l'hérésie, exposée à flotter dans l'insaisissable variété des opinions, restait condamnée à chercher force et unité dans l'extirpation de toute doctrine contraire à la sienne et dans une guerre implacable à l'Église, tandis que les catholiques retrouvaient leur noble privilège de savoir seuls régner par la douceur et par la persuasion. Impossible pour un calviniste sérieux, la tolérance cessa donc de l'être pour Henri IV du jour de sa conversion. Fort de l'appui de tous les bons citoyens, il imposa la paix aux huguenots et leur garantit la liberté de leur culte, à condition qu'ils renonceraient à leur perpétuelles attaques contre la religion et contre l'État, et à tout prosélytisme violent ou corrupteur. Le saint-siège éprouva bien quelque peine à voir ainsi consacrée la séparation de ces enfants égarés qu'il avait longtemps espéré ramener sous son autorité paternelle. Mais le malheur était consommé, et la géné-

ration nouvelle, née dans l'erreur, ne pouvait plus être reconquise que, comme les infidèles et les hérétiques des premiers siècles, par l'éloquence de la charité, du dévouement et des vertus évangéliques. La France eut le privilège d'être le théâtre de cette renaissance catholique toute spontanée, et de ramener à la foi, sans le secours de ses rois, ceux qui naguère l'avaient mise à deux doigts de sa ruine, et qui ailleurs poursuivaient sans pudeur l'extermination des catholiques.

CXXXVI. Au siècle précédent, malgré le pieux héroïsme de Jeanne d'Arc, le paganisme politique avait définitivement pris racine avec Charles VII et Louis XI, et fait à la liberté civile une irrémédiable blessure. A peine l'Église avait-elle subi cette déchéance temporelle, à peine les peuples avaient-ils repris le cours interrompu de leur prospérité et de leurs découvertes, qu'ils furent minés par le paganisme des mœurs et des arts. Une seconde révolte éclata plus profonde que la première, attaquant à la fois l'autorité de Rome et des évêques, le célibat des prêtres et l'unité du mariage, déchaînant la guerre civile et ajoutant aux rivalités de nations les haines de sectes. En présence de l'anarchie, les hérésiarques sentirent eux-mêmes la nécessité de réprimer par la force le dévergondage des idées ; prenant parti avec ou contre eux, les souverains s'érigèrent partout en maîtres de la foi et des consciences, et étouffèrent sous un joug de fer la voix des docteurs et des universités, véritable chevalerie intellectuelle du moyen âge : de là des révolutions, d'atroces guerres civiles et le règne de la tyrannie spirituelle, la pire de toutes.

Attaque du faubourg Saint-Germain. (P. 244.)

CXXXVII. Cette prétendue réforme porta à la société une atteinte plus profonde que le grand schisme. Non moins cruels que les Anglais, les huguenots laissèrent le territoire appauvri, dépeuplé, et, chose plus grave, ébranlèrent la foi et les vertus de famille jusque dans les derniers rangs de la nation. Parmi les bourgeois se propagea le dégoût des champs, la soif des honneurs et des fonctions publiques; dans les communes, ainsi qu'au foyer domestique, s'insinua l'égoïsme qui tue la vie publique et partant la liberté. Le revenu des terres diminua des deux tiers ; celles qui produisaient du froment en abondance ne donnèrent plus que de maigres gerbes de méteil. Partout l'activité spontanée disparut ; pour la remplacer avec leurs rouages et leurs machines, il fallut des siècles à l'industrie et à la centralisation. Cependant, si, dans une

première lutte, l'Église avait raffermi l'indépendance et l'unité du saint-siège, elle retrouva dans la seconde la chasteté de ses mœurs, l'héroïsme de ses vertus primitives, le zèle apostolique de ses moines, la pureté d'inspiration de ses orateurs. Par la persuasion, par le seul attrait de la sainteté et du sacrifice, elle reconquit les âmes que les autres se disputaient le fer à la main. En dépit des menaces et des violences, la France lui resta courageusement fidèle, et, après avoir jadis suivi ses rois dans la voie du schisme, cette fois elle les força de rentrer dans le giron catholique. En échange, elle allait voir son clergé purifié, un champ glorieux ouvert au libre essor de ses artistes, la première place en Europe rendue à ses soldats et à ses écrivains. Seul asile de la liberté intellectuelle, elle n'avait rien à envier à ses voisins, et, si ailleurs la vie politique devenait le privilège d'une aristocratie exclusive, chez elle la royauté, dans sa puissance croissante, gardait surtout pour mission de représenter et de protéger les petits.


Entrée de Henri IV à Paris. (P. 246.)

CXXXVIII. Toutefois ce triomphe de la vérité n'était pas complet. De là plus d'une tache à ce consolant tableau. Compromis par un alliage de mauvaises passions, les ligueurs avaient succombé par leur faute ; et n'était-ce pas encore une ample récompense de leurs efforts et de leur dévouement que la conversion du roi, que l'incontestable supériorité morale et intellectuelle de leur patrie ? A leur place régnait un prince catholique par nécessité plutôt que par conviction, et avec lui ses amis les politiques, voués, comme leur nom l'indiquait, aux combinaisons et aux calculs temporels. La volupté, puissance fatale, gouvernait encore, sinon les lettres, du moins la cour toujours digne de François I. Comme par le passé, les grands se montraient plus avides d'aventures que de gloire réelle, de complots que de travaux sérieux. Les magistrats restaient rampants en haine du saint-siège, et proclamaient bien haut le triomphe du droit divin. Si, en présence d'une nation qui abdiquait toute indépendance, Henri IV faisait preuve de modération, pouvait-on espérer longtemps la même vertu de ses successeurs ? La tête ne devait-elle pas infailliblement leur tourner, et ne verrait-on pas dans l'avenir se creuser de plus en plus l'abîme du despotisme et de la servilité ? Au dehors, la perfidie de l'Espagne n'invitait-elle pas les Bourbons à la vengeance, et n'allait-elle pas faire d'eux les complices des violences protestantes, en attendant que, vainqueurs, ils pussent exploiter à leur tour le rôle tout aussi funeste de dominateurs catholiques ? Tels étaient les dangers volontaires d'un peuple brave, généreux, mais qui, au lieu de s'unir dans une même foi, dans un même esprit national et dans le sentiment commun de sa mission providentielle, restait sans but

politique, divisé par l'impiété des uns, par l'insubordination des autres, et, par suite, à la merci de l'anarchie ou du pouvoir absolu. A l'étranger, sous le drapeau de l'hérésie, les réformés exerçaient ouvertement leur ambition et leur égoïsme, et trouvaient ainsi entre eux une apparence de liberté. En France, la vérité, plus difficile à satisfaire, ne voulant pas être servie à demi, encore moins l'être par intérêt, allait répondre à l'effort des vertus individuelles par une magnifique expansion de génie et de puissance; mais la liberté complète et la vraie grandeur nationale, dont elle seule est également dépositaire, n'étaient pas faites pour les incorrigibles héritiers de Philippe le Bel.

LIVRE VI

RENAISSANCE CATHOLIQUE — LOUIS XIV

1598-1715

I. Par la soif de l'or et d'une domination universelle, l'Espagne s'était condamnée à la paresse et à la servitude. Impuissantes à conquérir l'Europe, ses armes n'avaient fait que développer la vigueur militaire de la Hollande et de l'Angleterre, comme jadis celles de l'Autriche avaient suscité la Suisse. Non moins despotiques qu'elle sur le terrain de la théologie, les États réformés, après avoir anéanti dans leur fureur iconoclaste les monuments et les écoles de l'art chrétien, tournaient leur jeune activité vers les progrès de l'agriculture, les spéculations du commerce et de l'industrie, le trafic des mers et tout ce que la science peut inventer pour le progrès matériel de l'homme. Amasser et dominer, telle était toujours leur devise, et ceux que ces biens terrestres ne consolaient pas de la perte des richesses spirituelles étaient voués à d'impitoyables persécutions. La France, au contraire, ouvrait à la fois un asile hospitalier aux négociants et aux fabricants du Nord, aux artistes, aux poètes, aux saints du Midi. Le génie des affaires revivait à côté de Henri IV dans son fidèle et laborieux serviteur Sully, ennemi de toute prodigalité, restaurateur des finances, protecteur intelligent du commerce et de la culture ; mais l'esprit large et brillant du roi tempérait l'âpre économie du ministre, et conservait à la France dans sa prospérité quelque chose de plus noble que ses voisins. Par leurs soins, le canal de Briare réunit la Loire à la Seine ; les routes et les ponts furent remis en état ; des pépinières de mûriers blancs peuplèrent le Languedoc et la Provence ; le trésor dota des manufactures de cristal, de drap d'or, de tapisseries ; enfin de hardis colons, portant le drapeau de leur patrie en Amérique, prirent possession de Terre-Neuve, et jetèrent les fondements de Québec au Canada. Les prêts à intérêt, devenus nombreux à la faveur des guerres de religion, furent consolidés pour le passé, interdits pour l'avenir. Ainsi l'industrie dut se développer avec ses propres forces, sans le fiévreux aiguillon du crédit, si dangereux pour le tempérament français. L'agriculture obtint une sage préférence : labourage et pâturage, telles étaient, suivant Sully, les deux mamelles de la patrie. Le sol, les eaux, les

forêts furent aménagés avec prudence, beaucoup de terres incultes depuis les troubles rendues à la charrue, et, à la voix de l'éloquent Olivier de Serres, la passion des champs parut un instant gagner jusqu'aux nobles.

II. Pendant que, délivrée des bandes anglaises, allemandes ou espagnoles, la nation se livrait à ces paisibles travaux, la cour reprenait ses fêtes, ses élégants plaisirs. En épousant Marie de Médicis (1600), Henri IV renouait avec l'Italie les relations artistiques de François I et de Henri II. Léger et voluptueux comme eux, mais ayant l'expérience de longues calamités, il gardait plus de retenue dans ses scandales, se piquait d'être bon père de famille, et aimait à paraître jouant lui-même avec ses enfants. Bien différente de sa tante Catherine, la nouvelle reine avait respiré avec l'air purifié de sa patrie les principes d'une morale plus douce et moins païenne. Si la vertu reprenait quelque empire jusque dans les régions peu accessibles du pouvoir, ailleurs elle exerçait plus librement ses charmes. L'auteur d'*Essais* célèbres, Michel Montaigne, venait de mourir, cœur honnête et sincère, n'enfouissant plus, comme Rabelais, la vérité dans la fange, conservant au milieu de grandes faiblesses la dignité de l'homme et l'amour du beau, et, sans beaucoup de théologie, sachant fort bien démasquer chez les huguenots le dessein de pêcher en eau trouble. Dans le sein de l'Église, aux héros et aux martyrs de la Ligue succédaient les apôtres plus doux de la charité. Instruite à son tour par trente années d'épreuves, la France secondait le progrès de nouveaux ordres religieux ou la réforme des anciens.

III. Avant-garde des pieuses colonies qui allaient arriver d'Espagne et d'Italie, les jésuites vinrent les premiers servir le pays qui avait abrité leur berceau, et le dotèrent de collèges et de séminaires répondant à un nouveau besoin du temps. En effet, à l'exemple de la politique et du droit, les arts, les lettres, les sciences s'étaient peu à peu affranchis de l'autorité de l'Église, et avaient rompu la sainte unité de l'enseignement universitaire. Désormais, au milieu du choc d'idées impies ou licencieuses, il fallait des asiles sûrs à la jeunesse, surtout à celle qui aspirait au sacerdoce ; par les excès de la raison humaine comme jadis par l'invasion des barbares, les cloîtres et leurs écoles redevenaient nécessaires. Non seulement les enfants de saint Ignace travaillaient ainsi à l'éducation des générations futures, mais, inspirant une noble émulation aux grandes familles religieuses du XIII[e] siècle, ils ranimaient ces fortes milices, et tous ensemble rendaient aux prêtres et aux évêques leur énergie perdue dans la dépendance du pouvoir.

IV. Appauvri par le pillage de ses biens, le clergé n'en fut que plus riche d'abnégation et de dévouement ; quoiqu'il n'eût pas recouvré la liberté de ses élections, il remonta, jusqu'à un certain point, par ses mœurs et par ses talents à la hauteur des temps passés. Le roi lui-même sentit la nécessité de ne plus déshonorer la mitre par des choix indignes, et n'usa de son privilège que pour faire appel aux plus nobles cœurs. Ce ne fut pas sa faute si les deux plus grands saints de l'époque n'entrèrent pas dans l'épiscopat français. Pendant ses négociations avec Rome, il avait su discerner au service du cardinal de Gondi un jeune homme obscur, mais plein d'avenir, qui fut plus tard saint Vincent de Paul ; réservé par la Providence aux plus merveilleuses inventions de la charité, l'humble prêtre repoussa les avances du roi, et eut soin de ne plus reparaître à sa cour. De même Henri IV eût voulu attirer en France l'aimable évêque de Genève, le doux et pieux François de Sales, qui, formé à Milan au tombeau de saint Charles Borromée, servait en quelque sorte de lien entre la France et l'Italie, et était destiné à transplanter en français le langage pur, naïf et tendre d'un cœur épris de Dieu. Mais le grand évêque n'avait pas fini de convertir les hérétiques de son diocèse, et aimait mieux mourir à la peine que de chercher ailleurs une vie plus facile.

V. Cette renaissance catholique, où les lettres et les arts allaient puiser de nouvelles inspirations, avait pourtant ses ennemis, destinés comme toujours à épurer les vertus, à éprouver les courages. La nouvelle milice et la vraie réforme de l'Église, les jésuites et les

décrets du concile de Trente, trouvaient des adversaires acharnés, non dans les rangs d'une noblesse oisive et dégénérée, mais chez ces magistrats actifs, laborieux, intelligents, d'où étaient sortis Cujas, Pasquier, Montaigne, de Thou, et qui formaient dans l'État une nouvelle aristocratie. Les jésuites furent chassés par le parlement comme des agents de l'Espagne, complotant dans l'ombre l'assassinat du roi, et il fallut que, dédaignant ces périls imaginaires, Henri IV lui-même les rappelât et les protégeât de son amitié. Les décrets qui maintenaient au pouvoir spirituel son indépendance et sa supériorité, aux peuples le droit de déposer un souverain hérétique ou indigne, furent proscrits comme un attentat à la dignité française. Suivant leur habitude, les gardiens des libertés nationales se seraient sentis humiliés de voir leur prince relever du saint-siège; ils préféraient consacrer le pouvoir absolu et le droit divin, qui transmet à tout jamais la couronne avec le sang: pompeux, mais impuissant rempart contre les révolutions futures. Ici encore Henri IV fut moins aveugle, et promit d'observer les actes du concile autant que le lui permettraient les dispositions de ses sujets.

VI. Plus irrité que satisfait de la petitesse et de la servilité de ces gens de robe, qui faisaient dégénérer en chicane les plus grandes affaires de l'État, le sage monarque aurait voulu leur opposer les princes du sang et les nobles, auxquels il supposait des vues moins étroites; mais ils ne répondirent pas à son appel. N'ayant plus ni l'activité ni la sagesse des seigneurs anglais, qui prenaient au sérieux, sous Élisabeth, la grandeur de leur pays, ils ne venaient même pas au conseil du roi, et vivaient de prodigalités, d'intrigues amoureuses ou de sottes conspirations. Les terres et les châteaux, qu'ils étaient chaque jour réduits à vendre, tombaient entre les mains des officiers de justice ou de finance, riches de leur économie bourgeoise. Une mesure en apparence fiscale acheva de fortifier ces nouvelles familles. Les charges, rendues vénales par François I, cessèrent de retomber entre les mains de l'État, et purent se transmettre librement moyennant un droit annuel, nommé paulette, du nom de son inventeur. Sous prétexte d'enrichir le trésor, la magistrature devint héréditaire. En échange, elle mit son zèle et son dévouement à la merci du pouvoir. Ainsi, comme au temps de Charles VII, la France recouvrait la paix, mais non la liberté; invoqués pendant les grandes calamités, les états généraux étaient de nouveau rejetés comme une arme dangereuse; les vieilles semences du schisme et de la Réforme, de la servitude politique et de la servitude intellectuelle, couvaient encore au fond des cœurs, et les huguenots mécontents, les villes turbulentes, la noblesse désœuvrée avaient besoin d'un autre Louis XI pour les mettre à la raison.

VII. Trop bon pour cette dure mission, Henri IV se flattait vainement de relever le royaume par l'élan de quelque grande entreprise. A chaque instant les menaces d'un assassin ou les trames d'une conspiration venaient entraver ses projets et lui dénoncer l'anarchie des esprits. Le coup le plus sensible lui fut porté par le fils d'un de ses amis, par Biron, qu'il avait fait duc et pair, amiral, maréchal, gouverneur de Bourgogne, et auquel il avait sauvé la vie à Fontaine-Française. Oubliant tant de bienfaits et égaré par l'ambition, l'ingrat avait reçu les avances de l'Espagne et de la Savoie. Au moment de trahir, il fut découvert. Malgré les instances du roi, il refusa d'avouer sa faute, et eut la tête tranchée (1602).

VIII. Enfin, après douze ans d'efforts pour réparer les malheurs passés et rétablir la concorde, le moment semblait venu de mettre à profit les forces et les richesses nationales. Guerrier consommé, Henri IV avait sous la main une belle armée de quarante mille hommes capables de tout sous ses ordres, une artillerie formidable préparée par les soins de Sully et un trésor fruit de longues économies. L'Europe attendait en suspens de quel côté ce grand capitaine tournerait ses armes. Une série de graves événements semblait préparer le triomphe du catholicisme. Les jésuites avaient pénétré en Suède et en avaient converti le roi; son fils unique, Sigis-

mond III, élu roi de Pologne, s'était emparé d'une moitié de la Russie, et comptait mettre un de ses enfants sur le trône vacant des czars. Ainsi d'un seul coup le schisme et l'hérésie pouvaient être écrasés sur les rives de la Baltique. Même perspective en Allemagne. Pleins de zèle et de vertus, les ordres religieux y ramenaient à la foi des provinces entières ; l'Autriche y reprenait de plus en plus son ancienne prépondérance, et par la conversion d'Henri IV les réformés semblaient avoir perdu le seul allié qui leur permît d'en appeler encore à la violence et aux combats. Espérances trompeuses ! car ce n'est point de ces combinaisons politiques que dépendent l'empire et la conquête des âmes. La Suède se souleva, chassa les catholiques, prit pour roi un oncle de Sigismond, déclara que le luthéranisme seul serait toléré, et entra en guerre ouverte avec la Pologne. A la faveur de cette lutte, la Russie recouvra son indépendance, et se donna à la dynastie schismatique des Romanov, bientôt funeste à l'un et à l'autre combattant. L'Autriche elle-même ressentit le contre-coup de ces révolutions, et vit les hérétiques, encouragés par les princes du Nord, relever la tête en Allemagne. La guerre civile y devenait imminente, si, mettant le comble à ses malheurs, Henri IV désertait la cause catholique.

IX. Ainsi, au dehors comme au dedans de son royaume, deux partis s'offraient à lui : d'un côté, le système chrétien, consistant à respecter ses voisins, à soutenir les faibles, à n'entreprendre que des guerres justes et à tourner de préférence ses armes contre les ennemis déclarés de l'Église ; de l'autre, le système païen de l'ancienne Rome et de Machiavel, ayant pour but de s'agrandir par tous les moyens possibles, de détruire ses voisins, d'opprimer les faibles, sans tenir compte ni de la justice ni de la religion, mais bien de son seul intérêt. La maison d'Autriche n'avait que trop donné l'exemple de ce lamentable égoïsme ; n'était-il pas juste de châtier ceux qui avaient aspiré à la monarchie universelle, et de s'élever sur leurs ruines ? A la faveur de ce prétexte, Henri IV se ligua secrètement avec l'Angleterre, les Pays-Bas, la Suède, le Danemark et les princes réformés d'outre-Rhin. Catholique dans son royaume, il ne le fut pas au dehors ; il prépara cette affreuse guerre de Trente ans, qui allait rompre à jamais l'unité de l'Allemagne et créer, aux dépens de l'Espagne et de l'Autriche, les puissances protestantes de Hollande et de Prusse : égoïstes alliés, qui devaient tôt au tard, comme au temps de Henri II, payer la France de leur ingratitude et lui faire chèrement expier sa vengeance.

X. Mais le prestige qu'exerçait le roi remplissait les cœurs d'espérance, et cachait aux regards les plus clairvoyants les périls de cette voie désastreuse. Nul ne doutait que la France ne fût à la veille de reconquérir sa prépondérance en Europe. Ses plus vieux ennemis se rapprochaient d'elle, et, voulant avoir sa part de la curée, la Savoie se mettait en mesure de prendre Milan à ses amis les Espagnols. Peu soucieux de la joie des réformés, qu'un tel appui rendait certains de leur triomphe, et de l'affliction des catholiques, que désolait une si éclatante défection, Henri IV saisit, pour commencer la guerre, des prétextes si futiles qu'ils ne laissaient aucune illusion sur ses vues ambitieuses. Une province d'Allemagne, le duché de Juliers étant vacant et disputé à l'Empereur par les princes protestants, il prétendit occuper le pays en litige et régler ce différend qui ne regardait en rien la France. En même temps, il témoignait le désir peu chevaleresque d'enlever par la force des armes et de ramener à Paris une beauté réfugiée à Bruxelles pour lui échapper, Henriette-Charlotte de Montmorency, épouse du jeune prince de Condé. Son armée était en marche, sur le point de passer la frontière, lui prêt à monter à cheval dans quatre à cinq jours, les Espagnols dans la terreur, le monde entier dans l'attente, quand un coup imprévu déjoua ces grands projets. Un insensé, sans instigateurs, sans complices, Ravaillac, croyant débarrasser la terre d'un hérétique caché, et guettant le roi le poignard à la main, rencontra son carrosse rue de la Ferronnerie, au milieu d'un embarras de voitures, monta sur le mar-

chepied, et, sans que personne le vît, perça le cœur de sa victime, qui expira au même instant (1610).

XI. Comme les Guises, Henri IV succomba au moment où il allait mettre dans la balance le poids de son épée. Peut-être le sang des guerres civiles, effacé aux yeux des hommes par de glorieux services, demandait-il sa tardive mais immanquable expiation ? Ou bien, en laissant ce crime s'accomplir, la Providence voulait-elle seulement empêcher le glaive d'un conquérant de trancher les débats religieux de l'Europe, et livrer une fois de plus les peuples à eux-mêmes ? Quoi qu'il en soit, la France, déçue dans ses rêves de grandeur et frappée dans un prince bien-aimé, déchaîna son indignation contre l'assassin, et voulut lui trouver des complices. Les moyens de torture ordinaire ne suffisant pas, on en proposa de nouveaux inventés à Genève ; plus d'un magistrat eût volontiers condamné à mort le père, la mère, les frères et les sœurs du coupable. Quant à lui, il fut tenaillé, puis écartelé. Le procès et l'exécution n'ayant rien révélé, l'occasion était belle de s'en prendre aux jésuites, accusés depuis longtemps de prêcher et de comploter le meurtre des rois. Leurs ennemis en profitèrent, et le parlement ordonna qu'un de leurs livres serait brûlé par le bourreau devant l'église Notre-Dame.

XII. Ces vaines fureurs ne comblaient pas le vide d'un grand chef, remplacé par un enfant sous la régence d'une femme. Au dehors, Marie de Médicis, ajournant la guerre avec dignité, se contenta d'occuper Juliers avec un beau corps d'armée et d'arrêter le duc de Savoie prêt à tourner ses préparatifs contre Genève. C'était tout ce que l'on pouvait demander d'une princesse sincèrement catholique, au milieu des embarras d'une minorité. Aussi les réformés d'Allemagne durent remettre à un temps meilleur leurs projets belliqueux et supporter en silence les conquêtes que faisaient dans leurs rangs l'éloquence et le zèle des catholiques. Au contraire, en France, les concessions d'un prince débonnaire ayant plutôt nourri qu'étouffé les semences de discorde, les huguenots se flattaient de toucher au jour de la vengeance, et se tenaient prêts à profiter des premiers troubles. Le prince de Condé dont Henri IV avait irrité la jalousie conjugale, et ses oncles le prince de Conti et le comte de Soissons, étaient revenus à la cour pleins de morgue, faisant payer cher une fidélité douteuse, moins disposés à soutenir le pouvoir qu'à jouer le rôle des princes du sang sous Catherine de Médicis et à s'agrandir à la faveur de nouvelles dissensions. Fier de son importance croissante, le parlement ne se bornait pas à déclamer contre les jésuites et contre le concile de Trente, mais se croyait appelé à remplacer les états généraux, à donner une direction aux affaires et à continuer la politique de Henri IV. La régente n'avait pour elle que l'épée de Mayenne et de Guise, sincèrement ralliés au service de la couronne, et le zèle de quelques anciens ministres. Douce, facile, incapable de verser du sang, elle crut désarmer ses ennemis en satisfaisant leurs exigences, rassura les huguenots sur ses intentions, combla de pensions les princes et les grands, et, voulant à tout prix se concilier les gens de robe, rendit un remarquable hommage à leur puissance, en faisant confirmer son pouvoir non plus par les états, mais par le parlement de Paris toutes chambres assemblées. Difficile à soutenir pour un homme supérieur, ce système ne pouvait durer entre les mains d'une femme dont la faiblesse ne faisait qu'encourager les convoitises de chacun. Le trésor amassé par Henri IV et les revenus de l'État allaient bientôt y passer et n'y pas suffire.

XIII. Pendant que l'absence d'une main forte laissait le champ ouvert à toutes les ambitions, et que, sauf le camp organisé et discipliné des huguenots, chacun usait de cette liberté non pour la grandeur de sa patrie, ni même pour celle de son propre parti, mais pour de misérables et mesquins avantages personnels, la renaissance catholique se développait majestueusement en dépit de ses ennemis. Les jésuites rendaient chaque jour de nouveaux services à la science et à l'éducation, et recrutaient de courageux missionnaires qui, réalisant le vœu de saint François

Xavier, ouvraient les portes de la Chine, et fondaient des églises jusque dans les capitales de ce mystérieux empire. Les bénédictins réformés de Saint-Maur se vouaient à l'instruction de la jeunesse noble et à de célèbres recherches historiques. Le pieux Bérulle rapportait de Rome la règle des oratoriens, destinés à la prédication et à la direction des âmes. Marie de Médicis faisait venir d'Espagne les frères de Saint-Jean-de-Dieu, charitables gardiens des malades, bientôt assez nombreux pour diriger trente hôpitaux.

XIV. De même une foule de couvents de femmes s'ouvraient d'un côté pour les sublimes sacrifices de la vie contemplative, de l'autre pour les soins plus doux d'une ingénieuse charité. Les carmélites, filles de sainte Thérèse, établissaient à Paris, rue d'Enfer, un cloître bientôt trop étroit pour les illustres recluses qu'y attiraient le mépris du monde et l'amour des plus effrayantes austérités. Moins sévères, les ursulines, récemment fondées à Brescia, ouvrirent leurs maisons à l'éducation gratuite des filles, et comptèrent bientôt en France plus de trois cents maisons. Rêvant pour la visite des pauvres une règle encore plus douce et plus facile, saint François de Sales appelait à Annecy M[me] de Chantal, fille d'un magistrat de Dijon, et y fondait l'ordre de la Visitation, qui se répandit avec une merveilleuse rapidité. Toutefois, c'était à un de ses amis, au Français saint Vincent de Paul, qu'il était réservé de réaliser complètement cette pensée par ses filles de la Charité, et quelques années plus tard, les dames de la Visitation s'étant obligées à la clôture et bornées à l'éducation, une autre veuve, M[me] Legras, également fille de magistrat, commença à Paris, avec quelques humbles compagnes, ces visites du pauvre et ce soin des hôpitaux qui sont encore aujourd'hui la plus belle gloire de leur fondateur. Ainsi, pendant que de fortes et savantes compagnies d'hommes remplaçaient au dedans l'enseignement des universités, au dehors l'épée des croisés, de pieux essaims de femmes se disputaient le berceau des enfants et le chevet des malades de plus en plus abandonnés par les grandes dames, les bourgeois et les tiers ordres dégénérés.

XV. Épurés par les calamités publiques, les arts et les lettres reprenaient aussi leur éclat mis en péril par la dépravation du siècle précédent, et s'épanouissaient sous l'impulsion de ces nobles vertus, comme des fleurs prodiguées par une sève généreuse. En Italie, l'inspiration épique elle-même venait de se ranimer dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse ; la musique religieuse, que le concile de Trente était sur le point de proscrire pour ses écarts, avait dû son salut aux merveilleuses compositions de Palestrina ; enfin, si la peinture n'avait retrouvé ni le génie de Raphaël ni la pieuse naïveté de Fra Angelico, elle témoignait dans Guerchin et le Dominiquin un talent sérieux, sincèrement désireux de redevenir chrétien. Marie de Médicis tenait à honneur de répandre dans sa nouvelle patrie le goût de ces belles choses et de faire de Paris une autre Florence. Elle fit bâtir le palais du Luxembourg dans le style toscan, y réunit les toiles des premiers maîtres contemporains, et appela pour le décorer le Flamand Rubens, qui avait acquis talent et réputation par un long séjour au delà des Alpes. Quant aux lettres, les passions langoureuses de la nouvelle école italienne convenaient moins au caractère français que la mâle vigueur des Espagnols, et de nombreuses traductions de romans et de drames attestaient la vogue de Cervantès et de Lope de Vega, tous deux guerriers passés du service de la patrie au culte des muses. Ainsi, par de pieuses colonies et par des chefs-d'œuvre de tout genre, l'Italie et l'Espagne communiquaient à la France le contagieux amour du bien et du beau, et réparaient à l'envi les maux qu'avaient causés Catherine de Médicis et Philippe II. Non contente de favoriser ces relations, la reine les rendit bientôt plus intimes ; cédant au penchant de son cœur, elle demanda pour son fils Louis XIII la main d'Anne d'Autriche, fille du roi d'Espagne. Ni la colère du parlement ni les menaces des huguenots ne purent entraver ce mariage, lien nouveau de la cour et du royaume avec l'Europe méridionale.

XVI. Bien qu'encore menacée de troubles intérieurs, la France avait donc terminé la première le débat qui allait ensanglanter le reste de l'Europe. Par une conviction courageuse, dont la conversion de Henri IV avait été la récompense, elle restait fidèle à la foi catholique, à la passion des grandes choses et au goût de ces arts dont les bords de la Méditerranée ont été de tout temps la patrie privilégiée. Cent cinquante ans plus tôt la main virginale de Jeanne d'Arc l'avait arrêtée au bord de l'abîme, mais non convertie. Cette fois, elle s'était sauvée elle-même par de plus durables vertus. Au milieu de longues guerres civiles mêlant au choc des armes le choc des idées, ses enfants étaient redevenus forts, sérieux, magnanimes et parfois dignes de leurs aïeux du XIIIe siècle.



Saint François de Sales.

XVII. Alors que ces grandes choses s'accomplissaient paisiblement dans l'empire des esprits et des cœurs, en politique ce n'étaient qu'intrigues, tiraillements, petites et étroites ambitions. Au milieu des seigneurs avides qui se disputaient ses largesses, Marie de Médicis n'avait d'amis sûrs qu'une femme de chambre, Léonore, ramenée jadis de Florence avec son mari Concini. Cet Italien était fidèle, dévoué, mais dépourvu d'intelligence. Vainement la reine voulut-elle s'en faire un rempart et le grandir aux yeux de la foule en le nommant marquis d'Ancre, gouverneur de Normandie, maréchal et ministre: ces dignités, prodiguées à un étranger, ne firent que lui tourner la tête, en même temps qu'elles excitaient la haine des jaloux. L'innocent et paisible courtisan devint bientôt le point de mire de tous les mécontents qui n'osaient s'en prendre directement à sa protectrice. A leur tête se mit le premier prince du sang, le prince de Condé, qui se donnait pour le soutien et le représentant de la politique de Henri IV, et qui, bien que catholique, était le chef secret du parti huguenot. Fidèle aux traditions de ses pères, il protesta contre les abus de finances dont lui et ses parents étaient cause, s'éleva avec violence contre le mariage espagnol, arma en pleine paix, demanda l'épée à la main des places de sûreté et les frais de sa révolte, et, pour se rendre populaire, invoqua le vieux remède des états généraux.

XVIII. Désireuse d'éviter la guerre civile au risque de l'avoir plus grave un jour, Marie de Médicis accorda tout, et convoqua à Paris les députés des trois ordres (1614). Comme d'habitude, de cette assemblée sortit plus de bruit que d'effet. La noblesse brilla par la futilité de ses demandes, et jeta de vaines clameurs contre l'envahissement par les bourgeois des places que désertait sa paresse. Le tiers état, représenté presque exclusivement par des gens de robe, officiers de justice ou membres des parlements, se montra jaloux de l'importance qu'il avait prise dans

le royaume, refusa de fléchir seul le genou en présence du roi, se montra intraitable au sujet du concile de Trente et des rapports avec le saint-siège, et, pour se venger des nobles, fit voir que le désordre des finances ne provenait que de l'abus des pensions. A son tour, le clergé se plaignit amèrement de l'ingratitude des magistrats, rappela qu'il avait fait l'éducation de la France, et qu'il lui avait donné trente-cinq chanceliers. Mais, exprimés par l'évêque de Luçon, ces griefs respiraient plus d'orgueil que de sentiment chrétien, et, sous la robe violette de Richelieu, laissaient percer le fils du grand prévôt. En effet, serviteur de Henri III, le père du jeune prélat avait été un des exécuteurs du coup d'État contre les Guises. Lui-même avait hérité de cette ambition sans scrupule; sous une prudence consommée il nourrissait le génie des affaires de Philippe II et d'Élisabeth, et cette passion de dominer d'autant plus tenace qu'elle exclut toutes les autres.

XIX. Les états ayant été dissous sans autre résultat que des doléances contradictoires, le parlement continua à les vouloir remplacer, appela les princes du sang dans son sein, et, par d'odieuses remontrances, se fit l'écho du tiers état. A la faveur de cette fermentation, les huguenots crurent recommencer les belles guerres du siècle précédent, et se levèrent en masse. Le vieux ministre Sully, mécontent depuis qu'il était disgracié, ne rougit pas d'exciter leur révolte et de leur donner pour chef son gendre Rohan, que la reine avait aussi négligé de contenter. Par Sedan, qui appartenait au fougueux duc de Bouillon, les réformés étaient en relations avec l'Allemagne; par la Rochelle, fière et indépendante cité, la mer était ouverte aux Anglais. Secrètement associé à cette cause, Condé réunit aussi des troupes, et il fallut au roi l'escorte d'une armée pour aller à Bordeaux célébrer son mariage avec Anne d'Autriche (1615). Ainsi renaissaient ces incorrigibles prétentions de partis, toujours prêtes à compromettre la grandeur et la sécurité de la France.

XX. La couronne n'avait pas, comme aujourd'hui, d'immenses ressources concentrées dans sa main; quelques seigneurs, quelques villes pouvaient la tenir en échec. Incapable de venir à bout des rebelles par la vigueur, Marie de Médicis essaya encore une fois de les désarmer par des concessions. Cependant à la fin, les exigences du prince de Condé devenant intolérables, elle le fit arrêter et mettre à la Bastille. Cet acte de juste autorité aurait dû tout terminer; parti d'une main faible, il ne fit qu'irriter les esprits. Suivant le mot d'ordre, chacun s'en prit à l'Italien Concini; d'aigres pamphlets, payés par les grands, dénoncèrent cet étranger de qui venait tout le mal; les princes le signalèrent au parlement, la populace pilla son hôtel. Le roi feignit de croire ses calomniateurs, et en secret se joignit à eux. A voir ce prince solitaire et taciturne à seize ans, laissant à son frère Gaston la fougue de la jeunesse, on n'eût pas dit le fils dont le joyeux Henri IV avait partagé les jeux. La crainte de sa mère et la terreur de Dieu l'avaient comme pétrifié: triste fruit de l'autorité sur les âmes sans ressort! et la jeune Anne d'Autriche elle-même n'avait pas trouvé d'écho dans ce cœur de marbre. Rien de dangereux comme cette fausse et sombre vertu, inaccessible à l'amour du bien, fertile en prétextes pour commettre sans scrupules les actes les plus coupables. Las d'obéir, mais incapable de se gouverner seul, ayant besoin, comme la France, d'un maître plus sévère, il saisit avec empressement l'occasion de secouer le joug maternel, en frappant le maréchal d'Ancre. De nobles gentilshommes prêtèrent la main à ce complot: un matin Concini, entrant au Louvre, tomba atteint de plusieurs coups de pistolet (1617). Son cadavre fut livré aux insultes de la multitude; le parlement instruisit sur l'heure le procès de sa femme, encore moins coupable que lui, et dans son zèle trouva moyen de la condamner à mort comme sorcière. Leurs biens furent confisqués, leur fils chassé du royaume, et chacun d'applaudir afin de mériter sa part de dépouilles (1617).

XXI. Pour un roi comme pour un peuple, conquérir son indépendance par une pareille lâcheté, c'est se condamner à être à jamais esclave. La reine mère, d'abord consignée

dans son appartement, se retira à Blois (1617), ne laissant le pouvoir ni aux princes du sang, ni aux magistrats, ni à Louis XIII lui-même, mais à un jeune favori, habile à dresser des faucons, qu'un caprice du jeune roi avait fait duc de Luynes, et qui devint tout d'un coup gouverneur de Normandie, premier ministre et connétable. Ceux qui avaient levé la tête le plus haut devant Marie de Médicis durent la courber devant le superbe parvenu. Il ne daigna même pas faire sortir Condé de la Bastille, et feignit de l'y oublier pendant plus de deux ans: épreuve salutaire qui corrigea ce prince pour le reste de ses jours.

XXII. Si en France personne n'avait rien gagné à ce changement de pouvoir, au dehors, loin d'être conjurée, la crise religieuse, que la mort de Henri IV avait retardée, éclatait plus menaçante. En Angleterre, en Hollande et en Allemagne, la singulière réforme que Henri VIII et Luther avaient prétendu accomplir en lâchant la bride à toutes les passions, n'avait satisfait que quelques seigneurs ou courtisans enrichis des biens de l'Église. Ces premières sectes auraient péri, si l'esprit de Calvin n'était venu les rajeunir et en faire des religions nationales, contenant l'orgueil et l'ambition de tous, et demandant aux princes, pour prix de la suprématie spirituelle, de travailler à la grandeur et à la fortune de leurs peuples. Élisabeth était le type achevé de ce nouveau système non de vertu, mais d'intérêt bien compris. Ses successeurs ne devaient vivre qu'à condition de lui ressembler. Vainement le nouveau roi d'Angleterre et d'Écosse, Jacques I, fils de Marie Stuart, avait cru désarmer ses sujets en embrassant le culte anglican et en persécutant les catholiques. Léger, prodigue, voluptueux, Français comme sa mère de goûts et de tempérament, il ne répondait pas aux vues d'un peuple commerçant, économe, sérieux et plus avide encore de richesses et de domination que de liberté. Il acheva de se rendre suspect en vivant dans une honteuse neutralité et en refusant du secours à son propre gendre l'électeur palatin, audacieux champion de la cause protestante: son fils, Charles I, devait payer de sa tête cette politique incertaine et frivole.

XXIII. Dans les Pays-Bas, les événements avaient marché plus vite, et le défenseur de la tolérance et des libertés publiques, le pacifique Barneveldt, venait à soixante-dix ans de monter sur l'échafaud. A sa place s'élevait un ingrat qu'il avait comblé de bienfaits, le jeune Maurice de Nassau, militaire absolu, farouche calviniste, par sa mère petit-fils de Coligny, et, pour venger son aïeul, fondateur de cette maison d'Orange, non moins funeste à la France que les neveux de Charles le Téméraire. Mêmes tendances au delà du Rhin. Irrités par le réveil du catholicisme en Autriche et en Bavière, et par les progrès à vue d'œil du mouvement religieux, les protestants s'étaient soulevés et avaient enfin trouvé un chef. Ce fut encore un calviniste, l'électeur palatin Frédéric V, qui osa disputer à la maison d'Autriche la couronne impériale et la Bohême, et qui, moins prudent que ses voisins, ouvrit à ses risques et périls cette guerre de Trente ans dont la Prusse devait recueillir les fruits.

XXIV. Dans cet élan général, les réformés se croyaient sûrs de vaincre. La faiblesse de Marie de Médicis et du duc de Luynes leur avait tourné la tête au point que, loin de rechercher l'alliance de la France, ils prétendaient la conquérir. Avec une ridicule outrecuidance, leurs députés, assemblés à la Rochelle, déclarèrent la guerre au roi, et partagèrent ses États en huit départements militaires, confiés avec des pouvoirs illimités aux chefs principaux de leur parti. Quand il s'agit d'en prendre possession, tout se borna à mettre garnison dans quelques villes dévouées. Toutefois, bien que peu nombreuses, c'en était assez pour prolonger cette petite crise et renouveler les malheureux sièges qui avaient éternisé les guerres civiles. Car, dans ce pays où les armées de Charles-Quint n'avaient pu pénétrer, depuis l'invasion des Normands villes et villages s'étaient fortifiés; nobles et bourgeois se piquaient de défendre leurs murs, et la moindre province demandait des années pour être conquise.

XXV. Il fallut vingt-deux jours pour réduire la petite garnison de Saint-Jean-d'Angely. Ravitaillée par mer, la Rochelle était

imprenable : on ne put que ravager ses environs. Le grand événement de la campagne, le rendez-vous de la cour et des jeunes seigneurs, fut l'attaque de Montauban. Le fils des Montmorency, le duc de Guise, le jeune duc de Mayenne y rivalisèrent de bravoure et de témérité. Le plus vaillant et le plus aimé des trois, Mayenne, tomba dans la tranchée percé d'une balle. La France entière le pleura, et le peuple de Paris se vengea de sa mort sur le temple de Charenton. Après des assauts inutiles et désastreux, où les chefs montrèrent plus de courage que d'habileté, la mauvaise saison arriva ; il fallut lever le siège. A la honte de cet échec se joignirent de douloureuses nouvelles : Nîmes et Montpellier maltraitaient les catholiques, pillaient les couvents, rasaient les églises. Un magistrat, envoyé pour les apaiser, avait été assassiné. Plusieurs garnisons royales venaient d'être indignement massacrées. Le connétable de Luynes fit expier ces méfaits à la petite place de Monheurt, qui fut pillée sans miséricorde et rasée jusqu'aux fondements. Le feu durait encore qu'il mourut de la fièvre dans un village voisin. Il était temps ; car déjà chancelaient la fortune et le crédit de ce parvenu sans talent, sans vigueur, sans génie militaire. Il laissait le royaume en plus piteux état qu'il ne l'avait trouvé, les huguenots pleins d'audace, l'armée découragée.

XXVI. Louis XIII, qui n'avait pas d'autre ministre sous la main, mais qui ne pouvait rester sans mentor, se réconcilia provisoirement avec sa mère, trop faible pour reprendre sur lui un empire durable, et revint à Paris chanter un *Te Deum* pour ses douteux exploits. L'année suivante la guerre recommença avec une nouvelle fureur. Plusieurs villes coupables d'atrocités furent livrées aux flammes, leurs habitants passés au fil de l'épée. Dès le printemps, le roi se remit à la tête de ses troupes. Cette fois son but était de reprendre Montpellier. Les mesures avaient été mieux concertées ; le prince de Condé, devenu fidèle, dirigeait l'attaque ; les réformés furent obligés de traiter, et leur soumission entraîna celle du Midi. Restait la Rochelle, fière de sa flotte et de ses fortes murailles. L'État n'ayant pas de navires, le duc de Guise réunit tout ce qu'il en trouva sur les côtes de Provence, de Guyenne et de Normandie ; avec cette marine improvisée, il offrit la bataille aux rebelles, les attaqua en guerrier digne de ses pères, leur prit plusieurs bâtiments, et les décida à la paix. Traités avec la même faiblesse que naguère les princes révoltés, les huguenots gardèrent leurs privilèges, Montauban et la Rochelle comme places de sûreté, et se trouvèrent en réalité plus forts et plus aguerris qu'auparavant.

XXVII. Ainsi la France, livrée à elle-même depuis la mort de Henri IV, se montrait incapable d'unité. Un vieux levain d'anarchie survivait aux guerres de religion comme jadis aux guerres des Anglais. Sans autre motif qu'une incorrigible ambition, grands et réformés replongeaient de gaieté de cœur leur pays dans de lamentables dissensions. Pour obtenir la paix, qui est le premier besoin des peuples, il fallait une main plus dure que celle de Concini, de Luynes et de Marie de Médicis, la main d'un autre Louis XI. La reine mère avait alors auprès d'elle deux hommes de confiance, décorés, sur sa demande, de la pourpre de cardinal : l'un était le pieux Bérulle, fondateur des oratoriens de Paris, ami des saintes âmes, ardent et sincère conseiller d'une politique toute catholique ; l'autre était le prudent évêque de Luçon, Richelieu, connu par son discours aux états généraux, par la réconciliation habilement négociée du roi avec sa mère, et faisant silencieusement son chemin par la faveur de l'un et de l'autre. Ce dernier semblait plus timide, plus souple, plus facile ; il fut préféré et devint ministre à trente-neuf ans (1624). C'est ainsi que, par l'apparence d'une fausse sagesse, les ambitieux l'emportent sur les gens de bien, et séduisent ceux qu'ils sont destinés à châtier. Bérulle eût perdu dans le soin des affaires un temps mieux employé à la direction des âmes et au soin des bonnes œuvres ; peu propre à punir les mauvais, il eût peut-être amolli les bons par le dangereux enivrement des grandeurs et compromis sans le savoir la renaissance catholique. Un maître sans scrupules convenait mieux à un

roi, à des grands, à des partis sans vertus.

XXVIII. Au début, Richelieu accepta comme malgré lui le faix du pouvoir, alléguant sa santé, ses goûts, son incapacité, jusqu'à ce que, seul maître de la faveur royale, il pût satisfaire sa soif de dominer et déployer cette énergie à laquelle rien ne devait plus résister. Dès lors il rompit ouvertement tout lien de reconnaissance, et prouva que jamais la voix du cœur ne l'arrêterait dans ses combinaisons politiques. Sans égard pour l'Église romaine, dont il portait la pourpre, et pour la reine, qui l'avait comblé de ses bienfaits, il brisa sur-le-champ les alliances catholiques contractées depuis la mort de Henri IV; jetant un coup d'œil pénétrant sur les désordres de l'Europe, il renoua le projet d'en tirer parti pour l'agrandissement de la France, et se ligua avec les protestants pour hâter la chute désormais imminente de l'empire espagnol et autrichien. Dans ce but, il envoya de l'argent et des soldats aux Hollandais, qui venaient de recommencer la guerre en Belgique, s'unit avec les rois de Danemark et d'Angleterre pour soutenir l'électeur palatin en Allemagne, gagna au delà des Alpes Venise et la Savoie, et, pour comble d'audace, fit enlever par dix mille hommes la Valteline, passage important d'Italie en Allemagne, que les Espagnols disputaient à la Suisse, et que, comme arbitre, le pape avait fait occuper par ses troupes.

XXIX. Pour cimenter ce nouveau plan et démolir complètement l'œuvre de Marie de Médicis, il déjoua habilement un projet de mariage entre l'héritier du trône d'Angleterre et une princesse espagnole, fit éconduire à Madrid le prétendant qui s'y était aventuré, et pour le consoler lui promit la main de Henriette de France, sœur de Louis XIII. La mort du roi Jacques I n'arrêta pas cette union, et son fils Charles I, indolent et léger comme lui, devint beau-frère du roi de France. Richelieu chargea son innocent rival, le cardinal de Bérulle, de négocier avec le pape ce mariage hérétique, les leurrant tous deux de l'espoir que, comme au VIIe siècle, ce scandale serait effacé par la bienfaisante influence d'une reine catholique, destinée peut-être à convertir son époux et son royaume. L'illusion ne fut pas longue. Henriette put à peine garder quelques Français autour d'elle et entendre la messe à l'intérieur de son palais. Tout ce que la France en recueillit, ce fut d'être plus étroitement unie à la ligue protestante, et de rendre inévitable sa rupture avec les puissances catholiques.



Le cardinal de Richelieu.

Elle était à la veille de réaliser ce projet tant de fois interrompu, quand ses propres réformés en compromirent le succès, et attirèrent sur eux les justes et implacables ressentiments de Richelieu. Sous prétexte d'un fort construit à ses portes, la Rochelle se souleva et donna le signal d'une nouvelle prise d'armes. Faibles sur terre, les huguenots se croyaient du moins invincibles sur mer. Mais, sans perdre un instant, le cardinal tourna contre eux la marine de la Hollande et de l'Angleterre ses alliées, les écrasa sous ces forces inégales, et réduisit leurs chefs à se réfugier au delà de la Manche.

XXX. Grande fut l'indignation de ses voisins quand ils apprirent que leurs vaisseaux avaient servi contre leurs frères de religion.

Les Hollandais rappelèrent en toute hâte leur flotte; allant encore plus loin pour calmer les fureurs populaires, le faible Charles I déclara la guerre à la France, et promit de réparer le mal fait en secourant la Rochelle. Richelieu, peu inquiet d'une rupture avec l'Angleterre, voyant que ni les réformés de l'intérieur ni ceux du dehors ne consentaient à servir sa politique, s'arrêta brusquement dans ses desseins, et fit la paix avec l'Espagne, résolu avant d'aller plus loin d'en finir à tout prix avec le vieux parti huguenot. Bientôt parut à l'horizon la flotte britannique, composée cette fois de quatre-vingt-dix vaisseaux et de cent vingt chaloupes, portant seize mille hommes commandés par Buckingham, le favori de Charles I. Aidé par des réfugiés français et par des marins de la Rochelle, il attaqua l'île de Rhé, y débarqua sans obstacle, et l'occupa tout entière, sauf la citadelle de Saint-Martin. Mais, tandis qu'il perdait un temps précieux devant ce réduit mal gardé, Louis XIII, accouru lui-même sur la côte, déployait une énergie militaire étonnante chez un homme si peu résolu, réunissait quelques bateaux, et ne craignait pas d'y embarquer l'élite de ses troupes pour les expédier au secours du fort menacé. Elles arrivèrent toutes heureusement à la faveur des marées basses, et Buckingham, n'ayant su ni les arrêter sur mer ni les battre en détail, se vit bientôt contraint de les attaquer en masse. Repoussé avec perte, acculé au rivage, il se rembarqua honteusement de nuit, et, au risque d'encourir les vengeances de ses compatriotes, il céda la mer à un ennemi sans marine, et abandonna la Rochelle à la colère du roi.

XXXI. Ancienne bourgade de pêcheurs enrichie par son commerce, cette ville s'était de bonne heure mise à l'abri de l'escalade et du canon. Elle se vantait de n'avoir jamais reçu de garnison et de s'être défendue à elle seule pendant les guerres des Anglais. A l'exemple de Marseille, qui prêtait sa marine aux premiers croisés, elle avait offert la sienne à Charles VII pour reprendre Bordeaux ; pour récompenser sa bravoure, les rois l'avaient comblée de privilèges. Enorgueillie de sa prospérité, séduite par les doctrines de Calvin, elle était depuis les guerres de religion le boulevard de l'hérésie, vivait par mer quand on lui fermait la terre, ne rougissait pas de devenir le pied-à-terre de ses vieux ennemis les Anglais, et n'aspirait à rien moins qu'à former autour d'elle une petite Hollande.

XXXII. Pour réduire la Rochelle, il fallait l'isoler de l'Océan. Or une marine s'improvise encore moins qu'une armée, et, grâce à ses dissensions et à l'incurie non moins désastreuse de ses souverains, la France ne possédait pas un vaisseau. Comme à l'île de Rhé, la nécessité fournit un expédient pour s'en passer. Le port étant situé au fond d'une grande rade, large de quinze cents mètres, un ingénieur eut l'idée de la fermer par une digue. Après quelques tâtonnements, les travaux commencèrent avec vigueur. Les vagues, qui s'étaient jouées des premiers essais, vinrent bientôt se briser contre deux talus gigantesques, partant des deux rives opposées et se rapprochant tous les jours davantage. L'hiver les trouva fort avancés, et les plus grosses tempêtes n'y firent que de faibles brèches. L'été devait suffire pour achever ce rempart, large de vingt-quatre mètres à sa base et de huit à son sommet; au centre, restait pour le flux et le reflux un chenal étroit, inaccessible aux vaisseaux; des batteries flottantes garnissaient l'ouvrage, qu'on avait craint de charger d'artillerie, et le reliaient à deux forts construits de chaque côté de la rade ; le reste du rivage était hérissé de canons. Ainsi, par un travail merveilleux, les Français, transportant encore une fois le champ de bataille sur terre, étaient parvenus à affamer un port imprenable, et offraient à l'ennemi du dehors un demi-cercle de feux concentrés, contre lesquels la plus belle flotte ne pouvait que se briser.

XXXIII. De leur côté, les assiégés déployaient un courage digne d'une meilleure cause, et supportaient sans murmure les plus affreuses privations. La mort était décrétée contre quiconque parlerait de se rendre ; l'armée royale ne faisait aucun quartier aux fugitifs : il ne restait donc qu'à se défendre en désespérés en attendant les grands secours

promis par l'Angleterre. Déjà au mois de mai la flotte si désirée avait paru, et, un instant, ramené la joie dans la ville. La digue n'était pas achevée ; peut-être était-il encore temps de la forcer. Mais Buckingham se contenta de l'examiner à distance, et, jugeant les obstacles trop redoutables, il s'éloigna sans rien entreprendre. De retour à Londres, il y fut cette fois assassiné. Par ce terrible exemple, les Anglais avaient cru stimuler l'apathie de leur souverain; la belle saison ne s'en passa pas moins en préparatifs lents et incertains, peu en rapport avec les souffrances croissantes des assiégés et avec les formidables travaux des troupes royales. Enfin, le 28 septembre, une nouvelle flotte de cent quarante voiles arriva en vue de la Rochelle, qui tenait toujours. Il n'était plus temps de la sauver; les obstacles qui avaient arrêté Buckingham au mois de mai étaient décuplés. De loin l'ennemi échangea avec les canons français quelques milliers de boulets qui tuèrent à peine une centaine d'hommes, et, sans plus de succès, lança quelques brûlots contre les batteries flottantes. Puis il disparut encore une fois pour ne plus revenir, n'ayant même pas obtenu une capitulation honorable à la malheureuse cité, qu'il avait entraînée dans son alliance et bercée de si vaines espérances.

XXXIV. A bout de vivres, les fiers bourgeois durent se résigner à se mettre à la merci du roi. Le 30 octobre (1628), les soldats entrèrent dans la ville, apportant du pain aux habitants, qui n'en avaient pas vu depuis des mois, leur amenant des troupeaux et trois mille chariots de vivres. La ville s'estima heureuse d'en être quitte pour la perte de ses franchises et de ses fortifications. Un gouverneur nommé par la couronne et une garnison royale remplacèrent le maire et les bourgeois intrépides qui avaient tourné leurs armes contre la patrie. Peut-être leur bravoure réclamait-elle moins de rigueur ; mais Richelieu fut sans pitié. Il traita de même les réformés de Languedoc, qui mirent bas les armes l'année suivante, et Montauban, dont la prise termina la guerre. Les huguenots perdirent leur droit de réunions annuelles et leurs places de sûreté, privilèges dont ils n'avaient usé qu'au détriment de la France. Retombant dans la loi commune, ils conservèrent la liberté de conscience, mais cessèrent d'être un parti politique. Du reste, leur conduite avait été si antinationale, et Richelieu était si peu suspect de mêler la piété aux affaires, qu'ils ne purent accuser le catholicisme de leur chute, ni se consoler par la gloire que la persécution donne quelquefois aux plus mauvaises causes.

XXXV. Cette seule victoire permit au cardinal d'exécuter dans tout le royaume la démolition récemment décrétée des forteresses qui, n'ayant pas de garnison royale, sortaient d'un système général de défense. Les villes coururent raser remparts et citadelles; les paysans se ruèrent sur les donjons ; dans leur joie d'enfants, ils ne songeaient pas qu'il est plus court de renverser que de construire, que, sous prétexte de déraciner les abus et les tyrannies locales, ils sacrifiaient des libertés chèrement achetées par leurs pères, et se livraient pieds et poings liés aux envahissements d'un autre despotisme. De là un vaste accroissement de force au service de l'ambition conquérante de la couronne, mais au détriment de la puissance défensive et de la vie propre de chaque province. Plus d'autre armée, plus d'autres officiers, plus d'autres châteaux que ceux du roi. Poursuivant partout le même dessein et flattant habilement l'amour-propre des petits pour apaiser les grands, Richelieu ouvrit les grades de l'armée aux roturiers, plus souples que les gentilshommes, et la noblesse elle-même aux armateurs, aux échevins ou consuls des villes. Triste et dernière trace de l'indépendance féodale, le duel fut défendu sous peine de mort. Les grandes familles perdirent les gouvernements de province qui formaient entre leurs mains comme un reste des grands fiefs. Le siège de la Rochelle ayant fait sentir le besoin d'une marine centralisée comme l'armée de terre, sur-le-champ furent construits des vaisseaux de haut bord, chargés de canons, destinés à remplacer et à dominer les flottes des villes commerçantes ; en même temps le titre de grand amiral, enlevé au duc

de Guise, passa sur la tête du ministre tout-puissant.

XXXVI. Fatigué de l'égoïsme des partis, le peuple accepta ce joug sans mot dire. Les princes et les grands seigneurs ne se laissèrent pas briser si facilement ; braves et fiers, ils tenaient à leurs vieux privilèges ; sans leur étourderie et leur manque de discipline, ils eussent fait payer cher au cardinal ses fantaisies despotiques. Mais il prévint ou déjoua leurs complots avec tant de décision et de sévérité, que bientôt la terreur seule de ses vengeances paralysa le bras de ses ennemis. Un jeune et galant seigneur, le comte de Chalais, accusé d'avoir conspiré avec les dames de la cour, fut jugé et décapité (1626). A l'occasion de ce procès, la reine Anne d'Autriche fut soumise aux mesures de la méfiance la plus injurieuse et séparée de ses amies : c'était pour elle un crime d'État d'avoir voulu acquérir quelque influence sur son époux. Peu après, un rejeton de souche illustre, Montmorency-Bouteville, fut, malgré les supplications de la noblesse, livré au bourreau pour un duel. Écartée peu à peu des affaires par son ingrate créature, la reine mère a espéré un instant regagner le cœur de son fils. Richelieu, que l'on croit déjà perdu, est instruit à temps, accourt chez le roi, lui offre sa démission (1630), menace de l'abandonner aux dangers qui l'assiègent, aux ennemis qui le harcèlent, et manie si bien la ruse et l'épouvante que Louis XIII ne connaît plus ni femme, ni frère, ni mère. Anne d'Autriche est reléguée dans ses appartements, traitée en étrangère ; Gaston d'Orléans se réfugie à Bruxelles ; enfin Marie de Médicis essaye de l'y rejoindre ; mais successivement repoussée, à la demande du cardinal, de Belgique, d'Angleterre et de Hollande, elle se voit réduite à finir ses jours à Cologne dans le plus profond dénuement.

XXXVII. Le frère du roi tenta de rentrer en France à main armée, et gagna à sa cause le gouverneur du Languedoc, le duc de Montmorency, héritier direct du connétable, que son nom seul rendait odieux au cardinal, et que le supplice de son cousin avait mis sur ses gardes. Vaincu et pris les armes à la main, l'infortuné fut jugé par le parlement de Toulouse, condamné à mort et décapité. Le roi lui-même vint stimuler les juges, ordonner l'exécution, et ne partit qu'après le supplice (1632). La peur, non moins impitoyable que l'ambition, le rendait complice de toutes les cruautés de son ministre. Quant au faible Gaston d'Orléans, il ne rougit pas de trahir un ami trop dévoué, et il scella par un lâche abandon sa propre rentrée en grâce. Le beau-frère même de Montmorency, le souple et servile Condé, resta à la cour, reçut une part des biens de la victime, et sollicita pour son fils aîné une nièce du cardinal. Les moins lâches émigrèrent, et l'héritier des Guises alla, sous prétexte d'un pèlerinage, se réfugier et mourir en Italie.

XXXVIII. Pendant ces embarras intérieurs, l'Espagne et l'Autriche n'avaient pas perdu leur temps. En Allemagne, elles triomphaient des réformés. Usant de représailles envers la France, elles excitaient les susceptibilités de ses voisins, détournaient de son alliance Venise et la Hollande, aigrissaient contre elle le duc de Savoie, toujours en quête d'agrandissements en Italie, et le duc de Lorraine, indisposé par la disgrâce ou l'exil de ses amis ; enfin elles nouaient sans scrupule des relations avec tous les mécontents, même avec les huguenots. Encouragées par le succès, elles se crurent tout permis. Un Français, Charles de Nevers, ayant hérité du duché de Mantoue, et l'ayant occupé sans en avoir l'investiture, Autrichiens et Espagnols y envoyèrent des troupes. Casal seul, défendu par une poignée d'aventuriers, tint bon, et donna aux vainqueurs de la Rochelle le temps d'arriver.

XXXIX. Le roi, qui était en humeur de combat, partit avec le cardinal dès le commencement de février par Dijon et Grenoble, et atteignit la frontière de Savoie, à l'entrée du pas de Suse (1629). Le duc de Savoie, sans encore se prononcer, y avait réuni des troupes pour défendre sa neutralité. La gorge, protégée par deux forts, était fermée par trois barricades ; le passage semblait infranchissable. Pourtant, tandis que quelques bataillons tournaient la position par les montagnes,

l'élite de l'armée, maréchaux et gentilshommes en tête, enleva les barricades avec un élan sans pareil. Épouvanté de cette furie française, l'ennemi prit la fuite, et ne songea même pas à défendre au débouché de la gorge la ville et la citadelle de Suse. Le duc était si bouleversé, qu'il traita sur-le-champ, et donna passage dans ses États. Casal fut ravitaillé à temps. En même temps, le cardinal, plus habile à la vengeance que ses ennemis, reprenait contre eux ses vastes projets ; sans leur déclarer encore une guerre ouverte, il commençait par attiser les efforts de la ligue protestante, signait la paix avec l'Angleterre, et, pour remplacer le roi de Danemark, épuisé comme l'électeur palatin, attirait sur les champs de bataille d'Allemagne le roi de Suède, Gustave-Adolphe.

XL. Sur ces entrefaites, l'affaire de Mantoue s'envenimant et les troupes étrangères s'amassant de plus en plus dans ce duché, Richelieu, au lieu de les débusquer, trouva plus commode de mettre aussi la main sur un petit État, s'en prit au duc de Savoie, qui montrait quelque mauvaise volonte dans la tenue de ses engagements, lui enleva Pignerol et la moitié de son territoire. Satisfait de cet essai, et voulant également un gage contre l'Empire, il jeta les yeux sur la belle province de Lorraine, qu'indiquaient à sa colère les imprudences du duc Charles, cousin des Guises, héritier d'une antique famille, donnant asile chez lui aux mécontents et aux proscrits de Paris. Sans autres motifs, Richelieu l'attaqua avec des forces écrasantes, et le chassa de ses États. Bien que français, le pays tout entier, dévoué de cœur à ses souverains, se souleva dans un patriotique enthousiasme ; les curés de village eux-mêmes menèrent leurs paroissiens au combat, et le Vincent de Paul de la contrée, l'humble Fourier, encourut le courroux du cardinal en lui arrachant, par une évasion pleine d'audace et par un mariage furtif, l'unique héritière du duché : héroïques, mais vains efforts contre un ennemi trop puissant. Prise et reprise, la Lorraine fut livrée à une affreuse misère, le duc condamné à servir le reste de ses jours comme simple général dans les armées de l'Empereur, les nobles réduits à la mendicité, Fourier contraint de se cacher et d'aller mourir en exil, les paysans enlevés par milliers pour ramer, la chaîne au pied, sur les galères de la Méditerranée.

XLI. Encouragé par ce triste succès qui rappelait les guerres de Flandre, Richelieu occupa l'électorat de Trèves, sous prétexte de le protéger contre les Suédois, que lui-même avait appelés. De leur côté, les Espagnols, piqués d'amour-propre et blessés d'une intervention qui ne regardait que l'Empereur, partirent en secret de Thionville, descendirent la Moselle en bateaux, surprirent Trèves, massacrèrent les Français, et emmenèrent l'archevêque prisonnier. A cette nouvelle, le cardinal, feignant une grande colère, déclara à l'Espagne et à l'Empire cette guerre préparée de longue main qu'il était temps désormais de diriger au grand jour. En effet, plus malheureux que l'électeur palatin et que le roi de Danemark, le Suédois Gustave-Adolphe était mort sur le champ de bataille au milieu d'éblouissants triomphes, et n'avait laissé qu'une armée sans chef et sans ressources. Dignes fils des Goths, ces hérétiques du Nord avaient achevé la ruine de l'Empire changé en désert par dix-huit années de guerre ; mais ils n'avaient rien fondé de durable. A la fin, personne n'étant plus en état de continuer cette œuvre de destruction, l'Allemagne se voyait à la veille de retrouver la paix et l'unité sous la main de l'Empereur. C'était précisément l'heure que Richelieu attendait pour se jeter dans l'arène. Maître de la situation, dominant dès lors et ses alliés incapables de triompher sans lui et l'Autriche fatiguée par une si longue lutte, jouant le protecteur impartial des protestants et des catholiques, et prêt à s'agrandir aux dépens des uns et des autres, il se flattait, avec cinquante mille hommes, de gouverner les événements et de faire pencher la balance à sa guise.

XLII. Un moment, il faillit expier cette attitude perfide. L'ennemi le prévint ; à l'est, les Impériaux entrèrent en Bourgogne et menacèrent Dijon ; au nord, les Espagnols passèrent la Somme et répandirent la ter-

reur jusqu'aux portes de Paris. Qu'allait-il arriver, si, payant d'audace, ces deux armées se donnaient la main sur lés bords de la Seine? Richelieu lui-même eut peur, et parla de se retirer derrière la Loire; il fallut que le faible mais belliqueux Louis XIII lui rendît du courage, gagnât du temps, reçût des renforts. L'occasion échappée, l'ennemi se vit contraint de repasser la frontière, et, comme à la guerre il n'y a souvent qu'un pas d'une victoire à un désastre, ce furent bientôt les Français, n'ayant pas vu le Rhin depuis Henri II et ne l'ayant jamais passé, qui entrèrent en Allemagne en compagnie des Suédois, et qui promenèrent leurs drapeaux jusqu'en Bohême. Peu désireux de séjourner dans ces pays lointains, dont ils ne parlaient pas la langue, et qu'ils n'étaient pas encore habitués à fouler périodiquement, ils revinrent prendre leurs quartiers d'hiver sur le Rhin et gardèrent l'Alsace avec Brisach. Non moins forts en Italie, tant qu'ils ne quittaient pas les Alpes, ils défendaient avec honneur le Piémont; aux Pyrénées, ils occupaient le Roussillon, et assiégeaient Perpignan. Les Catalans opprimés leur donnèrent la main, se soulevèrent en masse, et offrirent leur pays à Louis XIII. En même temps, le Portugal, excité par les agents du cardinal, chassa les Espagnols, et recouvra, sinon sa marine et ses colonies tombées au pouvoir des Hollandais, du moins sa vieille indépendance.

XLIII. Ainsi, après une courte panique, le triomphe de la France était complet. La ligue protestante, qui en avait fait les premiers frais, avait, pour ainsi dire, disparu, et, suivant son rêve, Richelieu était devenu le seul arbitre de la paix du monde. Amis et ennemis ne vivaient que par ses bienfaits, et lui devaient le prix de son appui ou de sa modération. Il en résultait bien un peu d'aigreur dans les pays réformés. Las de la guerre, les Suédois et les princes d'Allemagne avaient quelques velléités de s'arranger avec l'Autriche et de s'unir à elle pour chasser ces intrus de l'Empire; la Hollande, consolidée la première par le mouvement calviniste, et fière de ses conquêtes dans les Indes, répugnait à partager la Belgique avec les Français, et aimait mieux les Espagnols pour voisins. Mais, grâce à son habileté, Richelieu contenait ces alliés incertains, et exploitait de main de maître leurs rivalités, leurs convoitises, leurs dissensions intestines. Source de soucis et de méfiances pour toutes les cours du continent, cette politique avait un plein succès en Angleterre, où Charles I luttait vainement par son inertie contre la fermentation des puritains, et où éclatait, comme en Hollande, le besoin d'un gouvernement énergique et national. Le cardinal flattait les faiblesses de ce pauvre roi, le faisait entrer dans toutes ses vues, lui prenait, pour la guerre du Rhin, ses meilleurs soldats écossais, et, d'un autre côté, ne rougissait pas d'exciter contre lui les farouches sectaires qui jusqu'alors s'étaient bornés à fuir leur patrie et à coloniser l'Amérique du Nord. Aigries par une main étrangère, exaltées par l'enthousiasme religieux, ces passions éclatèrent bientôt en guerre civile, et enfantèrent une révolution qui devait coûter la vie au beau-frère de Louis XIII. Ceux qui se réjouirent de ces calamités ne prévoyaient pas alors que l'Angleterre en sortirait plus forte et capable de rendre un jour le mal pour le mal à ses voisins.

XLIV. Pour le moment, Richelieu regardait comme assurée sa prépondérance en Europe, et prolongeait à plaisir la guerre qui l'avait fait naître, et qui l'accroissait chaque jour davantage. Un peuple calviniste se fût passionné pour cet homme d'État qui, dédaignant toute autre jouissance, identifiait sa grandeur avec celle de sa patrie, et ouvrait un vaste champ aux rêves de l'ambition nationale. Mais aussi généreux que légers, les Français n'avaient ni la discipline ni la ténacité nécessaires à de telles entreprises, ni le cynisme de tuer ou de corrompre sans scrupule. Ils craignaient, sans l'aimer, ce sombre génie renversant tout, fauchant tout pour aller à son but, et maudissaient une grandeur si tristement achetée. Parfois le tout-puissant ministre cherchait à effacer par des fêtes et par des plaisirs la trace sanglante de ses proscriptions. Mais il avait beau se faire le pro-

tecteur des lettres et des arts, reconstruire la Sorbonne, fonder l'Académie française, pensionner les auteurs, les admettre dans son intimité, discuter leurs plans et dépenser jusqu'à cent mille écus pour monter une pièce de théâtre. Moins facile à diriger que la guerre ou que la diplomatie, le libre souffle de l'inspiration se glaçait en présence d'un pareil maître. Au milieu des travaux médiocres entrepris sous ses ordres, un chef-d'œuvre qu'il n'avait pas commandé passait pour un affront à sa puissance, et ce n'était qu'à force d'encens brûlé en son honneur que le plus beau génie du temps, le grand Corneille, faisait accepter sa tragédie du *Cid*. Aussi, tandis que la terreur régnait aux abords du Palais-Cardinal, la gaieté, la galanterie, l'esprit français se réfugiaient dans les salons de la place Royale et du Marais, attendant pour se produire que l'effrayante robe rouge eût disparu. Ruinés dans les pays réformés par l'assujettissement de l'Église à l'État et par la prédominance des intérêts matériels, les arts et les belles-lettres se débattaient en France contre le patronage despotique que le cardinal prétendait à son tour leur imposer, et aspiraient, sinon à une liberté complète dont la nation n'était plus capable, du moins à l'entrain et au laisser aller dont François I et Henri IV avaient été les joyeux apôtres.

XLV. Dans ce peuple, si facile à charmer par l'apparence même des grandes choses, mais si peu soucieux de ses intérêts bien entendus, Richelieu trouvait moins de complices pour ses projets ambitieux que de conspirateurs chevaleresques aspirant à délivrer de son joug la reine, les dames, les princes et la France tout entière. C'était à qui renverserait cet invulnérable tyran, qui, bien que malade, ne voulait pas mourir, et qui, renchérissant chaque jour dans son orgueil, voyageait en litière plus haute que les portes des villes, faisait abattre les murailles sur son passage, et, comme en pays conquis, n'entrait que par la brèche. Tandis que le prince de Condé rampait à Paris, son cousin le comte de Soissons, le nouveau duc de Guise et le duc de Bouillon, souverain de Sedan, choisissaient cette place pour foyer de leurs complots. Ces fils aventureux des plus illustres familles prétendirent renverser le cardinal les armes à la main. L'un fut tué à la tête de sa petite armée victorieuse, l'autre retourna en exil, le troisième en fut quitte pour sa principauté.

XLVI. Malgré ce nouvel échec, l'entreprise tenta encore un jeune étourdi, Cinq-Mars, nourri dans les salons du Marais, depuis peu favori de Louis XIII et se fiant trop à un prince qui n'avait jamais aimé personne. D'une imprudence sans nom, il fit entrer dans ses projets le lâche et versatile Gaston d'Orléans, accepta légèrement les offres faites par l'Espagne à tous les mécontents, compromit avec lui son ami, le fils de l'historien de Thou, et, pour achever sa perte, fut assez naïf pour faire ses confidences au roi. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de vendre les conspirateurs à son ministre, et, toujours le même, Gaston les abandonna sans défense à cette main redoutable. Richelieu revenait du Midi, usé et n'en pouvant plus, mais fier d'avoir pris Collioures et Perpignan. Il traîna ses victimes à Lyon, leur choisit des juges, et pendant qu'elles montaient courageusement sur l'échafaud, revint triomphant à Paris (1642). Ce jeune sang ne devait guère prolonger ses jours. Pendant qu'il multipliait ses précautions, qu'il éloignait du roi tous les officiers suspects, et qu'il s'entourait lui-même d'une garde choisie, la mort arrivait inévitable. Bientôt il fallut la voir en face (1642).

XLVII. Plus digne que Louis XI, le cardinal ne se démentit pas à ce moment suprême. Comme si le succès justifiait les moyens, comme si la politique avait une morale à son usage, il se drapa dans la satisfaction de n'avoir régné que pour la grandeur de la France, et pardonna pompeusement à des ennemis qui ne lui avaient jamais fait de mal, mais qui eux, bien plutôt, avaient beaucoup à lui pardonner. Ses neveux héritèrent d'une fortune colossale. Traitant le roi comme l'un d'eux, il lui légua, à condition de l'habiter, son Palais-Cardinal, depuis lors Palais-Royal, et de plus quinze cent mille

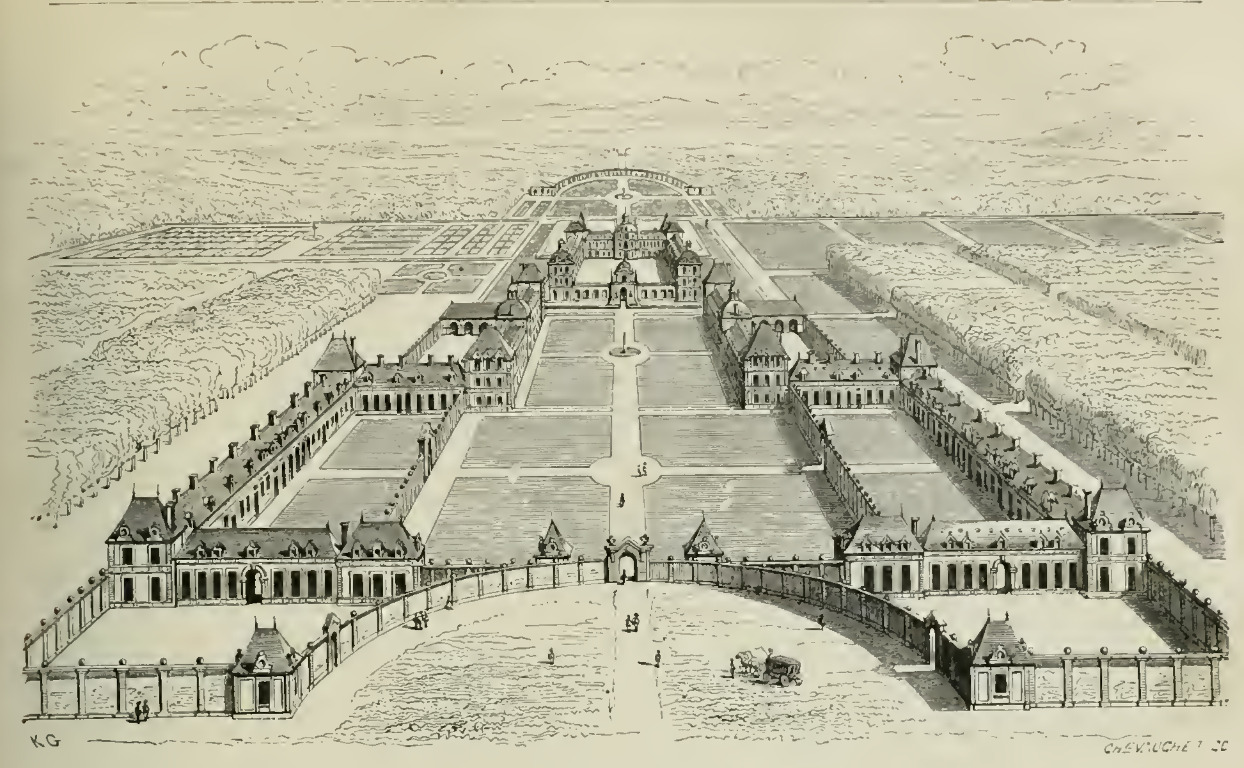
livres de fonds secrets, nerf de sa police au dedans et à l'étranger. Mort, Richelieu resta cinq jours exposé à la curiosité des Parisiens, pressés de voir sans vie celui qui, la veille, les faisait tous trembler. Puis il alla reposer à la Sorbonne, qu'il avait bâtie; il n'en demeura pas moins pour la postérité, non le père de la science et des lettres, mais le maître habile de la politique moderne.

XLVIII. Avant de mourir, Richelieu avait désigné pour prendre le timon des affaires un de ses agents, l'Italien Mazarin, devenu, à son exemple, cardinal par le chemin de la diplomatie. Louis XIII vécut juste assez pour recommander ce nouvel homme d'État à la reine Anne d'Autriche, et, comme s'il ne pouvait survivre à son cher ministre, il se coucha pour ne plus se relever (1643). Moins impassible que Richelieu, il fit venir pour consoler et soutenir ses derniers moments un illustre ami de Dieu, le saint de l'époque, le bon Vincent de Paul. Ainsi finit ce roi, bien différent de son père Henri IV, cœur sans amour comme sans faiblesse, fils ingrat, mauvais mari, père froid, souverain timide. Il laissait la régence à cette femme qu'il avait traitée si durement, le pouvoir à un nouveau Concini, la couronne à un fils de cinq ans que la Providence lui avait accordé comme par miracle. Il ramenait exactement la France où il l'avait prise, à tous les embarras d'une minorité : preuve que le despotisme, refuge précaire des peuples fatigués, recule les difficultés sans en résoudre aucune.

XLIX. Une seule chose avait grandi par les faiblesses et les vices de tous, encore plus que par la force d'un seul, c'était la monarchie absolue. Rétablies par Henri IV et follement attaquées à sa mort, l'unité nationale et l'autorité de la couronne avaient dû être soutenues par une main de fer. Dans les révoltes, villes, châteaux, huguenots, grands seigneurs avaient été brisés; quant au parlement, il avait servi avec un mélange de terreur et d'admiration ce maître bourgeois presque sorti de son sein et fils d'un grand prévôt. Ainsi le pouvoir avait crû, la liberté diminué. Concentré en un seul homme, la vie entière du pays était de plus en plus livrée au hasard, et la France condamnée ou à l'anarchie sous une main faible, ou à de folles entreprises sous une main forte et libre de tout risquer, de tout entreprendre, et tôt ou tard enivrée de sa puissance.

L. Au dehors, même éclat et même revers. Passant enfin à une glorieuse offensive, presque inconnue depuis Philippe le Bel, et vainement tentée dans les guerres d'Italie, les armes françaises avaient repris leur ancien prestige, vengé les outrages de Charles-Quint et de Philippe II, réprimé l'ambition de la maison d'Autriche. Mais si utiles et si mérités que soient les châtiments infligés aux peuples vaincus, ils ne justifient ni les Sarrasins ni les hérétiques, encore moins les catholiques ambitieux, qui ont successivement torturé le monde pour satisfaire leurs propres passions. Tout occupé de nuire aux autres et d'écraser ses faibles voisins, Richelieu, sous l'apparence de brillants succès, avait délaissé les traditions françaises, les grands intérêts de l'humanité, et, à son tour, mérité de cruelles représailles. Brisant la Lorraine et la Savoie, qu'il aurait dû se rattacher par des alliances ou des mariages, acharné contre l'Espagne, qui lui eût volontiers cédé une partie de la Belgique, ruinant l'Allemagne, où il avait perpétué la guerre, il n'avait rien tenté contre les Turcs, qui, de Constantinople, ravageaient le Danube, qui, des côtes barbaresques, pillaient la Méditerranée, insultaient les côtes de France, et enlevaient chaque année des milliers de prisonniers.

LI. Si Richelieu avait négligé, encore plus que Charles-Quint, la croisade contre les infidèles, il n'avait pas, comme lui, soutenu celle d'Amérique, vaste champ ouvert à l'activité et au génie européens. Tandis que quelques colons français végétaient au Canada et à Pondichéry, les Hollandais, devanciers de l'Angleterre, se jetaient sur les colonies portugaises et espagnoles, et conquéraient à eux seuls l'empire des mers. Les missions mêmes du Japon en ressentirent le triste contrecoup; l'œuvre de saint François Xavier périt : les catholiques furent exterminés, et l'entrée du royaume resta réservée aux marchands



Château de Richelieu.

d'Amsterdam, foulant aux pieds la croix. Ainsi, destructeur des puissances catholiques, Richelieu ne les remplaçait pas, et livrait l'ancien monde à l'insolence des Suédois et des Turcs, le nouveau au génie mercantile et colonisateur des protestants.

LII. En attendant que Mazarin continuât cette politique, un simple prêtre, saint Vincent de Paul, réparait dans son humble activité les fautes des hommes d'État, consolait les opprimés par son dévouement, et montrait que, même sous un despote, la charité sait être libre, forte, ingénieuse, bienfaisante. Fils d'un laboureur de Pouy au pied des Pyrénées et berger lui-même, Vincent, à douze ans, avait donné à un pauvre passant son petit trésor de trente sous. Dieu le récompensa par le sacerdoce; il refusa l'épiscopat. Victime des pirateries qui, à la honte des peuples chrétiens, désolaient les côtes de la Méditerranée, il fut pris en allant de Narbonne à Marseille et mené comme esclave en Algérie. Vendu et revendu, il tomba aux mains d'un renégat de Nice, convertit sa femme musulmane, le toucha lui-même, et s'embarqua avec eux pour regagner la Provence. Revenu à Paris, attiré vers M. de Bérulle par cette soudaine et puissante sympathie qui réunit les saintes âmes, il entra pour lui obéir chez Emmanuel de Gondi, frère de l'archevêque de Paris, et petit-fils d'un Italien arrivé en France avec Catherine de Médicis.

LIII. A côté de la pieuse direction qu'il donne à Mme de Gondi, à côté des semences de foi qu'il jette dans son turbulent élève, destiné, bon gré, mal gré, au siège de Paris et à la pourpre de cardinal, Vincent trouve du temps pour soigner et évangéliser autour de lui les pauvres, les paysans, les hérétiques et, entre tous, les galériens dont M. de Gondi est général. Nommé leur aumônier, l'ancien esclave va voir fraternellement à Paris, à Marseille, à Bordeaux les malheureux Lorrains ou autres que la politique, encore plus que la justice, enlève à leurs familles, obtient des lits et des soins pour les malades, les console tous, et traite comme des hommes ceux que le pouvoir traitait en bêtes de somme. Ce n'est pas assez : bientôt il enverra ses prêtres dans la terre même de sa captivité, à Tunis et à Alger, remplacer les pères de la

Merci, assister les esclaves chrétiens et les racheter au risque du martyre. Mais, pour former de bons prêtres dans une société flottante et corrompue, nul ne sent plus que lui la nécessité d'une éducation à part et d'une direction spéciale. Outre sa congrégation de missionnaires lazaristes, il fonde le séminaire des Bons-Enfants, pendant que son ami, M. Olier, établit celui de Saint-Sulpice, et ouvre chez lui des retraites et des conférences ecclésiastiques, où, entre mille autres, le jeune Bossuet viendra sanctifier son génie. Une fois ces milices prêtes, il évangélise le faubourg Saint-Germain, qui de corrompu devient à jamais édifiant; les armées, où la piété succède aux blasphèmes; les campagnes, objet de sa prédilection; les galériens, encore plus chers à son cœur; l'Irlande et les Hébrides, délaissées par l'Europe catholique et cruellement opprimées par l'Angleterre; la Pologne, oubliée par la France depuis la fuite de Henri III, déchirée par les hérétiques suédois et par les schismatiques grecs; enfin les colonies que Richelieu néglige de conquérir; la Corse, rebelle au joug des Génois, et Madagascar, décimé par d'affreuses contagions.

LIV. Toutefois, si dévoués que soient ces humbles missionnaires, ils ne suffisent pas à la tendresse toute maternelle de Vincent pour les pauvres. Il veut donner à chacun d'eux les doux soins d'une sœur. De là les filles de la Charité, réalisant le vœu de saint François de Sales, visitant librement les malheureux et les suivant partout sans autre voile que leurs vertus, sans autre clôture que les limites mêmes de la misère. M[me] Legras, fille et veuve de deux serviteurs de Marie de Médicis proscrits par Richelieu, se venge de ses disgrâces en arrachant d'autres victimes à l'infortune. L'été elle parcourt les environs de Paris, dressant de bonnes filles au service des pauvres; l'hiver elle en conduit d'autres dans les hôpitaux et dans les réduits les plus délaissés. Bientôt quatre d'entre elles se chargent de diriger à l'Hôtel-Dieu les deux cents dames nobles qui viennent encore soigner les malades, et se préparent à recueillir cet héritage que les plaisirs et le luxe de la capitale ne tarderont pas à rendre vacant; d'autres recueillent les orphelins ou les enfants trouvés que les bourgeois ne se disputent plus; d'autres enfin vont à l'armée, à l'hôpital des galériens, en Pologne, ou suivent les missionnaires au delà des mers.

LV. Non content de réparer en silence les oublis d'une politique impitoyable, Vincent ne craignait pas à l'occasion d'en guérir ouvertement les plaies. A côté des lois rigoureuses qui défendaient le duel et que l'on mettait son honneur à braver, il forma une association de gentilshommes, s'engageant par serment, et pour l'amour de Jésus-Christ, à préférer les affronts à l'homicide. Il s'ingénia à soulager les réfugiés d'Irlande et de Grande-Bretagne, victimes de la révolution anglaise, et les gentilshommes lorrains venant cacher leur misère à Paris; il envoya à la malheureuse Lorraine jusqu'à deux millions d'aumônes, arme plus efficace que la prison ou les galères. Enfin, les maux de la guerre allant toujours croissant, l'apôtre de la charité, ne se méprenant pas sur celui qui les prolongeait, alla se jeter aux genoux du cardinal, en lui criant : « La paix, la paix, « Monseigneur ! Ayez pitié de nous. Donnez « la paix à la France. » Courageuse, mais inutile résistance à une ambition que la mort seule devait briser.

LVI. Pourtant le crédit du saint grandissait. Il fut appelé au lit d'agonie de Louis XIII, puis au conseil de conscience d'Anne d'Autriche. Là, ayant à diriger le sacerdoce dans sa source même par le choix des évêques, il réalisa le vœu de Henri IV, rendit à l'Église, sous un régime despotique, les bienfaits des plus saintes élections, et brava la colère des courtisans pour n'admettre que des hommes dignes de Dieu et de l'épiscopat. Arrivé à ce point de puissance, il ne l'employa qu'à pacifier les partis et à répandre partout ce souffle d'aménité, de douceur, de cordialité, qui était sa vie. Entre ses mains réussirent les plus grandes fondations, telles que Bicêtre et la Salpêtrière. Néanmoins il ferma l'oreille aux inspirations séduisantes de l'orgueil, à l'idée d'un hôpital général recevant tous les indigents. En effet, à ses yeux la misère était une des merveilles de la Providence, pour la

correction des pauvres et l'amélioration des riches. Il n'était donné qu'à la charité libre et spontanée d'y toucher d'une manière bienfaisante ; l'État y eût englouti sans succès ses trésors. De même résista-t-il, non plus dans les œuvres, mais dans la doctrine, à une secte nouvelle qui, fière de la renaissance catholique qu'elle n'avait pas faite, prétendait la modifier à sa guise et imposer aux autres un joug austère et rigoureux. Pour lui le jansénisme, comme la suppression imaginaire de la pauvreté, se rapprochait au fond du système protestant, et n'était qu'un despotisme spirituel déguisé.

LVII. Pendant que saint Vincent de Paul achevait sa vie à l'abri de toutes les erreurs et de toutes les faiblesses, et que la charité chrétienne, indépendante des événements politiques, se montrait à la fois libre sous un Richelieu, paisible au milieu des agitations d'une nouvelle minorité, le reste de la nation prenait joyeusement ses ébats. Les proscrits revenaient demander la récompense de leurs souffrances et de leur exil ; la cour en était assiégée. Anne d'Autriche essayait de contenter chacun, et il n'y avait plus qu'un mot dans toutes les bouches : « La reine est si « bonne ! » Elle était secondée par le pacifique Mazarin, aspirant moins à la supplanter qu'à gagner son cœur et à partager avec elle le poids du pouvoir. Tous deux ne demandaient qu'à faire oublier les rigueurs passées (1643).

LVIII. Le règne des femmes recommençait aussi dans les salons et dans la littérature. Une grande dame de sang italien, la marquise de Rambouillet, dont l'hôtel avait déjà rivalisé avec le Palais-Cardinal, donnait rendez-vous chez elle aux beaux esprits et aux hommes de goût. Sans autre fortune que leur génie, les gens de lettres s'y rencontraient avec les princes, les princesses du sang et les rejetons des plus illustres familles. Les livres italiens et espagnols y étaient lus, traduits, critiqués. La préférence restait aux derniers, et le grand Corneille reproduisait dans ses *Horaces*, dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, les types d'honneur et de vaillance, les luttes austères du devoir et de l'amour dont le *Cid* avait inauguré le succès. Les jeunes cœurs se passionnaient non plus, comme au temps des guerres de religion, pour la défense de la foi ou la poursuite du pouvoir, mais pour cette gloire galante et chevaleresque. Plaire, aimer et pourtant demeurer vertueux, tel était le rêve dont ils se nourrissaient au milieu de l'ivresse dangereuse des fêtes et des réjouissances. C'était comme une religion nouvelle qui prétendait allier le moyen âge et l'antiquité, et savourer impunément le plaisir sous la protection d'une piété encore sincère.

LIX. A la tête de cette société brillaient les enfants de Condé, plus nobles et plus braves que leur père, grâce au sang de leur mère, Charlotte de Montmorency, noblement rebelle aux séductions de Henri IV, fidèle compagne de son mari aux jours de sa captivité, frappée coup sur coup par le supplice de son cousin et de son frère. Sa fille, Mlle de Bourbon, élevée dans l'intimité des carmélites, ayant avec sa mère un appartement chez elles en attendant qu'elle y revînt faire pénitence, n'en était pas moins devenue la reine des bals et l'idole de la cour. Lancée dans le tourbillon des plaisirs et mariée malgré elle à son vieux et maussade cousin le duc de Longueville, elle succomba, comme tant d'autres, au péril, et essaya vainement de justifier ses faiblesses par des prodiges d'abnégation et de dévouement. Désormais toute son ambition fut d'élever aux honneurs l'ingrat la Rochefoucauld : passion aveugle et superbe, qui devait sans scrupule bouleverser l'État et verser des flots de sang.

LX. Son frère aîné, le grand Condé, brillant officier de vingt-deux ans, agile, robuste, au profil anguleux, au nez d'aigle, rongeait son frein d'avoir épousé une nièce de Richelieu, et, dans l'espoir de faire annuler ce mariage, nourrissait une vive affection pour Mlle du Vigean, l'amie de sa sœur, l'une des plus belles et des plus sages jeunes filles du temps. Mis en Flandre à la tête de la principale armée française, il était avide de gloire pour son amante et pour sa patrie, sans se douter que bientôt il les trahirait toutes deux. Mal contenue par les conseils de prudence

de Mazarin, sa bouillante épée allait, par des victoires signalées, montrer que la fortune du royaume n'était pas enchaînée à la vie de Richelieu.

LXI. Moins absolu et moins énergique que le premier, le nouveau cardinal était pourtant l'héritier de sa politique et de ses alliances. Entraîné par les événements, maître de la Lorraine et de l'Alsace, jadis françaises, mais perdues depuis la chute des Carlovingiens, il n'aspirait qu'à continuer une lutte glorieuse, où la France devait facilement venir à bout d'ennemis épuisés, en même temps qu'elle trouverait un aliment à sa turbulente activité. Aussi ne se préoccupait-il ni des justes plaintes du duc de Lorraine dépouillé de ses États, ni des cris de détresse de Charles I et de la reine Henriette de France aux prises avec une révolution sanguinaire, et portait-il toute son attention sur le théâtre de la guerre.

LXII. Les Suédois occupaient les Autrichiens en Bohême; une poignée d'hommes suffisait pour arrêter les Bavarois dans les défilés de la Souabe; enfin les Alpes et les Pyrénées offraient des remparts naturels : l'effort de l'Espagne et de la France devait donc se concentrer dans les plaines du Nord, à cette frontière de Flandre qu'elles avaient chacune hérissée de forteresses. Là, vu l'état des communications et des moyens de transport, et les ressources financières de chaque puissance, la grande occupation d'une campagne était de faire vivre une armée de trente mille hommes au plus et de prendre une ou deux villes à l'ennemi. C'était une savante et interminable partie d'échecs. Pourtant la mort de Richelieu avait poussé les Espagnols à tenter un effort décisif. A l'ouest, de fortes places barraient les routes de l'Escaut, de la Meuse et de la Moselle, cours d'eau parallèles qui prennent leur source en France aux confins du bassin de la Seine, et que le Rhin vient recueillir en Belgique; à l'est, les Ardennes et les Vosges rendaient l'abord non moins difficile. L'ennemi chercha à percer cette ligne de défense entre les montagnes et les places, et vint avec vingt-cinq mille hommes investir Rocroy, d'où il pourrait ensuite descendre sans obstacle dans les vallées de l'Oise et de la Seine. Condé, bien qu'un peu inférieur en nombre, s'avance au secours de la forteresse, et, chacun désirant une bataille, il débouche librement sur ce plateau entouré de bois et de marais, véritable champ clos où toute défaite doit se changer en désastre.

LXIII. De part et d'autre, suivant la vieille tactique, l'infanterie est au milieu, la cavalerie aux extrémités. Au point du jour, Condé, à la tête de son aile droite, prend l'offensive et renverse tout devant lui; au moment de se rabattre sur le centre de ses adversaires, il s'aperçoit qu'ils ont exécuté la même manœuvre et culbuté son aile gauche; quelques bataillons de réserve tiennent seuls devant eux. Avec le coup d'œil qui décide de la victoire, le jeune capitaine s'arrête brusquement, vole à sa gauche, rallie les fuyards, balaye les vainqueurs en désordre, et, le terrain déblayé de cavalerie, tombe avec toutes ses forces sur l'infanterie espagnole. Longtemps cette muraille d'hommes répare ses brèches, et se serre sous les coups; à la fin, son chef octogénaire et perclus, qui s'est fait porter en litière, tombe frappé à mort, les plus braves périssent, et la bataille dégénère en massacre. Les uns refusent de se rendre, les autres de faire quartier, et il faut que Condé expose encore sa vie pour arrêter cette rage. L'ennemi était détruit; il avait laissé six mille morts et six mille prisonniers. Deux cents de ses drapeaux furent envoyés à Paris, ivre de ce triomphe. La fameuse infanterie de Charles-Quint et de Philippe II avait perdu son prestige (1643).

LXIV. Cependant les résultats matériels de la victoire furent bien au-dessous de son effet moral. Qu'entreprendre avec vingt mille hommes réduits et exténués par une pareille lutte? Comme les autres vainqueurs de l'époque, au lieu de pousser ses avantages au cœur de l'ennemi, Condé dut se contenter de quelque place à prendre; il tenta un coup de main sur Thionville, qui ne céda qu'à un siège long et sanglant. Toutefois ce mouvement vers le Rhin eut un résultat inattendu et plus important. Déconcertée par la perte

de son chef, l'armée de Souabe, qui tenait tête aux Bavarois, venait de fuir honteusement à travers la forêt Noire sans en défendre les défilés ; elle pouvait être jetée dans le Rhin. Un général de trente ans, Turenne, héritier des ducs de Bouillon, génie calme, prévoyant, sage et modeste, recueillit ces débris sous les murs de Brisach, et donna à Condé le temps d'arriver.

LXV. Digne de leur résister, le Bavarois Mercy les attendait en avant de Fribourg, dans un camp retranché garni de redoutes, d'abatis et de palissades. Dans sa fougue, le vainqueur de Rocroy ne voulut pas entendre parler de tourner la position, et vint l'aborder de front avec vingt mille hommes, dont moitié de cavalerie complètement inutile. Pour enlever les hauteurs, il fallut une journée d'efforts désespérés et l'exemple du prince combattant au premier rang et prodiguant sa vie. Pendant la nuit, Mercy alla paisiblement s'établir sur une autre colline à côté de la



Bataille de Rocroy. (P. 272.)

ville. Les Français étaient si épuisés qu'ils lui laissèrent la journée pour s'y fortifier, et ne purent, malgré de nouveaux combats, l'en chasser le surlendemain. Enfin, le quatrième jour, ils se résignèrent à tourner cet obstacle qui leur avait déjà coûté si cher, et par une simple manœuvre obligèrent Mercy à rentrer en Wurtemberg (1644). Mais ils n'osèrent pas le poursuivre, ni même attaquer Fribourg. Voyant le Rhin dégarni, ils se contentèrent d'occuper Landau, Bingen et Mayence; puis, sans avoir rien fait de complet, ils se séparèrent pour aller combattre chacun de leur côté les Espagnols et les Bavarois, qui avaient eu le temps de se refaire.

LXVI. Cette faute faillit être chèrement expiée. Aventuré en pleine Allemagne, loin de la France, sans place de ravitaillement, Turenne trouva Mercy renforcé, entreprenant. Contraint lui-même de se disperser pour trouver des vivres et des fourrages, il fut surpris par son vigilant adversaire, et gravement compromis. Il fallut encore une fois l'épée de Condé volant à son secours pour rétablir la fortune à Nordlingen (1645). Moins heureux qu'à Fribourg, le brave Mercy succomba, perte irréparable pour l'ennemi. Hors d'état de lutter, la Bavière vit bientôt Turenne aux portes de sa capitale; elle n'eut que le temps d'accepter les conditions du vainqueur et de déposer les armes, résultat que Richelieu avait vainement tenté par l'intrigue, et qui entraînait la paix avec l'Allemagne. En effet, sûrs de leurs communica-

tions, les Français menaçaient l'Autriche, désormais seule contre eux et contre leurs alliés. Les Suédois venaient de lui prendre la moitié de Prague. Condé dissipa les dernières incertitudes à la frontière du Nord, feignit de se retirer devant les renforts impériaux, se retourna sur eux à Lens, et leur infligea un sanglant désastre (1648). Ces revers décidèrent l'Empire à la paix. Peu aidé par l'Espagne, il sépara sa cause de la sienne, espérant, à l'exemple de la Bavière, obtenir de meilleures conditions en prenant les devants.

LXVII. Par la paix de Westphalie (1648), l'indépendance de la Hollande fut reconnue. La Suède garda droit de suffrage dans la Confédération germanique avec la moitié de la Poméranie; l'autre moitié échut aux margraves de Brandebourg, protestants habiles que l'acquisition des duchés de Prusse, de Clèves et de Berg menait lentement à devenir la puissance prépondérante du nord de l'Allemagne. Enlevant une riche province à la maison d'Autriche, la France conserva l'Alsace, qui lui assurait la Lorraine, qui lui faisait toucher la ligne du Rhin et donner la main aux protestants de la rive droite. Agrandie et érigée en électorat, la Bavière forma même parmi les États catholiques un foyer d'indépendance et d'influence française. Ainsi la pensée de Richelieu était réalisée : bien que conservant un reste de suprématie impériale, les héritiers de Charles-Quint étaient en réalité rejetés dans leurs États patrimoniaux de Tyrol, de Hongrie et de Bohême, l'unité de l'Allemagne était rompue, et son centre brisé allait se diviser entre Vienne, Munich et le naissant Berlin. Dans ce partage violent, les faibles avaient été, de part et d'autre, oubliés : les protestants avaient sacrifié les fils du malheureux électeur palatin, et l'Autriche, le brave duc de Lorraine exténué à son service. Le pape avait également été exclu des négociations, comme n'ayant rien à voir dans les affaires du monde moderne, qui consacrait l'établissement définitif et l'accroissement des États hérétiques du Nord.

LXVIII. Cependant l'œuvre n'était qu'à moitié consommée. Restaient les Espagnols, seuls, mais décidés pourtant à soutenir leur drapeau, et comptant secrètement pour se venger sur les dissensions intestines, qui leur avaient tant de fois donné des partisans au cœur même de la France. Bientôt l'Empire put regretter d'avoir traité sans eux. Leur défaite paraissait consommée; leur vieille infanterie était détruite; Naples en révolte les avait chassés à l'exemple de la Catalogne, et avait appelé à leur place le jeune et aventureux duc de Guise; en échange de ce royaume, Mazarin espérait enfin obtenir d'eux l'Artois, la Franche-Comté et cette Flandre perdue par tant de fautes; et voilà qu'à ce moment deux défections, l'une au dehors, l'autre au dedans, vinrent compromettre ses conquêtes et prouver qu'une politique égoïste a toujours son revers. Satisfaits de l'empire des Indes et de la mer, les Hollandais, que la France avait soutenus depuis un siècle et en quelque sorte nourris de sa substance, non seulement refusèrent de partager la Belgique avec elle, mais encore s'opposèrent à la lui céder. De peur d'avoir leur trop fidèle alliée pour voisine, ils firent leur paix sans elle, et livrèrent ses frontières du Nord à l'effort des armées espagnoles, jusqu'alors prises entre deux feux. En même temps fermentaient à l'intérieur les incorrigibles passions que Richelieu avait contenues sans les détruire, et que les bontés d'Anne d'Autriche n'avaient servi qu'à exciter.

LXIX. La victoire avait fait de Condé une sorte de demi-dieu, qui n'était maintenu dans le devoir qu'à force de dons et de caresses, et qui demeurait fidèle à une condition, celle d'être tout-puissant. Sur cette pente glissante surtout pour un jeune homme, son ambition commençait à l'emporter sur son cœur. Déjà, triste augure pour sa patrie, il avait abandonné Mlle du Vigean, qui était allée se consoler sous le voile des carmélites. Moins favorisée que lui et blessée dans son amour-propre d'amante, sa sœur, Mme de Longueville, s'était liée aux mécontents, et avait employé sa magique influence à en grossir le nombre. Tous les beaux paladins, le sage Turenne lui-même, avaient juré de

combattre et de mourir pour elle, et l'élève de saint Vincent de Paul, le coadjuteur de Retz, ne demandait pour les aider que la pourpre de cardinal. Toutefois il fallait un prétexte. Il n'y avait plus guère de huguenots; l'éloquence des missionnaires, le charme des œuvres de charité, l'entraînement même des lettres et des arts multipliaient chaque jour les conversions. Les grands seigneurs et les princes eux-mêmes n'osaient plus se risquer tout seuls, et sentaient le besoin de s'abriter derrière un corps qui n'eût pas perdu son prestige. Les frondeurs, tel était leur nom, cherchèrent cet appui dans le parlement de Paris, dont le rôle politique avait commencé sous Marie de Médicis, et qui, après une persévérante soumission à l'autorité de Richelieu, se trouvait plus fort sur les ruines de la noblesse et des communes.

LXX. Par un véritable jeu de mots, ces magistrats se croyaient les égaux du parlement, c'est-à-dire des états généraux d'Angleterre, qui en ce moment, jugeaient leur roi. C'étaient d'ailleurs des gens honnêtes, intègres, savants, dévoués à leur souverain et à leur pays, les meilleurs représentants du tiers état ou de la bourgeoisie d'alors. De leur sein étaient sortis les Cujas, les Pasquier, les Harlay, les bons et laborieux ministres de Henri IV. Ne pouvait-on pas espérer de cette nouvelle aristocratie tout intellectuelle plus de sagesse que de l'université et des états généraux au temps des Valois, plus de douceur et de modération que de l'antique chevalerie bardée de fer? La question n'était pas de discuter l'origine plus ou moins légale de leurs prétentions, mais bien de savoir s'ils possédaient ce froid et calme génie des affaires qui justifie tout pouvoir, fût-il celui de Richelieu, ce mépris des intérêts personnels, cet esprit de conduite, cette largeur de vues, si rares en France, même dans une seule tête, à plus forte raison dans une grande assemblée. Dès le premier jour ils s'en montrèrent complètement dépourvus. Ils s'irritèrent parce que Mazarin, à bout de ressources, demandait quatre années de leur traitement pour la transmission de leurs charges; ils encouragèrent les bourgeois de Paris à protester contre un octroi sur les vivres; enfin le coadjuteur se joignit à eux pour crier à l'usure devant un projet d'emprunt à dix pour cent. Cette opposition sur de mesquines questions de finances, qui ne sont plus qu'une goutte d'eau dans le gouffre de la centralisation moderne, arrivait au milieu des *Te Deum* chantés pour les victoires du grand Condé, au moment où il fallait un dernier et patriotique effort pour achever la guerre et vaincre l'obstination de l'Espagne (1648).

LXXI. Dans un premier mouvement de vivacité, la reine, comme naguère Marie de Médicis, voulut tenter un coup d'autorité, et fit arrêter trois conseillers. C'était déclarer la guerre au parlement; il fallait la soutenir avec énergie. Mais ni Anne d'Autriche ni Mazarin n'en étaient capables. Ils laissèrent les mécontents soulever le peuple de Paris, toujours ami des émeutes et encore fier des barricades faites pour le duc de Guise. En quelques instants ils virent les bourgeois s'armer, les rues se hérisser de retranchements improvisés et les coups de mousquet éclater jusque sous les fenêtres du Louvre. Épouvantés, ils faiblirent, et rendirent les prisonniers, que la foule emporta en triomphe. C'était se condamner à céder tous les jours davantage devant une colère inutilement provoquée.

LXXII. Bientôt le parlement devint si exigeant, le peuple si mutin, qu'Anne d'Autriche emmena furtivement son fils à Rueil, puis à Saint-Germain, donnant ainsi le signal d'une nouvelle et plus vaste insurrection, et livrant la capitale à toutes les passions qui y fermentaient. Oubliant leur avarice, magistrats et bourgeois votèrent des subsides, levèrent une armée. A leur tête se mit la duchesse de Longueville, qui refusa de suivre la cour, et qui retint à Paris ses nombreux partisans avec le plus jeune de ses frères. Fasciné par sa beauté, l'illustre Turenne essaya de gagner à sa cause les soldats qu'il avait glorieusement commandés en Allemagne; mal écouté, il vint seul partager ses coupables périls. Quant à Condé, satisfait des largesses de la reine, il resta encore insen-

sible aux séductions d'une sœur qu'il aimait, se mit à la tête des troupes royales, et donna à Charenton une leçon sévère aux frondeurs. Entraînés de faute en faute par leur défaite, les rebelles osèrent parler de s'allier ouvertement avec les Espagnols, dont ils ne faisaient que trop les affaires. C'était là ce qui avait perdu la Ligue, perdu les grands sous Richelieu, et ce qui condamnait encore une fois en France l'exercice de la liberté. Au lieu de donner à la politique une impulsion nationale, le parlement arrivait à traiter avec l'ennemi.

LXXIII. Toutefois, en face de cette trahison, le vieux sang français se révolta dans ces honnêtes magistrats. Mieux valait remettre leurs prétentions à un temps plus favorable et faire une soumission provisoire. Cette trêve ne fut pas longue, et bientôt ce fut le sauveur de la reine et de la monarchie, le vainqueur de Rocroy et de Charenton, qui ralluma ces dissensions mal éteintes. Plus habitué au commandement qu'à la vie de la cour, ne mettant plus de bornes à son orgueil, au premier froissement il s'irrita et prit un ton menaçant. On se souvint de son père, que la prison avait rendu si sage; il fut arrêté avec son frère et son beau-frère le duc de Longueville (1650). Mais, s'il était captif, sa femme, sa mère et sa sœur ne l'étaient point. Pendant que les unes soulèvent Bordeaux, l'autre part pour la Hollande, y vend ses bijoux, y cherche des amis. A son instigation, les anciens frondeurs se joignent aux nouveaux. Soit dévouement pour elle, soit reconnaissance envers Condé, Turenne prend encore une fois les armes contre la cour, traite avec les ennemis qui entrent en Picardie; d'accord avec eux, il s'empare du Catelet et assiège Guise.


Troubles de la Fronde. (P. 275.)

LXXIV. Mazarin essaye de conjurer l'orage. Tandis que le jeune Louis XIV rentre à Bordeaux à la tête d'une armée, il se transporte à celle du Nord, lui donne une vive impulsion, sépare habilement ses adversaires, force les Espagnols à battre en retraite par la Champagne, et inflige un échec à Turenne sous les murs de Réthel. Cette belle conduite désarmera-t-elle les ennemis du dedans? Nullement. Mazarin les trouve plus unis, plus turbulents que jamais. Craignant avec raison le sort du maréchal d'Ancre et n'ayant pas, comme Richelieu, le cruel courage de faire tomber quelques têtes, il préfère laisser le champ libre aux factieux, délivre lui-même les princes captifs, et part volontairement, non comme les autres pour le camp espagnol, mais pour une obscure retraite sur les bords du Rhin.

LXXV. La Fronde triomphait. Si son premier échec avait seul causé ses fautes, le moment était venu de les réparer. La magistrature ne voyait plus d'obstacle à l'accomplissement de ses ambitieux désirs. Le coadjuteur de Retz était cardinal. Condé

avait obtenu le gouvernement de Guyenne, le renvoi de trois ministres, des faveurs sans nombre; que pouvait-il demander de plus? Néanmoins il ne fut pas six mois sans se brouiller avec la reine et sans quitter la cour, décidé, cette fois, à mener la guerre civile avec l'aide des Espagnols. Le parlement, sur lequel il comptait, n'osa approuver cette défection sans excuse; s'arrêtant à la folle idée de tenir la balance entre les deux partis, il condamna les traîtres en même temps qu'il mettait à prix la tête de Mazarin, et vendait à l'encan sa magnifique bibliothèque.

LXXVI. Plus sage, dégoûté de servir contre son pays, et pensant s'être acquitté envers les Condé, Turenne mit son épée au service de la reine. Son retour parut si loyal qu'il fut choisi pour général en chef. Ses troupes réunies, la Picardie et la Champagne étant en sûreté, il vint occuper Lagny et Saint-Denis, dans l'espoir d'enlever la capitale. Le prince de Condé arrivait au même moment avec une armée ramassée dans le Midi; maître de Suresne et de Saint-Cloud, tournant la ville par le nord, il voulait passer la Marne à Charenton et se porter sur le confluent des deux rivières. Turenne le surprit en marche au faubourg Saint-Antoine, le chassa de barricade en barricade, l'accula aux fossés de la Bastille. Il était perdu sans la charitable duchesse de Montpensier, qui lui ouvrit les portes de Paris, et qui fit tirer sur les vainqueurs les canons de la citadelle (1652). En présence de cette invasion armée, le parlement, qui n'avait pas un soldat pour exécuter ses ordres, songeait vainement à prolonger son pouvoir et son indépendance. Aux frondeurs s'était jointe une multitude furieuse, enfonçant les portes des prisons, délivrant les détenus, pillant l'hôtel de ville, assiégeant le palais de justice et exigeant impérieusement les décisions les plus insensées. On aurait pu se croire aux plus mauvais jours de la Ligue, sous la domination des Seize. Forcés d'opter encore une fois entre le roi ou l'anarchie, la France ou les Espagnols, les magistrats prirent bravement leur parti, ne voulurent pas imiter le parlement d'Angleterre, qui venait de faire tomber la tête de Charles I, et allèrent rejoindre la cour à Pontoise.

Arrestation de Condé. (P. 276.)

LXXVII. Il fallait de plus désarmer les princes et les grandes dames, parti plus exalté que puissant. Pour rendre la paix plus facile, Mazarin, que la reine avait rappelé pendant la guerre, et contre lequel beaucoup d'esprits demeuraient exaspérés, feignit de se sacrifier une seconde fois, et alla passer quelque mois à Sedan. Il revint quand le roi eut fait son entrée triomphale dans Paris,

exilé quelques turbulents et pardonné au grand nombre. Désormais son pouvoir était à l'abri de toute attaque; il avait la gloire de l'avoir rétabli par les fautes des autres plutôt que par ses propres violences; les mains pures de sang, il pouvait de nouveau consacrer son habileté à la grandeur de la France et à sa propre fortune, jusqu'alors négligée. Ceux qui l'avaient le plus dénigré reconnaissaient leurs fautes. Le prince de Conti lui demandait la main de sa nièce; trahie et désillusionnée, Mme de Longueville allait faire pénitence dans un couvent à Moulins; et, après une courte captivité, le turbulent cardinal de Retz, revenu aux enseignements de son précepteur, expiait dans la solitude ses révoltes et son ambition.

LXXVIII. Restait Condé presque seul, mais encore trop fier pour convenir de ses torts et tristement réduit à servir comme général dans l'armée espagnole. Au printemps, il partit de Bruxelles avec trente mille hommes, et vint assiéger ce même Rocroy qu'il avait si glorieusement sauvé dix ans auparavant. Digne de le combattre, Turenne paralysa ses efforts, et lui prit Mouzon et Sainte-Menehould. Entre ces deux adversaires la lutte devait être longue. La fougue de l'un venait sans cesse se briser contre la ferme sagesse de l'autre, et, si ensemble ils avaient jadis triomphé des plus fortes armées de l'Europe, opposés ils consumaient leur génie en stériles tentatives. Aux Pyrénées et en Italie, la guerre était encore moins décisive. A la fin, un tiers intervint, qui, s'arrondissant aux dépens des combattants, les contraignit à la paix.

LXXIX. Non contente de chasser les navires étrangers de ses ports, de faire le commerce ou la contrebande entre les pays en guerre et de coloniser lentement l'Amérique du Nord, l'Angleterre aspirait depuis longtemps à la domination des mers et à un rôle actif dans les affaires du continent. Les deux Indes découvertes, l'activité et la persévérance de ses habitants et sa belle position insulaire l'invitaient encore plus que les Pays-Bas à remplacer dans l'Europe moderne l'antique et malheureuse Venise. De même qu'un mouvement calviniste et national avait emporté Barneveldt en Hollande, de même les puritains de Grande-Bretagne venaient d'immoler le trop pacifique Charles I; dans l'élan de cette révolution, ils n'avaient cru pouvoir mieux faire pour résister aux royalistes, pour opprimer les catholiques en Irlande, enfin pour vaincre l'Espagne sur l'Océan, que d'accepter un pouvoir militaire absolu et de se donner à l'audacieux Cromwell. Cet aventurier, isolé du monde entier par sa politique homicide, mais méprisant toutes les alliances, avait fait de son pays, en quelques années, la première puissance maritime. Le stathouder de Hollande, gendre de Charles I, ayant travaillé à un soulèvement en Écosse, Cromwell en profita pour déclarer la guerre à cette riche république, lui saisit un millier de navires, défit ses flottes, ruina son commerce, la força à une paix honteuse, et, comme par un pressentiment de l'avenir, fit exclure du stathoudérat le jeune Guillaume de Nassau, un jour destiné au trône d'Angleterre. Désormais capable de tout oser, il arracha un traité de commerce au Danemark, s'imposa au Portugal comme seul intermédiaire avec ses colonies; plus insolent que les pirates d'Alger et de Tunis, qu'il venait de châtier, il enleva la Jamaïque aux Espagnols, et, sans déclaration de guerre, captura deux fois tout ce qu'il put trouver de navires français. Puis, également redoutable à l'Espagne et à la France, qui n'avaient pas le simple bon sens de s'unir contre lui, il offrit à tous les deux son appui, demandant en échange un nouveau Calais, Dunkerque, dont il avait inutilement voulu corrompre le gouverneur.

LXXX. Tant que Mazarin avait occupé cette place, il l'avait refusée. Mais elle venait de tomber entre les mains de l'ennemi. Le cardinal cessa d'hésiter, promit de la reprendre pour le compte de Cromwell, fit un traité d'alliance avec lui, et poussa la faiblesse jusqu'à renvoyer les Stuarts et leurs amis, réfugiés au foyer de l'hospitalité française. Il était urgent de tenir parole; car l'Anglais attendait son gage pour fournir des secours. Turenne vint assiéger Dunkerque; les Espagnols s'avancèrent pour la défendre, et con-

traignirent Condé à livrer bataille sur le terrain étroit et peu favorable des Dunes. « Vous « allez voir, leur dit-il, comme on perd une « bataille. » Il eut raison pour son bonheur et pour celui de sa patrie; car ce fut le dernier combat qu'il livra contre elle (1658). Dunkerque et Gravelines furent le prix de la victoire ; l'Espagne, enfin lassée, offrit la paix à Mazarin et la main d'une de ses infantes au jeune Louis XIV (1659).

LXXXI. Avant de mourir, le cardinal eut l'honneur de mener à bien cette seconde négociation et de conclure la paix des Pyrénées. Le vœu de la ligne du Rhin n'était plus réalisable : la Catalogne et le royaume de Naples étant perdus, il fallut abandonner toute prétention sur la Flandre et sur le Brabant, rétablir le duc de Lorraine, et se contenter du Roussillon et de l'Artois avec Thionville, Gravelines, Landrecies et Montmédy : conquêtes assurément glorieuses, mais peu d'accord avec les espérances et les premières victoires du règne. Trompés par de fausses apparences de gloire et de liberté, les frondeurs n'avaient que trop servi l'étranger et nui à leur patrie. La Hollande avait atteint le but de sa défection, et récompensait les protecteurs de son indépendance en leur interdisant tout progrès en Belgique. Enfin l'appui de Mazarin laissait Dunkerque, la Jamaïque et l'empire des mers aux Anglais, voisins non moins ingrats, dont les envahissements maladroitement favorisés devaient bientôt coûter cher à leurs alliés. Toutefois, pour le moment, le péril semblait conjuré : la mort de Cromwell rendait le trône aux faibles Stuarts, amis de la France mal corrigés par l'exil ; et, en attendant qu'une seconde révolution les renversât sans retour, la sœur de Charles II, Henriette d'Angleterre, allait épouser le duc d'Orléans, frère du roi. Louis XIV lui-même célébrait son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, à laquelle, sans les instances désintéressées de Mazarin, il eût préféré une nièce de ce ministre. Ainsi, par un instinct qui condamnait leur politique, trois générations de souverains, après avoir cherché des alliés dans le Nord, ne trouvaient de femmes dignes d'eux que chez ces peuples du Midi contre lesquels ils s'acharnaient. Cette fois du moins la puissance de l'Espagne n'avait plus rien d'inquiétant. Habituée à vivre de l'or d'Amérique, qui commençait à lui échapper, elle était tombée plus bas que l'Autriche sa sœur, et semblait à jamais déchue.

LXXXII. Telle fut la fin d'une lutte de trente années, préparée par Henri IV et par Richelieu, troublée par les partis qu'ils croyaient abattus, profitable surtout aux alliés protestants qu'ils comptaient exploiter. Les résultats de la Réforme étaient complets, et le partage de l'Europe consommé. Cependant, dans les ressources infinies de sa sagesse, la Providence avait tiré le bien du mal même. Après avoir ravivé chez les catholiques la pureté des mœurs et le zèle de la science, les controverses et le prosélytisme hérétiques avaient à peu près cessé. Identifié avec l'esprit national, le protestantisme restait chez les peuples septentrionaux comme la marque de leur affranchissement de Rome et de la maison d'Autriche, et se bornait à entretenir sous un ciel froid les vertus naturelles, la vie de famille, l'économie, l'esprit politique, le génie des affaires, tandis qu'au midi, au foyer de la civilisation avec ses entraînements et ses dangers, l'Église demeurait vivace, opposant la vertu à la volupté, la pauvreté au luxe, l'obéissance libre au despotisme.

LXXXIII. Même partage, même opposition dans l'ordre politique, où des nations jeunes et avides, non contentes d'assurer leur indépendance, stimulaient par leur activité des voisins amollis, et leur disputaient la prépondérance dans l'ancien et le nouveau monde. Placée entre ces deux régions, ayant longtemps servi de champ de bataille aux doctrines rivales, la France était restée fidèle de cœur à l'Église romaine; mais elle avait puissamment contribué par ses armes à fonder les États protestants. C'était en vain qu'elle colorait cette coupable conduite du nom sacré de la liberté des peuples et des consciences, liberté que la Prusse, la Suède, la Hollande et l'Angleterre ne méconnaissaient pas moins que l'Espagne, et n'invoquaient qu'au service de leur propre domination. Si étrange

que fût ce système, il en était néanmoins résulté quelque bien. La France avait arraché l'Europe au joug de la maison d'Autriche et empêché que les puissances catholiques ne l'emportassent dans le monde uniquement par la force des armes, triomphe dont l'erreur s'accommode toujours, mais que la vérité rejette comme fatal et indigne d'elle. Pendant que ce peuple orthodoxe s'obstinait ainsi à faire la guerre à sa propre cause, et qu'il la ravivait, sans le savoir, par de longues adversités, il prêtait à la renaissance catholique le concours plus utile encore de sa foi et de ses vertus. Les enfants de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de sainte Thérèse, de saint Ignace, l'avaient doté de leurs maisons d'éducation, de prière et de dévouement, et lui avaient assuré un ascendant moral d'autant plus fort qu'il s'exerçait sans le concours d'aucune puissance humaine. Tel était le grand dessein dont, en dépit de leur ambition, Henri IV, Richelieu et Mazarin venaient d'être les instruments, et auquel les frondeurs eux-mêmes avaient peut-être travaillé en arrêtant l'agrandissement de leur patrie; car un pays prépondérant ne devient-il pas trop souvent par là même oppresseur?

LXXXIV. A l'intérieur, un mélange d'absolutisme et de liberté offrait au premier abord la même inconséquence, au fond les mêmes avantages et la même supériorité. Les Français n'avaient ni la mollesse des Espagnols et des Italiens, qui abritaient leur caducité sous un pouvoir sans limites, ni cette science de l'intérêt bien entendu, ce froid instinct du commerce et des affaires, qui réunissait les protestants en nations compactes, disciplinées, connaissant leur but et invariablement attachées au gouvernement qui les y conduisait. Généreux et légers, plus prodigues qu'avares, se dévouant sans mesure à Dieu ou au plaisir, aimant avec idolâtrie un souverain de leur goût ou attaquant sans réflexion celui qui leur déplaisait, ils semblaient voués par leur caractère à l'anarchie ou au régime absolu. Malgré sa sagesse, la bourgeoisie parlementaire, dans ses essais de liberté, avait échoué aussi follement que l'ancienne féodalité, et, depuis cette malheureuse tentative, l'unique désir de la nation était, non de prendre part aux affaires, mais de trouver un nouveau François I, un autre Henri IV, à qui elle pût permettre de tout oser. Mais sous ce triste symptôme de servilité se cachaient encore un invincible esprit de critique, une liberté sans bornes d'opinions, de langage, d'écrits, une haine sans miséricorde pour les cruautés et les perfidies, un vif sentiment d'honneur, en un mot, une puissance d'opinion plus généreuse, plus intelligente, plus forte que toute les institutions libres de l'époque.

LXXXV. Pendant les troubles de la Fronde, comme sous la main de Richelieu, les lettres et les arts avaient continué à prospérer sur ce sol fécond. Formés par des gens d'élite, la langue et le goût étaient arrivés à leur perfection. Si les pays protestants, alourdis par les affaires matérielles, n'étaient plus sensibles qu'aux sensuelles et violentes beautés de l'art romantique, à la fougue de Shakespeare ou à la verve prosaïque des peintres flamands, les pures traditions, les règles sévères, les nuances délicates de l'art antique revivaient dans les salons de Paris, et y tempéraient la langueur italienne ou la dureté espagnole. Pendant que Mazarin faisait jouer des opéras, des tragédies avec machines, son ami Fouquet, non content d'embellir de statues et de fontaines son parc de Vaux, prodiguait ses faveurs à de jeunes et admirables écrivains. Sous sa protection venait de paraître un acteur inspiré, né sous les piliers des Halles, d'abord comédien de province, bientôt, dans son genre, rival de Corneille, Molière, retrouvant sous une forme moins vulgaire le joyeux bon sens de Rabelais et de Montaigne, flagellant sans pitié les ridicules du temps, et, dans ses *Précieuses,* déclarant une guerre vigoureuse à la pédanterie et à l'affectation. Plus Français encore, s'il est possible, la Fontaine résumait petites et grandes vérités dans ses *Fables,* et préparait dans ces mille drames vivants un éternel monument de naïveté, de grâce et de finesse.

LXXXVI. A côté de ces œuvres, encore quelque peu païennes au fond, mais gardant pourtant une décence, une dignité inconnues de François I, philosophes et savants s'illustraient par des travaux plus austères. Investigateurs audacieux, ils bravaient non plus les écueils de la volupté, mais ceux de l'orgueil et du doute. Le Tourangeau Descartes, qui, après avoir combattu pour la liberté de la Hollande, devait mourir en Suède, et qui, par suite, subissait malgré lui l'influence protestante, publiait son fameux discours de la *Méthode,* prétendait apporter la certitude dans la philosophie comme dans le système du monde, et, posant hardiment l'indépendance de la raison humaine, lui donnait la tentation de se suffire à elle-même. Tandis que Newton débutait dans ses grandes découvertes, et que l'Italien Galilée voulait imposer sur-le-champ à l'Église la rotation de la terre comme un dogme, Pascal, agrandissant le domaine des mathématiques et mesurant la pesanteur de l'air, sondait les mystères de Dieu avec autant d'audace que ceux de la science, réduisait la foi comme l'attraction à une hypothèse d'une immense probabilité, et, châtié par le doute qu'il avait soulevé, vivait dans de cruelles et croissantes angoisses. Ses affections, aussi bien que les tendances de son esprit, le rattachaient au couvent de Port-Royal, au faubourg Saint-Jacques, rendez-vous des beaux esprits d'alors et foyer du jansénisme. Entrevue et repoussée par saint Vincent de Paul, cette doctrine, qui séduisit les âmes les plus saintes, et qui un moment entraîna jusqu'aux carmélites, formait une sorte d'aristocratie pieuse, où, bien que convertie, la duchesse de Longueville régnait encore, et recommençait une fronde religieuse. De même que Luther et Calvin avaient reproduit Arius, de même maintenant des pénitents illustres, de nobles intelligences imitaient Pélage, et sous le voile de l'austérité professaient un orgueil contenu, mais d'autant plus dangereux.



Fouquet est amené à Vincennes. (P. 282.)

LXXXVII. Toutefois cette sourde hostilité du savant dans son cabinet et de la religieuse dans sa cellule, cherchant la certitude en dehors de la foi ou la vertu en dehors de l'obéissance, n'était qu'un péril lointain dominé, comme la licence des lettres et des mœurs, par la majesté de l'éloquence chrétienne. Des apôtres pleins de zèle évangélisaient les villes et les campagnes ; les huguenots rentraient en foule dans le sein de l'Église, ici charmés par le jeune et aimable Fénelon, là subjugués par Bossuet, alors chanoine de Metz, ami des carmélites, digne

émule des Pères du IVe siècle et destiné, comme eux, à confondre l'hérésie. Le grand Turenne céda un des premiers à cette puissante parole, et revint à Dieu aussi franchement qu'à son pays et à son roi.

LXXXVIII. Les arts, qui n'avaient pas encore subi le patronage exclusif et dangereux de la cour, ajoutaient leur éclat aux pompes du culte. Partout s'élevaient de nouvelles églises rappelant par leurs coupoles le dôme de Saint-Pierre de Rome. Le marbre s'animait sous le ciseau de Girardon, que son mausolée de Richelieu venait de rendre fameux. La peinture même, dont les Italiens avaient longtemps conservé le monopole, jetait un éclat inaccoutumé ; bien qu'inférieure à celle du temps de Raphaël, elle contrastait par son élévation avec la trivialité flamande. Le maître de la nouvelle école, le Poussin, avait acquis à Rome un talent du premier ordre, qui fit bientôt l'admiration de Paris. Avec lui s'étaient formés Claude Lorrain, son rival dans la poésie du paysage, revenu d'Italie pour peindre une église des carmélites à Nancy ; Philippe de Champagne, célèbre par ses portraits et appelé à embellir le couvent de la rue Saint-Jacques ; Lesueur, âme tendre que brisa, à la fleur de l'âge, la perte d'une épouse bien-aimée, et qui alla se consoler chez les chartreux, où il peignit la vie de saint Bruno ; enfin Lebrun, qui, moins sérieux, devait survivre aux meilleurs, trahir la destinée de l'art et devenir un décorateur aux gages du roi.

LXXXIX. Généraux, écrivains, orateurs, artistes, tout était donc prêt pour un grand règne. Mazarin, qui y avait travaillé dans la mesure de ses forces, finit paisiblement, emportant moins de gloire, mais aussi moins de haine que Richelieu. Ayant à triompher de l'aversion des Français pour un étranger, il avait préféré les disgrâces et même le ridicule à la cruauté. Pourtant, cardinal par circonstance, et n'ayant jamais eu charge d'âmes, il semblait moins que son prédécesseur obligé à la mansuétude. Il mourut avec dignité, offrant à Louis XIV de lui rendre la fortune qu'il avait acquise à son service et n'en disposant qu'avec une noble largesse, laissant, au lieu du Palais-Royal et de la Sorbonne, le dôme et la bibliothèque de l'Institut (1661).

XC. Mazarin disparu, le protecteur de Molière et de la Fontaine, le surintendant Fouquet s'était flatté de recueillir sa succession, et, comme pour en acquitter les droits, il avait donné à la cour une fête dans sa terre de Vaux. Rien jusqu'alors n'avait égalé la magnificence de ce parc, dessiné par le Nôtre, embelli de statues, de fontaines jaillissantes, surpassant les fameuses villas d'Italie. C'était là qu'entouré des plus beaux esprits du temps, le financier enrichi vivait avec une prodigalité toute royale, et formait de gigantesques projets sur les Indes et sur Madagascar. Son ambition était excusable ; il y avait si longtemps qu'un souverain n'avait gouverné lui-même. Mais Louis XIV s'indigna de cette puissance comme d'un affront fait à la sienne, et, au milieu même des réjouissances qui lui étaient offertes, il résolut la perte de cet hôte imprudent. La vérification de ses comptes fut ordonnée.

XCI. Grâce aux embarras dont le parlement avait entouré Mazarin, tout dans les finances était désordres et dissimulation. Fouquet avait pourvu aux besoins de la guerre par des ordonnances au comptant, sorte de bons du trésor payables à des échéances fixes ; mais, ce papier-monnaie ne pouvant se multiplier sans se déprécier, il avait fallu avoir recours à des emprunts faits en apparence au taux légal, au fond à douze ou dix-huit pour cent ; le surplus de l'intérêt se payait secrètement. La misérable ressource de la vente des offices n'avait pas non plus été négligée ; leur nombre, diminué de deux mille par Richelieu, avait repris un effrayant accroissement. D'autres impôts non moins nuisibles frappaient les marchandises, ruinaient le commerce, et avaient singulièrement réduit le mouvement des ports. Il y avait dans tous ces expédients plus de griefs qu'il n'en fallait pour accabler un homme. Pourtant l'opinion s'émut en faveur du surintendant disgracié, et, usant d'une clémence dont il avait rarement eu le courage, le parlement ne le condamna qu'à l'exil. Le roi

trouva la peine trop douce, et l'envoya finir ses jours en prison.

XCII. Aux yeux de Louis XIV, le crime était plutôt d'avoir voulu garder le pouvoir que d'en avoir abusé. Car, s'il faisait un reproche à la politique de Mazarin, c'était d'avoir été trop timide, et pour lui il aspirait à régner en maître comme Richelieu. Il réprima, en costume de chasse et le fouet à la main, les dernières velléités d'indépendance du parlement, déclara qu'il serait lui-même son premier ministre, et que personne ne ferait rien sans le consulter (1661). A la faveur des troubles, plus d'un noble avait pris des habitudes de brigandage : une commission extraordinaire parcourut les provinces, jugea sommairement les coupables, et fit tomber leurs têtes. Les offices de finances furent brusquement réduits. Une chambre ardente s'ouvrit contre les traitants, qui, depuis Henri IV, pourvoyaient aux besoins de l'État, et se faisaient chèrement payer leurs services ; il leur fallut rembourser plus de cent millions à titre de restitution. Pour cause d'usure, la dette publique fut réduite des trois quarts. Les nobles dont les titres n'avaient pas soixante ans furent recherchés et soumis à un droit considérable.

XCIII. Personne n'éleva la voix ; car, tant qu'il s'agit de réprimer des abus longtemps accumulés, la vigueur est toujours populaire. D'ailleurs, à un ministre peu aimé succédait un prince à la fleur de l'âge, bon, généreux, intelligent, d'une beauté saisissante, capable entre tous de charmer un peuple enthousiaste. C'était bien là le monarque sous lequel la France avait rêvé de se reposer et d'oublier ses dissensions. Aussi, chacun d'applaudir à ce début, d'abdiquer ses droits et de se livrer sans réserve aux volontés, aux passions, aux inévitables faiblesses d'un tout-puissant jeune homme de vingt-deux ans. Devenu l'idole de son siècle, c'était en lui qu'allait se continuer, d'une façon éclatante et décisive, cette lutte des sens et de l'orgueil contre la vertu chrétienne, où l'avaient précédé Mme de Longueville, le grand Condé, Pascal et tant d'autres cœurs illustres. Nul n'avait eu encore à subir d'aussi enivrantes séductions ; bien peu avaient eu pour y résister un esprit plus droit, une conscience plus honnête, des amis plus éclairés. Le combat devait être mémorable.

XCIV. Dans ce règne qui commence, tout n'est que gloire et que splendeur. Louis XIV, pour ses premiers actes d'autorité, est secondé par des hommes laborieux, capables, actifs, cédant à la tentation bien naturelle de réformer et de conduire toutes choses, et de plus si modestes, si dociles à leur maître, qu'un jour il croira tenir seul en ses mains la vie et la prospérité de ses États. A leur tête figure l'infatigable Colbert, fils d'un drapier de Reims, précieux élève de Mazarin, parvenu par son seul mérite à la connaissance et au maniement de toutes les affaires (1661). Grâce à ses soins, le corps royal des ponts et chaussées répare et entretient les routes, négligées par les provinces ; le canal du Midi est creusé ; les eaux et les forêts sont aménagées ; des ordonnances, auxquelles la postérité n'a presque plus rien trouvé à changer, règlent pour tout le royaume la procédure commerciale, civile et criminelle, et accomplissent un progrès désiré dès le temps de l'Hôpital.

XCV. La protection royale s'étend également sur les arts et sur les lettres. A l'Académie française s'ajoutent successivement celles des sciences, des inscriptions, des beaux-arts. Une école s'ouvre à Rome pour les jeunes artistes de talent. Même à l'étranger, les savants reçoivent des présents. Le Hollandais Huyghens et l'Italien Cassini sont attirés au nouvel observatoire de Paris. Perrault, le Nôtre et les deux Mansard se partagent le domaine de l'architecture et des jardins ; Mignard dispute à ses devanciers celui de la peinture. Pendant que Lulli, vrai créateur de l'opéra, prête à la scène le concours de ses fraîches mélodies, les premiers chefs-d'œuvre de Racine et la mâle poésie du grand Corneille y alternent avec les meilleures comédies de Molière. La Bruyère trempe sa plume pour ses fins et judicieux *Caractères*, Mme de Sévigné pour ses *Lettres*, d'une variété et d'une grâce inépuisables. Boileau imite Horace ; la Fontaine dépasse Phèdre et Ésope. Partout le style atteint une

noble et puissante maturité inconnue du passé, inconnue de l'avenir. Cependant ce grand siècle avec sa majesté et ses périls, se personnifie dans le génie de Bossuet. Son *Histoire universelle* dévoile d'une main sûre les desseins de la Providence sur les nations ; son *Histoire des Variations* foudroie l'amour-propre des mille sectes protestantes. Au lendemain des excès de la Réforme, un seul sentiment le domine, c'est la haine du désordre, l'amour de l'unité, le culte de l'autorité. « Vous alliez, s'écrie-t-il, à la servitude « par l'indépendance. Prenez une voie con- « traire; allez par l'obéissance à la liberté. » Mais, à ses yeux, et là commence son illusion, le fidèle représentant de la toute-puissance divine en ce monde, c'est le roi, c'est-à-dire le rival redoutable et presque incessant de l'Église. En flattant avec excès ce prince de la terre, les hommes n'adorent-ils pas en lui leurs propres faiblesses, et ne se condamnent-ils pas à trahir tôt ou tard le seul souverain des consciences et des cœurs? Or, si le plus vigoureux génie du temps succombe à cette séduction, comment les autres y échapperont-ils? Aussi l'éloge du roi devient-il le thème banal de chaque écrivain, et se fait-il entendre jusque dans la chaire de vérité. En voyant tous ces auteurs inscrits au livre de ses pensionnaires, s'inspirant à l'atmosphère de sa cour, Louis XIV s'imaginera, encore plus facilement que Richelieu, que c'est à lui de vivifier et de régler leur génie.

XCVI. En se déchargeant entièrement de la direction de ses affaires, la France put se croire un moment délivrée de tout fardeau, arrivée sur le chemin d'une fortune brillante et rapide. Mais il serait trop commode de se reposer ainsi sur une seule main du soin de réparer l'incurie générale, et, si séduisants que soient au premier abord les fruits d'une puissance ainsi concentrée, tôt ou tard elle produit des maux pires que ceux qu'elle a voulu guérir. La Réforme et les guerres de religion avaient fait aux vertus publiques ou privées une blessure profonde. Les terres restaient mal cultivées, le bétail maigre et rare, les biens des communes négligés. L'État et les familles étaient dans la misère. Avant de songer à effacer la trace des souffrances passées, il fallait des ressources pour vivre, et là commençait le revers d'un pouvoir brillant, mais despotique. Les villes et les campagnes, que de glorieux faits d'armes contre les Anglais avaient jadis exemptées de la taille, y furent désormais soumises. Le pauvre peuple ne se vit pas plus épargné. La gabelle fut étendue au Roussillon et à la Guyenne, et cet odieux impôt monta partout à un taux exorbitant. L'économie même du sel fut interdite ; ordre à chaque ménage d'en acheter une certaine quantité : aux galères quiconque fraude la loi. Si les délinquants sont infirmes, leur peine sera courte; s'ils sont vigoureux, elle sera arbitrairement prolongée, afin d'assurer des rameurs à la marine. Même châtiment pour les mendiants valides ; quant à ceux qui ne peuvent travailler, un hôpital général se chargera de les nourrir.

XCVII. Ce sera bien pis quand Colbert prétendra à lui seul raviver le commerce, l'industrie, et régler cette activité qui ne se décrète point, mais que, au contraire, toute gêne paralyse. Non content de supprimer les droits que payaient les marchandises nationales à la sortie du territoire, il soumet les étrangères à des tarifs onéreux, en dépit des marchands de Paris annonçant que les peuples voisins useront de représailles. A grands frais sont fondées des manufactures sans débouchés, qui ne parviendront pas à se soutenir. On fixe aux fabricants la largeur, la qualité des étoffes et jusqu'au nombre de fils des dentelles. Enfin, sous prétexte d'avoir le pain et par suite la main-d'œuvre à bon marché, les blés, à leur sortie, sont frappés des droits dont on vient de délivrer les marchandises. C'est porter atteinte à la première, à la plus solide des industries, à l'agriculture, que Sully nommait si bien la nourrice de la France. Au lieu de se relever, elle continue de languir en attendant de nouvelles épreuves. Mais ces maux cachés disparaissent sous l'éclat des pompes de la cour.

XCVIII. Pendant que la France s'enivre d'une apparente prospérité, que Paris s'orne de places et de monuments, que la colonnade

du Louvre remplace les tours et les toits féodaux de Henri II, toutes les ressources de l'art se concentrent dans une œuvre qui éclipsera Chambord, Fontainebleau et ce Saint-Germain d'où l'on avait la triste vue de Saint-Denis. Sur une colline déserte et aride s'élève comme par enchantement le palais de Versailles, avec son parc royal, ses allées grandioses, ses mille jets d'eau bouillonnants. Là sera le rendez-vous des gens de lettres pensionnés par le roi, des nobles heureux de le servir, des dames jalouses d'embellir ses fêtes. Tandis que cette résidence s'achève, il promène de château en château ses plaisirs de jeunesse au milieu d'un essaim de courtisans et de jeunes beautés, complices de ses faiblesses non moins que de son orgueil. Marié contre son goût, il prétend à son tour allier la légèreté au devoir. A ce jeu glissant, les chutes ne tardent guère. Mlle de la Vallière fut le premier écueil où bientôt sa vertu et son honneur vinrent faire naufrage.



Condé à l'hôtel de Rambouillet.

XCIX. Or l'homme est insatiable, et la volupté ne fait que creuser l'abîme de ses désirs. Malgré les efforts de Colbert pour faire goûter au jeune roi les jouissances d'une paix brillante, il avait soif de cette gloire militaire si chère aux Français. Ayant surpassé Fouquet, il voulait éclipser le grand Condé. Un ministre non moins distingué et plus complaisant, Louvois, flattait cette passion, à l'aide de laquelle il comptait s'élever lui-même et effacer le modeste organisateur des finances. Dans cette vue, il avait de longue main formé des magasins, multiplié les arsenaux et gardé l'armée sur pied de guerre. Pour tenir les troupes en haleine, des secours avaient été envoyés au Portugal contre les Espagnols, à la Hollande contre les Anglais, à l'Autriche contre les Turcs. Le nom du roi était partout redouté. A Rome, son ambassadeur, allant jusqu'à l'insolence, n'avait pas rougi de violenter le pape lui-même, et, l'épée à la main, avait exigé l'impunité des Français, le renvoi des gardes corses et l'érection d'une colonne humiliante.

C. A cette puissante ambition il ne fallait plus qu'un prétexte. Le roi d'Espagne vint à mourir, laissant un pays dépeuplé par la paresse et par la misère, et un enfant chétif dont on pouvait d'avance se partager la succession. N'était-il pas imprudent d'achever la faute de Richelieu et de Mazarin, et de ruiner complètement ce pays si déchu ? Mais, pressé d'en prendre sa part, Louis XIV prétendit que, suivant le vieux droit féodal, sa femme

Marie-Thérèse devait hériter de la Flandre, du Brabant et de la Franche-Comté. La raison du plus fort devant trancher ce débat, il gagna l'Angleterre par sa belle-sœur Henriette, l'Autriche en lui promettant le reste de l'empire espagnol ; puis, se croyant bien sûr de n'être plus entravé, il se mit en devoir d'occuper les provinces en litige. Il entra de sa personne en Flandre, à la tête de trente-cinq mille hommes dirigés par Turenne. Charleroi, Tournay, Douai, Lille, ouvrirent leurs portes presque sans résistance (1667). Il semblait que tout voulût concourir à enivrer le jeune conquérant. Pendant qu'il achevait cette promenade de cour, le grand Condé, jaloux d'égaler l'armée du Nord, envahissait la Franche-Comté en dépit de l'hiver, occupait Besançon et Salins, et assiégeait Dôle. Cette forte place ne tint que douze jours. Le roi y arriva juste à point pour y entrer en triomphe. En quelques semaines la Comté avait subi le sort de la Flandre.

CI. Restait à enlever quelques places à la frontière de Hollande. Mais les marchands de cette petite république se souciaient moins que jamais d'avoir la France pour voisine. Amoureux de leur indépendance, ils armèrent en toute hâte pour défendre le territoire espagnol, et parvinrent à entraîner dans leur alliance les Suédois et les Anglais. Louis XIV ne s'attendait pas à cette courageuse résistance ; il croyait n'avoir affaire qu'aux Espagnols expirants, et, s'il pouvait braver sur terre les meilleures troupes de l'Europe, sur mer sa marine naissante eût été écrasée. Il fallut dissimuler sa colère, accepter la médiation de ces superbes bourgeois, rendre la Franche-Comté, et se contenter de la Flandre française (1668).

CII. Un ingénieur fameux, Vauban, se chargea de munir cette conquête d'une triple ceinture de places fortes, qui devaient un jour sauver le royaume. Dans le nouveau système auquel il donna son nom, les remparts étaient au niveau du sol. Plus de ces murailles et de ces tours crénelées, qui, renversées par les boulets, comblaient bientôt les fossés de leurs débris ; mais à leur place des bastions rasants, croisant habilement leurs feux et empêchant l'ennemi de s'établir au pied même des fortifications. Des progrès analogues se firent dans l'équipement du soldat. Le fusil, devenu d'un usage général, fut armé d'une baïonnette, unissant les avantages de l'ancienne pique à ceux de la poudre à canon et assurant à la bravoure une force supérieure à celle même de l'artillerie.

CIII. Des efforts encore plus grands se portèrent sur l'accroissement de la marine royale. En détruisant celle de la Rochelle et en se donnant le titre de grand amiral, Richelieu avait en quelque sorte pris l'engagement de s'en occuper ; mais, concentrés dans sa tête, ces projets étaient morts avec lui. Colbert les reprit avec une nouvelle vigueur. Les travaux commencés pour fortifier l'immense rade de Brest furent menés à bonne fin, ainsi que ceux de Rochefort à l'embouchure de la Charente et de Toulon en Provence. De trente le nombre des bâtiments de guerre s'éleva bientôt à deux cents. Si ceux de la Méditerranée gardaient encore la forme des anciennes galères, ceux de l'Océan devinrent de véritables forteresses à trois et quatre étages, portant jusqu'à cent canons.

CIV. Mais, si l'agriculture peut seule fournir de bons soldats aux armées de terre, la marine n'est pas moins intimement liée à l'existence du commerce et des colonies. C'était à leurs comptoirs aux quatre coins du monde que Venise, le Portugal, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre avaient successivement dû leur puissance navale. Aussi, marchant sur les traces de Fouquet, Colbert chercha-t-il de toutes ses forces à ranimer les premières tentatives de colonisation française : protection désastreuse, car, plus qu'aucune autre entreprise, le négoce lointain exclut la contrainte, et ne demande pour se développer que sécurité et liberté. Frappé des bénéfices de vingt-deux à soixante pour cent qu'en Hollande la compagnie des Indes orientales distribuait à ses actionnaires, le ministre de Louis XIV créa une compagnie du Nord pour apporter les goudrons et les chanvres de la Baltique, une du Levant pour y vendre les draps français, deux pour les Indes orientales et occidentales. Enrichies

par des dons de l'État, ces sociétés ruinèrent promptement les petits armateurs incapables de lutter avec elles, puis échouèrent à leur tour sous le poids des règles qui les gouvernaient. Une sorte de banqueroute les réduisit à une seule, qui eut son centre au port de Lorient, construit à grands frais sur un emplacement mal choisi, d'un abord également difficile par terre et par mer. Pour la honte d'un peuple chrétien, les opérations de la nouvelle compagnie se bornèrent presque uniquement à la traite des nègres, que des colons, dignes des temps païens, achetaient au Sénégal pour leurs terres des Antilles ou de la Guyane.

CV. L'Amérique du Nord offrait un spectacle plus consolant. Des missionnaires, des moines, des religieuses avaient ressuscité le vieil apostolat français au Canada. Autour d'eux commençait à se grouper une race laborieuse et forte, profondément attachée à la mère patrie. L'un d'eux, dans un voyage d'exploration, avait découvert le beau fleuve du Mississipi, descendu son cours, donné à une partie de cette riche vallée le nom de Louisiane et en quelque sorte préparé à la France l'empire de ce nouveau continent. Mais cette perspective sérieuse fut négligée pour des spéculations difficiles, sous des climats brûlants et malsains, auxquels les noirs seuls résistaient. Le commerce maritime resta peu florissant. Par suite, le recrutement des marins n'était guère moins païen que la traite des nègres. Non content de retenir les galériens pour en multiplier le nombre, on encourageait sous main les émeutes, et on achetait des esclaves chrétiens jusque chez les Turcs. C'étaient précisément là les excès qui avaient perdu l'Espagne.

CVI. Au milieu de ce stérile déploiement de puissance, un illustre Allemand, Leibnitz, proposa au roi de tourner ses yeux vers l'antique Orient, vers cette belle terre d'Égypte aux mains des barbares, que, dans sa naïve ardeur, saint Louis avait voulu conquérir, et qui n'eût, certes, pas résisté aux flottes et aux armées modernes. Mais les préparatifs qui alarmaient l'Europe n'avaient en réalité pour but ni les champs arrosés par le sang des croisés, ni les terres vierges du nouveau monde. Une petite république, naguère créée par la France, maintenant forte de sa seule liberté, avait su arrêter Louis XIV, et ne craignait pas chaque jour de se railler de sa majesté. C'était à elle qu'il en voulait. Ayant triomphé pour son malheur dans une première guerre injuste, il se flattait d'accabler la Hollande encore plus facilement que l'Espagne.

CVII. Pendant que Colbert luttait encore contre cette colère insensée, stimulée par Louvois, le frivole monarque, aussi léger dans ses affections que dans sa politique, préludait à la guerre par une autre folie, et n'abandonnait la trop fidèle la Vallière que pour tomber, par une juste expiation, sous le joug de l'orgueilleuse Montespan. Aux illusions d'une première faute succédaient pour lui les honteuses chaînes d'un vice invétéré. En vain sa première victime donna l'exemple d'une pénitence courageuse, se jeta devant toute la cour aux pieds de la reine, et alla s'enfermer chez les carmélites de la rue Saint-Jacques, où elle pleura trente-cinq ans sa faute, augmentant pour son faible corps les rigueurs de la règle et s'estimant indigne de vivre au milieu des sœurs qu'elle édifiait. En vain, frappant un coup soudain au milieu de cette cour voluptueuse, la mort y enleva à la fleur de l'âge la gracieuse et légère Henriette d'Angleterre. Personne n'entendit ces leçons du malheur, que faisait pourtant solennellement retentir la grande voix de Bossuet. Versailles était devenu pour toute la noblesse un lieu de prodigalité et de corruption.

CVIII. Aux pompes de l'Église indignement profanées se mêlaient celles du paganisme, étalant partout ses divinités transparentes. Artistes et écrivains brûlaient devant elles un criminel encens. Jetant de mordantes railleries aux illusions du cœur de l'homme, Molière le ramenait aux triviales réalités des sens, et divinisait dans *Amphitryon* les hontes du monarque. Plus noble et plus sensible, son élève Racine pleurait dans *Bérénice* les malheurs de la Vallière. La Fontaine ne rougissait pas de dédier le second livre de ses *Fables* à la toute-puissante Montespan. Mal-

heur à qui résistait à ce coupable entraînement! Le chrétien était traité d'hypocrite, et bafoué sur la scène sous les traits de Tartufe. En échange, on exigeait les prières de l'Église pour le cercueil de Molière. A peine quelques gens de cœur luttaient çà et là. Bossuet, il est vrai, dénonçait sans ménagements les dangers de cette licence, et, à la vue de ce visage sévère, le grand roi se cachait au fond de son carrosse; mais, quand il avait disparu, les folies recommençaient. Enivré des applaudissements de la France entière, Louis XIV alla jusqu'à danser lui-même aux yeux de sa cour. Les ballets remplacèrent les tournois. De là ces perruques ridicules, ces chapeaux à plumes, ces habits de soie et de dentelles inconnus du passé, indignes d'un peuple guerrier.

CIX. Un beau jour, équipages, grandes dames, vaisselle d'argent, costumes brodés s'acheminèrent pompeusement vers la frontière. On allait assister à la conquête de la Hollande (1672). Sur mer trente vaisseaux de ligne s'étaient joints à la flotte anglaise, que le faible Charles II, au risque de perdre sa couronne à peine reconquise, mettait au service de la France. Au bord du Rhin, cent mille hommes, commandés par Condé, Turenne, Vauban et Louvois, suivis de bateaux sur des charrettes pour passer les rivières, attendaient le roi. A peine arrivé, il traversa le fleuve à gué au-dessous de Cologne, en présence d'une faible infanterie : ce fut le fameux passage du Rhin chanté par Boileau (1672). Arnheim, Nimègue, Utrecht ouvrirent leurs portes. Avec un peu d'audace, Amsterdam éprouvait le même sort. Déjà des coureurs français paraissaient aux portes ; les riches parlaient de s'embarquer avec leur or pour Batavia; les juifs offraient deux millions pour se racheter du pillage. Les magistrats envoyèrent des ambassadeurs pour fléchir les conquérants. Aussi dur pour les vaincus que servile avec son maître, Louvois les reçut avec insolence, leur demanda toutes les places fortes, le pays jusqu'au Rhin, le rétablissement de la religion catholique, et, de plus, une médaille pour éterniser leur humiliation. Autant valait périr.

CX. Irritée par le désespoir, la populace se souleva, massacra ceux qui avaient parlé de paix, et remit le pouvoir précisément à ce Guillaume de Nassau que Cromwell en avait jadis fait exclure. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, nerveux et maladif, mais aussi tenace que taciturne, froid, dissimulé, ne connaissant que les âpres jouissances de l'ambition. Pour le moment. il avait à peine sous la main vingt-cinq mille soldats mal agueris. Tout l'or des Hollandais ne les eût pas sauvés sans l'idée vraiment lumineuse de rompre les digues. En quelques instants, le pays fut rendu à l'Océan, dont la main de l'homme l'avait jadis tiré. Le brave amiral Ruyter, vainqueur des flottes alliées de France et d'Angleterre, vint ranger ses vaisseaux autour d'Amsterdam. L'occasion de prendre cette capitale était perdue. Réduite à marcher sur d'étroites chaussées, où quelques détachements pouvaient l'arrêter, l'armée française se voyait paralysée. Louis XIV revint à ses plaisirs de Versailles, laissant ses lieutenants se débattre avec les éléments et défendre leurs conquêtes. Le reste de l'année se passa à fortifier des places que le roi mettait son honneur à conserver, tandis que Turenne et Condé conseillaient de les raser.

CXI. Pendant ce temps-là l'Empereur et l'Espagne faisaient secrètement passer des secours à l'ennemi, et accumulaient des troupes sur le Rhin. Turenne avec le gros de l'armée fut obligé de faire face à ces rassemblements menaçants. Le reste étant dispersé dans les garnisons, Condé dut revenir en France y former une réserve. Il laissait pour tenir tête à l'ennemi son élève et son frère d'armes, Luxembourg, fils du malheureux Bouteville. Son père mort, il avait été courageusement adopté et élevé par la princesse de Condé; il venait de faire ses preuves dans la campagne de Franche-Comté. Dédaignant cet adversaire, Guillaume traversa ses lignes et vint témérairement investir Charleroi, dans l'espoir de donner la main aux Impériaux. Il faillit être puni de cette audace. Ses alliés furent contraints de repasser le Rhin, lui-même de lever précipitamment le siège de Charleroi. En même temps le froid



Louis XIV fait monter le Nôtre dans sa chaise.

rendait l'inondation impuissante. La glace étant assez forte pour porter des troupes, Luxembourg partait bravement d'Utrecht à la tête de douze mille hommes, et menaçait la Haye. Mais le ciel était pour les Hollandais : le dégel survint à point pour arrêter Luxembourg, qui revint à grand'peine par les digues.

CXII. Tandis que le pays redevenait impraticable, l'Europe entière se soulevait contre l'ambition du roi de France. Charles II lui-même était contraint par ses peuples de se séparer de lui et de persécuter les catholiques suspects de tendances françaises. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis n'était pas achevé qu'il fallut, après d'inutiles et odieuses cruautés, évacuer les provinces conquises, de peur d'être pris à dos en Belgique. En effet, l'Espagne, se joignant ouvertement à l'Empire, rendait ainsi à la Hollande le service qu'elle en avait reçu quelques années auparavant. C'était une faute que d'avoir laissé derrière soi cet ennemi, qui n'attendait qu'une occasion pour réparer ses désastres. Du moins pour le moment, fallait-il se hâter de tenter un effort décisif contre lui et de prendre l'offensive sur le Rhin. Mais, tandis que Condé se soutenait à grand'-peine en Flandre, et Turenne en Palatinat, Louis XIV, préférant une tâche plus facile, se bornait à faire le siège de Maëstricht dans les règles sous la direction de Vauban ; puis, de là par l'Alsace, il s'acheminait vers la Franche-Comté, qui, prise entre la France et la Suisse, et réduite à ses propres forces, ne pouvait offrir de résistance sérieuse. Cette province conquise, il revint faire une entrée triomphale à Paris, par l'arc de triomphe de la porte Saint-Martin (1674).

CXIII. Pendant ce temps-là, Turenne, avec une quarantaine de mille hommes, avait sur les bras toutes les forces de l'Empire et le vieux duc de Lorraine, infatigable combattant. Prévenant avec un coup d'œil de

génie la réunion de ses ennemis, il passe le Rhin à Philippsbourg et disperse plusieurs corps d'armée. Malheureusement il apprend que la ville libre de Strasbourg a ouvert son pont et ses portes à l'ennemi Sur les ordres de Louvois, il laisse le Palatinat horriblement ravagé (1674), et revient en Alsace soutenir de nouveaux et brillants combats. A la fin épuisé, diminué de moitié, il est obligé, à l'approche de l'hiver, de se retirer en Lorraine, avec vingt mille hommes à peine, et soixante-dix mille Allemands prennent paisiblement leurs quartiers d'hiver en Alsace, à l'abri des Vosges couvertes de neige. Soudain, au moment où ceux-ci s'y attendent le moins, Turenne, qui a remonté jusqu'aux sources de la Moselle, traverse les plus hauts passages des montagnes, tombe comme la foudre à Belfort et à Thann, redescend à Mulhouse, coupe l'ennemi en deux, balaye ses corps échelonnés dans la haute Alsace, les rejette au delà du Rhin, et reparaît aux portes de Strasbourg qui implore sa clémence.

CXIV. Là devait s'arrêter la gloire de ce sage capitaine, dont le génie n'avait cessé de grandir, et qui, revenu de ses fautes passées, promettait un si bel avenir. Comme il avait traversé le Rhin, et qu'il observait l'ennemi à Sasbach dans le pays de Baden, un boulet l'emporta (1675). Avec lui la France perdait plus qu'une armée. Pendant qu'on rapportait son corps à Paris, ses troupes découragées repassaient le Rhin en désordre et livraient de nouveau l'Alsace aux Impériaux.

CXV. Pour les rallier, il fallut la présence du grand Condé, qui venait de remporter en Flandre une victoire moins complète. Tenant aux environs de Mons avec quarante-cinq mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait soixante mille, il l'avait attaqué dans une marche de flanc et avait d'abord mis ses troupes en désordre. Mais Guillaume les avait ralliées avec un admirable sang-froid dans la position de Senef, et avait résisté toute une journée. Condé s'obstina comme à Fribourg, déploya la même fougue, eut trois chevaux tués sous lui et perdit douze mille hommes sans gagner du terrain. Le soir, il voulut tenter une quatrième attaque. Son armée se débanda, pendant que les Hollandais épouvantés quittaient eux-mêmes ce champ de carnage et se reconnaissaient vaincus (1674).

CXVI. Arrivé sur le Rhin après ce coûteux succès, Condé fut obligé, comme Turenne, de multiplier son génie pour soutenir une armée sacrifiée. Il sauva Saverne, Haguenau, et délivra une seconde fois l'Alsace. Puis, souffrant de la goutte, fatigué d'une guerre où ses lauriers portaient ombrage au superbe Louis XIV, il se retira à Chantilly, et y finit ses jours dans l'intimité de Bossuet, supportant les douleurs de la maladie aussi gaiement que les périls de la guerre, expiant par une vieillesse disgraciée les fautes de ses jeunes années.

CXVII. Cependant le roi avait pris en personne le commandement de l'armée de Flandre, y avait porté tous ses renforts, et s'était emparé de Condé, de Bouchain, de Valenciennes, de Cambrai, de Gand et d'Ypres. Le prince d'Orange n'avait pu contrarier aucune de ces opérations, et les ennemis commençaient à desirer la paix. La Hollande, qui à elle seule avait arrêté Louis XIV dans sa première guerre, était heureuse cette fois de lui avoir échappé. L'Espagne, sur qui était retombé tout le poids des hostilités, se sentait incapable de défendre ses provinces disséminées. Outre la Franche-Comté, la Sicile venait de lui échapper par une insurrection. Le frère de Mme de Montespan, Vivonne, l'avait occupée avec le titre de vice-roi. Secondé par un marin moins frivole, l'obscur mais brave Duquesne, il avait tenu tête devant Messine aux flottes espagnole et hollandaise, et au grand Ruyter lui-même, qui succomba dans cette bataille. De son côté le roi, bien que vainqueur sur terre et sur mer, voyait le nombre de ses ennemis croître avec sa fortune, et se sentait sérieusement menacé par la défection complète de l'Angleterre. Poussé par ses sujets, Charles II venait de consacrer son alliance avec Guillaume en lui accordant la main d'une de ses nièces, mariage qui satisfaisait la passion des Anglais pour le prince d'Orange, mais qui introduisait dans la famille des Stuarts un prince ambitieux et perfide.

CXVIII. Chacun voulait donc la paix. Ce fut encore l'Espagne qui en paya tous les frais ; la France abandonna les Siciliens à sa vengeance, et garda la Franche-Comté avec quelques places en Flandre. Ainsi le but de la première guerre était à peine atteint, celui de la seconde complètement manqué, et, quoique ayant perdu plus de batailles et levé plus de sièges qu'aucun homme de son siècle, au fond Guillaume d'Orange était le véritable triomphateur (1678).

CXIX. Louis XIV n'en était pas moins enivré de gloire. La ville de Paris lui décerna le nom de Grand, et, ce qui ne s'était jamais vu, lui éleva des statues de son vivant. Adoré comme un empereur romain, il se crut permis de tout oser. Par de simples arrêts, les magistrats de Metz et de Brisach réunirent au territoire ce qui jadis avait pu dépendre des Trois-Évêchés ou de l'Alsace. En pleine paix Louvois conquit par l'or et par la terreur la ville libre de Strasbourg (1681), que ses neuf cents canons ne défendirent pas, et dont Vauban fit en peu de temps une place du premier ordre. Luxembourg fut saisi sous prétexte d'un oubli dans le traité. Les Italiens vendirent Casal. Mêmes exploits sur mer. Maître de la Méditerranée depuis la victoire de Messine, Duquesne bombarda Alger et Tripoli, dont les pirateries avaient redoublé pendant la guerre ; pour une bagatelle, il força le doge de Gênes à venir humblement porter ses excuses à Versailles.

CXX. Cet étalage de puissance cachait de grandes misères. La guerre seule avait causé un excédent de dépenses de soixante millions par an. Pour y faire face, Colbert avait été réduit aux expédients de ses prédécesseurs, à des emprunts onéreux, à des ventes d'offices ou de privilèges, à l'aliénation des aides ou des gabelles. L'ingratitude et les peines dont il était abreuvé le menèrent au tombeau. Le roi faisant demander de ses nouvelles : « Qu'il me laisse mourir tran« quille, répondit-il. Si j'avais fait pour Dieu « ce que j'ai fait pour lui, je serais sauvé. » La foule elle-même, qui applaudissait aux victoires militaires, maudissait le ministre chargé d'en payer les frais. Il fallut l'enterrer de nuit, de peur d'insultes de la populace, triste récompense d'une vie usée au service de l'État (1683). Colbert mort, les finances allèrent de mal en pis, et l'inepte tyrannie des gens d'affaires ne connut plus de limites.

CXXI. Louvois, le mauvais génie du règne, devint tout-puissant. Son influence ne fut pas tempérée, comme il était permis de le penser, par celle de la femme intelligente et pieuse qui depuis peu dominait le roi. Veuve du poète Scarron, venue à la cour comme gouvernante des enfants de Mme de Montespan, Mme de Maintenon avait près de cinquante ans quand Louis XIV, moins âgé qu'elle, mais à bout d'illusions, se laissa subjuguer par son esprit, et vint comme un autre enfant se mettre sous la férule de cette institutrice consommée. Plus heureuse que Bossuet, elle sut évoquer en lui le remords et la foi, et adoucir les derniers jours de Marie-Thérèse. A la mort de cette reine infortunée, elle prit sa place par un mariage secret qui mit fin aux désordres de la cour (1685). Mais, à côté du génie de direction qu'elle aimait à exercer jusque sur les petites paysannes des environs de Fontainebleau, et auquel elle ouvrit un libre champ dans la maison d'éducation de Saint-Cyr, cette âme d'élite manquait pourtant de je ne sais quoi de tendre que la raison la plus exquise ne peut atteindre, et que les joies du bonheur conjugal et de la maternité développent chez la femme. Protestante de naissance, fille d'un hérétique farouche, elle en avait gardé quelque chose ; elle-même avouait que dans ses jeunes années elle était restée vertueuse moins par piété que par un fier dédain du vice. De là l'antipathie qu'elle inspira à des gens honnêtes, moins indulgents pour sa froide domination que pour des cœurs faibles, mais sensibles. De là son impuissance à guérir l'orgueil de Louis XIV, et à prévenir les fautes et les malheurs de sa vieillesse.

CXXII. Par une singulière contradiction, ce roi converti traitait le souverain pontife avec une dureté sans égale. Renouvelant la querelle de Louis le Jeune et de Philippe le

Bel, il avait interdit les envois d'argent à Rome, confisqué des biens ecclésiastiques, étendu à toutes les provinces la régale ou jouissance des revenus et bénéfices des évêchés vacants. En même temps il prétendait rassurer sa confiance et apaiser Dieu en sévissant contre les calvinistes. La plupart s'étaient paisiblement adonnés au commerce sous la protection de Colbert. C'était assez pour attirer la haine de Louvois. Quelques-uns se trouvèrent mêlés à des émeutes pendant la dernière guerre. De là prétexte pour les exclure tous des fonctions judiciaires, pour défendre les mariages mixtes, détruire les temples, exempter les convertis d'impôts et de charges, loger des soldats par douzaines chez les autres, bannir les relaps, confisquer leurs biens et enlever leurs enfants.

CXXIII. Sans doute les pays protestants ne se montraient pas moins intolérants à l'égard des catholiques, et c'était rentrer dans le droit public du temps que d'abolir les libertés et privilèges exceptionnels que Henri IV avait laissés à ses anciens coreligionnaires. D'ailleurs, n'étaient-ce pas des conspirateurs cachés, toujours en relation avec l'étranger, toujours en révolte contre le pouvoir? Dans ses vieux jours, saint Augustin même n'avait-il pas fini par invoquer l'appui du bras séculier contre ceux que sa voix n'avait pas persuadés? A son exemple, plus d'un missionnaire fatigué espérait achever ainsi son œuvre, oubliant que la force n'avait sauvé l'Afrique ni de l'hérésie ni des barbares, et que, pour être efficace, le châtiment le plus légitime doit venir avant tout d'une autorité sincère et vertueuse. Innocent XI flétrit avec courage cet odieux prosélytisme, et avertit par trois fois le roi que ces violences ne réparaient pas ses torts. Mais les évêques de France abandonnèrent lâchement leur chef. Aveuglés par l'éclat du trône, séduits par sa fatale protection, ils se firent les instruments de sa révolte et de sa tyrannie. Le grand Bossuet lui-même eut la faiblesse de présider leur servile assemblée de 1682, et de consentir aux quatre propositions qui consacraient la supériorité d'un concile sur le saint-siège et l'indépendance absolue du pouvoir temporel. Puis ils écrivirent au pape, le suppliant de faire les mêmes concessions, et de ménager le roi très chrétien, sous lequel les hérétiques n'osaient plus ouvrir la bouche. La réponse fut sévère et digne : « Vos paroles et vos actes « montrent la peur qui vous fait agir, et que « vous voudriez faire passer dans mon cœur; « mais il est plein de l'amour de Jésus-Christ, « et l'amour bannit la peur. »

CXXIV. Pour résister, Louis XIV se rapprocha des jansénistes du parlement, complices de son orgueil et de sa raideur, et désireux de se venger des condamnations de Rome. D'un commun accord, ils rendirent les quatre propositions obligatoires. Il fallut jurer de les professer pour obtenir un bénéfice ou même un grade universitaire. Les partisans de cette étrange doctrine furent comblés de faveurs et désignés pour les principaux sièges épiscopaux. Le pape leur refusa l'institution canonique, et, au bout de trois ans, trente-sept diocèses se trouvèrent aux mains de prélats sans pouvoirs. Tandis que le royaume entier, comme aux plus mauvais jours du XIVe siècle, suivait son roi sur la pente du schisme, un ambassadeur, jouant le petit Nogaret, entrait à Rome à la tête de plusieurs escadrons de cavalerie, et bravait l'excommunication.

CXXV. Ce fut encore aux protestants d'expier cette criminelle obstination. L'édit de Nantes fut brusquement révoqué (1685), l'exercice du culte calviniste interdit, tous les pasteurs bannis, des dragons envoyés par escouades pour disperser les rebelles, poursuivre les fugitifs, enlever les enfants et convertir les villages le sabre au poing. Ces rigueurs arrêtèrent pour longtemps le retour des hérétiques au catholicisme. Presque tous disparurent, emportant à l'étranger leur industrie, leurs richesses et une haine implacable contre leur patrie. Ni la confiscation ni les galères ne purent arrêter cette émigration. Les uns gagnèrent Genève ou Berlin ; les autres, et à leur tête le maréchal de Schomberg, allèrent grossir les troupes de l'ambitieux prince d'Orange ; le brave Duquesne quitta la marine, et mourut disgra-

cié ; ses enfants passèrent la frontière. Ainsi, pour les protestants comme pour les catholiques, la France cessait d'être l'asile de la liberté des consciences. Non content d'exercer dans ses États cette funeste tyrannie, le nouveau Philippe II prétendit l'étendre au dehors, et s'ériger partout en champion de l'orthodoxie.

CXXVI. Bientôt se présenta une séduisante occasion d'appliquer son système. A son instigation, le nouveau roi d'Angleterre, Jacques II, plus catholique de bouche et d'ostentation que de cœur ou de mœurs, avait poussé à bout par ses maladresses l'esprit national. Appelé par les mécontents, Guillaume d'Orange arriva de Hollande à la tête de quinze mille hommes en partie Français. Nouveau conquérant, il s'empara de Londres, détrôna son beau-père, et le força à chercher un refuge à la cour de Louis XIV. C'était le moment de faire une croisade et d'abattre en Guillaume III la puissance réunie de la Hollande et de l'Angleterre, l'hydre de l'hérésie. Avec de si beaux motifs, habilement exploités par Louvois, qu'importait de risquer contre les deux plus fortes marines du monde les flottes et les colonies de la France ? Qu'importait d'avoir sur les bras l'Europe entière, peu édifiée de la piété du grand roi et justement irritée de ses envahissements ? La guerre fut déclarée à tout le monde à la fois (1688).



Louise de la Vallière.

CXXVII. Le cruel ministre de la guerre ouvrit la campagne avec une véritable rage. D'un côté, il employa en France les galères et les massacres pour écraser les calvinistes des Cévennes, du Dauphiné et du Vivarais ; de l'autre, il recommença en Allemagne le pillage du Palatinat, à son gré trop ménagé par Turenne. Spire, Worms, Bingen, furent détruits de fond en comble ; à Manheim, il ne resta pas pierre sur pierre ; à Heidelberg, une seule maison échappa à l'incendie, et le magnifique château des électeurs ne fut plus qu'une ruine. Chassés de leurs maisons, cent mille habitants erraient sans abri ; Louvois eut l'impudence de leur proposer d'émigrer en Alsace. Jamais, depuis les Vandales et les Normands, la guerre ne s'était faite avec une pareille atrocité. L'Allemagne, justement indignée, chassa partout les Français.

CXXVIII. Ce triste usage de la force brutale ne réparait pas les vides que la mort avait faits dans les armées du roi. Il avait beau se flatter de pouvoir se passer de grands généraux, ou du moins d'en susciter par sa seule volonté. En vain tenait-il dans une sorte de disgrâce les élèves de Condé et de Turenne, le bouillant Luxembourg et l'intrépide Catinat, dont les fiers caractères refusaient de se plier aux caprices de Louvois et de Mme de Maintenon. S'il remporta encore quelques victoires, ce fut à eux qu'il les dut. Pendant qu'une belle flotte portait Jacques II en Irlande, diversion fatale à ce malheureux pays, Luxembourg, rappelé au commandement des troupes de Flandre, attaquait les Hollandais à Fleurus (1690), tournait leur gauche à la faveur d'un rideau de bois, l'écrasait entre deux feux, leur tuait cinq

mille hommes, en prenait huit mille avec cinquante-cinq canons et plus de cent drapeaux. A la frontière du Piémont, Catinat débouchait vigoureusement des Alpes, descendait dans la vallée du Pô, et culbutait l'ennemi à Staffarde (1690). Mais, au lieu de recevoir des renforts qui leur permissent de profiter de ces succès, les vainqueurs furent obligés d'en envoyer à l'armée du Rhin, réduite à parader sous les ordres de monseigneur le Dauphin. Au contraire, Guillaume, après avoir jeté à la mer les troupes du roi Jacques, s'était hâté de passer sur le continent pour tenir tête lui-même au vainqueur de Fleurus, et le fils de Schomberg, débarqué en Italie avec quelques bataillons d'émigrés, opposait à Catinat une résistance désespérée.

CXXIX. Sur l'Océan, l'orgueil de Louis XIV était encore plus cruellement puni. D'après l'avis de Jacques II, qui se vantait d'avoir des intelligences dans la marine anglaise, il avait ordonné à Tourville de livrer bataille. Jamais amiral n'avait vu si belle flotte naviguer sous son pavillon. Quarante-quatre gros vaisseaux, comptant presque tous plus de cinquante canons, formaient sa ligne de bataille; ses hommes étaient pleins de bravoure, lui-même était le plus digne après Duquesne de soutenir l'honneur français. Mais tout cela vint se briser contre des forces deux fois plus nombreuses. Les défections promises par Jacques II n'étaient qu'une chimère; Hollandais et Anglais se battirent avec un accord rare. Après une journée d'efforts héroïques, Tourville dut renoncer à renouveler le combat et songer à la retraite. Il était en vue des côtes de France, non loin du cap de la Hogue; Cherbourg n'existait pas; point de port pour abriter ses navires, dont aucun n'avait encore péri, mais dont plusieurs avaient beaucoup souffert. Les défendre, c'était s'exposer à les perdre tous. Il fallut se résigner à un douloureux sacrifice, laisser en arrière les plus maltraités, et parmi eux, triste présage! le *Soleil-Royal,* magnifique vaisseau de cent six canons. Pendant que l'escadre s'échappait entre la côte et les îles d'Aurigny et de Guernesey, l'ennemi la poursuivait de près, recueillant les fruits de sa victoire. L'un après l'autre, quinze vaisseaux se jetèrent à la côte, et y furent livrés aux flammes (1692). De ce jour tomba le prestige de la marine française. Colbert n'était plus là pour réparer ses pertes. Abandonnée à son malheureux sort et négligée pour la guerre continentale, elle put encore s'enorgueillir des audacieuses pirateries de Jean Bart et de Duguay-Trouin, mais elle n'osa plus prétendre à la domination des mers.

CXXX. Encouragé par ce triomphe, Guillaume résolut de vaincre, lui aussi, à force de persévérance la fortune qui le condamnait à être toujours battu. Il trompa Luxembourg par un faux rapport d'espion, et l'attaqua en flanc à Steinkerque (1692), sur un terrain étroit où la cavalerie ne pouvait se déployer. Cette surprise eut d'abord un plein succès; mais les gentilshommes, les princes eux-mêmes, qui jusqu'alors se piquaient de ne combattre qu'à cheval, mirent pied à terre pour arrêter le désordre. Leur exemple ranima les troupes. L'ennemi fut repoussé, laissant dix canons et douze cents prisonniers. L'année suivante, le roi vint en personne avec Mme de Maintenon faire une apparition à l'armée. Comme d'ordinaire, il amenait de brillants renforts. Ayant cent mille hommes sous la main, il pouvait enlever Guillaume, qui, avec cinquante mille à peine, occupait un camp retranché près de Louvain. Luxembourg se jeta à ses genoux pour obtenir la permission de vaincre. Mais Louis XIV redouta le hasard des batailles; il repartit sans avoir rien fait, sinon d'affaiblir encore une fois l'armée de Flandre au profit de son fils inactif en Palatinat.

CXXXI. Libre par son départ, Luxembourg résolut de réparer à tout prix cette déplorable inaction, et vint attaquer les Hollandais à Neerwinde (1693). Ils occupaient sur une hauteur deux villages peu éloignés, reliés par un fossé de quatre pieds et par de solides batteries. Sans bien reconnaître leur position, l'élève du grand Condé laisse sa cavalerie au centre, et ordonne l'attaque des villages. Guillaume s'y maintient avec opiniâtreté. En même temps, il fait pointer

toute son artillerie sur les escadrons français, qui restent immobiles sous un feu épouvantable. « Oh ! l'insolente nation ! » s'écrie-t-il dans sa stupeur. A la fin, resserrant leurs rangs, ces mêmes cavaliers s'élancent par trois fois sur les retranchements ennemis, et, bien que leurs chevaux ne puissent les franchir, donnent ainsi à Luxembourg le temps de rallier son infanterie. Le combat durait depuis six heures sous un soleil brûlant; il était temps de faire un effort décisif. La réserve des gardes françaises et des Suisses parvient à enlever un des villages à la baïonnette, et se déploie au delà dans la plaine en face des Hollandais. Sous sa protection, la cavalerie, qui brûle de se venger, défile à travers haies, fossés, jardins, houblonnières, granges, maisons, et, à mesure qu'elle arrive, lance ses escadrons à peine formés. La cinquième charge enfonce l'ennemi, et prend à revers les batteries qui avaient fait tant de victimes le matin. Vainqueurs et vaincus étaient exténués par cette lutte acharnée, et avaient perdu chacun plus de quinze mille hommes. Guillaume se retira sans être poursuivi, laissant ses canons, ses mortiers, une foule de caissons et de drapeaux. Si, dans cette journée, la fougue française avait encore triomphé, c'était au prix de flots de sang et sans résultats dignes d'une telle bravoure.

CXXXII. Ce fut la dernière victoire de Luxembourg. Il mourut, laissant sa belle armée à un courtisan, à l'incapable Villeroi, qui ne tarda pas à tromper les espérances du roi, et ne sut pas empêcher la prise de Namur. Pour réparer cet échec, il fallut rendre hommage à Catinat, qui prolongeait en Italie une résitance digne d'éloge. Rappelé dans le Nord, il ouvrit la tranchée devant la ville d'Ath, et la prit d'assaut.

CXXXIII. Louis XIV se hâta de profiter de ce retour de fortune, qui lui permettait de faire la paix sans avoir l'air d'un vaincu (1697). Il garda quelques places en Flandre, comme consolation pour son orgueil humilié, et recouvra ses colonies, frappées au cœur par la mort de Colbert et par la ruine de la marine militaire. Mais le grand but de ses efforts était manqué. Son ami Jacques II restait détrôné, et n'osait même plus conserver le titre de roi ; son ennemi Guillaume demeurait souverain d'Angleterre, et avait acquis par sa ténacité la prépondérance en Europe. Les catholiques d'Irlande et de Grande-Bretagne expiaient cruellement les violences infligées aux calvinistes de France, et de nécessiteux réfugiés venaient par milliers remplacer les populations industrieuses dispersées par la persécution. Il avait également fallu traiter avec le pape, se reconnaître vaincu par le vieillard désarmé du Vatican, et jurer de laisser tomber dans l'oubli les fameuses propositions de 1682.

CXXXIV. Pour achever ces tristes résultats, le royaume avait cruellement souffert. A l'envi avaient grandi la misère et la servitude. Pour combler les déficits du trésor, on avait fondu la vaisselle d'argent des particuliers, des églises et du roi ; puis, comme au temps de Philippe le Bel, on avait altéré d'un dixième la valeur des monnaies. La vénalité des charges avait fait de nouveaux progrès. Pour gagner quelques millions, on attaqua, non plus l'indépendance de la justice, mais les vieilles franchises municipales, et l'on mit en vente toutes les places électives d'échevins, de maires ou de consuls. Là où l'amour de la liberté subsistait encore, les villes rachetèrent le droit de nommer leurs magistrats jusqu'à ce qu'un nouveau décret vînt les en dépouiller ; ailleurs, elles y renoncèrent avec une déplorable facilité. De même furent exploitées les corporations d'ouvriers, qui s'étaient spontanément formées au moyen âge, et qui, grâce à leur force d'association, grâce à l'élection de leurs maîtres et de leurs jurés, avaient fait fleurir l'industrie dans les temps les plus difficiles. Le droit du travail et du commerce fut réglementé et vendu par le pouvoir ; les comptoirs furent arbitrairement restreints ou multipliés dans de mesquines vues fiscales, et les plus belles institutions libres devinrent des instruments d'oppression.

CXXXV. Au temps de Louis XII, la France était encore un faisceau de petites républiques sous un roi paternel ; aujourd'hui, ce n'était plus qu'une grande monarchie, où

un despotisme uniforme atteignait, exploitait, enlaçait chacun. Sous ce joug maladroit, l'agriculture et le commerce, qui ne vivent que de liberté, n'avaient pas moins souffert que la dignité et la noblesse des caractères, et, quatre ans avant la fin de la guerre, Fénelon pouvait dire à Louis XIV, comme naguère saint Vincent de Paul à Richelieu : « Sire, vos peuples, que vous deviez aimer « comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici « si passionnés pour vous, meurent de faim. « La culture des terres est presque aban- « donnée; les villes et les campagnes se « dépeuplent; tous les métiers languissent, « et ne nourrissent plus leurs ouvriers. Tout « commerce est anéanti. Par conséquent, vous « avez détruit la moitié des forces réelles du « dedans de votre État pour faire et pour « défendre de vaines conquêtes au dehors. » Ainsi, la prospérité nationale s'était évanouie aussi bien que les rêves ambitieux du grand roi.

CXXXVI. Poursuivi lui-même par un ennui inexprimable, il se débattait contre l'étiquette orientale qu'il avait imposée à sa cour, cherchait une diversion dans le séjour silencieux de Marly, et venait par moments épancher son cœur et verser des larmes involontaires dans l'intimité de Mme de Maintenon. Son Versailles était toujours magnifique, mais déjà quelque peu noirci par le temps et à demi couvert du linceul de tristesse qui l'enveloppe aujourd'hui. Au lieu de la douce épouse de ses jeunes années régnait une femme austère et dominatrice ; au lieu de Colbert, de Turenne et de Condé, des créatures auxquelles se donnait le pouvoir, mais non le génie. Les lettres elles-mêmes semblaient se flétrir. Pascal, Molière, Corneille, la Fontaine, la Bruyère, Mme de Sévigné n'étaient plus, et rien ne venait combler ces vides de chaque jour.

CXXXVII. Plus de naïveté ni de libre énergie. Faisant pénitence de sa vie légère, l'élève de Molière, le rival attardé de Corneille, Racine était déjà mort pour le théâtre, et avait interrompu à la fleur de l'âge le cours de ses tragédies, chefs-d'œuvre mesurés, sentant déjà quelque peu la main régulatrice du maître. Il ne reprit la plume que pour donner *Esther* et *Athalie* aux pensionnaires de Mme de Maintenon. Un jour, il hasarda un mémoire d'économie politique, inspiré à son cœur compatissant par les calamités du temps. Mais malheur à qui osait se mêler de toucher à ces plaies mystérieuses ! Le roi surprit cet écrit, et, dans sa colère, lança au sensible poète un regard qui le tua.

CXXXVIII. Même ingratitude, même disgrâce pour l'auteur de *Télémaque*, pour l'aimable Fénelon. Connu, comme Bossuet, par d'heureuses controverses avec les protestants et par de riches conquêtes d'âmes, ce prêtre d'élite avait de bonne heure rivalisé avec le grand évêque de Meaux. L'un était devenu gouverneur du Dauphin, et n'avait rien pu tirer de cette nature lourde et vulgaire ; l'autre, chargé de l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils du roi, avait dompté ce caractère violent, s'était fait chérir de son élève comme de tous ceux qui l'approchaient, et avait formé un prince généreux, de mœurs pures, ardent au bien, en qui tous les cœurs honnêtes mirent leur espoir. Fasciné par Louis XIV, et redoutant outre mesure la révolte d'un monarque que lui-même avait contribué à rendre tout-puissant, Bossuet lui avait fait dans sa lutte avec Rome de lamentables concessions. Fénelon, au contraire, ne craignait pas de lui résister ; dans *Télémaque,* comme dans sa *Lettre sur la paix,* il lui faisait entendre des vérités toujours amères à qui se sent coupable. De là une aversion secrète qui n'attendait plus qu'une occasion pour se manifester.

CXXXIX. Hélas ! dans ce monde fragile et imparfait, quel homme de bien, quel saint n'a ses faiblesses ? Heureux quand ce sont, non des lâchetés d'un esprit qui doute de la vertu, mais les illusions d'un cœur qui présume trop de la nature humaine, et qui ne veut à la liberté d'autre frein que l'amour ! En politique, le précepteur du duc de Bourgogne croyait qu'un bon roi suffirait à régénérer les mœurs ou les caractères ; en théologie, il se laissa séduire par les généreuses aspirations du quiétisme, tout opposées aux rigueurs jansénistes, et crut qu'on pouvait bannir la

crainte de Dieu et se contenter de le chérir. Bossuet fut le premier à dénoncer avec une âpre vigueur ces tendances, pour lesquelles ses propres fautes auraient dû lui inspirer plus d'indulgence. Mme de Maintenon, qui avait d'abord paru charmée par l'auteur des *Maximes des saints,* et qui avait même sollicité ses conseils, se joignait à ses adversaires les moins charitables ; et Louis XIV poursuivit avec acharnement, à Paris et à Rome, la disgrâce de l'homme qu'il appelait le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume. Il lui donna l'archevêché de Cambrai comme un exil, lui retira le titre de précepteur du duc de Bourgogne, s'opposa à toute relation entre lui et son élève, et obtint enfin du saint-siège la condamnation publique de ses doctrines.



Mort de Colbert. (P. 291.)

CXL. Fénelon reçut cette sentence au moment de monter en chaire. Avec une candeur qui accablait ses ennemis, il la lut lui-même à ses ouailles, et se soumit sur-le-champ à la décision de l'Église. Le reste de ses jours se passa dans son diocèse, au milieu des soins de la charité. Il prodigua aux derniers habitants des campagnes cette tendresse de cœur qui avait fait les délices de la cour. Un jour même, on le vit courir pendant deux heures après la vache égarée d'une pauvre femme en pleurs. Ses amis, Vauban et Catinat, devaient bientôt subir, comme lui et comme Racine, la peine de leur franchise. Les carmélites et la Trappe offrirent seules un asile sûr à ceux qui voulaient encore goûter librement les douceurs de la vraie piété. Quant à Bossuet, il ne jouit guère de son triomphe. Dans la multitude, il ne trouva plus qu'indifférence hors pour les plaisirs ou pour les affaires; de la part du roi, il eut à subir un joug de plus en plus lourd, et il se plaignit amèrement de ne rien oser publier sans l'approbation de Mme de Maintenon, juge en dernier ressort des questions théologiques.

CXLI. Ainsi la France recueillait déjà les fruits de son idolâtrie, Louis XIV ceux de son orgueil. Leur bonne harmonie commençait à s'altérer singulièrement, et la conversion du roi ne faisait que rendre son joug plus importun à la nation. Car on pardonne plus volontiers à des folies de jeunesse qu'aux rigueurs d'une piété superbe et morose. Mais ni le monarque ni son peuple n'étaient au bout de leurs malheurs. Associés dans de longs égarements, ils devaient l'être dans une longue et cruelle expiation. La succession d'Espagne, question que Louis XIV avait voulu résoudre quarante ans à l'avance, vint à s'ouvrir (1700). Si cet État ne devait pas survivre à la famille de ses rois, n'était-il pas

juste que la France achevât d'en prendre sa part? Cependant le triste héritier de Charles-Quint avait consumé ses derniers jours à se débattre contre les projets de partage en train de se conclure autour de lui, et à chercher un successeur capable de maintenir l'intégrité de son empire. Après avoir longtemps flotté entre ses cousins de France et d'Autriche, il avait paru se décider pour les premiers comme plus en état de tenir tête aux convoitises de l'Europe. Au lieu de se contenter d'une ou deux provinces, Louis XIV accepterait-il ce legs périlleux, auquel il avait renoncé jadis pour la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté? Parviendrait-il ainsi à s'approprier d'un seul coup l'empire dont Henri IV, Richelieu, Mazarin et lui-même avaient de si longue main préparé la ruine? L'entreprise tenta son orgueil. Il se laissa entraîner sur cette pente fatale qui mène à sa ruine l'homme insatiable de prospérités; il proclama son petit-fils, Philippe V, roi de toutes les Espagnes, et l'envoya avec une armée dans ce pays qui, façonné par le despotisme, assistait avec une stupide inertie à la discussion de ses destinées.

CXLII. C'était jeter encore une fois le gant à l'Europe. Personne ne crut aux protestations de désintéressement d'un prince qui n'avait que trop donné l'exemple de l'égoïsme et de l'avidité. Considérant ses projets comme une véritable conquête, qui lui assurerait la prépondérance dans le monde entier, l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche s'unirent contre lui, s'engagèrent à soutenir, à la place de Philippe V, le frère de l'Empereur, et, pour prix de leur assistance, se partagèrent d'avance les colonies d'Amérique, les Pays-Bas et l'Italie. Plus d'un État secondaire vint grossir cette ligue, et, pour y attirer l'électeur de Brandebourg, Frédéric, militaire consommé, l'Empereur, malgré les réclamations du pape, lui décerna le titre de roi de Prusse.

CXLIII. Avant de mourir, Guillaume III eut la joie de voir sous les armes cette coalition, qui devait assouvir toutes ses rancunes et consommer l'humiliation du grand roi. A sa tête marchaient des généraux célèbres formés par les leçons de Turenne et de Condé: l'Anglais Marlborough, gouvernant par sa femme l'héritière de Guillaume III; et le prince Eugène de Savoie, que Louis XIV avait négligé de s'attacher, et qui était entré au service de l'Autriche. La France, où la servilité avait paralysé la sève militaire, n'avait à leur opposer que le courtisan Villeroi, toujours en faveur malgré son incapacité, et le brave Catinat, mal vu par Mme de Maintenon, vivant retiré dans ses terres, encore doué d'un courage à toute épreuve, mais n'ayant plus cet entrain qui enlève la victoire. Après eux venaient le duc de Vendôme, descendant de Henri IV, se piquant d'égaler la fougue de Condé sans en avoir le génie, et le tacticien Villars, fécond en grandes conceptions qu'il ne lui fut jamais donné de réaliser. C'était avec ces hommes incomplets qu'il fallait défendre contre l'Europe, non plus seulement la frontière de Flandre, mais l'Espagne et l'Italie tout entières.

CXLIV. Pendant que, de part et d'autre, les armées s'organisaient, la lutte s'ouvrait en Lombardie, théâtre de guerre devenu fameux depuis, mais alors entièrement nouveau. Plusieurs cours d'eau parallèles: l'Adda, l'Oglio, le Mincio, l'Adige, descendant des Alpes et venant se jeter dans le Pô, y forment des lignes naturelles de défense. Établi sur l'Adige et maître du pays jusqu'à cette rivière, Catinat occupait avec le gros de ses forces Rivoli et le pied des montagnes. Toutefois, respectant la neutralité de Vérone et de son territoire, qui appartenaient à Venise, il s'était contenté sur sa droite de jeter une forte garnison dans les murs de Mantoue, sur le bas Mincio. Dans cette position, ayant pour lui la supériorité du nombre, il aurait pu se porter sur Trente et Roveredo, et occuper les débouchés du Tyrol, seule ligne de retraite des Autrichiens. Mais, peu confiant en lui-même, il laissa aux autres le temps de prendre l'offensive. Le prince Eugène, qu'il croyait encore devant lui, fit secrètement défiler ses troupes sous la protection du territoire vénitien, et parut tout à coup sur le bas Adige. C'était le cas de redescendre brusquement sur lui et de lui faire expier son au-

dace. Catinat trouva plus prudent de battre en retraite et de mettre son armée sous la protection du Mincio, ligne meilleure que l'Adige, puisqu'il l'occupait tout entière avec la forte place de Mantoue. Rendu entreprenant par un premier succès, son adversaire renouvela contre lui la même manœuvre, et passa le Mincio près de son embouchure. Catinat, toujours découragé, rétrograda sur l'Oglio, et laissa investir Mantoue. S'il n'avait rien risqué, il avait perdu beaucoup de terrain et le prestige de la victoire, alors qu'il aurait fallu payer d'audace au début d'une guerre condamnée tôt ou tard à devenir inégale. Il fut destitué de son commandement, et, à la veille de prendre sa retraite, il consentit à servir sous les ordres de son successeur, le téméraire Villeroi, qui se piquait de reprendre l'offensive.

CXLV. Mais la présomption est encore plus fatale qu'un excès de prudence. Maladroitement engagés à Chiari, les Français furent repoussés avec perte, et revinrent prendre leurs quartiers d'hiver derrière l'Oglio. Le prince Eugène ne leur laissa même pas le temps dont ils avaient besoin pour respirer, et qu'ils se flattaient vainement de trouver en reculant devant l'ennemi. Continuant à déborder leur droite, il remonta le Pô aussi furtivement qu'il avait naguère descendu l'Adige, passa ce fleuve sans être aperçu, et surprit au milieu de la nuit le quartier général à Crémone. Villeroi resta prisonnier. Ce fut un bonheur; car il n'était pas homme à calmer cette panique. Ses lieutenants rallièrent les troupes dispersées dans leurs cantonnements, et les ramenèrent derrière l'Adda. L'Italie était bien près d'être perdue, quand le bouillant Vendôme vint enfin rompre cette longue suite de revers, marcha droit à l'ennemi, débloqua Mantoue, et reprit sur l'Adige les premières positions de Catinat (1702).

CXLVI. En Belgique, les succès avaient été tout aussi partagés. A peine libre, Villeroi alla y porter sa fatale et invincible outrecuidance. Un instant, l'attention de l'ennemi demeura fixée sur le Danube, où Villars venait de rejoindre les Bavarois, seuls alliés de la France, et était à la veille de frapper un coup décisif. L'Autriche était ouverte devant eux; l'Empereur se préparait à quitter Vienne, qu'il n'espérait plus défendre; rappelée au sentiment de sa vieille indépendance, la Hongrie s'insurgeait, et attendait les Français comme des libérateurs. L'électeur de Bavière détruisit par son entêtement ces brillantes perspectives. Craignant de s'engager loin de ses États, il préféra donner, par le Tyrol, la main à Vendôme. Ils mirent beaucoup de temps à s'emparer d'Inspruck et de Trente, et ne parvinrent même pas à couper les communications du prince Eugène avec l'Autriche. De son côté, Villars, impatient d'agir, se rabattit sur un corps d'Impériaux, qui, pendant ces lenteurs, était venu s'établir sur ses derrières à Augsbourg; il les battit complètement à Hœchstædt (1703). Pour le coup, tout prétexte ayant disparu, il comptait décider l'électeur à marcher sur Vienne : vain espoir. Tandis que l'Empereur rappelait le prince Eugène pour défendre sa capitale, et décidait Marlborough à se rapprocher du Rhin, Louis XIV, au contraire, faisait revenir en France son meilleur général pour châtier les calvinistes des Cévennes et les émeutiers du Languedoc, et laissait l'inepte Villeroi, à peine propre à de pareilles exécutions, à la tête des armées du Nord et d'Allemagne, aux prises avec les meilleurs tacticiens de l'époque.

CXLVII. Après une conférence tenue à Radstadt, Marlboroug et le prince Eugène se dérobent habilement à Villeroi, qui ne songe qu'à leur barrer le chemin de l'Alsace, vont rejoindre les Autrichiens sur le haut Danube, et, à la tête de forces écrasantes, attaquent dans les environs même d'Hœchstædt l'armée qui venait d'y triompher avec Villars. La droite se laisse couper, est cernée dans Blenheim; après une résistance inutile, elle brûle ses drapeaux et brise ses armes plutôt que de les rendre aux Anglais. Son général se noya de désespoir. Vingt-sept bataillons, douze escadrons étaient pris ou détruits. La gauche, composée de Bavarois, avait assisté à ce désastre dans une incroyable immobilité, et, au lieu de dégager les Fran-

çais, n'avait songé qu'à battre en retraite sur Ulm. Villeroi recueillit les débris de la bataille, et vint s'abriter derrière le Rhin. Cette défaite, la plus triste du règne, n'était pourtant que le début de malheurs plus grands encore. En Italie, le duc de Savoie, toujours en quête d'agrandissements et l'allié du plus fort, venait d'entrer dans la coalition; il avait forcé Vendôme à revenir sur le Mincio, et à consumer la moitié de ses forces au siège de Turin. En Espagne, les Anglais, maîtres de la mer, faisaient des débarquements à Cadix, à Gibraltar, à Lisbonne, et jetaient une armée en Catalogne.

CXLVIII. Heureusement, les vainqueurs d'Hœchstædt n'avaient qu'à demi tiré parti de leur triomphe. Contents d'avoir délivré l'Allemagne, ils s'étaient de nouveau séparés, au lieu de tenter un coup décisif sur le Rhin. Il leur fallut du temps pour revenir, l'un en Belgique, l'autre en Italie. Ce fut une année de répit pour la France; puis les désastres recommencèrent. Philippe V se vit contraint d'évacuer Madrid. Villeroi, toujours malheureux, fut attaqué par Marlborough à Ramillies (1706); son armée se débanda, laissa à l'ennemi six mille prisonniers, toute son artillerie, et, ne pouvant plus tenir la campagne, se dispersa dans les places fortes. Libres d'agir, les Anglais prirent Anvers, Oudenarde et Ostende, villes peu amies des Français, empressées d'ouvrir leurs portes à l'étranger. Pour rendre quelque courage à ces troupes démoralisées, Louis XIV rappela Vendôme, qui faisait encore bonne contenance en Italie, et envoya à sa place un vaincu d'Hœchstædt, le timide Marsin. Fort avec un pareil adversaire, le prince Eugène reprit sa vieille tactique, fit tomber les lignes de la Lombardie en longeant la rive droite du Pô, marcha audacieusement sur Turin, que les Français s'obstinaient à investir, les attaqua dans leurs retranchements, d'où ils n'avaient osé sortir, parvint à les déloger, leur prit leurs pièces de siège, et les rejeta en désordre sur Pignerol et sur les Alpes. Milan et le royaume de Naples furent le prix de cette victoire (1706).

CXLIX. Ramené partout sur son propre territoire et menacé de le voir bientôt envahi, Louis XIV offrit la paix. Aux Hollandais il laisserait la Belgique, à l'archiduc d'Autriche l'Espagne avec ses colonies, et de ce vaste empire il ne garderait, pour Philippe V, que les États d'Italie, c'est-à-dire ce qu'il eût peut-être d'abord obtenu sans combat. Ses propositions furent durement repoussées. Ses ennemis se flattaient d'écraser sans peine cette nation vaincue sur tous les champs de bataille. Ils ne se doutaient pas qu'en la dépouillant de ses trop vastes conquêtes ils avaient eux-mêmes concentré ses forces, et qu'ils allaient se heurter aux redoutables frontières où s'était brisée la puissance de Charles-Quint et de Philippe II. La fortune sembla d'abord encourager leur présomption. Vendôme ne put sauver la place de Lille, bravement défendue par le vieux Boufflers. Gand, Bruges et toute la Flandre furent évacués.

CL. La famine et un hiver affreux vinrent se joindre aux maux de la guerre. Plus de commerce, plus de marine. Le trésor aux abois ne vivait qu'en altérant les monnaies, en revendant les offices municipaux, et, chose inouïe, en exploitant la disette par l'accaparement des grains. Vauban, dans sa *Dîme royale*, dénonça les abus de l'administration, et proposa une meilleure répartition de l'impôt. Mais, prenant ses conseils pour un outrage, le roi fit saisir et condamner son livre. Le grand homme en mourut de chagrin. Ainsi, tandis que les maux de la France s'aggravaient de jour en jour, les découvertes de la centralisation moderne étaient rejetées comme des chimères, aveuglement à la fois heureux et déplorable; car, s'il rendait le joug de la royauté plus dur et plus inégal, il mettait une limite à sa puissance, l'empêchait de dissiper jusqu'au bout, en folles entreprises, les ressources du pays, et l'obligeait à revenir aux conditions modérées qui se pouvaient encore soutenir avec force et dignité.

CLI. Rendu sage par ses défaites, le roi offrit de céder le Milanais, puis la Sicile, puis Naples. On lui demanda Strasbourg, et on voulut le forcer de détrôner lui-même son petit-fils. Blessé dans son honneur et relevé

par l'infortune, il fit un appel aux peuples naguère complices de son ambition, aujourd'hui associés à ses dangers. Il les prit à témoin de son désir sincère de la paix. « Je « suis sûr, écrit-il aux gouverneurs des pro- « vinces, que d'une voix unanime ils refuse- « raient des conditions également contraires « à la justice et à l'honneur français. » Faisant un dernier effort pour défendre la frontière du Nord, il rappela ses troupes d'Espagne, réunit quatre-vingt-dix mille hommes à peine pourvus de vivres, et leur donna enfin pour général le brave Villars, le seul qui pût encore les mener à la victoire. De son côté, le prince Eugène, après avoir vainement assiégé Toulon et ravagé la Provence, avait reconnu sa faute, pareille à celle de Charles-Quint, et était venu rejoindre Marlboroug sur le terrain décisif. Réunis, ils prirent Tournay, et vinrent attaquer les Français à Malplaquet dans une sorte de camp retranché. Pendant que la fougue des Hollandais se brisait inutilement contre un front bien fortifié, Villars, avec trente bataillons, chargeait à la baïonnette les Anglais qui tournaient sa gauche. Il croyait tenir enfin cette victoire si nécessaire et si désirée. Pour comble de malheur, une balle lui cassa le genou, et arrêta sa manœuvre. L'armée se retira en bon ordre, mais ne put sauver ni Mons ni Douai (1709).

CLII. Le Ciel semble se plaire à accabler Louis XIV. Désespéré, il offre l'Alsace. Mais il y a une limite aux grandes épreuves comme aux grandes prospérités. Toujours refusé et poussé à bout, le vieux roi grandit sous les coups du malheur. S'il le faut, il ira en personne combattre et mourir avec ses derniers soldats. Dignes de lui, les Français affamés jettent leur pain pour se battre. Avec une audace depuis longtemps inconnue, ils se précipitent à Denain sur les communications de l'ennemi, lui prennent ses magasins, et le forcent de lever en désordre le siège de Landrecies. La fortune revient enfin sous leurs drapeaux. Les Espagnols mêmes se relèvent, et se dévouent à Philippe V en haine des Anglais. D'ailleurs, l'archiduc autrichien, qu'on lui opposait, venait d'arriver à l'Empire par la mort de son frère. A quoi bon lui donner la prépondérance dangereuse que l'on refusait à la France? De guerre las, on fit la paix (1713).

— Louis XIV présente le duc d'Anjou. (P. 298.)

CLIII. Malgré ses défaites, Louis XIV eut la satisfaction de voir son petit-fils sur le trône d'Espagne : satisfaction trompeuse, il est vrai; car un souverain ne règne véritablement qu'à condition de s'identifier aux intérêts, à l'ambition, aux passions de son peuple; en fût-il le maître absolu, les liens du sang ne sont pour lui qu'une faible barrière contre les rivalités qui divisent les familles aussi bien que les nations. Philippe V renonçant à la couronne de son aïeul, jamais

la France ne devait réellement posséder l'Espagne. Pourtant, en échange, elle abandonnait à l'Autriche ses domaines mille fois plus précieux de Belgique, de Lombardie, de Naples et de Sardaigne, qui avaient été de tout temps l'objet de sa légitime ambition, et qui, plus redoutables aux mains de l'Empereur qu'à celles du roi d'Espagne, complétaient de la Méditerranée à l'Océan une muraille d'airain. Pour prix de sa complicité, la Prusse reçut la Gueldre espagnole; la Savoie s'enrichit de la Sicile. Enfin l'Angleterre, non moins envahissante sur mer que ses alliés sur le continent, exigea la démolition de Dunkerque, garda Terre-Neuve et la baie d'Hudson avec son riche commerce de pelleteries, et fit de Gibraltar un repaire imprenable. Sous prétexte d'alliance, elle s'était chargée pendant la guerre du commerce du Portugal avec ses colonies; maintenant elle s'arrogeait le même droit sur l'Espagne, et se faisait céder le monopole de la traite des nègres, contraire, disait-elle, à la foi catholique. En réalité, c'était elle, encore plus que l'Autriche, qui triomphait et qui exerçait sur les mers une domination désormais sans rivale. Tel était, après un siècle, le fruit de la politique de Henri IV et de Richelieu. Poursuivant, comme eux, la ruine de l'Espagne, Louis XIV trouva sur sa route les États protestants qu'eux-mêmes avaient suscités, essaya sans succès de les faire rentrer dans leur néant, et se vit arracher par leurs armes les dépouilles qu'il se croyait enfin au moment de saisir.

CLIV. Tandis que l'Europe, tout occupée d'humilier Louis XIV, négligeait l'agrandissement de l'Angleterre, une autre menace surgissait pour elle à l'orient. Ce n'étaient plus les Turcs, dont une poignée de Polonais avaient repoussé la dernière invasion, et qui désormais, sous leur ciel enchanteur, étaient voués à une prompte décadence; ce n'étaient plus les Tartares, que leurs migrations en Chine avaient épuisés, et qui pouvaient se contenter de la conquête de ce gigantesque empire; c'étaient les Russes, héritiers de la finesse et du schisme grecs, unis sous un joug absolu, grandissant à vue d'œil sous la jeune dynastie des Romanov. A peine délivrés des hordes mongoles et encore cernés dans leurs froides steppes du Nord par les conquêtes de la Turquie, de la Pologne et de la Suède, ils aspiraient déjà à se faire jour sur la Baltique et sur la mer Noire, et à remplir à l'occident le rôle des fils de Tamerlan.

CLV. A leur tête marchait un audacieux et rude souverain, Pierre le Grand, maître absolu du pouvoir temporel et spirituel, créateur d'une armée et d'une marine, repoussé comme un sauvage par la cour de Versailles, mais formé dans les chantiers de Hollande et d'Angleterre. Il avait devant lui l'Europe, que divisaient la guerre, l'hérésie et la soif de l'or. Il commença par la Pologne, victime à la fois de ces trois fatales passions, nation brave, généreuse, prodigue de son sang comme la France, mais comme elle aveugle et indisciplinée. La fortune y était aux mains des Juifs, gens sans conscience et sans patrie, prêts à se vendre au plus offrant; le pouvoir, aux mains des calvinistes et des schismatiques grecs, soudoyés par la Russie, paralysant la royauté par leurs intrigues et faisant de leur pays ce que les huguenots eussent fait de la France. Grâce à eux s'était conservé le régime électif, si dangereux depuis la ruine des vertus chevaleresques, depuis la révolte des rois ou des peuples contre l'Église. Assiégé d'embarras, ce trône était devenu une véritable galère. Jean-Casimir l'avait quitté pour venir finir ses jours à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; le sauveur de Vienne, l'héroïque Sobieski y était mort abreuvé de dégoûts et d'ingratitude.

CLVI. Alors, comme au temps de Henri III, les Polonais tentèrent un appel à la France; ils élurent le prince de Conti, fils des Condé et cousin de Louis XIV. Entrevoyant l'importance de ce choix, le grand Colbert pressait son maître de l'appuyer. Lui, dont un repas de trois mille livres faisait saigner le cœur, il eût donné des millions et vendu son carrosse pour la Pologne. Mais, absorbé par d'autres soins, plus désireux de se débarrasser de Conti que de le voir réussir, le roi

s'était contenté de l'envoyer tout seul à Dantzick, d'où il revint bientôt chassé par le parti russe. Abandonnés par la France, les Polonais choisirent l'un d'entre eux, Stanislas Leczinski, et prirent les armes pour résister aux violences de Pierre le Grand. Au milieu de l'incurie générale, la Suède seule soutint ce candidat national. Digne héritier de Gustave-Adolphe, l'intrépide Charles XII écrasa les Russes, traversa leur empire en conquérant, et ne fut vaincu que par l'immensité de leurs déserts. Avec lui succomba Leczinski, lequel vint vivre d'une pension à Wissembourg, sur le territoire français.

CLVII. Vainqueur par sa ténacité de la fougue des Suédois, Pierre le Grand donna un roi à la Pologne. Parmi les petits princes d'Allemagne qui singeaient la cour de Louis XIV, et qui se ruinaient en équipages, en galeries, en luxe mythologique, il choisit le plus inepte, l'ivrogne et glouton Auguste de Saxe, surnommé le Fort parce qu'il soulevait des poids énormes. Parmi ses titres de gloire figuraient son théâtre et son Opéra de Dresde, les meilleurs de l'Allemagne, son immense jardin garni de quinze cents statues, son temple de Vénus, son palais du Japon, enfin l'invention de la porcelaine de Saxe, faite dans une prison d'État par un chimiste condamné à trouver la pierre philosophale. Tel fut le candidat des Russes. Ils firent recommencer pour lui un semblant d'élection qui ne coûta pas moins de cent millions. Comme protestant il plaisait aux dissidents; dans l'espoir de tromper les autres, il se fit catholique du consentement de Pierre le Grand.

CLVIII. Maître de la Pologne, vainqueur des Suédois et des Turcs, fondateur de Saint-Pétersbourg, le czar était le vrai conquérant du siècle, et, dans son orgueil, il croyait pouvoir léguer à ses successeurs non seulement les rives de la Baltique et de la Vistule, mais l'Europe entière, dont il méprisait le luxe et dont il appréciait les dissensions. Ainsi deux peuples également séparés de l'unité catholique par une religion nationale, également animés d'une tenace et insatiable ambition, les Anglais et les Russes menaçaient sur mer et sur terre l'indépendance du monde. Quant à Louis XIV, qui avait prétendu le dominer, il finissait tristement, ne voyant guère au delà du Rhin dans le monde soulevé contre lui, guère au delà des grilles de Versailles dans son pays ruiné, insulté jusque chez lui par l'ambassadeur anglais, qui lui faisait suspendre les travaux de Mardick.

CLIX. Comme pour expier une guerre qui avait achevé la ruine de la France, et qu'il avait entreprise moins pour son peuple que pour sa famille, il vit tout d'un coup sa race s'éteindre moissonnée par la mort. Neveux, petits-neveux et jusqu'à l'aimable duc de Bourgogne, tout disparut en quelques jours, sauf un enfant au berceau, arraché à grand'peine aux ravages de la maladie. Abandonné de ses courtisans, survivant aux siens, à sa gloire, à sa fortune et à un règne de soixante-dix ans, le vieux roi resta presque seul dans ce palais que jadis il n'avait pu faire assez grand. Que n'était-il mort plus tôt? A quoi bon tant de génies, artistes, écrivains, généraux, amassés en sa main? Servi par la fortune, adoré de ses peuples, qu'avait-il fait des dons inouïs de la Providence? Héritier d'une politique ambitieuse, égoïste, aveugle, il en avait bu jusqu'à la lie l'amer châtiment.

CLX. Naguère, ranimé par les vertus de saint Pie V, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul, le catholicisme semblait près de refleurir en Pologne et en Suède avec Jean-Sigismond le vainqueur des Russes, en Allemagne avec les Habsbourg relevés de leurs défaites, en Angleterre avec les Stuarts cousins des Guises. La France, leur alliée naturelle, délivrée du calvinisme, qui l'avait mise à deux doigts de sa perte, avait repris sous Henri IV le premier rang dans le monde, et offrait l'admirable spectacle d'une nation pieuse, éclairée, brave, élégante, jouissant de la liberté que la vraie religion seule peut et doit donner aux consciences. Avec de tels appuis l'Église pouvait se croire sûre de son triomphe : magnifique perspective qui, en moins d'un siècle, venait de s'évanouir. En

effet, du jour où, à l'exemple de l'Espagne, les princes catholiques voulurent exploiter à leur profit les vertus et les conquêtes des saints, ils semblèrent prendre plaisir à ébranler, à gâter, à ruiner leur propre cause. Jean-Sigismond se vit repoussé par la Suède; l'Autriche reçut un coup mortel dans la guerre de Trente ans; les Stuarts furent deux fois chassés d'Angleterre; la Pologne, abandonnée au hasard des élections, devint vassale de la Russie. La fille aînée de l'Église, la France, alliée de la Suède, de la Hollande, de Cromwell et des princes protestants d'Allemagne, fut la complice secrète ou avouée de toutes ces révolutions, et s'acharna avec une incroyable persévérance à la perte de l'Autriche et de l'Espagne. Quand, par un retour tardif plus ambitieux que chevaleresque, plus intéressé que chrétien, Louis XIV voulut anéantir la Hollande, rétablir les Stuarts et relever pour un des siens la monarchie espagnole, imitateur de Philippe II, il ne recueillit comme lui que désastres et qu'infortunes. Il laissa la mer aux mains des Anglais, le continent envahi par les Russes, le catholicisme partout vaincu, et ses propres États misérables, épuisés, menacés d'une prompte décadence.

CLXI. Humiliée au dehors, la France portait en elle-même une plaie plus profonde encore, et expiait cruellement ses jours d'ivresse et d'idolâtrie. Au lieu de réaliser les chimères qu'elle en avait follement espérées, la toute-puissance de son grand roi n'avait abouti qu'à l'asservissement des villes et des provinces, à l'abaissement des caractères, aux progrès du despotisme fondé par Philippe le Bel, par Louis XI et par Richelieu. Non content de tenir le parlement dans une étroite obéissance, de ruiner et de corrompre la noblesse à l'air de sa cour, de détruire les vieilles libertés des communes et des corps de métiers, Louis XIV tenta de joindre la servitude morale à la servitude politique et de dépouiller la France de la liberté religieuse, en opprimant les évêques et en persécutant les calvinistes, en détruisant la suprématie du saint-siège, en étouffant l'indépendance des lettres et des idées.

CLXII. Toutefois cette œuvre même ne fut pas complète. Tant qu'il encouragea la jalousie héréditaire des petits contre les grands, tant qu'il flatta les mauvais penchants de ses sujets, les entraînant sur la pente des voluptés sensuelles et de l'amour-propre national, il resta leur idole; leurs vices et les siens grandirent à l'envi. Du jour où, converti par Mme de Maintenon, il essaya d'arrêter ce torrent par la force, il put bien trouver encore quelque écho dans l'orgueil janséniste ou gallican, mais il perdit les sympathies générales. Nouveau Richelieu, il fit maudire sa puissance, ses rigueurs, sa piété même et jusqu'à ses plans de grandeur pour sa patrie. Bons et mauvais se révoltèrent contre cette demi-sagesse odieuse au caractère français, et soupirèrent après la fin d'un joug importun. La monarchie absolue, qui n'avait eu de force et de vie qu'en soutenant les droits, les intérêts, les instincts des classes populaires, et en laissant à la France une liberté intellectuelle supérieure à celle de tous les pays d'Europe, se perdit en devenant infidèle à sa mission et en voulant tout briser sous sa main. Par malheur, aux yeux d'esprits prévenus, la foi catholique resta identifiée avec cette triste politique, comme jadis elle l'avait été aux yeux de l'Allemagne avec l'ambition de Charles-Quint : de là contre elle la source d'une longue et injuste antipathie.

CLXIII. Les grands hommes et les saints qui avaient illustré ce siècle n'étaient pas morts sans avoir imprimé à toute la nation des mœurs plus douces, des idées plus pures, et l'infusion de la sève chrétienne avait continué dans ce monde perverti, comme jadis au sein de l'empire romain. Car, de même que l'artiste se reflète dans les œuvres de ses élèves, de même une génération se reflète encore dans les générations suivantes. Mais il ne restait qu'un écho lointain des sentiments généreux, des magnifiques controverses, des grandes inspirations, qui avaient fait de la langue française la première et la plus puissante du monde. Ce langage si pur, cet esprit, cette activité, allaient encore une fois se tourner contre l'Église, qui

les avait enfantés. Le règne incontesté des instincts matériels succédait aux luttes intellectuelles et morales. La renaissance chrétienne était nettement arrêtée. Ainsi, au dedans comme au dehors, Louis XIV acheva de perdre la cause de la religion, du moment qu'il s'en déclara le protecteur. Ainsi se ruina-t-il lui-même, et souleva-t-il la haine de ses peuples, alors que la schismatique Angleterre savourait impunément le fruit de ses rapines, et s'unissait de plus en plus pour marcher à de nouvelles conquêtes. Par là Dieu montrait une fois de plus qu'il est surtout sévère pour les siens, et qu'il les laisse succomber plutôt que d'employer à son service des mains intéressées.

CLXIV. Destinée à être l'appui de l'Église et des nations opprimées, la France avait depuis longtemps quitté cette mission pour les vains attraits de la gloire et du plaisir. Bien éloignée encore d'une conversion sincère, mais incapable d'hypocrisie, elle ne songeait qu'à s'étourdir en de nouvelles et moins nobles jouissances. Elle renonçait à sa grandeur comme naguère elle avait abdiqué sa liberté, et elle attendait avec impatience la mort de celui qui passait à ses yeux pour l'auteur de tous ses maux. Ce jour suprême s'approchait avec une lenteur et une solennité dignes du grand roi. Pendant sa longue agonie, la religion fut sa seule compagne. Il se vit délaissé de tout le monde, même de celle qu'il avait mise sur le trône pour consoler ses vieux jours. Avec elle disparurent ses dernières illusions. La fausse et dure piété, dont il avait pendant trente ans bercé son orgueil, fit enfin place à cette foi sincère qui, voyant à la lueur de l'éternité les égarements d'une vie tout entière, ne met plus sa confiance que dans la miséricorde divine. En nul autre les séductions du temps n'avaient été plus puissantes, en nul autre l'expiation plus mémorable ; et, en présence de ce grand siècle et de ce grand règne, qui n'avaient fait qu'un, et qui disparaissaient dans la tombe (1715), Massillon put s'écrier avec un accent digne de Bossuet : « Mes frères, Dieu seul est grand ! »

LIVRE VII

LOUIS XV — LA RÉVOLUTION

1715-1848

I. Excepté le roi d'Espagne Philippe V et le jeune Louis XV, Louis XIV ne laissait point d'héritiers légitimes. Mais à côté de cette branche directe, qui menaçait de s'éteindre, subsistait celle de son frère le duc d'Orléans, naturellement destinée à succéder à la première à l'exclusion de Philippe V, qui avait renoncé au trône de France. Gros, lourd, sensuel, incapable d'ambition et d'activité, le second d'Orléans avait été comme les autres princes du sang tenu à l'écart par la méfiance de son oncle. Pendant la dernière guerre, il avait été accusé de convoiter la couronne d'Espagne, choix qui en ménageant davantage les susceptibilités de l'Europe, eût été, comme celui du prince de Conti en Pologne, d'une bonne et sage politique, mais dont la pensée seule passa pour un crime de lèse-majesté. Par ses disgrâces non moins que par sa position, le duc devint naturellement le centre des mécontents, dont le nombre allait chaque jour grossissant. Jeunesse licencieuse, nobles humiliés, amis de Fénelon, tout le monde se rattachait à lui. Ce fut assez pour que le roi l'exclût de la régence, comptant vainement commander encore à la France du fond de sa tombe.

II. Louis XIV mort, Mme de Maintenon disparue, le courage vint à chacun de crier à la tyrannie et d'insulter l'idole de la veille. Dernier reste de la volonté du roi, son testament fut cassé par le parlement ; la régence fut rendue au duc d'Orléans (1715), et les magistrats de reprendre le droit de remontrances, les villes leurs libertés municipales, les courtisans leurs plaisirs, les cœurs généreux leurs vieilles espérances. Mais le bon duc de Bourgogne et son aimable précepteur n'étaient plus, et, eussent-ils vécu, que seraient devenus leurs beaux rêves pour le bonheur des peuples ? La liberté et la vertu se décrètent-elles jamais ? Au pouvoir s'installent deux personnages bien différents, le voluptueux d'Orléans, avec son valet-précepteur Dubois, plus heureux que Fénelon, et à la mitre souillée de Cambrai joignant bientôt la pourpre de cardinal. Vainement les gens de bien essayent de combattre auprès du régent la pernicieuse influence de ce misérable. Ils purent bientôt mesurer l'abîme où la

France avait continué de descendre depuis le jour où elle avait applaudi avec Molière les honteuses faiblesses de son prince.

III. La conversion de Louis XIV avait comprimé le mal sans le guérir, et, tandis que la cour prenait un air de dévotion digne de Tartufe, sous ses dehors trompeurs avait couvé une soif d'or et de plaisirs de plus en plus vile, impudente, effrontée. Le régent et son ministre étaient en tout point dignes de leur temps. Des galeries de Versailles, où l'ombre du grand roi eût fait peur à ces cyniques et sacrilèges comédiens, ils viennent au Palais-Royal, centre de Paris et théâtre plus commode de leurs plaisirs vulgaires. C'est là qu'au milieu d'orgies perpétuelles se décident les nouvelles destinées de la France. Là les plans de Louis XIV pour la grandeur de la patrie ne sont pas plus épargnés que la piété de ses vieux jours. Là ses mortels ennemis les Anglais sont les bienvenus : assurés des bonnes grâces de Dubois, ils achètent l'abandon de la marine et des travaux de Mardick, et menacent dans son premier essor cette Espagne si chèrement conquise à l'alliance de la France. Si Louis XIV mourait, avec les forces d'un peuple rajeuni le petit-fils de Louis XIV pourrait bien disputer le trône au duc d'Orléans; peut-être même convoite-t-il déjà la régence. C'est en évoquant ces chimères que les Anglais entraînent le régent à la guerre, et peuvent impunément détruire à Syracuse la flotte espagnole, incendier des arsenaux à grand'peine sortis de leurs ruines et conquérir Minorque, nouveau Gibraltar dans la Méditerranée. Une armée française les aida à piller et à brûler, et, qui le croirait? cette armée était commandée par un fils des Stuarts, le maréchal Berwick.

IV. La France ne sentit ni la honte de cette alliance, ni le coup porté à sa marine. Pressée de renier les fautes de Louis XIV, dont elle n'était plus même capable de comprendre la grandeur, et désireuse d'imiter les dieux du jour, les Anglais, elle était tout entière au charme d'une gigantesque affaire de finances. A l'exemple de la Hollande, l'Angleterre s'était enrichie par son âpre commerce, par son industrie persévérante et par la domination des mers. Au lieu de dépenser ses économies en objets d'art ou de luxe, elle les consacrait à vaincre la rigueur de son climat, à améliorer ses champs, à perfectionner ses races de chevaux, de bœufs, de moutons, et elle les enfouissait avec une louable persévérance dans un sol qui les lui rendait avec usure. Depuis Élisabeth la population avait triplé; la production des terres s'était accrue encore plus rapidement; au lieu d'acheter comme autrefois du blé à l'étranger, il y en avait à revendre. Le voisinage de cette magnifique agriculture, rivalisant avec un commerce non moins riche, exerçait sur la France la même séduction que jadis la vue de la belle Italie. Le pays enthousiaste et prodigue, qui avait dissipé les ressources amassées par Henri IV et par Richelieu, se passionnait maintenant pour la sagesse financière de ses ennemis, maudissait le roi qui l'avait laissé chargé de dettes, et s'en prenait à lui de ses misères aussi follement qu'il avait mis en lui l'espoir de sa prospérité. La soif de l'argent consumait et les nobles ruinés qu'aucune pension ne rassasiait, et ces bourgeois grandissant depuis des siècles, qui achetaient tous les fiefs et toutes les magistratures. Les fangeux plaisirs de la régence ne coûtaient pas moins cher que le luxe de Versailles. Les besoins et la cupidité allaient croissant.

V. A son début, le régent, suivant l'usage, avait fait une demi-banqueroute, puis ouvert avec tout l'appareil des tortures antiques une chambre ardente contre les traitants. C'était un vieux moyen de les épouvanter et de leur faire rendre les bénéfices excessifs d'un règne achevé : il ne devait pas rapporter moins de deux cents millions. Mais d'Orléans était si bon prince, ses amis et les dames de la cour étaient si faciles à acheter, que, moyennant quelques cadeaux, les restitutions se réduisirent des trois quarts. Le reste fut bientôt regagné par des gens dont on avait toujours besoin. Restaient deux milliards de dettes. Quel homme que l'alchimiste nouveau qui saurait combler ce gouffre béant! Un banquièr écossais vint s'offrir (1716). Son secret résidait dans une idée, dans un mot, le crédit. Le crédit avait enrichi Genève, la Hollande

et l'Angleterre. C'était le secret de la richesse, dérobé par Calvin aux juifs du moyen âge. A tort l'Église en avait longtemps privé ses enfants ; à tort le grand Bossuet avait écrit contre l'usure en même temps que contre le théâtre. Au lieu de proscrire le crédit, il ne fallait que le développer. Au lieu d'emprunter au jour le jour à des taux ruineux de quoi faire vivre l'État, il fallait, par un appel universel aux capitaux enfouis, trouver à la fois de quoi payer ses dettes et mettre son commerce, sa marine et ses colonies sur un pied formidable.

VI. Ressuscitant la défunte compagnie des Indes, Law promit de gros bénéfices, des entreprises merveilleuses, et par cet appât attira l'argent qui jusque-là se plaçait honnêtement en fonds de terre ou en petit négoce. La France était encore plus riche qu'on ne le pensait. Avec un engouement qui s'est reproduit plus tard, et qui, malgré de nombreux sinistres, a fini par entrer dans ses mœurs, elle se rua sur cinq cent mille actions de cinq cents francs, dont le prix s'éleva rapidement bien au delà de dix mille francs. Ainsi en peu de temps plus de cinq milliards vinrent s'abattre, soit entre les mains de Law, soit entre celles des courtisans, des princes, des femmes qui avaient obtenu les premières actions. En même temps la monnaie d'argent fut habilement discréditée et remplacée par des billets de cette banque féerique, qui promettait de les échanger au gré des détenteurs. Par ce moyen trois autres milliards vinrent bonnement se livrer contre du papier. En un clin d'œil les dettes de l'État avaient été payées. Des avances considérables stimulaient le commerce et la colonisation. Tout le monde se croyait riche, réalisait des bénéfices fabuleux par la hausse des actions, et déployait un luxe effrayant. A des biens laborieusement acquis succédaient des fortunes d'un jour : des laquais étaient devenus millionnaires. En présence de ces trésors factices, le taux de l'intérêt tombait au-dessous de trois pour cent, le prix des terres doublait ou triplait, et le pouvoir avait tout d'un coup entre les mains plus de ressources que n'y en devaient accumuler un jour les progrès de la centralisation moderne.

VII. Les idées des Anglais avaient si bien réussi en France qu'eux-mêmes, attirés par la soif du gain, désertaient leurs solides affaires pour risquer leur or à Paris. Effrayé, leur gouvernement se hâta de miner ce gigantesque mais fragile édifice. Il ne fallait qu'un grain de sable pour le renverser. En effet, le crédit, disposant à l'avance des ressources et des bénéfices futurs, et leur donnant une existence fictive, avait bien pu développer les entreprises des négociants sages, froids, économes, dont l'avenir était sûr, les gains immanquables. Mais, s'il avait accru la puissance des juifs et des protestants, il cachait d'immenses périls pour un peuple joueur, aventureux, de tout temps victime des usuriers, aimant mieux risquer son avoir sur des chimères que de l'augmenter à la sueur de son front, heureux de pouvoir dissiper l'avenir comme le présent. Créant aux uns la facilité de s'enrichir, aux autres celle de se ruiner plus vite, favorisant le travail et la prodigalité, donnant à la roue de la fortune une irrésistible impulsion, il ne justifiait que trop les craintes de l'Église, et une catastrophe mémorable allait montrer le revers de cette enivrante mais courte prospérité.

VIII. Du jour où le doute entra dans les esprits, la panique fut encore plus prompte que l'engouement. Les plus avides à la curée, les princes du sang et les grands furent aussi les premiers à vendre leurs actions, à échanger leurs billets. Chacun suivit leur exemple. Après les fortunes subites vinrent les ruines, les suicides, les luttes désespérées et sanglantes aux portes de la banque, où les forts de la halle arrivaient sur les cadavres des faibles. Vainement cours forcé est donné aux billets ; vainement pour les relever la monnaie d'argent est falsifiée. Aucune puissance humaine ne peut arrêter cette crise, et l'action, qui valait naguère près de vingt mille francs, tombe à un louis ; le billet devient presque sans valeur. Abandonné de tout le monde, victime des folies qu'il avait déchaînés sans le savoir, Law n'eut que le temps

d'échapper par la fuite à la rage populaire. Il refusa de diriger les finances de la Russie, et mourut pauvre.

IX. Cependant il fallut liquider. Une compagnie demeura chargée du commerce des colonies, et les billets furent changés en quarante millions de nouvelles rentes sur l'État, le tout valant à peine un milliard. Qu'étaient devenus les sept autres milliards ? Des mains de ceux qui avaient lâché la proie pour l'ombre, ils étaient passés aux mains des heureux ou des habiles, et de là avaient disparu dans le gouffre stérile du luxe ou accru la puissance de quelques financiers. L'argent parti, restaient les habitudes de dépenses et de plaisirs, bals masqués, maisons de jeux, petits théâtres, toutes inventions du nouveau siècle qui de Paris rayonnaient en province. Aux cabarets succèdent les cafés, où d'abord les grands et les gens de lettres, puis les bourgeois et les ouvriers viendront savourer l'agitation fébrile et la torpeur maladive du café et du tabac. Ainsi la France devient de plus en plus tributaire du monde nouveau qu'elle n'a su ni conquérir ni coloniser, et là se bornent pour elle les fruits de la traite des nègres, dont elle dispute encore le monopole à l'Angleterre.

X. Quant aux essais de réforme de la régence, ils avaient disparu dans cette tempête. Où la liberté serait-elle plus mal que chez des gens affamés d'or et de plaisirs ? Pour avoir voulu résister au système de Law et à l'altération des monnaies, le parlement subit de nouveaux lits de justice. Par suite du besoin d'argent, les offices municipaux furent remis en vente. Dubois avec quelques libertins régnait en maître absolu, prenait le titre de principal ministre et parlait de devenir pape (1722). L'œil a besoin de se détourner de ce pouvoir honteux. Heureusement, de même qu'après les misères du règne de Louis XIV les provinces renfermaient encore des richesses que son despotisme n'avait pu atteindre, de même gardaient-elles encore des trésors de vertus cachées, à l'abri du souffle corrupteur d'en haut. A Reims, le bienheureux Jean de la Salle fonde les frères des Écoles chrétiennes, pour donner gratuitement aux pauvres la sagesse avec la science. Dégoûté d'une cour qui restait sourde à son éloquence, Massillon charme Clermont par ses douces vertus. Le Midi tout entier écoute dans la stupeur un nouveau Vincent Ferrier, l'ardent père Bridaine, et enfin, si la peste désole la Provence, comme au temps de la peste noire, prêtres et religieuses, ayant à leur tête le cardinal Belzunce, se dévouent aux malades.

XI. Sur ces entrefaites, Dubois meurt subitement, et sans pénitence, d'un abcès intérieur; son prince, d'une apoplexie foudroyante (1723). La famille d'Orléans rentra dans l'ombre. Louis XV, majeur, arrive au pouvoir avec son vieux précepteur, l'honnête et froid cardinal Fleury. La cour quitte Paris pour retourner au palais et aux grands souvenirs de Versailles. Le roi épouse une vertueuse princesse, formée à l'école du malheur, Marie Leczinska, fille du roi déchu de Pologne (1725). De jeunes souverains, un ministre sérieux, il semble qu'il y ait de quoi espérer. La multitude saisit cette lueur avec empressement, et, s'obstinant à attendre d'en haut la guérison de ses maux, voue au nouveau roi une affection qu'aucune déception ne découragera, et qui lui vaudra le surnom de Bien-Aimé.

XII. Cette confiance excessive dans le pouvoir était à elle seule une preuve de la misère du temps. Le règne de Louis XIV n'avait-il pas assez montré qu'impuissant à combattre les passions contemporaines, le plus grand souverain n'est fort qu'en les flattant ? Le doux et faible Louis XV n'était-il pas encore moins fait qu'un autre pour lutter contre le torrent ? En effet, les nobles avaient quitté leurs terres pour les ruineuses fêtes de la cour, et laissaient aux officiers du roi le soin d'entretenir leurs routes, de juger leurs vassaux et de secourir leurs pauvres ; les bourgeois préféraient aux soins des affaires quelque fonction publique les exemptant de la taille, et leur assurant un revenu facile. Au milieu de l'incurie et de l'oisiveté générale, la société se nivelait chaque jour davantage par l'abaissement des grands beaucoup plus que par l'élévation des petits. Les

antiques maisons usées par le vice n'étaient point remplacées. S'il surgissait quelque homme marquant, c'était encore plus qu'au siècle précédent du sein de la classe populaire, et parmi ces parvenus d'un jour bien peu réalisaient l'œuvre de patience, de vertu, d'économie qui consiste à fonder une famille. Leur passion dominante, c'était l'argent acquis sans travail par emprunt ou par spéculation.

XIII. Le clergé lui-même, faisant trêve aux grandes controverses, jouissait tranquillement de ses revenus. Rome, où n'affluaient plus les aumônes de la chrétienté, vivait en aliénant le produit de ses impôts. Les papes, sortis de familles nouvelles, qu'ils songeaient trop souvent à enrichir, et préoccupés outre mesure de questions financières, cherchaient la paix à tout prix, et n'avaient pas osé refuser la pourpre à Dubois. La matière envahit les arts. Dans toute l'Europe les fresques du moyen âge sont couvertes de badigeon ; des ornements barbares souillent les portiques de Saint-Gervais, de Saint-Eustache et jusqu'au chœur de Notre-Dame. Les peintres consacrent leurs pinceaux à de vulgaires amours. La musique, adoptant le nouveau genre italien, ne fait plus attention aux paroles qu'elle interprète, et porte ses efforts sur la perfection toute sensuelle de l'harmonie. Partout aux Romains de Corneille et aux Grecs de Racine succèdent de vulgaires bergers, et, dans les lettres comme dans les mœurs, le chevaleresque idéal espagnol fait place au plus grossier cynisme.

XIV. Même dévergondage en philosophie, où l'incrédulité règne sans partage, et déverse un mépris effronté sur tout ce qui fut l'objet de l'amour et du respect des hommes. Là encore l'Angleterre triomphe et donne le ton. Forte de sa prospérité et de sa constitution libre, qu'elle ne doit pourtant qu'aux traditions chrétiennes du travail et des vertus de famille, elle semble prendre à tâche de pervertir les autres pour rester seule puissante. Formé à son école, un magistrat studieux et calme, le président Montesquieu, se fait recevoir à l'Académie pour ses *Lettres persanes,* critique mordante des choses les plus saintes. Il oublie que la foi catholique, et à sa suite la liberté, le commerce et les arts ont fleuri depuis le fond de l'Italie jusqu'aux plages glacées du Nord, et il érige en système, dans son *Esprit des lois,* l'influence exclusive des climats sur les institutions et sur la religion des peuples. Aussi aveugle en politique que Law en finances, il s'imagine, erreur fatale, que la liberté des peuples tient, non à la valeur morale, mais à la chimérique recette de la balance des pouvoirs.

XV. Toutefois ces doctes théories étaient encore trop sérieuses. Le héros, le favori, le digne représentant du public d'alors, c'était le jeune Voltaire, ingrat élève des jésuites et du XVIIe siècle, spirituel et fécond écrivain, qui, pendant plus de cinquante ans, inonda le monde de ses productions. Sorti de la petite bourgeoisie, distingué à treize ans par une femme tristement célèbre, dressé par de frivoles épicuriens, il chercha de bonne heure à combler à force d'adresse, de complaisance et de facilité de mœurs, la distance qui le séparait des grands. Une sévère leçon acheva de l'assouplir : il fut mis à la Bastille pour avoir voulu se venger d'un Rohan qui l'avait bâtonné. Il y apprit à ne plus se servir que des armes de l'esprit, et à les tourner de préférence contre des ennemis moins puissants. Flattant les mauvais instincts du siècle, il déchargea toute sa haine sur l'Église et sur ses prêtres. Il affermit son incrédulité en Angleterre, d'où il revint philosophe sans croyances et habile financier. Pendant que sa fortune, commencée dans la banque de Law, se grossissait à petit bruit dans les fournitures militaires, en littérature il abordait à la fois tous les genres, se faisait historien, politique, tragédien, aspirait même à la gloire épique, et choisissait pour sujet les tristes guerres de religion, pour héros le sceptique Henri IV, tandis que, dans son infâme *Pucelle,* il bafouait et souillait le vrai sujet d'épopée nationale, la chaste et infortunée Jeanne d'Arc. Pour compléter son arsenal d'impiétés, il opposa aux grandes vues historiques de Bossuet l'*Essai sur les mœurs* et *l'Histoire des peuples d'Asie,* absurde sys-

tème, qui aboutissait à l'éloge de l'État le plus usé et le plus décrépit de la terre, de l'empire chinois. Voilà où, porté par le torrent matérialiste, pouvait en venir un vaste et beau génie, résumant à lui seul toutes les idées de son siècle.

XVI. Que devait-il advenir de Louis XV, abandonné jeune encore aux vieux courtisans de Louis XIV et de la régence? Ce ne furent plus les illusions du cœur, mais les fumées de la table et du vin qui l'entraînèrent au mal. Aussi, abdiquant la dignité que son aïeul avait gardée jusque dans ses égarements, devait-il descendre en peu de temps et sans remède aux plus abjectes turpitudes. Il délaissa Marie Leczinska, et, comme d'ordinaire toutes les fautes s'enchaînent, il méconnut en même temps les plus chers intérêts de la France, que ce mariage semblait destiné à relever.

XVII. Depuis que Louis XIV avait voulu faire de l'Espagne une succursale de son royaume, l'Autriche, réclamant en sœur aînée une partie de ce funeste héritage, avait occupé la Belgique et l'Italie, et acquis une sorte de prépondérance continentale dont la France s'alarmait. C'était pourtant un péril beaucoup moins menaçant pour elle que la suprématie maritime des Anglais, qu'elle supportait avec une si incroyable insouciance. En effet, ses nouvelles acquisitions n'avaient pas compensé la blessure mortelle faite à l'Autriche par les protestants et par Richelieu, et ne lui avaient rendu, au lieu de l'Allemagne désormais divisée, que des provinces étrangères, difficiles à garder contre des voisins jaloux, complétant, avec la Bohême et la Hongrie, le plus bizarre assemblage de races, de langues et de mœurs différentes. Pour défendre ces États mal unis, l'Empereur n'avait qu'une fille, Marie-Thérèse. Il l'avait mariée au petit-neveu des Guises, au jeune duc François de Lorraine, rejeton de l'antique famille que Richelieu et Louis XIV avaient pris plaisir à ruiner, et, par cette union à demi française, il avait rajeuni sa dynastie, comme jadis son aïeul Maximilien en épousant l'héritière de Bourgogne. Dès lors, tout ce que demandait ce bon père, c'était de laisser ses États à ses enfants, et d'obtenir d'avance, au prix des plus grands sacrifices, le consentement de ses voisins, espérant vainement que leurs promesses lui tiendraient lieu des deux cent mille soldats que le prince Eugène regardait en ce siècle sans foi comme la meilleure garantie.

XVIII. Louis XV, qui venait d'épouser une Polonaise, aurait pu s'entendre avec l'Empereur, acquérir pacifiquement la Lorraine, peut-être la Belgique, et, dans tous les cas, s'unir solidement à la maison de Habsbourg pour appuyer à l'occasion son beau-père contre la puissance menaçante de la Russie. C'était la sage conduite qu'un amour pur et chevaleresque lui eût certainement inspirée. Il fit précisément le contraire, refusa de s'engager vis-à-vis de l'Autriche, la jeta dans les bras de la Russie, et, à la mort du roi de Pologne, Auguste II, vit ces deux grandes puissances coalisées contre l'ancien candidat de Charles XII, contre le malheureux Leczinski (1733).

XIX. Il était désormais difficile de le soutenir. Néanmoins, occupant la mer du consentement des Anglais, le roi pouvait envoyer une forte garnison à Dantzick, ville imprenable, où s'était jeté Stanislas. Ravitaillée, cette place donnait aux Polonais le temps de s'organiser, aux Français celui de réunir une armée, de traverser le nord de l'Allemagne qui leur était favorable, et de frapper un coup décisif sur les bords de la Vistule. Au lieu de cela, Dantzick, assiégé par trente mille Russes, ne vit paraître que quelques bâtiments légers portant quinze cents hommes, qui jugèrent insensé de se compromettre et reprirent la mer. Les voyant revenir, l'ambassadeur à Copenhague, le simple colonel Plélo, s'indigna de leur conduite comme d'une lâcheté. Il écrivit au roi pour lui recommander sa femme et ses enfants, partit avec cette poignée d'hommes, débarqua, et se fit tuer en essayant de percer les lignes russes : noble, mais inutile dévouement. Quelques jours plus tard, le petit corps français capitula honorablement; Stanislas échappa, seul et déguisé, dans une barque, et Dantzick ouvrit ses portes à l'ennemi.

XX. Le parti moscovite avait encore une fois triomphé en Pologne. Pendant ce temps-là, loin de lutter contre lui, Louis XV ne songeait même pas à passer le Rhin. Il se contentait d'user en Flandre et en Italie les restes des armées de son aïeul, dans le but de rétablir dans son intégrité la vieille monarchie espagnole. Pendant que Berwick traversait la Lorraine, et allait se faire emporter la tête d'un boulet au siège de Philippsbourg, le principal effort se dirigeait au delà des Alpes. Là, un brave et illustre octogénaire, Villars, le vainqueur de Denain, uni aux Espagnols et aux Piémontais, enlevait Milan, et, courant au défilé des Alpes, espérait réparer les fautes de son maître en fermant la péninsule aux Autrichiens et en débouchant au cœur même de leur puissance. Mais ce n'était pas le compte des Piémontais, désireux d'occuper des places, ni des Espagnols, pressés de parader à Naples. Joué et abandonné comme jadis par l'électeur de Bavière, Villars se vit bientôt réduit à monter lui-même à cheval pour charger les Autrichiens, qui avaient reçu fort à propos des renforts. Épuisé de fatigue et de dégoût, il demanda son rappel, et revint mourir à Turin, pendant que des flots de sang coulaient sans résultat en Lombardie.

XXI. Tandis que mouraient les derniers hommes du grand siècle, les Russes, n'ayant plus d'ennemis devant eux, poussaient en avant, et paraissaient pour la première fois sur le Rhin. On fit la paix. Obligé de reconnaître les droits de l'Autrichienne Marie-Thérèse et du nouveau roi de Pologne, Auguste III, Louis XV eut la consolation de voir la Lorraine, que les armées françaises occupaient depuis près d'un siècle, donnée à son beau-père Stanislas (1736), et Naples rendue à un fils de Philippe V. En échange, l'Empereur obtint pour son gendre, François de Lorraine, Parme et la Toscane, héritage de la reine d'Espagne.

XXII. L'union des deux branches des Bourbons fut consolidée par un mariage de famille et par une alliance offensive et défensive. Mais, pendant qu'ils cherchaient à se faire illusion à eux-mêmes, et que leurs peuples se livraient en toute sécurité aux douceurs de la paix et aux essais d'un commerce renaissant, l'Angleterre surveillait cette prospérité d'un œil inquiet, nouait des intrigues en Corse, et faisait la contrebande avec les colonies espagnoles. Au premier acte de répression, elle déclara la guerre. Depuis longtemps les vaisseaux français pourrissaient dans les chantiers. Ce fut à peine si l'on put en réunir vingt-deux, et la mer resta ouverte sans obstacle aux entreprises des Anglais.

XXIII. En même temps, la mort de l'Empereur faisait éclater la guerre continentale (1740). Plus fidèle à sa politique qu'à ses engagements, Louis XV refusa de reconnaître Marie-Thérèse, et lui opposa l'électeur de Bavière, fils de l'allié qui avait si mal servi Louis XIV. Mais ni d'un côté ni de l'autre on n'était prêt à commencer les hostilités, et les choses allaient traîner en longueur, quand tout à coup parut sur la scène un nouvel et bouillant acteur, le jeune roi de Prusse, Frédéric II. C'était le fils de ces margraves de Brandebourg dont le premier fut un grand maître renégat des chevaliers teutoniques; dont les autres firent leur chemin en servant et en trahissant tour à tour l'Autriche et la France; enfin, dont le dernier, avare et brutal alors que tout le monde luttait de prodigalité et de galanterie, venait de laisser un trésor considérable et une armée de quatre-vingt mille hommes, recrutée des plus solides bandits de toute l'Europe, dressée à coups de canne, admirablement formée aux manœuvres de l'infanterie, au maniement du fusil et de la baïonnette, marchant sur trois rangs et au pas cadencé. Dans sa jeunesse, Frédéric II avait déplu à ce père impitoyable par ses mœurs libertines et par ses velléités littéraires. Malmené comme un simple soldat, il avait été heureux de trouver asile et protection à la cour de l'Empereur. A peine monté sur le trône, il ne songea qu'à tirer parti des ressources accumulées entre ses mains, et pour inaugurer son règne il ne trouva rien de mieux que d'attaquer la fille de son hôte, de se joindre aux ennemis d'une princesse sans défense, dans l'espoir de lui

arracher quelques provinces. Tel était l'idéal chevaleresque des philosophes du temps, dont le jeune roi se piquait d'être le plus illustre. Il était sur le continent le digne pendant de l'Angleterre, l'imitateur fidèle de cette politique protestante, s'élevant sans foi ni loi sur la ruine de ses voisins, amis ou ennemis. Alors que les autres en étaient à leurs préparatifs, il tomba comme un vautour sur la Silésie, reçut les Autrichiens avec ses bataillons modèles, les écrasa, et, sans s'inquiéter des alliés qui comptaient lui donner la main en Bohême, fit sa paix avec Marie-Thérèse, trop heureuse d'en être quitte pour une province.

XXIV. En effet, à ce moment quatre-vingt mille Français, mieux inspirés que dans la dernière guerre, négligeant l'Italie et descendant le Danube, arrivaient aux portes de Vienne. Marie-Thérèse n'avait point d'armée pour les arrêter. A cette heure solennelle, elle montra que la maison d'Autriche n'était pas décrépite comme sa sœur d'Espagne : elle ne fut pas moins grande que Louis XIV vaincu. Pendant que l'ennemi occupe l'Autriche, et qu'à Prague l'électeur de Bavière se fait couronner roi de Bohême, l'illustre fugitive, vêtue de noir, l'épée des vieux rois au côté, la couronne de saint Étienne sur la tête, présente aux Hongrois son fils au berceau. A la vue de cette reine dominant son malheur, les peuples entiers se lèvent pleins d'enthousiasme, et forment avec les débris revenus d'Autriche et de Lombardie une armée improvisée. En même temps les antiques et fidèles sujets des princes de Habsbourg, les montagnards du Tyrol, se soulèvent et descendent en Bavière couper la retraite à l'étranger. Sans une nouvelle et courte apparition de Frédéric II, inquiet pour ses conquêtes, les Français étaient perdus.

XXV. Un moment reculé, leur péril ne fit que grandir. L'année suivante, ils eurent sur les bras une implacable ennemie, l'Angleterre, entraînant avec elle la Hollande et le Hanovre, et voulant achever sur terre ceux qui sur mer lui résistaient à peine. Tandis que l'électeur de Bavière, insatiable de solennités, se faisait couronner empereur à Francfort, une armée anglaise, réunie à l'embouchure du Rhin et de l'Elbe, s'avançait en Allemagne et tendait la main aux insurgés tyroliens, déjà maîtres de Munich. Pour n'être pas coupés, les Français remontèrent en toute hâte le Danube, laissant vingt-cinq mille hommes dans Prague, qu'ils ne surent pas abandonner. Bientôt le flot de l'insurrection se referma autour de cette garnison. Aux yeux de chacun, elle était perdue ; dans sa frayeur, le vieux cardinal Fleury implora humblement la fin d'une guerre entreprise, disait-il, à contre-cœur. Marie-Thérèse livra cette supplique à la risée de l'Europe, et résolut de poursuivre sa juste fortune.

XXVI. Bien que parmi ses généraux courtisans Louis XV n'eût personne à lui opposer, ses soldats, comme à Dantzick, ne cédèrent pas sans honneur, et firent voir que, du moins dans les rangs inférieurs, le vieux sang français vivait encore. Prague se défendit près d'une année. Au mois de décembre, quatorze mille hommes en sortirent, et, à travers les neiges et l'ennemi, rejoignirent l'armée du Danube. Restait, avec une poignée d'hommes et des milliers de malades, un lieutenant sans nom et sans fortune, un autre Plélo, le brave Chevert, le même qui, à la tête de ses grenadiers, avait escaladé les murailles de Prague. Sommé de se rendre, il menaça de mettre le feu aux quatre coins de la ville, et obtint les honneurs de la guerre.

XXVII. Les revers n'en continuent pas moins. On évacue honteusement d'un côté la Bavière devant les Autrichiens, de l'autre les bords du Rhin devant les Anglais. Plus un Français en Allemagne. L'Alsace et la Lorraine sont menacées. Stanislas est contraint de quitter Lunéville, et Louis XV, arraché à ses plaisirs ou plutôt les entraînant après lui, veut accourir à Metz pour ranimer les troupes par sa présence. Mais ce courage souillé de fange n'est pas béni. Aux leçons de la fortune se joignent celles de la mort. Le cardinal Fleury descend dans la tombe ; le candidat de la France, l'électeur de Bavière, se meurt de la goutte, et, à sa place, Marie-Thérèse fait couronner empereur son époux, François de Lorraine. Le roi lui-même tombe grave-

ment malade, et, épouvanté de sa situation, il rompt un instant avec son triste entourage. A la nouvelle de son danger, le royaume entier s'émeut. Plus sincères que sa conversion, les prières de ses peuples finissent par désarmer la colère de Dieu. Le prince bien-aimé est rendu à la vie, et, pour perpétuer la mémoire de sa guérison, la cathédrale de Metz revêt un somptueux portail, trop fidèle image du goût de l'époque. En même temps l'étranger repasse la frontière pour résister encore une fois au remuant et terrible Frédéric II.

XXVIII. La France et Louis XV venaient d'échapper à un grand danger. Il fallait désormais renoncer au but de la guerre en Allemagne et reconnaître le nouvel empereur, trop heureux que Marie-Thérèse, modérée dans ses vengeances, se bornât à jouir de son triomphe et à surveiller la Prusse. Restait l'Angleterre, toujours maîtresse de l'Océan, et occupée à prendre l'une après l'autre les colonies françaises. Mais elle s'était engagée avec la Hollande dans la guerre continentale. Hors d'état de la vaincre sur mer, on pouvait espérer de lui arracher ses conquêtes en détruisant ses troupes et en écrasant son alliée. La guerre se trouvait ainsi ramenée sur le vieux champ de bataille de Louis XIV et de Guillaume d'Orange.

XXIX. Pour le moment, les deux armées en présence se disputaient avec acharnement la place de Tournay sur l'Escaut. Les choses traînaient en longueur faute de grands généraux. Par bonheur Louis XV trouva, non parmi ses courtisans, mais au fond de l'Allemagne, un aventurier de génie. Maurice de Saxe. « Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir, » s'écrie en quittant son lit ce fougueux hydropique, usé par le plaisir. A peine arrivé à l'armée, il laisse vingt mille hommes devant Tournay, et avec le reste court au-devant de l'ennemi, à Fontenoy, dans une bonne position, abritée par des bois, des ravins, des villages, et garnie de redoutes. Après des attaques inutiles aux extrémités, les Anglais abordent le centre en masse serrée de douze mille fantassins, et culbutent les gardes françaises qui demeuraient immobiles, se piquant sottement de ne pas tirer les premiers. La trouée devient menaçante. Embarrassé de la présence du roi, Maurice songe à le mettre en sûreté, et donne des ordres pour la retraite. Tout à coup, de sa carriole d'osier, il s'aperçoit qu'aventurée dans son succès la colonne anglaise s'arrête pour attendre ses ailes. Il saisit cet instant pour rallier les gardes françaises, y joint les Irlandais toujours ardents à la mêlée, les lance tous sur l'ennemi, l'écrase, le détruit, et lui prend quarante canons (1745). L'ennemi dispersé, Tournay se rend. Gand, Bruges, Ostende, en font autant, et Louis XV peut se donner la jouissance d'une rentrée triomphale à Paris.

XXX. L'année suivante, l'armée est portée à quatre-vingt-dix mille hommes. Le maréchal de Saxe fait tomber Anvers, dernière place sur l'Escaut, et marche sur la Meuse. L'ennemi la repasse en désordre, lui laissant, outre la ville de Namur, sept mille prisonniers et cinquante canons. Cependant deux places, réputées imprenables, Berg-op-Zoom et Maëstricht, couvraient cette rivière, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, et fermaient ainsi la route de la Hollande et du Rhin. Pour agir suivant les règles, avant d'aller plus loin il fallait s'en emparer, et ce n'était pas trop de deux ans pour achever ces deux sièges qui semblaient défier tout le courage et tout l'art français. Tandis que Maurice tenait la campagne, et remportait la victoire de Lawfeld, un de ses amis de fortune et de plaisirs, un Danois, investissait Berg-op-Zoom, et, en dépit d'un bras de mer à passer, enlevait de vive force ce chef-d'œuvre de fortifications (1747). Ce fut ensuite le tour de Maëstricht, qui renfermait, disait-on, la paix dans ses murs.

XXXI. En effet, la Hollande, menacée de toutes parts, trouva que c'était assez payer pour les Anglais, et ne voulut pas attendre les Russes, qui s'annonçaient une seconde fois sur le Rhin. En échange des places conquises, la France recouvra ses colonies, les unes prises, les autres à la veille de succomber, toutes livrées à leurs propres forces depuis des années (1748). Le Canada avait

courageusement résisté. Aux Indes, Dupleix avait défendu Pondichéry, noué des relations avec les habitants du pays, et le commandant de l'île de France, la Bourdonnais, était parvenu avec ses propres ressources à prendre Madras. Mais une affreuse tempête et de tristes divisions entre les deux chefs avaient arrêté leurs succès. Pour prix de ses efforts, la Bourdonnais revint mourir à la Bastille, et peu d'années après, Dupleix, rappelé au moment où il allait conquérir un empire à sa patrie, devait finir ses jours dans une profonde pauvreté. Les Anglais pouvaient rendre sans inquiétude des colonies si mal gouvernées; ils étaient sûrs de les voir végéter et de les ressaisir à la première occasion, pendant que les leurs prenaient chaque jour un nouvel essor.

XXXII. Tandis que l'Angleterre triomphait d'avoir empêché tout agrandissement de la France sur le continent, l'œuvre protestante du traité de Westphalie y avait été consolidée, et Marie-Thérèse ne s'était soutenue qu'en cédant définitivement la Silésie au roi de Prusse. Cet allié, que la France pouvait se vanter d'avoir couvé comme elle avait couvé la Hollande et l'Angleterre, et qui pourtant avait montré, même pendant la guerre, si peu de reconnaissance, restait armé malgré la paix, et cherchait quelque nouvelle occasion d'exercer son génie militaire. En attendant, il jouissait d'une gloire croissante, et partageait avec l'Angleterre l'admiration et le culte des philosophes servilement dévoués au droit du plus fort. En vain Louis XV, accordant à ces princes de la pensée une demi-protection et leur donnant des gages trop nombreux de son indifférence religieuse, nommait Voltaire gentilhomme de sa chambre et historien de la couronne. En vain la fille du boucher Poisson, devenue marquise de Pompadour et premier ministre depuis la mort de Fleury, se déclarait favorable aux libres penseurs et ennemie des jésuites. Elle n'obtint que de justes mépris, et rien ne put empêcher le prince des lettres et de la sagesse d'aller présider l'académie toute française de Berlin et vivre dans l'intimité du roi de Prusse. Toutefois l'union de ces deux joyeux et cyniques amis ne fut pas de longue durée. L'un prétendait tout manier à sa guise; l'autre voulait avant tout rester roi. Ils finirent par se brouiller, et Voltaire alla s'établir à l'ombre du tombeau de Calvin, sur les bords du lac de Genève, d'où il put, au mépris de l'hospitalité, inonder la Suisse et le monde de ses livres impies, et assister en spectateur insouciant à la honte et aux nouveaux malheurs de sa patrie.

XXXIII. En effet, la guerre allait se rallumer. Sur mer, les Anglais regrettaient les concessions que leur avait arrachées le salut de la Hollande. Suivant leur usage, ils saisirent en un jour trois cents navires de commerce. Leurs colons d'Amérique, et parmi eux le jeune Washington, envahirent le Canada, et y massacrèrent avec une rage barbare les soldats qu'ils surprirent. De leur côté, les Français, toujours brillants dans leur premier élan, occupèrent la Corse, et, commandés par le duc de Richelieu, enlevèrent l'île et le fort de Minorque, sans brèche praticable, par une audacieuse escalade. Sur terre, les rôles étaient changés. Désireuse de recouvrer la Silésie, Marie-Thérèse s'était rapprochée de Louis XV, et était descendue jusqu'à appeler la Pompadour sa cousine. Au contraire, Frédéric II avait exaspéré par ses sarcasmes toutes les femmes haut placées, jusqu'à l'impératrice de Russie. A la veille d'avoir l'Europe entière sur les bras, il s'unit à l'Angleterre, digne de faire cause commune avec lui, et, prévenant ses ennemis, il prit l'offensive en Saxe et en Bohême avec quatre-vingt-dix mille hommes (1756).

XXXIV. Au lieu d'accabler les Prussiens et de construire à tout prix des vaisseaux, Louis XV, livrant encore une fois ses colonies à elles-mêmes et réunissant lentement une armée sur le Rhin, préludait à la grande guerre par de mesquines persécutions contre les jansénistes. Le parlement et la Sorbonne lui résistaient avec un zèle non moins ridicule. Un instant cette comédie religieuse prit les proportions des troubles de la Réforme. Un laquais sans place, exalté par les jansénistes, Damiens, voulut donner un avertissement au roi, et, se glissant parmi sa suite,

lui donna un coup de canif (1757). On en fit un Ravaillac. Son arme pouvait être empoisonnée. De terreur, Louis XV se coucha, et appela en toute hâte un prêtre. Le coupable fut mis à la question, puis tenaillé, arrosé de plomb fondu, écartelé aux yeux de toutes les belles dames accourues à la Grève. Sa famille entière fut bannie sous peine de mort.

XXXV. Pendant ce temps-là, Frédéric II faisait une guerre furieuse en Bohême, et mettait admirablement à profit les lenteurs de ses ennemis. Cependant le temps s'écoulait. Il allait avoir sur les bras, d'un côté les Russes, de l'autre les Français commandés par le vainqueur de Minorque. Un seul appui lui restait: c'étaient les Anglais et les Hanovriens réunis à l'embouchure de l'Elbe. Richelieu les accula auprès de Klosterseven et les força tous à capituler. Dès lors comment tenir tête à trois grandes armées? Le roi de Prusse se crut perdu, pensa au suicide; puis, reprenant courage, il résolut de vaincre ou de mourir. L'ineptie des Français justifia cette confiance. Pendant que Richelieu, surnommé le père la Maraude, vivait grassement sur l'Elbe avec ordre de rester immobile, un courtisan, ami de la Pompadour, Soubise, comptant recueillir tout l'honneur de la victoire, occupait Leipsick avec une soixantaine de mille hommes, et attendait, dans une sotte présomption, que Frédéric eût refoulé les Autrichiens en Bohême et les Russes en Pologne. Enfin le grand tacticien paraît à Rosbach avec vingt-cinq mille hommes ramassés à la hâte. Pendant que les généraux prennent leurs mesures pour l'envelopper le lendemain, et que les soldats, se fiant au nombre, restent dispersés pour chercher des vivres, au jour tombant, les Prussiens, qu'on croit au repos, changent de front, et se jettent avec toutes leurs forces sur la droite française. La panique se propage dans le reste de l'armée, qui se débande et ne songe qu'à fuir. La nuit seule couvre sa déroute (1757). En quelques jours, Frédéric aurait bon marché de ces pillards épars en Thuringe, sans les Autrichiens, qui viennent encore de forcer la Silésie. Cette fois ils payeront cher leur inopportune offensive. Leur adversaire a tout l'entrain du génie et de la victoire. Il leur prend ou leur tue quarante mille hommes, et rejette le reste en Bohême. L'année suivante, c'est le tour des Russes, qui, n'ayant su aider personne, se voient justement abandonnés à leur tour.



Marie-Thérèse d'Autriche. (P. 314.)

XXXVI. Sur ces entrefaites, l'Allemagne, irritée des déprédations de Richelieu, se soulève et rend des armes aux Hanovriens parjures de Klosterseven. L'armée du Nord, commandée par un Condé peu digne de ce nom, abandonne ses malades et ses prisonniers, recule jusqu'au Rhin, se laisse tourner à Crefeld par une poignée de Prussiens, cherche dans sa frayeur un refuge à Cologne, livre sans combat Dusseldorf et la route de Bruxelles. En même temps le vaincu de Ros-

bach, Soubise, recevait comme par dérision le bâton de maréchal, et, trop heureux de ne plus être en cause, assistait à distance aux incroyables exploits des Prussiens. Dans sa lutte contre des ennemis cinq ou six fois plus nombreux et sans cesse renouvelés, Frédéric avait vraiment mérité le nom de Grand. L'Europe, qui s'était fait un jeu de l'écraser, admirait maintenant son activité surhumaine, et redoutait le prestige de ses armes. Le nouvel empereur de Russie se déclara son ami. A Paris même l'opinion devint prussienne. Marie-Thérèse renonça à recouvrer la Silésie.

XXXVII. Sur mer, la guerre était encore plus triste pour la France. Successivement, le Sénégal avec son riche commerce de gomme, la Guadeloupe, la Martinique et toutes les petites Antilles étaient devenus la proie des Anglais. Aux Indes, le successeur de Dupleix, le brave mais imprudent Lally-Tollendal, échoua devant Madras, s'aliéna les indigènes, et, écrasé par des forces supérieures, perdit Pondichéry avec les autres comptoirs. Fort de sa conscience, il vint lui-même se constituer prisonnier à la Bastille, et le parlement, fier de réparer par ses rigueurs l'incurie du pouvoir, l'envoya à l'échafaud (1766). Mêmes désastres au Canada, vigoureuse et fidèle colonie, dont l'Angleterre ne vint à bout qu'à force d'hommes et d'argent. Pendant quatre ans, ces Français, abandonnés de leur patrie, attendirent vainement des secours qui n'arrivaient point. Ils se levèrent jusqu'au dernier pour défendre leur capitale, qu'eût sauvée le moindre des corps d'armée inactifs sur le Rhin, et, après une lutte mémorable, ils se virent contraints d'ouvrir leurs portes à l'ennemi.

XXXVIII. L'Espagne veut venir à l'aide des vaincus. Les Anglais lui prennent en quelques mois les Philippines, la Havane, avec neuf vaisseaux et cinquante millions d'or ou de marchandises. Ils menacent Panama, Saint-Domingue, la Floride, la Louisiane. Nul obstacle à leurs conquêtes. La paix seule en arrête le cours, paix à jamais néfaste, par laquelle Louis XV signe, à Paris même, l'abandon du Canada, de la rive gauche du Mississipi, du Sénégal, de Grenade et de Sainte-Lucie aux Antilles, de Minorque, son seul trophée, qu'il s'était flatté de rendre à l'Espagne, enfin de la Louisiane, qu'il fut obligé de donner en échange. Le nouveau monde, avec ses immenses perspectives d'avenir et de richesse, lui était définitivement fermé. Comme dédommagement, il ne recouvrait que ses lointains et chétifs comptoirs des Indes, désormais noyés dans l'empire anglais (1763).

XXXIX. Ainsi, au lendemain du système de Law, sous l'influence d'une philosophie toute matérialiste, en face du triomphe applaudi de la Prusse et de l'Angleterre, la France se voyait sévèrement contenue dans ses frontières, exclue du commerce du monde, et sevrée des richesses pour lesquelles elle s'était si vivement passionnée. C'était le juste châtiment de l'immoralité qui avait miné les plus vieilles familles, de l'orgueil sceptique dont se berçaient les savants, de l'agitation stérile et creuse qui gagnait les classes populaires. De jour en jour le mal s'aggravait. Si les sciences positives faisaient de rapides progrès entre les mains de Réaumur, inventeur du thermomètre, de l'acier et du fer-blanc; de Buffon, créateur du jardin des Plantes et de l'histoire naturelle; chaque découverte de physique ou de géologie était une arme nouvelle aux mains des incrédules; la demi-hostilité de Pascal et de Galilée se changeait en guerre acharnée, et le fils d'un coutelier de Langres, un autre élève des jésuites destiné au clergé, Diderot, entreprenait de résumer dans une vaste *Encyclopédie* les objections, les doutes, les railleries de la science moderne. Louis XV essaya timidement d'arrêter cette publication. L'Europe entière l'imprima, avide de recevoir et de rendre à la France le venin de l'impiété.

XL. Affaiblie par une longue paix et par la protection non moins fatale de Louis XIV, l'Église se défendait mal contre ses ennemis qui, flattant tous les mauvais instincts, avaient pour eux petits et grands, depuis Mme de Pompadour jusqu'au dernier laquais. Pourtant, s'il lui restait encore quelques champions zélés et consciencieux, c'était

parmi les religieux, de tout temps plus indépendants que le clergé séculier, et surtout parmi les jésuites, ordre savant et nombreux, maître de l'enseignement, de la chaire et de l'oreille des rois. C'était déjà contre eux que jansénistes et gallicans avaient déchargé leurs rancunes, que Pascal avait écrit ses *Provinciales,* Molière son *Tartufe.* Depuis lors, la haine contre eux n'avait pas cessé de croître et n'attendait plus qu'un prétexte pour éclater. Au fond, on voulait les anéantir, parce qu'ils étaient l'avant-garde de cette Église contre laquelle toutes les mauvaises passions n'ont jamais cessé d'être conjurées. En effet, aux yeux du juge le plus rigoureux, qu'y avait-il à leur reprocher? Peut-être, dans un esprit de douceur et de conciliation, avaient-ils poussé trop loin les concessions à faire à un siècle dépravé. Fermant les yeux sur les désordres de la cour, au lieu d'imiter la sévérité de saint Ambroise, et oubliant qu'avec le mal toute trêve est dangereuse, ils ne recueillirent que l'ingratitude de leurs élèves et de leurs pénitents. D'un autre côté, ils pliaient quelque peu sous le poids de leurs richesses, dangereux bagages pour des soldats du Christ. L'un et l'autre hémisphère étaient couverts de leurs maisons, de leurs noviciats et de leurs collèges, partout bâtis dans des proportions grandioses. Les sauvages du Paraguay, convertis et gouvernés par eux, les reconnaissaient en quelque sorte pour leurs souverains. Quoi de plus beau que l'activité bienfaisante de ces missionnaires qui portaient jusqu'aux extrémités du monde le flambeau de la foi et de la civilisation, alors que les philosophes du temps se complaisaient en d'égoïstes et stériles rêveries? Mais loin de désarmer les ennemis de la religion, ces conquêtes pacifiques ne faisaient qu'exciter leur jalousie, et il suffit d'un fait isolé pour qu'une société gorgée d'or et de plaisir se ruât sur les plus purs et les plus dévoués de ses serviteurs.

XLI. Aux Antilles, le père Lavalette avait touché au fruit défendu du crédit, emprunté quelques millions à un banquier hollandais, colonisé d'immenses terres, acheté plusieurs milliers de nègres. Un beau jour, deux ou trois de ses vaisseaux se perdirent; incapable de faire honneur à ses engagements, il fut déclaré en banqueroute; la compagnie refusa de payer ses dettes; la justice l'y condamna. L'occasion était belle pour soulever l'opinion populaire, pour assouvir la haine des vieux jansénistes et des jeunes philosophes. Une enquête générale fut ordonnée. Il n'est point de grief, absurde ou usé, qu'on ne relève contre des gens dont on veut se défaire. Bien que l'on ne fût plus au temps de Henri IV et de Philippe II, et que, parmi les catholiques, la prépondérance appartînt à la France, l'ordre se vit proscrit comme professant des maximes contraires à l'indépendance nationale; ses biens furent confisqués, ses membres rendus au clergé séculier, sinon bannis. Cet exemple fut suivi avec un irrésistible entraînement. En Espagne et à Naples, la famille des Bourbons, saisie d'une manie de suicide, frappa sans hésiter l'avant-garde de l'Église, les plus fidèles soutiens de la société et du trône. En Portugal, ce fut encore pis. Accusés d'un complot contre la vie du roi, les jésuites furent jetés dans des cachots infects, livrés aux tortures et traités avec une cruauté digne des temps barbares.

XLII. Ainsi avaient jadis péri les templiers. Mais là ne devait pas s'arrêter cette triste ressemblance. Les souverains catholiques s'entendirent pour exiger du pape Clément XIII la ruine complète de la compagnie. Leurs obsessions et leurs menaces firent mourir le pape de douleur. Son successeur, portant aussi le nom fatal de Clément, fut élu, comme Clément V, à force de violence et d'intrigues, et à condition de consentir à la suppression demandée. A peine sacré, il se débattit contre ses engagements, et chercha à gagner du temps, cruellement balancé entre son honneur compromis et le cri de sa conscience. Il finit par céder, prononça, comme Clément V, une dissolution sans motifs (1764), dans le seul intérêt de la paix, et, peu de temps après, mourut fou de remords. A la honte des peuples catholiques, ce furent l'Angleterre, la Prusse et la Russie qui abritèrent les derniers jésuites, et qui gardèrent cette précieuse semence à la génération suivante.

XLIII. Cette persécution fut regardée

comme une grande victoire. Avoir écrasé la compagnie de Jésus, c'était se relever des hontes de la dernière guerre, réparer la perte de ses colonies, égaler la gloire de ses voisins et à jamais illustrer un règne. En échange des jésuites, la France fut dotée des francs-maçons, société secrète se rattachant, disait-on, aux anciens templiers, et employant précisément à l'élévation de ses membres et à la ruine de ses adversaires l'organisation dont elle accusait les ordres religieux, c'est-à-dire la puissance d'une affiliation mystérieuse, d'une aveugle obéissance et d'un espionnage général. Entouré d'épreuves et de serments, formé en grande partie de gens sans foi, d'ambitieux, de réfugiés de tous les pays, le nouvel ordre ne tendait qu'à ruiner de plus en plus la religion et le pouvoir.

XLIV. Toutefois il ne fallait pas s'arrêter en si beau chemin. Non contents d'avoir détruit les missions du Paraguay, de l'Inde et de la Chine, et d'avoir réduit à un commerce avide l'apostolat de l'Europe chrétienne, les philosophes encourageaient de leurs éloges et poussaient à de nouveaux exploits les hommes d'État du jour. Lâche et tyrannique dans les pays catholiques, inique et envahissante dans les pays protestants, la politique, identifiée partout au droit du plus fort, allait faire bien d'autres victimes. L'Angleterre et Frédéric II lui-même furent devancés. Une protestante plus audacieuse et plus cynique, l'Allemande Catherine II, impératrice de Russie par le meurtre de son mari, se posa comme le type consommé du souverain moderne. Diderot et Voltaire s'empressèrent de lui ériger un piédestal. Il lui restait à s'illustrer par quelque entreprise fameuse. Elle jeta les yeux sur la Pologne, à demi conquise par Pierre le Grand, mais se débattant encore contre la mort. Ce pays souffrait plus qu'un autre de la dissolution des jésuites, qui en avaient été les apôtres; la cause catholique y était intimement unie avec le salut de la patrie, et le parti russe n'y avait pas de meilleurs appuis que les dissidents et les juifs. A la mort du roi Auguste III, Catherine prétendit lui donner pour successeur un de ses favoris, le fit élire sous la pression de ses baïonnettes, et maintint par la violence les prétendues libertés qui paralysaient la constitution polonaise. Quiconque résista fut envoyé en Sibérie.

XLV. En ce péril suprême, le sentiment national se réveille. Une magnifique insurrection éclate et disperse l'étranger. A sa tête marche le vénérable évêque Krasinski; sur ses étendards elle porte le crucifix et la madone; Jésus et Marie, voilà sa devise. Dans sa fureur, Catherine lâche sur les rebelles les Cosaques Zaporogues, barbares indisciplinés, qui massacrent jusqu'aux femmes et aux enfants. Alors les Polonais invoquent une dernière fois l'aide de la France, et demandent à Louis XV un roi héréditaire de son choix. Mais, abruti par un joug encore plus vil que celui de Mme de Pompadour, il se contenta de leur envoyer de l'argent et quelques officiers. Les Turcs seuls, abdiquant leurs rancunes, viennent au secours de ceux qui les ont tant de fois combattus. Quant aux sages, aux penseurs, ils sont tous pour Catherine. Diderot et Voltaire l'encouragent; les Anglais guident ses vaisseaux dans l'Archipel; le successeur du grand Frédéric, et son imitateur l'empereur Joseph II, triste fils de Marie-Thérèse, s'entendent avec les Russes, non plus pour donner un roi à la Pologne, mais pour se la partager. Leurs armées enlacent ce malheureux pays, et y étouffent toute résistance dans le sang. Cracovie tomba la dernière, et, avec elle, l'indépendance et la vie de cette brave mais imprudente nation. Le plus grand crime politique des temps modernes était consommé sans que personne élevât la voix en faveur des opprimés.

XLVI. Pour se consoler, Louis XV occupait la Corse, île rude et indomptée, qui devait bientôt donner un maître à la France (1768). Du reste, il se livrait chaque jour à un despotisme plus mesquin et plus tracassier. Le parlement ne jouit pas longtemps de son triomphe sur les jésuites. Pour quelques observations au sujet des finances, il fut dissous, et avec lui disparut le dernier vestige d'institutions libres (1772). Serviteur fidèle et dévoué des rois, il n'avait que trop

flatté leurs velléités d'omnipotence; il était juste qu'il les subît à son tour.

XLVII. L'horizon devenait triste. Au milieu du progrès des sciences, de la navigation et de l'industrie, dans le siècle le plus savant et le plus orgueilleux qui fût jamais, en présence de l'Angleterre se gouvernant elle-même et dominant la mer sans partage, de la Prusse forte de sa belle et invincible armée, enfin de la Russie régnant sur la Vistule et sur la mer Noire, et menaçant Constantinople, la France n'avait plus ni colonies, ni marine, ni prestige militaire, ni liberté. Elle assistait impuissante à la ruine des nations catholiques, dont elle était la première, et abandonnait l'Espagne aux rapines des Anglais, l'Italie au joug autrichien, l'Irlande et la Pologne aux plus cruelles persécutions. Il semblait que l'heure de la caducité eût ainsi sonné pour elle. D'autant plus entêtés de leur noblesse qu'elle n'avait plus de sens ni de fondement véritable, les grands donnaient l'exemple d'une superbe oisiveté, d'un luxe et d'un goût dépravés, de la plus honteuse indifférence religieuse et politique. Corrompus avant de s'être élevés jusqu'à eux, les petits n'avaient plus assez de sève pour remplacer ces membres gangrenés, et le travail séculaire du sang nouveau qui régénère le sang vieilli ne suffisait plus à ranimer la vie de la nation. Il fallait une grande crise, et un de ces remèdes violents où le mal se guérit par son excès même : chacun le proclamait.

XLVIII. Voltaire seul, satisfait de son opulence et de sa gloire, trouvait que les choses allaient pour le mieux, continuait à rire de tout, et s'efforçait de mettre à la raison quiconque parlait de combler le vide creusé d'un commun accord par l'impiété et par le despotisme. Malgré ses invectives, croissait le nombre dangereux des gens en quête d'un expédient pour arrêter la décadence. Le mal, aux yeux de cette génération matérielle, ayant surtout son siège dans les finances, plus d'un esprit sérieux, suivant la trace de Racine et de Vauban, oubliait que la servitude est le châtiment nécessaire, non la cause de la corruption, et, sans se préoccuper de la régénération des mœurs, demandait seulement l'égale répartition des impôts, la liberté du travail et du commerce, se flattant de détruire ainsi la paresse, l'incurie, la misère générales. C'était reproduire servilement les idées des Anglais, qui, forts de leur activité et de leur industrie, ne cherchaient qu'à inonder le continent des produits de leurs manufactures, et prêchaient en France le libre échange, comme la Russie soutenait la liberté politique en Pologne. Pourtant le système de Law avait montré que les institutions les plus utiles sont des armes funestes en de mauvaises mains, et que ce qui augmente la puissance des peuples vigoureux précipite la ruine des peuples faibles. L'exemple du Portugal, devenu depuis un siècle une succursale de l'Angleterre, achevait de le prouver. Aussi Voltaire avait-il assez bon marché des économistes, qu'il accablait de ses pamphlets, et auxquels il reprochait avec raison, comme aux alchimistes du moyen âge, de vouloir créer par leurs combinaisons la richesse que le travail et l'économie sont seuls capables de produire.

XLIX. Il venait moins facilement à bout d'une nouvelle école philosophique, qu'il pouvait se vanter d'avoir suscitée par son scepticisme sans limites. En effet, à côté des encyclopédistes, téméraires démolisseurs de toute croyance, à côté des économistes qui, pour guérir le paralytique, l'engageaient à jeter ses béquilles, la réforme financière et sociale avait son Calvin dans le fils d'un horloger protestant, dans l'austère et logique Jean-Jacques Rousseau, que Genève rendait à la France en échange du terrible réformateur du XVI[e] siècle. De bonne heure aigri par la pauvreté, mal à l'aise dans les salons où se complaisait Voltaire, éconduit comme compositeur, repoussé par la Suisse et par la France, il conçut contre la société moderne une haine vigoureuse, que le voyage d'Angleterre fut loin de dissiper. Dans un temps où chacun sondait les plus profonds mystères, l'académie de Dijon lui fournit la première l'occasion de développer ses idées. Quelle était, demandait-elle, l'influence sur les mœurs des sciences et des arts, et d'où pro-

venait l'inégalité des hommes? Les deux mémoires de Rousseau résument toute sa doctrine. Ce n'est plus le chrétien marchant d'un pas sûr dans la voie du progrès et consacrant toutes ses facultés à la gloire de Dieu, mais l'élève de Salluste et de Tacite flétrissant la richesse, la science et les plus pures jouissances de l'art comme fatales au cœur des peuples, et désespérant de trouver la liberté, l'égalité, la fraternité ailleurs que sous la tente des barbares. C'est à l'État, représentant, non la volonté de quelques-uns, mais celle de tous, de raviver ces vertus, naturellement données à l'homme, mais détruites par la superstition, d'élever la jeunesse, de combattre la corruption, de niveler les rangs, en un mot, de réaliser cette république que Platon, Fénelon et tant d'autres ont rêvée.

L. Nul ne songe que cette illusion prépare des armes terribles à quelque nouveau despote, devenu, comme Calvin, le maître des consciences et exploitant à son profit le vieux prétexte du salut public, et qu'au contraire le mal véritable, la vraie cause des vices et des inégalités est innée au fond du cœur humain, où chacun serait libre de la combattre. Malgré ce grave péril, malgré les railleries des sceptiques, les âmes sensibles, les femmes et la multitude se passionnent au seul nom de la liberté, de ce bien toujours cher et depuis si longtemps inconnu. Celui qui a osé en rappeler le souvenir et dans ses romans parler encore d'amour comme d'une chose sainte et véritable, devient un héros persécuté pour la justice. A sa voix, chacun brûle de revenir à cet état primitif de Sparte et de Rome, dont la félicité quelque peu brutale, achetée par l'ignorance et par la pauvreté, semble un âge d'or auprès des hontes d'un siècle raffiné, et ne pâlirait que devant les joies et les grandeurs oubliées de l'Évangile. Ainsi, en face de la secte rare et peu populaire des économistes, qui n'aspirent qu'à déchaîner le torrent de la richesse, grandit celle des naturalistes qui prétendent l'arrêter, qui tentent l'œuvre impossible de combattre une civilisation de douze siècles et de lui faire remonter le cours des âges. Si quelques-uns se bornent aux questions financières, les autres, plus logiques, cherchent leur solution dans le renouvellement de la société tout entière. C'est le grand mouvement de la Réforme qui recommence, non plus par la révolte des rois et des évêques contre le pape, des grands et des prêtres contre les évêques, mais par l'insurrection des bourgeois et du peuple lui-même contre toute hiérarchie, toute autorité divine ou humaine. Le but n'est plus l'interprétation des Écritures et la recherche de la vérité religieuse, mais le partage équitable des honneurs, des richesses et du bien-être en ce monde.

LI. Par un contraste singulier, tandis que, mettant un terme aux controverses religieuses et vouées au culte de l'intérêt bien entendu, l'aristocratie anglaise et la royauté prussienne tiennent leurs sujets étroitement unis, et les font travailler à l'accroissement de leur domination, le peuple le plus intelligent de la terre languit dans une triste impuissance, et remue pour en sortir tous les problèmes politiques et sociaux. Les protestants se contentent d'un fragment de vérité sous lequel ils abritent leur vie et leur génie pratique. Élevés à l'ombre de la vérité complète, qui n'est jamais acceptée sans combat, les Français la rejettent tout entière, et font l'essai le plus audacieux que l'homme ait jamais tenté, d'agir par sa raison pure et par ses propres forces.

LII. En présence de ce mouvement menaçant, Louis XV, courbé sous le poids du vice et des années, se contentait de répéter : « Après moi le déluge! » et cherchait à s'étourdir en de nouveaux plaisirs. Incorrigible dans la débauche, il y contracta le mal qui l'emporta. Il fallut se hâter d'enterrer ce corps où la pourriture avait devancé la mort (1774). Il alla rejoindre à Saint-Denis l'aïeul dont il n'avait que trop continué les fautes, et les anciens rois auxquels ses cendres allaient bientôt porter malheur. Le vieux prince de la philosophie, Voltaire, lui survécut encore, et vint jouir à Paris de sa scandaleuse popularité. Ses derniers jours furent un véritable triomphe, triomphe du cynisme et de la plus insouciante incrédulité. Accablé

de ses railleries, Rousseau lui-même désespéra de relever cette société en ruines, la jugea aussi malade que la Pologne, à laquelle il avait naguère donné une consultation, et mourut à demi fou de dégoût et de mélancolie. Peu d'années après, une sepulture commune devait réunir les deux philosophes ennemis. Par une amère dérision, tandis que les ossements des rois étaient jetés au vent, ceux de Voltaire et de Jean-Jacques venaient occuper en grande pompe la basilique rejetée de Dieu que Louis XV avait élevée à sainte Geneviève.

LIII. Au moment où les choses penchent vers leur ruine, quelquefois, par une merveille d'héroïsme, un homme de cœur se dévoue, et oppose sa seule poitrine au torrent du vice, jusqu'à ce qu'il périsse sous le poids d'un si grand effort. Ainsi, à la veille de la Réforme, Jérôme Savonarole avait un instant réprimé la corruption de l'Italie, et, l'enthousiasme dissipé, était mort sur un bûcher. Après avoir eu son siècle des Médicis avec ses misères et ses splendeurs, sa magnificence et puis son triste revers, la France descendait avec une effrayante rapidité sur la pente de la dépravation. Ce ne fut pas un moine, ce fut un roi qui, désavouant les funestes traditions de ses aïeux, lutta contre les entraînements d'une génération pervertie. Bon, pur, généreux comme l'élève de Fénelon, prêt pour le bien de son peuple aux sacrifices de la plus sévère économie, type accompli du père de famille sur le trône, Louis XVI était assurément le meilleur souverain depuis saint Louis. Son austérité était tempérée par la grâce et l'enjouement de sa femme, Marie-Antoinette, Autrichienne et pourtant ennemie de la raideur et de l'étiquette, aimant les fêtes, les nouveautés, et faisant une guerre innocente à la parcimonie de son époux. Du reste, leurs plaisirs champêtres du petit Trianon étaient aussi loin de l'ancien faste de Versailles que les bosquets de ce modeste jardin différaient des grandes allées du parc royal. Béni de Dieu, embelli de deux beaux enfants, ce jeune et chaste couple semblait destiné à désarmer les plus pervers et à devenir l'idole de tous. Pourtant un sinistre augure planait sur leurs têtes, et d'affreux malheurs dans la foule avaient empoisonné au Champ-de-Mars les fêtes de leur mariage.

LIV. L'heure était venue de voir jusqu'où irait l'action de ce bon roi si désiré. Son arme la plus puissante était la vertu, arme supérieure dans le gouvernement des âmes à la force et au génie, mais aussi odieuse aux âmes corrompues que chère aux cœurs honnêtes. Au premier abord, la cour reprit une décence et une dignité depuis longtemps inconnues. Les vices bruyants se turent et rentrèrent dans l'ombre. Ils ne tardèrent pas à relever la tête, et ce fut à son propre foyer que Louis XVI trouva ses premiers ennemis. De ses deux frères l'un était philosophe, incrédule, et soutenait avec entêtement les prétentions de la magistrature; l'autre, superbe et chevaleresque, encourageait de tout son pouvoir la morgue des nobles; enfin le duc d'Orléans, héritier de la dépravation du régent et de son amitié pour les Anglais, se trouvait mêlé à toutes les turpitudes, et était le chef désigné des secrètes affiliations de factieux. Les courtisans, qui affectaient de ne plus croire au bien, ne laissèrent même pas à l'abri de leurs soupçons le désintéressement du roi, la fidélité de la reine, et accablèrent des plus noires calomnies ceux qu'ils n'étaient capables ni de comprendre ni d'aimer. Abreuvé de chagrins dans sa famille, Louis XVI n'était pas mieux traité au dehors. Son avènement avait été signalé par une clémence sans limites. En même temps qu'il ouvrait les prisons d'État, il suspendait les persécutions contre les jansénistes et les protestants, revenait tacitement sur la révocation de l'édit de Nantes, laissait rentrer en foule les calvinistes proscrits, et enfin rétablissait les parlements dissous par Louis XV. Ceux qu'il avait comblés de bienfaits se signalèrent presque tous par leur ingratitude et par une violente opposition.

LV. Si tel était le prix que le nouveau roi recueillait de sa mansuétude, que pouvait-il espérer sur le terrain vague et mystérieux de la politique? Bon jusqu'à la faiblesse, animé du seul désir du bien, il crut réussir

en essayant de tous les systèmes et en appelant chacun à travailler au bonheur de ses peuples. Les économistes y furent conviés aussi bien que les élèves de Rousseau. D'un côté, une vive impulsion fut donnée au commerce, à l'agriculture, à la marine; de l'autre, furent tentés de sincères efforts pour ramener toutes choses à la nature. Les bergers de Florian succédèrent dans les lettres aux grands personnages de l'antiquité; Gluck et Grétry redemandèrent à la musique des inspirations pures et vraiment dramatiques; partout des jardins anglais à l'imitation du petit Trianon, remplacèrent les allées droites et compassées du siècle précédent; les modes mêmes se simplifièrent, et les femmes se dépouillèrent de leurs paniers. Au milieu de ces transformations opérées avec l'entrain et le prestige de la nouveauté, un ministre honnête, naïf économiste, Turgot, tentait d'extirper les abus invétérés qui enlaçaient la société, et qui, non moins vivaces en ce monde que la mauvaise herbe des champs, avaient crû depuis des siècles sans être réprimés.

LVI. Le mal matériel, de beaucoup le moins grave, était le seul dont on se préoccupât. Il eût sans doute été possible d'y remédier sans bouleverser l'ordre social avec lequel il faisait corps. Mais c'était précisément une révolution universelle que rêvait ce siècle présomptueux, appelé, croyait-il, à créer en un jour des institutions supérieures à celles du passé. Néanmoins Turgot espérait encore tout concilier. Plus sage que beaucoup de ses successeurs, il voulait avant tout favoriser l'agriculture, objet de sa juste prédilection, source inépuisable de forces, de richesses et de vertus. A ses yeux, la première chose était de débarrasser le paysan des charges que les besoins de l'État et l'oisiveté de la noblesse avaient accumulées sur ses épaules. D'un côté, les seigneurs recevaient la dîme comme au temps où ils rendaient la justice, entretenaient les routes et défendaient le territoire; de l'autre, le roi, qui avait successivement couvert la France de ses juges, de ses ingénieurs, de ses troupes régulières, levait, pour les payer, la taille qui avait atteint et dépassé l'importance de la dîme. Non seulement les nobles percevaient encore des droits pour des services qu'ils ne rendaient plus, mais ils restaient à l'abri des nouveaux impôts, et même en absorbaient une bonne partie par leurs traitements et leurs pensions. De plus, le pouvoir, dans son indigence, n'avait cessé d'accroître le nombre des privilégiés par la création et la vente d'offices, dont le principal revenu était l'exemption de la taille. Par là le fardeau se concentrait tous les jours davantage. Il en était de même des corvées, seule ressource pour l'entretien des chemins, et du service militaire régulier, dont les gentilshommes et leurs valets avaient la prétention de demeurer affranchis.

LVII. Ce qui achevait de faire paraître l'impôt intolérable, c'est qu'il était proportionné, non aux biens, mais aux revenus supposés de chacun, et que, comme les curiales du Bas-Empire, les petits propriétaires d'une paroisse devaient répondre les uns pour les autres. Chaque année l'un d'eux était désigné pour payer le tout; s'il ne parvenait pas à se faire rembourser, il restait ruiné. Ainsi, ce qui, dans des communes unies, constituait jadis un régime simple et paternel, avait depuis ouvert le champ aux tracasseries les plus arbitraires. Mieux valait mille fois une règle fixe, immuable, atteignant les biens, non les personnes, et demandant au noble, comme au roturier, un léger droit pour sa terre. Or ce principe, déjà proclamé par Vauban, souleva des tempêtes; chose singulière, il révolta moins les gentilshommes de province, encore imbus des traditions de leurs aïeux, que la noblesse parisienne, résidu de la corruption de deux règnes, et que le parlement, intraitable ennemi de toute réforme. Le roi faillit. Tout ce qu'il crut possible, ce fut de détruire la solidarité de la taille et d'abolir la corvée.

LVIII. Mêmes clameurs quand il s'agit de rendre au commerce des grains la liberté maladroitement supprimée par Colbert, et de renverser les barrières entre provinces, les douanes à la frontière, à la faveur desquelles les grands, et parfois les princes, accaparaient le blé, et s'enrichissaient périodique-



Le petit Trianon. (P. 323.)

ment par des chertés factices. Ce fut bien pis quand Turgot proposa l'abolition des jurandes et des maîtrises, devenues les entraves de l'industrie, et le rachat des droits féodaux, usages fort respectables dans l'origine, mais peu compatibles, pensait-il, avec le progrès de la science, la centralisation du pouvoir et la facilité des communications. Pour le coup, c'était une attaque directe contre la vieille société féodale, une atteinte sérieuse à la propriété. Les nobles de France, qui n'avaient pas su, comme ceux d'Angleterre, passer de la vie des camps à celle des affaires et rester les citoyens les plus actifs, les plus intelligents de leur pays, ne s'en montrèrent que plus acharnés à défendre leurs privilèges. Ils demandèrent à grands cris le remplacement de Turgot. Louis XVI céda encore, n'osa pas briser leur résistance. Il fallait d'ailleurs une main plus sévère et moins tendre que la sienne, il fallait de longues et terribles leçons, non pour abattre les institutions du passé, chose toujours facile, mais pour relever sur de nouvelles vertus, sur des mœurs plus pures, sur des vies plus actives, l'édifice de l'avenir. Toute réforme fut ajournée. Au lieu d'un économiste, un banquier genevois, Necker, fut appelé aux affaires (1776), et, comme auparavant, on vécut au jour le jour d'emprunts onéreux.

LIX. Cependant la maladie du temps était surtout une maladie morale, et la prospérité publique contrastait singulièrement avec la gêne du trésor. Les sommes que les paysans demandaient à ne plus payer seuls, et dont les grands s'obstinaient à ne point partager la charge, étaient peu de chose en comparaison des budgets d'aujourd'hui. Au milieu d'une lutte que l'avidité des uns et des autres envenimait chaque jour, la population s'accroissait rapidement, l'industrie et la culture mettaient à profit les découvertes de la science, le commerce et la marine avaient repris des proportions depuis longtemps inconnues. Les bénéfices étaient presque tous pour les bourgeois, pour les petits, dont ils récompensaient l'activité. Or, loin de les satisfaire, ils ne faisaient qu'irriter leurs convoitises, que surexciter leur orgueil et le sentiment de leur force. Tandis que de part et d'autre couvaient ces mauvaises passions, un événement qui devait, en réalité, leur fournir un nouvel aliment, vint distraire l'attention publique.

LX. L'Amérique était depuis deux siècles un vaste champ d'essai ouvert à tous les peuples de l'Europe. De même que jadis la Grèce, parvenue à sa maturité, avait semé ses comptoirs sur les rives de la Méditerranée, de même que Rome, au déclin, avait revécu dans Constantinople, ainsi maintenant chacun travaillait au delà de l'Océan, et recueillait le fruit de ses vices ou de ses vertus. La cruelle et paresseuse Espagne avait rétabli, par la traite des nègres, l'esclavage païen, s'était contentée d'amasser l'or et l'argent de ses mines, et n'avait établi que des colonies peu durables. Le Portugal n'était pas plus fort au Brésil que les successeurs de Charles-Quint au Mexique et au Pérou. Si les peuples catholiques avaient tenté quelques efforts plus heureux, eux-mêmes avaient ensuite pris à tâche de les paralyser avec l'aveuglement qui faisait partout leur fatale infériorité. La chute des jésuites avait entraîné celle des belles missions du Paraguay, charmante république chrétienne, qui reproduisait les vertus, la charité, la communauté de biens de la primitive Église. Avant que Louis XV perdît le Canada, la main de Louis XIV et de Colbert l'avait en quelque sorte étouffé à son berceau, et en avait détourné, à force d'entraves, le flot des nouveaux habitants.

LXI. Au contraire, les Anglais, apportant dans l'Amérique du Nord leur esprit d'indépendance et leur activité, y avaient fondé un État de plusieurs millions d'âmes, où les innombrables sectes protestantes, depuis les quakers jusqu'aux anabaptistes, vivaient en pleine liberté, où les villages se gouvernaient eux-mêmes, et devenaient souvent, par leur prospérité, de grandes et riches cités. Dans un siècle qui se passionnait uniquement pour la puissance matérielle, cette colonie excitait à un haut degré l'admiration et l'envie générales. Sur ce sol si vaste et si fertile, encore à demi couvert de forêts vierges, la forte

Angleterre semblait encore rajeunie. Là vraiment l'homme était affranchi de tout passé, de toute tradition, de toute servitude. C'était l'état de nature tel que Rousseau l'avait rêvé.

LXII. Il ne manquait plus à cette république idéale que de secouer le joug de sa mère patrie. Le parlement de Londres lui en fournit maladroitement le prétexte par quelques atteintes à la liberté du commerce. Pour un droit sur le thé, les Américains se révoltèrent, et proclamèrent leur indépendance. Les philosophes, qui avaient vu d'un œil insouciant la mort de la Pologne, la ruine du Paraguay et du Canada, prirent feu pour ces étrangers, connus seulement par leur cruauté contre les Français. A leur appel, des volontaires, jaloux de prendre part à la nouvelle croisade, passèrent en foule l'Océan (1778). C'était le même empressement que pour assurer jadis la liberté de la Hollande, comme si la France avait pour mission de contribuer à la fondation de tous les pays protestants. Toujours faible, Louis XVI se laissa entraîner par le torrent. N'avait-il pas pour excuse les envahissements perpétuels et l'orgueil démesuré des Anglais? N'était-ce pas une belle occasion de se venger de leurs affronts, de relever sa marine, et de rentrer dans le nouveau monde? Mais, par une méfiance qui rappelait la conduite de la Hollande au sujet de la Belgique, les Américains exigèrent que le roi renonçât d'avance à recouvrer le Canada. A ce prix ils lui feraient la grâce d'accepter son alliance. Il eut l'inconcevable désintéressement d'y consentir, et brisa à tout jamais les espérances de Français qui brûlaient d'être rendus à leur patrie.

LXIII. La guerre commença par des exploits qui permettaient de s'étourdir sur cette faute, et qui flattaient l'amour-propre national, si facile à satisfaire. Le Sénégal fut reconquis. Dans la Manche, l'Océan et la Méditerranée, la marine anglaise fut tenue en échec, souvent par des forces inégales. Enfin, en Amérique, le jeune la Fayette, à la tête d'une poignée d'hommes, accula les Anglais à la baie de Chesapeak. De tous côtés lui arrivèrent des renforts : ici trente-huit vaisseaux de ligne français, là Washington avec huit mille Américains. L'ennemi se rendit avec deux cent quatorze canons et trente navires.

LXIV. Désormais la liberté des États-Unis était assurée. L'Angleterre le comprit avec une rare sagesse, et n'employa plus ses forces qu'à se venger de la France. Elle perdit Minorque, mais elle conserva Gibraltar. Elle prévint aux Antilles la réunion de quarante-cinq vaisseaux français et espagnols, qui devaient lui enlever la Jamaïque. En vain, après un combat acharné et la perte de quatre bâtiments, l'amiral de Grasse lutta le dernier, sur *la Ville-de-Paris,* contre cinq navires ennemis. Au bout de douze heures, tous ses hommes, sauf deux, étant tués ou blessés, il fut obligé d'amener son pavillon. Dans l'Inde, la fortune était moins cruelle. Parti avec cinq vaisseaux, le bailli de Suffren rallia ce qui restait d'hommes et de bâtiments à l'île de France, livra quatre batailles douteuses contre des forces supérieures, et enfin gagna la cinquième. Au moment de profiter de ce succès, il apprit que la paix était conclue.

LXV. Le Sénégal était restitué à la France, Minorque à l'Espagne, et l'indépendance des États-Unis d'Amérique, but principal de la guerre, était définitivement reconnue. En échange de ces pertes, l'Angleterre avait affermi son gigantesque empire dans l'Inde, et, grâce aux illusions des économistes, elle avait obtenu sur le continent la liberté de commerce qu'elle désirait si vivement (1783). En quelques années, la France fut inondée de ses tissus à vil prix, contre lesquels ne pouvait encore lutter l'industrie nationale. L'élève des moutons, que Louis XVI venait d'encourager par l'introduction des mérinos, la culture du lin et du chanvre, qui enrichissait les provinces de l'Ouest et du Nord, furent profondément atteintes par l'usage du coton au lieu de la laine et du fil.

LXVI. Ce nouveau sacrifice aux théories des économistes n'amena donc que des souffrances. Les exploits de la marine et l'affranchissement des États-Unis n'eurent pas de meilleurs résultats, et ne firent que renforcer les idées déjà répandues de Rousseau. La Fayette et les autres soldats revenus d'Amé-

rique charmaient les esprits par la peinture de cette république idéale, de ces colons sans distinction de caste, cultivant à l'envi de belles campagnes et faisant leurs propres affaires avec la plus entière liberté. En présence de ce vaste champ, ouvert au travail et à l'industrie modernes, et capable de rassasier toutes les convoitises sans que leur choc vînt troubler la prospérité générale, personne ne songeait que l'Europe avait offert un spectacle mille fois plus admirable, alors que, jeune tout entière, elle défrichait son sol ingrat par la main de ses moines, qu'elle le couvrait d'abbayes, de villes libres, d'innombrables communes, qu'elle le défendait contre les Sarrasins, les Normands, les Turcs, les Tartares, et que, parée des chefs-d'œuvre de l'art chrétien, elle s'unissait spontanément pour les hauts faits de la guerre sainte.

LXVII. Qui avait troublé l'ordre de cette magnifique république, sinon ses membres eux-mêmes, infidèles à leur mission, et tour à tour occupés à se déchirer les uns les autres? L'Italie avait corrompu l'art dans sa source, et personne n'avait recueilli son héritage; ses plus riches cités s'étaient ruinées par leurs dissensions, et avaient cédé leur fortune à la Hollande et à l'Angleterre. La France, pays guerrier par excellence, appelée à conquérir la Palestine, la Syrie, l'Égypte, la Barbarie, peut-être même Constantinople, avait consumé ses forces contre l'Espagne et contre l'Autriche, n'avait pas même gardé sa vieille frontière du Nord, et, dégénérée avant le temps, semblait avoir légué son génie militaire à la Prusse et à la Russie. Dans cette lamentable décadence, la jeunesse, avec sa vie et son charme, s'était conservée chez les peuples septentrionaux, mais incomplète et vouée aux seuls intérêts matériels. Pourtant on se passionnait pour la prospérité de la race anglo-saxonne, de même que jadis pour l'élégance de l'Italie, et, comme il est plus facile d'imiter le mal que le bien, au lieu de prendre l'activité, l'économie, la sagesse, la persévérance de ce peuple tenace, on renchérissait sur sa demi-incrédulité. On n'avait plus qu'un souverain mépris pour un passé glorieux, mais lointain, pour la noblesse, la royauté, le clergé, et pour tant d'autres institutions, respectables par leurs services, bien que déchues de leur splendeur. Ne voyant que les abus, on oubliait que soi-même on les avait faits par ses vices, son insouciance, sa soif d'or, de plaisirs et sa servilité, et l'on s'imaginait qu'il suffirait d'un jour, d'une idée, pour se relever de cette chute volontaire de cinq siècles.

LXVIII. Pendant que la foule s'enivrait de ces vagues perspectives de nouveautés, les grands persistaient à défendre leurs privilèges menacés et refusaient obstinément de prendre part aux charges de l'État. Pour un déficit annuel de quelques millions, le trésor était aux abois. Turgot venait de mourir. Necker était disgracié pour avoir timidement marché sur ses traces. Le parlement et une assemblée de notables, convoqués pour la circonstance, avaient également rejeté un projet de subvention territoriale (1787). En cet embarras, la Fayette prononça un nom oublié depuis longtemps, invoqué plusieurs fois dans les grandes calamités nationales, et, au fond, répondant au besoin des esprits, celui des états généraux. Louis XVI saisit cette idée avec empressement, à la fois heureux de se décharger du fardeau des affaires et d'en remettre la pesante responsabilité à ses peuples eux-mêmes. Consultés par le meilleur et le plus sincère des souverains, éclairés par le flambeau de la philosophie et de la science, comment ne retrouveraient-ils pas le chemin perdu de leur félicité? Chacun se crut revenu aux beaux jours, non de saint Louis, qui passait pour un superstitieux et un barbare, mais de Sparte et de Rome antiques.

LXIX. Les élections se firent avec un indicible enthousiasme, et les députés des trois ordres se hâtèrent d'accourir à Versailles (1789). En réalité, sous ces habits de prêtres, de nobles, de bourgeois, c'était Voltaire et Rousseau qui venaient siéger, l'un avec son rire démolisseur, l'autre avec ses utopies niveleuses. Devant eux allait comparaître, pour être jugée de fond en comble, une société corrompue, vivant de cynisme et de plaisanteries, refusant le nécessaire à son souverain, et brouillée, comme les mauvaises

familles, pour une misérable question de finances. Dès le début, la guerre éclata entre les deux écoles philosophiques. Les grands seigneurs voltairiens, qui, sous Louis XV, avaient signé la paix de Paris et l'abaissement de la France, détruit jésuites et parlement, continuaient à soutenir qu'il n'y avait rien à faire, et espéraient, comme jadis, amuser, puis dissoudre les états généraux. D'un autre côté, la multitude, représentée par le tiers état, nourrissait des espérances toujours chères aux cœurs généreux, n'était pas résignée à ne voir dans la liberté civile et politique et dans la grandeur nationale, que de vaines illusions, croyait revenir sans peine à des institutions représentatives sérieuses, et témoignait un désir naïf et sincère de seconder le roi dans la correction des abus. Or la force de l'opinion n'était pas pour les indifférents, qui s'endormaient sur la pente de la décadence, mais pour ceux qui voulaient la remonter, fût-ce au prix des plus grandes calamités. En vain la religion, mère des races chrétiennes, et la royauté alliée naturelle des classes populaires, toutes deux réconciliées en Louis XVI, offraient de s'interposer entre les partis. Ce n'était pas le jour de la paix, mais du combat, et malheur à qui prétendait l'empêcher! Si la chaîne des traditions s'était rompue, si cette génération ne mettait son espoir qu'en d'étranges nouveautés, à qui s'en prendre, sinon à ceux qui l'avaient égarée et pervertie? En cherchant la vérité, on allait la persécuter; mais, après tout, on la cherchait, et c'est au milieu de tels orages qu'elle se fait jour ici-bas.

LXX. Comme si le nombre ajoutait aux lumières, il y avait plus de mille députés. Par une concession faite à sa puissance, le tiers état en comptait autant que les deux autres ordres réunis. Fier de sa force, il les somma de se réunir à lui. Après une longue résistance, où le roi soutint faiblement la noblesse, il fallut céder, à l'exemple du clergé. Le nom d'états fut changé en celui d'assemblée nationale, plus conforme aux idées de ceux qui prétendaient agir et gouverner au nom de la nation. Dès le premier jour, ils déclarèrent qu'ils ne se contenteraient pas, comme leurs devanciers, de présenter respectueusement les mandats et cahiers de leurs commettants, mais qu'ils procéderaient sans délai à la réforme de la constitution et de l'État. Ainsi, par une innovation dont l'enthousiasme universel voilait encore les périls, des mains calmes et impartiales du souverain l'initiative passait à celles d'une assemble unique, agitée par mille passions mobiles, déchirée par des partis violents et livrée aux caprices sans frein de la majorité. Mais tel était le premier élan de ces fondateurs qu'ils espéraient atteindre, du premier coup et en dehors des voies frayées, la vérité pure, le système politique naturel, également propre à tous les peuples et à tous les climats. La constitution anglaise, avec le contrepoids de son aristocratie et de sa chambre des lords, fut rejetée aussi bien que les libertés provinciales des États-Unis. Avant tout l'unité : unité d'assemblée, unité du pouvoir dans son sein, unité de la nation et de tous ses membres, unité des droits de l'homme, proclamés à la face du monde comme un nouvel Évangile.

LXXI. Derrière ces députés, enivrés de leur toute-puissance, s'agite déjà leur maître futur. Paris, foyer du luxe et de la philosophie, théâtre de plaisirs et de convoitises encore plus grandes, rendez-vous de financiers, d'aventuriers et de gens de tous les pays. C'était cette même capitale qui avait préludé par ses tournois à la crise féodale des Valois, par sa voluptueuse et savante renaissance aux guerres de religion. Peuplée depuis la régence de théâtres et de cafés, devenue le Versailles de la bourgeoisie, inondée de livres et d'incrédulité, elle se flattait, elle aussi, de gouverner la France, tenait en permanence ses réunions électorales, et y agitait à son tour les grandes questions du moment. Sur cette fougueuse multitude s'appuient dès le début les ambitieux qui veulent dominer le roi et l'assemblée, les exaltés pour qui les réformes marchent trop lentement, les factieux toujours avides de pêcher en eau trouble.

LXXII. A la tête de ce parti violent marche un député de la noblesse, altéré de jouissances et de pouvoir, aigri par la prison,

Mirabeau, à la parole puissante et terrible. Un jour, il dénonce avec une âpre éloquence un mouvement de troupes ordonné par le roi. A cet appel, le peuple de Paris se soulève, pille les armuriers, assiège et prend la Bastille (1789), en décapite le gouverneur, massacre le prévôt des marchands, et, sous le nom de garde civique, reste armé aux ordres de la Fayette, le héros d'Amérique. Cette émeute de sinistre augure, est dans la bouche de Mirabeau un sublime effort d'indépendance. Louis XVI est obligé de s'avouer l'auteur de tout le mal, et de venir humblement s'en excuser auprès de l'assemblée.

LXXIII. Pendant que les meurtres continuent d'ensanglanter la capitale, que des troubles éclatent dans les campgnes, et que, à la vue du ciel qui s'assombrit, les moins courageux des nobles passent les premiers la frontière, les autres, dans un généreux accès de dévouement, espèrent conjurer l'orage par le sacrifice de leurs privilèges, par l'abolition des dîmes, corvées, servitudes et droits féodaux. Provinces, villes, paroisses, jurandes, maîtrises suivent cet exemple, et s'immolent volontairement. Plus de droit de bourgeoisie, assurant aux enfants la jouissance des biens communaux accumulés par leurs pères; plus de corporations, donnant aux ouvriers la propriété de leur métier et les obligeant à un appui mutuel; plus de droit d'aînesse, conservant dans chaque famille une puissance durable, à l'abri des vicissitudes de la fortune. Toutes les forces, toutes les associations, toutes les libertés particulières sont supprimées en échange d'une liberté générale qui, si elle périt, ne laissera subsister qu'un despotisme sans limites.

LXXIV. Cependant nul changement ne s'accomplit tout d'un coup. Comment, après quelques instants d'illusion, les grands n'eussent-ils pas regretté d'avoir abdiqué, les petits d'avoir cru à leur désintéressement? Chaque jour augmentait le nombre des nobles qui, désespérant d'assouvir les exigences de la multitude et n'osant défendre l'épée à la main les droits de leurs aïeux, désertaient leur patrie et n'attendaient leur salut que de ses malheurs. Chaque jour s'aigrissaient les mécontentements, les méfiances populaires. Bientôt le roi lui-même fut tenu en suspicion. Pour s'assurer de sa personne, une foule furieuse se rua sur son palais de Versailles, et l'entraîna à Paris au milieu d'une haie de piques sanglantes. L'assemblée suivit le souverain qu'elle avait réduit à l'impuissance, et vint avec lui se mettre à la merci de la capitale.

LXXV. Mirabeau, qui avait grandi jusqu'alors en poussant le torrent, sentit que, parvenu au faîte du pouvoir, il était à la veille d'être dépassé par les hardiesses de ses propres imitateurs. Il voulut s'arrêter, traiter avec le roi qu'il avait humilié, et mettre une digue à la révolution qu'il avait eu la témérité de déchaîner. Il était trop tard. Usé par le plaisir et par le travail, il vécut assez, non pour expier, comme la Fayette, ses fautes dans l'exil, mais pour entendre crier dans les rues l'histoire de sa grande trahison. Portées au Panthéon à côté de Voltaire et de Rousseau, ses cendres devaient être bientôt arrachées à leur sépulture et traînées dans la boue. La guerre contre les nobles continua. Leurs titres mêmes furent abolis, et, à l'exemple de tous les persécuteurs, l'assemblée confisqua les biens de ceux qui fuyaient sa tyrannie. Les plus belles illusions de liberté faisaient déjà place à de funestes et cruelles vengeances.

LXXVI. Le clergé ne fut pas plus épargné. Pour lui, comme pour la noblesse, point d'ennemis plus terribles que les transfuges et les renégats. Ce fut un prélat, habile et perfide, prêt à jeter au vent la mitre d'Autun, qui, pour sauver les finances de l'État, proposa la vente des biens ecclésiastiques. Les jansénistes de l'assemblée applaudirent à une mesure qui ramenait de force l'Église à sa pauvreté primitive; les incrédules se joignirent à eux; et quelques modiques pensions, payées comme un salaire par le trésor, remplacèrent les deux milliards, accumulés par la piété des siècles passés, qui faisaient l'éclat et l'indépendance du sacerdoce. Ce n'était pas assez. Le prêtre devenant un fonctionnaire, les circonscriptions des cures et des évêchés furent bouleversées aussi légère-

ment que celles des provinces. Des sièges auxquels se rattachaient de vieux et saints souvenirs de l'histoire nationale, furent supprimés. Et ni l'Église, qui naguère honorait les rois de ses dons gratuits, ni le saint-siège, d'où dépendait sa hiérarchie, ne furent même consultés. Cette constitution civile du clergé ne reçut pas une sanction moins terrible que l'abolition de la noblesse. Chacun dut la jurer sous peine de destitution. Ceux qui eurent cette faiblesse furent justement flétris du nom de prêtres assermentés, et encoururent le mépris général. Les autres furent chassés de leurs bénéfices, en attendant la prison et la mort.

LXXVII. Du même coup furent dispersés les ordres religieux, qui, jusqu'alors, vivaient de leurs biens, et qui, vingt ans plus tôt, avaient pu se flatter de survivre aux jésuites. Les uns secouèrent le joug de leurs vœux ; les autres rentrèrent dans le clergé séculier, et reçurent des pensions à titre d'indemnité. Dans un temps qui se piquait de liberté, il ne fut plus permis de mettre ses biens en commun pour se vouer à l'éducation des enfants, au soin des pauvres ou des malades. Désormais l'État seul se réservait d'y pourvoir et de réaliser pour tous l'éducation publique de Rousseau et l'hôpital général de Louis XIV. Toutefois, quand il s'agit de vendre ces abbayes, ces vieilles églises, ces cloîtres, la conscience publique se révolta. Le savant astronome Bailly eut beau inventer, sous le nom d'assignats, un papier-monnaie représentant ces biens, et émis par l'État pour en faciliter l'acquisition. Discrédité en peu de temps, ce nouveau système de Law dégénéra en banqueroute, et livra à vil prix les dépouilles du clergé à quelques consciences faciles. Cette inique spoliation achevait l'œuvre du grand schisme et de la Réforme. Après avoir perdu la suprématie politique de la chrétienté, le domaine de la science et des arts, l'Église était chassée de son patrimoine temporel. Désormais ses ennemis n'avaient plus à lui reprocher sa puissance, non seulement pour le salut de l'Europe ou pour la défense de la vérité, mais même pour le soulagement des pauvres. Eux seuls se chargeaient à l'avenir de la charité publique, comme des croisades et de l'inquisition.

LXXVIII. Cette fois encore une révolution analogue s'accomplissait dans la société. De la politique et des idées, la main de l'État s'étendait aux biens matériels, aux propriétés mêmes des citoyens. Libre de dissiper sa fortune, l'homme ne le fut plus d'en disposer à son gré entre ses enfants. La loi d'un partage égal lui fut imposée. Le pouvoir, qui intervenait dans les successions, se chargea de niveler de plus en plus les rangs par la distribution des emplois publics. Son choix remplaça partout l'hérédité avec ses garanties d'indépendance. Pour hâter l'effet de ces mesures, ce n'était pas assez de l'abolition gratuite des droits féodaux ; peu à peu tous les nobles furent tenus pour suspects, et leurs biens confisqués. Cette sévère expiation réunit au clergé ceux qui, les premiers, s'étaient révoltés contre lui, ceux qui avaient encouragé la licence et l'incrédulité, encensé les rois, applaudi les philosophes. L'aristocratie de naissance, qui n'avait de raison d'être que par ses services, sa grandeur d'âme et sa supériorité morale, fit place à une démocratie jalouse et absolue, et alla rejoindre parmi les souvenirs historiques la chevalerie et les universités du moyen âge : juste, mais déplorable ruine de ce qui forme dans une nation le premier élément de force, de dignité et de vie publique.

LXXIX. Ainsi de l'ordre politique et religieux on passait à l'ordre social. Ainsi s'achevait, de l'aveu même de la nation, la centralisation, œuvre de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV. En croyant tout innover, la révolution creusait plus profonde l'ornière où n'avaient cessé de marcher les rois absolus, et arrivait enfin au but de leurs longs efforts, à l'organisation raffinée, non de la république, mais de l'empire romain. Après les guerres civiles de Marius et de Sylla, de César et de Pompée, la sève des vieilles familles étant épuisée, consuls et empereurs s'étaient recrutés parmi les plébéiens ; chacun avait pu parvenir aux plus hautes fonctions, et jouir d'une parfaite égalité sous une main de fer. De même maintenant, déta-

ché de ses aïeux et de ses égaux, de sa province, de sa ville ou de son corps de métier, chacun était livré avec ses propres forces à l'irrésistible domination de l'État, et, pour que le châtiment fût plus exemplaire, cet État lui-même allait subir le joug et assouvir les fureurs d'une populace en démence.

LXXX. Dans la hiérarchie publique, l'hérédité n'avait plus qu'un représentant isolé, impuissant, entouré deméfiances, c'était l'infortuné Louis XVI. Jadis, malgré les vices de la cour, la stabilité du trône avait été sauvegardée par les vertus des petits qu'elle protégeait. Maintenant, l'héritier de saint Louis se voyait délaissé du peuple bien-aimé dont il avait voulu faire le bonheur, des grands qui lui reprochaient sa faiblesse, de sa famille même qui donnait l'exemple de la perfidie ou de la désertion. Ses deux frères l'avaient quitté, et, par leurs provocations à l'étranger, redoublaient les fureurs de la multitude. Son cousin, le duc d'Orléans, était resté, mais dans l'espoir de gagner les révolutionnaires et de devenir leur chef. Assiégé de périls, insulté jusque dans son palais, poussé par le cri de sa conscience, qui lui reprochait d'avoir sanctionné la constitution civile du clergé, Louis XVI résolut, malgré lui, de quitter sa capitale et de chercher un refuge, soit à l'armée, si elle lui demeurait fidèle, soit à la frontière, s'il n'avait plus d'autre ressource. Il partit de nuit et déguisé avec sa femme, ses enfants et quelques serviteurs dévoués. Mais un fatal enchaînement de circonstances arrêta cette victime réservée pour le sacrifice. Retardé par des obstacles imprévus, reconnu à Varennes, séparé des détachements qui devaient l'escorter, il fut ramené à Paris comme un prisonnier, au milieu des imprécations et des menaces (1791). L'armée, sur laquelle il comptait encore, n'avait montré pour sa délivrance qu'un zèle douteux. Le général en chef, qui s'était concerté avec lui, n'eut que le temps de passer la frontière.

Mirabeau. (P. 331.)

LXXXI. Désormais le roi était perdu. Sa fuite, qui n'était que trop justifiée par l'état des esprits, acheva de les soulever. En vain l'assemblée essaya de fermer les yeux sur ce malheureux voyage, en vain Louis XVI accepta solennellement la constitution : le peuple se réunit au Champ-de-Mars pour demander sa déchéance et son remplacement. Des barricades s'élevèrent. Pour rétablir l'ordre, la Fayette et Bailly, hommes pacifiques et populaires, furent obligés, à contre-cœur, de commander le feu, courage qui ne leur fut jamais pardonné. C'était le duc d'Orléans qui avait cru profiter de cette insurrection ; mais déjà la logique des révolutionnaires les poussait au delà de cette demi-royauté. Tout en acceptant l'argent de leur opulent complice, ils commencèrent à prononcer le nom de république. Cette idée avait le charme de

la nouveauté déjà perdu par les premières assemblées. Pour elle se passionnaient les acquéreurs des biens de la noblesse et du clergé, toujours inquiets pour ces acquisitions douteuses, les esprits ardents qui ne désespéraient pas de réaliser les rêves de Rousseau, les orateurs qui n'avaient pas encore trouvé l'occasion de déployer leur talent et, à leur tête, un avocat sans cœur, raide, persévérant, haineux, pétri de fiel et d'orgueil, le jeune Robespierre.

LXXXII. A la voix de ce rhéteur s'agitent les jacobins, les cordeliers, clubs fougueux qui, par une amère dérision, ont pris les noms des fils de saint Dominique et de saint François, dont ils profanent les cloîtres. Il est temps de frapper un coup d'audace. Le 20 juin, les révolutionnaires essayent leurs forces, envahissent les Tuileries, et défilent armés de piques devant la famille royale, qu'ils abreuvent d'outrages et de menaces. Le prestige était tombé : les Tuileries n'étaient plus un sanctuaire inviolable. Le 10 août 1792, les insurgés reviennent plus ardents, massacrent les Suisses, forcent le roi de se réfugier au sein de l'assemblée, exigent la suspension de ses pouvoirs et l'instruction de son procès. La famille royale tout entière est envoyée prisonnière au Temple et confiée à la garde de la commune de Paris (1792). A la vue de ces excès, le nombre des émigrés croissait chaque jour. Éperdus, sans chef et sans direction, les honnêtes gens fuyaient au hasard la persécution qui, de proche en proche, allait s'étendre jusqu'au dernier hameau. Au lieu de se mettre à leur tête, les grands, dont la faiblesse et l'impiété avaient provoqué la révolution, semblaient prendre à tâche de la rendre impitoyable. Levant à la frontière le drapeau qu'ils n'avaient pas le courage d'arborer en France, ils provoquaient le zèle de la Prusse et de l'Autriche, les décidaient à la guerre, et ne craignaient pas de s'unir aux armées étrangères. Par là ils allaient donner aux républicains, avec la rage du désespoir, la force et l'éclat apparent d'un grand parti national.

LXXXIII. Désormais la peur et la haine de l'ennemi servent de prétexte à tous les forfaits. Poussée par Robespierre et conservant l'initiative des mesures terribles, la commune de Paris obtient la formation d'un tribunal extraordinaire, jugeant en dernier ressort quiconque est suspect de pactiser avec l'étranger. Des visites domiciliaires sont ordonnées. Douze à quinze mille personnes sont arrêtées. En ce moment on apprend que les Prussiens sont entrés à Longwy. Peut-être, dans quelques jours, des traîtres leur ouvriront les portes de Paris. Les terroristes saisissent cette occasion. C'est, disent-ils, le peuple qui se venge de ses ennemis. Sur l'ordre de la commune, une poignée d'égorgeurs stipendiés court aux prisons immoler les suspects (1792). Le massacre commence le 2 septembre, aux portes de l'Abbaye, par un convoi de prêtres. Il continue régulièrement pendant cinq jours, et la commune vote des fonds pour ranimer le bras fatigué des bourreaux. Tout ce qu'on rencontra de nobles, de prêtres, de Suisses, d'anciens serviteurs de la couronne périt sans distinction. Une jeune et charmante amie de la reine, la princesse de Lamballe, ne trouva même pas pitié devant les égorgeurs, et, par un raffinement de férocité, ils allèrent promener sa tête au bout d'une pique sous les fenêtres du Temple.

LXXXIV. Pendant que se commettaient ces horreurs dignes des Bourguignons et de la Saint-Barthélemy, la guerre, qui leur servait d'excuse, produisait à la frontière des scènes moins tristes, de beaux actes de courage et de dévouement patriotique. Maîtres de Longwy et de Verdun, quatre-vingt mille Prussiens et Autrichiens n'avaient devant eux qu'une armée désorganisée, abandonnée de ses officiers, en grande partie recrutée de volontaires. Mais ces conscrits brûlaient tous d'un désir sincère de sauver leur pays. Un officier qui s'était illustré contre les Russes en Pologne, Dumouriez, sut les aguerrir et résister habilement dans les défilés de l'Argonne. Devancé par les Prussiens et obligé de se rapprocher de la Marne, il s'arrêta sur les hauteurs de Valmy (1792). Ses soldats tinrent ferme sous une canonnade infernale. Quand les colonnes ennemies se précipitèrent sur eux, ils les reçurent la baïonnette en

avant et les arrêtèrent court. Ce n'étaient pas là les bandes indisciplinées dont les émigrés prétendaient qu'on aurait si bon marché. Les pluies de la saison, la dysenterie, la disette firent le reste, et bientôt les Prussiens battirent en retraite, poursuivis mollement, mais détruits par le mauvais temps. Si alors, se joignant à l'armée du Rhin maîtresse de Mayence, Dumouriez eût descendu ce fleuve, il pouvait d'un seul coup enlever les débris de l'ennemi. Mais, ne trouvant pas son armée à la hauteur d'une manœuvre aussi hardie et partant dangereuse, il préféra une attaque de front, entra en Belgique, rencontra près de Mons les Autrichiens fortifiés dans trois villages, et leur enleva, avec un magnifique élan, les redoutes de Jemmapes (1792). La Belgique était conquise. En même temps la Savoie s'adjoignait à la France.

LXXXV. En ce moment se réunissait la troisième assemblée nationale, la terrible convention (1792). Plus que les autres, elle était condamnée à subir la pression de la capitale, et dans son propre sein siégeaient en maîtres les députés de Paris, l'ambitieux et déjà célèbre Robespierre, le bouillant Danton, impudent complice des massacres de septembre, enfin un médecin à demi fou, Marat, érigeant froidement la cruauté en système. La majorité luttait contre cette domination, et se rattachait timidement aux girondins, républicains honnêtes, généreux, brillants de jeunesse et de talents, et encore fidèles à leurs premières illusions. Mais les plus audacieux devaient l'emporter, et une question décisive allait donner la mesure de l'énergie de chacun. Le procès du roi commençait. Le peuple de Paris exigeait sa mort.

LXXXVI. Les girondins reculaient devant le sacrifice de cette auguste et innocente victime. Mais oseraient-ils la refuser aux mains furieuses qui la demandaient? Ils n'eurent pas ce courage. Ils restèrent insensibles à la dignité, à la sincérité, à la douceur de celui qui, après avoir été le père de ses sujets, comparaissait devant eux comme un criminel. Ils ne furent touchés ni par l'intrépide éloquence de ses défenseurs, ni par la pensée de sa tendre épouse et de ses deux enfants attendant la sentence au Temple. Ils votèrent sa mort comme un douloureux sacrifice à faire à la liberté, la condamnant par là même; car une bonne cause renie de tels moyens. Louis XVI reçut son arrêt avec une inébranlable résignation, fit ses adieux à celle qui, digne de lui jusqu'au bout, devait bientôt le suivre sur l'échafaud, embrassa ses enfants comme lui destinés au malheur, chercha en Dieu et en ses sacrements la force de traverser cette épreuve suprême, monta d'un pas ferme au supplice, et, après quelques mots de pardon étouffés par les tambours, mourut en vrai fils du Christ, en vrai fils de saint Louis (1793). Jusqu'alors des princes d'une vertu douteuse avaient pu tomber sous le poignard d'un fanatique; cette fois une grande assemblée avait froidement, régulièrement envoyé à la mort le meilleur des rois. Dieu permit, et des juges coupables voulurent qu'il portât la peine des fautes, des excès, des crimes de ses aïeux: cruelle solidarité, si les souffrances du juste n'étaient pour lui le premier des honneurs, la plus pure des gloires, pour les autres l'exemple le plus touchant et la plus salutaire expiation. Ainsi périt l'antique monarchie, en qui s'étaient personnifiés, depuis des siècles, les intérêts et la liberté des classes populaires. Ainsi disparut l'hérédité du trône, protectrice de la vie de famille, ruinée, comme elle, par la corruption des mœurs et par l'orgueil de la raison.

LXXXVII. Pour les girondins, le châtiment de cette lâcheté ne tarda guère. Quatre mois plus tard, le peuple se pressait aux portes de la convention, et demandait à grands cris la tête des plus illustres d'entre eux, accusés de fédéralisme, soupçonnés de vouloir enlever les provinces au joug de Paris. Toujours timide, la majorité faiblit et livra ses chefs. Les uns se constituèrent prisonniers; les autres essayèrent de se sauver. Presque tous furent atteints, arrachés à leurs amis et réunis au banquet d'adieu qui précéda leur supplice (1793). Peu après, comme pour expier la mort de la reine, la femme de l'un d'eux, Mme Roland, partagea leur sort. Le duc d'Orléans avait aussi voté la mort de celui dont il convoitait le trône. A son tour,

il devint suspect, fut jugé, et mourut sans courage. Ses fils étaient à l'armée de Dumouriez ; ils n'eurent que le temps de s'enfuir avec ce général, qui passait pour leur ami. Secrètement liée à ce parti, l'Angleterre, qui jusqu'alors était restée neutre, et qui s'était vengée de ses défaites en assistant aux malheurs de Louis XVI, rompit avec la France, se joignit à la coalition, et s'empara de Toulon.

LXXXVIII. Les ennemis du dehors croissaient ; ceux du dedans surgissaient de toutes parts. La Belgique était perdue. La mort du roi avait soulevé la Bretagne et la Vendée, et excité dans ces généreuses provinces une ardeur chrétienne, digne des plus beaux jours de la Ligue ; le supplice des girondins fit prendre les armes à Lyon, à Bordeaux, au Midi tout entier. Soixante-dix départements se déclarèrent en insurrection contre la tyrannie de Paris, tyrannie qui, pour se soutenir, devenait fatalement de plus en plus affeuse. En ce moment, la Terreur, car tel était le nom de ce pouvoir, déploya une activité admirable à force d'énergie, hideuse à force de cruautés. Pendant que les citoyens, à peine armés, mal nourris, étaient dirigés en masse sur les villes rebelles ou sur les frontières menacées, la convention, à bout d'argent et assiégée par la disette, décrétait un emprunt forcé sur les riches, payait tout en assignats, fixait arbitrairement le prix du pain et des denrées, faisait vivre ses armées à force de réquisitions, livrait à la prison soixante-treize de ses membres. A quiconque hésitait, la mort pour réponse. Hâtant de plus en plus ses procédures sommaires, le tribunal révolutionnaire envoyait chaque jour à la guillotine trente, quarante, cinquante victimes. Carrier épouvantait Nantes par ses noyades ; Lyon pris fut rasé par la poudre, décimé par la mitraille. En même temps le culte était aboli, les prêtres traqués comme des bêtes fauves, les églises pillées et consacrées à la Raison, justement adorée sous les traits d'ignobles prostituées. Les insensés s'en prirent aux plus vieux usages du genre humain, et prétendirent imposer au monde une ère nouvelle datant de leur avènement, un calendrier de leur invention et une semaine de dix jours. Tout ce qui rappelait le passé excitait leur fureur.

LXXXIX. L'Église et la société s'épurent sous les coups de ces scélérats. Tandis que Bretons et Vendéens versent leur sang sur les champs de bataille pour la défense de la foi catholique, apostolique et romaine, ailleurs la persécution sévit aussi dure que sous Néron. Plus de riches bénéfices ; plus de splendides abbayes ; plus d'alliance possible entre le sacerdoce et la fortune, l'autel et le plaisir, le service de Dieu et les jouissances profanes. A la vie monotone et mesquine d'un siècle corrompu succèdent les grandes vertus comme les grands crimes d'un temps d'épreuve. Les prêtres douteux, les moines sans vocation jettent le froc, renient publiquement Jésus-Christ, et deviennent les plus méprisables, souvent les plus féroces des révolutionnaires. Les autres puisent du cœur dans le péril, et redeviennent dignes des catacombes. Ils errent de refuge en refuge, déguisés, cachés par quelque bonne âme au péril de sa vie, jusqu'à ce que, découverts et condamnés, ils confessent leur foi sur l'échafaud. Partout surgissent des actes de dévouement depuis longtemps inconnus. Partout coule le sang des victimes, évêques, prêtres, citoyens courageux, pieuses femmes, humbles jeunes filles, associés par milliers au roi martyr. A la tête des plus illustres avait succombé avec une auguste dignité la reine Marie-Antoinette (1794), abreuvée jusqu'au bout de calomnies et d'outrages, et digne par son amour pour la France de souffrir aussi pour elle. La jeunesse même de son fils ne désarme pas la rage de ses ennemis. Cet enfant est pour eux un reproche vivant. Livré à des geôliers sans cœur qui foulent aux pieds jusqu'à son innocence, enfermé dans un cachot humide où sa santé se perd, le fils des rois s'éteint de misère sur une poignée de paille infecte (1795). Sa fin fut comme un repos pour ses bourreaux. Mais ils n'en jouirent pas longtemps. Déjà l'un d'eux songeait à leur disputer l'héritage de leurs victimes.

XC. Robespierre aspirait a exercer seul le pouvoir absolu. Depuis plusieurs mois il y marchait froidement, calculant tous ses pas,

rejetant sur ses collègues les mesures les plus odieuses et réservant son impitoyable cruauté pour ceux qu'il trouverait sur son chemin. Débarrassé de Marat par le poignard de la jeune et courageuse Charlotte Corday, il eut bon marché des disciples de ce monstre, qui poussaient sans cesse aux plus incroyables excès. Restaient Danton et ses amis, auteurs dans un moment de frénésie des massacres de septembre, mais néanmoins amis des plaisirs, ayant fait leur fortune, presque tous mariés et aspirant à une vie plus douce, à un pouvoir moins cruel. Aux yeux de Robespierre, ces hommes n'étaient pas assez purs pour achever leur œuvre commune. Lui seul, dans sa superbe austérité, possédait la vérité révolutionnaire; lui seul, disciple de Rousseau, pouvait le compléter et devenir le Calvin de la nouvelle Réforme. Éloquent à force de persévérance, d'astuce et de sophisme, il accusa ses collègues de trahir la liberté par leur modération, feignit, comme un autre Brutus, de sacrifier ses plus chères affections en demandant leur tête, et les envoya sans pitié au supplice. Désormais il régnait seul sur la convention épurée, décimée, privée de ses chefs. Seul il inspirait les moindres décisions, faisait trembler tous les cœurs, et envoyait à la mort sur un soupçon. Pour couvrir d'un voile hypocrite l'horreur de son règne, il célébrait la fête de l'Être suprême, et, pontife improvisé, marchait à l'autel un bouquet de fleurs à la main, pendant que le sang coulait partout.



La famille royale au Temple. (P. 334.)

XCI. La France ne se laissait pas prendre à ces semblants de réjouissances, et, si elle trouvait quelque consolation à son affreuse servitude, c'était dans le courage et dans les victoires de ses soldats. Le Midi tout entier s'était soumis. Malgré leur foi, leur union, leur sublime dévouement, les Vendéens avaient été battus dans plusieurs rencontres et réduits à une guerre de partisans. Autrichiens, Prussiens, Anglais, Espagnols, Piémontais étaient tenus en respect à la frontière. Sur mer, bien qu'à demi désorganisée, la marine soutenait d'héroïques combats, et *le Vengeur* s'illustrait en périssant tout entier plutôt que d'amener son pavillon.

XCII. Ces succès, qui éclipsaient les plus beaux souvenirs militaires des derniers règnes, et qui rendaient à la France sa véritable place en Europe, ne devaient-ils servir qu'à l'apothéose d'un scélérat, devenu l'égal des plus mauvais tyrans de la Grèce païenne? N'y avait-il plus de justice au ciel, ni de courage sur la terre pour renverser ce despotisme sanguinaire? Il le semblait d'abord, et une terreur profonde glaçait les esprits, quand Robespierre prit soin de se perdre lui-même, et souleva ses propres partisans par des soupçons qui, on le savait bien, étaient des arrêts de mort. Lasse d'être décimée, la convention prit les armes pour

recouvrer son indépendance. Le tout-puissant rhéteur ne sut ni donner un ordre, ni commander une manœuvre, pour sauver son pouvoir. Fait prisonnier et mortellement blessé, il vécut assez pour monter sur la fatale charrette où il avait envoyé tant de victimes et jusqu'à ses meilleurs amis (1794).

XCIII. La révolution venait d'immoler son chef. La Terreur et les supplices continuèrent encore quelques jours, puis s'arrêtèrent spontanément comme un ressort qui se détend. En quelques mois, les derniers girondins, puis une partie des émigrés rentrèrent. A peine installé au Panthéon, Marat en fut chassé. Le maximum et les réquisitions supprimés, la circulation se rétablit, la disette diminua, et l'hiver vit recommencer avec fureur bals et spectacles. La victoire montra qu'elle n'était pas attachée au règne de Robespierre. Des soldats sans pain et sans souliers reprirent la Belgique, entrèrent en Hollande, pacifièrent la Bretagne et la Vendée. Sous l'impression de ces succès, la coalition commençait à se dissoudre. La Hollande en sortit la première, et conclut avec la république une alliance offensive et défensive ; la Prusse promit de rester neutre, et offrit sa médiation ; l'Espagne se décida à négocier. L'Autriche seule sur le continent persistait à recouvrer la Belgique, devenue province française, et cherchait à remplacer ses inconstants alliés par la Russie. L'Angleterre montrait la même ténacité, et, jalouse d'empêcher l'agrandissement de son antique rivale, puisait dans ses trésors de riches subsides pour l'Autriche. Mais, ainsi restreinte, la guerre ne pouvait que devenir plus heureuse.

XCIV. De tous côtés le ciel semblait donc redevenir serein, et, dans deux insurrections sévèrement réprimées, les terroristes avaient inutilement tenté de ressaisir la dictature. A leur tour, les royalistes pensèrent que le moment était venu de payer d'audace et de chasser la convention. Mais, sauf les Bretons et les Vendéens, dignes d'un meilleur sort, leur parti se composait surtout de fugitifs isolés, luttant contre la misère, préoccupés de trouver à l'étranger leur pain de chaque jour. Pour chefs, au lieu de Louis XVII mort au Temple, ils n'avaient plus que les frères du roi, qui, fuyant devant les armées de la république, promenaient leurs doléances dans les cours ennemies, et encourageaient de loin l'intrigue et la trahison. Ce n'est point à ce prix que s'achète la victoire. Sur le Rhin, les émigrés corrompirent Pichegru, et essayèrent de nouer des intelligences parmi ses troupes ; ils ne parvinrent qu'à perdre pour l'avenir ce malheureux général. A l'ouest, ils organisèrent une descente d'accord avec les Anglais ; mais ils compromirent inutilement par là les courageux Bretons, qui venaient de jurer la paix. Attirés dans la presqu'île de Quiberon, abandonnés des Anglais et du comte d'Artois, qui les avait leurrés de la promesse de son arrivée, repoussés dans leurs sorties, pressés par la faim, ces braves gens furent jetés à la mer par le général Hoche ou fusillés au mépris du droit des gens après avoir rendu leurs armes (1795).

XCV. Même échec à Paris, où les insurgés eurent aussi affaire à un jeune capitaine, au Corse Bonaparte, qui avait fait ses preuves à la prise de Toulon et dans la guerre des Alpes. Deux colonnes s'avançaient pour enlever la convention, l'une par la rue Saint-Honoré, l'autre par le quai Voltaire. Bonaparte ouvre le feu dans le cul-de-sac Dauphine, couvre de mitraille les degrés de Saint-Roch, balaye à droite et à gauche la rue Saint-Honoré, court au Pont-Royal, et enfile de même avec une batterie la longueur du quai. Quelques pièces de canon lui suffisent pour déjouer les espérances des royalistes. Cet échec les fit pour longtemps rentrer dans l'inaction. Ce n'était pas pour retomber entre leurs mains que la France, encore enivrée de nouveautés et de chimères, pensait avoir enduré tant de maux et commencé de si belles entreprises. Jadis, dans une circonstance analogue, un parti plus nombreux, plus uni, plus fort, plus courageux, portant le drapeau de la foi et des libertés nationales, la Ligue, avait paru succomber contre les réformés. De même cette fois, les partisans de l'ancien régime, bien qu'ils comptassent aussi parmi eux des âmes honnêtes, des cœurs héroïques, des saints et des martyrs, ne devaient

pas triompher directement; mais ils étaient destinés à rendre chrétien le pouvoir issu de la révolution. Comment s'accomplirait cette conciliation difficile? D'où viendrait le pouvoir assez fort pour enchaîner tant de haines opposées? Personne ne l'entrevoyait encore.

XCVI. Victorieuse, la convention put abdiquer sans secousse sa longue dictature et transmettre le pouvoir aux deux conseils des Cinq-Cents et des Anciens, et à un Directoire de cinq membres (1795). Car déjà les idées anglaises remplaçaient les illusions d'unité qui avaient produit la constitution de 1793, et, cruellement châtiée de ses folies, la nation en revenait à imiter les plus sages de ses voisins. Toutefois, pour ce nouvel édifice, où étaient les matériaux, hommes d'État, orateurs, savants moissonnés par la révolution? Où étaient les vertus de modération, de prudence, de désintéressement, seul aliment de la liberté? Arènes des passions, les assemblées délibérantes n'avaient amené jusqu'à ce jour que le triomphe du parti le plus audacieux et le plus violent. Bien que moins dur en apparence, le régime actuel laissait le pouvoir à des révolutionnaires du second ordre, ayant tous les mauvais instincts, sinon l'énergie sauvage de leurs devanciers. Au milieu d'un luxe sans frein et d'une cynique liberté de mœurs, cinq médiocres régicides remplaçaient le comité de salut public, poursuivaient les prêtres qui avaient refusé le serment, régularisaient le divorce, érigeaient en fête nationale le 21 janvier, portaient à quarante-cinq milliards l'émission des assignats, et la terminaient par une véritable banqueroute et par un emprunt forcé sur les riches. Or, tandis qu'à Paris les parvenus de la veille vivaient de plaisirs et d'agiotage, et que le peuple des clubs y était nourri aux frais de l'État, à la frontière s'étaient réfugiés le courage, le dévouement, les vertus civiques. Là, dans une guerre inégale, mélange de victoires difficiles et de revers non moins glorieux, les abus de la force, les spoliations révolutionnaires étaient rachetés par une vie pauvre et rude, par des hivers sans vêtements, des marches sans chaussures, des combats sans pain. Un sang généreux y coulait tous les jours pour la défense de la patrie.

XCVII. Parmi les mille héros de cette lutte brillaient deux généraux de vingt-six à vingt-sept ans. Aussi beau que brave, aussi aimable qu'intelligent, Hoche, le vainqueur de Quiberon, venait de soumettre la Vendée, compromise, comme la Bretagne, par de vaines promesses de débarquement, et il parvenait, entreprise plus difficile, à désarmer la trop juste haine de ces fidèles royalistes (1796). Mis ensuite à la tête de vastes projets sur l'Irlande et sur l'Angleterre, il semblait destiné au premier rang. Moins célèbre que lui, le vainqueur de vendémiaire, le Corse Bonaparte, à l'œil perçant, au profil romain, venait de prendre à Nice le commandement de trente mille soldats affamés, réduits à défendre les âpres gorges de l'Apennin. « Soldats, leur dit-il, vous êtes mal « nourris et presque nus. Le gouvernement « ne peut rien pour vous; mais vous avez « devant vous les plus fertiles plaines du « monde. Je vous y conduirai. Manqueriez-« vous de courage? » A gauche, vingt-deux mille Piémontais couvraient leur pays; à droite, trente-six mille Autrichiens marchaient sur Gênes. Au lieu de se laisser acculer à la mer, Bonaparte prend l'offensive, s'ouvre à la baïonnette les défilés de l'Apennin, culbute les Autrichiens à Montenotte, les sépare des Piémontais à Millesimo, et les rejette définitivement les uns vers le nord, les autres sur Milan. En quinze jours il avait remporté six victoires, enlevé cinquante-cinq canons, quinze mille prisonniers et vingt et un drapeaux (1796). Quelques marches de plus, et, rejetés de rivière en rivière, les Autrichiens livraient Milan et la Lombardie. Le jeune général avait surpassé ses aînés. Ses soldats le proclamèrent caporal.

XCVIII. Devant lui s'ouvrait la belle Italie, promise à son armée, mais connue pour être le tombeau des Français. Aux périls de la guerre se joignaient, dès le début, les plus obscurs problèmes de la politique. Aussi mal inspirés que Charles VIII, les jacobins de Paris et de l'armée étaient pressés d'en finir avec l'aristocratie de Gênes et de Venise, avec

les archiducs de Toscane et de la Lombardie, avec les Bourbons de Naples, enfin avec le saint-siège, impérissable foyer d'une religion détestée. Toute la péninsule n'avait pas un régiment à opposer aux baïonnettes françaises. Les mauvaises passions, partout vivaces, n'attendaient qu'elles pour se déchaîner. Ordre à Bonaparte de marcher sur Rome. Il juge les choses autrement, répond par un refus, et offre sa démission, qui n'est pas acceptée. Libre dès lors d'agir en maître, il contient l'anarchie, à condition qu'en échange l'Italie le nourrira. Heureux de ses dispositions, le roi de Piémont lui livre trois places et les passages des Alpes. Le duc de Parme lui fournit des vivres, des hôpitaux, seize cents chevaux, deux millions en or et vingt tableaux au choix. Le duc de Modène, Gênes, Rome, Naples lui prodiguent l'argent de leurs trésors et les chefs-d'œuvre de leurs musées. Enthousiastes de son génie, les Milanais lui demandent la liberté. Mais il leur répond qu'il faut la mériter, et, tout entier à poursuivre ses vrais ennemis, les Autrichiens, il les rejette en Tyrol; il bloque Mantoue, place importante dans une île du Mincio; il occupe et fortifie l'Adige, la plus courte des rivières que les Alpes versent dans le Pô. C'est de ce poste bien choisi qu'il espère, plus heureux que Villars et Catinat, battre les Autrichiens au sortir de leurs montagnes, puis, si la fortune le favorise, les poursuivre chez eux et fondre sur Vienne.

XCIX. Sa prévoyance est promptement justifiée. Soixante mille Autrichiens débouchent du Tyrol, descendent le Mincio et les deux rives de l'Adige. Déjà ils occupent Brescia et Rivoli, pendant que de front ils menacent Vérone. Les Français vont être cernés. Qu'eussent-ils fait dispersés jusqu'à Naples? Les généraux opinent pour la retraite, parti suprême, souvent le plus dangereux de tous. Mieux vaut se jeter avec toutes ses forces sur un ennemi encore divisé. Bonaparte est seul de cet avis, mais avec cette assurance qui entraîne les cœurs. Abandonner l'Adige et le blocus de Mantoue, objet de l'attaque principale, repasser le Mincio, enfoncer à Salo vingt mille Autrichiens placés sur la route de Milan, puis se retourner à Lonato sur vingt-cinq mille autres venant du haut Adige, enfin le surlendemain recevoir à Castiglione, presque sur le même terrain, ceux qui avaient perdu leur temps à débloquer Mantoue, ce fut l'affaire de six jours, pendant lesquels trente mille hommes en dispersèrent le double. L'Adige fut repris plus vite qu'abandonné. Repoussés, mais non détruits, les Autrichiens allaient évidemment préparer une nouvelle expédition à l'abri de leurs montagnes. Chaque jour leur arrivait quelque renfort. A peine reposé, Bonaparte les prévient, remonte l'Adige, arrive à Trente au cœur de leurs rassemblements, et, revenant en quelque sorte sur ses pas, les pousse à la baïonnette dans la vallée de la Brenta, jusque dans la plaine d'Italie. Sans une négligence qui leur livra le passage du bas Adige et la route de Mantoue, ils étaient à leur tour cernés, et ils durent s'estimer heureux d'aller s'enfermer dans l'île bloquée du Mincio.

C. Malgré ces efforts de génie et de bravoure récompensés par un double succès, l'armée d'Italie, victorieuse, mais affaiblie, était à peine hors de danger pour quelques mois. Grâce à de continuels avantages en Allemagne, les Autrichiens, arrivés jusque sur le Rhin, étaient libres de faire de nouveaux efforts en Lombardie, et ils y mettaient une activité mal imitée par le Directoire. Une seconde armée, plus nombreuse que la première et se bornant à une forte démonstration sur Rivoli, s'avança par la rive droite de l'Adige, et vint s'établir à Caldiero en face de Vérone. Bonaparte essaya vainement de lui enlever cette hauteur. Repoussé après une attaque meurtrière, menacé sur sa gauche, qui venait de perdre quatre mille hommes dans les montagnes, il semblait enfin condamné à un désastre, et le soir, en voyant les Français sortir en silence de Vérone par la porte de Milan, leurs amis crurent leur dire un long et triste adieu. Les soldats eux-mêmes étaient mornes, sûrs pourtant que, s'il restait quelque chose à tenter, leur chef le tenterait.

CI. La joie se réveilla quand, à peine hors des portes, on quitta la route de Lombardie

pour descendre l'Adige. Ce n'était plus battre en retraite, mais, au contraire, audacieusement tourner la gauche des Autrichiens. En cet endroit, la rivière forme de vastes marais, traversés seulement par d'étroites chaussées, où la bravoure devait l'emporter sur le nombre. L'ennemi se laissa maladroitement entraîner sur ce terrain, et y lutta pendant trois jours contre des soldats éprouvés, résolus de vaincre à tout prix, bravant en face la gueule des canons d'Arcole. A la fin il recula dans la plaine, abandonna la position tournée de Caldiero, et alla encore une fois se refaire en Tyrol. Non moins épuisé, Bonaparte rentra par la porte de Venise dans Vérone stupéfaite, et se contenta de renforcer sa gauche compromise. Décembre approchait. Pour une campagne, n'était-ce pas assez de périls et de gloire?

CII. A peine les troupes avaient-elles pris leurs quartiers d'hiver, que l'ennemi reparut de nouveau sur toute la ligne. Par un plan nouveau, il balaya la rive droite de l'Adige et essaya d'enlever Rivoli, véritable clef de la plaine. Déjà la position était cernée, escaladée de tous côtés par une nombreuse infanterie; canons et cavaliers, entassés dans une sorte d'escalier tournant, n'attendaient que le moment de s'y déployer. Mais pendant la nuit, l'infatigable vainqueur d'Arcole, de Castiglione, de Lonato, s'était glissé à travers les Autrichiens, avait compté tous leurs feux, deviné leurs intentions, déjoué leurs espérances. Dès la pointe du jour des coups éclatants signalent sa présence. Qu'importe ce qui l'environne? Une plus belle proie s'offre à lui. A ses pieds artillerie et cavalerie sont prêtes à déboucher sur le plateau. Elles sont reçues à mitraille, chargées à la baïonnette, rejetées dans un désordre complet. La déroute devient contagieuse. A son tour l'infanterie abandonne le champ de bataille, et, vainqueurs, les Français ramassent derrière eux ceux qui croyaient déjà les avoir faits prisonniers. Tout ce qui s'était aventuré dans la plaine fut pris, et, découragée par cette dernière et solennelle défaite, Mantoue, à bout de vivres, capitula.



Louis XVII et Simon. (P. 336.)

CIII. A ces braves, contre lesquels étaient venues successivement se briser toutes les forces de la monarchie autrichienne, appartenait enfin de prendre une juste revanche et de conquérir une paix glorieuse. L'archiduc Charles ne put les arrêter ni au passage du Tagliamento, ni dans les âpres gorges des Alpes styriennes. Du haut du col de Leoben leur apparurent enfin les eaux du Danube et les clochers de Vienne. L'ennemi demanda une suspension d'armes, et, aussi audacieux négociateur qu'habile capitaine, Bonaparte prit sur lui de promettre la paix en échange de la Belgique et de la Lombardie (1797).

CIV. Telle était la fin de cette coalition

hypocrite, qui avait profité de la révolution pour consommer le partage de la Pologne, et qui, sous prétexte de sauver la France, aurait aussi voulu la démembrer. Il ne restait plus en armes que l'Angleterre, fière de son empire des Indes et poursuivant sans pudeur la domination des mers. Les efforts de l'Europe étaient venus se briser contre le courage d'un peuple armé pour son indépendance, sans autre résultat que de provoquer les sanglantes représailles de septembre et du 21 janvier, et de donner un instant à la révolution la force d'un parti vraiment national. Mise jusqu'alors au ban des peuples, la république reprenait parmi eux le rang perdu par la France depuis le règne de Louis XIV. Au lieu de convoiter à son tour d'injustes agrandissements et de ratifier par un silence coupable les iniquités du XVIII[e] siècle, que n'usait-elle du prestige de ses armes pour le salut d'une sœur moins heureuse, de l'infortunée Pologne ?

CV. Bonaparte semblait digne de cette mission réparatrice. Comme capitaine, il avait surpassé tous les maîtres connus, comme négociateur éclipsé Richelieu, Mazarin, et obtenu à sa patrie cette rive du Rhin si longtemps désirée. De Milan, où se tenait sa cour brillante et somptueuse, il était le premier potentat du monde. Les émigrés mêmes et les prêtres exilés chantaient ses louanges, et, par un vague instinct de l'avenir, la multitude le déclarait destiné à réconcilier jacobins et royalistes. Mais, soit qu'il ne se sentît pas encore assez fort pour dompter les républicains, soit que, satisfait d'être le premier d'entre eux, il eût déjà le vertige, conséquence des grandes fortunes, soudain il démentit les espérances de modération qu'il avait données, et commença toutes les fautes qui firent un jour sa ruine. Entouré de soldats gorgés de butin et de plaisirs, sûr de n'avoir plus d'ennemis sur les bras, il lâcha la bride aux mauvaises passions et aux convoitises qu'il avait jusqu'alors contenues en Italie, et, pendant que ses lieutenants s'enrichissaient à la faveur de l'anarchie, il céda à la tentation, moins basse, mais non moins fatale, d'agrandir sa patrie par de vastes spoliations.

CVI. Pour qu'elles fussent plus criantes, ces iniquités tombèrent d'abord sur les deux vieilles républiques de Venise et de Gênes. En vain Venise avait espéré se sauver par une simple neutralité; n'étant pas de force à fermer son territoire aux armées en lutte, elle vit pénétrer à leur suite une vive agitation. Encouragés par les Français, les bourgeois se soulevèrent contre le pouvoir de l'aristocratie; au contraire, le peuple et les paysans prirent les armes pour soutenir un gouvernement chéri. Mêlés à ces rixes, quelques Français en furent victimes : en pouvait-il être autrement? De là, prétexte pour d'incroyables représailles. Non content de sacrifier à l'Autriche les provinces de terre ferme, Bonaparte met le siège devant Venise, exige le changement, ou, pour mieux dire, le renversement de sa constitution, se fait livrer arsenaux et navires, occupe les îles Ioniennes pour le compte de la France, et enfin, pour obtenir la ligne de l'Adige, cède sans honte à l'Autriche l'antique et malheureuse fiancée de l'Adriatique (1797). Mêmes troubles à Gênes, où les jacobins triomphent, prélude de leur annexion à la France. La digue une fois rompue, plus de limites à l'anarchie. Encore quelques jours, et le souverain pontife Pie VI, enlevé du Vatican, sera tenu en captivité par des mains sacrilèges. A sa suite disparaîtront les souverains du Piémont, de la Toscane et de Naples. Palais, couvents, musées, caisses publiques seront au pillage. Partout surgiront des républiques improvisées.

CVII. Par une faveur singulière, le Ciel, qui avait des vues sur le jeune Bonaparte, prit à tâche de l'arracher à cet entraînement coupable, à ces funestes excès, où il devait retomber un jour, se précipitant lui-même du faîte de sa grandeur. Pendant que ses soldats abusaient de la victoire, le jeune conquérant partait pour Paris, et y était reçu en triomphe comme le libérateur de la patrie, comme le sauveur futur de la société. C'était pourtant lui qui, envoyant au Directoire le plus fougueux de ses lieutenants, venait de l'aider à conserver par de nouvelles violences son pouvoir expirant. Peu de jours aupara-

vant, grâce surtout à l'appui de l'armée d'Italie, les deux directeurs les plus honnêtes, cinquante-trois députés modérés et les rédacteurs de quarante-deux journaux avaient été déportés, les prêtres proscrits par centaines, les élections politiques et municipales de quarante-huit départements annulées, les lois contre les émigrés remises en vigueur. Fidèle à son origine, le pouvoir révolutionnaire était ainsi revenu aux traditions de 93, et continuait à se maintenir par les plus odieux attentats.

CVIII. De ce moment, plus d'illusions constitutionnelles pour les modérés; plus de triomphe à espérer d'une assemblée délibérante; nulle autre ressource que l'intervention d'un homme, d'une épée. Bien que Bonaparte eût mis la sienne au service des directeurs, à la vue de son génie, c'était encore à lui que chacun destinait l'honneur de contenir et de réconcilier les partis. Si quelqu'un avait pu le lui disputer, c'eût été son émule de gloire et de jeunesse, le brave Hoche; mais une mort prématurée venait de le ravir à l'amour de ses soldats. Bonaparte était donc seul à ce poste d'avenir. Restait à attendre la chute du pouvoir auquel il venait d'accorder quelques jours de vie, et qui allait ainsi achever de se rendre impopulaire pour tomber ensuite sans laisser de regrets.

CIX. A d'autres la jouissance de piller les trésors de l'Italie ou de prolonger en France une Terreur factice. Bonaparte dédaignait ces basses passions qu'il n'avait que trop déchaînées. Pour lui, il cherchait quelque entreprise merveilleuse, lointaine, poétique, qui pût frapper les esprits et compléter son auréole de gloire. Arraché à ses fautes, mais méconnaissant l'implacable ennemie qui devait un jour l'en châtier, il refusa de poursuivre les projets de descente en Angleterre, préféra la vaincre en lui ravissant la route des Indes, et tourna les yeux vers cette Égypte déchue de son ancienne splendeur sous la domination musulmane, dédaignée par Louis XIV, inutilement attaquée par saint Louis. Toutefois, telle était à cette époque l'horreur du moyen âge, que les esprits étaient plus occupés de la guerre de Troie ou des conquêtes d'Alexandre que des nobles efforts des croisés. Loin de suivre leurs traditions, Bonaparte ne respecta pas même la dernière trace de leur histoire. Passant à Malte, il y noua des intelligences, chercha une mauvaise querelle aux chevaliers, unique reste des ordres militaires, leur déclara la guerre aussi déloyalement qu'à l'antique Venise, et se fit livrer sans combat cette place imprenable.

CX. De là, il partit pour l'Égypte (1798) avec quarante mille hommes, échappa aux flottes anglaises, débarqua sans obstacle auprès d'Alexandrie, et s'empara avec le même bonheur de cette importante base d'opérations. Plus habile que saint Louis, il résolut d'éviter les nombreux bras du Nil et de rejoindre le fleuve à travers le désert, au risque d'imposer de rudes privations à son armée. Il se fit précéder par une proclamation qui indiquait aux habitants l'esprit de cette nouvelle expédition : « Nous aussi, nous sommes de « vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui « avons détruit vos ennemis, le pape et les « chevaliers de Malte? » Mais les mameluks ne devaient pas céder sans combat aux enfants improvisés du Prophète. En avant du Caire, entre le Nil et les fameuses pyramides, vieilles de quarante siècles, dix mille cavaliers, les plus braves et les mieux montés de la terre, et vingt-quatre mille janissaires retranchés attendirent les Français (1798). Bonaparte adapta sur-le-champ sa tactique à ce nouveau genre de guerre, et forma ses divisions en carrés, contre lesquels les charges des mameluks vinrent inutilement se briser. Puis, du sein de ces forteresses vivantes, il détacha des colonnes d'attaque qui abordèrent l'infanterie à la baïonnette, la chassèrent de ses abris et la culbutèrent dans le Nil. Le Caire fut le prix de cette victoire, et une poignée de Français occupa cette capitale de trois cent mille habitants, cette fameuse Babylone que les croisés n'avaient pu atteindre.

CXI. Si ces intrépides soldats surpassaient les succès de leurs aïeux, ils n'en avaient plus ni la foi ni le pieux désintéressement. Tandis qu'ils assistaient aux fêtes de Maho-

met, et que leurs savants cherchaient dans les ruines de l'Égypte à convaincre l'Église de mensonge, non contents d'occuper les États romains, leurs frères d'armes avaient chassé le roi de Naples, réuni à la France Genève et Mulhouse, envahi la Suisse et la Hollande, et de là ils menaçaient de promener dans tout le continent la confiscation, les proscriptions, l'anarchie. L'Europe entière se souleva contre ces audacieux conquérants, plus musulmans que chrétiens, qui combattaient moins pour la délivrance que pour l'oppression de leurs frères. L'Autriche s'arma pour disputer l'empire de l'Italie, la Russie pour venger ses protégés, les chevaliers de Malte; l'Angleterre envoya son terrible Nelson à la poursuite du général qui prétendait dominer la Méditerranée et couper la route des Indes. Assez profond pour les galères d'autrefois, le port d'Alexandrie était inaccessible aux vaisseaux modernes. Surprise dans la rade d'Aboukir et écrasée entre deux feux, l'escadre française y fut presque détruite.

CXII. En même temps les armées de la république, désorganisées par les abus de la conquête et par une indiscipline croissante, étaient forcées de se replier sur le Rhin au nord, sur le Pô et derrière l'Apennin au sud. L'Italie était plus vite perdue qu'elle n'avait été conquise. Seul intact à l'armée de Suisse, Masséna se trouvait derrière la Limmat en présence de forces triples arrivant d'Allemagne, de Tyrol et d'Italie, et la menaçant d'une perte presque certaine. En vain les jacobins redoublaient de rigueurs contre les prêtres, les ci-devant nobles et les parents d'émigrés. En vain, ils s'acharnaient sur le pape Pie VI, qu'ils avaient ramené prisonnier à Valence, et ils se flattaient que ce pontife, victime de leurs traitements barbares, n'aurait point de successeur. Tandis que les fils aînés de l'Église reniaient leur passé, les Russes entraient en Italie pour donner aux cardinaux la liberté de se réunir en conclave. De proche en proche, le bruit de leurs victoires arriva jusqu'aux portes de la Provence. La marine hollandaise venait de se donner aux Anglais. Se voyant à la veille de périr, les révolutionnaires les plus fougueux demandaient eux-mêmes une tête et une épée pour sauver leur œuvre, et regrettaient d'avoir laissé partir l'invincible général de l'armée d'Italie.

CXIII. Pendant ces extrémités, confiant en sa fortune bien que séparé de la France par les escadres ennemies, Bonaparte promenait la victoire dans le lointain Orient, traversait de nouveau le désert pour attaquer les Turcs en Palestine, les dispersait au mont Thabor (1799), ne trouvait de résistance que dans Saint-Jean-d'Acre, ravitaillé par les Anglais, et revenait à Aboukir jeter une armée turque à la mer. Là finit cette singulière croisade, ressemblant quelque peu à celles de Barberousse et de Frédéric II. De quarante mille soldats, l'armée n'en avait plus que vingt-cinq mille. Au lieu de renforts, il n'arrivait que de sinistres nouvelles. Désolée par la misère et par le brigandage, la France était à la veille d'être envahie par l'étranger. Le moment était venu, s'il n'était déjà trop tard, d'en devenir à la fois le sauveur et le maître tout-puissant. Peu soucieux de mécontenter les frères d'armes qu'il abandonnait, Bonaparte s'embarqua sur une frégate, et fit voile pour la Provence à travers les flottes étrangères qui sillonnaient la mer. Là pouvait se briser sa fortune naissante, et, comme seize ans plus tard, le jeune conquérant allait peut-être devenir la proie des Anglais. Mais, si le Ciel est sévère pour les vieillards, il pardonne beaucoup aux entraînements de la jeunesse. Les premières fautes de Bonaparte étaient plutôt celles des jacobins que les siennes. Instruit par leurs justes défaites et par leur honteuse impuissance, il était désormais capable de juger sainement les hommes et les choses, et d'apporter une paix et un ordre sérieux à la patrie qui l'attendait comme un libérateur.

CXIV. Pendant qu'il naviguait comptant sur son étoile, une victoire inespérée venait d'arrêter l'ennemi. Au lieu de profiter de leurs succès pour écraser Masséna, les coalisés avaient perdu leur temps à un de ces mouvements maladroits qui jadis avaient sauvé Louis XIV. Les Autrichiens, campés

sur la Limmat, étaient allés renforcer leur armée du Rhin, laissant à Souvarov le soin de rejoindre à travers les Alpes les trente mille Russes campés autour de Zurich. Masséna saisit habilement cette occasion, passa la Limmat au-dessous de la ville, et coupa à l'ennemi la route d'Allemagne, pendant qu'il lui enlevait à la baïonnette la ville et les ponts de Zurich. Cernés, les Russes parvinrent à se faire jour, mais en laissant leurs bagages, leur trésor, cent pièces de canon et cinq mille prisonniers. Pendant ce temps-là, Souvarov arrivait par le Saint-Gothard, sans se douter du désastre. Accueilli au pont du Diable par une résistance formidable, attaqué en tête et en queue par des forces supérieures, il n'avança qu'à grand'peine, atteignit enfin le lac de Lucerne, et de là, plutôt que de se rendre, gagna par des sentiers de chasseurs la vallée de Glaris, puis celle du Rhin, où ses hommes pénétrèrent l'un après l'autre exténués de fatigue et réduits de moitié. Irrité contre les Autrichiens, il déclara qu'il ne servirait plus avec eux. La coalition était dissoute et la France sauvée.



Journée du 13 vendémiaire. (P. 338.)

CXV. Toutefois la gloire de Masséna n'était pas capable d'éclipser celle du général qui, huit jours plus tard, débarquait à Fréjus, et qui arrivait à Paris à travers les acclamations de tout un peuple. En lui les soldats saluaient le plus grand capitaine du siècle; les révolutionnaires le respectaient pour avoir deux fois prolongé leur pouvoir; les royalistes aimaient sa modération, sa noblesse de caractère, et espéraient le dominer par sa femme, Joséphine de Beauharnais; les directeurs eux-mêmes le subissaient comme leur inévitable successeur; ambitieux et habiles se pressaient autour de lui, tâchant de deviner ou de hâter ses résolutions. En quinze jours, il avait gagné tous les généraux, deux directeurs, le conseil des Anciens. Transférés à Saint-Cloud, les Cinq-Cents résistaient. Une poignée de grenadiers les fit passer par les fenêtres de l'orangerie. Bonaparte prit avec ses deux complices le titre de consul. Au fond il était le seul maître (1799).

CXVI. La révolution, qui, sous prétexte de fonder la liberté, n'avait vécu que d'émeutes, d'épurations sanglantes, de proscriptions arbitraires, aboutissait enfin à un dernier coup d'État, où les phrases dorées faisaient place au sabre, et la nation, qui avait renversé la monarchie pour se gouverner elle-même, était trop heureuse de trouver la paix sous la rude et puissante main d'un homme de guerre. Lasse des cruautés et des violences qu'elle n'avait subies qu'avec horreur, la France accepta ce nouveau régime comme un doux refuge après l'orage, et fit avec sa légèreté habituelle le sacrifice de ses libertés. En réalité, elle venait de subir une nouvelle invasion des barbares. Destinées à renouveler lentement les hauts

rangs de la société, les classes populaires s'étaient soudain ruées sur le monde pourri du XVIIIe siècle, en avaient brisé les autels, confisqué les richesses, dispersé et massacré l'aristocratie, ébranlé ou renversé les trônes. Mais, si jadis les traditions de l'empire romain s'étaient montrées si tenaces, comment cette nation, qui prétendait recommencer son histoire, pourrait-elle échapper aux influences vicieuses, à la corruption raffinée, à l'impuissant scepticisme d'un siècle dépravé? Le Directoire n'était-il pas la triste image de ce qu'elle semblait condamnée à devenir, sans autre profit que d'avoir mis à la portée de tous les jouissances, les spéculations, les abus du règne de Lous XV? Le retour des Bourbons eux-mêmes eût-il amené autre chose en ce moment que d'inutiles vengeances et des représailles sans fin?

CXVII. Par bonheur, la démocratie française s'était retrempée dans une guerre de géants contre l'Europe entière. De là le remède qu'elle trouva dans le courage, la vigueur, les vertus de ses armées; de là la puissance du jeune conquérant auquel elle se donna sans réserve. Comme Clovis, comme Henri IV, il pouvait régner à condition de réconcilier spoliateurs et spoliés, de mettre un terme aux violences des jacobins, d'imposer silence à tous les partis, de consoler la France par la perspective d'une grandeur nationale sérieuse, enfin de rassurer l'Europe par la certitude d'une politique modérée. Pour cette tâche, sa puissance était sans limites; car, en détruisant états provinciaux, noblesse, bourgeoisie, clergé, parlement, corporations, en un mot, tous les centres de force et d'indépendance, et en les remplaçant par une fausse liberté générale, la révolution avait continué le passé qu'elle prétendait abolir, et mis la dernière main à l'œuvre de Louis XI et de Richelieu. En quelques mois, Bonaparte, dédaignant les objections des timides ou des méchants, et cédant à un généreux élan de sagesse et de réparation, put élargir les prêtres captifs, rassurer les parents d'émigrés, rappeler ceux qui n'avaient pas porté les armes contre la France, rendre les honneurs funèbres à Pie VI, rétablir la liberté du dimanche, pacifier les provinces de l'Ouest, remplacer l'emprunt forcé par le crédit des receveurs généraux et de la banque, organiser préfectures et tribunaux, réprimer le brigandage, réparer les routes et les canaux abandonnés depuis dix ans, en un mot, ramener partout l'ordre et la confiance, magnifiques débuts d'un pouvoir fort, courageux et éclairé. En voyant ce vaillant capitaine s'arracher aux préjugés, aux entraînements, aux fureurs de la révolution, et faire succéder à la persécution une nouvelle ère de paix et de liberté religieuse, Bretons et Vendéens durent, comme les anciens ligueurs, se trouver amplement récompensés. Cette fois encore le sang des martyrs n'avait pas été stérile. Dans leur défaite triomphante, ils avaient sauvé la foi et l'honneur de la patrie.

CXVIII. Cependant il fallait obtenir la sécurité au dehors comme au dedans, et forcer encore une fois l'Europe à reconnaître le réveil de cette France qu'elle espérait voir s'abîmer dans l'anarchie. L'Autriche ne tarda pas à ressentir les coups du vainqueur d'Arcole et de Rivoli. Pendant que Moreau débouchait de la forêt Noire, et arrivait sur le Danube et sur l'Inn, pendant que l'héroïque Masséna s'enfermait dans Gênes, et y surpassait par une résistance désespérée la gloire de Zurich, attiré vers son terrain favori d'Italie, Bonaparte méditait d'y entrer par une manœuvre inouïe, par un passage des Alpes digne d'Annibal. Assemblés avec un profond mystère, organisés avec les précautions les plus minutieuses, quarante mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, s'acheminent sans bruit par les sentiers du Saint-Bernard, y traînent eux-mêmes leurs canons sur la neige, et descendent à l'improviste dans la vallée d'Aoste. Le plus léger obstacle peut les réduire au sort de Souvarov, et voilà qu'ils arrivent en face d'un fort imprenable qui domine la route. Inspirés par la nécessité, fantassins et cavaliers trouvent des sentiers, l'artillerie passe de nuit sur une couche épaisse de paille et de fumier, et l'armée débouche comme par miracle en

Lombardie, avant que les Autrichiens en soient avertis.

CXIX. Les Français s'installent tranquillement, recueillent vingt mille hommes arrivés par le Saint-Gothard, et regardent l'ennemi comme à eux, pendant que celui-ci, inquiet, dispersé, voulant fuir et pourtant laisser partout des garnisons, réunit à grand'-peine cinquante mille hommes autour d'Alexandrie. Maître des deux rives du Pô, Bonaparte s'était avancé au delà de Plaisance, et, étonné de ne rien rencontrer, craignant de voir sa proie lui échapper, il avait envoyé ses troupes battre de tous côtés la campagne, lorsqu'il fut attaqué dans la plaine de Marengo, sur les bords de la Bormida, par la masse des Autrichiens cherchant à se faire jour avec leur belle cavalerie et deux cents bouches à feu. Seize mille Français reçurent seuls le premier choc. Bonaparte accourut avec sa garde consulaire; mais ses efforts n'aboutirent qu'à prolonger la résistance et à ralentir la retraite. Il fallut évacuer le champ de bataille. En ce moment, par un de ces bienfaits dont le Ciel se montrait prodigue, un lieutenant fidèle et intelligent, Desaix, revenait au bruit du canon et ramenait six mille hommes de troupes fraîches. Il était trois heures; la bataille était perdue : « Mais, s'écrie Desaix, il reste encore le temps « d'en gagner une. » Il charge le premier à la tête de ses grenadiers; il tombe victime de son courage et de son dévouement. Ses soldats brûlent de le venger, et abordent l'ennemi avec une vigueur incomparable. La fatigue et la déroute passent du côté des Autrichiens. Pressés de regagner les ponts de la Bormida, ils viennent s'y entasser en désordre. Le reste se rue dans la rivière, jetant ses armes, laissant ses canons et des milliers de prisonniers. Le lendemain il fallut capituler et céder la Lombardie (1800).

CXX. D'un seul coup l'Italie était reconquise. Le vainqueur de Marengo allait-il, comme deux ans plus tôt, en chasser tous les princes? Ils attendaient ses décisions avec terreur, prêts à fuir au premier signal. Un seul n'était pas rentré dans ses États, que les Napolitains s'étaient peu pressés de lui rendre, c'était le nouveau pape Pie VII, laissé sans honneur et sans secours à Venise par ses prétendus alliés. Ce fut lui seul que Bonaparte rassura par de consolantes promesses. Il lui ouvrit le chemin de sa capitale, lui laissa entendre qu'il espérait rétablir en France le culte catholique, et comme pour inaugurer cette politique nouvelle, il fit chanter, quoi qu'en pussent dire les athées de Paris, un *Te Deum* solennel à la cathédrale de Milan. Ainsi, dans un pontife désarmé, le conquérant reconnaissait le dépositaire de la force morale et de la liberté des cœurs, de la seule puissance qui manquât à son sceptre, et, par cet hommage courageux, il surpassait en clairvoyance, en sagesse, en bon sens, les princes de son temps, les philosophes du XVIIIe siècle, les novateurs de la révolution. En même temps, aussi habile que prudent, il séduisit l'Espagne par l'offre d'un agrandissement en Italie, encouragea la neutralité de la Prusse, désarma la Russie par le renvoi de ses prisonniers et l'offre de Malte, qu'il ne pouvait plus défendre contre les Anglais. Puis, seul à seul avec l'Autriche, il se prépara à lui ôter pour longtemps l'envie de faire la guerre, et, au cœur de l'hiver, il dirigea contre elle trois armées, l'une sur l'Adige, l'autre dans les montagnes glacées de la Suisse, la troisième et principale sur le Danube sous les ordres du tenace Moreau.

CXXI. C'était sur ce dernier théâtre qu'allait se trancher le débat. Les Français étaient cantonnés sur le plateau boisé de Hohenlinden, entre deux affluents parallèles du Danube, l'Inn et l'Isar. Au milieu des neiges de décembre, les Autrichiens prennent l'offensive et passent l'Inn, avec le projet de remonter le Danube, d'écraser la gauche des Français et de les devancer sur l'Isar. L'aile menacée est sauvée par sa vigueur, et Moreau a le temps de se concentrer au milieu de la forêt de Hohenlinden, dans une position solide, abordable d'un seul côté. Puis, tandis que les Autrichiens s'avancent en longue colonne sur cette route unique, il ordonne à sa droite de se rabattre sur eux et de les couper en deux. Richepanse saisit la manœuvre. Il tombe comme la foudre sur la

chaussée couverte d'ennemis, laisse les trois quarts de ses troupes cernées par des forces supérieures, et, à la tête d'un seul régiment d'infanterie, s'enfonce tête baissée dans les défilés de la forêt, culbute artillerie, bagages, cavaliers, fantassins, ramasse des milliers de prisonniers, et ramène le reste sur Moreau qui les achève. L'ennemi avait perdu vingt mille hommes, quatre-vingt-sept canons, et ne pouvait plus tenir la campagne (1800). De l'Inn, Moreau marcha sur la Salza; de là il arriva aux portes de Vienne. Mais, usant d'une modération rare, il préféra à la gloire d'humilier une capitale ennemie celle d'obtenir une paix sincère et partant durable. L'Autriche céda définitivement à la France la ligne du Rhin et celle de l'Adige, et renonça à la Toscane en faveur de l'Espagne.

CXXII. L'Italie demeurait à la merci du vainqueur. L'anxiété de ses faibles souverains était à son comble. Le roi de Piémont dut servir d'exemple pour avoir violé les traités et fermé les Alpes aux Français. Ses États furent réunis à la république, qui désormais, comme l'Autriche, put librement déboucher en Lombardie. Pour que cette union fût sérieuse, les routes du Simplon et du mont Cenis furent poussées avec activité, et reçurent des colonies de religieux du Saint-Bernard, dont les soldats avaient éprouvé le dévouement. Le roi de Naples fut maintenu à condition de fermer ses ports aux Anglais. Restait le souverain pontife Pie VII, avec lequel Bonaparte s'était lié d'avance par des engagements volontaires. Non content de le rétablir dans ses États, il résolut de rendre la France entière à son autorité spirituelle, et, méprisant les plans de schisme ou d'hérésie suggérés par les vieux ennemis de l'Église, il entama avec Rome la négociation d'un nouveau concordat. Par cet acte solennel, la liberté du culte catholique était ouvertement rétablie, les églises restituées à leur sainte destination, la vente des biens ecclésiastiques réparée par un traitement fait au clergé à titre d'indemnité. Le territoire était partagé en soixante diocèses. Le choix des évêques préposés à l'institution canonique du saint-siège restait au premier consul, qui ne semblait pas moins digne de cette faveur que bien des princes ses devanciers (1801).

CXXIII. A côté de cette paix religieuse, Bonaparte faisait préparer par son conseil d'État, et activait lui-même de son infatigable impulsion la rédaction du Code civil, chef-d'œuvre de justice et de simplicité, réalisant pour la France l'unité de législation préparée et désirée depuis des siècles. La famille et la propriété y retrouvaient en grande partie leur vie nécessaire à toute société et inutilement ébranlée par la convention. Au foyer domestique renaissaient la sainteté du mariage, la puissance paternelle, la loi du travail et de l'économie, source véritable de force et de richesse nationale. Là du moins pouvaient encore se perpétuer ce respect de l'autorité, cette hérédité de biens et de vertus, cette hiérarchie de devoirs et de services, qui avaient disparu de l'ordre politique, mais qui seuls forment les cœurs à la vraie liberté. Ainsi, au sortir d'une affreuse servitude, la France recouvrait ses droits les plus précieux et ses plus sûres espérances. Ce que la révolution avait eu de chimérique ou de monstrueux était écarté; le reste était affermi et réglé. A un temps meilleur était remise la liberté politique, que la Terreur avait fait détester, et qui, d'ailleurs, suppose dans un peuple une paix conclue et des qualités morales sérieuses. Au contraire, l'égalité civile demeurait consacrée comme le caractère distinctif de la nouvelle société. Pendant des siècles, l'ancien régime, que ses fautes venaient de perdre, avait tenu en réserve la plus grande partie de la population pour n'en user que l'élite; désormais la démocratie, au risque de consumer promptement ses forces, appelait la France entière à la vie des camps, des études, des affaires, et, peu soucieuse de la perpétuité de son œuvre, elle se flattait, par ce développement subit, de surpasser en quelques années les gloires et les prospérités du passé. Toute militaire à son début, elle était fière de grandir sous un capitaine sorti de son sein, illustré dans ses luttes, devenu pour la conduire un homme d'État consommé. Ces premiers actes, dignes des exploits de Marengo et de Rivoli, furent

couronnés par une amnistie générale aux émigrés, réparation courageuse pour les uns, pardon généreux pour les autres. Guerre, législation, finances, administration, travaux publics, sécurité générale, tout, sous une puissante main, venait de changer de face, et justifiait l'enthousiasme universel.

CXXIV. Des nombreux ennemis qui menaçaient la France, il n'en restait plus qu'un seul, l'Angleterre, véritable tyran des mers, déplorant la fin des dissensions qui avaient fait sa grandeur. Par les soins du premier consul, une ligue se forma contre cette domination menaçante pour le monde entier, Le Danemark, la Russie, l'Espagne y entrèrent. Partout le commerce des Anglais reçut de graves atteintes. Malheureusement un succès en Égypte leur permit d'échapper à ce péril et de conserver leurs conquêtes par une paix avantageuse. Après de longues vicissitudes, après l'assassinat du général Kléber, l'armée française, lasse de son exil, s'était laissé couper en deux, et elle venait de capituler. L'Égypte dut être rendue à la Porte, Malte aux chevaliers de Saint-Jean, Minorque à l'Espagne : à ces conditions fut signé le traité d'Amiens (1802). A une guerre générale succédait une paix universelle, qui devait, hélas! peu durer, mais qui n'en inspirait pas moins autant de joie que si elle avait dû être éternelle.



Le pape Pie VII.

CXXV. Ce dernier bienfait mit le comble à la reconnaissance de la France. Consultée, elle accorda à Bonaparte le consulat à vie et le choix de son successeur (1802). Pouvait-il être trop long le pouvoir de cet homme qui avait sauvé sa patrie et qui l'avait faite si grande? N'était-il pas juste de reporter sur les] siens l'affection qu'il avait conquise? D'ailleurs, le foyer domestique relevé de ses ruines ne demandait-il pas pour sa sécurité que la vie nationale s'identifiât, comme autrefois, avec celle d'une famille? Sauf les révolutionnaires entêtés ou quelques généraux jaloux, comme Moreau, d'être remis sur le second plan, la nation applaudit sincèrement le retour à peine dissimulé du trône. N'allait-elle pas, en effet, retrouver à l'intérieur l'ordre, la paix, la prospérité; au dehors une prépondérance qui n'avait eu d'égale ni sous Richelieu ni sous Henri IV, à peine au temps de saint Louis? Et, quant à son nouveau souverain, qui pouvait-on lui comparer? A lui seul, il avait chassé l'étranger comme Charles VII, rétabli la religion comme Henri IV, et conquis plus de puissance, plus

de gloire qu'une longue suite d'aïeux et que l'élan d'un grand siècle n'en avaient donné à Louis XIV. Pour le moment, ses premières fautes semblaient effacées. Sur l'Angleterre et sur l'Autriche retombait l'odieux d'occuper Malte et Venise. A la France appartenait l'honneur d'avoir rétabli Pie VII ; à elle l'antique mission de protéger la liberté et l'indépendance des peuples; à elle de renoncer la première aux égoïstes maximes du XVIIIe siècle. Entraînée par ces espérances, la république cisalpine proclama Bonaparte son président. L'Irlande, la Pologne, le regardaient de loin comme un libérateur. Les princes de la vieille Europe tremblaient devant lui. Jusqu'où ne pouvait pas aller ce brillant avenir?

CXXVI. Cependant l'edifice du moyen âge se pouvait-il restaurer? Partout des dynasties usées, des peuples sans vie, des nobles dégénérés, un clergé amolli, des cités languissantes, une triste et incontestable décadence. Rajeunie la première par sa révolution, la France s'était relevée sous un homme de génie; l'Europe aussi ne s'estimerait-elle pas heureuse de retrouver, sinon liberté, du moins paix, unité et vigueur sous la domination de la France? Tel fut le rêve de Bonaparte. Maître tout-puissant de la plus brave nation de la terre, adoré des soldats qu'il avait toujours conduits à la victoire, il voulut être l'Alexandre ou le César du monde moderne. Si le courage, l'intelligence et la grandeur d'âme ont quelque droit pour dominer les races vieillies, où trouver plus de force qu'en cette incomparable armée, plus de génie qu'en ce jeune conquérant? D'ailleurs, la monarchie universelle, l'union de tous les peuples avait été le vœu de plus d'un grand homme, et parfois l'antique chef de la république chrétienne, le pape lui-même, se demandait s'il ne plairait pas au Ciel d'abriter la caducité comme le berceau de l'Europe sous la main d'un autre Charlemagne. Ces brillants projets cachaient un grand péril. Ce n'était pas sans raison qu'après la chute de l'empire romain la puissance temporelle avait toujours été divisée. Le plan d'un empire universel n'était autre que l'idée païenne de Rome et de Mahomet. En la réalisant, Barberousse, Frédéric II, Charles-Quint étaient devenus les tyrans de l'Église et du monde.

CXXVII. Le danger était d'autant plus menaçant que la France n'était digne qu'à demi de remplir une telle mission. Fruits de doctrines perverses et d'illusions dangereuses, les excès de la révolution avaient épouvanté sans convertir, renversé sans corriger, et, pour que l'expérience fût sérieuse, il fallait encore essayer, l'une après l'autre, chacune des erreurs naguère déchaînées. Les révolutionnaires de la société démocratique formée sous leurs auspices croyaient toujours au pouvoir absolu du suffrage populaire. A leurs yeux, l'État, ne fût-il fondé que sur un heureux coup de main, représentait la volonté nationale; partant il ne pouvait être astreint à aucune règle de justice ou de prudence, et devait, au contraire, tout courber sous sa main de fer. De là, dans leurs cœurs, une opposition profonde à l'hérédité des biens, des titres, des fonctions; de là une haine constante pour toute loi morale supérieure aux conventions et aux caprices des hommes, et, par-dessus tout, pour l'Église. Ces mauvais sentiments se manifestèrent hautement dans les assemblées par le rejet du Code civil, à leurs yeux trop favorable à la force des familles, aux principes du passé, et surtout par une critique amère du concordat. A cette occasion, le corps législatif choisit pour son président Dupuis, l'auteur d'un détestable livre sur l'origine de tous les cultes, et le sénat nomma au premier siège vacant un de ces prêtres renégats dont le rôle avait été si triste pendant la révolution, et qui devaient continuer à exercer sur leur pays une influence déplorable. Ces velléités d'indépendance devaient servilement s'effacer devant la volonté du maître. Mais l'impiété n'en couvait pas moins dans les cœurs, et le *Génie du christianisme*, où Chateaubriand alliait au vague des passions une nuageuse poésie de la religion, n'était pas, à cette époque, en littérature un acte moins courageux que le concordat en politique.

CXXVIII. Mêmes illusions, même entêtement chez une partie des royalistes. Pendant

que la Bretagne et la Vendée goûtaient les bienfaits d'une paix chèrement achetée, plus d'un émigré, qui n'avait pas tiré l'épée, restait aveuglément fidèle au culte du droit divin, et ne voyait dans l'Église qu'une servante du pouvoir absolu de ses princes, comme si cette puissance suprême, inféodée à une famille, n'était pas libre de donner sa consécration à un autre pouvoir, à une autre dynastie. En religion, ils n'étaient pas moins hostiles au concordat que les jacobins, et plusieurs évêques réfugiés à Londres avaient hautement refusé leur démission, sollicitée par le souverain pontife. En politique, tous les moyens leur étaient bons; n'étant plus assez forts pour tenter un vendémiaire, les plus fougueux ne rougissaient pas d'attendre d'une machine infernale la mort de Bonaparte et le triomphe de leur parti. Ces actes désespérés prouvaient où ils en étaient réduits. Quant à la France, de même qu'elle avait subi Louis XIV et Louis XV, de même voulait-elle essayer le maître de son choix, espérant de lui l'éclat, la puissance, la grandeur militaire, que ne lui avaient pas donnés les fils de ses rois.

CXXIX. Or le Ciel respecte assez la liberté des peuples pour ne pas leur imposer la vérité par la main d'un génie dominateur, et pour ne leur envoyer que les souverains qu'ils méritent. Meilleur que son temps, Bonaparte fut homme néanmoins. Il finit par subir la contagion des instincts absolus de l'époque; il aspira à tout subjuguer, peuples, esprits, consciences. Par les articles organiques ajoutés au concordat, les quatre propositions schismatiques de 1682 furent rétablies, la publication des bulles et la réunion des conciles, le choix des curés, des professeurs et même des séminaristes, soumis au pouvoir civil, les évêques placés sous la juridiction du conseil d'État. A la place des ordres religieux qui restèrent supprimés, l'enseignement fut confié à une université laïque, dépositaire unique de la science et de l'éducation, rivale-née du clergé et de l'Église. Ces premières atteintes à la liberté intellectuelle et morale devaient seulement porter leurs fruits plus tard. Mais si, dès le début, Bonaparte succombait aux tentations du pouvoir, que serait-ce après dix années de victoires, de conquêtes, de grandeurs inouïes?

CXXX. En politique, le général souverain cédait beaucoup plus vite au penchant de tout décider par l'épée, en dépit des droits acquis, de la justice véritable, et marchait d'un pas ferme et résolu à la fondation d'un empire français. Il commença par remanier l'Allemagne, d'accord avec la Prusse et avec la Russie. Bien qu'ébréché par la paix de Westphalie, le saint-empire germanique était encore un vénérable monument du passé. Le régime électif, les libertés municipales, l'ordre représentatif y conservaient une ombre d'existence. Héréditaire dans la maison d'Autriche, la dignité impériale n'en était pas moins confirmée par le vote de huit électeurs, dont trois archevêques eux-mêmes élus par leurs chapitres. A la diète, siégeant à Ratisbonne sous la présidence de l'archevêque de Mayence, les députés de quarante-neuf villes libres formaient un collège égal en pouvoir à ceux des électeurs et des princes. La noblesse était indépendante des souverains particuliers. Un tribunal d'Empire réglait les différends survenus entre les divers États. Ainsi, dans ce vaste édifice, les libertés générales reposaient sur des libertés locales; de là un véritable esprit politique, une étude sérieuse du droit des gens, une longue expérience des institutions libres. Toutefois un élément mauvais y convoitait la prépondérance : c'était la Prusse, moitié protestante, moitié philosophe, née de l'apostasie et de la spoliation, grossie de la Silésie et d'une part de la Pologne, amoindrie par la paix et toujours prête à se relever par la violence. En face de cet habile ennemi, le clergé restait corrompu, faible, ignorant, les villes libres apathiques, ruinées par une mauvaise administration, et, au lieu de raviver les vertus de ses alliés naturels, l'Autriche, terre-née de l'absolutisme, gangrenée par les doctrines oppressives du siècle précédent auxquelles Joseph II avait eu le triste honneur de donner son nom, n'aspirait, comme la Prusse, qu'à avoir sa part des villes libres, des biens de l'Église et de la noblesse immédiate.

CXXXI. Bonaparte tira parti de ces convoitises. Presque toutes furent satisfaites, et l'Autriche seule se vit justement châtiée des siennes. Dans cette large distribution d'évêchés, d'abbayes, de villes libres, les électeurs archevêques de Trèves et de Cologne se virent supprimés et remplacés par les princes de Baden, de Wurtemberg et de Hesse, ce qui assurait aux protestants six voix sur neuf. Même majorité leur fut acquise dans le collège des princes. Les villes libres furent réduites à huit, la noblesse immédiate abandonnée aux envahissements des souverains, les territoires partagés sur-le-champ occupés à main armée; bon gré, mal gré, la diète dut tout ratifier. Ainsi, chose bizarre, après avoir échoué dans leur attaque de mauvaise foi contre la révolution française, les princes absolus se dédommageaient en l'imitant, en dépouillant l'autel et les faibles, et, incapables de s'entendre, ils prenaient pour arbitre le général couronné de la république. De son côté, la révolution, après avoir anéanti toutes les libertés locales en France, les abolissait en Allemagne, sans même essayer d'y rien substituer, et elle était à la veille de relever chez elle la pourpre impériale, qu'elle détruisait au delà du Rhin. Par ce bouleversement, au lieu d'un grand corps pacifique organisé pour l'union et la défense commune, l'Allemagne devint un assemblage de petites souverainetés ennemies, avides, jalouses; la maison d'Autriche se vit presque complètement reléguée dans ses États héréditaires; s'il restait une prépondérance, elle était pour la Prusse, mais seulement du jour où la France lui permettrait de s'en saisir.

CXXXII. Le puissant général qui tranchait ainsi toute chose venait, comme le Directoire, d'intervenir en Suisse à main armée, occupait en maître la Hollande et la moitié de l'Italie. Évidemment son but était de fonder sur le continent une domination pareille à celle des Anglais sur les mers. L'Occident soumis, qui l'empêcherait d'en diriger toutes les forces contre l'ennemie de la France et d'écraser cette implacable rivale? Ce plan, mal dissimulé, permettait à l'Angleterre de détourner les haines et les jalousies naguère conjurées contre elle. Sauvée par là, elle prévint le défi que Bonaparte ne pouvait manquer de lui jeter, refusa de rendre Malte, saisit brutalement tout ce qu'elle trouva de navires français, et noua des intelligences à Naples, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. Entre ces deux ambitions, quelle était la meilleure, la plus digne de triompher? L'orgueilleuse Angleterre n'allait-elle pas voir sonner l'heure de son châtiment et se repentir d'avoir provoqué le plus grand homme de guerre du siècle?

CXXXIII. En quelques semaines, du Texel à Bayonne se forment six camps, prêts à jeter au delà de la Manche l'élite des soldats de la république. Quatre ports sont creusés à Boulogne et aux environs. De tous côtés y arrivent par centaines bateaux plats, chaloupes canonnières, péniches, navires de toutes formes et de toutes dimensions, construits avec enthousiasme d'un bout à l'autre de la France. L'Angleterre, dans l'épouvante, répond à ce magnifique élan de courage par les moyens les plus odieux et les plus déloyaux; elle va jusqu'à soudoyer des sicaires pour égorger Bonaparte. Quelques royalistes fougueux, quelques généraux mécontents se rattachent au complot, et, comme d'habitude, pour les encourager, un prince promet de débarquer au moment décisif. La conjuration fut découverte, les coupables arrêtés. C'était le moment pour Bonaparte de mettre la justice et la modération de son côté et de redoubler d'égards pour ses voisins. A ce prix, il écraserait l'Angleterre; à ce prix, suivant son désir, il ne ressemblerait ni à Monk ni à Cromwell, mais bien à César ou à Charlemagne. Or l'impétueux capitaine ne put se contenir. Dans sa colère contre ceux qui attentaient à ses jours, il jura de se venger sur quelqu'un des princes qui parlaient sans cesse d'entrer en France. Le plus rapproché était le duc d'Enghien, paisiblement occupé à chasser en Allemagne, dans le voisinage du Rhin. Il fut enlevé par un escadron de cavalerie, amené à Vincennes, jugé comme ayant porté les armes contre son pays, condamné à mort et fusillé (1804). Cette violation de

territoire en pleine paix, ces représailles sur un innocent saisirent l'Europe de stupeur et d'effroi. Si Cromwell avait trempé ses mains dans le sang de Charles I, n'était-ce pas, à son tour, les tremper dans celui de Louis XVI? Que ne fallait-il pas attendre d'un homme capable de telles passions et à qui rien ne résistait!

CXXXIV. Cependant cette faute se perdit encore au milieu de l'éclatante gloire de Bonaparte. De même que la machine infernale lui avait fourni l'occasion d'obtenir le consulat à vie, le nouveau complot lui servit de prétexte pour demander la pourpre impériale, titre plus en harmonie avec sa puissance et avec ses desseins. Comme au temps de Pépin le Bref et de Louis le Gros, le pape vint en personne le sacrer, dans l'espoir que cette démarche solennelle cimenterait leur amitié, et qu'en échange le nouveau Charlemagne accorderait au saint-siège l'oubli des articles organiques ou la restitution des Légations, perdues depuis les guerres du Directoire. La capitale, qui venait d'assister au culte de la Raison et aux orgies de la Terreur, reçut agenouillée le successeur de l'infortuné Pie VI, et le fils de la révolution demanda à l'héritier de saint Pierre la consécration de son pouvoir. Quoi de plus grand, de plus beau, de plus consolant, si elle eût été sincère, que cette réconciliation de la volonté nationale et de la volonté d'en haut, du droit des hommes et du véritable droit divin! Mais, comme pour détruire cette illusion en même temps qu'il la faisait naître, l'empereur amoindrit le rôle du pape, et tint à poser de sa propre main la couronne sur sa tête. A ses yeux, c'était donc une vaine cérémonie. Ne croyant rien devoir qu'à lui-même, il ne fit aucune concession, et renvoya Pie VII comblé de respect et de caresses, mais déçu dans ses espérances (1804).

CXXXV. Toutefois, enivré de cette puissance qui ne reconnaissait rien au-dessus d'elle, Napoléon venait de perdre le moment unique dans sa carrière de détruire l'Angleterre; bien plus, il faisait tout pour lui donner ces alliés que sa vie, son génie et ses forces devaient se consumer à combattre. Menant de front sa guerre maritime et ses projets de domination continentale, il s'était fait couronner roi d'Italie, avait réuni Gênes à la France, et ne cachait plus son intention de chasser le roi de Naples. Une nouvelle coalition éclata contre lui, formée de l'Autriche et de la Russie, et il n'eut que le temps de précipiter sur l'Allemagne les armées qui menaçaient la Grande-Bretagne. La France, qui goûtait les joies d'une paix récente, vit avec étonnement ces combats renaissants, inquiète, non sur leur justice, mais sur leur succès, regrettant de nouveaux sacrifices, mais prête à applaudir le vainqueur et à s'enorgueillir de ses conquêtes. L'incertitude ne fut pas longue, et les triomphes de la guerre continentale vinrent jeter un voile sur les désastres de la marine, sacrifiée d'avance à une gloire trompeuse.

CXXXVI. Pendant que les flottilles de Boulogne pourrissaient dans les ports, à Trafalgar, sur les côtes d'Espagne, s'était livrée une seconde bataille de la Hogue. Vingt-sept vaisseaux anglais en avaient attaqué trente-trois français et espagnols, mais avec l'avantage du vent, d'une artillerie supérieure et d'un commandant unique, tel que Nelson. Partagé en deux colonnes serrées, l'ennemi tomba sur une moitié de la ligne française et s'y acharna, pendant que le reste s'en allait à la dérive. Avec trois vaisseaux, l'amiral Villeneuve lutta contre douze. Le sien, *le Bucentaure,* fut rasé comme un ponton, et n'eut plus une embarcation pour le porter ailleurs. A côté de lui, *le Redoutable* avait la moitié de ses hommes tués, l'autre presque entière hors de combat. La mort de Nelson fut le seul prix de cette héroïque et malheureuse bravoure. Un vaisseau avait sauté; dix-sept étaient pris; le reste cherchait un refuge à Cadix. La mer était fermée aux escadres françaises.

CXXXVII. Irrité de cet échec accusateur, Napoléon s'efforça de le faire oublier, et ne récompensa même pas les braves qui s'y étaient illustrés. Malheureusement pour lui, la fortune lui réservait d'enivrantes victoires là précisément où la guerre était injuste et eût mérité de sévères leçons. Tandis que les Autrichiens, que les Russes n'avaient pas

encore rejoints, l'attendaient paisiblement à Ulm sur le haut Danube, et pensaient le voir déboucher de la forêt Noire, Napoléon les tournait par les montagnes de Franconie, comme jadis par le Saint-Bernard, venait avec des forces supérieures couper leurs communications, les cernait dans Ulm, et détruisait quatre-vingt mille hommes presque sans combat. De là, il passait l'un après l'autre les affluents du Danube. Moins modéré que Moreau, il entrait à Vienne, et, sans s'y arrêter, poursuivait Russes et Autrichiens sur la route de Moravie.

CXXXVIII. A Austerlitz, les ennemis attendirent, résolus non seulement de repousser, mais d'attaquer le terrible général qui les poursuivait l'épée dans les reins. Le terrain leur était favorable. Ils occupaient un plateau facile à défendre, au pied duquel tournait la route de Brünn à Olmutz, de sorte que, par un effort énergique, ils pouvaient en descendre pour écraser la droite des Français et leur couper la retraite. Le mouvement était si naturel, que l'empereur le devina et l'annonça à ses soldats. C'était le 2 décembre, l'anniversaire de son couronnement; il faisait un froid sec, et au brouillard du matin succéda un soleil devenu fameux. Trente-cinq mille Russes s'étaient ébranlés avant le jour pour opérer le mouvement décisif; mais Napoléon se riait de leurs projets. Les laissant s'engager, il ne leur opposa que onze mille hommes, dont une partie, ayant fait trente-six lieues en deux jours, arrivaient en toute hâte, oubliant la fatigue au bruit du canon. Pendant six heures la froide énergie des Moscovites vint se briser aux pieds de ces braves. Que faire contre de pareils soldats? Pendant que Davout les soutenait de son exemple, le reste de l'armée enlevait le plateau d'où les Russes étaient descendus, enfonçait leur centre, et les séparait de leur aile aventurée. Celle-ci succomba presque tout entière; plutôt que de se rendre, elle alla s'abîmer dans des étangs glacés, bientôt entr'ouverts par les boulets. Le reste fuyait en désordre, laissant quinze mille morts, vingt mille prisonniers, cent-quatre-vingts bouches à feu (1805).

CXXXIX. Les Français avaient montré, sinon qu'ils avaient raison, du moins que leur bravoure était encore à la hauteur de leur ambition. Les Russes repassèrent leur frontière. Éperdu, l'empereur d'Autriche vint lui-même au bivouac du vainqueur se mettre à sa merci. Napoléon demanda de lui tout ce qui se pouvait obtenir, au risque d'en faire à jamais son ennemi. Pour la France, il exigea Venise, le Frioul, l'Istrie, la Dalmatie; pour ses alliés d'Allemagne, la Souabe et le Tyrol. Encore, s'il se fût contenté d'anéantir l'Autriche; mais, fort de ses victoires, il en prit carrière pour opérer de nouveaux agrandissements, dépassant tous les rêves de Louis XIV. Pendant que la colonne Vendôme et l'arc de triomphe de l'Étoile s'élevaient pour perpétuer le souvenir de ses exploits, il chassait les Bourbons de Naples, et les remplaçait par son frère Joseph, donnait son frère Louis pour roi à la Hollande, alliait sa famille à celles de Bavière, de Baden et de Wurtemberg, et réunissait sous son protectorat une partie des princes germaniques avec le nom de Confédération du Rhin.

CXL. C'était une manière peu dissimulée d'ajouter ces États comme sujets ou comme vassaux à son gigantesque empire, et, si nulle voix ne s'élevait en faveur de l'Italie, en Allemagne, la Prusse, qui n'avait travaillé à l'abaissement de l'Autriche que dans l'espoir de la supplanter, s'indignait de voir cette prépondérance si convoitée lui échapper. A cette ambition humiliée se joignait le patriotisme allemand, maladroitement froissé par les empiétements de la France, faisant retomber sur elle tout l'odieux des derniers partages, et oubliant l'avidité de ses princes pour se rallier à eux contre l'étranger. Ce sentiment fut bientôt si général, si énergique, que le roi de Prusse, malgré l'offre d'ailleurs peu sincère du Hanovre, se prépara à la guerre, et résolut de combattre avec les Russes, sinon pour le succès de sa secrète ambition, du moins pour l'indépendance germanique. Napoléon avait prévu cette défection, et se flattait d'en tirer vengeance. Il s'était même préparé, la veille d'Austerlitz, à combattre à la fois l'Autriche et la Prusse, tant il se fiait à

la bravoure de ses soldats, aux ressources de son génie et au développement progressif de ses armées. Mais, pour que ces deux puissances, l'une relevée de ses défaites, l'autre châtiée dans son orgueil, consentissent à s'unir contre l'ennemi commun, il leur fallait de sa part de sévères, de nombreuses, d'irrésistibles leçons. Elles ne leur firent point défaut.

CXLI. Les élèves du grand Frédéric, qui n'avaient pas vu sans déplaisir les désastres d'Ulm et d'Austerlitz, apprirent bientôt que, reportées du sud au nord, les troupes de Napoléon s'avançaient à travers la forêt de Thuringe. Cette fois ce n'était plus une longue vallée, comme celle du Pô ou du Danube, mais de vastes et sablonneuses plaines peuplées de sapins et de bouleaux, coupées par le Weser, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, séparées du monde catholique par les montagnes de Bohême et allant de la Belgique jusqu'au pied des monts Ourals. Depuis que la guerre avait fait du Rhin un champ de bataille disputé, l'Elbe était devenue l'artère de l'Allemagne du Nord. Sortant de Bohême à Dresde et aboutissant au riche entrepôt de Hambourg, ce fleuve profond, défendu par les places de Torgau et de Magdebourg, était le meilleur rempart de la Prusse et de Berlin. Mais, dans leur première ardeur, les Prussiens l'avaient passé, avaient remonté un de ses affluents, la Saale, et, sans attendre les Russes, étaient venus, au nombre de cent quarante mille, prendre position aux débouchés de la forêt de Thuringe, qu'ils avaient également négligé de défendre.

CXLII. Cette demi-mesure, provoquée par une folle outrecuidance, comblait les désirs de Napoléon. A la vue de sa belle armée arrivant sans obstacle sur la rive droite de la Saale, et jetant partout la terreur, l'émotion gagna les Prussiens, et les décida subitement à rétrograder sur l'Elbe. Il était trop tard. En présence d'un ennemi plein d'ardeur, mieux valait cent fois défendre tous réunis le passage de la rivière et les escarpements de la rive gauche. Ils ne profitèrent même pas de cette belle position pour protéger leur retraite, et, pendant que la moitié de leur armée redescendait le cours de la Saale, l'autre moitié restait comme paralysée aux environs d'Iéna, sans en détruire le pont, sans en couronner les hauteurs. Trompé, comme il l'était quelquefois par l'imprévoyance de ses adversaires, Napoléon crut qu'il aurait affaire à l'armée prussienne tout entière. Il se contenta d'envoyer deux corps sur sa droite passer la Saale à trois ou quatre lieues plus bas et couper la retraite aux vaincus; puis, avec une masse de cent mille hommes, il escalada les pentes qui dominent Iéna, jeta l'ennemi dans un indicible désordre, lui enleva quinze mille prisonniers et presque tous ses canons.

CXLIII. Sur sa droite, à Auerstædt, les choses se passaient bien différemment, et pouvaient faire expier ce triomphe par un désastre. Vingt-six mille hommes, ayant aussi traversé la Saale sans résistance, allaient se trouver en face du roi de Prusse et du gros de l'armée qui battait en retraite. Heureusement ils avaient à leur tête le brave Davout, le même qui, à Austerlitz, avait repoussé, à trois contre un, les attaques des Russes. Il dispose ses troupes autour d'un petit village, son seul appui, sur un terrain découvert, résiste en ligne aux décharges d'une artillerie redoutable, en carrés au choc d'une nombreuse cavalerie, et, après six heures d'une lutte acharnée, ayant sept mille hommes hors de combat, il contraint l'ennemi à reculer, lui enlève cent quinze canons et trois mille prisonniers. A quelques pas de là, un frère d'armes jaloux, qui devait trahir un jour, Bernadotte, avait refusé de prendre part à cette lutte inégale, au risque d'en compromettre le succès.

CXLIV. Si cette victoire n'eût aveuglé Napoléon, il aurait pu y lire les causes qui le perdirent plus tard : d'un côté, le nombre même de ses soldats qui les empêchait, quel que fût son génie, d'agir tous à la fois sous son œil et sous sa main; de l'autre, les rivalités de ses lieutenants, instruments intéressés d'une politique égoïste. Mais comment ne pas être enivré des dons de la fortune? Le roi de Prusse venait de perdre son meilleur général, le duc de Brunswick. Forcé

de rebrousser chemin, il n'avait retrouvé, en approchant d'Iéna, que des troupes débandées, qui achevèrent le désordre des siennes. Au lieu de rejoindre l'Elbe, ces fuyards se hâtèrent de gagner les montagnes et les bois. Une seule journée avait suffi pour anéantir cette orgueilleuse nation (1806). La route de Berlin était ouverte, et, en la suivant, les Français avaient à traverser le champ de bataille de Rosbach, dont ils venaient assurément d'effacer la honte. Aux oreilles de leur empereur arrivait le nom d'empereur d'Occident.

CXLV. Le moment était venu pour lui de vérifier ce titre glorieux et de justifier ses éclatantes victoires. Bien qu'il eût livré aux princes protestants d'Allemagne les nobles, les villes libres, les abbayes, les électorats et toutes les libertés du vieil empire germanique, ne pouvait-il pas encore devenir le libérateur de l'Occident? N'avait-il pas à combattre les Russes et les Anglais, envahisseurs du continent et des mers? En poursuivant partout les marchandises anglaises par ses décrets de Berlin et par son blocus continental (1806), il forçait l'Europe à s'affranchir d'un joug honteux et à vivre de sa propre industrie. En marchant contre la Russie, il attaquait la redoutable complice de cette Allemagne protestante, qui avait produit à la fois le grand Frédéric et Catherine II. Arrivant sur la Vistule, il allait toucher du doigt la grande iniquité du XVIIIe siècle, et trouver tout frémissants d'indignation et de patriotisme ces Polonais que de prétendus sages s'étaient partagés. Quelques provinces rendues à l'Autriche l'entraîneraient à rétablir avec lui cette brave nation, nécessaire surtout à l'indépendance de l'Allemagne. C'était d'un seul coup réparer les attentats des protestants et des philosophes, et effacer, par un premier bienfait, le souvenir de sés propres fautes : magnifique occasion que lui offrait alors Celui qui connaît la faiblesse humaine, et qui, pour un peu de bien, pardonne beaucoup de mal.

CXLVI. Toutefois, ici encore il serait lamentable de penser que de grandes choses ont dépendu de la volonté d'un seul homme. Sans doute celui-ci semblait assez fort pour ordonner et pour accomplir tout ce qu'il aurait résolu. Mais le bien seul ne se commande point, ne s'impose pas par le génie, et ne s'achète que par les sueurs, les sacrifices, le libre dévouement des générations. Si, entraîné sur la pente d'une vaste ambition, l'empereur fermait les yeux à la vérité catholique, qui lui eût donné le secret d'une politique grande et généreuse, et révélé la grande mission de la France, il était d'accord avec son temps, et l'Europe entière, étrangère à cette vérité, mal corrigée de ses illusions, corrompue d'esprit et de mœurs, restait plus digne de châtiment que de récompense. Croyant trop à la puissance des armes, et décidé à ne les employer que pour ses propres intérêts, Napoléon se contenta donc de ménager la susceptibilité de l'Autriche, à laquelle il ne voulait rien céder, et traita les Polonais, comme jadis les Italiens, en leur disant vaguement que, pour être libres, il fallait le mériter.

CXLVII. Tous ses soins eurent pour objet d'assurer la vie de son armée, portée sur la Vistule seulement au chiffre de cent mille hommes, et obligée d'hiverner sous ce rude climat. Mieux habitués au froid, les Russes voulurent profiter des rigueurs de février pour le surprendre dans ses cantonnements. Mais ses précautions étaient si bien prises qu'il les reçut en forces, les fit reculer, et se mit à leur poursuite dans l'espoir de punir leur audace. Ces farouches ennemis l'attendirent dans la plaine d'Eylau, lui opposant deux murailles d'hommes et cinq cents bouches à feu. Après plusieurs heures d'une horrible canonnade, l'infanterie s'ébranle pour l'attaque; elle s'obstine en vain, et revient à moitié détruite. Jamais Napoléon n'a trouvé pareille résistance. Sa fortune semble fléchir. Il tente un effort désespéré, et lance Murat avec douze mille chevaux, qui font trembler la terre sous leurs pieds. La première ligne russe est culbutée, et se relève pour une lutte corps à corps; la seconde se retire, et accable de ses feux cette sanglante mêlée. L'empereur n'avait plus une réserve pour reprendre l'offensive et décider la journée; de

l'autre côté arrivaient huit mille Prussiens. Heureusement Ney les suivait de près. L'ennemi céda le champ de bataille. Napoléon y coucha, mais sans être sûr du lendemain. De part et d'autre on était exténué. Les Russes se retirèrent en ordre, emmenant leurs canons, leurs blessés, et ne laissant que trois mille prisonniers; les Français les poursuivirent à peine (1807). Cette victoire, si elle méritait ce nom, était une source de graves réflexions. Vingt mille morts jonchaient la terre; jamais tant de sang n'avait coulé, et la neige en avait fidèlement gardé l'empreinte. Napoléon en fut saisi; car le sang crie vengeance quand il n'est pas versé pour une cause sainte. Le conquérant chercha à se faire illusion : « Nous combattons, écrivait-il, « contre les barbares du Nord qui envahirent « jadis l'empire romain. » Il disait vrai si, plus menaçant qu'eux, il n'en avait fait lui-même les libérateurs de l'Europe.

CXLVIII. Au printemps, plutôt que de se rapprocher de l'Autriche, il l'intimida et s'en tira, comme toujours, en armant cent mille hommes de plus. Maître de Dantzick, il marcha sur Kœnigsberg, dernier refuge des Prussiens, dernier port ouvert aux Anglais. Les Russes tentèrent de l'y précéder. Pour cela, il fallait passer l'Alle, dont il suivait la rive gauche. Mais il n'était pas homme à perdre ses avantages comme les Prussiens derrière la Saale. Repoussé dans une première tentative, l'ennemi essaya de gagner le pont de Friedland, le traversa, et s'aventura dans un coude qu'y forme la rivière. Emprisonné dans cet angle étroit, il ne put se déployer, et, le 14 juin, à trois heures du matin, le corps de Lannes suffit pour l'arrêter. C'était l'anniversaire de Marengo. Napoléon arrive au galop, joyeux, superbe comme l'aigle qui mesure sa proie. Toute son armée le suit, prête à obéir à un signal de sa main. Il prend Ney par le bras, lui montre sur la droite les ponts de Friedland, seule retraite de l'ennemi, et lui commande d'y marcher sans regarder derrière lui. Bien fait pour ces coups d'audace, Ney renverse tout, même la garde russe, et entre à Friedland au milieu d'une effroyable mêlée. Son but est atteint : les ponts sont détruits et brûlés. Napoléon attendait ce moment pour donner le branle à ses troupes et pour jeter les Russes dans l'Alle. Aussi farouches qu'à Eylau, ils aiment mieux se noyer que de se rendre. Vingt-cinq mille y succombent. Le reste s'enfuit au delà du Niémen, et Kœnigsberg est le fruit de la victoire (1807).

CXLIX. Arrivé au delà de la Pologne, aux confins de l'Europe civilisée, Napoléon y trouva l'empereur de Russie, le jeune Alexandre, qui vint lui demander sur un radeau du Niémen la paix qu'il avait refusée après Austerlitz. Il l'entraîna à Tilsitt (1807), le combla de caresses, de cadeaux, de tout ce que son adresse infinie avait inventé naguère pour séduire et pour charmer le pape Pie VII. Sous le voile d'une tendre amitié, c'était le czar qu'il voulait maintenant faire servir à ses ambitieux desseins. N'osant encore se passer entièrement d'appui pour dompter l'Europe frémissante, il tendait la main à l'ennemi le plus redoutable de la liberté des peuples, au représentant de la barbarie et du despotisme oriental, à l'héritier de Pierre le Grand et de Catherine II, et il feignait de vouloir partager avec lui l'empire du monde; car telle est la logique des passions. La première suite de cette étrange alliance était le sacrifice de la Pologne, dont la partie prussienne seulement changea de maître, et passa aux mains du roi de Saxe, sous le nom de grand-duché de Varsovie. De plus, la Russie devait punir la Suède de son union avec l'Angleterre en lui ôtant la Finlande, et prendre à la Porte les provinces danubiennes jusqu'aux Balkans. C'était dépouiller deux États faibles au profit du colosse qui jouait vis-à-vis de l'Occident le rôle menaçant des Turcs. Constantinople seul manquait aux convoitises de cet avide successeur du croissant. A ce prix peut-être l'intimité eût été sincère et durable, si tant est que deux conquérants puissent vivre en bonne intelligence. Mais céder une si riche proie, c'était évidemment se déshonorer. D'ailleurs, n'avait-on pas assez payé un prince vaincu auquel on ne devait rien, sinon d'avoir abandonné les Anglais et de consentir au blocus continental?

CL. Si Napoléon limitait ainsi la part d'Alexandre, fort de cette alliance, il ne mettait point de bornes au parti qu'il voulait lui-même en tirer. Incapable, par sa faute, de vaincre les Anglais sur mer, il se vengeait sur leur commerce, qu'il poursuivait partout avec une implacable rigueur, et, sous prétexte d'affranchir l'Europe de leur industrie, il l'accablait à son tour d'une domination plus envahissante et plus dure. Le pape même ne fut pas excepté. Pour n'avoir pas déclaré la guerre à l'Angleterre, celui qui naguère était venu jusqu'à Paris sacrer le nouveau Charlemagne vit le patrimoine de Saint-Pierre brutalement envahi, et resta prisonnier dans son propre palais, jusqu'à ce qu'il plût à ses gardiens de l'emmener ailleurs. Ainsi, par un complet renversement de toutes choses, Napoléon, uni au schisme grec auquel pourtant il refusait Constantinople, penchait aussi vers le schisme, et s'emparait de la ville éternelle, vainement convoitée jadis par les empereurs d'Allemagne. Amoindrissant le plus grand bien qu'il eût fait dans sa vie, il attaquait le foyer de la liberté morale et religieuse. N'était-ce pas surpasser l'orgueil de Louis XIV, rappeler l'audace de Philippe le Bel et les violences du Directoire?

CLI. Là ne devaient pas s'arrêter ces tristes ressemblances. Ne respectant pas la majesté désarmée du saint-siège, que pouvait épargner cette vaste ambition? Depuis longtemps coupable de connivence avec les Anglais, le Portugal fut envahi, son roi réduit à s'embarquer pour le Brésil. Vint le tour de l'Espagne, fidèle alliée de la France, sans autre crime que sa faiblesse. D'une main, Napoléon y attise l'anarchie; de l'autre, il appelle à Bayonne ses princes éperdus et divisés. Avec une habileté digne de Louis XI, il fait abdiquer le père, envoie le fils prisonnier à Valençay, s'empare par surprise de Barcelone, de Pampelune, et proclame roi d'Espagne celui de ses frères qui a déjà remplacé les Bourbons de Naples (1808). Jusque-là, dans ses entreprises les moins justes et les plus hardies, il n'avait pas trop présumé de son génie ni de ses forces. La bravoure de sa grande armée, le parti qu'il en savait tirer, étaient tels que personne n'était capable de lui résister, et qu'il fallait que lui-même prît à tâche de démolir ce merveilleux édifice. Cette fois, commençait réellement la folie politique, châtiment mérité de la folie morale. Pendant que de jeunes conscrits remplaçaient à la hâte les cadres de l'armée d'Allemagne, les vieux soldats de la république, les vainqueurs d'Arcole, de Rivoli, de Zurich, d'Austerlitz et d'Iéna passaient les Pyrénées, et allaient briser leur noble courage contre l'énergie plus noble encore d'une nation soulevée pour son indépendance et contre les coups d'un ennemi surhumain, contre les atteintes d'un climat brûlant.

CLII. Pour qui eût voulu en profiter, le Ciel ne fut pas avare de salutaires avertissements. En six mois, un corps d'armée avait capitulé à Baylen, un autre à Lisbonne, et les Français étaient ramenés sur l'Èbre. Mais Napoléon s'obstina. Conduisant en personne deux cent cinquante mille hommes avec cette impétuosité que rien n'arrêtait, il reconquit Madrid, et jeta les Anglais à la mer. Puis, revenant, comme ailleurs, aux coupables instincts de la révolution et faisant appel à de mauvaises passions, dont les Espagnols ne connaissaient pas encore le langage, il abolit les droits féodaux et les couvents, attaqua le vieux fantôme de l'inquisition, mit la main sur les biens de l'Église : inutiles persécutions qui à l'élan du patriotisme ajoutèrent celui d'une foi outragée. Les Français furent traqués comme jadis les Maures; chaque défilé des montagnes devint un coupe-gorge, chaque ville une place d'armes à prendre et à reprendre d'assaut, l'Espagne entière un tombeau pour des soldats capables de vaincre toutes les armées du monde, mais non d'invisibles et innombrables partisans.

CLIII. Par cette dernière conquête, les Anglais devenaient des libérateurs au delà des Pyrénées, comme bientôt les Russes au delà du Rhin. L'amitié d'Alexandre s'en était singulièrement refroidie; le patriotisme allemand s'en irritait, et, sans attendre que la

Prusse se fût refaite et que le czar pût en venir à une rupture ouverte, l'Autriche crut le moment arrivé de renverser à elle seule l'ennemi commun. Depuis Austerlitz, l'archiduc Charles avait travaillé avec la lenteur et la persévérance germaniques à relever sa patrie et à lui rendre une armée. Il choisit le moment où, affaiblis par la guerre d'Espagne, les Français n'avaient plus guère devant lui que des conscrits ou des alliés douteux. Espérant les surprendre avant leur concentration, il remonta le Danube, passa l'Inn et l'Isar, et marcha sur Ratisbonne pour y donner la main aux troupes venant de Bohême. Dans cette manœuvre rapide, il voulait, comme jadis à Hohenlinden, déborder la gauche des Français et les séparer de leurs communications.

CLIV. Napoléon, moins que personne, est homme à se laisser prévenir. Devinant les intentions de l'ennemi, il cherche à lui en faciliter l'exécution, retire ses troupes de Ratisbonne pour mieux l'y attirer; puis, par une attaque décisive, il le coupe en deux, et rejette sa gauche sur l'Isar, le reste d'Eckmühl sur Ratisbonne. Mais ce n'étaient plus les Autrichiens tels qu'il les avait trouvés à Marengo. Aguerris, perfectionnés par ses propres leçons, ils avaient déployé une rare fermeté. Au contraire, ses jeunes soldats, à peine formés, avaient eu besoin d'être menés par Davout pour enlever le moulin d'Eckmühl. Le soir, exténués par la bataille, ils s'étaient vus hors d'état de jeter l'ennemi dans le Danube. Le lendemain, l'archiduc Charles défendit un instant Ratisbonne, puis gagna la Bohême sans être poursuivi.

CLV. Au risque de le retrouver plus loin, Napoléon préféra suivre la route de Vienne et par là dégager son armée d'Italie, qui avait peine à forcer les Alpes Styriennes. Quoique vainqueur, sa situation devenait critique. Maître d'une capitale frémissante qui, à elle seule, demandait une armée pour la garder, ayant le Tyrol et une partie de l'Allemagne insurgés derrière lui, le reste prêt à s'armer au premier signal, il lui fallait passer de vive force un fleuve comme le Danube, et livrer une nouvelle bataille à l'archiduc, accouru au bord opposé. Il semblait convenu entre eux que là se déciderait le sort de la monarchie autrichienne. D'un côté, l'un préparait un pont gigantesque pour franchir le fleuve; en face de lui, l'autre réunissait quatre-vingt-dix mille hommes et trois cents canons pour écraser les premiers qui se présenteraient.

CLVI. Enfin, Napoléon déjoua la vigilance de son adversaire, et parvint à passer à la faveur de l'île de Lobau. Déjà il avait établi vingt-deux mille hommes dans les villages d'Aspern et d'Essling, quand une crue subite du Danube rompit le pont, et laissa cette poignée de braves à la merci de l'ennemi. Pendant six heures, ils résistèrent à toutes les attaques; las d'un long carnage, l'archiduc Charles eut la faiblesse de remettre au lendemain. Le pont s'étant rétabli pendant la nuit, il eut affaire à soixante mille hommes dépourvus, il est vrai, d'artillerie et de munitions, mais commandés par Lannes, Masséna et Napoléon. Les Français étaient au moment de percer le demi-cercle de fer qui les étreignait de toutes parts, quand le pont se rompit encore une fois: les cartouches manquèrent: Napoléon à son tour faiblit, et ordonna une retraite plus périlleuse que l'attaque. Il fallut tenir jusqu'au soir et serrer les rangs sous un feu effroyable. Invulnérable à la charge, Lannes eut, en descendant de cheval, les deux jambes fracassées par un boulet. La nuit venue, chaque corps emmena ses canons, emporta ses blessés, et repassa dans l'île de Lobau. De chaque côté, il y avait vingt mille hommes hors de combat. Point de prisonniers dans cette lutte à mort.

CLVII. En réalité, bien qu'arrêté par la crue du Danube, aux yeux de tous Napoléon était vaincu. Battre en retraite était l'avis de ses lieutenants. En effet, avec un peu d'audace, l'archiduc Charles pouvait remonter le Danube et achever de soulever l'Allemagne. Napoléon seul, sachant que reculer devant le péril c'est l'accroître, persista à rester dans l'île de Lobau, y passa quarante jours à réparer son échec, à construire des redoutes, des magasins à poudre, des fours, des routes, à amasser des vivres, à recevoir des renforts. Paisible alors que chacun doutait de sa for-

tune, et que la France recevait à peine de ses nouvelles, il préparait un nouveau passage plus sûr et plus grand que le premier.

CLVIII. Par une sombre nuit d'été, où le bruit du tonnerre se mêlait à celui de l'artillerie, quatre ponts, dont un d'une seule pièce, furent jetés en moins de deux heures, et le soleil se leva sur soixante-dix mille hommes rangés en bataille sur l'autre rive, et suivis bientôt de quatre-vingt mille autres. Stupéfait de cette promptitude, l'ennemi passa la journée en préparatifs, et, le soir, l'armée entière, fière de ce premier succès, bivouaquait au pied des hauteurs de Wagram sur une ligne de trois lieues. Le lendemain, suivant son habitude, Napoléon ne laissa en ligne que le strict nécessaire, et, avec le reste, résolut d'enlever au centre le plateau de Wagram. Mais, bien que braves, ses troupes n'étaient plus solides comme autrefois. Sa gauche recula devant les masses autrichiennes qui cherchaient à l'accabler pour s'emparer des ponts. N'osant l'abandonner à elle-même, il envoya à son secours les réserves qu'il gardait pour décider la victoire, et quand, le soir, il eut conquis la ligne des hauteurs, l'archiduc Charles se retirait en ordre, ne laissant que vingt canons (1809).

CLIX. Jamais campagne n'avait été plus meurtrière, et n'avait produit moins de résultats. Le patriotisme des Allemands commençait à égaler la bravoure des Français; en croissant de part et d'autre, le nombre des combattants paralysait l'action du génie, et rendait les chances plus égales. Évidemment, l'étoile de Napoléon avait commencé à pâlir. L'Autriche, qu'il prétendait effacer de la carte d'Europe, l'avait tenu en échec à elle seule. Affaiblie et non détruite, elle restait fière de la lutte qu'elle avait soutenue, et demandait une paix qu'il n'eût pas été sage de refuser. Elle en fut quitte pour quelques lambeaux de territoire en Allemagne et pour la Galicie, réunie au grand-duché de Varsovie.

CLX. Ce dernier sacrifice était un pas vers le rétablissement de la Pologne, question qui ne se pouvait étouffer, et que l'impérissable force de la justice ne cessait de réveiller. Inquiet, Alexandre mit désormais pour condition à son amitié l'abandon de cet infortuné pays. A cette heure s'agitait avec lui un projet non moins décisif. Mécontent de ses frères et désireux d'une postérité directe, Napoléon aspirait à rompre son mariage avec Joséphine, et cherchait en Europe une princesse assez riche pour payer l'honneur de sa main. L'Allemagne était à ses pieds; la Russie seule semblait digne de lui. Cette alliance schismatique lui assurait l'empire de l'Occident. Mais ce partage même du monde révolta son orgueil. Se laisserait-il dicter des conditions par ces barbares du Nord que l'Europe avait jusqu'alors méprisés? Et s'il fallait les avoir pour amis ou pour ennemis, ne valait-il pas mieux les refouler dans leurs déserts que d'être honteusement leur égal et leur frère?

CLXI. Ce superbe instinct de la vérité changea en un clin d'œil les plans du conquérant. Il se retourna vers l'Autriche, demanda et obtint une de ses archiduchesses, et, après avoir fait annuler son premier mariage par une commission d'évêques, il épousa Marie-Louise avec le cérémonial usité jadis par Louis XIV, par Louis XV et par Louis XVI (1810). C'était, après tout, rentrer dans la politique catholique de la civilisation et de la liberté des peuples, et s'unir à une nation brave, honnête, loyale, qui après tant de revers se résignerait volontiers au second rang. Mais encore, pour que cette alliance fût sérieuse, sincère et même honorable, en un mot, pour qu'elle pût remplacer celle de la Russie, fallait-il relever l'Autriche, la délivrer des marques de méfiance dont elle était entourée, en faire une amie et non une esclave. A ce prix, elle concourrait au rétablissement de la Pologne, qui intéressait si vivement sa propre sécurité, et elle se chargerait d'apaiser les craintes et les haines de l'Allemagne. A ce prix, tant de sang n'aurait pas été inutilement versé, et la prépondérance de la France deviendrait encore un bienfait pour le monde. Napoléon ne le comprit pas. Il trouva qu'il faisait déjà trop d'honneur à des vaincus, et ne leur céda rien.

CLXII. Même aveuglement dans l'ordre moral. Si ce second mariage pouvait véritablement être autorisé, le pape seul était juge en dernier ressort de cette question sacrée, et nul pontife n'offrit jamais plus de garanties d'équité, de douceur, de bienveillance. Loin de le consulter et de chercher en lui la force que l'épée la plus glorieuse ne saurait conquérir, Napoléon le tenait captif, le faisait enlever de Rome et transporter à Grenoble, puis à Savone, abolissait hautement la souveraineté temporelle du saint-siège, et bravait les foudres de l'excommunication. Quelques cardinaux, ayant protesté contre ces violences en refusant d'assister à son mariage, se virent condamnés à la prison ou à l'exil; au mépris du concordat, vingt-sept évêques furent nommés sans institution canonique; en Italie, les ordres religieux furent dispersés, les biens ecclésiastiques confisqués, les cures et les évêchés supprimés par centaines. Mêmes excès en Espagne, où, divisés par l'égoïsme, fils de la tyrannie, et jaloux les uns des autres, les lieutenants de l'empereur faisaient main basse sur les tableaux ou sur l'orfèvrerie des couvents, et perdaient chacun leur temps à faire fortune ou à conquérir une gloire isolée.



Madrid capitule, et reconnaît le roi Joseph. (P. 358.)

CLXIII. Des revers étaient l'inévitable fruit de ces tiraillements. Les Anglais en profitèrent pour s'établir de plus en plus solidement en Portugal, et pour faire au cœur de l'Espagne de redoutables et victorieuses incursions. Mais, sauf cette infidélité, dont Napoléon essayait de se dissimuler l'importance, la fortune continuait de lui sourire, et l'encourageait à de plus grandes folies encore, seules capables de renverser sa puissance. Wagram avait soutenu le prestige un instant ébranlé de ses armes. Fascinée par cette gloire qu'elle partageait, la France avait repris confiance dans l'étoile de son maître; l'Allemagne tremblait encore une fois devant lui; la Suède lui avait demandé pour roi un de ses généraux, protestant comme elle, le maréchal Bernadotte; les Polonais eussent été trop heureux de confier leur couronne au maréchal Davout; enfin, bien que refroidie, la Russie désirait la paix, et craignait d'être frappée à son tour jusqu'au fond de ses lointaines solitudes.

CLXIV. La naissance d'un fils vint couronner cette éclatante et perfide prospérité. De plus en plus aveuglé, Napoléon nomma cet enfant roi de Rome, nouvel outrage pour Pie VII prisonnier. A l'occasion du baptême, il convoqua un concile national dont il espérait opposer les décisions à l'autorité du pape : triste appel aux institutions représentatives, dont il avait plus que personne dédaigné les suffrages, et qui se retournèrent dans la suite contre son propre pouvoir. Alors que tout le monde était prosterné aux pieds du conquérant, dignes du souverain pontife, les évêques déployèrent un courage inconnu de leurs contemporains, et exprimèrent unanimement le vœu que, comme gage d'une paix sincère, Pie VII fût mis en

liberté. Ayant manqué son but, le concile, à peine réuni, fut dissous. L'Empereur remit la solution des affaires ecclésiastiques après celle d'un différend qu'il jugeait plus grave. Prêt à recommencer une nouvelle guerre, la plus vaste qu'il eût entreprise, il espérait soumettre tous ses ennemis, ou, pour mieux dire, l'Europe entière par la force de ses soldats, et faire fléchir le pape lui-même sous le prestige de la victoire, comme si la vérité et la justice pouvaient jamais être domptées par l'épée.

CLXV. Jusqu'alors l'Angleterre, du fond de son île, avait seule pu se jouer impunément du conquérant. Elle continuait à entraver la soumission de l'Espagne, à nouer des intelligences avec les mécontents d'Allemagne, et échangeait ainsi son rôle de dominatrice des mers contre celui d'un peuple libre aux prises avec l'oppresseur du continent. Si Napoléon n'avait eu d'autre but que d'écraser cette vieille ennemie de la France et de délivrer l'Océan de ses rapines, qui oserait dire qu'avec son génie, son activité, ses soldats, il n'y serait pas parvenu ? Mais, à l'exemple de Louis XIV, il poursuivait à la fois la ruine de l'Angleterre et la conquête du monde ; l'une n'était qu'un prétexte pour arriver plus facilement à l'autre. Bien plus, dès la campagne d'Égypte, dès le camp de Boulogne, il avait cherché à dominer l'univers avant d'avoir terrassé les Anglais, se berçant de l'espoir de les vaincre plus tard. Fatale erreur ; car, qui retenait et décimait ses meilleurs soldats en Espagne? qui lui payait des ennemis en Allemagne et en Russie? qui, en un mot, l'empêchait d'asservir le continent, sinon les Anglais? Entraîné par son ambition à les combattre partout excepté chez eux, il disposait en maître et en suzerain jaloux de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, d'une partie de la Pologne. Loin de chercher à se restreindre, il cherchait à étendre et à prolonger cette occupation de presque toute l'Europe, dans l'espoir d'en fermer les rivages aux marchandises anglaises et de tuer ainsi le commerce de ses ennemis. Ce plan, exécuté avec la dernière rigueur, venait joindre aux vexations politiques et religieuses un despotisme économique frappant les intérêts matériels, souvent plus chers aux hommes que la grandeur et que la liberté, et élevant à un prix fabuleux les denrées coloniales dont le XVIIIe siècle avait partout développé la consommation. Il avait fallu beaucoup moins pour rendre la mère patrie odieuse aux États-Unis et pour provoquer la guerre de l'indépendance.

CLXVI. Arrivées à ce point, les fautes s'enchaînent et se suivent avec une triste rapidité. Sous prétexte de resserrer le blocus continental, la Hollande, les villes hanséatiques, une partie du Hanovre, enfin le grand-duché d'Oldenbourg, appartenant à un parent du czar, furent réunis à l'empire. C'était le comble de l'imprévoyance, si déjà une guerre avec la Russie n'était devenue indispensable pour la transformer d'égale en vassale et pour asseoir définitivement la prépondérance française. Tenté par la grandeur de l'entreprise et aimant toujours à aller au-devant du péril, Napoléon brusqua sans hésiter cette lutte lointaine, dernier pas vers la monarchie universelle qu'il avait rêvée, et qu'il se croyait près de réaliser. S'il avait eu pour le seconder l'élan de tous les cœurs, quelle croisade eût été plus belle, plus glorieuse, plus digne de succès? Délivrer la vieille Europe de la menace des barbares, n'était-ce pas justifier sa réunion en un seul empire ? Mais les peuples, lassés dans leurs espérances ou froissés dans leurs sentiments les plus chers, rajeunis peu à peu sous les coups du terrible conquérant, aspiraient moins à le suivre qu'à secouer son joug et à vivre indépendants. Pour lui, oubliant qu'il avait lui-même ôté leur raison d'être à ses vastes projets, il ne songeait qu'à doubler encore une fois la puissance de ses armements. Six cent mille soldats ont passé les Pyrénées : la moitié ont péri, les autres s'épuisent en de stériles efforts. Le même nombre va entrer en Russie et lutter contre le patriotisme d'une nation également brave et pleine de foi, contre l'âpreté d'un climat non moins rigoureux. Les uns étaient l'élite des armées françaises ; les autres, comme à Wagram, se composent en grande partie de jeunes con-

scrits et d'alliés peu sincères. Qu'importe? l'empereur espère tout réparer par sa présence, par son génie, par sa fortune; avec deux cent mille hommes sous la main, deux cent mille sur ses ailes, deux cent mille en réserve, il passe le Niémen, et s'enfonce tête baissée sur la route de Moscou (1812).

CLXVII. Les six cents lieues qui le séparent de Paris, l'étendue du pays à conquérir et le nombre même de ses troupes déjouent sa prévoyance, son activité, ses plus belles combinaisons. Car c'est plus qu'un seul homme ne peut embrasser de son regard ou diriger de sa main. Par une sage tactique, l'ennemi augmente ces difficultés en évitant le premier choc et en se retirant au cœur même de la Russie. La poursuite la plus énergique, les manœuvres les plus savantes, n'aboutissent qu'à de meurtriers combats d'avant-garde à Vitebsk, à Smolensk; et les fatigues, les maladies, ont réduit les Français de moitié quand, arrivés le 5 septembre dans la plaine de la Moskowa, ils aperçoivent enfin les Russes décidés à livrer bataille.

CLXVIII. A ce moment désiré, Napoléon semble soudain s'apercevoir des difficultés accumulées derrière lui. De là dans ses ordres une prudence, une temporisation, une lenteur qu'il aurait dû avoir en politique, mais qui deviennent fatales aujourd'hui qu'il s'est condamné à tout risquer dans une lutte de géants. Il donne à ses troupes une journée de repos; les Russes l'emploient à compléter leurs retranchements, à armer leurs redoutes. Il a cent vingt-sept mille hommes sous les armes, et il hésite à tourner la gauche de l'ennemi, préférant l'attaquer de front dans sa forte position. Après quatre heures de combat, Ney et Murat sont maîtres des hauteurs; ils demandent des troupes fraîches pour enfoncer le centre russe et décider la journée. Trop loin pour tout voir et craignant de compromettre sa réserve, l'empereur refuse, et laisse l'ennemi se reformer. Les redoutes sont prises et reprises avec un incroyable acharnement; sur le même point, quarante-sept généraux sont tués ou blessés. A trois heures après-midi, les Russes cèdent visiblement. Nouvelle occasion d'en finir avec eux; nouveau refus de Napoléon. Il les laisse se retirer lentement de ce champ de carnage et s'adosser à un bois, où ils tiennent jusqu'à la nuit sous un feu de quatre cents canons. Ils avaient soixante mille hommes hors de combat; lui, seulement trente mille; mais il n'avait pris ni un drapeau ni un canon; il était à huit cents lieues de chez lui, dans un pays ravagé, à l'approche de la mauvaise saison, à la porte d'une capitale abandonnée de ses habitants et livrée à une bande de forçats déchaînés (1812).

CLXIX. A la morne entrée des Français dans Moscou succède un incendie allumé sur mille points par d'invisibles mains, promené tour à tour par le vent sur tous les quartiers de la ville, menaçant d'engloutir dans son déluge de flammes la citadelle même du Kremlin. Moscou brûlé, il ne fallait plus songer à y passer l'hiver, mais bien à battre en retraite au plus vite. Pour la première fois de sa vie, Napoléon allait être contraint d'avouer qu'il avait eu tort, et qu'il n'était plus vainqueur. De jour en jour il reculait devant ce sacrifice, et chaque retard aggravait sa situation. En vain il cherchait encore à en sortir par quelque coup d'éclat, par quelque dessein merveilleux. Rendus impérieux par le malheur, ses lieutenants, la veille si dociles, osèrent discuter ses ordres. Il fallut renoncer à une marche sur Saint-Pétersbourg et revenir simplement par où l'on était venu.

CLXX. Partis le 19 octobre, les Français suivaient péniblement cette route épuisée par leur premier passage, livraient de brillants combats d'arrière-garde, et tenaient à distance les Russes qui les harcelaient, quand, au commencement de novembre, un hiver précoce éclata, et que la neige tomba par torrents, suivie bientôt d'un froid très vif. Mal nourris et mal vêtus, les hommes jonchaient la route de leurs corps. Les chevaux, n'étant pas ferrés à glace, ne pouvaient plus traîner ni voitures ni canons. Une moitié de l'armée se débanda, jeta ses armes et ne songea plus qu'à sauver sa vie à tout prix. Le désordre, le cruel égoïsme, l'avidité impitoyable de ces troupes sans chefs, ache-

vèrent de paralyser ceux qui restaient fidèles à leur drapeau.

CLXXI. Mêmes désastres sur les ailes. Arrivé à Smolensk, où il comptait prendre enfin ses quartiers d'hiver, Napoléon apprit qu'au nord et au sud ses armées étaient battues, et que quatre-vingt mille Russes remontaient la Dwina et le Dniéper pour lui couper la retraite sur la Bérésina, à la frontière naturelle de l'ancienne Pologne. Il fallut repartir en toute hâte. Une troisième armée le suivait depuis Moscou, et guettait le moment de tomber sur lui. Contre tant d'ennemis il ne restait que trente-six mille soldats en armes, longue colonne tout encombrée de bagages et de maraudeurs. A Krasnoï, les Russes la coupent en deux, et Ney reste cerné avec l'arrière-garde. Le brave des braves refuse de se rendre, part de nuit, passe le Dniéper sur la glace, voyage trois jours au milieu d'une nuée de Cosaques, et ramène le cinquième des soldats. Alors que tout semble perdu, il reste encore avec de tels hommes une lueur d'espoir.

CLXXII. Pourtant le plus grand péril n'est point passé. Comment se faire jour à travers les trois armées russes qui se sont donné rendez-vous sur les bords de la Bérésina, et qui ont juré d'y venger leur patrie? Par bonheur, la rivière est mal gardée; un passage est découvert; deux ponts de chevalets sont jetés à la hâte; après trois jours de combats, vingt-cinq mille Français échappent miraculeusement à leur perte et suivent sans obstacle la route de Pologne. Plus impitoyable que l'ennemi, le froid les réduit bientôt à douze mille.

CLXXIII. L'armée n'existait plus; mais elle avait sauvé son honneur et son général. Napoléon vivait encore. En quelques mois la guerre de Russie lui avait coûté aussi cher que celle d'Espagne, et, cette fois, n'avait-il pas épuisé ses dernières ressources? Le charme tombé, l'Allemagne n'allait-elle pas secouer le joug de son oppresseur? La France enfin ne lui demanderait elle pas un compte sévère du sang de ses enfants, prodigué en de si folles entreprises? Quel autre que lui était capable de relever l'édifice de sa puissance, d'effacer la trace de pareils revers et de justifier sa domination par de nouvelles victoires? Sous le poids de cette inquiétude, Napoléon, au risque de sacrifier ses derniers soldats, se décida à les devancer. Il s'embarqua pour la France sur un obscur traîneau, traversa l'Allemagne comme un trait, et arriva à Paris avec la nouvelle de ses malheurs. Quelle différence avec son retour d'Égypte! Au lieu d'être jeune et invincible, prêt à réaliser de grandes choses, le voilà accablé par le malheur, irrité par la conscience de ses fautes et par l'attitude des siens plus prompts au blâme dans les revers que dans la prospérité. Autour de lui renaissaient les murmures qui avaient jadis assiégé Richelieu et Louis XIV. Tant qu'il s'était agi de brillantes aventures, d'entrées triomphales dans les premières cités d'Europe et d'Orient, il était resté l'idole de sa patrie. Mais la France n'avait jamais été capable de la sombre persévérance et du courage impitoyable qui valaient aux Anglais la domination des mers. Peu désireuse de régner sur le monde, choquée des injustices commises, souffrant cruellement de ses derniers désastres, elle n'était retenue que par un reste de dévouement chevaleresque pour celui qui avait voulu la faire si grande, et elle blâmait tout haut une ambition qu'elle ne partageait plus. Ce n'était pourtant pas le moment des récriminations. Les débris de l'armée de Russie étaient bloqués à Kœnigsberg et à Dantzick; la Prusse entière s'était soulevée avec un irrésistible élan; l'Allemagne était à la veille de suivre son exemple et de rejeter les Français de l'Elbe sur le Rhin. Où s'arrêterait cette chute rapide? Si fatiguée que la France fût de la guerre, il fallait que, par un dernier effort, elle donnât à Napoléon la force de la sauver, et que lui, sacrifiant son but chimérique, se contentât d'en faire la première, et non la seule nation de la terre.

CLXXIV. Hélas! s'il est difficile d'éviter les fautes, combien plus de les avouer à la face du monde et de se reconnaître justement vaincu! Rebelle aux coups de l'adversité, Napoléon se piqua d'être plus fort qu'elle et

de dicter encore, à lui seul, des lois à l'univers. La guerre d'Espagne, qui n'était plus qu'une longue suite de malheurs, ne fut pas abandonnée ; le pape fut amené à Fontainebleau pour s'y voir arracher la souveraineté de Rome et l'institution canonique des évêques; l'empereur d'Autriche, sincèrement désireux de la paix, proposant sa médiation et son alliance pour réparer l'isolement de la France, n'obtint que des refus ou des promesses trompeuses. A cinq cent mille jeunes conscrits, instruits et équipés avec une merveilleuse rapidité, de réparer les vides de la grande armée, de rétablir à Lutzen l'honneur de leur drapeau, de rejeter l'ennemi de l'Elbe sur l'Oder, et enfin de le forcer aux frontières de Bohême dans la belle position retranchée de Bautzen. Pour prix de ces victoires, l'Autriche offrit à Napoléon de lui conserver la Hollande et l'Italie; en échange, il eût sacrifié les villes hanséatiques, le protectorat de la Confédération du Rhin, et l'Espagne qui, à cette heure, était perdue.



Désastre de l'armée française en Russie. (P. 364.)

CLXXV. Le moment était solennel pour l'empereur. La centralisation administrative et les développements militaires, qui lui avaient permis de tenter des entreprises inouïes, l'avaient conduit à exposer les dernières ressources de la France et à lui préparer des revers également inouïs. A bout de sacrifices, le pays demandait impérieusement la paix. A moins de jouer ses derniers soldats et ses enfants de seize ans pour une grandeur imaginaire, à moins d'être pour dominer l'Europe un maître de plus en plus violent, il fallait céder au vœu général et accepter des conditions dignes, après tout, de satisfaire un conquérant raisonnable. Malheureusement son pouvoir absolu le laissait libre de trancher ce grand débat et de décider seul, sans contradiction, sans obstacles, la ruine de sa puissance. Livré à lui-même, son caractère impétueux lui permettrait-il de s'arrêter sur cette pente fatale? Après avoir été l'arbitre du monde, il allait devoir à l'Autriche ce qu'il garderait de ses conquêtes, et traiter d'égal à égal avec la Prusse, la Russie, l'Angleterre. Même une fois obtenu, ses ennemis se contenteraient-ils de ce premier sacrifice? Sous ce prétexte, qui flattait ces secrètes espérances, il éloigna de nouveau la médiation de l'Autriche, perdit ainsi le fruit de son mariage et sa dernière chance de salut, et contraignit son unique allié de se joindre à la coalition. De ce jour, peuples et rois s'unirent contre lui dans une guerre à mort, avec l'activité, le dévouement, l'enthousiasme que la France avait eus vingt ans plus tôt pour repousser l'invasion. Que faire contre l'Europe entière animée de telles passions?

CLXXVI. Cependant avec trois cent mille hommes répandus sur l'Elbe, l'empereur se flattait encore d'un côté de tenir tête à l'ennemi aux frontières de Bohême, de l'autre, de l'enfoncer au nord, de lui reprendre Ber-

lin, de donner la main à la garnison de Dantzick et, par là, de tout rejeter sur la Vistule. C'était appliquer à une ligne de trente lieues une manœuvre excellente sur un champ de bataille et disperser ses forces, alors qu'il eût fallut les concentrer contre un ennemi supérieur en nombre. En effet, les alliés avaient appris aussi à mettre sur pied à la fois des centaines de mille hommes. Adoptant la tactique qui avait si bien servi les Russes, ils étaient résolus d'attaquer partout où Napoléon serait absent, de reculer partout où il paraîtrait, et de l'affaiblir ainsi jusqu'à ce qu'ils pussent l'écraser en se réunissant tous.

CLXXVII. Distrait par le double but qu'il poursuivait, l'empereur ne porta nulle part les coups décisifs qui pouvaient seuls dissoudre la coalition. La perte du corps de Vandamme lui enleva tout le fruit de la victoire de Dresde. Pendant ce temps-là, ses lieutenants étaient battus sur l'Elbe, et trois cent cinquante mille alliés venaient se donner la main autour de Leipsick. Napoléon était avec deux cent mille Français au centre de ce demi-cercle, espérant vainement y faire quelque trouée victorieuse. Jamais pareilles masses ne s'étaient heurtées; jamais de part et d'autre, il n'y eut tant d'acharnement, de bravoure, d'obstination. Pendant trois jours la bataille dura, et le demi-cercle se resserra, inébranlable sous le feu des canons comme sous les charges de la cavalerie. Le premier jour, l'ennemi perdit quarante mille hommes; le second, trente mille; le troisième, il aborda les faubourgs de Leipsick avec le même élan, la même unité. A ce moment, Napoléon, qui n'avait pu se convaincre à temps de sa défaite, opérait sa retraite par un seul pont encombré de troupes, d'artillerie, de fuyards. Vingt mille hommes restaient encore sur la rive droite de l'Elster, quand, l'ennemi approchant, un imprudent mit le feu au pont, et livra ces malheureux à une perte inévitable. Un grand nombre périrent dans la rivière, et, parmi eux, le Polonais Poniatowski, qui avait associé sa fortune à celle de la France dans le vain espoir de relever un jour sa patrie. Moins fidèles, les Saxons avaient trahi sur le champ de bataille, et, chose plus triste, un Français, Bernadotte, avait commandé le feu contre ses compatriotes (1813).

CLXXVIII. Un désordre sans nom vint accroître le poids de ce désastre. Napoléon, qui, la veille, aurait pu ramener trois cent mille hommes derrière le Rhin, y revint avec cinquante mille à peine, et un instant à Hanau les Bavarois se crurent assez forts pour l'arrêter. Depuis treize ans, l'habitude était si bien prise de ne rien faire que sous ses yeux et par ses ordres, qu'en Allemagne aucun de ses lieutenants n'eut l'idée de réunir les cent quatre-vingt-dix mille Français, dispersés dans les places de l'Elbe à la Vistule, et que, sur le Rhin, personne n'avait songé à armer la frontière. Rien n'était prêt pour recevoir l'armée. Les maladies, la fièvre d'hôpital en achevèrent les restes, et, si l'ennemi avait pu croire à tant d'incurie, il serait entré sans résistance. Mais il tremblait encore au souvenir de ses défaites. Il employait le mensonge à retenir prisonnières les garnisons d'Allemagne, et il hésitait à mettre le pied sur cette terre de France, si funeste à ses armes vingt ans auparavant.

CLXXIX. A cette heure, Napoléon eût peut-être obtenu la ligne du Rhin. Mais alors à quoi bon le pouvoir absolu qu'il avait exercé sur la France? A quoi bon les flots de sang qu'il avait répandus? Plutôt que de laisser le souvenir d'un règne inutile et funeste, il préféra courir jusqu'au bout le hasard des batailles et succomber comme il avait vécu. Au reste, il était déjà trop tard. Car ici la Hollande recevait les Prussiens; là, les Anglais avaient franchi les Pyrénées; en Italie, Murat, plus coupable que Bernadotte, se joignait aux Autrichiens, et leur permettait de passer les Alpes. Chacun se hâtait, aussi pressé d'avoir sa part des dépouilles du grand homme que naguère de profiter de sa puissance. En France même, beaucoup de gens songeaient à séparer leur cause de la sienne et à sauver du naufrage leurs biens et leurs dignités. Les complices du 18 brumaire agitaient les premiers le nom de la liberté, qu'ils avaient jadis sacrifiée. Sortant de sa honteuse servilité, le corps législatif crut l'heure venue de se pro-

clamer le vrai et seul représentant de la nation. « Est-ce le moment de me faire des re-« montrances, s'écria l'empereur, alors que « deux cent mille Cosaques franchissent nos « frontières ? »

CLXXX. En effet, cette nuit même, trois cent cinquante mille alliés venaient de passer le Rhin à Bâle et à Coblentz, en deux masses destinées à se joindre sur le plateau de Langres. De plus, Bernadotte amenait cent mille hommes par la Belgique; cent soixante mille Anglais marchaient sur Toulouse; quatre-vingt mille Autrichiens arrivaient aux portes de la Provence; d'immenses réserves se formaient en Allemagne; c'était un million d'hommes en mouvement pour en finir avec Napoléon. Pour lui, au lieu de courber la tête devant l'orage, il a retrouvé l'activité de ses campagnes d'Italie. A la tête de soixante mille hommes seulement, il espère frapper séparément les alliés, qui marchent sur Paris par les trois vallées parallèles de la Marne, de l'Aube et de la Seine. A son approche, ils cherchent à se concentrer. Le brillant combat de Brienne ne les empêche pas de réunir une masse de cent soixante mille hommes contre laquelle il s'acharne inutilement à la Rothière. Vaincu, il lui faut reculer jusqu'à Troyes, puis jusqu'à Nogent-sur-Seine. Là, il apprend que la Belgique est perdue, que les Anglais sont aux portes de Toulouse.

CLXXXI. Ces désastres coup sur coup ne font que redoubler encore son énergie, son sang-froid, son courage : rare privilège des âmes bien trempées. Ses ennemis s'étant de nouveau séparés après leur victoire, il laisse devant lui les Autrichiens, qui sont les moins avancés, se rabat sur la Marne au cœur de l'armée prussienne, la coupe en deux à Champ-Aubert, et rejette les uns sur Châlons, les autres sur Meaux. Le lendemain, ces derniers, revenus de leur stupeur, essayent de se faire jour à Montmirail. Ils sont culbutés, mis en déroute, et se sauvent sur Château-Thierry et Soissons. Même sort pour la masse principale, qui, à quatre contre un, est définitivement repoussée sur Châlons. En cinq jours, quatre batailles gagnées, une grande armée mise en lambeaux. Au lieu de l'achever, il faut courir sur les Autrichiens, arrivés par la Seine à quelques lieues de Paris. Même manœuvre, même résultat. La petite armée française fait trente lieues en trente-six heures, revient de la Marne sur la Seine, disperse tout ce qu'elle rencontre, rejette les Autrichiens éperdus sur Troyes, et est au moment d'en couper trente mille aventurés à Fontainebleau. Cette capture dépend de la prise de Montereau. L'empereur lui-même en dirige l'attaque, y braque les canons; il y entre, mais trop tard. Toutefois, en six jours, les Autrichiens avaient reculé de soixante lieues. Déjà leurs bagages repassaient les Vosges, et la vue de cette retraite précipitée réjouissait les villes assiégées d'Alsace (1814).

CLXXXII. Certes, il était impossible de déployer, en quelques semaines, plus de courage, d'activité et de génie. Malheureusement, ces derniers efforts se consumaient encore pour un but chimérique, et n'amenaient pas la paix, qui seul les eût empêchés d'aboutir à un désastre. Après avoir reculé tour à tour devant cette poignée d'hommes, qui allait s'affaiblissant, les alliés revenaient à la charge. Déjà Blücher était de retour sur la Marne, d'où il fallait le repousser jusqu'aux portes de Laon; déjà les Autrichiens reparaissaient à Provins, sauf à s'enfuir à la première panique jusqu'à Troyes et Dijon. Fatigué d'une division qui, à la fin, pouvait devenir fatale, l'empereur de Russie proposa de se réunir tous à Châlons-sur-Marne et de tenter ensemble un dernier effort sur Paris. Qu'opposer à de pareilles masses ? Si Napoléon n'écoutait que son inspiration, sans s'inquiéter de leur marche vers la capitale, il irait audacieusement couper leurs communications et donner la main aux braves garnisons, aux populations soulevées de Lorraine et d'Alsace. Mais fatigués, indécis, secrètement attirés vers Paris, les généraux refusèrent de marcher. Cinq jours se perdirent en hésitation. Puis l'empereur vola vers sa capitale. Elle venait de tomber aux mains des alliés.

CLXXXIII. Là, comme à la frontière, rien n'était prêt pour la défense. Saisis à l'ap-

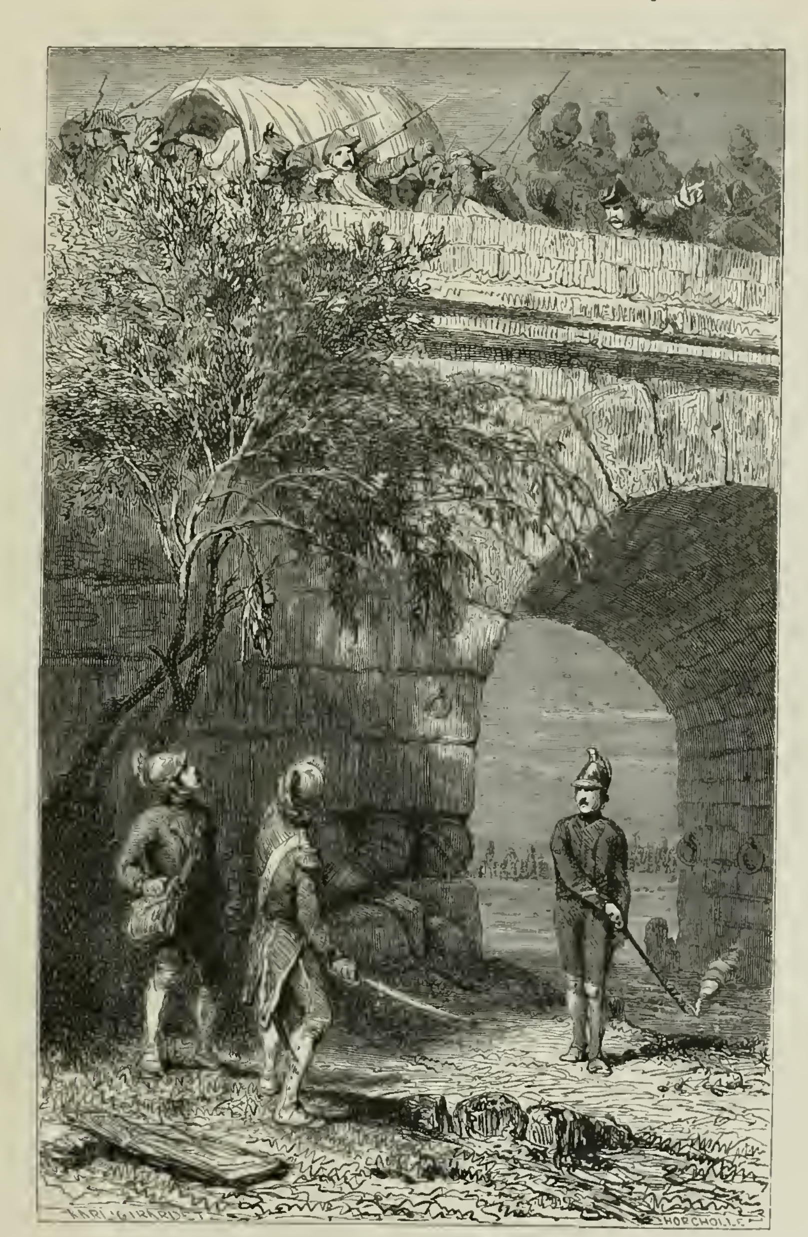
proche de l'ennemi d'une honteuse frayeur, Joseph Bonaparte et le ministre de la guerre n'avaient su armer ni un homme ni un canon. Après voir fait partir en toute hâte pour Blois l'impératrice et son fils, ils se sauvèrent eux-mêmes, laissant pour toute mesure un ordre de capitulation. Cependant il eût été facile de prolonger la résistance. Refoulé sur Paris avec une douzaine de mille hommes, Marmont avait, une journée entière, défendu la position de Romainville et abattu plus d'ennemis qu'il n'avait de soldats. A la fin, débordé par Charenton et Montmartre, acculé au mur d'octroi par des forces supérieures, il se fit jour le fusil à la main, à la tête de quarante grenadiers, et rentra dans Paris sans laisser un seul prisonnier. Profitant des ordres qu'il avait reçus, il signa un armistice, et promit d'évacuer la capitale. Repassant la Seine, ses troupes allaient renforcer la petite armée de Napoléon. Les Français n'étaient-ils pas entrés à Vienne et à Berlin, sans que le sort de ces peuples en fût compromis? Tout n'était donc pas perdu si, par son obstination à refuser la paix, l'empereur n'avait pas lassé les courages, épuisé les dévouements et fini par faire de la guerre une question presque personnelle.

CLXXXIV. Dans Paris même, Marmont s'était vu assiégé d'ennemis plus difficiles à vaincre que les Prussiens ou les Russes. Pendant que de courageux volontaires y demandaient vainement des fusils et de la poudre, une foule élégante se pressait sur les boulevards, indifférente au bruit de la canonnade, souhaitant tout bas la victoire des alliés. Après avoir tout espéré d'un maître absolu, après lui avoir tout permis et l'avoir encouragé par une longue servilité, beaucoup de gens, fatigués de son ambition, voulant la paix à tout prix, passaient, avec leur facilité habituelle, de l'idolâtrie du pouvoir au désir de le renverser par tous les moyens possibles. Ceux qui avaient fait aux émigrés un crime de leur recours à l'étranger, étaient les premiers à regarder les Russes comme des libérateurs et à vouloir profiter de l'invasion pour se débarrasser d'un régime importun. A leur tête s'agitaient plus d'un ancien révolutionnaire, et, entre autres, deux prêtres renégats, Talleyrand et Fouché, que le 18 brumaire avait comptés parmi ses complices, l'empire parmi ses hauts dignitaires, et qui se donnèrent aux alliés pour les chefs, les représentants de l'opinion.

CLXXXV. Même division dans l'armée. Napoléon y était encore adoré par les soldats, qui identifiaient sa grandeur avec celle de leur patrie, qui pardonnaient tout au général compagnon de leurs fatigues et de leurs périls, et qui, jusqu'au bout, mouraient joyeux au cri de : Vive l'empereur; mais il était secrètement à charge aux maréchaux, comblés d'honneurs et de richesses, las de combats et d'obéissance. Après tout l'empereur n'était que l'un d'entre eux; ils avaient fait sa puissance, ils pouvaient l'abandonner. Marmont et ses lieutenants donnèrent les premiers le signal de la défection, et entrèrent en pourparlers avec l'ennemi. Or, pour encourager les fidèles, pour contenir les ingrats, où était la force morale, qui seule fonde les dynasties, et qu'avaient amoindrie les attentats contre le duc d'Enghien, contre l'Espagne, contre le saint-siège? Qu'étaient devenus pour le grand nombre les sentiments d'honneur et de loyauté dont s'honorait l'ancien régime, et l'inviolable attachement dont il entourait encore les plus coupables, les moins heureux de ses rois? Il semblait que la nouvelle société n'eût élevé si haut son chef que pour le délaisser ensuite dans une adversité sans exemple. Impuissants à le sauver, les gens de cœur assistaient avec douleur au spectacle de ce génie hier adoré, aujourd'hui proscrit, renversé par ses propres fautes, trahi par ses seuls amis.

CLXXXVI. Cependant, en présence du lion qui pouvait encore se relever, les instants pressaient. Napoléon était à Fontainebleau, entouré de généraux hésitants, mais de soldats intrépides; les alliés dans Paris, au milieu d'une aristocratie rampante, mais d'un peuple indigné. Le soir même, les destinées de la France se décidèrent en un court entretien de Talleyrand et de l'empereur de Russie, d'un évêque marié et du petit-fils de Catherine II. Telle est la force de la vérité qu'elle

se fit jour dans cet étrange conciliabule, et qu'elle y suggéra la seule solution capable de sauver la France au bord de l'abîme. Parmi les dynasties à choisir, celle de Napoléon fut écartée par la peur que son chef même détrôné inspirait aux ennemis qu'il avait vaincus, aux créatures qui venaient de l'abandonner; Bernadotte fut à peine nommé, tant est profonde la flétrissure infligée aux traîtres; connu seulement par le rôle de son père pendant la révolution, le duc d'Orléans était trop obscur et réveillait de néfastes souvenirs; restaient les Bourbons, la veille encore oubliés de tout le monde, méprisés de l'étranger, à peine regrettés de quelques vieux serviteurs, souverainement odieux aux révolutionnaires. Il fallut les accepter. Du moment qu'ils mettaient le pied sur la terre natale, leurs prétentions, naguère ridicules, devenaient la sauvegarde de la France. Successeur de Louis XVI par le droit héréditaire, Louis XVIII, au lieu d'être un vieil infirme à la merci des alliés, traitait d'égal à égal avec les empereurs d'Autriche et de Russie, et, à moins de les convaincre de mensonge manifeste, les forçait de lui rendre intact le royaume de ses pères, condition que Napoléon n'aurait plus obtenue.



Retraite après la bataille de Leipzick. Passage de l'Elster. (P. 366.)

CLXXXVII. Au bien de la paix se joignait celui de la liberté. Vingt ans plus tôt il n'eût été question que d'un régime absolu; mais, de même que l'anarchie révolutionnaire avait relevé le trône de ses ruines, de même il s'était formé depuis une aristocratie de généraux, de savants, de magistrats, d'anciennes et de nouvelles fortunes, en qui la multitude pouvait, ce semble, mettre sa confiance. Les malheurs de l'empire avaient fait ressortir les avantages d'une autorité modérée, contrôlée par des institutions parlementaires, consultant régulièrement l'opinion des classes éclairées. Par suite, une charte, imitée de la constitution anglaise, dut reprendre l'œuvre si tristement interrompue de 1789 et tenter cette fois de fonder la liberté sur sa seule base possible, c'est-à-dire sur une sorte de hiérarchie

sociale. En échange de ces bienfaits, la France ne pouvait-elle pas se réconcilier avec l'antique dynastie, séculairement unie à son sort? Sénateurs, magistrats, généraux, s'empressèrent de s'y rallier. Le vide se fit autour de Napoléon. Livrés à leur insu par des chefs gagnés, ses soldats lui firent défaut au moment où il songeait, du moins, à défendre les droits de son fils. Il abdiqua, dit adieu aux rares amis qui ne l'avaient pas quitté, se sépara de sa garde en larmes, et s'embarqua pour l'île d'Elbe, dont on lui assurait la souveraineté dérisoire (1814).

CLXXXVIII. A son début, cette restauration faite à la hâte était encore bien fragile, et, pour vaincre la mauvaise humeur des sénateurs forcés d'aller au-devant des princes, celle des princes obligés de reconnaître les actes du sénat, il fallut l'autorité d'Alexandre, devenu l'arbitre de toutes choses. Les Russes partis, on resta d'accord pour accabler Napoléon d'injures, de calomnies; mais, en dehors de là, tout devint division, sujet de discorde. Le moindre mot sur le passé suscitait des orages entre les deux aristocraties, l'une grandie pendant les luttes et les guerres de la révolution, l'autre revenant de sa longue émigration, avide de reprendre ses biens et son crédit. Les Bourbons n'échappèrent pas à l'influence de ces amis maladroits. Louis XVIII fit dater son règne de la mort de Louis XVII, remit le drapeau blanc à la place du tricolore, renvoya quatorze mille officiers dans leurs foyers, et donna leurs grades à d'anciens émigrés. La nation fut cruellement froissée dans son amour-propre.

CLXXXIX. En quelques mois, ceux qui avaient renversé l'empire virent qu'ils s'étaient trompés, et que le nouveau roi les mettrait un jour ou l'autre à l'écart. Ils se remirent à conspirer, qui pour le duc d'Orléans, qui pour leur ancien maître. Le nom de Napoléon circula de nouveau. Le peuple le regrettait, les soldats surtout; en secret chacun gardait pour lui sa cocarde tricolore. Au contraire, inquiets de ces rumeurs, les diplomates de Vienne songeaient à l'enlever de l'île d'Elbe et à le transporter dans quelque prison transatlantique. Tombé de si haut, avait-il abdiqué toute espérance? Assisterait-il immobile à la discussion de son sort? Bien simple qui l'avait cru. Un beau jour, la France apprit qu'il venait de débarquer à Cannes. Elle ne revit pas sans émotion celui dont elle avait fait l'orgueil, et qui avait fait le sien. Paysans, soldats, coururent à sa rencontre. Ney, qui avait juré de l'amener en cage, alla tout confus se jeter dans ses bras. Louis XVIII n'eut que le temps de s'esquiver en Belgique, et laissa jusqu'à ses papiers (1815).

CXC. A son tour, Napoléon promit la paix, la liberté, l'oubli du passé. Que ne pouvait-il réellement effacer la trace de ses fautes et faire croire à une modération qu'il n'avait jamais eue? L'Europe encore en armes se releva contre celui qui l'avait dominée, prête à l'écraser de nouveau sous le poids d'un million d'hommes, unanimement décidée à ne pas traiter avec lui. Ses soldats se préparèrent à verser une dernière fois leur sang pour le défendre; les hommes d'État comptèrent froidement les heures que vivrait ce pouvoir éphémère; les financiers spéculèrent sans pudeur sur sa chute; Talleyrand continua à siéger au congrès de Vienne; Fouché se remit en relation avec l'Autriche et l'Angleterre, les faiseurs de constitutions et de dynasties songèrent à relever leur édifice avec l'appui de l'étranger.

CXCI. Une seule chose, cette fois, pouvait éloigner tant de périls conjurés, c'était la victoire, dont Napoléon avait si souvent abusé, et dont il avait fait toute sa vie la maîtresse de son sort. Aussi mettait-il à la préparer une activité surhumaine, passant chaque jour des revues, réorganisant son armée en moins de quatre mois, ne s'occupant même pas d'imposer silence à ses ennemis, pairs ou députés, journalistes et gens de lettres, qui se raillaient librement de ses efforts désespérés. Cent mille Anglais et plus de cent trente mille Prussiens, les moins éloignés de ses ennemis, allaient se réunir en avant de Bruxelles, en attendant que les autres fussent arrivés sur le Rhin. Son parti fut pris sur-le-champ. Il fallait aller au-de-

vant d'eux, et voir au plus tôt pour qui serait la fortune des combats. Il passa la frontière, espérant les frapper séparément, en commençant par les Prussiens. Mis sur leurs gardes par un traître, ceux-ci n'en furent pas moins culbutés à Fleurus et à Ligny. Ils étaient détruits, si, poursuivant encore deux buts à la fois, Napoléon n'avait affaibli son armée pour prévenir la concentration des Anglais. Ce résultat si chèrement acheté ne fut pas même atteint. Il fallut laisser Grouchy à la poursuite des Prussiens et tourner le reste contre Wellington, campé à Waterloo dans une position défensive favorable au froid courage britannique.

CXCII. En voyant l'ennemi adossé à une forêt presque sans issue, l'empereur, malgré la fatigue de ses soldats et une boue affreuse, ne résiste pas au désir de lui faire essuyer un désastre. Séparé des Anglais par un petit vallon, par-dessus lequel sa grosse artillerie les foudroie, il charge Ney de franchir cet espace et de percer leur centre. Les pentes sont enlevées; Ney s'établit sur le bord opposé. Des canons, des troupes fraîches, et la bataille est gagnée. Mais, en voulant le suivre, les pièces restent embourbées au pied des hauteurs, et en même temps les réserves sont obligées de faire face à trente mille Prussiens subitement apparus sur la droite. En dépit de ces accidents, les Français se maintiennent sur le plateau, et les efforts de Wellington n'aboutissent qu'à retarder sa défaite jusqu'à sept heures du soir. Il se croyait enfin perdu, quand une vaste rumeur parcourut le champ de bataille. Grâce à l'inconcevable inaction de Grouchy, insensible au bruit du canon comme aux cris de son état-major, le reste des Prussiens arrivait au secours des Anglais sans être poursuivis. Cette attaque inattendue rejeta les uns sur les autres les vainqueurs exténués. En vain la garde se fit massacrer pour protéger leur retraite; en vain Napoléon essaya de les rallier. Impuissant à arrêter cette irrésistible déroute, et le dernier à quitter le champ de bataille, il se demanda s'il n'entrerait pas dans un carré de sa garde pour succomber avec elle (1815).

CXCIII. C'était là, en effet, le tombeau de sa fortune. Emmené de force par ses généraux alors qu'il ne lui restait plus qu'à mourir, renvoyé par eux à Paris alors que l'armée pouvait peut-être encore se réorganiser à la frontière, il y arriva oppressé, épuisé, ne croyant plus à son étoile. Il fallait des victoires pour justifier son retour : le Ciel les lui avait obstinément refusées. En cette extrémité, quelle générosité, quel patriotisme attendre de ceux qui l'avaient abandonné une première fois? Vaincu, il n'était plus pour eux qu'un captif à vendre à l'étranger. Dans la peur d'un coup d'État, les députés déclarent que l'indépendance nationale est menacée, et que toute tentative de dissolution est un crime de haute trahison. L'empereur a une heure pour abdiquer; sinon, sa déchéance sera prononcée. Il se résigne; il se démet en faveur de son fils, et, sommé de quitter Paris, il se retire à la Malmaison. Là venait à peine de se fermer la tombe de Joséphine, morte de chagrin des revers de son époux. Peut-être voulait-il encore se rapprocher de cette fidèle et bien-aimée compagne de ses beaux jours. Pourquoi avait-il cherché une autre félicité? Qu'étaient devenues ses grandeurs imaginaires? A cette heure déjà, Marie-Louise l'avait oublié.

CXCIV. Cependant les alliés s'avançaient furieux sur Paris, ne parlant que de châtier et de morceler la France. Cinquante-cinq mille Prussiens s'étaient aventurés jusqu'à Saint-Denis et à Saint-Germain, audace qu'une armée de plus de cent mille hommes pouvait leur faire payer cher. Une dernière lueur d'espoir traversa l'esprit de l'empereur déchu. Ne pourrait-il pas, simple général comme autrefois, recevoir le commandement des troupes et sauver son pays? Dans l'attente de cette réponse suprême qui ne devait pas arriver, il perdit le moment de fuir en Amérique, et resta à la merci de ses ennemis. En le livrant, les députés espéraient désarmer la colère des alliés et discuter librement le choix d'une dynastie, le plan d'une constitution. Pendant qu'ils se berçaient des illusions qui avaient perdu la Pologne, une escouade prussienne vint leur fermer la bouche

et leur apprendre que Fouché avait ouvert Paris à l'étranger, et que les Bourbons, que beaucoup d'entre eux se flattaient d'éviter, étaient rétablis.

CXCV. Quant à Napoléon, entouré d'ennemis et n'ayant que l'alternative de celui auquel il se confierait, il eut la mauvaise inspiration de s'adresser aux Anglais, ses plus anciens, ses plus implacables ennemis, aux Anglais qui avaient brûlé Jeanne d'Arc, décimé l'Irlande, et qui, dans leur politique, n'avaient jamais consulté que l'intérêt. Imbu des souvenirs de l'antiquité païenne, il voulut, comme Thémistocle, s'asseoir au foyer d'Admète. Mieux inspiré eût-il été de demander asile à ce pontife du Vatican qu'il avait dépouillé et traîné de ville en ville, et qui, à l'exemple de son Dieu, savait encore pardonner. Mais, après une vie glorieuse, après de grandes fautes, la Providence lui réservait l'honneur d'une grande et solennelle infortune. Jeté sur le rocher de Sainte-Hélène, au milieu des solitudes de l'Océan, il eut quelques années pour revoir ses jours dans le silence de la captivité et pour demander à une religion miséricordieuse les consolations qu'elle ne refuse jamais.

CXCVI. Malgré cette grande expiation, en présence d'une si vaste ambition et de tant de sang versé, la postérité est tentée d'être sévère: injuste penchant de la nature humaine, qui connaît mal sa faiblesse, et qui aime à se reposer sur un seul du soin de faire le bien comme à rejeter sur un seul la faute du mal commis, tour à tour oublieuse de ses devoirs et de son inaliénable responsabilité. Telle n'est point la vérité. Enfant d'un siècle cynique et impie, fils d'une révolution sans pitié, entouré de conseillers aussi méchants que serviles, Napoléon, meilleur qu'eux, rendit à la France la paix, l'ordre, la religion, et en fut véritablement le bienfaiteur. S'il ne poussa pas plus loin ses dons, il faut reconnaître que son temps ne le méritait pas. Instrument de vengeance plus que de miséricorde, il secoua, comme la révolution, l'édifice du passé, renversa ce qui n'était plus digne de vivre, fortifia sous ses coups ce qui se pouvait encore rajeunir, dépouilla le clergé corrompu d'Allemagne et les cités dégénérées d'Italie, et rendit à l'Espagne une vigueur depuis longtemps perdue. Il rêvait la monarchie universelle; il releva la vieille république européenne. Sans doute, dans cette enivrante carrière, porté par son génie plus haut que les fils des rois et des empereurs, il céda aux tentations qui l'assiégeaient. Mais qui oserait dire qu'à sa place il eût mieux résisté? N'est-ce pas à ces abîmes que, sans l'appui de l'héroïsme chrétien, les plus belles intelligences arrivent fatalement?

CXCVII. D'ailleurs il fut également impuissant à détruire ses premiers bienfaits et à rien fonder de mauvais. Plus fort que Cromwell, plus actif que le grand Frédéric, émule d'Alexandre, de César et de Charlemagne, il porta au plus haut point le prestige et la gloire des armes françaises, et faillit leur donner l'empire du monde; puis il perdit tout, et ne laissa à son pays aucune conquête dont il eût à rougir. Cependant la religion qu'il avait affranchie demeura pleine de vie pour l'avenir; le saint-siège, relevé par ses mains, garda, en dépit de ses propres persécutions, une majesté inconnue des siècles précédents; la France resta la fille aînée de l'Église, et, les mains pures de tout bien mal acquis, elle put reprendre sa mission de défendre et de protéger l'indépendance des peuples. Aussi conserve-t-elle au captif de Sainte-Hélène plus d'amour que d'indignation, plus de compassion que de rigueur, fidèle au culte qu'elle a toujours voué à la bravoure et à l'infortune.

CXCVIII. Rétablie sur la tête de ce grand capitaine, l'autorité monarchique ne périt pas avec lui, et un ensemble de circonstances merveilleuses la rendit à l'antique famille des Bourbons, seule capable, par ses traditions, de tenir tête aux ambitions du dedans, aux convoitises de l'étranger. Ce n'était pas une envoyée du Ciel, comme Jeanne d'Arc, c'étaient deux prêtres apostats qui avaient relevé, malgré eux, le trône de saint Louis; au lieu de l'enfant du dernier roi, revenaient les frères infidèles qui l'avaient abandonné; loin de chasser l'ennemi, ils rentraient à sa suite: tristes différences qui



Adieux de Napoléon à la Malmaison. (P. 371.)

devaient un jour porter leurs fruits. Mais, pour le moment, fait par des mains faibles ou coupables, timides ou contraintes, le bien n'en était que plus admirable.

CXCIX. En effet, cette fois surtout, le retour des Bourbons était un véritable bienfait. En présence d'une aristocratie débile qui n'avait su fonder la liberté que par la main de l'étranger, en présence d'un million d'ennemis qui occupaient la France, et qui, au lieu de l'affranchir, prétendaient la réduire à l'impuissance de jamais se relever, l'héritier de Louis XVI était seul capable de sauver l'indépendance nationale, sans laquelle la liberté n'est qu'un mot vide; lui seul pouvait arracher son pays au sort de la Pologne. Il consentit à perdre la Savoie, Condé et Landau, dernières acquisitions de la république, à payer deux milliards de frais de guerre; mais quant à céder l'Alsace et la Lorraine, qu'Autrichiens et Prussiens avaient juré de reprendre, quant à abandonner une seule parcelle de la France de ses pères, il préférait retourner en exil.

CC. Tandis que les alliés achevaient de se partager les dépouilles de la victoire, que l'Angleterre ajoutait à son empire des Indes Malte, les îles Ioniennes, Sainte-Lucie, Tabago, que l'Autriche gardait Venise et la Lombardie, que la Prusse mettait la main sur les États ecclésiastiques du Rhin, enfin que la Russie resserrait le joug des malheureux Polonais, la France vaincue restait ce qu'elle était jadis, ne gardant plus rien des spoliations iniques qui furent la honte de cette époque. Ses envahisseurs mêmes se sentirent contraints de la respecter, en même temps qu'ils étaient obligés d'apaiser leurs peuples par des promesses de justice, de réparation et de liberté. Ce n'était donc pas en pure perte que tant de sang avait été répandu, tant d'héroïsme déployé. Par son dé-

chaînement et par les calamités qui en furent la suite, le cynisme politique du xviii[e] siècle s'était ruiné de ses propres mains. Sous les coups d'invasions injustes, le sentiment national s'était ravivé en France, en Espagne, en Allemagne, et s'était montré plus puissant que les rois conjurés, que la force et le génie unis dans une seule main. Une ère nouvelle s'ouvrait, où, malgré ses défaites, la France allait reprendre une paisible et juste influence, renouer en Grèce et en Algérie les traditions de sa véritable politique, et où l'esclavage des nègres, honte des peuples chrétiens, allait enfin disparaître de ses colonies.

CCI. Au dedans, mêmes espérances. Par la modération inhérente au principe héréditaire, par l'expérience, l'âge, les infirmités mêmes de Louis XVIII, la nouvelle royauté promettait d'être douce et libérale. Après une courte enfance passée dans les épreuves de la vie militaire, la société renaissante aspirait aux gloires moins rudes de l'éloquence, des lettres, de la sagesse ; et ce peuple, hier encore conquérant et brave par excellence, voulait être désormais le plus libre et le plus intelligent de la terre. Ingénieuse combinaison de pouvoirs, la charte semblait ouvrir un large champ à la discussion de tous les intérêts, à l'expansion de tous les talents. L'aristocratie de naissance, avec ses traditions d'honneur et de dignité, y donnait la main à l'aristocratie élective, forte de son mérite laborieusement conquis. Poètes, historiens, orateurs surgissaient à l'envi d'une génération pleine de sève. La nation se gouvernant elle-même dans une parfaite harmonie, n'était-ce pas là enfin la liberté entrevue par Étienne Marcel, par l'université, par les parlements? Beau rêve, hélas ! qui ne devait guère être plus long que celui de la monarchie universelle.

CCII. En effet, la paix des esprits n'était qu'apparente. Au fond, l'hérédité du trône et de la pairie et la piété des Bourbons n'étaient pas mieux acceptées que ne l'avaient été, dix ans plus tôt, le concordat et le Code civil. Le principe électif prétendait régner seul, comme si, infaillible dans ses arrêts, il suppléait à toutes les garanties de sagesse, de modération, d'indépendance. Or, par une bizarre contradiction, le modèle des gouvernements électifs, l'Église restait méprisée et asservie, considérée comme une arme aux mains du pouvoir. Au milieu de la liberté générale, elle seule n'avait pas recouvré ses anciennes franchises. Les écrivains les plus éminents secondaient cette hostilité contre elle par une superbe indifférence en matière religieuse, par un éclectisme philosophique, justifiant tous les systèmes, et se flattant de débarrasser peu à peu l'esprit humain des langes du christianisme. Comme à la veille de la grande révolution, les jésuites étaient proscrits, le clergé systématiquement exclu de l'enseignement.

CCIII. La base de l'ordre moral n'étant pas respectée, nul frein aux abus de l'intelligence. Au lendemain de la conquête d'Alger, qui était un premier et glorieux défi porté aux vainqueurs de 1815, le successeur de Louis XVIII, Charles X, fut chassé et remplacé par son cousin Louis-Philippe d'Orléans (1830). C'était le régime parlementaire pur, et un fantôme de roi aux ordres d'une majorité changeante, en attendant que le suffrage universel prétendît gouverner seul et sans les embarras d'un trône. Par la puissance croissante de l'imprimerie, chaque citoyen se voyait peu à peu transformé, non plus en soldat, comme sous Napoléon, mais en politique, en homme d'État. Si, avec ses baïonnettes, la France avait failli dominer le monde, que ne ferait-elle pas avec la force de ses idées ! Déjà la soif des constitutions gagnait l'Italie et l'Allemagne ; Venise, Milan, Varsovie, s'agitaient dans leurs fers, et croyaient que le réveil avait sonné pour elles.

CCIV. En vain Louis-Philippe s'appuyait-il sur des fils vaillants et populaires, sur une armée aguerrie par dix-sept années de campagnes en Afrique, commandée par Bugeaud, Lamoricière, Changarnier, Bedeau et Cavaignac. Le flot révolutionnaire, qui avait amené ce prince en 1830, l'emporta en 1848, sans qu'il fît la moindre tentative de résistance. Pour la seconde fois la république fut pro-

clamée. Cependant, pour les doctrines comme pour les hommes, la plus rude épreuve est celle de la toute-puissance. Au milieu de son triomphe, il se trouva que le principe électif, qui avait renversé l'hérédité, était à son tour miné par deux passions ennemies de la liberté, la soif du pouvoir et la soif moins noble de la fortune. En croyant tout guérir, la centralisation administrative n'avait fait qu'habituer les citoyens à l'inaction, à la servilité, à la dépendance. Soudain, autour des chefs timides, hésitants, épouvantés de leur propre victoire, fermentèrent les passions inquiètes des riches et les passions avides des pauvres. Les grandes questions qui, la veille encore, occupaient les esprits, disparurent devant la crainte d'une guerre sociale. Or, de même que trente-trois ans plus tôt, la France, fatiguée des abus de la force, avait renoncé à la grandeur militaire, de même, par peur des abus de l'esprit, elle sacrifia tout à coup les institutions qui faisaient son orgueil, et acclama de nouveau le césarisme sous le nom de Napoléon III. Tournant ainsi dans un cercle fatal, la révolution, malgré les efforts des hommes d'État les plus habiles, aboutissait encore à l'anarchie et au despotisme.

CCV. A quoi bon, dira-t-on, tant d'esprit dépensé en discours, en combinaisons, en longues et savantes discussions, sinon à dégoûter la France de l'éloquence et de la liberté, et à la ramener aux instincts matériels du siècle dernier, sans autre ambition que d'être le peuple le plus riche, le plus à l'aise de la terre? sinistres arrêts d'esprits chagrins et prévenus. Par ses tentatives en apparence stériles, l'esprit humain aura mis au jour plus d'une grande vérité. Il est certain désormais qu'il est pour les hommes des garanties morales préférables au talent et à la popularité; pour les peuples, des qualités plus importantes que le texte de leurs constitutions; pour les suffrages populaires, comme pour le génie du plus grand homme, des lois d'ordre, de justice et d'équité, supérieures à toutes les conventions humaines. Consacrée par Dieu, acceptée par les hommes, l'hérédité est dans l'État, comme au foyer domestique, un principe de pouvoir stable et indépendant, que le mérite des princes et des peuples affermit, qu'ébranle leur indignité, et, pour subsister, dynasties, familles, associations ont besoin des vertus chrétiennes, attaquées sans relâche par les réformateurs modernes, seules capables pourtant d'éviter aux peuples vieillissants le despotisme précaire et l'abaissement général du Bas-Empire. Transmises de père en fils par l'éducation ou spontanément embrassées par des cœurs généreux, ces vertus constituent la véritable noblesse, sur laquelle reposent les destinées d'un pays.

CCVI. Par une consolante analogie, de même que sous Napoléon I le saint-siège avait retrouvé son indépendance, garantie d'un droit des gens plus équitable, de même le régime parlementaire a rendu à l'Église la vie propre de ses assemblées et de son enseignement, gage d'un droit public meilleur. Le gallicanisme s'est évanoui, et avec lui le vieux fantôme des églises nationales, relevant de l'État. De la France rajeunie, la vie et la liberté catholiques se sont répandues partout, et ont forcé dans ses retranchements l'intolérance protestante de l'Angleterre, de la Prusse, de la Suisse et de la Hollande. Affranchis d'une servitude séculaire, rapprochés plus étroitement que jamais du souverain pontife, les évêques du monde entier offrent le spectacle d'une aristocratie spirituelle, inviolablement unie autour de la plus vénérable des monarchies.

CCVII. Enfin, sous nos yeux se poursuit une troisième épreuve, celle de la richesse. Il semble que la révolution ait voulu recommencer en quelques années la lente expérience du passé. Comme les Valois, elle a eu, avec Napoléon I, ses jours de gloire militaire, et deux fois aussi l'étranger a envahi sa capitale, renversé son empire. Sous la monarchie parlementaire, elle a eu, comme la Renaissance, sa grandeur intellectuelle, son parlement, ses barricades, et cette vie brillante s'est encore éteinte dans le matérialisme. Puis, revenue à son point de départ avec le second empire, elle a, comme le xviii[e] siècle, son luxe, ses plaisirs, ses affaires de finance, sa séduisante capitale ouverte à tout venant. D'un côté, le crédit

donne au commerce, à l'industrie, aux travaux publics un irrésistible élan ; de l'autre, la vapeur, plus merveilleuse que la boussole, couvre l'Océan de ses paquebots que rien n'arrête, le continent de ses voies de fer, qui transportent comme par enchantement voyageurs, marchandises, troupeaux, armées. C'est elle qui tisse, qui forge, qui laboure, décuplant partout les forces de l'homme. Enfin, aussi rapide que la pensée, l'électricité porte ses messages d'un bout à l'autre de la terre. Ainsi disparaissent les distances qui séparaient les peuples, et à la vue de cette rapide transformation, chacun rêve la paix et le bien-être du genre humain, comme naguère la monarchie ou la liberté universelle.

CCVIII. Mais c'est en vain que les matérialistes cherchent l'union et la paix dans cette vile satisfaction des intérêts et dans l'abandon des grandes questions qui jusqu'à ce jour ont divisé les hommes. De même que la force et que l'intelligence, la richesse a ses dangers. Le luxe, la mollesse, la cupidité, voilà l'ennemi du moment, ennemi perfide qui mine les courages, fausse les consciences, abaisse les caractères, aigrit et divise les cœurs. A l'exemple de l'hérésiarque et du seigneur féodal, l'or se prétend à son tour roi de droit divin, c'est-à-dire affranchi de toute loi divine, maître absolu d'acquérir ou de dissiper, de régler le sort et le salaire de chacun. Et, de son côté, la multitude, jalouse de partager les jouissances des heureux du jour, est tentée d'invoquer contre eux l'intervention de l'État, seul capable à ses yeux de remplacer l'antique patronage de l'Église. Ainsi renaît sur un nouveau terrain la lutte incessante des passions humaines.

CCIX. Même antagonisme dans l'arène politique. Enivrée de l'opulence qu'elle croit avoir enfantée, la révolution ébranle encore un fois la clef de voûte de l'ordre moral, et attaque la papauté représentée par Pie IX. Chassé de Rome en 1848, rétabli par la main hésitante de Napoléon III en 1849, puis livré par lui au Piémont en 1860, et successivement dépouillé de ses États, malgré les efforts héroïques de Lamoricière et d'une poignée de volontaires, ce pontife, dont la grande figure domine tout ce siècle, reste insensible aux coups de l'adversité. Il ne songe qu'à couronner l'œuvre de ses devanciers et qu'à affermir l'autorité de ses successeurs en proclamant l'Immaculée Conception de la sainte Vierge et l'infaillibilité doctrinale du saint-siège (1870).

CCX. Pendant que le prisonnier du Vatican défie la fureur de ses ennemis et dépasse dans son règne les années de saint Pierre, Napoléon III, qui a trahi les intérêts de la France et de l'Église, succombe dans un immense désastre, et le pays, associé à cette expiation, perd deux de ses provinces les plus chères, l'Alsace et la Lorraine (1871). La France est mutilée, elle n'est pas ruinée. Plus riche que jamais, devant elle se dresse cet écueil redouté des anciens où se brisa la vertu de Sparte et de Rome, et que le catholicisme seul lui fera éviter. De son côté, la révolution se flatte encore d'extirper la foi traditionnelle et de la livrer au matérialisme, dont le césarisme et l'anarchie sont la double et hideuse face ; mais l'Église veille sur sa fille aînée. Déjà, au milieu des essais de la spéculation et de l'industrie, en face de l'Amérique déshonorée comme une terre païenne par ses esclaves et par ses flibustiers, les chrétiens, possédant seuls le secret d'un ordre social meilleur, retrouvent la liberté de leurs associations et l'antique vie de leurs ordres religieux. Partout des œuvres qui se préoccupent des besoins de l'ouvrier et du pauvre ; partout des écoles d'abnégation et de dévouement, apprenant aux générations nouvelles que le premier bien et la plus grande richesse est de s'aider les uns les autres. Nulle part le pape n'est plus aimé qu'en France. C'est là qu'il a trouvé à l'heure du danger ses meilleurs soldats, au jour de l'adversité ses plus éloquents défenseurs, et, chaque année, les dons volontaires du denier de Saint-Pierre, suppléant à la perte momentanée de son pouvoir temporel. Enfin, dans son élan, la piété s'adresse directement au cœur de Dieu. A la veille de monter sur l'échafaud, Louis XVI avait promis de consacrer son

royaume au sacré Cœur de Jésus. La France réalise cette grande pensée et élève à Montmartre, comme un cri vers le ciel, la basilique du vœu national. Si menacée qu'elle soit, elle ne saurait périr, et, avant peu, elle triomphera avec le pape et avec l'Église, dont sa cause ne fut jamais séparée.

CCXI. Ainsi, fille d'un siècle dépravé, impie dans ses instincts, plus radicale que le grand schisme et que la Réforme, la grande révolution aura affranchi les hommes, non en détruisant l'Église, comme elle le prétendait, mais, au contraire, en la rajeunissant par ses contradictions et en faisant de la France le foyer privilégié d'une nouvelle renaissance catholique. Tombée sous le poids de ses fautes, la vieille société, qui avait voulu asservir le christianisme, n'aura pu l'entraîner dans sa ruine, et l'aura laissé debout, indépendant des temps, des dynasties, des constitutions, dégagé des faux honneurs et des richesses dangereuses du passé, plein de sève et de vigueur pour l'avenir.

CONCLUSION

I. Ici s'arrête la tâche de l'histoire. Pour explorer un grand fleuve, cherchez sa naissance non dans une des petites sources, mais dans le vaste bassin des montagnes qui lui verse ses eaux; puis, au lieu de vous arrêter dans quelque ville obscure qu'il baigne en passant, terminez votre course sur une éminence d'où, à travers la plaine et les vapeurs de l'horizon, l'œil perce jusqu'à l'Océan. De même faut-il se garder de voir les origines d'un grand peuple dans une des tribus gauloises, grecques ou romaines, qui lui ont donné leur sang et leurs idées, et d'enchaîner sa destinée aux étroites préoccupations, aux petites vicissitudes, aux personnalités mesquines du présent. L'histoire doit commencer et finir dans le large.

II. Vue dans son ensemble, elle offre le spectacle d'une guerre sans trêve entre deux principes impérissables : d'un côté, le paganisme flattant les insatiables convoitises de l'homme; de l'autre, l'Évangile lui prêchant la pauvreté, la chasteté, l'obéissance; d'un côté, l'empire romain, chef-d'œuvre d'orgueil et de tyrannie, transmettant aux hommes d'État sa centralisation savante et son esprit dominateur, aux artistes ses moyens raffinés de charmer les sens, aux riches et à tous son amour de l'oisiveté, du luxe et du plaisir; de l'autre, l'Église, merveille d'abnégation et de vertus spontanées, rendant aux petits et aux grands, par la seule persuasion, le secret de la force, de la beauté, du bonheur, de la liberté véritables.

III. Persécutés, mais non vaincus par la société romaine, les enfants du Christ ont fondé, dans les labeurs du moyen âge, des races vigoureuses par le travail et la pauvreté volontaires, des familles durables par le mariage saint et indissoluble, des corporations, des cités, des nations libres par l'obéissance de tous à la loi et par le dévouement de chacun à la chose publique. Fille aînée de l'Église, défrichée par les enfants de saint Benoît et de saint Colomban, épurée par saint Boniface et par des papes courageux, pacifiée par les moines de Cluny et par la chevalerie, la France s'est de bonne heure couverte de communes, d'universités, de cathédrales, et a pris le premier rang dans l'élan des croisades.

IV. Au milieu de ce magnifique épanouissement, le génie de l'empire romain, ressuscité par Mahomet, mais à la veille d'être vaincu, a relevé la tête chez les fils mêmes de saint Louis. Rois et seigneurs ont voulu

être forts par eux-mêmes, et s'affranchir de toute loi morale : de là le grand schisme et la monarchie absolue. A leur tour, artistes et docteurs ont cherché le beau dans la chair, le vrai dans la seule raison : de là la réforme, les religions d'État, et en France même, après la renaissance catholique, le despotisme intellectuel de Louis XIV. Enfin, les hommes de sciences positives. les matérialistes du XVIIIe siècle, ont cru trouver le secret du bien-être dans une autre répartition de la fortune et des honneurs : de là la révolution et la centralisation moderne. Trois fois la civilisation chrétienne était sur le point de conquérir le monde; trois fois ces dissensions intestines l'en ont empêchée.

V. En vain, dans cette guerre acharnée, le paganisme renaissant a réclamé d'une main la plus entière impunité de doctrines et de mœurs, tandis que, de l'autre, il entravait l'essor de la vie chrétienne. Triomphant, le mal s'est remis lui-même en servitude, et ses révoltes n'ont eu pour résultat que de développer le despotisme de l'État, soit qu'elles l'aient soutenu et renforcé en haine de l'Église, soit qu'elles aient provoqué ses envahissements par le seul déchaînement de l'anarchie. A mesure qu'il devenait plus tyrannique, le pouvoir s'est vu plus faible et moins sûr du lendemain, et un jour sa vie s'est réduite, sous Robespierre comme sous l'empire romain, au caprice éphémère d'un homme, parvenu par la force, régnant par la terreur, maître des biens et de l'existence de tous. Au contraire, libre en dépit de ses persécuteurs, le christianisme a exercé jusque sur eux sa mission bienfaisante. En le dépouillant des biens qu'il possédait aux siècles de foi, ses ennemis n'ont fait que lui rendre la pureté et le charme de sa jeunesse.

VI. Si, sur cette vaste scène, les souverains occupent la plus grande place, ce n'est pas qu'ils tiennent réellement dans leurs mains le sort du reste des hommes. Mais les moins libres de tous, jouets des événements, instruments des passions qui les environnent, merveilleusement appropriés au mérite des générations, ils sont plus que personne le centre et le miroir de leur époque. De là l'indulgence qu'il faut souvent accorder aux plus coupables d'entre eux. De là la responsabilité que petits et grands partagent avec eux.

VII. En effet, dans l'histoire, chacun est non seulement spectateur, mais encore ouvrier. Par ses vertus ou par ses vices, il contribue au progrès ou à la décadence de sa patrie. En lui, comme sur le grand théâtre des siècles, se livre le combat du bien et du mal, ennemis irréconciliables, tous deux avides de régner. Dans cette lutte chacun est libre. Toutefois, dans la vie privée ainsi que dans la vie publique, le mot sacré de liberté ne convient ni au libertin de propos délibéré, ni au lâche indécis entre les deux camps. Car quiconque fait mal, fût-il maître du monde, devient esclave de ses passions; quiconque fait bien s'affranchit et grandit, fût-ce dans l'esclavage. Aussi, quoiqu'on abuse sans cesse de son nom, la liberté de l'homme, c'est-à-dire le développement volontaire de ses forces, de son esprit, de sa dignité, le respect de lui-même et de ses semblables, s'exerce pour le prince et pour le citoyen dans le respect des lois, non dans leur renversement; pour l'ouvrier et pour le père de famille, dans le travail, dans l'économie, non dans la paresse ni dans l'imprévoyance ; pour la femme, dans le saint joug du mariage, et non dans l'inconstance ; pour l'artiste, dans le champ du beau, et non dans les abîmes du laid; pour le chrétien, quel qu'il soit, dans la carrière sans limites de la vérité et du dévouement, de la foi et de la charité, et non dans les caprices de l'erreur ou les fantaisies de l'égoïsme. Sans cette obéissance à une loi morale maîtresse et protectrice de tous, il n'y a que servitude pour les petits et domination des plus forts.

VIII. Nulle part plus qu'en France cette liberté ne subsiste, malgré les entraves qui l'ont environnée. Que le Russe convoite l'empire du monde ; que l'Anglais absorbe les richesses de l'un et l'autre hémisphère; que l'Américain entasse son or, son blé, ses esclaves; que l'Allemand déserte pour un sol plus riche le champ et le toit paternels; qu'ici des religions nationales travaillent à la puis-

sance exclusive de tel ou tel peuple; que là protestants ou rationalistes soient tout occupés de leur grandeur personnelle : le Français reste généreux, incapable de calcul ou d'hypocrisie, prodigue de bravoure et de dévouement, exposé à plus d'une folie, à plus d'une inconstance, mais passionné pour tout ce qui est beau, grand, chevaleresque. Entre tous, il a eu cet insigne privilège de ne réussir en aucune entreprise injuste, et de trouver dans un prompt châtiment le remède de chaque faute. Grâce à ces épreuves, il est demeuré fidèle à sa foi comme à sa patrie. En lui se perpétuent la vie et l'instinct catholiques, conduisant de concert tous les hommes et tous les peuples à un développement fraternel ; en lui, comme dans le laboureur qui relève au pied du Vésuve sa chaumière en cendres, vit l'amour du pays natal. Il n'est contrée si fertile, climat si séduisant, auquel il ne préfère cette terre péniblement cultivée, rudement défendue, disputée de père en fils à la paresse, au vice, à la barbarie. En dépit des orages et des calamités, elle est toujours pour lui assez forte, assez belle, assez riche ; car elle est la terre des gens de cœur, des nobles courages, des sacrifices généreux, des grands et impérissables souvenirs.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

ORIGINES

1200 avant J.-C. — 475 après J.-C.

LIVRE I

CLOVIS — SAINT COLOMBAN

475 — 700

LIVRE II

SAINT BONIFACE — CHARLEMAGNE

700—986

LIVRE III

SAINT LOUIS

987 — 1270

LIVRE IV

PHILIPPE LE BEL — GUERRE DES ANGLAIS

1270 — 1483

LIVRE V

FRANÇOIS I — GUERRES DE RELIGION

1483 — 1598

LIVRE VI

RENAISSANCE CATHOLIQUE — LOUIS XIV

1598 — 1715

LIVRE VII

LOUIS XV — LA RÉVOLUTION

1715 — 1848

10405. — Tours, impr. Mame.

